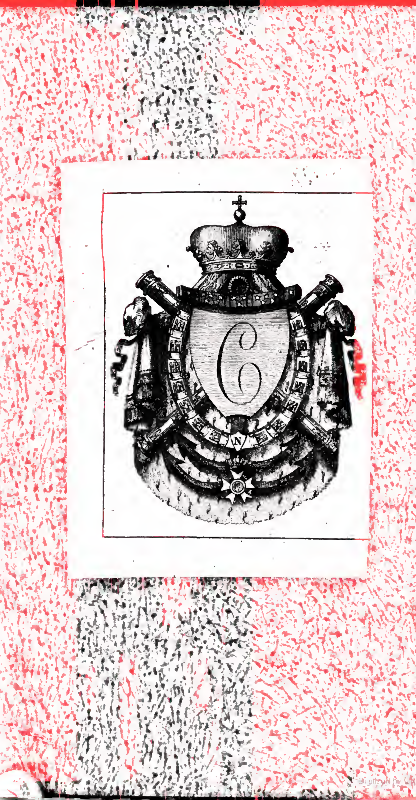
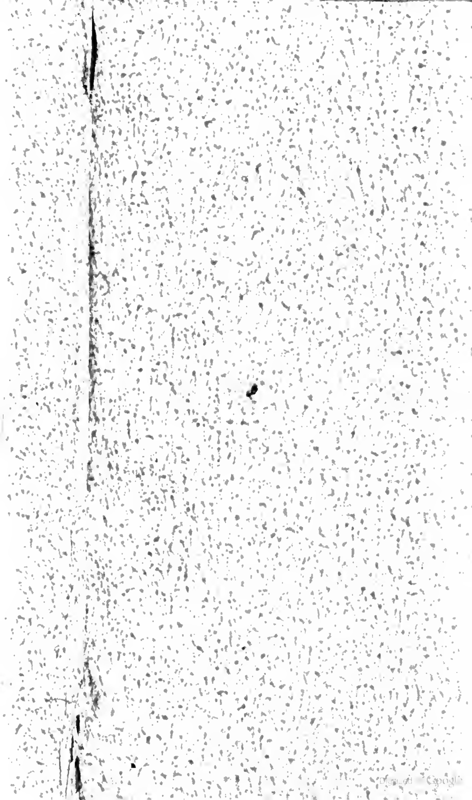







90 61



HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES
FEMMES FRANÇOISES.
TOME QUATRIEME.

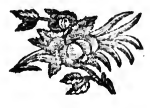
HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES
FEMMES FRANÇOISES;
OU
LETTRES HISTORIQUES
ET CRITIQUES,

CONTENANT un Précis de la Vie & une Analyse raisonnée des Ouvrages des Femmes qui se sont distinguées dans la Littérature Françoise.

Par une Société de Gens de Lettres.

QUID FOEMINA POSSIT. *Virg. Æneid.*

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC LXIX.
AVEC APPROBATION, & PRIVILÉGE DU ROI.

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans ce quatrieme Volume.

Depuis l'impression de cet article, on a publié à Paris, chez Barbou, un Recueil d'autres Poësies, sous le titre d'*Œuvres mêlées de Madame deMontaigut, Maitresse des Jeux Floraux, recueillies par M. de Montaigut, son fils, Conseiller au Parlement de Toulouse, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de la même Ville, de celle des Jeux Floraux, & de la Societé Royale d'Agriculture de Limoges, 2 vol. in-12.* L'épître à une amie, rapportée dans son article, n'est pas employée dans ses Œuvres mêlées; c'est qu'elle a été envoyée manuscrite au Pere Sanferic, célèbre Prédicateur, & mort depuis long-tems, de qui on la tient.

Cette humble & modeſte dénomination eſt la ſeule que prend, à la tête de ſon Livre, la Dame auteur qui a donné au Public ces ſages & judicieuſes réflexions. L'eſprit, le goût, le bon ſens, la juſteſſe qui y regnent; une connoiſſance profonde & étendue du cœur & du monde, tout détruit ici cette qualification de *femme ignorante*, la ſeule cependant, ſous laquelle l'eſtimable & modeſte anonyme veut qu'on la connoiſſe.

Fin de la Table du quatrieme Volume.

N. B. On a rétabli dans cette Table l'ordre des chiffres, qui indique chaque Lettre, lequel ſe trouve dérangé dans deux endroits du volume.



HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES
FEMMES FRANÇOISES.

LETTRES A MADAME ***.

LETTRE PREMIERE.

Mémoires de Madame de Staal.

CE ne sont pas des évenemens par eux-mêmes bien importans; c'est la maniere de les raconter, qui fait, Madame, tout le mérite des *Mémoires de Madame de Staal*, écrits par elle-même. Il est difficile de s'énoncer avec plus de netteté, de justesse, & de pureté, ni d'une maniere plus noble & plus naturelle. Elle n'emploie ni tours, ni figures, ni tout ce qui s'appelle invention. Frappée vivement des objets, elle les rend, pour me servir de ses expressions, comme

la glace d'un miroir les réfléchir, sans ajouter, sans omettre, sans rien changer.

Le pere de Mademoiselle de Launai (c'est le nom qu'avoit Madame de Staal étant fille) fut obligé de quitter la France, & de s'établir en Angleterre, où il exerça sa profession de Peintre. Sa femme ne pouvant vivre dans un climat étranger, revint à Paris, grosse d'une fille, dont elle accoucha bientôt après : dépourvue des moyens de subsister dans cette grande Ville, elle trouva une retraite dans un Couvent de Normandie, où, par le crédit de quelques amis, elle fut reçue sans payer de pension. Quand sa fille fut retirée de Nourrice, l'Abbesse consentit à la recevoir dans le même Couvent. Mademoiselle de Launai y reçut une éducation fort au-dessus de sa naissance. » Il m'est » arrivé, dit-elle dans ses Mémoires, tout le » contraire de ce qu'on voit dans les Romans, » où l'Héroïne élevée comme une simple berge- » re, se trouve une illustre Princesse. J'ai été » traitée dans mon enfance, en personne de dis- » tinction; & par la suite, je découvris que je » n'étois rien, & que rien dans le monde ne » m'appartenoit. Mon ame n'ayant pas pris d'a- » bord le pli que lui devoit donner la mauvaise » fortune, a toujours résisté à l'abaissement & à » la sujétion où je me suis trouvée ».

En effet, Madame de Staal, sans bien & sans appui, se trouva à l'âge de deux ans, dans les mains de Mesdames de Grieu, dont l'une étoit Abbesse de S. Louis à Rouen, l'autre simple Religieuse, & qui, toutes les deux l'éleverent dans leur Couvent avec une attention singuliere : maîtres de toute espece, habits, argent, rien ne lui man-

quoit; mais la mort lui enleva ses Protectrices; & Madame de Staal, qui peut-être avoit alors seize ou dix-sept ans, fut réduite dans l'état le plus fâcheux.

L'Abbé de Vertot (c'est elle qui parle, & vous sçaurez en passant, que cet Abbé en étoit amoureux;) » l'Abbé de Vertot qui étoit à Paris, & à » qui j'avois mandé, en lui apprenant la perte » que j'avois faite, qu'il ne me restoit plus que » l'air que je respirois, m'envoya sur le champ » une Lettre de Change de cinquante pistoles. » Je la lui renvoyai le lendemain. M. Brunel » (c'étoit encore un Amant; l'Abbé & lui en avoient fait la connoissance au Couvent où elle logeoit) » voulut aussi me donner tout l'argent » dont je pouvois avoir besoin. Je refusai tout, » bien déterminée à ne rien accepter, tant que » je serois dans l'incertitude de pouvoir jamais » rendre. . . . .
» Je me résolus de souffrir la misere, d'aller » chercher la servitude, plutôt que de démentir » mon caractere; persuadée qu'il n'y a que nos » propres actions, qui puissent nous dégrader. » Je ne me connoîtrois pas, si je ne m'étois vue » à cette épreuve. Elle m'a appris que nous cé- » dons à la nécessité, moins par sa force que par » notre foiblesse».

Cependant, malgré son indigence, voilà Madame de Staal à Paris, & dans un Couvent. Une sœur qu'elle avoit chez la Duchesse de la Ferté, vient la chercher avec empressement, & lui annonce la plus grande fortune. L'aventure m'a paru trop bien racontée, Madame, pour ne pas vous en faire part.

» Ma sœur me vint voir, dit-elle, & me dit

» qu'en allant à Versailles, avec Madame la Du-
» chesse, elle lui avoit conté, le long du chemin,
» qu'elle avoit une sœur cadette, qui avoit été éle-
» vée singuliérement bien dans un Couvent de
» Province : elle lui dit que je savois tout ce qui
» se peut sçavoir, & lui fit une énumération des
» sciences qu'elle prétendoit que je possédois,
» dont elle estropioit les noms. Ma sœur qui ne
» savoit rien, n'avoit pas de peine à croire que je
» savois beaucoup; la Duchesse qui n'en savoit
» pas plus qu'elle, adopta tout, & me crut un
» prodige...... Elle arriva à Versailles, & en
» dit cent fois plus qu'on ne lui en avoit dit.....
» Ma sœur me dit qu'il étoit absolument néces-
» saire que j'allâsse faire mes remercîmens, &
» me montrer à sa Maîtresse .... Je n'avois
» point d'habit honnête pour me présenter; j'en
» empruntai un d'une Pensionnaire du Couvent
» pour deux ou trois heures; & après que ma
» sœur m'eut un peu ajustée, je m'en allai avec
» elle. Nous arrivâmes chez la Duchesse à son ré-
» veil; elle fut ravie de me voir, me trouva
» charmante. Elle n'avoit garde, au fort de sa
» prévention, d'en juger autrement. Après quel-
» ques mots qu'elle me dit, quelques réponses
» fort simples & peut-être assez plattes que je lui
» fis; vraiment, dit-elle, elle parle à ravir. La
» voilà tout à propos pour écrire une lettre à M.
» Desmarest, que je veux qu'il ait tout-à-l'heure.
» Tenez, Mademoiselle, on va vous donner du
» papier; vous n'avez qu'à écrire. Eh quoi? lui
» répondis-je, fort embarrassée? Vous tournerez
» cela comme vous voudrez, reprit-elle; il faut
» que cela soit bien; je veux qu'il m'accorde ce
» que je lui demande: mais, Madame, repris-je

» encore, il faudroit ſçavoir ce que vous lui voulez dire : eh! non, vous entendez. Je n'entendois rien du tout ; j'avois beau inſiſter, je ne pouvois la faire expliquer. Enfin rejoignant les propos découſus qu'elle lâcha, je compris à peu-près de quoi il s'agiſſoit. Je n'en étois guères plus avancée; car je ne ſavois point les uſages & le cérémonial des gens titrés ; & je voyois bien qu'elle ne diſtingueroit pas une faute d'ignorance d'une faute de bon ſens. Je pris pourtant ce papier qu'on me préſenta ; & je me mis à écrire pendant qu'elle ſe lavoit, ſans ſçavoir comment je m'y prendrois : & écrivant toujours au haſard, je finis cette lettre, que je lui fus préſenter, fort incertaine du ſuccès. Eh bien, s'écria-t'elle, voilà juſtement tout ce que je lui voulois mander. Mais cela eſt admirable, qu'elle ait ſi bien pris ma penſée! Henriette, votre ſœur eſt étonnante. Oh puiſqu'elle écrit ſi bien, il faut qu'elle écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires : cela ſera fait pendant que je m'habille. Il ne fallut point la queſtionner cette fois-là, ſur ce qu'elle vouloit mander. Elle répandit un torrent de paroles, que toute l'attention que j'y donnois ne pouvoit ſuivre ; & je me trouvai encore plus embarraſſée à cette ſeconde épreuve. Elle avoit nommé ſon Procureur & ſon Avocat, qui entroient, pour beaucoup dans cette lettre. Ils m'étoient tout-à-fait inconnus; & malheureuſement je pris leurs noms, l'un pour l'autre. L'affaire eſt bien expliquée, me dit-elle, après avoir lu la lettre ; mais je ne comprends pas qu'une fille, qui a autant d'eſprit que vous en avez, puiſſe donner à mon

» Avocat le nom de mon Procureur. Elle décou-
» vrit par-là les bornes de mon génie; heureuse-
» ment je n'en perdis pas totalement son estime.
» Elle alloit à Versailles : je la suivis jusqu'à son
» carosse; & lorsqu'elle y fut montée, & que ma
» sœur qu'elle menoit, eut pris sa place, au mo-
» ment qu'on alloit fermer la portiere, & que
» je commençois à respirer : je pense, dit-elle à
» ma sœur, que je ferai bien de la mener tout-
» à-l'heure avec moi. Montez, montez, Made-
» moiselle, je veux vous faire voir à Madame de
» Ventadour. Je demeurai pétrifiée à cette pro-
» position; mais surtout, ce qui me glaça le cœur,
» fut cet habit emprunté pour deux heures, avec
» lequel je craignis qu'on ne me fît faire le tour
» du monde; & il ne s'en fallut guère. Malgré
» ces considérations, il n'y avoit pas moyen de
» reculer : je n'étois plus au tems d'avoir une
» volonté ni de résister à celle des autres : je
» montai donc, le cœur serré; elle ne s'en ap-
» perçut pas, & parla tout le long du chemin.
» Elle disoit cent choses à la fois qui n'avoient
» nul rapport l'une à l'autre : cependant il y avoit
» tant de vivacité, de naturel & de grâce dans sa
» conversation, qu'on l'écoutoit avec un extrême
» plaisir. Après m'avoir fait plusieurs questions
» dont elle n'avoit pas entendu la réponse; sans
» doute, me dit-elle, puisque vous savez tant de
» choses, vous sçavez faire des points pour tirer
» l'horoscope : c'est tout ce que j'aime au monde.
» Je lui dis que je n'avois pas la moindre idée de
» cette science : mais à quoi bon, reprit-elle,
» en avoir appris tant d'autres qui ne servent à
» rien? Je l'assurai que je n'en avois appris au-
» cune. Mais elle ne m'écoutoit déjà plus, & se

» mit à faire l'éloge de la Géomancie, Chiro-
» mancie, &c. . . . me dit toutes les prédictions
» qu'on lui avoit faites, dont elle attendoit en-
» core l'événement, me raconta, à ce sujet, plu-
» sieurs histoires mémorables, enfin son rêve de
» la nuit précédente, quantité d'autres aussi
» remarquables, qui devoient avoir tôt ou tard
» leur effet. . . . .
» Je fus présentée chez la Duchesse de Venta-
» dour, qui me reçut très-bien, & me parla de
» ma mere, qui avoit été gouvernante de sa fille.

» Le lendemain Madame de la Ferté étant
» allée chez la Duchesse de Noailles, elle me
» manda d'y venir : j'arrive : voilà, dit-elle,
» Madame, cette personne dont je vous ai en-
» tretenue, qui a un si grand esprit, qui fait tant
» de choses. Allons, Mademoiselle, parlez :
» Madame, vous allez voir comme elle parle :
» elle vit que j'hésitois à répondre, & qu'il fal-
» loit m'aider, comme une Chanteuse qui prélu-
» de, à qui l'on indique l'air qu'on désire d'en-
» tendre. Parlez un peu de religion, me dit-elle,
» vous direz ensuite autre chose. . . . .
» Cette scène ridicule fut à peu-près répétée
» dans d'autres maisons où l'on me mena : je vis
» donc que j'allois être promenée comme un
» Singe ou quelqu'autre animal qui fait des tours
» à la Foire ».

On n'a jamais raconté d'une maniere plus agréable, ni donné plus d'intérêt aux plus petites bagatelles. La Duchesse qui la menoit partout, lui fit faire connoissance avec M. de Malésieu, qui demeuroit à Sceaux, chez Madame la Duchesse du Maine. Ce fut par son moyen, qu'elle entra, en qualité de Femme-de-Chambre, chez cette

Princeſſe. Elle fut humiliée de cette place, ſans oſer la refuſer; elle ſe flatta ſeulement, que ſon peu de capacité pour un pareil emploi, la feroit bientôt congédier. Il eſt pourtant vrai, que de la meilleure foi du monde, elle faiſoit le mieux qu'il lui étoit poſſible; mais avec cette bonne volonté, elle rempliſſoit fort mal ſon miniſtere.
» J'entrai en fonction, dit-elle: on me donna
» pour partage, ce qui s'appelle, en termes de
» l'art, les chemiſes à bâtir. Je me trouvai fort
» embarraſſée. . . . . . . Je paſſai la journée,
» tant à prendre les meſures, qu'à exécuter cette
» grande entrepriſe; & quand Madame la Du-
» cheſſe du Maine eut mis ſa chemiſe, elle trou-
» va dans le bras, ce qui devoit être au coude. . . . .
» La premiere fois que je lui donnai à boire, je
» verſai l'eau ſur elle, au lieu de la mettre dans
» le verre. . . . . Elle me dit un jour de lui ap-
» porter du rouge, & une petite taſſe, avec de
» l'eau qui étoit ſur ſa toilette. J'entrai dans ſa
» chambre où je demeurai éperdue, ſans ſçavoir
» de quel côté tourner. La Princeſſe de Guiſe y
» paſſa par haſard; & ſurpriſe de me trouver
» dans cet égarement: que faites-vous donc là,
» me dit elle? Eh, Madame, lui dis-je, du
» rouge, une taſſe, une toilette; je ne vois rien
» de tout cela. Touchée de ma déſolation, elle
» me mit en main, ce que ſans ſon ſecours, j'au-
» rois inutilement cherché. . . . . Madame
» la Ducheſſe du Maine étant à ſa toilette, me
» demanda de la poudre: je pris la boëte par le
» couvercle, elle tomba, comme de raiſon, &
» toute la poudre ſe répandit ſur la toilette, &
» ſur la Princeſſe, qui me dit fort doucement,
» quand vous prendrez quelque choſe, il faut que

» ce soit par en bas. Je retins si bien cette leçon, » qu'à quelques jours de-là, m'ayant demandé » sa bourse, je la pris par le fond, & je fus fort » étonnée de voir une centaine de louis qui » étoient dedans, couvrit le parquet. Je ne sça- » vois plus par où rien prendre ».

Si la curiosité, Madame, vous a menée quelquefois dans le Commun, c'est-à-dire, dans ces appartemens destinés aux domestiques d'une grande maison, vous reconnoîtrez le tableau suivant.

» Je fus donc menée, dit-elle, dans une nom- » breuse assemblée de ces personnes. Les unes » jouoient, les autres regardoient jouer. Je m'as- » sis auprès des désœuvrées, & choisis celle que » je trouvai sous ma main, pour lui adresser » mon bien dire : je me confondis en compli- » mens, en louanges, en airs affectueux : enfin » j'y mis, non pas tout ce qui étoit en moi, mais » ce que j'avois été chercher bien loin. Cela » réussit mal. Il se trouva que cette personne » dont j'avois fait mon pillier de manége, étoit » dans la derniere classe des esprits de cet ordre : » mon peu de discernement devint un sujet de » risée. Il est vrai que ces phisionomies-là me » paroissoient aussi semblables, que toutes celles » d'un troupeau de moutons ».

La vie que menoit Mademoiselle de Launai chez la Duchesse du Maine, occupoit sans cesse son esprit des moyens de s'en délivrer. On lui fit plusieurs propositions qu'elle ne jugea pas à propos d'accepter; parce que les unes ne lui paroissoient pas honnêtes, & que les autres ne lui étoient point assez avantageuses. Elle prit donc le parti de rester dans son obscurité, jusqu'à ce

qu'il s'offrît quelqu'occasion favorable d'en sortir. Une aventure à laquelle il ne sembloit pas qu'elle dût prendre aucune part, lui présenta cette occasion beaucoup plutôt qu'elle ne l'attendoit.

Une jeune fille, nommée Têtard, excita la curiosité du public, par un prodige prétendu, qui se passoit chez elle. Tout le monde y alla. M. de Fontenelle engagé par M. le Duc d'Orléans, alla voir aussi la merveille. On prétendit qu'il n'y avoit pas porté des yeux assez philosophes; on en murmura; & Madame de Staal qui étoit très-liée avec M. de Fontenelle, lui en écrivit. Il se trouva le même jour, chez le Marquis de Lassay, où on lui fit plusieurs plaisanteries au sujet de cette Demoiselle Têtard. Voici de meilleures plaisanteries que les vôtres, répondit-il, en leur montrant la lettre que voici.

» L'aventure de Mademoiselle Têtard fait » moins de bruit, Monsieur, que le témoigna» ge que vous en avez rendu. La diversité des » jugemens qu'on en porte, m'oblige à vous en » parler. On s'étonne, & peut-être avec quelque » raison, que le Destructeur des Oracles, que » celui qui a renversé le trépied des Sybilles, se » soit mis à genoux devant le lit de Mademoi» selle Têtard. On a beau dire que les charmes » & non le charme de la Demoiselle l'y ont en» gagé : ni l'un ni l'autre ne valent rien pour un » philosophe. Aussi chacun en cause. Quoi! di» sent les critiques, cet homme qui a mis dans » un si beau jour des supercheries faites à mille » lieues loin, & plus de deux mille ans avant lui, » n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux? » Les partisans de l'antiquité, animés d'un vieux » ressentiment, viennent à la charge : vous ver-

» rez, disent-ils, qu'il veut encore mettre les » prodiges nouveaux au-dessus des anciens. Enfin les plus rafinés prétendent, qu'en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez » tout possible. D'un autre côté, les dévots paroissent fort édifiés des hommages que vous » avez rendus au diable : ils esperent, que cela » pourra aller plus loin. Les femmes aussi vous » savent bon gré, du peu de défiance que vous avez » montrée contre les artifices de leur sexe. Pour » moi, Monsieur, je suspens mon jugemenr, jusqu'à ce que je sois mieux éclaircie. Je remarque seulement, que l'attention singuliere que » l'on donne à vos moindres actions, est une preuve incontestable de l'estime que le public a » pour vous; & je trouve même dans sa censure, » quelque chose d'assez flatteur, pour ne pas craindre que ce soit une indiscrétion de vous en » rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire » un bon usage. J'ai l'honneur d'être, &c. »

La Lettre de Mademoiselle de Launai réussit, & devint l'histoire du jour; on en prit des copies; & elle courut tout Paris. Madame la Duchesse du Maine la lut & en fut contente : elle distingua alors sa Femme de chambre, foiblement cependant.

Le reste du premier tôme des Mémoires de Madame de Staal, est employé à écrire la mort de Louis XIV, les troubles que causa son testament, les inquiétudes du Duc & de la Duchesse du Maine, le malheureux succès du procès des Princes légitimés que le Roi, en mourant, avoit appellés à la succession de la Couronne, au défaut des Princes légitimes.

» Ce procès, dit Madame de Staal, fut jugé » & perdu pour eux : l'Edit qui les appelloit à la » succession à la Couronne, révoqué comme la Dé- » claration qui leur donnoit le titre de Princes » du Sang ; on ne leur en laissa que le rang & » les honneurs, dont ils avoient précédemment » joui, en vertu de leurs anciens brevets. La pré- » rogative de traverser le parquet au Parlement, » fut conservée, eu égard à la possession, au Duc » du Maine & au Comte de Toulouse, leur vie » durant. Par cet Arrêt de 1717, on laissoit » subsister l'ancienne Déclaration qui donnoit à » l'un & à l'autre, & à leur postérité, un rang in- » termédiaire au Parlement. Le Prince de Dom- » bes fut privé du rang qu'il y avoit eu ».

Madame la Duchesse du Maine, maltraitée en France, songea à se procurer de l'appui auprès du Roi d'Espagne, dont un Jésuite gouvernoit alors la conscience. Mademoiselle de Launai fut choisie pour pressentir là-dessus le Pere de Tournemine ; le Jésuite saisit vivement cette idée, & présenta à la Duchesse le Baron de Valef, qui se chargea de remettre des lettres secrettes au Roi d'Espagne, pour le porter à soutenir le Duc du Maine & sa famille opprimée. Les intrigues de cette négociation, les suites fâcheuses qu'elle produisit, l'emprisonnement du Duc & de la Duchesse du Maine, celui d'une quantité de gens de toute espece, qui étoient impliqués dans cette affaire, la détention de Mademoiselle de Launai à la Bastille, tout cela, Madame, remplit le second tome.

Les papiers que la Duchesse envoyoit au Roi d'Espagne, furent découverts assez singuliérement. L'Abbé Porto Carrero retournoit dans

ce pays. Il avoit une chaise à double fonds, où ces papiers furent mis; & on les y croyoit très en sûreté. Mais le Sécretaire de l'Ambassadeur d'Espagne avoit malheureusement une Maîtresse dans la Communauté d'une femme nommée la Fillon. Il manqua de quelques heures au rendez vous qu'il lui avoit donné; & pour s'en excuser, il lui dit qu'il avoit eu tant de dépêches à faire à cause du départ de l'Abbé Porto Carrero, qu'il lui avoit été impossible de venir plutôt. Comme cette affaire faisoit alors grand bruit, cette fille très-indiscrette en rendit compte à sa Supérieure, qui, étant fort en relation avec le Régent, lui en donna aussitôt avis. Les ordres furent expédiés dans la minute, & les papiers saisis.

Un certain Abbé Brigant, zélé partisan de la Duchesse du Maine, partit secrettement, & laissa au Chevalier de Mesnil un paquet de papiers qu'il lui confia comme un dépôt : le Chevalier instruit de l'affaire, pour ne point trahir son ami, & n'être pas dans le cas de remettre ce dépôt au Régent, jetta tout au feu. C'étoit un trait d'honnête homme : cependant il fut mis à la Bastille.

» Un Marquis de Mesnil, d'une autre famille, » alla trouver le Duc d'Orléans, pour l'assurer » qu'il n'étoit ni parent, ni ami du Chevalier. » Tant pis pour vous, Monsieur, répondit le » Régent : le Chevalier de Mesnil est un très-» galant homme ».

Madame de Staal le trouva tel, & en devint amoureuse à la Bastille même; il est des solitudes agréables, des retraites charmantes pour l'amour; mais vous n'auriez jamais imaginé que ce Dieu eût logé à la Bastille; & il étoit réservé

à Mademoiselle de Launai de l'y conduire & de l'y fixer. La passion du Chevalier de Mesnil fut réciproque ; & quoique nos deux prisonniers fussent gardés très-exactement, du moins pendant un tems, ils avoient trouvé le moyen de s'écrire : ils étoient amoureux ; & dans l'esclavage, quel aiguillon pour l'esprit, & qu'il devient alors fertile en ressources & en expédiens ! Ce petit commerce avoit paru si doux à Mademoiselle de Launai, qu'elle craignoit de recouvrer sa liberté, bien loin de la désirer.

» Je suis plus heureuse que vous, mon cher » voisin (écrivoit-elle au Chevalier.) Le désir » de la liberté ne me tourmente point. Non, je » la prise moins que vous ne faites. Mais je pré- » tends (ne vous effrayez pas du paradoxe) que » bien loin de l'avoir perdue, c'est ici que j'ai » trouvé la véritable ; celle qui ne dépend pas » d'une porte ouverte ou fermée, mais de l'af- » franchissement de la tyrannie que le monde & » tout ce qu'il contient exerce sur nous : quelle » erreur de se croire libre dans des lieux, où non- » seulement nos moindres actions dépendent de » cent égards différents, mais où nous n'osons » même penser à notre gré, où nos sentimens » prennent la teinture de tout ce qui nous envi- » ronne, où la plupart des objets qui nous ap- » prochent, semblent avoir le droit de nous sé- » duire, où enfin nous ne jouissons point de nous- » mêmes ! Car ce n'est que dans la solitude, qu'on » se retrouve ; & je vous dirai que c'est ici que » j'ai véritablement fait connoissance avec moi. » Jusques-là je ne savois pas trop qui j'étois. Je » me prenois tantôt pour une personne, tantôt » pour une autre. Je sais présentement à quoi

» m'en tenir, non feulement fur cela, mais fur » beaucoup d'autres chofes : car en fe connoiffant bien, on connoit le genre humain; chacun pouvant trouver en foi, l'abrégé du monde » entier. Je crois donc avoir acquis, plus que » je n'ai perdu. Je le fens même; & le préjugé » contraire eft tellement vaincu, qu'il n'ofe plus » paroître. Travaillez auffi à vous en défaire entiérement; & goûtons le plaifir de tromper le » fort qui nous perfécute, en faifant notre bien » du mal qu'il nous a préparé ».

Une remarque fort finguliere dans l'amour de Madame de Staal & du Chevalier de Mefnil, c'eft que jamais ils ne s'étoient vus : leur prifon à la Baftille fe trouva placée l'une à côté de l'autre : ils le fçurent, fe parlerent, s'entendirent, s'aimerent; & le Lieutenant de Roi, qui lui-même étoit fort amoureux de Madame de Staal, fe chargea de remettre les lettres de part & d'autre.

Je fuis, &c.



LETTRE II.

LE tems que Madame de Staal a passé à la Bastille, est l'endroit de ses Mémoires, où elle paroit qu'elle s'est arrêtée avec plus de complaisance. Elle y entra à sept heures du soir en hyver. Il faut lire la description qu'elle fait elle-même de son appartement. » Après avoir passé des » Ponts où l'on entendoit des bruits de chaînes, » dont l'harmonie est désagréable, on me mit » dans une grande chambre, où il n'y avoit que les » quatre murailles fort sales, & toutes charbonnées par le désœuvrement de mes Prédécesseurs. Elle étoit si dégarnie de meubles, qu'on » alla chercher une petite chaise pour m'asseoir; » deux pierres pour soutenir un fagot qu'on alluma; & on attacha proprement un petit bout de » chandelle au mur, pour m'éclairer. Toutes ces » commodités m'ayant été procurées, le Gouverneur se retira; & j'entendis refermer sur » moi cinq ou six serrures, & le double verroux ».

Seule, vis-à-vis de son fagot, notre prisonniere avoit passé environ une heure dans une inquiétude cruelle, lorsqu'elle vit reparoître le Gouverneur, qui lui amenoit sa Femme de chambre. On revint quelque tems après; on les fit passer ensemble dans une chambre voisine, sans leur en dire la raison. » On ne s'explique point » dans ce lieu-là; les gens qui vous abordent, » ont la phisionomie si réservée, qu'on ne s'avise pas de leur faire la moindre question ».

On les retira de cette chambre, pour les remet-

tre

tre dans la précédente. Elles y trouverent un petit lit aſſez propre, quelques meubles commodes, & une eſpece de grabat, pour coucher la Femme de chambre. Celle-ci le trouva mauſſade, & s'en plaignit : on lui dit que c'étoient les lits du Roi, & qu'il falloit s'en contenter. Point de réplique; on s'en va; on les renferme.

Vous avez vu, Madame, que les amours de Madame de Staal lui firent trouver agréable cette même priſon, qui lui parut d'abord ſi affreuſe. En recouvrant ſa liberté, elle perdit ſon Amant qui devint infidele, ſous les loix d'une rivale qui certainement ne la valoit pas. M. Dacier, veuf alors depuis peu de tems, voit Madame de Staal, & conçoit le projet de l'épouſer : la Ducheſſe du Maine prétend que ſa Femme de chambre lui eſt néceſſaire, & ſignifie qu'elle ne conſentira pas à ce mariage : elle refuſe en effet de donner ſon agrément, malgré tous les avantages que M. Dacier fait à Madame de Staal, alors Mademoiſelle de Launai : on preſſe la Ducheſſe de tous les côtés ; rien ne réuſſit : les Grands ſont accoutumés à ſacrifier à leurs propres intérêts, ou à leurs plaiſirs, ce qu'ils appellent leurs créatures. Madame de Staal s'ennuie de ſon état, & veut ſe faire Religieuſe. La Ducheſſe s'y oppoſe encore, & enfin la marie à M. de Staal, Capitaine, & depuis Maréchal de Camp. De ce moment Mademoiſelle de Launai devient Dame-d'honneur de la Ducheſſe, mange à ſa table, & monte dans ſes caroſſes.

Je ne ſais rien de ſon mari, que ce qu'elle nous en dit elle-même dans ſes Mémoires.

» Je fus contente de ſon maintien, d'une cer-

» taine politesse non étudiée, qui part du cœur, » & annonce un caractere doux & bien-faisant. » Son ame exempte de toutes passions, va vers » le bien par une pente naturelle, sans être rete- » nue ni détournée par rien. Il résulte de ce calme » inaltérable, une parfaite égalité d'humeur, » des vues saines, parce qu'elles ne sont offus- » quées d'aucun trouble d'esprit : plus de justesse » que d'abondance d'idées; peu de discours, mais » sensés. Enfin quelqu'un, dont la société ne » peut incommoder; aussi incapable de faire » naître l'enjouement, que de donner du dé- » goût. . . . Je l'épousai; & je trouvai un hom- » me que la nature avoit placé où la raison ne » sauroit arriver ».

Une femme de beaucoup d'esprit avoit fait le portrait de Madame de Staal : celle-ci s'y trouva flattée; & elle n'aimoit point à l'être. » Je vis ce » portrait, dit-elle; un peu de prévention & trop » de politesse, avoient écarté du vrai la femme » qui l'avoit tracé : j'entrepris de le faire moi- » même, pour lui prouver sa méprise; & je le lui » donnai tel qu'on le voit là

» Launai est de moyenne taille, maigre, sé- » che, & désagréable. Son caractere & son es- » prit sont comme sa figure. Il n'y a rien de tra- » vers, mais aucun agrément. Sa mauvaise for- » tune a beaucoup contribué à la faire valoir. La » prévention où l'on est, que les gens dépourvus » de naissance & de bien ont manqué d'éduca- » tion, fait qu'on leur fait gré du peu qu'ils va- » lent : elle en a pourtant eu une excellente; & » c'est d'où elle a tiré tout ce qu'elle peut avoir » de bon, comme les principes de vertu, les sen- » timens nobles, & les regles de conduite, que

» l'habitude à les suivre lui ont rendus comme
» naturels. Sa folie a toujours été de vouloir être
» raisonnable ; & comme les femmes qui se
» sentent serrées dans leur corps, s'imaginent
» être de belle taille, sa raison l'ayant incom-
» modée, elle a cru en avoir beaucoup. Cepen-
» dant elle n'a jamais pu surmonter la vivacité
» de son humeur, ni l'assujettir du moins à quel-
» qu'apparence d'égalité ; ce qui souvent l'a ren-
» due désagréable à ses maîtres, à charge dans
» la société, & tout-à-fait insupportable aux gens
» qui ont dépendu d'elle. Heureusement la for-
» tune ne l'a pas mise en état d'en envelopper
» plusieurs dans cette disgrace. Avec tous ces
» défauts, elle n'a pas laissé d'acquérir une es-
» pece de réputation, qu'elle doit uniquement
» à deux occasions fortuites, dont l'une a fait
» connoître ce qu'elle pouvoit avoir d'esprit ; &
» l'autre a fait remarquer en elle, de la discré-
» tion & quelque fermeté. Ces événemens ayant
» été fort connus, l'ont fait connoître elle-même,
» malgré l'obscurité où sa condition l'avoit pla-
» cée, & lui ont attiré une sorte de considéra-
» tion, au-dessus de son état. Elle a tâché de
» n'en être pas plus vaine ; mais la satisfaction
» qu'elle a de se croire exempte de vanité, en
» est une.

» Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses,
» plutôt pour fortifier sa raison, que pour orner
» son esprit, dont elle fait peu de cas. Aucune
» opinion ne se présente à elle, avec assez de
» clarté, pour qu'elle s'y affectionne, & ne soit
» aussi prête à la rejetter qu'à la recevoir ; ce qui
» fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est par
» humeur. Elle a beaucoup lu, & ne sait pour-

» tant que ce qu'il faut, pour entendre ce qu'on
» dit, sur quelque matiere que ce soit, & ne
» rien dire de mal à propos. Elle a recherché
» avec soin la connoissance de ses devoirs, & les
» a respectés aux dépens de ses goûts : elle s'est
» autorisée du peu de complaisance qu'elle a pour
» elle-même, à n'en avoir pour personne ; en
» quoi elle suit son naturel inflexible, que sa
» situation a plié, sans lui faire perdre son res-
» sort.

» L'amour de la liberté est sa passion dominan-
» te ; passion très-malheureuse en elle, qui a passé
» la plus grande partie de sa vie dans la servitu-
» de : aussi son état lui a-t'il toujours été très-in-
» supportable, malgré les agrémens inespérés
» qu'elle a pu y trouver.

» Elle a toujours été fort sensible à l'amitié ;
» cependant plus touchée du mérite & de la ver-
» tu de ses amis, que de leurs sentimens pour
» elle. Indulgente quand ils ne font que lui man-
» quer, pourvu qu'ils ne se manquent pas eux-
» mêmes ».

On regrette que Madame de Staal n'ait pas poussé ses *Mémoires* plus loin que son mariage ; comme on désireroit qu'elle se fût moins étendue sur l'Histoire de ses amours avec le Chevalier de Mesnil, durant son séjour à la Bastille. Cet endroit tient un peu de l'ennui que l'on respire dans ce Château ; mais ce défaut ne tombe pas sur le style ; ce sont toujours des idées vives, une imagination brillante, des expressions faites les unes pour les autres, & la facilité la plus heureuse.

Madame de Staal a inspiré des passions très-fortes à quantité de gens d'esprit, & entr'autres à l'Abbé de Chaulieu. Il avoit passé le tems des

amours ; & Mademoiſelle de Launai l'y ramena ; auſſi fit-il beaucoup de vers en ſon honneur. Je ne citerai que cette Piéce :

Launai, qui ſouverainement
Poſſedes le talent de plaire,
Qui ſais de tes défauts te faire un agrément,
Et des plaiſirs un changement,
Jouir ſans paroître légere,
Même aux yeux d'un fidele Amant ;
Coquette, libertine, & peut-être friponne,
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne ;
Je ſens dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable ;
Que par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendroit un autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.
Que ne te dois-je point ? Sans toi, dans l'indolence
Couloient mes derniers jours, à l'ennui deſtinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence.
Toi ſeule ranimant par d'inconnus efforts,
D'une machine preſque uſée
Les mouvemens & les reſſorts,
As fait renaître encor dans une ame glacée,
Les fureurs de l'Amour, & mes premiers tranſports.
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendreſſe,
Et combattre un penchant qui n'eſt plus de ſaiſon ?
Il n'en étoit plus tems ; & déjà ton adreſſe
M'avoit fait avaler ce funeſte poiſon
Que tu ſais préparer avec délicateſſe :
Et j'étois hors d'etat d'écouter la raiſon,
Quand elle m'a voulu reprocher ma foibleſſe.

Comment te résister ! Même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir ;
Je louois ton esprit avant de le connoître.
Ta seule réputation
Formoit l'intelligence & l'inclination
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en appercevoir, malgré moi faisoit naître.
Je te cherchois par-tout ; quand tu vins à paroître,
Un charme plus puissant cent fois que la beauté,
Forma les nœuds secrets tout-à-coup d'une chaîne
Si forte en sa légéreté,
Que je sacrifiai sans peine,
A ce doux penchant qui m'entraîne,
Mon repos & ma liberté.
Qui jamais, comme toi, du charme de l'esprit,
Fit sentir toute la puissance ?
De tout ce que l'étude apprit,
Il semble que tu veux affecter l'ignorance,
Et sais avec discernement,
D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;
Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abstraite science
Tu conserves tout l'enjouement
De la plus simple connoissance.
Sur tes moindres discours, l'imagination
Jette des fleurs avec largesse,
Sans rien ôter à la justesse
Du charme de l'invention.
Ce brillant de l'esprit sur toute ta personne
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer ;
Ces graces que nature donne,
Et qui se font sentir à qui te sait aimer.
N'étoit-ce point assez ? Un son de voix flatteur,

Portoit à tout moment dans mon âme embrâsée,
D'une délicate pensée,
La douce illusion & le tour enchanteur.
Jours sereins! jours heureux! qu'êtes vous devenus!
Où jadis plus d'une conquête,
De Mirthe & de Lauriers vint couronner ma tête.
Jeunesse des plaisirs, beaux jours vous n'êtes plus;
Et déjà l'âge qui s'avance,
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.
Dans cette juste défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangere,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur.
Je te parlois d'amour; tu te plûs à m'entendre:
Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens;
Et je connois peu de vrais biens
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.
Heureux à qui le Ciel donne un cœur assez tendre,
Pour pouvoir aisément comprendre,
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur;
Tel que je crois qu'il devoit rendre
Les plus heureux Amans jaloux de mon erreur.

Quelque prévenue que vous soyez, Madame, contre les Piéces de Théâtre, qui n'ont pas subi l'épreuve de la représentation, je crois cependant que vous ne serez pas fâchée, que je vous fasse connoître celles qui composent le quatrieme volume des Œuvres de Madame de Staal. Ce sont deux Comédies en trois actes & en prose, intitulées l'*Engoûment* & *la Mode*.

L'Engoûment, Comédie.

Une femme de condition, nommée Orphise, qui se prend de goût pour tout ce qu'elle voit, s'affecte d'un objet qu'elle quitte un moment après pour un autre qu'elle désire de même, & dont elle se dégoûte aussi aisément; un Gentilhomme plein de raison, appellé Dorante, ami de cette femme, quoique d'un caractere tout différent; un Eraste, ami de Dorante, & possesseur d'une très-belle Terre, où Orphise vient d'arriver; Aglaé, fille d'Orphise; Valere, Amant d'Aglaé & fils d'Eraste: voilà, Madame, les principaux personnages de la premiere Piéce. Orphise, allant voir sa fille au Couvent, passe par la terre d'Eraste & s'arrête dans son Château. La maison, les jardins, les vûes, tout l'enchante; elle ne veut plus en sortir. Elle envoye chercher sa fille, ne pouvant se résoudre à quitter un lieu si agréable. Elle presse Eraste de lui vendre sa Terre; il n'y a pour elle ni repos ni bonheur, que dans cette acquisition. Elle fait son plan d'y vivre éloignée de Paris & de la Cour, d'y voir peu de monde, de n'y être qu'en famille; elle mariera sa fille qu'elle retiendra auprès d'elle; cela lui fera une compagnie. » Les jours seront trop » courts, dit-elle, pour tout ce que nous aurons » à faire. Nous chasserons; j'aime la chasse à la » fureur. Pour nous reposer, nous irons à la pê- » che; c'est un amusement doux & tranquille; » on y rêve le plus agréablement du monde. Nous » avons encore la voliere qui me fournira mille » plaisirs. Le soir on voit rentrer les troupeaux, » on goûte le lait; tout cela est charmant. Dès » aujourd'hui je pêcherai, je verrai les vendan- » ges & la ménagerie; j'essayerai tous les diver- » tissemens de la campagne; mais je ne les goû-

» terai qu'autant que je ferai sûre d'en jouir tou-» jours ».

Elle trouve un expédient pour s'assurer de cette jouissance ; c'est de marier sa fille avec le fils d'Eraste. Peut-être ces jeunes gens ne se convien-dront-ils pas ; n'importe ; » on fait assez pour ses » enfans ; il est raisonnable de songer à soi ». Mais Eraste a promis à son fils de lui céder sa Terre en le mariant ; eh bien , cela s'ajuste le mieux du monde ; Orphise achetera la maison , & l'assûrera à son gendre par le Contrat de mariage. A-t'elle de quoi la payer ; c'est ce qu'elle ne sçait pas ; mais heureusement M. Triffin , son Intendant , est un homme admirable , plein d'expédiens ; il en trouvera. Cet homme la vole ; mais elle le sçait ; elle n'est pas sa dupe. » Les » honnêtes gens sont insupportables ; ils se con-» tentent d'être honnêtes gens ; ils ne cherchent » point à plaire. Leur devoir expédié , ils croyent » que tout est fait ; ils contrarient , voudroient » vous imposer des loix , & se rendent tout-à-» fait à charge. J'en ai l'expérience. J'avois avant » celui-ci un Intendant ; c'étoit la probité même. » Il avoit mis mes affaires dans le plus bel ordre » du monde ; ma maison , mes gens exactement » payés ; tout étoit bien , hors moi qu'il laissoit » sans sou ni maille. Il se piquoit de prendre » mes intérêts , me donnoit des avis quand je » n'en voulois point. J'étois son martyre , son » souffre douleur ; il fallut bien m'en défaire ».

M. Triffin propose à Orphise d'engager ses pierreries pour acheter la maison dont elle est engouée ; ce sacrifice lui coûte ; mais le désir est ardent ; on donne les pierreries ; le marché est signé. A peine Orphise est en possession du Châ-

teau, qu'elle oublie le mariage de fa fille. Celle-ci lui avoit paru grande & raifonnable ; ce n'eft plus qu'un enfant qui a plus befoin d'une gouvernante que d'un mari. D'ailleurs, il faut fe donner le tems d'examiner les convenances ; rien ne preffe. De plus ce Valere n'eft qu'un fat ; on l'avoit d'abord cru aimable ; on l'a mieux examiné ; il n'a des yeux que pour Aglaé. Enfin ce mariage ne convient point ; & bientôt la maifon conviendra encore moins. Ah ! dit Orphife, après en avoir joui l'efpace de quelques heures, » que » cette pêche eft un froid divertiffement ; les » vendanges, c'eft encore pis : une odeur de vin » qui vous porte à la tête. Je voudrois aller de- » main à la chaffe ; cela eft plus vif, mais bien » fatiguant. J'ai été infectée dans cette Ména- » gerie ; & je n'ai pu y refter qu'un moment. » Me voilà fort au fait de la vie champêtre, » dont les agrémens me paroiffent infipides..... » Des vaches, des moutons ! Je n'en avois vûs » que dans le lointain d'un payfage, où ils plai- » fent affez ; mais en vérité, de près, cela eft » fort laid.

DORANTE.

» Voyez de combien ce qu'on a, eft moins » beau que ce qu'on défire. Cette vie, cette de- » meure raviffante.

ORPHISE.

» Mais c'eft qu'elle ne l'eft pas. Les pro- » menades font triftes, les vûes répétées, le » terrein raboteux ; on ne peut faire un pas » fans s'eftropier. La maifon même n'eft pas

» commode; cent choses y manquent. La salle à
» manger est si petite, qu'à peine deux tables
» honnêtes y pourroient tenir. Le Sallon n'est
» pas assez grand; qu'il y ait seulement un Ca-
» vagnol à quarante tableaux, trois ou quatre
» quadrilles, on ne pourra pas s'y retourner.

DORANTE.

» Songez donc que vous n'y vouliez voir
» personne.

ORPHISE.

» Oh! ce n'est pas là de ces choses qu'on
» pense éternellement. Tout franc, je ne suis
» pas faite pour être Hermite, ni pour gar-
» der les Dindons. Eraste n'a qu'à reprendre
» sa maison & remettre ce qu'il a reçu, je retire-
» rai mes diamans ». Ce qui rend Orphise en-
core plus ardente pour r'avoir ses pierreries, c'est qu'elle vient d'acheter un écrin qu'elle trouve admirable, ravissant. Elle veut voir quel effet feront ses diamans dans ce charmant écrin. Pour les retirer, il faut mettre quelqu'autre chose en gage, se défaire de ce qui est moins nécessaire, vendre les chemises, les draps; toutes choses dont on peut se passer. Si cela ne suffit pas, qu'Eraste reprenne sa maison; s'il ne veut la reprendre qu'à condition que Valere épouse Aglaé, qu'il l'épouse. C'est le dénoûment. Le caractere d'Orphise a fourni à l'Auteur les traits les plus ingénieux & les plus agréables. Le fond de la Piéce n'est presque rien; mais elle est écrite avec ce naturel, cette élégance, cette facilité d'expressions,

qui font tout le mérite des Mémoires de Madame de Staal. Chaque scène où paroit Orphise, présente toujours quelques traits nouveaux. Ces traits ne se confondent point; & le caractere est bien soutenu. J'ai cru y retrouver celui de la Duchesse de la F.....si bien peint dans le premier volume des Mémoires. C'est la même tournure d'esprit, la même ardeur à obtenir ce qu'elle désire, le même engoûment. C'est ce que vous remarquerez surtout dans la scène d'Orphise & de Sophie. Cette derniere est l'amie d'Aglaé, Pensionnaire dans le même Couvent, & l'Amante de Damis, fils d'Orphise. Sçachant que son Amant doit se rendre dans la maison d'Eraste, de concert avec lui & pour être plus à portée de le voir, elle vient, avec Aglaé, s'offrir à Orphise en qualité de Femme de chambre. A la premiere vûe Orphise en est enchantée, & veut renvoyer Justine qui la sert depuis long-tems, & qui dès ce moment ne sçait plus ni parler, ni coëffer, ni servir.

SOPHIE.

» Dans la nécessité qui me force à chercher une condition, je n'aurois osé espérer un aussi grand bonheur, Madame, que celui d'être auprès de vous.

ORPHISE.

» Vous avez servi sans doute?

SOPHIE.

» Hélas! non, Madame.

ORPHISE.

» Mais c'eſt peut-être tant mieux. Elles » prennent un mauvais pli dans les maiſons qui » ne ſont pas d'un certain air ; & l'on a tou- » tes les peines du monde à le leur ôter. Vous avez » du moins appris à coëffer ?

SOPHIE.

» Non, Madame.

ORPHISE.

» Je n'en ſuis pas fâchée : les Coëffeuſes » ont des méthodes générales, avec leſquelles » elles n'attrapent jamais l'air du viſage. Une » main adroite, un goût naturel parviennent » cent fois mieux aux fineſſes de cet art. C'eſt » vous qui vous êtes coëffée ?

SOPHIE.

» Oui, Madame.

ORPHISE.

» Oh ! c'eſt du meilleur goût du monde, » & avec une entente très-fine. Au ſurplus, » quels ſont vos talens ?

SOPHIE.

» Je ſçais très-peu de choſes ; mais l'extrême » déſir de bien faire, m'inſtruira.

ORPHISE.

» Vous savez tout ; vous savez plaire ; ma » belle, vous êtes à moi ; j'aurai soin de vous » rendre heureuse, &c ».

La Mode, Comédie.

Il s'en faut bien, Madame, que l'on puisse porter un jugement aussi avantageux de la Comédie de la Mode ; elle est aussi bien écrite que la précédente ; mais il y a des longueurs & une monotonie qui la rendent languissante. Aussi n'a-t'elle eu aucun succès dans une représentation qui en fut hazardée à la Comédie-Italienne, il y a quelques années.

Une Comtesse qui donne avidement dans toutes les nouveautés & suit toutes les modes, avoit promis de marier sa fille Julie avec d'Ornac. Le Contrat étoit dressé, le jour pris pour la nôce ; mais elle apprend qu'il n'est ni Comte ni Marquis, comme c'est l'usage ; il se fait appeller M. le Baron, titre suranné, qui ne sied tout au plus qu'à des Etrangers ; ses Terres sont situées en Limousin ; cela est-il du bel air ? Il a un pere & il va avec lui ; il seroit tout propre à vouloir aller aussi avec sa femme. On se met à table ; ce qui devroit être aux entrées, se trouve parmi les hors-d'œuvres ; le même déplacement au service d'entrées & à l'entremets. Nulles Primeurs. Du gibier mal-assorti, sans choix, & qui pis est, sans nom. On se récrie sur la bonté d'un quartier de chevreuil ; on demande s'il est de Monbar ? on ne peut pas le dire, & on pourroit en manger ! Le fruit le plus antique qu'on ait vû de mémoire d'homme ; rien à sa place ; une confusion, un bouleversement à faire mal au cœur, &, pour com-

ble de disgrace, pas un ragoût qui ne soit de l'ancienne cuisine : on est réduit à ne pas desserrer les dents ni pour manger ni pour parler. Au sortir de table, on dit froidement à la Comtesse, qu'on s'estime heureux d'être bientôt son gendre. A ce mot, ne croiroit-on pas être dans la rue S. Denis? D'ailleurs le Baron est sans goût, sans connoissance des usages; ses tabatieres sont plattes, point guillochées; ses habits ne sont pas faits par Passau; il parle de nouvelles, raisonne sur les affaires politiques, n'est au fait de rien sur les intrigues du monde; il est triste; il est plat; ah, fi! un pareil mariage ne sçauroit se faire; ce seroit se couvrir de ridicule. Il est vrai que Julie est aussi bien singuliere. Elle fait des révérences à faire horreur; on voudroit que Marcel eût vû cela. Cette garniture de robe n'est pas de la Duchap; on n'a rien vû de plus maussade. Tous ces chiffons ont été pris au Palais; & ce panier, dira-t'on qu'il est de la Germain? Ce rouge semble vouloir être naturel; c'est une vraie ridiculité. De plus, Julie s'amuse à lire : qui est-ce qui lit? Les seules histoires qu'il faut sçavoir, ce sont celles du jour; & si l'on veut lire, que ce soit des brochures encore toutes mouillées; car dès qu'elles sont séches on n'en parle plus. Si Julie épouse le Baron, il l'entretiendra dans ce mauvais goût de Province; il l'aimera peut-être : & c'est le comble du déshonneur pour une famille; il ne l'épousera pas. Les choses en sont à ce point, lorsqu'on vient dire à la Comtesse, que d'Ornac a aimé une Comédienne, qu'il l'aime peut-être encore, & que sur cet article il s'est conformé aux usages & aux mœurs du tems. Cette nouvelle la

fait revenir de sa prévention; le Baron n'est plus un homme si ridicule; il n'aimera pas sa femme; il épousera Julie; ce mariage est la fin de la Piéce. Ces mêmes idées reviennent souvent dans le cours de cette Comédie, & surtout dans une scène entre la Comtesse & une Marquise en qui on retrouve les mêmes travers, les mêmes propos, les mêmes détails. On y revient dans une autre scène entre Acaste & la Comtesse, & dans une autre encore entre la Comtesse & la Marquise. Ces répétitions sont d'autant plus désagréables, qu'il n'est question que de minuties. J'ignore le tems où Madame de Staal a composé ces deux Piéces; il est probable que c'est depuis son mariage; car elle n'en parle pas dans ses Mémoires, qui finissent à cette époque.

Madame de Staal mourut au mois de Juin 1750. On dit qu'elle n'étoit pas toujours à beaucoup près aussi aimable dans le monde, qu'elle le paroit dans ses Ouvrages; plusieurs personnes qui l'ont connue, m'ont assuré qu'elle étoit souvent maussade & pédante. Mais rien n'égaloit la gaîté & la vivacité de son esprit, lorsqu'elle étoit contente d'elle-même & des personnes avec lesquelles elle se trouvoit. Il lui échappoit des traits ingénieux & plaisans. On m'en a dit un qui me paroit très-bon. Une femme de ses amies, qui sçavoit qu'elle composoit ses Mémoires, lui demanda comment elle s'y prendroit pour se peindre elle-même, lorsqu'elle en seroit à la sensibilité de son cœur, à ses aventures galantes: » oh, » dit-elle, je ne me représenterai qu'en buste ».

Madame de Staal occupera toujours, à juste titre, une des premieres places parmi les femmes qui

qui ont écrit. Ses Mémoires sont surtout fort intéressans, par la maniere dont ils sont traités; le naturel qui y est répandu, me fait juger qu'elle auroit très-bien réussi dans le genre épistolaire. Elle a de la gaîté, des tournures neuves, des expressions à elle, qui l'emportent peut-être sur Madame de Sévigné. Elle s'exerçoit aussi quelquefois à la Poésie; & il nous reste quelques piéces qui marquent qu'elle avoit l'esprit naturellement porté à la satyre, entr'autres la naissance du *Quolibet* & une Epigramme sur un Grimacier, que j'ai lues dans divers Recueils. Je n'y ai rien trouvé d'assez piquant, pour vous les présenter, ni rien qui fût digne de l'esprit agréable & naturel de Mad. de Staal. Autant sa Prose est facile, douce & coulante; autant elle est dure, séche, précieuse & manierée dans ses vers.

Je suis, &c.



LETTRE III.

Mad. de Fontaines.

CE que j'ai pu apprendre de Madame la Comtesse de Fontaines, c'est, Madame, qu'elle étoit la fille du Marquis de Givri, ancien Commandant de Metz; qu'elle a épousé M. le Comte de Fontaines; qu'elle a laissé deux enfans, un garçon & une fille, qui vivoient en 1767; & qu'elle est morte vers l'année 1748. Nous avons d'elle deux petits Romans fort estimés, intitulés *Aménophis & la Comtesse de Savoye.*

Aménophis.

Une Reine de Libie avoit sept fils, dont un des plus jeunes, nommé Aménophis, insensible aux plaisirs de la Cour, passoit les jours entiers dans les forêts à poursuivre les bêtes féroces. S'étant égaré par hazard, il se trouva sur le bord de la mer; & tout occupé de ses tristes pensées, il promenoit ses regards sur les flots, lorsqu'une planche du débris de quelque navire jetta presqu'à ses pieds un homme qu'il crut mort; mais s'en étant approché, il remarqua qu'il respiroit encore, & s'empressa de le secourir. Ses soins ne furent pas inutiles; l'Etranger ouvrant les yeux à la lumiere, remercia son Bienfaiteur d'un ton de voix affectueux, qu'une phisionomie noble & agréable rendoit encore plus attendrissant. L'ayant fait transporter dans une de ses maisons de campagne, il en fit bientôt son ami le plus fidele, & son compagnon inséparable. Il apprit qu'il s'appelloit Ménécrate, & étoit fils du Roi de l'Isle du Soleil; que cette Isle étoit soumise à Philocoris, Grand-Prêtre du Temple du Soleil, homme

également dangereux par ses vices & par ses vertus, & qui s'étoit emparé du souverain pouvoir sur le Roi Zénocras, pere de Ménécrate. Par son éloquence & l'autorité que lui donnoit son ministere, il fit révolter la plus grande partie des Insulaires, se mit à leur tête, combattit, vainquit l'armée Royale, & fit passer au fil de l'épée le Monarque & toute sa famille. Ménécrate, sauvé seul du danger commun, fut élevé par un sujet fidele de son pere. Ayant atteint l'âge de raison, il quitta l'Isle du Soleil, & alla chercher partout des Vengeurs; le Roi de Chypre lui ayant fourni des vaisseaux, il retournoit dans sa patrie, lorsqu'une tempête affreuse submergea sa flotte, & le jetta sur le rivage où le Prince Aménophis l'avoit recueilli.

Le récit de cette Histoire tire le Prince de Libie de sa rêverie, & le détermine à rétablir son ami dans son Royaume. Il prend les mesures les plus exactes pour l'exécution de son dessein, s'assure de deux cens jeunes Libiens, résolus à le suivre partout; & ayant fait équiper secrettement un vaisseau, il s'embarque avec son ami. Arrivés dans l'Isle du Soleil, ils dispersent leur troupe dans différens endroits, après être convenus d'un signal pour se rassembler : les Princes vont loger chez un Seigneur de l'Isle, appellé Chrisotas, le même qui avoit sauvé & élevé Ménécrate. Ce généreux ami promet de seconder leur dessein, & de réveiller le zèle des anciens serviteurs de Zénocras. Chrisotas a une fille nommée Célidonie, qui plait fort à Ménécrate : ce Prince en devient insensiblement amoureux : mais Aménophis ne trouvant rien qui fixât ses pensées, se remit dans le goût de la chasse. Un

jour qu'il ſuivoit un cerf, accompagné d'Anaxaras, Lisbien qui avoit toute ſa confiance, l'animal le conduiſit dans un bois terminé par un vaſte enclos qui lui donna de la curioſité ; il oublia ſa chaſſe, & ſuivit le tour des murailles, pour voir s'il n'y découvriroit point quelqu'entrée ; le haſard lui fit appercevoir une porte que la négligence d'un Jardinier avoit laiſſée entr'ouverte. Il mit pied à terre ; & donnant ſon cheval à ſon ami, il entra dans les plus beaux jardins du monde. La fraîcheur d'une infinité de fontaines jailliſſantes, la beauté des arbres toujours verds, & la grande quantité de fleurs qui ſembloient naître ſous ſes pas, lui cauſerent un étonnement qui l'engagea à marcher toujours ſans ſçavoir où il alloit. Il entra dans une ſalle d'Orangers, où, ſur un gazon verd & ſemé de fleurs, entre quatre mirthes qui ſembloient former une eſpece de lit, il vit une jeune beauté endormie. Il en approcha avec une émotion dont il ne connoiſſoit pas la cauſe. Il craignit de la réveiller ; ſes nouveaux ſentimens le rendant timide & comme immobile, il la conſidéra long-tems ; il s'oublioit lui-même, & ne ſavoit ce qu'il devoit ſouhaiter ou craindre : cependant il étoit plein d'admiration & de deſirs. Une jeune Eſclave, qui apparemment avoit accompagné cette belle perſonne, & qui s'étoit éloignée, de peur de troubler ſon repos, revint en marchant doucement, & ſans être apperçue d'Aménophis. Elle fut effrayée de voir un homme aſſez audacieux, pour être entré dans des lieux ſacrés. Cependant comme la jeune perſonne n'étoit point éveillée, elle ſe contenta de ſe mettre entre elle & Aménophis, à qui elle dit d'une voix baſſe : » téméraire, igno-

» rez-vous où vous êtes, & que la mort eſt le » prix d'une telle hardieſſe ». Parlant ainſi, elle le pouſſa hors de la ſalle d'Orangers. Il étoit ſi troublé, que ſans lui répondre, il ſe laiſſa conduire où elle voulut. Dès qu'elle fut derriere une paliſſade, elle lui dit ; » apprenez-moi qui » vous a ouvert l'entrée de ces lieux ? Je vois » que vous êtes Etranger ; & j'ai pitié du péril » où votre imprudence vous a fait tomber ». Aménophis, un peu revenu à lui, raconta à l'eſclave la maniere dont il étoit parvenu juſques dans cet endroit. Il lui demanda enſuite, avec empreſſement, ſi c'étoit une femme du ſouverain Pontife qu'il venoit de voir? L'Eſclave lui apprit que c'étoit une Etrangere, que des Pirates avoient enlevée & préſentée depuis peu au Grand-Prêtre, qui en étoit devenu éperdument amoureux. Le Prince lui fit d'autres queſtions, auxquelles elle alloit répondre, quand elle entendit du bruit qui lui donna à peine le tems de dire à Aménophis de fuir promptement, s'il ne vouloit ſe perdre & perdre la beauté qu'il venoit de voir. Le Prince Libien s'en retourne fort rêveur ; il retrouve la porte, & joint ſon fidele Anaxaras, à qui il avoue qu'il eſt le plus amoureux des hommes ; il lui conte ſon aventure, & le charge d'uſer de toute ſon adreſſe, pour voir & pour entretenir l'eſclave des jardins. Anaxaras y réuſſit, & ſe fit même aimer d'elle. Celle-ci lui apprit que ſa Maîtreſſe s'appelloit Cléoriſe, & lui promit que le jour de la fête du Soleil, qui approchoit, elle placeroit ſon ami dans le Temple, en un lieu d'où il pourroit conſidérer l'objet de ſa paſſion. Aménophis inſtruit de la négociation d'Anaxaras, attend cette fête avec impatience.

Chrisotas qui avoit parcouru toute l'Isle, revient sur ces entrefaites, & raconte aux jeunes Princes le succès de son voyage : les plus considérables habitans sont prêts à se déclarer à la premiere occasion.

Le jour de la fête, la jeune esclave fait placer Aménophis avec Anaxaras, vis-à-vis d'une Tribune, où la belle Cléorise ne tarde pas à se rendre. A la vue du Prince de Libie, elle se trouble ; & voulant cacher son embarras, elle tire une espece de jalousie, qui la dérobe aux yeux de son Amant. Cependant elle ne cesse de le regarder, sans songer au Grand-Prêtre, qui s'étoit paré des plus beaux ornemens pour plaire à sa Favorite. La cérémonie achevée, Anaxaras rejoint la jeune esclave, & obtient d'elle, qu'Aménophis pourra voir sa Maîtresse.

Elle l'instruisit de tout ce que le Prince Libien & lui, dans trois ou quatre jours, auroient à faire, pour entrer secrettement dans une des Galeries du Palais, où Cléorise avoit coutume de se promener une partie de la nuit : cette galerie, qui terminoit l'appartement où le Grand-Prêtre avoit logé cette Etrangere, étoit ornée de statues qui représentoient, d'un côté, les Héros de la Grece, & de l'autre les grands Princes qui avoient gouverné les Perses depuis Cirus.

Les statues étoient si artistement incrustées de marbres de différentes couleurs, & revêtues de lames d'or, d'argent & d'acier, pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que c'étoit de véritables hommes vivans & armés.

Il manquoit, d'un côté, la statue de Diomede, &, de l'autre, celle du Grand Artaxerce, que les Ouvriers achevoient, & dont les places étoient

préparées; l'ingénieuse esclave, devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis & lui pourroient se couvrir, l'un d'armes Grecques, & l'autre d'armes Persiques, & qu'ils se placeroient dans les deux endroits destinés aux statues qui manquoient; qu'elle ameneroit auprès d'eux l'Etrangere qu'ils vouloient voir, & avec qui elle venoit toutes les nuits se promener dans cette galerie; elle étoit assurée de les faire entrer par le souterrain; & après avoir donné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires, elle le pria seulement de lui répondre de la discrétion de son ami, comme elle répondoit de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé, pour dépeindre & pour concevoir la joie & l'impatience du Prince de Libie. Jusqu'alors il avoit fait un mystere à Ménécrate de son aventure; mais voyant que tout réussissoit au gré de ses desirs, il mit son ami dans sa confidence.

Enfin arriva cette nuit, où la jeune esclave avoit promis de faire entrer Aménophis avec Anaxaras dans la galerie. Les armes furent portées chez un Officier du Temple, nommé Créon, que l'esclave avoit disposé à faire tout ce qu'on voudroit. Elle lui avoit même dit que le déguisement des deux hommes qu'elle introduiroit par le souterrein dans l'appartement de Cléorise, se faisoit par l'ordre du Grand-Prêtre; ainsi le Ministre du Temple ne fut point étonné, lorsqu'Aménophis & Anaxaras vinrent chez lui & qu'ils se travestirent l'un en Diomede & l'autre en Artaxerce. Il admira la bonne mine du Prince de Libie, qui choisit le personnage de Diomede; & comme il lui sembla qu'Anaxaras, qui s'habilla en Arta-

xerce, témoigna quelque déférence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa, pour lui demander si dans le divertissement qu'il s'imaginoit que le Grand-Prêtre vouloit donner, ils seroient les seuls Acteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris ni si charmé: la fortune lui offroit ce qu'il n'eût jamais osé espérer : il avoit fait venir autour du Palais, à l'insçu d'Aménophis, un grand nombre de Libiens, à qui il avoit dit d'avoir des armes cachées, & de se tenir prêts à forcer quelque porte du Palais, au premier bruit qu'ils entendroient. Il avoit pris cette précaution, en cas qu'Aménophis & lui fussent découverts, & que le Grand-Prêtre les fit arrêter. Mais sur la question que lui fit l'Officier du Temple, il dit que lui seul étoit chargé de la fête, & qu'il y avoit à la porte quelques-uns de ses gens, qu'il le prioit de faire entrer.

Cependant la jeune esclave paroît ; & servant de guide à nos Héros, elle leur montre les places qu'ils devoient occuper. Ils montent sur les piédestaux, disposés à jouer parfaitement leurs rôles.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient livrés à leurs réflexions, lorsque Cléorise, appuyée sur la jeune esclave, entra dans la galerie. Elle étoit dans un déshabillé magnifique, jaune & argent, qui en marquant sa taille, en laissoit voir toute la beauté. L'esclave lui aidant à marcher, la conduisit d'abord du côté où étoit Anaxaras.

Aménophis n'avoit pu s'empêcher de tourner la tête du côté de Cléorise, qui, toute occupée de ses ennuis, n'avoit pas apperçu ce mouvement ; mais comme elle porta ensuite la vue de son côté, & qu'en même-tems l'idée de l'inconnu qu'elle

avoit confidéré avec tant d'attention dans le Temple, fe préfenta à fon efprit, elle regarda cette nouvelle ftatue de Diomede; & adreffant la parole à l'efclave en la lui montrant : » depuis » quand, Péritée, lui dit-elle, cette place qui » étoit vuide, a-t'elle été remplie? » La jeune efclave, un peu interdite, lui répondit que la ftatue n'avoit été placée que le jour même. Cléorife, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtreffe, s'approcha pour la confidérer de plus-près.

L'amour même auroit peine à décrire ce qui fe paffoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il fut tellement troublé en voyant Cléorife fi près de lui, que ne pouvant foutenir le feu de fes regards, il fe jetta à fes genoux; &, par ce tranfport, il lui caufa une frayeur qui lui fit faire de grands cris. » O Dieux! dit-elle, toute éperdue, » & voulant s'eloigner, où fuis-je & que vois- » je? Vous voyez, lui dit Aménophis, l'homme » du monde le plus amoureux ». Cléorife allarmée du déguifement & du difcours d'un inconnu, au milieu de la nuit, dans un Palais où tout lui étoit fufpect, arracha avec violence fa robe que tenoit Aménophis; & fans balancer ni l'écouter davantage, elle courut pour gagner fon appartement, d'où plufieurs efclaves attirées par fes cris, fortoient déjà de la galerie. Elles ne furent pas moins effrayées que Cléorife, en voyant Aménophis, qu'elles prenoient pour une ftatue, s'animer & marcher.

Les cris redoublent dans le Palais; le trouble & la confufion regnent de toutes parts : on va dire au Grand-Prêtre, qu'une des ftatues de la galerie s'eft animée : il accourt, & voit d'abord

Aménophis qui ne ſavoit quel parti prendre. Il commande à ſes Gardes de ſe ſaiſir de cet inconnu. La colere & la jalouſie tranſportent le Prince de Libie ; il ſe jette au milieu des Gardes, & s'efforce de ſe faire jour juſqu'à ſon rival. Cependant Anaxaras appelle les Libiens qu'il a mis en embuſcade, & les conduit juſques dans le Sallon. Aménophis, entouré de corps morts, ne pouvoit preſque plus ſoutenir ſes armes, & alloit tomber entre les mains de ſon ennemi ſans ce ſecours. Les choſes changent de face ; le Prince Libien diſſipe les Gardes du Grand-Prêtre ; les pourſuit de galerie en galerie ; de nouvelles troupes viennent du dehors au ſecours de Philocoris. Chriſotas & Ménécrate informés du danger de leur ami, ſoulevent le peuple contre le Grand-Prêtre. Tous deux, par des prodiges de valeur, font lâcher priſe aux Gardes du Tyran, & en font un carnage effroyable. Envain Philocoris oppoſe une bravoure extraordinaire ; ſes gens ſont diſperſés ; il tombe lui-même de la main d'Aménophis.

Vous croyez ſans doute, Madame, que cet événement, ſuivi de la délivrance de Cléoriſe, va terminer le Roman de Madame Fontaines : de nouveaux incidens retardent le bonheur d'Aménophis. Ménécrate, reconnu Roi de l'Iſle du Soleil, fait chercher partout Cléoriſe pour l'unir à ſon ami qu'une bleſſure retenoit dans un appartement du Palais. Cléoriſe ne ſe trouve point : tandis que la confuſion & le déſordre régnoient dans le Palais, deux ou trois hommes armés, à la tête deſquels étoit un vieillard reſpectable, l'avoient conduite, par une porte ſecrette, vers le rivage de la mer. Avant que de s'embarquer,

elle avoit dit à Péritée, qu'elle étoit de Crête, & que son pere, nommé Arimante, étoit le premier d'une des Républiques de cette Isle. Mais ce qui consola le plus Aménophis, c'est ce que lui dit Péritée, des regrets qu'avoit témoignés sa maîtresse en s'éloignant de lui. Plein d'espérance & de joie, le Prince de Libie engagea Ménécrate à faire partir Anaxaras & Péritée, pour aller voir de sa part la belle Cléorise. Le Roi, qui chérissoit tendrement Aménophis, ne négligea rien pour le satisfaire. Il eût souhaité que la main de Cléorise dépendît de lui. Cependant on célebre les nôces de Ménécrate avec Célidonie, fille du fidele Chrisotas. Elles étoient à peine achevées, qu'Aménophis rétabli de sa blessure, presse le Roi de le laisser partir. Il y consent avec peine, & lui donne une flotte pour le conduire en Crète avec ses Libiens. Le vaisseau d'Aménophis va échouer contre un écueil, où celui qui conduisoit Cléorise, venoit aussi de faire naufrage. Ils avoient l'un & l'autre gagné un rocher, où se fait la reconnoissance. Aménophis transporté d'amour & de joie, tombe aux genoux de sa maîtresse. Il ne doute plus de son bonheur; mais Cléorise le prie de se retirer, & le fait résoudre à ne la revoir que dans sa Patrie. Le Prince Libien retourne à son vaisseau, s'embarque, & arrive en Crète, où Cléorise avoit déjà pris terre. Lorsqu'il se disposoit à en faire la demande, des Ambassadeurs de l'Isle de Chypre viennent demander du secours aux Crétois, contre un sujet rebelle qui veut détrôner son Souverain. Aménophis part aussitôt avec ses Libiens, arrive en Crète, & tue de sa propre main l'usurpateur. Celui à qui il avoit conservé la Couronne, étoit un Prince fort âgé,

qui, pour reconnoître ce ſervice, l'adopte pour ſon fils. Sa fille, qu'il veut lui donner en mariage, ſe trouve préciſément être la belle Cléoriſe, qu'il avoit fait élever en Crète.

Le ſecond Roman de Madame de Fontaines eut le plus grand ſuccès dans ſa nouveauté, & mérita cet éloge en vers de M. de Voltaire.

La Fayette & Segrais, couple ſublime & tendre,
Le modele avant vous de nos galans écrits,
Des Champs Eliſéens, ſur les aîles des ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, & pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la Comteſſe de Savoye.
Ils avoient bien raiſon : quel Dieu, charmant Auteur,
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force & la délicateſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe,
Que Fenelon ſeul avoit joint;
Ce naturel aiſé, dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon Empire.
De Mandoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuſe foibleſſe
D'une Maitreſſe,
Qui lui fait, en fuyant, un ſi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous qui les pratiquez ſi peu?
C'eſt ainſi que Marot ſur ſa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut prouva la ſainteté,

Vous avez, pour l'amour, aussi peu de scrupule ;
Vous ne le servez point ; & vous l'avez chanté.
Adieu, malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans,
Me lire deux ou trois Romans,
Et taxer quatre Sinagogues !

Ce qui fait surtout beaucoup d'honneur au Roman de Madame de Fontaines, c'est d'avoir fourni au même Poëte, M. de Voltaire, le sujet de deux Tragédies, Artémire & Tancrede.

La Comtesse de Savoye ayant eu occasion de voir le portrait de Mandoce, Roi de Murcie, conçoit pour ce Prince, un penchant dont elle ne peut se rendre la maîtresse. Elle tombe dans une langueur, dans laquelle tout l'art des Médecins étant inutile, ils ordonnent à la Princesse les eaux d'une fontaine célebre en Espagne ; & cette fontaine étoit voisine des Etats de Mandoce : elle voit ce Prince qui partage bientôt avec elle l'amour dont elle est consumée. Ces Amans se font un aveu mutuel de leur tendresse ; mais la Comtesse rougit d'une déclaration qu'elle ne devoit qu'à son époux ; & pour s'en punir, elle quitte l'Espagne dans le dessein de ne jamais revoir son Amant. Mandoce chercha dans les occupations de la guerre, à effacer de son esprit & de son cœur les charmes de la Princesse. C'étoit dans le tems que les Tancredes, fils du Comte d'Hauteville, d'une des premieres Maisons de Normandie, entreprirent la Conquête de la Sicile. Le Prince de Murcie se joignit à ces braves Chevaliers, & se signala par des actions de valeur. La Comtesse de Savoie.

Cependant la Comtesse de Savoye étant arrivé à Turin, d'où le Comte son mari partit peu de

tems après pour aller au secours du Roi d'Angleterre, contre un Prince voisin qui lui faisoit une guerre injuste, il laissa le Gouvernement de ses Etats au Comte de Pancallier, qui ne devoit rien décider sans en faire part à la Princesse. Cet homme devient passionnément amoureux de la femme de son maître ; & comme il étoit né avec une hardiesse qui alloit jusqu'à l'insolence, sans aucun égard pour le rang de sa Souveraine, il osa lui déclarer sa passion. Cet aveu fut reçu avec hauteur ; & le Ministre ne respira plus que la vengeance. Il avoit pour héritier un neveu de même nom que lui ; c'étoit le Seigneur de Savoye le plus beau & le mieux fait. Son oncle lui persuada qu'il étoit aimé de la Comtesse, & lui ordonna de se déclarer ouvertement son Amant. A force de vouloir le paroître, le bruit s'en répandit à la Cour ; & cette nouvelle parvint jusqu'à Mandoce qui étoit alors en Sicile avec les Tancredes. Pancallier crut avoir trouvé le moment de la vengeance ; il fit entrer son neveu dans la chambre de la Comtesse, lui ordonna de se tenir caché, & lorsqu'elle seroit au lit, de se présenter à elle pour en obtenir les dernieres faveurs. Ce jeune homme saisit avec transport ce pernicieux conseil, & assura qu'il ne manqueroit ni d'amour ni de hardiesse pour l'exécuter. Le Ministre fit avertir les principaux Seigneurs de la Cour, de se rendre auprès de lui pour une affaire importante, qui regardoit le service du Comte de Savoye; & à l'heure fatale, marquée pour sa vengeance, il leur ordonna de le suivre dans l'appartement de la Princesse. Il fit enfoncer la porte de sa chambre. Les femmes ne venoient que d'en sortir ; & le jeune Pancallier ne s'étoit pas

encore montré. Son oncle leva la portiere où il sçavoit qu'il étoit caché; & lui plongeant son poignard dans le cœur : » Meurs Traître, lui dit-» il; & que la juste punition de ton audace, fasse » trembler désormais tous ceux qui voudront » t'imiter ». Il s'assura en même-tems de la Comtesse que toutes les apparences faisoient croire coupable. Elle fut gardée avec beaucoup de soin, en attendant que le Comte de Savoye, à qui Pancallier manda ce prétendu crime, eut décidé de son sort. Il fut ordonné qu'on suivroit la loi établie en Lombardie. Cette loi condamnoit la Princesse à mourir, s'il ne se présentoit pas un Chevalier, qui en combattant son Accusateur, la justifiât par le sort des armes. On accorda trois mois à la justification de la Comtesse. Elle employa ce tems-là pour faire parvenir un billet à Mandoce, & l'instruire de sa cruelle situation. Mandoce se trouva agité dans ce moment, de mouvemens si violens, causés par l'amour & la jalousie, qu'il ne daigna pas d'abord lire la lettre. Il se fit dans son esprit une confusion qui ne lui laissa rien voir, que les apparences du crime. Revenu à lui-même, il lut le billet; & sans croire la Princesse moins coupable, il ne peut envisager, sans frémir, la mort d'une personne qu'il avoit aimée si passionnément, & qu'il aimoit encore trop pour son repos. Il se rendit à Turin avec toute la diligence d'un Amant qui court assurer les jours de ce qu'il aime. » On avoit » dressé au milieu de la place qui étoit devant le » Palais, une colonne de marbre blanc, où étoit » attaché une espece de bouclier, sur lequel celui » qui demandoit le combat, devoit faire écrire » son nom. Mandoce ne voulant point y faire

» mettre le ſien, fit ſeulement écrire, qu'un Che-
» valier ſe déclaroit défenſeur de la Comteſſe de
» Savoye ; & auſſitôt il alla dans une endroit écar-
» té de la Ville, où il avoit laiſſé ſes armes ». La fermeté du Comte de Pancallier ne ſe démentit point dans cette occaſion. Perſuadé que la valeur & non la juſtice, décideroit du ſort du combat, il ſe prépara à ſoutenir ſon crime. Il mépriſa même un ennemi qui ne vouloit pas ſe nommer. On demande à la Comteſſe ſi elle remettoit ſes intérêts au Chevalier inconnu, qui offroit de les ſoutenir. La Princeſſe tira une bague de ſon doigt, & en la donnant à celui qui étoit chargé de ſavoir ſa volonté, elle lui commanda de la porter à ſon Protecteur, comme un aveu qu'elle faiſoit de lui, & le préſage de ſa réuſſite. La victoire demeura long-tems incertaine ; enfin Mandoce irrité de trouver tant de réſiſtance, preſſa ſi vivement ſon Adverſaire, qu'il le fit tomber à ſes pieds, bleſſé à mort. Tout le monde applaudit par de grands cris, au triomphe de Mandoce ; & Pancallier ayant fait ſigne qu'il vouloit parler, déclara, avant que de mourir, ſa trahiſon, & juſtifia la Comteſſe par le récit de tous ſes crimes. Mandoce diſparut après ſa victoire, pour ne pas expoſer la Princeſſe à de nouveaux ſoupçons, qui auroient pu être très-dangereux pour elle, & lui laiſſa ignorer à qui elle avoit de ſi grandes obligations. Ce ne fut qu'après la mort de ſon mari, arrivée peu de tems après, qu'il ſe découvrit à elle, en lui préſentant la bague, préſage de ſon triomphe. L'Hymen couronna l'ardeur & la conſtance de leurs feux.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE IV.

VOTRE intention, Madame, est que je vous entretienne de toutes les femmes qui ont écrit dans notre langue, quelque foibles que soient leurs productions; c'est ce qui m'engage à vous parler de Mad. de la Garde de Richebourg. Les personnes qui ont connu cette femme, doutent même qu'elle soit Auteur des Ouvrages qui ont paru sous son nom; mais ce n'est pas à moi à les lui enlever, puisque personne ne les reclame. Il est vrai qu'ils ne sont pas de nature à flatter l'ambition d'un homme de Lettres : ce sont d'anciens Romans Espagnols, qui avoient déjà été traduits en françois, & que notre Auteur, ou celui qui lui a prêté sa plume, a remis dans un stile plus moderne. A l'égard de la personne de Madame de Richebourg, elle n'étoit pas d'un état à être fort connue dans le monde. Je crois que son mari s'occupoit de Minéralogie, & étoit employé dans des mines. Plusieurs ont cru qu'il avoit eu beaucoup de part aux Ouvrages de son épouse, dont le ton & la conversation répondoient peu, dit-on, au mérite d'une femme qui fait écrire. Madame de Richebourg.

Les *Aventures de Dom Ramire de Roxas & de Dona Léonor de Mendoce* sont un des Romans Espagnols, dont je viens de vous parler. Je vous préviens, Madame, que vous ne trouverez rien de bien intéressant dans les récits, rien de bien varié dans les détails, rien de neuf dans les situations; mais vous voulez connoître le stile de Mad. de Richebourg; je vais tâcher de vous satisfaire. Ramire & Léonor.

» La nuit tendoit ses voiles les plus sombres ; » lorsque Dom Ramire de Roxas, pour se dé» rober aux poursuites de la justice, sortit pré» cipitamment de Madrid, suivi seulement de » Guzman, son fidele domestique, & le seul » Dépositaire des secrets de son cœur ». Ce Cavalier étoit l'aîné d'une maison des plus qualifiées de l'Espagne, & l'héritier de plusieurs successions qui se réunissoient en sa personne. Dona Léonor de Mendoce, qu'il aimoit tendrement, étoit la cause innocente de sa retraite précipitée. Il avoit cru, sur des apparences trompeuses, que cette jeune beauté favorisoit un de ses rivaux au préjudice de son amour & de sa persévérance. Il se mit donc en chemin avec Guzman ; & ils marcherent jusqu'aux premiers rayons de l'Aurore. Ils trouverent un village où ils s'arrêterent pour se cacher pendant le reste du jour. S'étant fait préparer un lit dans une assez mauvaise Hôtellerie, Don Ramire se jetta dessus, moins pour y prendre du repos, que pour se livrer à la douleur que lui causoit le souvenir d'une action violente, qui le contraignoit d'abandonner à ses rivaux un objet qu'il adoroit encore, tout ingrat que ses soupçons jaloux le représentoient à son imagination. Agité du ressentiment le plus vif & des regrets les plus cuisans, il s'assoupit insensiblement ; & comme le sommeil commençoit à remettre le calme dans son ame, il fut réveillé par un bruit de chevaux & de gens qui entroient dans la cour de l'Hôtellerie. Il n'y avoit que la chambre de Don Ramire qu'on pût offrir au Cavalier qui venoit de mettre pied à terre. Dans la crainte que ce ne fût un homme qu'on auroit dépêché pour l'arrêter, Don

Ramire refusa d'abord de le recevoir ; mais ayant appris qu'il venoit de Cuença, & faisoit route du côté de Madrid, il le reçut à la priere du Maître du logis. Un moment après, ce cavalier entra chez Don Ramire qui le reconnut pour être Don Felix de Vargas, son ami intime, avec lequel il avoit fait ses Etudes & ses Exercices.

C'est à cet ami, que notre fugitif raconte le sujet de sa fuite. » Dans la saison, dit-il, où le » Printemps émaille de diverses fleurs nos fer- » tiles campagnes, & que la jeunesse de Madrid » va se promener sur les rivages du Mançanarès, » je sortis un matin avec un ami pour y aller » prendre le frais. Nous n'y fûmes pas plutôt ar- » rivés, que nous vîmes, sous différens ombrages, » mille objets épars & si charmans, qu'il sembloit » que l'amour avoit pris plaisir à les y rassembler. » Saisis d'admiration à cette vue, nous nous pro- » menions d'un lieu à un autre, pour considérer » celles qui méritoient le mieux nos secrets hom- » mages ; & nous inclinions à donner le prix de » la beauté à une inconnue, lorsque nous apper- » çûmes, sur le bord du fleuve, un carosse qui se » disposoit à le passer à gué pour se rendre à *Ca-* » *sal de Campo*, où des Dames alloient prendre » l'air dans les Jardins délicieux de cette belle » maison. Ce carosse fut à peine dans le courant » de l'eau, que quatre chevaux qui le tiroient, » s'embarrassant dans leurs courroies, le renver- » serent, sans que le Cocher, à cause de l'inéga- » lité du fond, pût les contenir ni empêcher le » naufrage. Les cris que faisoient les Dames, » qui couroient risque de se noyer, & ceux que » poussoient les spectateurs d'une si triste aven- » ture, se mêlant confusément ensemble, on ne

» pouvoit s'entendre, pour se consulter sur les
» moyens de donner un prompt secours. Je me
» trouvois, avec mon ami, vis-à-vis de l'endroit
» où le carosse étoit renversé; & sans autre con-
» sultation que celle de la compassion, je jette
» mes habits sur l'herbe; j'entre dans le fleuve;
» je cours à celle de ces Dames qui me paroit
» le plus en péril; & la prenant entre mes bras,
» je la rapporte, presque sans aucun sentiment,
» jusques sur le bord du rivage. Mon ami qui
» m'avoit suivi, en secourut une seconde; & sans
» être aidés de personne, nous tirâmes de ce dan-
» ger quatre femmes, deux desquelles étoient
» déjà dans un âge un peu avancé, & deux en-
» core dans l'adolescence : la plus jeune, mal-
» gré la pâleur qui obscurcissoit la vivacité de
» ses couleurs, laissoit étinceller dans ses yeux
» languissans, des feux qui auroient embrâsé les
» cœurs les moins sensibles. Un Seigneur qui se
» trouva là, offrit son carosse pour remener ces
» Dames chez elles; & remontant dans le mien
» avec mon ami, nous les reconduisîmes, de peur
» qu'il ne leur arrivât quelqu'autre accident en
» chemin. Elles étoient si fort effrayées de leur
» naufrage, principalement celle que j'avois se-
» courue la premiere, qu'elles ne songeoient
» pas à nous rendre grace de leur avoir sauvé la
» vie. Elles arriverent à une grande maison dans
» la rue S. Bernard; nous leur donnâmes la main
» pour les aider à monter à leur appartement;
» & quand elles y eurent un peu repris leurs
» sens, & que l'image du péril se fût dissipée,
» elles nous remercierent alors fort civilement du
» service que nous venions de leur rendre; sur-
» tout, la plus jeune m'en parut si reconnois-

» fante, qu'il fembloit qu'elle n'en devoit ja-
» mais perdre le fouvenir. Pour ne les pas in-
» commoder, nous voulûmes prendre congé
» d'elles; mais la mere de cette fille adorable
» nous dit qu'elle ne fe tenoit pas quitte envers
» fes libérateurs pour un foible remercîment,
» & qu'elle tiendroit à honneur de nous revoir,
» pour nous témoigner plus à loifir, qu'elle con-
» noiffoit tout le prix de ce que nous avions fait
» en expofant notre vie pour lui conferver la
» fienne, ainfi qu'à fa compagnie. Je me fentois
» déjà fi fort épris des attraits de fa fille, que je
» lui répondis avec précipitation, que je ne man-
» querois point de revenir m'informer de l'état
» d'une fanté, à laquelle je devois déformais m'in-
» téreffer, & qui me feroit à l'avenir toujours
» fort précieufe; & nous nous retirâmes très-
» fatisfaits de nous être trouvés à portée de fe-
» courir des perfonnes fi dignes de notre eftime.

» Je fus huit jours fans ofer aller vifiter cette
» Dame; mais pendant ce tems-là, j'envoyois
» chaque jour le domeftique qui me fuit, fçavoir
» de fes nouvelles, & de celles de la divine Léo-
» nor fa fille, qui gardoit toujours le lit, très-in-
» commodée de la chûte qu'elle avoit faite. Dès
» que j'appris qu'elle commençoit à fe rendre vi-
» fible, mon amour naiffant ne me permit pas
» de différer à l'aller voir; & je priai mon ami de
» m'accompagner dans cette vifite. Nous fûmes
» reçus avec autant d'affabilité que de politeffe.
» Léonor s'offrit à mes yeux avec des charmes
» plus puiffans, que la premiere fois que je l'a-
» vois vue; & je puis vous dire, fans exagération,
» qu'il n'y avoit à la Cour, aucune fille qui pût lui
» être comparée en beauté. Elle fe mêla dans

» notre conversation, & nous parla avec tant d'es-
» prit & de modestie, qu'elle laissa mon ami en-
» chanté de son mérite, & me rendit plus amou-
» reux que je n'aurois jamais pensé le devenir.
» J'aurois bien voulu dès-lors lui découvrir ce
» que je sentois pour elle ; mais sa mere étant
» assise entre elle & moi, je ne pouvois l'entre-
» tenir de ce qui se passoit dans mon cœur. Après
» avoir long-tems parlé de leur naufrage & d'au-
» tres choses plus agréables, la mere de cette
» belle nous demanda si nous étions de Madrid ;
» je lui répondis que j'y avois pris naissance; &
» m'étant nommé, elle me parut satisfaite, parce
» qu'elle connoissoit ma famille. Pour mon ami ;
» il lui dit qu'il étoit de Tolede, & lui apprit le
» sujet pour lequel il étoit actuellement à la
» Cour, où il espéroit une récompense propor-
» tionnée à un service qu'il venoit de rendre à sa
» Majesté. Cette Dame connut avec joie, qu'elle
» avoit eu pour libérateurs deux cavaliers de la
» premiere distinction; & comme je m'apperçus
» de ses sentimens à mon égard, je me hazar-
» dai à lui demander permission de revenir une
» autre fois l'assurer de notre attachement res-
» pectueux. Elle me répondit que je la prévenois
» sur une priere qu'elle nous alloit faire elle-
» même, & qu'elle espéroit que nous la lui ac-
» corderions, pour lui donner, autant de fois que
» nous la visiterions, l'occasion de nous renou-
» veller sa reconnoissance. On vint lui annoncer
» la visite d'une Dame de ses amies ; & pendant
» qu'elle alla au-devant d'elle pour la recevoir,
» sa fille me témoigna à son tour, qu'elle m'étoit
» obligée de mon secours. J'aurois maintenant
» besoin du vôtre, lui dis-je, aimable Léonor,

» m'étant mis, en vous ſauvant, dans un péril plus » grand, que celui dont je vous ai tirée. Je n'eus » pas le loiſir de lui en dire davantage; mais ce » commencement de déclaration me parut ſuffiſant pour cette fois. Les ayant laiſſées avec la » Dame qui les venoit viſiter, nous montâmes » à l'appartement des deux autres perſonnes que » nous avions auſſi ſecourues; & nous ne demeurâmes pas long-tems avec elles, parce qu'étant » préoccupé de Léonor, je ne me trouvois pas » là dans mon centre; & je commençois à ſentir que hors la préſence de cette belle fille, » je ne goûterois plus de vrai plaiſir, que dans la » ſolitude. Nous n'eûmes pas plutôt quitté ces » Dames, que je m'informai de la qualité de celle » qui s'étoit rendue ſi rapidement la maîtreſſe » de mon cœur; j'appris qu'elle étoit telle, que » je pouvois aſpirer au bonheur de lui donner la » main; & ſans m'embarraſſer de l'état de ſa » fortune, étant aſſez riche par moi-même, je » réſolus de m'attacher à elle par les nœuds les » plus ſaints, me perſuadant que ſa vertu & ſa » beauté me ſeroient une dot ſuffiſante ».

Don Ramire nous meneroit trop loin, ſi nous le laiſſions parler plus long-tems. Voici, à peu-près, le précis de ce qu'il continue de raconter. Il fut quelque tems ſans aller chez Léonor, afin de découvrir ſi ſon abſence l'intéreſſeroit. Pendant cet intervalle, il obſerva qu'un certain Don Fadrique donnoit ſouvent, pendant les nuits, des ſérénades ſous les balcons de ſa Maîtreſſe. C'en fut aſſez pour faire naître dans ſon eſprit une étincelle de jalouſie, qui fit dans la ſuite les plus grands ravages. Le hazard lui fournit une occaſion de ſonder plus particuliérement les ſen-

timens de Léonor. Un des parens de Don Ramire venoit de quitter Madrid pour quelque tems ; & il l'avoit prié d'aller demeurer avec sa femme. Celle-ci occupoit une maison voisine de celle de Dona Léonor ; de concert avec son parent, elle se lia avec cette jeune personne, & l'invita à la venir voir. Léonor n'y manqua pas. L'appartement de Don Ramire étoit ouvert ; les deux Dames qui sçavoient qu'il n'y étoit pas, y entrerent. La curiosité fit que Léonor jetta partout les yeux : elle trouva des lettres fort tendres, écrites à Don Ramire, & un portrait d'une femme très-belle. Ces lettres & ce portrait avoient été mis là à dessein. Dona Léonor en conçut une forte jalousie. Don Ramire retourna la voir ; il s'apperçut que son artifice avoit réussi ; & il devint plus amoureux que jamais. L'amour ne va guère sans la jalousie : Don Ramire avoit quelqu'inquiétude des sérénades de Don Fadrique. D'un autre côté, Léonor qui avoit eu peine à se persuader que l'aventure du portrait n'avoit été qu'un artifice, vit un jour, à une fête, Don Ramire assis auprès de la Dame que ce portrait représentoit. Don Ramire l'avoit emprunté d'un de ses amis ; & se trouvant avec cet ami & sa maîtresse, il leur parloit & en étoit écouté, tandis que Léonor l'observoit d'un balcon voisin. Cette vue porta la fureur dans l'ame de cette tendre Amante ; elle ne voulut plus voir Don Ramire, qu'elle regardoit comme un traître. Envain il se présenta plusieurs fois à sa porte ; envain il lui écrivit plusieurs lettres pour se justifier : rien ne fut écouté. Don Ramire au désespoir, crut qu'un rival plus heureux l'avoit banni du cœur de Léonor. Un soir qu'il observoit à sa porte de quoi vérifier ses

ſoupçons, il vit entrer un domeſtique qu'il prit pour un Emiſſaire de Don Fadrique. Furieux, il entre avec lui, pénetre juſqu'à la chambre de Léonor qu'il voit, dans l'obſcurité, aſſiſe auprès d'un cavalier. Don Ramire ne ſe poſſede plus à ce ſpectacle; il tire ſon épée, ſe jette ſur ce cavalier qu'il renverſe aux pieds de Léonor. Voilà le ſujet de ſon départ précipité de Madrid.

Don Felix raconte à ſon tour ſes aventures à Don Ramire. Il eſt aimé de ſa maîtreſſe; mais le frere de cette belle fille, appellée Victoire, s'oppoſe aux amours de Don Felix. Celui-ci prend la fuite avec Victoire; dans leur route, il leur ſurvient pluſieurs contre-tems, qu'il ſeroit trop-long de décrire. Victoire ſe retire dans un Couvent pour ſe ſouſtraire aux perſécutions de ſon frere. Don Felix va la trouver; & c'eſt dans ce voyage, qu'il fait la rencontre de Don Ramire.

Après cette confidence réciproque de leurs malheurs, nos deux amis ſe couchent. Don Ramire trouve le lendemain à ſon réveil, Dom Felix occupé à lire une Comédie intitulée, le *Taliſman*. Elle fait partie de l'Ouvrage de Madame de Richebourg: vous ferez bien, Madame, de ne point vous mêler de cette lecture.

Nos deux Voyageurs quittent leur Hôtellerie: ils trouvent dans leur chemin un homme baigné dans ſon ſang. Ils le ſecourent, le font tranſporter dans une maiſon; & là, après l'avoir fait panſer, ils le prient de leur raconter ſon hiſtoire. Cet homme les ſatisfait; & moi, Madame, je vous fais grace de ce récit.

Comme nos deux amis ſont fertiles en rencontres, ils trouvent encore un autre homme aſſaſſiné, qu'ils ſecourent pareillement. C'eſt un Amant

malheureux, que sa maîtresse & son rival ont mis dans cet état. Il raconte à ses Bienfaiteurs l'histoire déplorable de ses amours. Un Amant rebuté qui forme de nouvelles chaînes; sa maîtresse d'abord infidelle, puis jalouse qu'un Amant l'abandonne; cette jalousie qui la porte à faire assassiner cet Amant; ce sont là les traits principaux que présentent les aventures de l'homme blessé.

Don Ramire & Don Felix arrivent à Valence. Le premier objet qui s'offre à leurs regards, est un jeune homme de bonne mine, vêtu en Berger, qui, sous le nom d'Anfrise, se plaint poëtiquement des rigueurs de Belisarde. Il prend nos Voyageurs pour deux Bergers; & leur parle de son ingrate Bergere. On apprend que l'amour lui a dérangé l'esprit, & lui a fait adopter ces visions de bergerie.

Cependant Dona Léonor, que Don Ramire croit infidele à Madrid, se trouve je ne sçais comment, esclave en Barbarie. Rachetée par un Religieux de la Rédemption, elle revient en Espagne; & le rival prétendu que Don Ramire a assassiné dans la chambre de Léonor, est le frere de cette belle; il est vivant; & la maîtresse de Don Ramire lui est toujours fidelle. Il vole à sa rencontre, lui jure un éternel amour, l'épouse; & ce mariage est célébré par une Comédie, imprimée à la fin du Roman. Elle est intitulée, *Arlequin Subdélégué de l'Amour*; & c'est tout ce qu'il suffit que vous en sçachiez.

Je suis, &c.

LETTRE V.

UN autre Roman traduit de l'Espagnol, & que Madame de Richebourg n'a fait, pour ainsi dire, que rajeunir, est l'Histoire de Persile & de Sigismonde, tirée de Miguel Cervantes. C'est encore ici un amas confus d'avantures, d'où sont bannies le plus souvent, la raison & la vraisemblance. Persile & Sigismonde.

» Dans l'ouverture d'une basse fosse, le sé-
» pulchre, plutôt que la prison de plusieurs corps
» vivans qui y étoient comme inhumés, le bar-
» bare Cursicurbo crioit de toute sa force; &
» quoique le son terrible de sa voix retentît dans
» tous les environs, personne ne distinguoit ses
» paroles, qu'une infortunée que ses malheurs
» avoient précipitée dans cette espece de tom-
» beau. Clélie, lui disoit il, fais attacher à cette
» corde le prisonnier que nous avons mis cette
» nuit sous ta garde; & vois ensuite, si parmi les
» femmes de la derniere prise, il y en a quel-
» que une qui soit digne d'habiter avec nous,
» & de revoir le soleil qui nous éclaire. En lui
» parlant de la sorte, il faisoit descendre dans
» cette basse fosse, une grosse corde; & peu de
» tems après, étant aidé par quatre autres bar-
» bares, il en tira un jeune homme, âgé d'en-
» viron dix-neuf ans, vêtu de toile, comme
» un Matelot. Dès que ces barbares l'eurent dé-
» taché de cette corde, ils lui releverent ses
» cheveux qui tomboient en forme d'anneaux,
» d'un or très-pur, & lui voyant le visage cou-

» vert de poussiere, ils le lui laverent avec de
» l'eau, que l'un d'eux alla puiser sur le bord de
» la mer. Ce prisonnier leur parut alors d'une
» beauté si extraordinaire, qu'ils demeurerent,
» à l'exception de Cursicurbo, dans une admi-
» ration dont ils ne pouvoient revenir ; & la
» douceur de ses regards attendrissoit quelques-
» uns de ceux même, qui l'emmenoient pour l'é-
» gorger de leurs propres mains. Il ne paroissoit
» dans le maintien de cette victime, aucun trou-
» ble, aucune affliction ; au contraire, une joie
» intérieure sembloit se manifester dans ses yeux
» qu'il élevoit modestement vers le Ciel. Ou-
» vrage admirable de mon Créateur, disoit-il,
» en le considérant, je ne mourrai donc pas,
» sans jouir encore de votre lumiere ! Jetté dans
» un cachot obscur, où je me voyois enseveli,
» avant que d'avoir cessé de vivre, je m'abandon-
» nois au désespoir le plus funeste ; & mes mal-
» heurs ébranloient tellement ma constance, que
» tout Chrétien que je suis, ils m'emportoient
» hors de moi même, & me forçoient presque
» à souhaiter ma mort.

» Ces Barbares n'entendoient pas ce qu'il di-
» soit, parce qu'il parloit un autre langage que
» le leur ; ils refermoient, pendant ce tems-là,
» l'ouverture de la basse-fosse ; & après l'avoir
» refermée, ils le menerent sur le rivage de la
» mer, où ils avoient un radeau fait de pieces de
» bois, attachées les unes aux autres avec des
» osiers. Cette machine leur servoit pour passer
» de l'Isle qu'ils habitoient, à celle où ils tenoient
» leurs prisonniers, qui n'en étoit éloignée que
» de trois mille ou environ. Ils monterent tous
» ensemble sur ce radeau, & firent asseoir le

» jeune homme entre eux. Ils étoient déjà au
» milieu du détroit qui séparoit les deux Isles,
» lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une tempête, dont
» ces Barbares, peu versés dans la navigation, ne
» purent soutenir la violence. Leurs pieces de
» bois agitées par des flots que soulevoit un vent
» impétueux, se délierent malgré leurs efforts à
» retenir les liens qui les unissoient ensemble,
» & se diviserent en différentes parties. Le jeune
» homme, qui, un moment auparavant, craignoit de périr par le fer, se vit alors en danger d'être enseveli dans les eaux. Demeuré seul
» sur un débris de ce radeau, où il s'affermit du
» mieux qu'il put, il fut emporté par un tourbillon qui engloutit les cinq Barbares qui se préparoient à le sacrifier. Les vagues s'élevoient
» au-dessus de sa tête, en se heurtant les unes
» contre les autres; & retombant sur lui à gros
» bouillons, elles l'empêchoient non seulement
» de voir le Ciel, mais même de le prier d'avoir pitié de son état. Cependant après avoir
» senti les horreurs de la mort la plus effrayante, les vents cesserent de se combattre; & au
» bout de quelques heures, le flot devenu plus
» tranquille, le conduisit, comme par miracle, à
» une pointe de l'Isle, où Cursicurbo avoit dessein de le transporter. Presque mort de la fatigue qu'il venoit d'essuyer, il s'assit sur le
» débris du radeau qui l'avoit apporté vers cet
» abri; & promenant sa vue de tous côtés, en
» remerciant le Ciel de l'avoir tiré d'un péril si
» évident, il apperçut, assez proche de lui, un
» Vaisseau qui avoit relâché dans ce parage,
» comme dans un Port assuré pour se mettre à
» couvert de l'orage qu'il avoit prévu.

» L'Equipage de ce Vaisseau avoit déjà découvert de loin quelque chose que le flot amenoit insensiblement à terre ; à mesure que ce débris de radeau en approchoit, il distinguoit, à peu-près, ce que ce pouvoit être ; & pour s'en assurer plus précisément, le Capitaine fit mettre la Chaloupe à la Mer. L'Officier, qui fut commandé pour aller reconnoître ce qui flottoit ainsi à fleur d'eau, trouva sur ces pieces de bois un jeune homme tout défiguré ; il le fit apporter dans la Chaloupe, & transporter dans son bord, où l'ayant fait monter par le secours qu'on lui donna, il y remplit de joie & d'admiration ceux qui le regardoient, comme un infortuné que la tourmente avoit respecté, pour ne pas détruire en lui l'ouvrage le plus parfait de la nature. Il ne pouvoit se tenir sur ses pieds, tant il étoit affoibli, pour n'avoir pris aucune nourriture depuis deux jours ; & il venoit d'être si cruellement maltraité par l'impétuosité des vents, dont il avoit été le jouet pendant l'orage, qu'il tomba sans connoissance sur le Pont de ce Vaisseau. Le Capitaine qui le commandoit, touché de son état déplorable, ordonna de le secourir promptement. On lui apporta aussitôt des confortatifs & des liqueurs ; à force de soins, il revint un peu à lui ; & attachant alors ses regards sur ce Commandant, dont l'air majestueux & le superbe habillement, frapperent sa vue encore égarée : généreux guerrier, lui dit-il, dès qu'il put articuler quelques paroles, vous venez de me rappeller à la vie ; je prie le Ciel de vous conserver la vôtre en reconnoissance de ce bienfait. Je l'estime si grand, continua-t il, que je

» ne puis le reconnoître que par des actions de » graces ; & s'il est permis de dire quelque bien » de soi-même, je puis vous assurer qu'il n'y a » personne au monde, qui ait un cœur plus re- » connoissant que moi. En achevant ce compli- » ment, il fit un effort pour aller lui embrasser » les genoux ; mais il en fit inutilement trois » fois la tentative, étant retombé autant de fois » qu'il avoit essayé de se relever. Le Capitaine » dont l'ame étoit sensible & compatissante, le » voyant si foible, commanda de le descendre » entre les deux Ponts, de lui ôter ses habits » mouillés, & de lui donner un lit dans lequel » il pût se reposer. On lui obéit avec empresse- » ment ; & quand il vit la contenance noble de » cet infortuné, que deux Matelots soutenoient » pour l'aider à marcher, il se sentit saisir » d'une nouvelle admiration, & d'une compas- » sion encore plus tendre que la premiere ».

Ce jeune prisonnier, Madame, car il est tems de vous le faire connoître, étoit le Prince Persile, frere du Roi de Tile, petite Isle à l'extrémité Septentrionale de la Norwege. Il faisoit des pélérinages sous le nom de Périandre ; & durant ces voyages de dévotion, il étoit tombé sous la puissance du Magicien Cursicurbo, Roi de l'Isle des Barbares, dont la Providence le délivra, comme vous venez de le voir. Persile, ou si vous aimez mieux, Périandre, aimoit la Princesse Sigismonde, fille aînée de la Reine de Frislande, autre Isle voisine de la premiere. Cette Sigismonde avoit aussi changé de nom ; & dans le cours du Roman, elle est presque toujours appellée Auristelle.

Lorsque Périandre se fut un peu remis de ses

fatigues, il apprit avec douleur, que le maître du Vaisseau où il étoit, qui se nommoit Arnalde, Prince de Danemarck, alloit dans l'Isle des Barbares pour y chercher Auristelle, que des Corsaires lui avoient enlevée. Il faut vous faire observer, Madame, que Sigismonde, qui avoit fait vœu d'aller à Rome après avoir changé de nom, avoit été prise, dans son voyage, par des Pirates qui l'avoient vendue en Danemarck au Prince Arnalde; qu'il en étoit devenu passionnément amoureux; que d'autres Corsaires l'avoient reprise sur le bord de la mer, où elle se promenoit; & que le Prince de Danemarck avoit équipé un Vaisseau, pour aller chercher cette Princesse. Périandre sut que le dessein du Prince Arnalde étoit de vendre aux Barbares, une fille qui avoit été à Auristelle, afin d'apprendre, par son moyen, ce qu'étoit devenue sa Maitresse. Cette connoissance lui fit naître un projet qu'il exécuta sur le champ. Il alla se présenter au Prince Arnalde; lui dit qu'il étoit frere d'Auristelle, & s'offrit à être vendu aux Barbares, sous l'habillement de fille, afin d'avoir des nouvelles de sa sœur. Le Prince Arnalde goûta les raisons de Périandre; & sans faire attention à quelques inconvéniens que l'excès de son amour ne lui permettoit pas d'envisager, il lui fit donner les habits qu'il destinoit pour Auristelle, quand il l'auroit retrouvée. Ainsi vêtu, Périandre lui parut la plus belle fille qu'il eut encore vue; & il n'y avoit à ses yeux, que la beauté d'Auristelle, qui pût se comparer à celle de Périandre. Ce Prince fut donc vendu aux Barbares comme fille; & étant arrivé dans leur Isle, porté sur les épaules de plusieurs d'entr'eux, qui se disputoient

tour-à-tour

tour-à tour l'avantage de se charger d'un fardeau qui leur sembloit si précieux : on le conduisit sous une grande & superbe tente.

J'ai oublié de vous dire, Madame, que les habitans de cette Isle sont des gens, auxquels un Magicien anciennement a prédit, qu'il naîtra parmi eux un Roi qui fera la conquête d'une grande partie du monde. Ils ne savent pas précisément qui doit être ce Roi ; mais pour en avoir la connoissance, ce Magicien leur ordonna de sacrifier tous les Etrangers qui aborderoient dans leur Isle ; de réduire leur cœur en poudre ; de faire boire cette poudre aux principaux de leur nation ; & d'élire pour Souverain, celui qui la boira sans répugnance. Ce Magicien leur commanda aussi, de rassembler dans leur Isle toutes les filles Etrangeres qu'ils pourroient acheter ou enlever, & de donner la plus belle au Barbare qui aura avalé cette poudre. Ces filles sont si bien traitées par ces Peuples, qu'elles n'ont pas sujet de se plaindre de leur barbarie.

Le Gouverneur étant entré dans la tente où l'on avoit placé Périandre, on vint l'avertir qu'on avoit apperçu, près du rivage, un radeau, sur lequel on amenoit un jeune Esclave, avec la vieille femme qu'on avoit commise à la garde de la basse-fosse. A cette nouvelle le Gouverneur prit le chemin de la mer ; & Périandre voulant le suivre comme les autres, il lui en témoigna beaucoup de satisfaction. En arrivant sur la Plage, il trouva qu'on avoit déjà mis à terre le Prisonnier avec la vieille femme. Périandre voulut voir s'il ne connoîtroit point le malheureux, que sa mauvaise fortune mettoit dans l'extrémité où il s'étoit trouvé lui-même ; mais il

ne put lui voir distinctement le visage, parce qu'il penchoit la tête, & faisoit ensorte de n'être vu de personne. Tournant aussi la vue sur celle qu'on disoit être la gardienne de la basse-fosse, il crut la reconnoître; la crainte le saisit; & il changea de couleur. Il la considéra de nouveau avec plus d'attention; plus il se rappelloit ses traits, plus il se troubloit & sentoit d'inquiétude. Je n'en puis douter, disoit-il en lui-même, c'est l'infortuné Clélie; c'est la gouvernante de ma chere Auristelle. Il auroit bien voulu lui parler; mais il n'osa l'entreprendre, craignant de découvrir ce qu'il vouloit tenir caché; & il suspendit sa curiosité, jusqu'à ce qu'une occasion plus favorable lui permît de se satisfaire.

Pour presser davantage la preuve qu'il vouloit faire lui-même, afin de s'assurer la possession de Périandre, le Gouverneur commanda d'immoler le jeune homme qu'on venoit d'amener, & de réduire sur le champ son cœur en poudre. Deux Barbares s'en saisirent à l'instant, lui attacherent les mains derriere le dos, lui banderent les yeux, le firent mettre à genoux; & comme un agneau, cette paisible victime attendoit le coup mortel, sans proférer une parole. A ce spectacle pitoyable, la vieille Clélie ne pouvant se contenir plus long-tems, pénétrée de la douleur la plus amere, & comme un torrent qui rompt la digue qui le retenoit, elle court se jetter aux pieds du Gouverneur. » Protecteur du beau sexe, » lui dit-elle, prenez garde à ce que vous faites; » vous croyez sacrifier un adolescent; & ce sacrifice vous seroit inutile. Ce n'est point un » homme que vous immolez; c'est une fille, & » peut-être la plus belle qui soit dans le reste

» du monde. Parlez, adorable Auriſtelle, » lui dit-elle à ſon tour, en fondant en larmes, » parlez, aimable ſoutien de ma vieilleſſe; & » ne ſouffrez pas qu'emportée par la rapidité de » vos diſgraces, on vous ôte une vie que vous » pouvez conſerver, pour en jouir un jour avec » plus de bonheur ». Ces paroles ſuſpendirent le bras levé pour enfoncer le poignard dans le ſein d'Auriſtelle; & le Gouverneur ordonna de lui délier les mains, & de détacher le bandeau qui lui couvroit les yeux. Alors la regardant attentivement, tout Barbare qu'il étoit, ſes tendres regards confeſſoient que ſon cœur ne trouvoit pas ſa beauté moins touchante, que celle de Périandre; & ſon ame, comme errante autour de ces objets divins, ne ſavoit plus auquel des deux elle devoit s'unir.

Figurez-vous, Madame, le trouble de Périandre, quand il vit qu'Auriſtelle étoit la victime qui alloit être immolée. Une ſueur froide coula de ſon viſage; une eſpece de nuage lui couvrit la vue; il vouloit s'avancer vers celle après qui ſon cœur voloit; & ſa foibleſſe ne le laiſſoit s'en approcher, que d'un pas chancellant. » Chere » moitié de mon ame, lui dit-il, d'une voix aſſez » baſſe, pour n'être entendu que d'elle; vous » voyez ſous ce vêtement, votre frere Périandre. » Vivez, ajouta-t-il; vivez ma ſœur; la mort » n'eſt point à craindre ici pour votre ſexe; ne » ſoyez pas plus cruelle envers vous, que ne le » ſont ces Barbares; & croyez que le Ciel vous » ayant préſervée de tant de périls, il vous pré» ſervera de ceux qui pourroient encore vous » menacer. Quoi, mon frere, lui répondit Au» riſtelle, ſaiſie d'étonnement, j'ai le bonheur

» de vous revoir » ! Des pleurs innonderent alors leurs yeux avec tant d'abondance, que le Gouverneur qui les obſervoit, ne put retenir ſes larmes.

Il ſeroit trop long, Madame, & peu amuſant de dire comment ces deux Amans échappererent aux Barbares. Vous ſaurez ſeulement, que l'amour & la jalouſie diviſerent leurs Chefs qui ſe diſputoient la poſſeſſion de ces deux perſonnes. Un maſſacre affreux, qui fut l'effet de ces diviſions, détruiſit preſque tous les habitans de l'Iſle; & dans ces circonſtances, Perſile & Sigiſmonde prirent la fuite. Ils trouverent heureuſement un Vaiſſeau qui les mena à Lisbonne, d'où ils continuerent, à pied, leur pélérinage, pour accomplir le vœu qu'ils avoient fait d'aller à Rome. Mon deſſein n'eſt pas de les ſuivre pas à pas; il ſuffit qu'ils ſoient dans le bon chemin: en attendant qu'ils arrivent, je vous ferai part, dans la Lettre ſuivante, de quelques-unes des aventures qu'ils trouvent ſur leur route.

Je ſuis, &c.



LETTRE VI.

IL faut ſuppoſer, Madame, que nos Pélerins ſont déjà à Tolede. Hiſtoire de Troçuelo.

Périandre ne ſe laſſoit point de tenir ſa vue fixée ſur cette Ville : le ſon de pluſieurs inſtrumens ſe fit entendre dans les valons qui l'environnent ; » & les Pélerins virent venir, vers l'en- » droit où ils étoient, pluſieurs troupes de jeu- » nes filles plus belles que le Soleil. Elles étoient » vêtues en Villageoiſes ; & la ſerge de Cuença » ſembloit ſur elles avoir plus de brillant, que » le ſatin de Florence. La ſimplicité de leurs » vêtemens, que relevoient les roſes, les jaſ- » mins, & les amarantes dont ils étoient parſe- » més, avoit quelque choſe de plus galant, que » les parures les plus magnifiques de la Cour. » Elles avoient des coliers de Corail & de Per- » les, d'où pendoient de petites médailles d'or » & d'argent, ſur leſquelles étoient empreints » différens hiérogliphes de l'amour. Toutes » avoient une grace admirable dans leur mar- » che qu'elles faiſoient en danſant ; & les inſ- » trumens en régloient les mouvemens & la ca- » dence. Autour de chacune de ces troupes de » filles, marchoient de jeunes garçons de Vil- » lage, leurs parens ou leurs amis, tous vê- » tus d'une toile fine & blanche ; les uns bat- » toient du tambourin ou jouoient de la flûte ; » les autres pinçoient le luth ou faiſoient rai- » ſonner la guitarre ; & ces différens ſons ſe » réuniſſant en un ſeul, il s'en formoit une har-

» monie qui flattoit l'oreille, toute rustique
» qu'elle étoit. Une de ces troupes venant à passer
» auprès de nos Pélerins, un vieillard, Juge
» des environs, s'avança vers cette troupe, &
» prit par la main une de ces filles: l'ayant considérée
» depuis la tête jusqu'aux pieds. Troçuelo,
» lui dit-il, tout courroucé, n'avez-vous
» point de honte, de paroître ainsi dans ces danses?
» Ces fêtes sont-elles instituées pour être
» profanées? Ne craignez-vous point que le Ciel
» ne vous punisse de ce scandale? Si Clémence,
» ma fille, vous a permis de vous travestir de la
» sorte pour tromper ma vigilance, par le Dieu
» vivant, je parlerai si haut, que les sourds m'entendront
» d'une lieue. En achevant ces paroles
» menaçantes, un autre vieillard, Juge de Village
» comme lui, le tirant doucement par le
» bras: Pedre Covena, lui dit-il, savez-vous
» qu'en vous faisant entendre des sourds, vous
» feriez un miracle? Contentez-vous que nous
» nous entendions l'un & l'autre; & apprenez
» moi en quoi mon fils peut vous avoir
» offensé. S'il vous a fait quelque injure, je suis
» juge équitable; je le chatierai de façon, que
» vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de la
» réparation. Son délit est visible, lui répliqua
» le vieux Covena, puisqu'étant homme, vous le
» trouvez sous un habit de femme, & non pas
» de femme du commun, mais de celles qui
» accompagnent la Reine dans les cérémonies.
» Ce n'est pas le tout, continua-t-il, je crois que
» ses vêtemens appartiennent à ma fille Clémence;
» vous comprenez comme moi, ce que
» voudroit signifier ce déguisement; & je n'entendrois
» pas raillerie, si, durant cette fête, le

» diable alloit faire des siennes, en les unissant
» de son autorité, avant qu'ils eussent reçu la
» Bénédiction de l'Eglise. Une grosse réjouie
» d'entre les filles, qui avoit écouté le discours
» de ces deux vieillards, prit la parole pour le
» jeune Troçuelo ; & s'adressant à Pedre Cove-
» na, Seigneur Alcade, lui dit-elle, s'il faut
» déclarer ici la vérité, Clémence est l'épouse
» de Troçuelo, comme ma mere est l'épouse de
» mon pere. Je n'ai pas, continua-t-elle, appris
» à juger comme vous ; mais, malgré cela,
» l'ayant vu danser avec une certaine contrain-
» te, je juge que vous ne feriez point mal, de
» mettre la derniere main à ce qu'ils n'ont qu'é-
» bauché ; que le diable s'en aille après à la
» malheure, & que Saint Pierre bénisse ensuite
» ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner du reste.
» Cette fille a raison, dit Troçuelo à Covena ;
» nos enfans sont d'égale condition ; ils ne sont
» pas plus vieux Chrétiens l'un que l'autre ; &
» leurs biens peuvent se mesurer à une même
» aulne. J'y consens, lui répondit Covena, pour-
» vu que ma fille y consente aussi. Les apparen-
» ces étant quelquefois trompeuses, il est bon
» de l'entendre avant que de rien conclure.
» Qu'on la fasse venir ; & comme, Dieu merci,
» elle n'est pas muette, elle nous dira bientôt
» ce qu'elle pense là-dessus. Clémence parut un
» moment après ; & déjà prévenue de ce dont il
» s'agissoit, je sais ce que vous m'allez deman-
» der, mon pere, dit-elle à Covena ; mais je
» vous prie de croire par avance, que si je n'ai
» pas été la premiere qui soit tombée en faute,
» je ne serai pas non plus la derniere que le serpent
» maudit induira en tentation. Troçuelo est mon

» mari, ajouta-t-elle ; & je suis sa femme. Par-
» donnez-moi, je vous en conjure, une foiblesse
» dont je n'ai connu la conséquence, qu'après
» m'être souvenue de ce que m'avoit dit tant de
» fois ma pauvre mere ; & si vous ne m'accor-
» dez pas le pardon que je vous demande, Dieu
» veuille me pardonner en votre place, ainsi
» qu'à Troçuelo, qui n'entendoit pas plus de
» malice que moi, en ce qui s'est passé entre nous
» deux. Est-ce ainsi, ma fille, lui répondit Co-
» vena, que la pudeur vous apprend à vous ex-
» cuser ? Est-ce là le fruit de l'éducation que je
» vous ai donnée ? J'en attendois un autre,
» continua-t-il ; mais puisque vous avez com-
» mencé par où les bonnes Chrétiennes finissent,
» je veux bien, pour effacer la honte qui en re-
» jailliroit sur mon front, réparer la brêche que
» vous avez faite à votre honneur ; & comme je
» viens de le dire au Juge Troçuelo, je consens
» que son fils soit votre époux, priant le Ciel
» qu'en vous pardonnant votre faute, il com-
» ble votre mariage de ses bénédictions, &
» qu'il fasse que cette aventure demeure en-
» sevelie dans l'oubli ; parce que si elle venoit à
» la connoissance des supérieurs qui m'ont éta-
» bli pour maintenir le bon ordre dans l'éten-
« due de ma Jurisdiction, ils ne manqueroient
» pas de me blâmer de l'aveugle confiance que
» j'ai eue en votre fausse vertu, & me déplace-
» roient peut-être, comme incapable de veiller
» sur les actions de mes Concitoyens, puisque
» je ne l'ai pas fait sur la conduite de ma
» fille. Par le Dieu qui amene toutes choses
» à leur bonne fin, dit alors la grosse Paysanne
» qui avoit déjà parlé à Covena, le Seigneur Al-

» cade s'explique plus nettement qu'un Oracle.
» Ça, mes enfans, continua-t-elle, en s'approchant
» de Clémence & du jeune Troçuelo, tapez la
» main l'un dans l'autre ; & si vous ne l'avez pas
» fait encore, vivez après cela tous deux unis
» ensemble, comme si vous ne faisiez qu'un,
» ainsi que le commande notre mere la sainte
» Eglise ; & dépêchons nous d'aller sous l'orme,
» continuer nos danses, n'étant pas juste d'inter-
» rompre notre fête pour une bagatelle. Suivant
» l'avis de cette fille, le jeune Troçuelo donna
» la main à Clémence Covena ; & les deux Al-
» cades étant satisfaits de cette alliance, la troupe
» continua sa marche comme elle l'avoit com-
» mencé ».

Voici, Madame, une autre histoire moins gaie, mais qui ne vous plaira peut-être pas moins que la précédente. Histoire de Ruperte.

Dans une Hôtellerie où nos Pélerins se trouvoient logés, leur conversation fut interrompue par un homme qui entra dans leur chambre. Seigneurs, leur dit-il, tout émerveillé, venez voir ce que vous n'avez peut-être point encore vu de votre vie. Il proféroit ces paroles avec tant d'émotion, que s'imaginant aller voir quelque chose de bien extraordinaire, ils le suivirent jusques dans un appartement un peu éloigné de celui qu'ils occupoient, & virent au travers de quelques planches, une chambre tendue de deuil ; mais l'obscurité qui y régnoit, les empêchoit de distinguer ce qu'il y avoit dans cette chambre. Pendant qu'ils faisoient en sorte de le découvrir, un vieil homme, aussi vêtu de deuil, s'approcha d'eux d'un air assez triste. » Seigneurs, leur dit-
» il, si le desir de voir la veuve Ruperte, ma

» Maîtreſſe, vous amene dans ce lieu, vous y
» êtes venu trop tôt ; vous prendrez s'il vous
» plaît la peine de revenir quand il ſera nuit ; je
» vous placerai dans un endroit d'où vous la
» verrez, ſans qu'elle s'en apperçoive ; & vous
» ne ſerez pas moins ſurpris de ſon affliction,
» que de ſa beauté. Je veux bien, continua-t-il,
» vous apprendre par avance, que ma Maîtreſſe,
» qui loge dans cet appartement, s'étoit mariée
» avec le Comte Lambert, Ecoſſois ; & que ſon
» mariage a coûté la vie à ſon mari, comme il
» l'expoſe chaque jour elle-même à la perdre,
» depuis qu'elle eſt veuve. Pour vous mettre au
» fait de ſes malheurs, il faut vous dire que le
» Seigneur Rubicon, Cavalier des plus qualifiés
» de l'Ecoſſe, & que ſa nobleſſe & ſes richeſſes
» rendoient vain & préſomptueux, étoit, quoi-
» que d'un âge un peu avancé, d'un tempéra-
» ment fort amoureux, & qu'il aimoit la belle
» Ruperte, dans le tems qu'elle étoit fille ; mais
» elle n'avoit pas pour lui les mêmes ſentimens ;
» ce qui ne devoit pas le ſurprendre ; parce
» qu'elle n'étoit alors âgée que d'environ vingt
» ans, & qu'il en avoit plus de cinquante. Elle
» ne voulut donc point écouter ceux qui lui par-
» loient de mariage en ſa faveur ; ils avoient
» beau revenir à la charge, pour l'engager à ne
» pas refuſer une ſi grande fortune, elle les ren-
» voyoit toujours mécontens de leurs tentati-
» ves ; & pour ſe débarraſſer de leurs importu-
» nités, elle ſe maria avec le Comte Lambert,
» Cavalier tout jeune & tout aimable, & pour
» lequel elle avoit plus de tendreſſe, que je ne
» me le ſerois imaginé. Rubicon regarda cette
» préférence comme un affront que lui faiſoient

» les parens de Ruperte, qui ne pensoient pour-
» tant point à lui, & qui ne songeoient qu'à
» marier leur fille selon son inclination. Ce mé-
» chant Rubicon avoit, de sa premiere femme,
» un fils âgé de dix-huit ans, qui étoit doué
» des plus belles qualités qui puissent rendre un
» Cavalier recommandable. Si Rubicon eut de-
» mandé Ruperte pour ce fils, peut-être l'au-
» roit-on écouté ; & ç'auroit été un grand bon-
» heur, parce que le Comte mon Maître, que
» j'avois élevé avec tant de soin, seroit encore
» vivant, & Ruperte plus satisfaite. Un jour
» que le Comte alloit avec elle à une de ses
» terres, pour prendre l'air de la campagne, Ru-
» bicon, suivi de plusieurs domestiques, le ren-
» contra sur leur chemin ; il vit Ruperte ; & sa
» vue réveilla cet amour dont il avoit brûlé
» pour elle. Mais cet amour méprisé se chan-
» geant en même tems en fureur, & voulant
» porter à Ruperte le coup le plus sensible, il
» fondit comme un furieux, sur le Comte, sans
» lui donner le loisir de se mettre en défense ;
» & lui plongeant son épée dans le cœur : c'est-
» là, lui dit-il, en le voyant tomber expirant,
» c'est-là l'endroit où je ne puis manquer de
» frapper mon ingrate. Je te plains, continua-
» t-il ; tu me payes ce que tu ne me dois pas ;
» mais si j'en use si cruellement à ton égard, ton
» épouse en a usé envers moi d'une maniere en-
» core plus cruelle. Je ne t'ôte qu'une fois la
» la vie ; & elle me l'a ôté autant de fois, que
» je me la suis représentée entre tes bras.

» Je me trouvai présent à cet assassinat ; j'en-
» tendis les paroles que je vous rapporte ; & je
» fuis témoin des plaintes de ma Maitresse qui

» pénétrerent jusques dans les Cieux. Nous nous
» préparâmes à donner la sépulture au malheu-
» reux Comte ; & comme nous commençions à
» l'ensevelir, l'inconsolable Ruperte nous com-
» manda de lui couper la tête. Nous embaumâ-
» mes ensuite cette tête ; & elle la fit mettre
» dans une boëte d'argent. Alors Ruperte po-
» sant les mains sur la boëte, moi, dit-elle,
» Ruperte, à qui le Ciel n'a reparti quelque
» beauté, que pour la rendre de toutes les fem-
» mes la plus malheureuse, je jure par le grand
» Dieu vivant, que je vengerai la mort de mon
» époux, de tout mon pouvoir, & de toute mon
» industrie ; quand je hazarderois mille fois
» dans cette vengeance, cette misérable vie,
» qui n'est plus pour moi qu'un fardeau insup-
» portable, depuis qu'on m'a privée de l'objet
» qui pouvoit seul me la faire aimer. Je jure
» encore par le ciel & par la terre, continua-
» t-elle, un moment après, que j'irai partout
» mandier du secours ; que je ne m'arrêterai
» point, que je n'aie trouvé un vengeur ; que
» cette tête, ce reste précieux de mon époux,
» ainsi que cette épée teinte de son sang, seront
» toujours sur ma table, pour m'avertir sans
» cesse de mon devoir, & que les lieux où j'ha-
» biterai, seront si lugubres, qu'ils me serviront
» comme de sépulcre ; mes yeux ne devant
» plus voir la lumiere, ni me servir à d'autre
» usage, qu'à pleurer mes malheurs. Les pleurs
» qu'elle versoit en proférant toutes ces paroles,
» cesserent de couler, quand elle cessa de parler ;
» & les soupirs qui la suffoquoient, la laisserent
» un peu respirer. Ne trouvant point de ven-
» geurs dans l'Ecosse, elle en va chercher dans

» l'Italie ; & nous allons à Rome, où elle a pour » alliés, des Princes qui pourront la venger » de Rubicon. Voilà, Seigneurs Pelerins, ce » que je puis vous dire de l'infortuné Ruperte. » Revenez dans deux heures ; & vous entendrez ses plaintes ordinaires, qu'elle renou- » velle tous les jours après le coucher du So- » leil »

Sur le soir, nos Pélerins se rendirent à l'appartement de la veuve ; le vieil homme les plaça dans un endroit, d'où ils pouvoient la voir & l'entendre, sans en être apperçus ; & sa beauté leur parut au-dessus de l'idée qu'ils s'en étoient formée. Ils la virent venir couverte d'un voile qui lui descendoit depuis la tête jusqu'aux pieds ; & elle s'assit auprès d'une table, sur laquelle on avoit mis la boëte d'argent, où étoit la tête de son époux, avec une chemise trempée de son sang, & l'épée dont Rubicon s'étoit servi pour lui ôter la vie. A l'aspect de ces objets de sa douleur, on voyoit sur son visage se manifester, tour-à-tour, les différens mouvemens de la colere ; & l'on y découvroit toute la fureur dont son ame étoit possédée. S'étant levée de dessus son siége, & ayant posé sa main droite sur la tête de son mari, des ruisseaux de larmes coulerent de ses yeux, en renouvellant ses sermens accoutumés ; & chaque parole qu'elle prononçoit, étoit entrecoupée de sanglots & de soupirs.

Au plus fort de sa douleur, un de ses domestiques vint lui dire que le jeune Clorian, fils unique de Rubicon, mettoit pied à terre dans l'hôtellerie, & qu'il y logeroit cette nuit. » Que mes » gens, lui répondit Ruperte, se gardent de se » faire connoître des siens ; & que mon nom ne

» ſorte ce ſoir de la bouche d'aucun de vous ».
Après avoir donné cet ordre à ce ſerviteur, elle lui commanda de fermer ſur elle la porte de ſon appartement, & de n'en permettre l'entrée à perſonne. Nos Pélerins furent donc obligés de ſe retirer; & Ruperte demeura ſeule pour réfléchir en liberté ſur le parti qu'elle auroit à prendre dans cette conjonćture. Ce fut d'immoler à ſa vengeance, le fils de Rubicon.

Cette réſolution étant priſe, Ruperte ſéduiſit un domeſtique de Clorian; & pour quelqu'argent qu'elle lui donna, il l'introduiſit ſecrettement dans la chambre de ſon maître. Elle s'étoit munie d'un couteau pointu & bien tranchant, & avoit ſous ſa robe une lanterne ſourde, dans laquelle il y avoit une bougie allumée. Enfin le moment déſiré arrive; Clorian ſe couche, &, fatigué du chemin, s'endort ſans aucun preſſentiment du coup qui le menace. Il ne fut pas plutôt endormi, que la furieuſe Ruperte ouvre ſa lanterne; & la chambre en eſt auſſitôt toute éclairée. Elle marche enſuite doucement, en prenant garde où elle poſe les pieds, de peur de faire le moindre bruit qui puiſſe réveiller ſon ennemi; elle s'avance vers ſon lit, & lui découvre le viſage. Juſte Ciel! effet prodigieux! La beauté de cet ennemi a la même propriété, que la tête de Méduſe. Ruperte ne jette pas plutôt les yeux ſur le beau Clorian, qu'elle devient immobile, & comme une ſtatue de marbre; & l'amour, ſous l'apparence de la pitié, retient le coup qu'elle veut porter. Plus elle contemple ce charmant ennemi, plus elle ſe ſent attendrir; ſon couteau lui tombe de la main. » Malheureuſe que je ſuis, dit-elle » en elle-même, en pouſſant un profond ſoupir;

» que devient ma colere ? Cet ennemi que je » veux m'immoler, me semble un objet plus di- » gne de ma tendresse, que de ma vengeance. » Au lieu de me venger sur lui du crime de son » pere, ne devrois-je pas plutôt l'engager à le » réparer ? Aimable innocent, tu peux m'obli- » ger à lui pardonner, comme tu m'obliges à chan- » ger le desir de l'en punir en celui de t'avoir » pour époux ». Ruperte s'absorboit si fort dans ses tendres réflexions, que sa lanterne lui échappa de la main, & tomba sur Clorian qu'elle réveilla. La bougie s'étant éteinte en tombant, Ruperte voulut sortir de la chambre; mais elle n'en put trouver la porte; & Clorian y entendant marcher, crie au secours, saute de son lit, prend son épée; & suivant la personne dont les pas, quelques légers qu'ils fussent, frappoient son oreille, il saisit, par le bras, Ruperte qui n'eut pas la force de se débattre de ses mains. Les domestiques de Clorian entrerent dans sa chambre avec des lumieres; & ce jeune cavalier reconnut l'aimable veuve qui lui parut d'une beauté si éblouissante, qu'il conçut aussitôt pour elle un amour, qui égaloit peut-être la haine qu'elle s'étoit sentie jusqu'alors pour le meurtrier du Comte son époux. » Quel étoit votre dessein, adorable Ruperte, lui demanda-t'il; vous cherchiez à faire » tomber votre vengeance sur un innocent qui » ne vous a point offensé ? Ce couteau que je » vois par terre, m'apprend assez que vous vou- » liez me punir d'une faute que je n'ai point » commise. Mon pere n'est plus, continua-t'il; » & les morts ne peuvent donner satisfaction des » outrages qu'ils ont faits; les vivans seuls ont » le pouvoir de les réparer pour eux. L'Auteur

» de mes malheurs, répliqua Ruperte, ne sub-
» sistant plus, il emporte avec lui son crime dans
» le tombeau ; & j'abandonne au Ciel le soin
» de l'en punir. L'amour commit ce crime, Ma-
» dame, dit Clorian ; l'amour ne demande qu'à
» rétablir le dommage qu'il vous a fait ; & si vous
» n'êtes point un corps fantastique, certifiez-le
» moi en m'acceptant pour votre époux. Don-
» nons-nous la main, lui répartit la tendre Ru-
» perte ; & vous serez bientôt assuré que loin
» d'être l'ombre de votre pere, je suis cette
» malheureuse veuve, que le seul Clorian pou-
» voit consoler ». Les domestiques de Clorian
» furent témoins de la foi du mariage qu'on se
» donna dans le lieu même, où devoit se passer
» une scène sanglante. Ils virent aussi le champ
» de bataille se changer, par l'entremise d'un
» Pasteur qu'on envoya chercher, en un lit nup-
« tial que l'Amour dressa de ses propres mains. «

C'est ainsi que nos Pélerins trouvoient de tems en tems, sur la route, de quoi égayer leur dévotion. Ils arriverent enfin à Rome où le Prince de Dannemarck s'étoit rendu, & où le bruit de la beauté d'Auristelle avoit attiré de France le Duc de Nemours. Ces deux rivaux ne manquent pas de se battre ; mais leurs prétentions s'évanouissent bientôt par la connoissance qu'ils ont de la qualité de Périandre & d'Auristelle & par celle de leur amour. La mort subite du Roi de Tile, frere de Persile, met fin à cette aventure. Périandre engagea sa foi à la belle Sigismonde ; & le Saint Pere célébra cet illustre mariage.

Flore & Blanche-fleur.

Je ne ferai, Madame, que parcourir très-rapidement les *Aventures de Flore & Blanche-fleur*, autre Roman Espagnol, traduit en françois par Madame

Madame de Richebourg. Une légere esquisse du plan de l'Ouvrage suffira sans doute. Vous connoissez le goût des Espagnols pour ces sortes de productions; c'est presque toujours un mêlange de pélérinages & d'aventures amoureuses, le tout assez mal-améné, mal-tissu, mal-conduit.

Persius, neveu de l'Empereur Frédéric, étant à la Cour du Duc de Milan, y devient amoureux de Topacie, fille du Duc de Ferrare. Il la demande en mariage & l'obtient. Ne pouvant en avoir d'enfans, il fait vœu d'aller avec elle à Saint Jacques de Compostelle, si le Ciel daigne remplir leurs desirs. La grossesse de Topacie étant déclarée, ils partent ensemble pour ce pélérinage. Félice, Roi Maure, étoit alors en guerre avec les Chrétiens; un détachement de ses troupes rencontre Persius & Topacie: l'Officier qui le commande fait couper la tête au Pélerin, & envoye la Pélerine au Roi son maître, qui la place près de Fatime son épouse. Ces deux Princesses prennent bientôt,l'une pour l'autre,une tendresse réciproque. Toutes deux grosses du même tems, deviennent meres, Fatime d'un fils qu'elle appelle Flores, & Topacie d'une fille qu'elle fait nommer Blanche-Fleur. Topacie meurt en donnant la vie à sa fille. Flores & Blanche-Fleur sont élevés ensemble, & s'aiment de l'amour le plus tendre. Le Roi Félice, ayant d'autres vues d'établissement pour son fils, l'envoye dans une Cour étrangere, pour essayer de le guérir de son amour. Dans cet intervalle, on résout la mort de Blanche-fleur; & accusée par un courtisan, de crimes affreux, elle est conduite sur un échaffaud. Au moment de l'exécution, un Chevalier paroit, armé de toutes Pieces; il écarte la foule;

met en fuite les Ministres & les Officiers de la Justice, & enleve Blanche-fleur, qui le reconnoit pour son Amant.

Après avoir erré quelque tems, Flores & sa maîtresse sont attaqués par des Corsaires qui emmenent Blanche-fleur en Barbarie, & laissent sur la place son défenseur couvert de blessures. Des gens du Roi Félice, qui cherchoient ces fugitfs, rencontrent l'infortuné Flores, baigné dans son sang, & l'envoyent dans une littiere à son pere. Il est à peine rétabli, qu'il quitte de nouveau la Cour, & va chercher son Amante. Il apprend que le Gouverneur de Babilone en-est en possession. Il y arrive, fait connoissance avec un Eunuque du serrail, grand Joueur de profession, & par conséquent avare & fripon. Il l'engage à lui faire voir les femmes du Gouverneur, & nommément la plus belle. Il se jette aux pieds de Blanche-fleur, qui reçoit & lui fait les plus tendres caresses. Un bijou fait taire l'Eunuque; mais par un hasard funeste, le Gouverneur entre dans l'appartement de Blanche-fleur, & la trouve avec un homme. Transporté de fureur & de jalousie, il les condamne sur-le-champ à périr par les flammes. Sur le point de faire exécuter cet ordre barbare, il reconnoit Flores pour le fils d'un Prince, auquel il a les plus grandes obligations; il lui cede sa maîtresse, & lui donne une escadre pour retourner dans le Royaume de son pere. Une tempête disperse les vaisseaux, & jette nos Amans sur un rivage étranger. Ils en sont tirés par une galere Turque, qui paroît à propos, & les conduit à la Cour du Roi Félice. Cependant l'Empereur Frédéric & le Duc de Milan étoient parvenus à découvrir le sort de Persius & de Topacie,

& avoient appris que Blanche-fleur étoit dans les Etats du Roi Maure, auquel ils déclarent la guerre. Flores, qui commandoit les Mahométans, est fait prisonnier. Le Duc de Milan l'envoye à Frédéric, ainsi que Blanche-fleur qui étoit aussi tombée entre ses mains. Les choses étoient en cet état, lorsque Fatime, femme du Roi Maure, fit demander une conférence au Duc de Milan. Elle lui apprend l'aventure de Persius & de Topacie, & lui découvre que sa captive est leur fille. L'Empereur en est bientôt informé, & reconnoît Blanche-fleur pour son héritiere. Fatime avoit passé à sa Cour pour constater cette reconnoissance par des preuves authentiques, qu'elle avoit eues de Topacie. Elle retourne dans les Etats du Roi son époux, après avoir donné son consentement au mariage de Flores & de Blanche-fleur, & reçu, comme eux, le Baptême. Elle trouve, en arrivant, Felice & toute sa Cour convertis à la foi chrétienne.

En supposant que Madame de Richebourg soit l'Auteur des Romans qui ont paru sous son nom, elle n'auroit que le mérite d'avoir mis dans un François plus moderne, d'anciennes traductions des mêmes Ouvrages, déjà connus dans notre langue. On lui attribue aussi les *Aventures de Clamade & de Clarmonde*, traduites de l'Espagnol, ainsi que *la Veuve en puissance de Mari*, où se trouve une Comédie intitulée *le Caprice de l'Amour* : mais rien n'est si incertain que cette propriété.

Je suis, &c.



LETTRE VII.

Est-il vrai que Mademoiselle Barbier, née à Orléans, & morte à Paris en 1745, n'ait servi que de prête-nom à l'Abbé Pellegrin, & que celui-ci lui ait fait le sacrifice de ses écrits & de sa gloire ? Cet Abbé étoit pauvre, j'en conviens ; mais il n'a jamais passé pour très-galant ; & Mademoiselle *Barbier* n'étant ni riche, ni jolie, quelle marque pouvoit-elle lui donner de sa reconnoissance ? Il est vrai que l'état de l'Abbé *Pellegrin* l'obligeant à des bienséances qui ne lui permettoient pas de travailler ouvertement pour le Théâtre, ce Poëte auroit pu se cacher sous le nom de la Demoiselle ; mais n'a-t'il pas donné, sous le sien propre, des Opera, des Tragédies & des Piéces comiques ? Je n'aurois donc pas de peine à croire que Mademoiselle *Barbier* fût véritablement Auteur des cinq Piéces, qui forment aujourd'hui ce qu'on appelle son Théâtre ; mais elles ont pu être dirigées par les conseils de l'Abbé *Pellegrin*.

La premiere est la Tragédie d'*Arrie & Petus*. Vous vous rappellez, Madame, le trait fameux de cette Héroïne qui, non contente d'encourager son mari à se tuer, lui en donna elle-même l'exemple, en se perçant la premiere, & lui présentant le poignard, avec ces paroles si connues : *Pétus, cela ne fait point de mal*. Ils avoient été impliqués, l'une & l'autre, sous l'empire de *Claude*, dans la révolte de *Camille*, & étoient condamnés à la même peine.

Agripine ouvre la ſcène avec ce ton impérieux, qui annonce la fierté de ſon caractere ; & elle preſſe *Claudius* de ne plus différer à lui donner la main. Ce Prince trouve de nouveaux délais dans la découverte d'une conſpiration contre ſa perſonne. Le vrai motif eſt ſon amour pour *Arrie*, fille de *Silanus*, que *Claude* a fait mourir injuſtement. Sa déclaration eſt rejettée avec cette fierté qui convient, quand la main qu'on refuſe, eſt teinte du ſang d'un pere malheureux. Animée du déſir de venger cette mort, *Arrie* engage ſon Amant *Pétus*, à perdre l'Empereur. Une ſcène touchante développe tous les ſentimens d'un cœur occupé, tour-à-tour, des ſoins de ſa vengeance & de ſon amour. *Pétus* n'écoute que la voix de ſa tendreſſe : il conſpire contre *Claudius* ; la conjuration eſt découverte : *Arrie* épouſe *Pétus*, & ſe rend, avec lui, au camp des Conjurés. Voilà le fond des trois premiers actes, qui doivent languir néceſſairement. L'action s'anime au quatrieme. *Arrie* & *Pétus* ſont arrêtés dans leur fuite. *Claudius* avoue à *Agripine*, qu'*Arrie* eſt ſa rivale. La fureur, la jalouſie, la politique, ſe ſuccédent mutuellement dans l'ame de cette Princeſſe. Elle crie ; elle s'emporte ; elle menace ; elle s'appaiſe. L'Empereur, toujours plus épris des charmes d'*Arrie*, oublie la conſpiration, la pourſuite des Conjurés & les emportemens d'*Agrippine*, pour ne s'occuper que de ſon amour mépriſé. Il parle en maître qui veut être obéi. La triſte *Arrie* obligée de conſentir à l'exil de *Pétus*, ou de le voir périr, découvre le ſecret de ſon mariage, & demande la permiſſion de voir ſon époux. C'eſt dans cette entre-vue, qui fait le dénouement de la Piéce, qu'à l'exemple d'*Arrie*,

Petus se perce d'un poignard. Ces mots fameux *pete, non dolet*, quoique bien rendus, ne sont point amenés avec cet art, qui tient le spectateur en suspens; qui le trouble, l'agite, l'inquiete, lui fait craindre & désirer de voir finir cette ėtrange situation. Le défaut d'intérêt devient celui de toute la Piéce, où l'on apperçoit à peine quelques traits de cette majesté terrible, qui fait la principale beauté d'une Tragédie. Le sujet de celle-ci est très-simple, & demandoit à être soutenu par la vivacité des sentimens & la force de l'expression; mais il falloit, pour cela, supposer dans le Poëte, une ame forte, véhémente, toute de feu, & qui, sans donner dans les écarts d'une imagination trop échauffée, se livre à un enthousiasme capable d'inspirer aux spectateurs la grandeur des sentimens qu'elle éprouve: une ame de cette trempe eût donné bien plus de jeu aux ressorts des grandes passions, qui ne paroissent, pour ainsi dire, que foiblement indiquées dans cette Piéce médiocrement versifiée. On reproche, de plus, à l'Auteur d'avoir défiguré l'Histoire, en supposant *Narcisse* du parti d'*Agripine*, lui qui lui fut toujours si contraire.

La vérité historique est plus respectée dans la Tragédie de *Cornelie, mere des Gracques*. Ce second sujet, tiré de l'Histoire Romaine, offre de plus grands événemens que le premier; ils sont plus multipliés, mieux traités, & ont été plus applaudis. Gracchus voit rouler sur lui seul, le sort du Sénat & du peuple. Obligé de venger la mort de son frere, de s'opposer à l'ambition du Consul *Opimius*, d'éclairer les démarches d'un Collégue, il veut encore allier, avec son zèle généreux pour la Patrie, l'amour le plus tendre

pour *Licinie*, fille du Consul, ennemie du peuple & de la liberté. En cédant à son amour, il manque aux devoirs de sa Charge de *Tribun*, & s'expose à toute la colere de *Cornelie*, femme d'un caractere assez ferme, pour oublier qu'elle est mere, & punir dans son fils, tout ce qui dément la vertu d'un Romain. Si, au contraire il, n'écoute que la voix du devoir, il immole *Opimius*; mais il perd pour jamais *Licinie*, objet de tous ses vœux. Livré à cette alternative cruelle, *Gracchus* est la foiblesse même pendant les deux premiers actes, qui se passent en conférences froides, & en minucieux préparatifs d'un Oracle obscur, pour annoncer à *Licinie*, *qu'une main qui lui est chere, répandra un sang précieux à Rome.* L'Auteur a beau s'extasier sur cette invention, elle n'en est pas moins une *machine* très-foible. L'opposition qui se trouve entre un Consul chargé de faire valoir les droits du Sénat, & un Tribun qui soutient le parti du peuple, suffisoit pour répandre sur toute l'action, un intérêt plus vif & plus réel, que les terreurs paniques de *Licinie*, dont son pere & son Amant ont la foiblesse de se laisser effrayer. *Drusus*, collégue & rival de *Gracchus*, trahit le peuple dans l'espérance d'épouser cette même *Licinie*. *Gracchus*, animé par les discours de *Cornelie*, court à la vengeance; il est arrêté par l'ordre du Sénat; aussitôt le peuple, soutenu des Gaulois, assiége le Capitole; & *Gracchus* est mis en liberté. *Opimius* est arraché des mains du peuple par l'intrépidité de ce Tribun; & le Consul, par reconnoissance, est prêt à lui accorder sa fille. Le peuple excité par *Drusus*, se croit trahi par *Gracchus*, & tourne ses armes contre son libérateur. *Gracchus* punit *Drusus* de sa lâcheté, se

F iv

perce lui-même, & vient expirer aux pieds de sa mere, du Consul & de sa maîtresse. Cette multiplicité de petits incidens surcharge & énerve le cinquieme acte. L'Auteur demande *si l'on ne sçait pas, que rien n'est plus capable d'attacher & toucher les spectateurs, que les péripéties, quand elles naissent du fond du sujet?* Oui sans doute; mais l'on sçait aussi, que ces péripéties doivent être ménagées avec art, & ne se pas suivre de si près; parce qu'alors, elles se détruisent, & empêchent l'effet qu'elles produiroient, si on leur en laissoit le tems. Malgré ces défauts, la *Cornelie* de Mademoiselle *Barbier* est la meilleure des quatre Tragédies que nous avons sous ce titre. Vous n'y trouverez cependant que les caracteres de *Cornelie* & de *Licinie*, qui soient bien soutenus. *Gracchus* est aussi foible, qu'*Opimius* est inconstant & indécis; ce sont, de la part de ce Consul, des projets & des résolutions qui varient sans cesse, sans que rien l'autorise dans ses incertitudes.

Fidele à suivre le plan que s'étoit tracé d'abord Mademoiselle *Barbier*, de mettre sur la scène les Héroïnes qui ont fait le plus d'honneur à son sexe, elle crut ne pouvoir rien choisir de mieux, que l'Histoire de *Thomiris*, Reine des *Messagettes*, qui est cette même *Thomiris*, Reine des *Scythes*, fameuse par ses victoires sur *Cyrus*. Vous sçavez avec quelle barbarie, plongeant dans le sang la tête de ce Héros, elle lui dit : *cruel, abreuve-toi du sang dont tu as toujours paru si altéré.* Croyez-vous, Madame, que ce soit un spectacle bien flatteur pour les femmes, que celui d'une Tragédie qui laisse voir, tour-à-tour, un amour forcené & une fureur barbare dans une

de leurs ſemblables ? *Thomiris*, en triomphant de *Cyrus*, a conçu pour lui la plus forte paſſion. Elle trouve une rivale dans *Mandane*, ſa priſonniere ; celle-ci eſt une Princeſſe douce, tendre, aimable, & joint aux charmes de ſon eſprit, de ſa figure, & de ſon cœur, le Trône des Médes, qui lui appartient par la mort de ſon pere. *Thomiris* la deſtine à ſon fils *Argante*, Roi des *Iſſedons*, qui en eſt éperdûment amoureux. Elle emploie les promeſſes & les menaces ; *Cyrus* même eſt forcé d'entrer dans ſes vues, pour ſauver les jours de ſa maîtreſſe. *Mandane*, informée de toutes ces intrigues, préfere la mort à la perte de ſon Amant. *Argante* la ſouſtrait aux fureurs de *Thomiris*, qui s'en venge ſur *Cyrus*, qu'elle met dans les fers. Les troupes de ce Prince attaquent le Camp ; tout céde à leur impétuoſité : *Argante* tombe ſous leurs coups ; il expire, en demandant à ſa mere le ſang de *Cyrus*. Cette Reine barbare fait couper la tête à ſon vainqueur, la plonge elle-même dans le ſang, & prévient la fureur du ſoldat, en ſe perçant d'un poignard. Le Public n'a jamais pu goûter cette Piéce, tant à cauſe de la cruauté de *Thomiris*, que de celle de ſon fils, qui eſt féroce envers ſa mere même.

Je frémis des horreurs que mon eſprit raſſemble ;
Mais, ſi je dois trembler, qu'à ſon tour elle tremble.
Du ſang de Thomiris j'ai déjà la fierté.
Si je vais, quelque jour, juſqu'à ſa cruauté ;
Juſqu'à ſuivre ſes pas, ſi jamais je m'égare,
Je ſerai digne fils d'une mere barbare.

. . . .
. . . .

Et Thomiris enfin, malgré tout ſon orgueil,

En foulevant les flots veut trouver un écueil ;
Elle n'a pas befoin que ma fureur s'irrite ,
Et je ne fens que trop . . . .

Cette fufpenfion laiffe entrevoir un fentiment de fureur, qui peut fe trouver dans un Scythe ; mais ce Scythe eft un monftre que l'on ne met point fur la fcène, furtout dans un rôle fubalterne ; parce qu'alors la punition du crime eft moins éclatante, que dans un premier perfonnage. *Cyrus* ne paroît grand, que dans le facrifice qu'il fait de fon amour, pour fauver la vie à fa maîtreffe. Du refte, il n'eft Héros que dans l'ennuyeux récit, que fait *Artabafe*, des exploits de ce Prince. Il a même la précaution de remonter jufqu'à fes Ayeux. *Mandane* reffemble à toutes ces Princeffes de Tragédies, que le fort perfécute injuftement, & qui ne font pas plus favorifées de l'amour que de la fortune. Ce peut être quelquefois un rôle qui intéreffe ; & quelquefois auffi, comme dans cette Piéce, ce n'eft qu'un rôle infipide & poftiche. Le Poëme eft, d'ailleurs, affez mal conduit;& les événemens ici ne font ni mieux préparés, ni mieux foutenus, que dans la *Mort de Céfar*, où vous trouverez la plûpart des défauts que j'ai repris dans *Cornelie*.

Céfar le plus audacieux des Conquérans, & peut-être le plus intrépide de tous les hommes, appréhende la mort ; il en craint les approches avec la timidité d'une femme, pendant deux actes entiers, & fur la foi d'un fonge de *Calpurnie*. Il ambitionne la qualité de Roi ; il veut en recevoir le titre, & en ceindre le bandeau, au milieu du Sénat affemblé. *Brutus* a confpiré pour la liberté de Rome ; il eft l'ame & le chef de la

conſpiration contre *Céſar* ; celui-ci entreprend de le gagner, ou de s'en aſſurer, & ſe décide à lui faire épouſer ſa niéce *Octavie*, Amante d'*Antoine*, auquel il deſtine *Porcie*, fille de *Caton*, Amante de *Brutus*. Le troiſieme acte eſt rempli par les menaces de ces deux Amans, & les plaintes de leurs maîtreſſes. La réponſe de l'*Oracle de Preneſte*, occupe le quatrieme acte. *Céſar* tombe dans l'incertitude & dans l'agitation : il doit craindre *le jour des Ides de Mars, & ſes plus chers amis*. Il interroge *Antoine* & *Brutus* ; & leurs réponſes ne ſervent qu'à augmenter ſon trouble. Il ſe préſente à leurs coups ; il les invite à frapper ; & apprenant qu'il tiranniſe leurs cœurs, il rend à chacun d'eux l'objet de ſon amour. *Brutus* attendri n'écoute plus que ſes remords ; il fait tenir à *Céſar* un billet qui lui découvre la conjuration, & ne ſe laſſe point de lui répéter :

Encore un coup, Seigneur, n'allez point au Sénat.

Céſar s'y rend, en téméraire, en furieux, ou en extravagant. On va le reconnoître pour Roi : *Brutus*, animé par les diſcours de *Porcie*, vole au Sénat, immole *Céſar* aux Mânes de *Caton*, & à la liberté de Rome. Les trois derniers actes dont on peut dire que *Brutus* fait tous les honneurs, ont reçu des applaudiſſemens ; lui ſeul intéreſſe & paroît grand. Pourquoi avoir mêlé de petites intrigues d'amour à une action qui pouvoit ſe ſoutenir par les grands reſſorts de la politique, de l'ambition, & de la liberté Romaine. Ces paſſions devoient figurer ſeules dans ce ſujet, qui fourniſſoit déjà aſſez par lui-même ;

mais il falloit la main d'un grand Maître, pour les mettre en mouvement. C'eſt ce qu'a fait depuis M. de *Voltaire*, dans ſa belle Tragédie de la *Mort de Céſar.*

Il ne paroît pas qu'on ait voulu conteſter à Mademoiſelle Barbier, la gloire d'avoir fait la Comédie du *Faucon*, dont le plus grand mérite eſt d'être paſſablement verſifiée. Tout le monde connoît ce ſujet, tiré de *Boccace*, ſi bien narré par *la Fontaine*, & mis en action par d'autres Auteurs Dramatiques.

Ce Théâtre, Madame, n'a rien de remarquable, rien qui le diſtingue particuliérement. On ſait qu'en général, l'Auteur s'y propoſoit la gloire de ſon ſexe, en choiſiſſant des ſujets qui en étoient comme le triomphe; mais rien de plus commun que la maniere de les traiter. Il eſt cependant vrai de dire, que la conduite de ces Tragédies eſt aſſez réguliere, & l'enchaînement des ſcènes aſſez bien lié; parce qu'il ne faut pour cela, que cette eſpece de bon ſens, dont Mademoiſelle *Barbier* n'étoit pas dépourvue. Il y regne même une ſorte de ſublime manqué, d'où réſultent mille défauts d'exécution. A force de vouloir rendre ſes Héroïnes grandes & généreuſes, les Héros même les plus connus deviennent tremblans & timides. Elle ne montre partout que de grandes femmes & de petits hommes, des Géantes & des Pigmées. Tandis qu'elle ſuit, avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, les détails minicieux, les plus grands événemens ſont à peine indiqués; & l'on ſent la foibleſſe d'un pinceau timide, qui n'oſe entreprendre de peindre en grand, que ce qui devoit être repréſenté en petit. Auſſi de tous ces foibles incidens, il ne réſulte

que de médiocres intérêts. La gradation des ſentimens ſans ceſſe interrompue, ne fait qu'effleurer l'ame au lieu de la pénétrer. On trouve, néanmoins, quelques ſituations touchantes, & une verſification aiſée, naturelle. Un peu trop de facilité la rend quelquefois lâche, diffuſe, proſaïque.

Outre le Théâtre de Mademoiſelle Barbier, il nous reſte d'elle pluſieurs autres Ecrits en Proſe & en Vers. Elle avoit entrepris une eſpece d'Ouvrage périodique, dont elle ſe propoſoit de donner tous les trois mois un cahier, compoſé de Piéces de Poëſie de ſa façon, d'Hiſtoriettes, & de Diſſertations, ſur les meilleures Tragédies ou Comédies nouvelles. Elle en donna en effet un volume intitulé *Saiſons Littéraires, ou Mélange de Poëſie, d'Hiſtoire, & de Critique*; mais ſoit qu'elle n'ait pas eu le tems de remplir toute l'étendue de ſon projet, ſoit que le Public n'ait pas goûté ce genre d'Ouvrage, elle s'en eſt tenue à ce premier Recueil. Il préſente d'abord deux Odes, l'une à M. l'Abbé Bignon, & l'autre à M. d'Argenſon; une Critique de la Tragédie *d'Ino & Mélicerte*, de M. de la Grange; une Eglogue; une Ode ſur la Beauté; & une autre ſur la Sageſſe. On y trouve enſuite une Hiſtoire, intitulée *l'Ingratitude punie*. Elle n'eſt ni aſſez intéreſſante, ni aſſez bien écrite, pour m'engager à vous en offrir un Extrait. J'ai penſé de même d'un autre Recueil, intitulé *le Théâtre de l'Amour & de la Fortune :* ce ſont des Hiſtoires dans le goût de la précédente, & où Mademoiſelle Barbier n'a mis n'y plus de ſtyle, ni plus d'intérêt.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

MADAME de Grafigny étoit née en Lorraine, & est morte à Paris, le 12 Décembre 1758, dans la soixante-quatrieme année de son âge. Elle se nommoit *Françoise d'Apponcourt*. Elle étoit fille unique de François Henri d'Issembourg, Seigneur d'Apponcourt, de Greux, & autres lieux, Lieutenant des Chevaux-légers, Major des Gardes de son Altesse Royale, Léopold Premier, Duc de Lorraine, & Gouverneur de Boulay & de la Sarre. Sa mere se nommoit Marguerite de Seaureau, fille d'Antoine de Seaureau, Baron de Houdemon & de Vandœuvre, premier Maître-d'Hôtel du même Duc Léopold. Le pere de Madame de Grafigny, sorti de l'ancienne & illustre Maison d'Issembourg en Allemagne, servit en France dans sa jeunesse. Il fut Aide-de-camp du Maréchal de Boufflers au siége de Namur. Louis XIV, content de ses services, le reconnut Gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ses titres. Il s'attacha depuis à la Cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Huguet de Grafigny, Exempt des Gardes-du Corps, & Chambellan du Duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de son mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur pere.

Madame de Grafigny étoit née sérieuse; & sa conversation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle

avoit reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible & bienfaisant, un commerce doux, égal & sûr, lui avoient fait des amis long-tems avant qu'elle pensât à se faire des Lecteurs.

Mademoiselle de Guise venant à Paris épouser M. le Duc de Richelieu, amena avec elle Mad. de Grafigny; peut-être, sans cette circonstance, n'y seroit-elle jamais venue : du moins l'état de sa fortune ne lui permettoit guères d'y songer; & d'ailleurs elle ne prévoyoit pas plus que les autres, la réputation qui l'attendoit dans cette Capitale. Plusieurs gens d'esprit réunis dans une société, où elle avoit été admise, la forcerent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, volume *in*-12, qui parut en 1745. Le morceau qu'elle donna, est le plus considérable du Recueil; il est intitulé : *Nouvelle Espagnole; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Le titre même, comme on voit, est une maxime, & tout le Roman en est rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns des associés.

Madame de Grafigny fut piquée des plaisanteries de ces Messieurs sur la Nouvelle Espagnole; & sans rien dire à la société, elle composa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand succès. Peu de tems après, elle donna au Théâtre françois, avec des applaudissemens qui ne se sont point démentis, *Cénie*, en cinq actes, en prose. C'est une des meilleures Pieces que nous ayons dans le genre attendrissant.

La fille d'Aristide, autre Comédie en prose, n'eut point à la représentation, le même succès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de Madame de Grafigny; on dit que l'Auteur, le jour même de sa mort, en avoit corrigé la derniere épreuve.

Madame de Grafigny avoit cet amour propre louable, pere de tous les talens ; une critique, une Epigramme lui causoit un véritable chagrin ; & elle l'avouoit de bonne foi. On sait quelle sensibilité elle témoigna, lorsque feu M. Roy fit contre elle cette Epigramme fameuse, qui lui coûta fort cher à lui-même.

Outre ses deux Drames imprimés, Madame de Grafigny a laissé un petit acte de féerie, intitulé *Agor*, qui a été joué chez elle, & qu'on la détourna de donner aux Comédiens. Elle a de plus composé trois ou quatre Piéces en un acte, qui ont été représentées à Vienne par les enfans de l'Empereur. Ce sont des sujets simples & moraux, à la portée de l'auguste jeunesse qu'elle vouloit instruire.

Leurs Majestés l'Empereur & l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, l'honoroient d'une estime particuliere & lui faisoient souvent des présens, ainsi que leurs Altesses Royales, le Prince Charles & la Princesse Charlotte de Lorraine, avec lesquelles elle avoit même la distinction d'être en commerce de lettres. Elle a légué ses livres à feu M. Guymond de la Touche, Auteur de la moderne Tragédie d'*Iphigénie en Tauride* & de l'*Epitre à l'Amitié*. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de Février de l'année 1760. Elle a laissé tous ses papiers à un homme de lettres, son ami depuis trente années, avec la liberté d'en disposer comme bon lui sembleroit.

On peut juger de l'esprit de Madame de Grafigny par ses Ouvrages ; ils sont entre les mains de tout le monde : on peut juger de son ame par ses amis ; elle n'en a eu que d'estimables : leurs

regrets

regrets font fon éloge. Si on les croit, le fond de fon caractere étoit une grande fenfibilité & bonté de cœur. Elle faifoit le bien qu'elle pouvoit faire. On ne fçait prefqu'aucune particularité de fa vie; parce qu'elle étoit modefte, & parloit rarement d'elle. Seulement on fçait que fa vie n'a été qu'un tiffu de malheurs; & c'eft dans ces malheurs, qu'elle aura puifé en partie cette douce & fublime philofophie du cœur, qui caractérife fes Ouvrages & les fera paffer à la poftérité. Je commence par la *Nouvelle Efpagnole.*

Alphonfe le Jeune, Roi de Caftille, & fucceffeur d'Alphonfe le Cruel, fe propofa en montant fur le Trône, de faire autant d'heureux, que fon prédéceffeur avoit fait de miférables. Il rappella à fa Cour, les Seigneurs que les profcriptions du regne précédent en avoient éloignés. Dom Pedre de Médina, dont le pere avoit perdu la tête fur un échaffaut, y parut avec fa fœur Elvire, dont le caractere vrai, noble, & généreux, ne fe développoit que fous les dehors de la naïveté, de la douceur, & de la confiance. La fierté du caractere de Dom Pedre infpiroit à fa fœur, cette fermeté d'ame, auffi négligée dans l'éducation des femmes, que néceffaire à leur conduite. Elvire avoit dix-huit ans & fon frere vingt-cinq, lorfqu'Alphonfe les rappella à la Cour; & ce Prince rétablit Dom Pedre dans toutes les Charges que fon pere avoit poffédées. Nouvelle Efpagnole.

La beauté d'Elvire attira les yeux des Courtifans, & captiva le cœur du Monarque. » En » honorant le frere de fa faveur, en le com- » blant de fes graces, le Roi croyoit donner à la » générofité, ce qu'il n'accordoit qu'à fa paffion » naiffante pour la fœur. Dom Pedre s'attri-

» buoit de bonne foi la faveur de son Maître : » comment s'en seroit-il défié ? Le bandeau » de la présomption, est plus épais que celui de » l'amour ».

Sur la fin de l'Automne il y eut une chasse, où le Roi invita toutes les Dames. Elvire qui n'aimoit pas les plaisirs bruyants, laissa passer tout ce qui s'empressoit à suivre le Prince, afin de pouvoir s'écarter librement. Quand elle crut n'être plus remarquée, elle proposa à Isabelle de Mendoce, son amie, de venir se reposer avec elle. Après avoir donné ordre à leurs gens de les attendre, elles s'enfoncerent dans le bois, & s'assirent au pied d'un arbre, dont le feuillage épais formoit une espece de berceau.

Tandis qu'Elvire livroit son ame aux charmes de la nature, & qu'elle goûtoit délicieusement la fraîcheur de l'air, la douceur du silence, la tendre obscurité qui régnoit dans la Forêt, Isabelle étoit toute entiere à raccommoder une plume de son chapeau : leurs occupations les caractérisoient.

» Ce n'est pas, dit Madame de Grafigni, » qu'Isabelle n'eût tout ce qu'il falloit pour être » mieux ; mais son esprit ébloui par le feu de » son imagination, déplaçoit ses bonnes qualités » & même ses défauts : Coquette de bonne foi, » sa franchise étoit plus dangereuse, que l'art le » plus adroit ; pour servir ses amis elle sacri- » fioit tout, jusqu'à leur secret : officieuse, aussi » empressée qu'imprudente, elle nuisoit avec » les meilleures intentions : sa bonté lui donnoit » des amis ; sa sincérité lui donnoit des Amans ; » elle étoit partout ; on l'aimoit partout ».

Elvire la voyoit souvent, autant par amitié,

que pour flatter la passion que son frere avoit pour elle.

Le plaisir de s'entretenir avec elle-même, auroit fait garder long-tems le silence à Elvire ; mais Isabelle, qui ne pensoit qu'en parlant, le rompit bientôt ; » vous rêvez, dit-elle à Elvire, » (en tirant de sa poche une boëte à mouches, » pour voir s'il n'y avoit plus rien de dérangé à sa » parure.) Eh ! qui n'admireroit de si belles cho» ses, répondit Elvire ? Quoi donc ! que voyez» vous, reprit vivement Isabelle ? Ces arbres, » dit Elvire, ce gazon, cette verdure, ce calme » délicieux qui ravit les sens... Quoi ! interrom» pit Isabelle en éclatant de rire, ce sont-là les » objets de votre profonde méditation ! Est-il » quelque chose de plus admirable, répondit » Elvire, que les ouvrages de la nature ? Ah ! » beaucoup, répondit Isabelle ; je ne vois rien » de si ennuyeux que son éternelle répétition ; » on vivroit des siécles sans espérance de voir » du nouveau ; ce sont toujours les mêmes ob» jets, travaillés sur le même dessein. Les ani» maux ne different de nous, que par quelques » nuances extérieures. On dit même qu'il n'y a » pas jusqu'aux plantes, qui n'ayent des ressem» blances avec les êtres vivans. Si vous admirez » tout cela, pour moi, je n'y vois rien que de » fort mal adroit. Cet ordre des Saisons, que l'on » trouve merveilleux, ne me présente qu'une » succession de mille incommodités différentes. » Le Printems me paroîtroit assez agréable, s'il » étoit mieux entendu ; mais toujours des feuil» les, toujours du verd, toujours du gazon ; cela » est insupportable. Je conviens cependant qu'il » y a, dans tout cela, de quoi faire de jolies cho-

» ses ; avec du goût, sans presque rien changer ;
» je voudrois rendre la nature aussi belle que
» l'art ».

» Par exemple, je laisserois à peu-près la fi-
» gure des arbres, telle qu'elle est ; mais tous
» auroient leurs feuilles en camayeux de diffé-
» rentes couleurs : l'un couleur de rose, l'autre
» bleu, un autre jaune ; si les nuances me man-
» quoient, j'en imaginerois tant de nouvelles,
» qu'aucun ne se ressembleroit : au lieu de cette
» écorce rude, inutile, désagréable, celle de mes
» arbres seroit de glace de miroirs ; avec cinq
» ou six jolies femmes & autant d'hommes, une
» Forêt seroit aussi animée qu'une Salle de bal :
» plus ingénieuse que la nature, je rendrois mes
» bois aussi amusans la nuit que le jour, en gar-
» nissant toutes les branches de mes jolis ca-
» mayeux, de ces insectes luisans, qui feroient
» là un effet admirable ».

» Je voudrois aussi qu'il fût très-vrai qu'on ne
» marchât que sur des fleurs ; je les ferois tou-
» tes aussi basses que le gazon, & de couleurs
» encore plus variées que mes arbres ; enfin
» que n'imaginerois-je pas, pour donner des gra-
» ces à cette insipide uniformité de la nature?

Isabelle auroit sans doute poussé beaucoup plus loin la réforme de l'Univers ; mais elle fut interrompue par un cri que fit Elvire, en se levant avec précipitation ; Isabelle en fit autant, sans sçavoir ce qui causoit la frayeur de sa compagne. Elles songeoient à fuir, quand un jeune homme, couvert de sang, vint tomber presque à leur pied. Cè jeune homme n'étoit que blessé ; le secours qu'on lui procura, lui rendit la connoissance. Elvire sent naître dans son cœur un

ſentiment plus vif que la pitié, pour cet inconnu; & elle engage Dom Pedre ſon frere, à le retirer dans ſa maiſon, où il trouvera plus de ſoulagement que partout ailleurs. La mine, la taille, un air noble qui perçoit à travers le déſordre du bleſſé, ne laiſſoient pas douter qu'il ne fût d'une naiſſance au-deſſus du commun. On ſut en peu de jours, qu'il n'y avoit aucun danger pour le malade; mais il ne parloit point; & les Chirurgiens démontrerent qu'étant muet, il devoit auſſi être ſourd. Auſſi ſe permettoit-on de tout dire devant lui; & cette liberté le rendit, pour ainſi dire, le confident des penſées les plus ſecrettes d'Elvire & d'Iſabelle. Il apprit que le Roi aimoit Elvire, & que celle-ci ne répondoit point à cet amour. Je vais, Madame, vous faire part d'une converſation que ces deux femmes ont enſemble ſur ce ſujet, en préſence du prétendu ſourd.

» Que mon frere eſt malheureux, dit Elvire » à ſon amie! vous n'avez nul ménagement » pour lui; cependant il vous adore. Belle rai- » ſon, reprit Iſabelle; s'il faut meſurer l'amour » que l'on prend ſur celui que l'on donne, vous » aimez donc le Roi à la folie. Vous prenez un » mauvais détour, reprit Elvire (avec un petit » mouvement d'impatience). Le Roi ne m'aime » pas; & quand il m'aimeroit.... Eh bien! in- » terrompit Iſabelle, quand il vous aimeroit.... » Achevez comme s'il étoit vrai; hors vous, » perſonne n'en doute; que feriez-vous? Pen- » dant qu'Iſabelle parloit, Elvire qui étoit aſſiſe » vis-à-vis de l'inconnu, rencontra ſes yeux » qu'il baiſſa avec tant de triſteſſe, que ſon dé- » pit en augmenta; elle répondit encore plus

» vivement : quand il m'aimeroit, je ne l'aime-
» rois jamais ; il y a trop d'éloignement de son
» caractere au mien. Eh ! qu'importe pour un
» Roi, reprit Isabelle ; cela n'importe même
» guère pour un particulier ; aime-t'on tout son
» Amant ? Cela ne se peut pas ; les agrémens per-
» sonnels & les belles qualités sont trop parta-
» gés. Vous voyez que j'aime dans votre frere
» la noblesse de son ame, sa bonne foi ; j'aime-
» rois dans un autre la jolie figure, la douceur
» de la phisionomie ; je ne m'engage avec per-
» sonne ; je leur dis naturellement ce qui me
» plaît ou déplaît en eux ; & si j'étois à votre
» place, en disant au Roi que je l'aime.... Eh !
» mais je ne lui dis point, s'écria Elvire ; en vé-
» rité votre obstination me désespere ; je ne lui
» dis point ; & je ne lui dirai jamais. Tant pis,
» reprit Isabelle ; si vous n'accoutumez votre
» cœur à s'amuser de tout, au premier mouve-
» ment de simpathie que vous rencontrerez, vous
» aimerez sérieusement.

» Ce seroit la seule façon dont je voudrois
» aimer, répondit Elvire ; comme l'amour in-
» volontaire peut seul être excusé, je me croi-
» rois moins coupable d'aimer beaucoup, que
» d'aimer médiocrement. Ah ! vous irez plus
» loin, s'écria Isabelle : une fois séduite, vous
» craindrez de n'aimer pas assez. Que je vous
» plains ! que vous serez malheureuse, quand les
» défauts de votre Amant viendront défigurer
» l'agréable idole que votre cœur s'en sera for-
» mée ! Je ne m'en croirois pas plus malheu-
» reuse, reprit Elvire ; il me semble que l'on
» doit voir les défauts de ce que l'on aime, du
» même œil que les siens propres : l'amour qui

» s'en offenſe, n'eſt qu'une foible amitié. Vous » ne déſirez donc pas un Amant parfait, repli- » qua Iſabelle en riant? Je ne deſirerois pas une » chimere, répondit Elvire; les vertus qui mé- » ritent l'eſtime générale, auroient les mêmes » droits ſur la mienne; je m'imagine d'ailleurs » que le bonheur qui conſiſte dans la tendre » union des ames, dépend d'une ſincérité irré- » prochable, & de la confiance la plus intime; » j'en exigerois beaucoup; & je me croirois ai- » mée foiblement, ſi l'on n'en exigeoit autant » de moi: je voudrois auſſi que mon Amant eût » aſſez de candeur, pour n'eſſayer de me con- » vaincre de ſes ſentimens, qu'après s'en être » convaincu lui-même: je ne ſai, ajouta-t-elle, » en baiſſant les yeux, ſi je ne voudrois pas qu'il » fût malheureux. On ne rend point aſſez heu- » reux quelqu'un qui l'eſt déjà. Fort bien, dit » Iſabelle en ſe levant, avec cette façon de » penſer, on fait le bonheur des autres; mais » on ne fait aſſurément pas le ſien. Vous ſortez, » dit Elvire. Non, répondit Iſabelle, attendez- » moi: je vais dans ce cabinet écrire une chan- » ſon que j'ai faite ſur l'humeur de votre frere; » je veux la lui donner; je ne ſerai qu'un mo- » ment.

» Elvire voulut la ſuivre; mais en paſſant au- »près du lit de l'inconnu, il la retint douce- » ment par ſa robe. Arrêtez, adorable Elvire, » lui dit-il aſſez bas pour n'être entendu que » d'elle; je ſuis ce malheureux qui auroit droit » de vous plaire, s'il ſuffiſoit de vous adorer. » Vos charmes ont ſéduit ma raiſon; une juſte » indignation contre les hommes m'avoit con- » damné à garder avec eux un ſilence éternel;

» l'amour seul pouvoit me le faire rompre : si
» l'offre des premiers vœux d'un cœur pur vous
» offense, je reprends le dessein que j'avois for-
» mé; rien ne pourra m'en distraire.

» Elvire, à la voix de l'inconnu, fut saisie de
» tant de différens sentimens, qu'ils suspendirent
» réciproquement leur effet. Elle sembloit vou-
» loir s'éloigner ; mais l'inconnu la retenant
» toujours : pardonnez-moi, Madame, conti-
» nua-t-il, la violence que je vous fais : voici le
» moment décisif de ma vie ; je ne suis pas
» assez téméraire pour espérer; mais je suis trop
» malheureux, pour avoir quelque chose à crain-
» dre. J'ai parlé, belle Elvire; vous seule le sa-
» vez; que tout autre l'ignore; gardez mon se-
» cret; c'est la seule grace que je vous demande
» à présent ; me la refuserez-vous ? Répondez-
» moi, charmante Elvire ; que j'entende de
» cette belle bouche un mot qui me soit adressé;
» quel qu'il puisse être, il sera cher à mon amour.
» Je garderai votre secret, répondit-elle d'une
» voix timide; permettez-moi seulement de le
» communiquer à mon frere ; il ne doit rien
» ignorer de ce que je sai; & vous lui devez vo-
» tre confiance. Vos volontés sont mes loix,
» Madame, reprit l'inconnu ; dites mon secret
» à Dom Pédre : mais, adorable Elvire, (ajou-
» ta-t-il avec une tendre timidité) le lui direz-
» vous tout entier ? Je ne lui cache rien, répon-
» dit-elle. Ah ! Madame, s'écria l'inconnu, que
» mon amour vous touche peu! que je suis mal-
» heureux ! Mais pourquoi, dit Elvire, s'apper-
» cevant alors pour la premiere fois qu'elle s'at-
» tendrissoit ? Craignant d'en trop dire, elle s'é-
» chappa des mains de l'inconnu, si agitée,

» qu'elle n'osa entrer dans le cabinet où étoit
» Isabelle ; elle alla s'enfermer dans le sien ».

A peine remise de son trouble, commençoit-elle à sentir cette joie du cœur, qui naît du développement d'un sentiment agréable, que Dom Pedre arriva.

» Ah ! mon frere, s'écria-t-elle en courant à
» lui, l'inconnu m'a parlé ; vous serez surpris de
» l'entendre : il vous aime ; il a un son de voix
» charmant ; vous ne vous repentirez jamais de
» lui avoir sauvé la vie ; vous l'aimerez j'en suis
» sûre ; mais il faut lui garder le secret ; je l'ai
» promis. Quel secret, demanda Dom Pedre ? Sa
» naissance est-elle obscure ? n'oseroit-il l'avouer ?
» Ce n'est pas cela, répondit Elvire ; il ne veut
» parler qu'à nous ; nous aurons seuls sa confian-
» ce ; notre amitié lui tiendra lieu de tout : un
» juste mépris pour les hommes.... Que vou-
» lez-vous donc dire, ma sœur, interrompit
» Dom Pedre ? Je ne vous entends point ; mais
» enfin quel est son nom & sa naissance ? Je ne
» le sai pas, répondit-elle, aussi surprise de son
» ignorance, qu'embarrassée de la question.
» Vous ne le savez pas, reprit vivement Dom
» Pedre ? & qu'a-t il donc pû vous dire ? Pour-
» quoi vous confier des secrets avant que de
» se faire connoître. Quel est l'embarras où je
» vous vois ? Expliquez-vous, ma sœur ; éloignez
» s'il se peut, des soupçons.... Ah ! mon cher
» frere, interrompit Elvire, n'intimidez pas ma
» confiance ; vous saurez tout ; je ne veux rien
» cacher à un frere que j'adore. L'inconnu....
» Quoi toujours l'inconnu, reprit Dom Pédre
» avec colere. Ce n'est plus que sous son noir,

» que je puis recevoir des confidences ; je vais le
» faire expliquer. Nul éclairciſſement ne me con-
» vient avant celui de ſa naiſſance ».

Il ſortit en même tems, & laiſſa Elvire dans une ſituation bien nouvelle pour ſon cœur. Etonnée, interdite, elle s'appuya ſur une table, & sembloit, en ſe cachant le viſage de ſes mains, vouloir ſe dérober à elle-même une partie de ſa confuſion. La colere de Dom Pédre avoit éclairé ſon cœur : la crainte de s'être mépriſe ſur l'objet de ſa tendreſſe, lui rendit plus de timidité, que le plaiſir d'être aimée ne lui en avoit fait perdre ; cette paſſion, qui s'exprimoit un moment auparavant par une joie ſi naïve, lui parut un crime, & peut-être une baſſeſſe.

Elle fut raſſurée, lorſque ſon frere venant la retrouver quelque tems après, lui apprit qu'il venoit d'avoir un éclairciſſement avec l'inconnu, & qu'il avoit tiré de lui le ſecret de ſa naiſſance. » Il étoit fils de D. Sanche de Las Torres,
» fameux Miniſtre du Roi de Portugal. Dom
» Sanche avoit eu le malheur de plaire à Laure de
» Padille, maîtreſſe de ce Prince. Plus violente &
» plus cruelle encore que lui, elle commença par
» faire empoiſonner la mere de Dom Alvar, pour
» ôter tout prétexte à la vertueuſe froideur de Dom
» Sanche ; mais cet attentat qu'il ne put ignorer,
» changea ſon indifférence en horreur. Laure,
» déſeſpérant de pouvoir le toucher, ſe porta
» aux dernieres extrémités ; après avoir eſſayé
» envain de jetter dans l'eſprit du Roi, des ſoup-
» çons ſur l'intégrité de ſon Miniſtre, elle for-
» gea elle-même un projet de conjuration, qu'elle
» fit trouver dans les papiers de Dom Sanche,
» par un complice infâme de ſes cruautés. «

Faites attention, Madame, à ce projet de conjuration; il doit en être queſtion dans la ſuite de ce Roman.

» Le Roi, ſur ce ſpécieux témoignage, fit » trancher la tête à ſon Miniſtre; mais la vengeance de cette perfide femme n'étoit pas aſ» ſouvie : elle vouloit éteindre, en Dom Alvar, » le reſte du nom de Las Torres. Il ne lui eût » pas été difficile de le faire périr, tous les amis » de ſon pere l'ayant abandonné : un ſeul lui » reſta, qui eut le courage d'enlever le jeune » Alvar : il vint le cacher dans la Forêt, où El» vire & Iſabelle l'avoient trouvé.

» Ce fidele ami a conſacré ſon bien, ſon eſ» prit & ſes talens, à l'éducation de ſon éleve; » une cabane leur a ſervi d'aſile contre les fu» reurs de Laure, juſqu'au jour où l'inexpérien» ce du malheureux Alvar a donné lieu à la plus » horrible cataſtrophe. Il chaſſoit aſſez loin de » leur habitation, lorſqu'il rencontra des gens » inconnus, qui le croyant de la ſuite du Roi, » le queſtionnerent ſi adroitement, que parlant » pour la premiere fois à des hommes, la dé» fiance générale que ſon ami lui avoit inſpirée, » ne ſuffit pas pour le garantir de leurs artifi» ces. C'étoient des émiſſaires de la cruelle » Laure; ils tirerent des paroles de Dom Al» var, des inductions ſuffiſantes pour découvrir » la retraite de ſon vertueux ami, & partirent » promptement pour aller conſommer leur cri» me par un infâme aſſaſſinat.

» Quel ſpectacle pour le malheureux Alvar, » en entrant dans la cabane, de trouver ſon ten» dre ami prêt de rendre le dernier ſoupir! Il » ne lui reſtoit de forces, que pour lui apprendre

» d'où partoient les coups, & pour l'exhorter à
» s'en garantir. Dom Alvar l'ayant vu expirer, ne
» se connoissant plus lui-même, erroit comme
» un furieux dans la Forêt, quand il rencontra
» des Piqueurs du Roi. Ils voulurent brutale-
» ment le faire retirer. Dom Alvar, qui ne
» cherchoit qu'à mourir, se livra à leurs coups,
» & vint tomber aux pieds d'Elvire. Sa seule vue
» l'engagea à recevoir les secours qu'elle lui pro-
» cura ; son cœur, quoique prévenu contre les
» hommes, ne put résister à l'amour qu'Elvire
» lui avoit inspiré ; il étoit d'autant plus violent,
» qu'il le ressentoit pour la prémiere fois : mais
» en se livrant à ses soins, il se proposa d'obser-
» server, en gardant le silence, si les hommes
» étoient tels qu'on les lui avoit dépeints ; & de
» ne le rompre, que lorsqu'il auroit trouvé où
» placer son estime ». Dom Pédre raconte à sa
sœur, qu'il a vû dans les papiers de Dom Alvar,
toutes les preuves qui peuvent constater cette
Histoire ; que le seul écrit qui lui manque, est
le fatal projet de la conjuration, qui a coûté la
vie à son pere, & que Dom Alvar l'a cherché
inutilement.

Dans ce moment le frere & la sœur entendirent un grand bruit : un Officier entra suivi de plusieurs Gardes ; il venoit arrêter Dom Pédre de la part du Roi ; on le conduisit dans une tour, où il fut enfermé. Elvire courut se jetter aux pieds du Monarque qui la reçut avec bonté, mais qui ne voulut jamais lui dire de quel crime Dom Pédre étoit accusé. Ce qu'elle sut seulement d'Isabelle, c'est que Dom Alvar étoit dans la plus haute faveur auprès du Monarque. Il essaya plusieurs fois de parler pour son ami ; mais le Prince

étoit impénétrable sur les motifs de sa détention. Il le fut bien encore davantage, lorsqu'il apprit que son favori étoit aimé de la sœur de Dom Pédre. Il la crut complice du crime dont il soupçonnoit le frere d'Elvire ; la jalousie se joignit à ce soupçon ; & sans rien examiner davantage, il fit arrêter Dom Alvar, Elvire, & Isabelle.
» Elvire assommée de ce coup imprévu, sem-
» bloit ne prendre aucune part à ce qui se pas-
» soit. O mon frere, ô Alvare, s'écria-t-elle dou-
» loureusement ; qu'allez-vous devenir ! Isabelle
» ne cessoit de crier à l'injustice ; elle assuroit
» qu'elle n'obéiroit pas ; qu'elle vouloit parler au
» Roi ; qu'assurément elle lui feroit entendre
» raison. Ses plaintes furent inutiles ; il fallut
» partir. Elvire demeura pendant tout le chemin
» dans l'espece d'égarement où elle étoit tom-
» bée en recevant les ordres du Roi. Isabelle ex-
» haloit son impatience d'une façon, qui dans
» toute autre conjoncture, auroit été plai-
» sante.

» La nuit étoit déjà fort avancée, quand elles
» arriverent ; on les conduisit dans une chambre
» immense, dont le délabrement, aussi bien que
» celui des meubles, auroient effrayé des person-
» nes moins délicates. Tout étoit égal à Elvire ;
» elle ne s'informoit de rien ; mais Isabelle, par
» ses questions réïtérées, obligea des especes de
» phantômes, destinés à les servir sous l'habille-
» ment de Duégnes, à satisfaire sa curiosité. Elle
» crut voir ouvrir son tombeau, en apprenant
» qu'elles étoient à la Cour de la Reine Douai-
» riere, grand'mere du Roi. Elle fit à Elvire mille
» reproches mêlés de larmes. Son chagrin redou-
» bla le lendemain, en se voyant dans un Château,

» moins affreux encore par son extrême anti-
» quité, que par le peu de soin que l'on prenoit
» de l'entretenir.

» La vieille Reine attachée aux étiquettes &
» aux anciens usages, rendoit la vie insuppor-
» table à celles que la proscription y conduisoit,
» sous le prétexte de lui former une Cour. Tout
» y respiroit la gêne, la tristesse, & l'incommo-
» dité ».

Plus de six mois s'étoient écoulés, lorsque le Roi fit avertir la Reine Douairiere, qu'il iroit le lendemain lui rendre une visite. » Il lui donnoit
» rarement cette marque de respect ; aussi cet
» évenement répandit une joie générale dans sa
» triste Cour. La vieille Reine, qui, comme tous
» les gens de son âge, tenoit encore au monde
» pour en savoir les nouvelles, mésurant la
» quantité qu'elle en apprendroit, par la durée
» du tems qu'elle passeroit avec son petit-fils,
» voulut prévenir son arrivée ; elle fit apprêter
» ses équipages, aussi délabrés que son Château ;
» & le jour marqué, elle se mit en chemin pour
» aller à la rencontre du Roi ; Elvire & Isabelle
» étoient du voyage.

» La triste Elvire rêvoit profondément aux
» moyens de tirer du Roi, ou de quelqu'un de
» sa suite, des éclaircissemens sur le sort de
» son frere & de son Amant ; jusques-là elle
» n'avoit pû en apprendre aucune nouvelle.

» Ses regards étoient sans dessein ; quand
» tout-à-coup frappée de la rencontre la moins
» attendue, elle fit un cri, en s'élançant hors de
» la voiture, qui par bonheur étoit fort basse.
» Elle fut en un instant au milieu d'une troupe
» d'Archers qui conduisoient deux prisonniers ;

» le changement de leur visage, l'horreur de » leurs habillemens, les fers dont ils étoient » chargés, ne l'avoient pas empêchée de les re- » connoître. Mon frere, s'écrioit-elle, ô Dieux! » mon cher frere, est-ce vous? Elle le tenoit dans » ses bras, qu'elle en doutoit encore. Son pre- » mier mouvement fut la joie de retrouver tout » ce qu'elle aimoit; mais bientôt frappée de l'ap- » pareil d'infamie qui les entouroit, il sembla » que sa vie ou sa raison alloient l'abandonner. » Saisie d'effroi, elle les quittoit pour appeller » le ciel & la terre à son secours. Elle revenoit » à Dom Pédre, le serroit plus étroitement » dans ses bras; nulle suite dans ses pensées; » nul ordre dans ses paroles; sa douleur étoit » un délire.

» Dom Pédre montroit moins de foiblesse; » mais le désespoir étoit peint dans toute son » action; des mots entrecoupés exprimoient » tour-à-tour sa fureur, sa honte, & son atten- » drissement. Dom Alvar, malgré le poids de » ses chaînes, étoit aux pieds d'Elvire; il tenoit » une de ses mains qu'elle lui avoit abandonnée; » il la baignoit de ses larmes; Elvire jettoit de » tems en tems sur lui des regards mêlés de » complaisance, d'horreur & de tendresse: Al- » var, disoit-elle, que nous sommes malheu- » reux! ils étoient tous trois trop occupés d'eux- » mêmes, pour appercevoir ce qui se passoit au- » près d'eux ».

La Reine surprise de la fuite précipitée d'Elvire, avoit fait arrêter, pour en savoir la cause. Isabelle, après avoir reconnu les prisonniers, étoit descendue; elle couroit pour joindre ses

caresses à celles de son amie, lorsque le Roi arriva.

Ce Prince avoit vu de loin ce qui s'étoit passé ; il avoit cru reconnoître Elvire ; mais ne comprenant rien à sa démarche, il avoit poussé son cheval pour s'éclaircir plutôt ; son impatience ne lui avoit pas permis de s'arrêter avec la Reine ; il ne fit que la saluer en passant, & rejoignit Isabelle au moment qu'elle arrivoit. » Voyez, lui » dit-elle, le fruit de vos caprices. Vous en de- » vriez mourir de honte & de regret ; mais vous » êtes Roi ».

Alphonse reconnoissant alors ses malheureux favoris, se sentit combattu de sentimens si opposés, que ne voulant céder à aucun, il alloit s'éloigner, lorsque Dom Pédre levant les yeux à la voix d'Isabelle, plus saisi de fureur que d'étonnement de se voir près du Roi, il lui cria avec le ton du désespoir : » arrête, cruel ; repais tes yeux » de l'état horrible, où tes injustes préventions » nous ont conduits ; tu veux usurper le nom de » Pacifique ; & tu mérites mieux celui de cruel, » que ton prédécesseur ; il n'a versé que du sang ; » & tu déchires les cœurs. Ton amitié est une » tyrannie ; tes bienfaits sont des malheurs, & » notre reconnoissance un supplice.

» Au premier mot que Dom Pédre avoit pro- » noncé, Elvire éperdue l'avoit quitté pour se » jetter aux genoux du Roi, qu'elle tenoit for- » tement embrassés : ah ! Sire, lui crioit-elle, » ne vous offensez pas des paroles que le déses- » poir arrache à mon malheureux frere ; son » crime ne commence que de ce moment ; par- » donnez tout à l'excès de son infortune ; vous l'avez

» l'avez aimé. Ah Dieux ! jettez les yeux fur lui ! » vous aimez la Vertu, fecourez-la. Mes larmes. » . . . . Ma douleur. . . . Nos malheurs. . . » Hélas ! ils font fans bornes » !

Le Roi, plongé dans une profonde rêverie, ne répondoit que par des regards fombres & diftraits, qu'il jettoit alternativement fur le frere & la fœur. Elvire, perfuadée qu'ils annonçoient la perte de ce qu'elle avoit de plus cher, n'écoutant que fon défefpoir, alla fe jetter entre fon frere & fon Amant. » Je ne veux plus t'entendre, tyran inflexible, continua-t-elle en parlant au Roi ; nous expirerons à tes yeux ; mais » tu ne feras pas le maître du moment ; nous » te ravirons le plaifir barbare de l'ordonner....

» Non, vous ne mourrez pas, s'écria le Roi ; » vous êtes plus mes tyrans, que je ne fuis le vôtre ; » mes regrets me rendroient plus malheureux » que vous, fi mon jufte reffentiment triom» phoit de ma clémence. Voyez, Madame, » continua le Roi en s'approchant d'Elvire, » voyez fi votre frere étoit coupable ; voyez s'il » mérite la grace que je lui accorde. Elvire prit » un papier que le Roi lui préfentoit, & que » Dom Alvar reconnut auffitôt, pour le fatal » projet de conjuration, qui avoit coûté la vie à » fon pere. Ah ! Sire, s'écria-t-il, quelle preuve » plus convaincante pouviez-vous avoir de l'in» nocence de Dom Pédre. En même tems il ap» prit au Roi l'origine de ce funefte écrit ; il lui » fit remarquer qu'étant fans nom & fans date, » il n'avoit pas été difficile aux ennemis de Dom » Pédre d'en impofer au Roi, en rapprochant » les circonftances. Cela doit être vrai, Sire, » dit Ifabelle, quand Dom Alvar eut ceffé de

» parler ; car j'ai trouvé ce papier dans la Forêt, » le même jour que nous y rencontrâmes Dom » Alvar ; voyant qu'il étoit écrit en Portugais, » que je n'entends pas, la curiosité me le fit don- » ner à Dom Rodrigue, pour le traduire. Mille » occupations sérieuses que j'ai eues depuis, » m'ont fait oublier de le lui reprendre : voilà » comme les Rois, ajouta-t-elle en haussant les » épaules, croient faire grace, quand ils ne font » que justice.

» O Ciel, s'écria Alphonse, que le Trône » renferme d'écueils pour la vertu ! Me pardon- » nerez-vous mon erreur, belle Elvire, lui dit-il, » en prenant sa main qu'il présenta à Dom Al- » var ? Ne suis-je pas assez puni par la perte de » votre cœur ? En vous unissant à ce que vous » aimez, est-ce assez expier mon crime ? Allons, » continua-t-il, (en détachant lui-même les fers » de ses favoris, & ne dédaignant pas de les em- » brasser) venez éprouver si la vertu m'est chere ; » l'excès de mes bontés surpassera celui de vos » malheurs : aimez-moi, s'il se peut ; mais dus- » siez-vous être ingrats, le bonheur d'en faire, » surpasse la peine d'en rencontrer ».

Tel est, Madame, le premier Ouvrage de Madame de Grafigny ; mais comme il n'avoit point paru sous son nom, & qu'il étoit comme perdu dans un Recueil composé par différentes personnes, Madame de Grafigny n'a guère commencé à se faire connoître, que par les *Lettres d'une Péruvienne*, qui vont faire le sujet de la Lettre suivante.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

Je vous l'ai déjà dit, Madame, l'Ouvrage qui principalement a fait connoître Madame de Grafigny, sont ses *Lettres d'une Péruvienne.* Ce Roman ingénieux, plein de graces & de délicatesse, a placé son Auteur au nombre des Ecrivains célebres. On y trouve d'abord une Introduction historique, qui sert à donner une idée des mœurs, des coutumes, & de la religion des Péruviens. Ces peuples étoient, en général, francs, humains, fideles à leurs Princes, incapables de trahir la vérité, & rigides observateurs des loix, qu'ils regardoient comme l'Ouvrage de Manco-Capac, fils du Soleil. Ils adoroient cet astre bienfaisant; mais ce n'étoit pas la seule Divinité à qui ils rendissent hommage. Ils reconnoissoient au-dessus de lui un Dieu Créateur; & ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de femme & de sœur du Soleil. L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens; & ils croyoient que cette substance spirituelle alloit, après la mort, dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie éternellement.

Lettres d'une Péruvienne.

Les Vierges qu'on élevoit dans le Temple du Soleil, ne pouvoient épouser que des Incas; & ceux-ci, qui étoient les Souverains du Perou, devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, s'ils n'en avoient point, à la premiere Princesse du Sang Royal. Les richesses des métaux & des pierres précieuses, dont le Temple étoit embelli, le

rendoit d'une magnificence extraordinaire.

On ne peut pas dire que les Péruviens eussent fait de grands progrès dans les arts, ni dans les sciences. Chez eux, la Médecine consistoit dans la connoissance de quelques secrets. On ne savoit de Géométrie, que ce qu'il en falloit, pour la mesure & le partage des terres, dont la culture étoit regardée parmi eux, comme une occupation honorable. Ces peuples avoient une sorte de musique, & même quelque genre de Poësie. Les Piéces dramatiques, qu'ils composoient, étoient représentées par les plus grands Seigneurs du pays, en présence des Incas & de toute la Cour. Il paroît que la morale & la science des loix utiles à la société, étoient les choses que les Péruviens avoient appris avec plus de succès. Il sortoit aussi de leurs mains des Ouvrages d'une beauté admirable, tels que ces arbres, ces fleurs & ces fruits d'or, qu'on trouvoit dans les jardins du soleil, & qui étoient travaillés avec un art inconnu en Europe. On a de la peine à comprendre, comment ces peuples, sans aucun instrument de fer ni d'acier, ont pû, à force de bras seulement, renverser des rochers, conduire leurs superbes Aqueducs audessus des plus hautes montagnes, & pratiquer des routes dans tout leur pays, malgré les plus grands obstacles.

Tels étoient les peuples qui devinrent les victimes de l'avarice des Espagnols; ceux-ci se porterent à des excès de cruauté, dont le récit fait horreur. Il ne leur fut pas bien difficile de vaincre des hommes simples & crédules, qui voyant, pour la premiere fois des armes à feu, les prirent

pour des inſtrumens du tonnerre. Les Eſpagnols lançant la foudre, & montés ſur des chevaux, dont les Péruviens n'avoient jamais connu l'eſpece, furent regardés comme des Dieux, dont on ne parvient point à calmer les fureurs, par les dons les plus conſidérables, & les hommages les plus humilians. Une nation entiere, ſoumiſe, & demandant grace, ne put fléchir ces barbares vainqueurs; & après bien des torrens de ſang répandus, les Eſpagnols reſterent maîtres d'une des plus riches parties du monde.

Cette introduction hiſtorique doit ſervir à la connoiſſance des peuples infortunés, parmi leſquels Madame de Grafigny a choiſi ſon Héroïne. L'Ouvrage eſt une eſpece de Roman épiſtolaire, où, en forme de lettres, & en ſtyle de ſon pays, une jeune Péruvienne mêle au récit de ſes amours, une critique fine & ingénieuſe du caractere & des mœurs de notre nation. Vous êtes ſans doute curieuſe, Madame, de ſavoir comment elle s'y prenoit pour exprimer ſes malheurs & ſon amour. Elle ſe ſervoit, dit l'Auteur, des *Quipos* qui étoient en uſage de ſon tems. On appelloit ainſi des eſpeces de franges compoſées de fils ou de cordelettes de diverſes couleurs, auxquels on faiſoit des nœuds. La combinaiſon de ces couleurs & de ces nœuds, tenoient lieu d'écriture.

Le fond de ce Roman eſt extrêmement ſimple: Zilia, jeune Princeſſe du Sang des Incas, qui ſont les Rois du pays, avoit été élevée dans le Temple, parmi les Vierges conſacrées au Soleil: elle étoit deſtinée, par ſa naiſſance, à

épouser Aza, fils de l'Incas régnant. Le tems approchoit où elle devoit s'unir à son époux; mais l'arrivée des Espagnols dans les Indes, les cruautés qu'ils y exercent, lui en font perdre presqu'entiérement l'espérance.

Esclaves des Espagnols, les deux Amans sont contraints de suivre leurs vainqueurs, qui chargés de l'or du Pérou, alloient en enrichir leur pays. Le navire qui portoit la Princesse est attaqué par un vaisseau françois. Après un combat assez rude, Déterville, qui le commandoit, se rend maître du navire Espagnol; mais il est moins touché des richesses immenses qu'il y trouve, que de la beauté de la jeune esclave. Il ne néglige rien pour s'en faire aimer; & voici de quelle maniere Zilia peint cet amour.

» Il se met sur ses genoux fort près de mon » lit; il reste un tems considérable dans cette » posture gênante : tantôt il garde le silen- » ce; & les yeux baissés, il semble rêver pro- » fondément : je vois sur son visage cet embar- » ras respectueux, que nous inspire le grand nom, » prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion » de saisir ma main, il y porte sa bouche avec » la même vénération, que nous avons pour le » sacré Diadême. Quelquefois il prononce un » grand nombre de mots qui ne ressemblent » point au langage ordinaire de sa nation. Le » son en est plus doux, plus distinct, plus mé- » suré; il y joint cet air touché, qui précéde les » larmes, ces soupirs qui expriment les besoins » de l'ame, ces accens qui sont presque des plain- » tes, enfin tout ce qui accompagne le desir d'ob- » tenir des graces. . . . Il commence par me » faire prononcer distinctement des mots de sa

» Langue. Dès que j'ai répété après lui, *oui, je* » *vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à* » *vous*, la joie se répand sur son visage; il me » baise les mains avec transport, & avec un air » de gaîté tout contraire au sérieux qui accom- » pagne le culte divin ».

Zilia a pour Déterville, de l'estime, de la reconnoissance, de l'amitié même; mais c'est pour Aza qu'elle réserve tout son amour.

Cependant le vaisseau arrive en France. « En » entrant dans la chambre où Déterville m'a lo- » gée, mon cœur a tressailli; j'ai vû dans l'en- » foncement, une jeune personne habillée comme » une Vierge du soleil; j'ai couru à elle les bras » ouverts. Quelle surprise, dit Zilia, quel- » le surprise extrême, de ne trouver qu'une ré- » sistance impénétrable, où je voyois une figure » humaine se mouvoir dans un espace fort » étendu!

» L'étonnement me tenoit immobile, les yeux » attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a » fait remarquer sa propre figure à côté de celle » qui occupoit toute mon attention: je le tou- » chois; je lui parlois; & je le voyois en même » tems fort près & fort loin de moi.

» Ces prodiges troublent la raison; ils offus- » quent le jugement; que faut-il penser des ha- » bitans de ce pays? Faut-il les craindre? faut-il » les aimer? Je me garderai bien de rien déter- » miner là-dessus.

» Déterville m'a fait comprendre que la fi- » gure que je voyois, étoit la mienne; mais de » quoi cela m'instruit-il? Le prodige en est-il » moins grand? Suis-je moins mortifiée de ne » trouver dans mon esprit, que des erreurs ou

» des ignorances? Je le vois avec douleur, conti-
» nue Zilia; les moins habiles de cette Contrée
» sont plus savans que tous nos Philosophes.

Déterville emmene avec lui la jeune Péruvienne à Paris. Il la présente à sa famille qui y tenoit un rang distingué; & voici comment elle y fut reçue. » En arrivant, dit Zilia, il me
» fit entendre qu'il me conduisoit dans la cham-
» bre de sa mere. Nous la trouvâmes à demi cou-
» chée sur un lit, à peu-près de la même forme
» que celui des Incas, & de-même métal. Après
» avoir présenté sa main à Déterville, qui la
» baisa en se prosternant presque jusqu'à terre,
» elle l'embrassa; mais avec une bonté si froide,
» une joie si contrainte, que, si je n'eusse été
» avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens
» de la nature dans les caresses de cette mere.

» Après s'être entretenus un moment,
» Déterville me fit approcher; elle jetta sur moi
» un regard dédaigneux; & sans répondre à ce
» que son fils lui disoit, elle continua d'entou-
» rer gravement ses doigts d'un cordon qui pen-
» doit à un petit morceau d'or.

» Dès que Déterville avoit paru dans cette
» chambre, une jeune fille, à peu-près de mon
» âge, étoit accourue; elle le suivoit avec un em-
» pressement timide, qui étoit remarquable. La
» joie éclatoit sur son visage, sans en bannir un
» fond de tristesse intéressant. Déterville l'em-
» brassa la derniere; mais avec une tendresse si
» naturelle, que mon cœur s'en émut.

» Pendant ce tems, j'étois restée auprès de sa
» mere par respect; je n'osois m'en éloigner,
» ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sé-
» veres, qu'elle jettoit de tems-en-tems sur moi,

» achevoient de m'intimider, & me donnoient » une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

» Enfin, comme si la jeune fille eût deviné » mon embarras, après avoir quitté Déterville, » elle vint me prendre par la main, & me con- » duisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. » Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me » disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient » le langage universel des cœurs bienfaisans; » ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'au- » rois voulu lui témoigner mes sentimens; mais » ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je » prononçai tout ce que je sçavois de sa langue.

» Elle en sourit plus d'une fois, en regardant » Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du » plaisir dans cette espece d'entretien, quand la » Dame prononça quelques paroles assez haut, » en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, » repoussa ma main qu'elle tenoit dans les sien- » nes, & ne me regarda plus.

» Dans les différentes Contrées que j'ai par- » courues, je n'ai point vû de Sauvages si or- » gueilleusement familiers que ceux-ci. Les fem- » mes, surtout, me paroissent avoir une bonté mé- » prisante, qui révolte l'humanité, & qui m'ins- » pireroit peut-être autant de mépris pour elles, » qu'elles en témoignent pour les autres, si je » les connoissois mieux.

» Une d'entr'elles m'occasionna hier un af- » front, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans » le tems que l'assemblée étoit la plus nombreu- » se, elle avoit déjà parlé à plusieurs personnes » sans m'appercevoir; soit que le hasard, ou que » quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un » éclat de rire, en jettant les yeux sur moi, quit-

» ta précipitamment sa place, vint à moi, me
» fit lever; & après m'avoir tournée & retournée
» autant de fois que sa vivacité le lui suggéra,
» après avoir touché tous les morceaux de mon
» habit avec une attention scrupuleuse, elle fit
» signe à un jeune homme de s'approcher, & re-
» commença avec lui l'examen de ma figure.

» Quoique je répugnasse à la liberté que l'un
» & l'autre se donnoient, la richesse des habits
» de la femme, me la faisant prendre pour une
» Princesse, & la magnificence de ceux du jeune
» homme tout couvert de plaques d'or, pour un
» grand Seigneur, je n'osois m'opposer à leur vo-
» lonté; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la
» familiarité de la Princesse, & peut-être par ma
» retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur
» ma gorge, je le repoussai avec une surprise &
» une indignation, qui lui firent connoître que
» j'étois mieux instruite que lui, des loix de l'hon-
» nêteté.

» Il s'en faut beaucoup, que l'humeur de Ma-
» dame, (c'est le nom de la mere de Déterville,)
» ne soit aussi aimable, que celle de ses enfans.
» Loin de me traiter avec autant de bonté, elle
» me marque en toute occasion, une froideur &
» un dédain qui me mortifient, sans que je puisse
» en découvrir la cause; & par une opposition de
» sentimens que je comprends encore moins,
» elle exige que je sois continuellement avec
» elle.

Déterville prend le parti de mettre Zilia dans un Couvent, où il lui donne des maîtres, pour lui apprendre la langue, les usages & la religion de notre pays.

» La vie que l'on mene dans cette retraite est

» ſi uniforme, qu'elle ne peut produire que des
» événemens peu conſidérables; cependant cette
» retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où
» je ſuis en état de tout entendre, elle ne me
» privoit des inſtructions dont j'ai beſoin. Les
» Vierges qui l'habitent, ſont d'une ignorance
» ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à
» mes moindres curioſités ».

Malgré toutes ſes occupations, Zilia trouvoit encore le tems d'écrire à ſon cher Aza; mais Aza étoit un infidèle qui ne méritoit plus ſa tendreſſe. Arrivé en Eſpagne, il y avoit formé de nouvelles chaînes; ſéduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole, il ſe diſpoſe à s'unir à elle par les liens de l'hymen. S'il vient en France, s'il voit Zilia, ce n'eſt que pour ſe dégager de la foi qu'il lui a jurée, & pour aller après, ſans remords, s'unir à l'objet qu'il aime.

Envain Déterville ſe flatte que l'inconſtance de cet Amant apportera quelque changement dans le cœur de Zilia; elle lui déclare que ſon penchant pour Aza eſt invincible. » Je ſuis guérie de ma paſſion, lui dit-elle; mais je n'en
» aurai jamais que pour lui. Tout ce que l'ami-
» tié inſpire de ſentimens ſont à vous; vous ne
» les partagerez avec perſonne ».

Elle le conjure enſuite de ne point attendre d'elle d'autres ſentimens; & loin de vouloir prendre de nouveaux liens, elle ne penſe plus qu'à ſe dégager de ſes premieres chaînes, & à oublier dans la ſolitude l'infidele Aza. Voilà en abrégé toute l'hiſtoire de Zilia : c'eſt ſur ce fondement qu'eſt conſtruit l'édifice des Lettres Péruviennes.

Je remarque d'abord, que ce qui domine dans

cet Ouvrage, est un sentiment de tendresse qu'éprouve pour la premiere fois un cœur tout neuf, & qui s'exprime d'une maniere toute nouvelle. Ce n'est ni dans les Poëtes, ni dans les Romans, que Zilia a appris à aimer; ce n'est point là non plus, qu'elle puise les expressions de son amour. Son ame est la source & l'image de ses sentimens; & ses paroles en expriment toute l'étendue. » Aza, » que tu m'es cher; que j'ai de joie à te le dire, » à le peindre, à donner à ce sentiment toutes » les sortes d'existences qu'il peut avoir! Je vou- » drois le tracer sur le plus beau métail, sur les » murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout » ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes » les Langues ».

C'est ainsi, que dans une de ses lettres, la jeune Péruvienne nous dépeint son amour; il prend, dans toutes les autres, une forme toujours nouvelle; ce n'est qu'un sentiment; mais ce sont mille couleurs différentes qui le représentent.

Zilia rappelle à son Amant les soins qu'il s'est donnés dans sa Patrie, pour cultiver & orner l'esprit de celle qui devoit être un jour son épouse. » Je goûte avec transport la délicieu- » se confiance de plaire à ce que j'aime; mais elle » ne me fait point oublier que je te dois tout ce » que tu daignes approuver en moi. Ainsi que » la rose tire sa brillante couleur des rayons du » soleil, de même les charmes que tu trouves » dans mon esprit & dans mes sentimens, ne » sont que les bienfaits de ton génie lumineux; » rien n'est à moi que ma tendresse.

» Si tu étois un homme ordinaire, je serois » resté dans l'ignorance, à laquelle mon sexe est » condamné; mais ton ame, supérieure aux

» coutumes, ne les a regardées que comme des
» abus ; tu en as franchi les barrieres pour m'é-
» lever jusqu'à toi. Tu n'as pû souffrir qu'un
» Etre, semblable au tien, fût borné à l'humiliant
» avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as
» voulu que nos divins Philosophes ornassent mon
» entendement de leurs sublimes connoissances.
» Mais, ô lumiere de ma vie, sans le désir de
» te plaire, aurois-je pû me résoudre à abandon-
» ner ma tranquille ignorance, pour la pénible
» occupation de l'étude ! Sans le desir de mériter
» ton estime, ta confiance, ton respect, par des
» vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour
» rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de
» tes yeux ; l'absence m'auroit déjà effacée de ton
» souvenir ».

Tout devient neuf, sous la plume de Zilia ; ce n'est pas qu'elle représente les choses différemment de ce qu'elles sont; mais elle les rend autrement que le vulgaire ne les conçoit.

» Un bois, par exemple, est un endroit dé-
» licieux, où l'on croit voir la fraîcheur avant de
» la sentir. Les différentes nuances de couleur
» des feuilles adoucissent la lumiere qui les pé-
» netre, & semblent frapper le sentiment aussi-
» tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais
» indéterminée, laisse à peine discerner si elle
» affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, sans
» être apperçu, porte dans tout notre Etre, une
» volupté pure, qui semble nous donner un
» sens de plus, sans pouvoir en discerner l'or-
» gane.

Paris est une Ville, » qui contient des Ponts,
» des Rivieres, des Arbres, des Campagnes:
» elle paroît un Univers, plutôt qu'une habita-

» tion particuliere. Un Couvent eſt une maiſon » de Vierges ; le culte qu'elles rendent à la Divinité du Pays, exigent qu'elles renoncent à » tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſ» prit, aux ſentimens du cœur ; & je crois même à la raiſon ; du moins leur diſcours le fait-il » penſer.

» Un Médecin eſt un homme dont la bonté eſt » dure, les ſecours cruels, & la familiarité impérieuſe.

Le moment de la mort » de loin nous effraye, » parce que nous y penſons de toutes nos forces; » quand il eſt arrivé, affoibli par les gradations » de douleur qui nous y conduiſent, le moment » déciſif ne paroît plus que celui du repos.

» Un Auteur, eſt un homme qui connoit & » peint bien les ſubtiles délicateſſes de la vertu; » mais qui n'en a pas plus dans le cœur, que le » commun des hommes, & quelquefois moins. » Au-deſſus des autres par les lumieres de ſon » eſprit, il eſt réduit à la triſte néceſſité de vendre ſes penſées, comme le peuple vend pour » vivre, les plus viles productions de la terre.

Les Francois ſemblent s'être échappés des mains du Créateur, » au moment où il n'avoit » encore raſſemblé pour leur formation, que » l'air & le feu. Ils ont une vivacité ſi impatiente, que les paroles ne leur ſuffiſent pas » pour s'exprimer; ils parlent autant par le mouvement de leurs corps, que par le ſon de leurs » voix.

» La frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils ſont ; » ainſi que leurs jouets de l'enfance, ils n'ont » comme eux, qu'une reſſemblance ébauchée

» avec leurs modeles ; du poids aux yeux, de la » légereté au tact, la surface colorée, un inté- » rieur informe, un prix apparent, aucune va- » leur réelle. Aussi ne sont-ils estimés par les » autres Nations, que comme les jolies bagatel- » les le sont dans la société ; le bon sens sourit » à leurs gentillesses, & les remet froidement à » leur place.

» Leurs divertissemens consistent en un gayeté » violente, exprimée par des ris éclatants, aux- » quels l'ame paroît ne prendre aucune part ; » dans des jeux insipides, dont l'or fait tout le » plaisir ; ou bien dans une conversation si fri- » vole & si répétée, qu'elle ressemble bien da- » vantage aux gazouillemens des oiseaux, qu'à » l'entretien d'une assemblée d'Etres pensans.

» Les devoirs que l'on se rend, consistent à » entrer en un jour dans le plus grand nombre » de maisons qu'il est possible, pour y ren- » dre & y recevoir un tribut de louanges ré- » ciproques, sur la beauté du visage & de la » taille ; sur l'excellence du goût & du choix des » parures. Il faut nécessairement recevoir ce tri- » but en personne, encore n'est-il que bien mo- » mentané ; dès que l'on disparoît, il prend » une autre forme. Les agrémens que l'on trou- » voit à celle qui sort, ne servent plus que de » comparaison méprisante, pour établir les per- » fections de celle qui arrive.

» La censure est le goût dominant des Fran- » çois, comme l'inconséquence est le caractere » de la Nation ; leurs Livres, sont la critique » générale des mœurs, & leur conversation, » celle de chaque particulier.

» C'est avec une bonne foi & une légereté

» hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs » mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne » faut ni finesse, ni pénétration, pour démêler, » que leur goût effréné pour le superflu, a corrompu leur raison, leur cœur, & leur esprit; » qu'il a établi des richesses chimériques sur les » ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, & qu'il » remplace le bon sens & la raison, par le faux » brillant de l'esprit.

» La vanité dominante des François, est celle » de paroître opulens. Le Génie, les Arts, & » peut-être les Sciences, tout se rapporte au » faste; tout concourt à la ruine des fortunes; & » comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit » pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux » mêmes, qu'au mépris des biens solides & agréables, que la France produit en abondance, ils » tirent, à grands frais, de toutes les parties du » monde, les meubles fragiles & sans usage, » qui font l'ornement de leurs maisons; les parures éblouissantes dont ils sont couverts; jusqu'aux mets & aux liqueurs qui composent leurs » repas.

» Peut-être, continue Zilia, ne trouverois-je » rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour » y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût, que ce qui leur resteroit, après » avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

» Nos loix, les plus sages qui ayent été données aux hommes, permettent de certaines » décorations dans chaque état, qui caractérisent

la

» naiſſance, ou les richeſſes, & qu'à la rigueur » on pourroit nommer du ſuperflu; auſſi n'eſt-ce » que celui qui naît du déréglement de l'imagi- » nation, celui qu'on ne peut ſoutenir ſans man- » quer à l'humanité & à la juſtice, qui me paroît » un crime; en un mot, c'eſt celui dont les » François ſont idolâtres, & auquel ils ſacrifient » leur repos & leur honneur.

» Il n'y a, parmi eux, qu'une claſſe de Citoyens » en état de porter le culte de l'idole à ſon plus » haut dégré de ſpendeur, ſans manquer au de- » voir du néceſſaire. Les grands ont voulu les » imiter; mais ils ne ſont que les Martyrs de » cette Religion. Quelle peine! quel embarras! » quel travail, pour ſoutenir leur dépenſe au- » delà de leurs revenus! Il y a peu de Seigneurs » qui ne mettent en uſage plus d'induſtrie, de » fineſſe, & de ſupercherie pour ſe diſtinguer » par de frivoles ſomptuoſités, que leurs ancêtres » n'ont employé de prudence, de valeur & de » talens utiles à l'Etat, pour illuſtrer leur pro- » pre nom. Et ne crois pas que je t'en impoſe, » mon cher Aza; j'entends tous les jours avec » indignation, des jeunes gens ſe diſputer en- » tr'eux la gloire d'avoir mis le plus de ſubtilité » & d'adreſſe, dans les manœuvres qu'ils em- » ployent pour tirer les ſuperfluités dont ils ſe » parent, des mains de ceux qui ne travaillent » que pour ne pas manquer du néceſſaire.

» Quels mépris de tels hommes ne m'inſpi- » reroient-ils pas pour toute la Nation, ſi je ne » ſavois d'ailleurs que les François pèchent plus » communément, faute d'avoir une idée juſte des » choſes, que faute de droiture: leur légereté » exclut preſque toujours le raiſonnement. Par-

» mi eux rien n'eſt grave, rien n'a de poids ;
» peut-être aucun n'a jamais réfléchi ſur les con-
» ſéquences deshonorantes de ſa conduite. Il faut
» paroître riche ; c'eſt une mode, une habitude :
» on la ſuit ; un inconvénient ſe préſente ; on le
» ſurmonte par une injuſtice ; on ne croit que
» triompher d'une difficulté ; mais l'illuſion va
» plus loin.

» Dans la plûpart des maiſons, l'indigence &
» le ſuperflu ne ſont ſéparés que par un appar-
» tement. L'un & l'autre partage les occupations
» de la journée, mais d'une maniere bien diffé-
» rente. Le matin dans l'intérieur du Cabinet ;
» la voix de la pauvreté ſe fait entendre par la
» bouche d'un homme payé, pour trouver les
» moyens de les concilier avec la fauſſe opulence.
» Le chagrin & l'humeur préſide à ces entre-
» tiens, qui finiſſent ordinairement par le ſacri-
» fice du néceſſaire, que l'on immole au ſuper-
» flu. Le reſte du jour, après avoir pris un autre
» habit, un autre appartement, & preſque un
» autre Etre, ébloui de ſa propre magnificence ;
» on eſt gai ; on ſe dit heureux : on va même juſ-
» qu'à ſe croire riche.

» J'ai cependant remarqué que quelques-uns
» de ceux qui étalent leur faſte avec le plus d'af-
» fectation, n'oſent pas toujours croire qu'ils
» en impoſent. Alors ils ſe plaiſantent eux-mê-
» mes ſur leur propre indigence ; ils inſultent
» gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont
» la ſage économie ſe contentoit de vêtemens
» commodes, de parures & d'ameublemens pro-
» portionnés à leurs revenus, plus qu'à leur naiſ-
» ſance. Leur famille, dit-on, & leurs domeſti-
» ques jouiſſoient d'une abondance frugale &

» honnête. Ils dotoient leurs filles; & ils établif-
» foient fur des fondemens folides, la fortune du
» fucceffeur de leur nom, & tenoient en réferve
» de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un
» malheureux.

» Te le dirai-je, mon cher Aza; malgré l'af-
» pect ridicule fous lequel on me préfentoit les
» mœurs de ces tems reculés, elles me plaifoient
» tellement ; j'y trouvois tant de rapport avec
» la naïveté des nôtres, que me laiffant entraî-
» ner à l'illufion, mon cœur treffailloit à chaque
» circonftance, comme fi j'euffe dû à la fin du
» récit, me trouver au milieu de nos chers Ci-
» toyens. Mais aux premiers applaudiffemens
» que j'ai donnés à ces coutumes fi fages, les
» éclats de rire que je me fuis attirés, ont diffi-
» pé mon erreur; & je n'ai trouvé autour de
» moi, que les François infenfés de ce tems-ci,
» qui font gloire du déréglement de leur ima-
» gination.

» La même dépravation qui a transformé les
» biens folides des François, en bagatelles inu-
» tiles, n'a pas rendu moins fuperficiels les
» liens de leur fociété. Les plus fenfés d'en-
» tr'eux, qui gémiffent de cette dépravation,
» m'ont affurée qu'autrefois, ainfi que parmi
» nous, l'honnêteté étoit dans l'ame, & l'huma-
» nité dans le cœur : cela peut être : mais à pré-
» fent, ce qu'ils appellent politeffe, leur tient
» lieu de fentiment. Elle confifte dans une infi-
» nité de paroles fans fignification, d'égards
» fans eftime, & de foins fans affection.

» Dans les grandes maifons, un Domeftique
» eft chargé de remplir les devoirs de la fociété.
» Il fait chaque jour un chemin confidérable,

» pour aller dire à l'un, que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte.

» Les égards se rendent personnellement; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte de t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout savoir d'une nation si singuliere. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, & même pour ses égaux, si après l'heure du repas qu'l'on vient de prendre familierement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable; & ce seroit lui manquer, que de la regarder attentivement; mais ce seroit bien pis, si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence & plus de mémoire que je n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

» L'exagération; aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent; & ils appuyent leurs protestations d'amour & d'amitié, de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment ».

Je suis, &c.

LETTRE X.

SOUFFREZ, Madame, que j'interrompe cette critique de nos mœurs, pour vous faire quelques observations sur ce que dit Zilia de nos miroirs, & des déclarations de l'amoureux Déterville : est-il vraisemblable qu'elle n'ait rien compris aux preuves évidentes de sa passion? On a peine à se figurer que connoissant l'amour par son expérience, elle n'en ait pas retrouvé les caracteres dans les soins empressés de Déterville ? A l'égard des miroirs, quand il seroit vrai que les Péruviens en ignoroient l'usage, n'y-a-t-il pas dans tous les Pays des glaces naturelles, telles que le cristal d'une fontaine ? Et il y a à parier que Zilia les avoit consultées. Mais je reviens à sa critique de nos mœurs.

» Parmi le grand nombre de coûtumes qui
» me frappent tous les jours chez les François,
» je n'en vois point de plus deshonorante
» pour leur esprit, que leur façon de penser
» sur les femmes. Ils les respectent ; & en
» même tems ils les méprisent avec un égal
» excès.

» L'homme du plus haut rang doit des égards
» aux femmes de la plus vile condition ; il se
» couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle
» ridicule, s'il leur faisoit quelque insulte per-
» sonnelle ; & cependant l'homme le moins
» considérable, le moins estimé, peut tromper,
» trahir une femme de mérite, noircir sa répu-

» tation par des calomnies, sans craindre ni
» blâme ni punition.

» Ici loin de compâtir à la foibleſſe des fem-
» mes, celles du peuple, accablées de travail,
» n'en ſont ſoulagées, ni par les Loix, ni par
» leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet
» de la ſéduction ou de la méchanceté des hom-
» mes, n'ont, pour ſe dédommager de leurs
» perfidies, que les dehors d'un reſpect pure-
» ment imaginaire, toujours ſuivi de la plus
» mordante ſatyre.

» Dans le premier âge, les enfans ne paroiſ-
» ſent deſtinés qu'au divertiſſement des parens
» & de ceux qui les gouvernent. Il ſemble que
» l'on veuille tirer un honteux avantage de leur
» incapacité à découvrir la vérité. On les trompe
» ſur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne
» des idées fauſſes de ce qui ſe préſente à leurs
» ſens ; & l'on rit inhumainement de leurs er-
» reurs : on augmente leur ſenſibilité & leur foi-
» bleſſe naturelle, par une puérile compaſſion
» pour les petits accidens qui leur arrivent : on
» oublie qu'ils doivent être des hommes.

» Je ne ſais quelles ſont les ſuites de l'édu-
» cation qu'un pere donne à ſon fils ; je ne m'en
» ſuis pas informée. Mais je ſais que du moment
» que les filles commencent à être capables de
» recevoir des inſtructions, on les enferme dans
» une Maiſon Religieuſe, pour leur apprendre à
» vivre dans le monde ; que l'on confie le ſoin
» d'éclairer leur eſprit, à des perſonnes auſquelles
» on feroit peut-être un crime d'en avoir, &
» qui ſont incapables de leur former le cœur
» qu'elles ne connoiſſent pas.

» Les principes de la Religion, ſi propres à

» servir de germe à toutes les vertus, ne sont
» appris que superficiellement & par mémoire.
» Les devoirs à l'égard de la Divinité ne sont
» pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent
» dans de petites cérémonies d'un culte exté-
» térieur, exigées avec tant de sévérité,
» pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le
» premier joug dont on se défait en entrant dans
» le monde; & si l'on en conserve encore quel-
» ques usages, à la maniere dont on s'en ac-
» quitte, on croiroit volontiers que ce n'est
» qu'une espece de politesse que l'on rend par
» habitude à la Divinité.

» D'ailleurs rien ne remplace les premiers
» fondemens d'une éducation mal dirigée. On
» ne connoît presque point en France le respect
» pour soi-même, dont on prend tant de soin
» de remplir le cœur de nos jeunes Vierges. Ce
» sentiment généreux qui nous rend le Juge le
» plus sévere de nos actions & de nos pensées, qui
» devient un principe sûr, quand il est bien senti,
» n'est ici d'aucune ressource pour les femmes.
» Au peu de soin que l'on prend de leur ame,
» on seroit tenté de croire que les François sont
» dans l'erreur de certains peuples barbares, qui
» leur en refusent une.

» Régler les mouvemens du corps, arranger
» ceux du visage, composer l'extérieur, sont
» les points essentiels de l'éducation. C'est sur
» les attitudes plus ou moins génantes de leurs
» filles, que les parens se glorifient de les avoir
» bien élevées. Ils leur recommandent de se pé-
» nétrer de confusion pour une faute commise
» contre la bonne grace: ils ne leur disent pas
» que la contenance honnête, n'est qu'une hy-

» pocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de
» l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisa-
» ble amour propre, qui n'a d'effet que sur les
» agrémens extérieurs. On ne leur fait pas con-
» noître celui qui forme le merite, & qui n'est
» satisfait que par l'estime. On borne la seule
» idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir
» point d'Amans, en leur présentant sans cesse
» la certitude de plaire pour récompense de la
» gêne & de la contrainte qu'on leur impose;
» & le tems le plus précieux pour former l'es-
» prit, est employé à acquérir des talens impar-
» faits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse,
» & qui deviennent des ridicules dans un âge
» plus avancé.

» Mais ce n'est pas tout; l'inconséquence des
» François n'a point de bornes. Avec de tels
» principes ils attendent de leurs femmes la
» pratique des vertus qu'ils ne leur font pas con-
» noître; ils ne leur donnent pas même une idée
» juste des termes qui les désignent. Je tire tous
» les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en
» faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai
» avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne
» me cause pas moins d'étonnement, que tout ce
» que j'ai vû jusqu'ici.

» Si je leur parle de sentimens, elles se défen-
» dent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent
» que celui de l'amour. Elles n'entendent, par
» le mot de bonté, que la compassion naturelle,
» que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant;
» & j'ai même remarqué qu'elles en sont plus
» affectées pour des animaux, que pour des hu-
» mains; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui
» fait faire le bien avec noblesse & discernement,
» porte à l'indulgence & à l'humanité, leur est

» totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion, » en ne révélant qu'à quelques amies, les secrets » frivoles qu'elles ont surpris, ou qu'on leur a » confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette » discrétion circonspecte, délicate & nécessaire, » pour ne point être à charge, pour ne blesser » personne, & pour maintenir la paix dans la » société.

» Si j'essaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices : si je parle » de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriser & à fuir les » vicieux de qualité, je remarque à leur embarras, qu'elles me soupçonnent de parler la » langue Péruvienne, & que la seule politesse » les engage à feindre de m'entendre.

» Elles ne sont pas mieux instruites sur la » connoissance du monde, des hommes & de la » société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur » langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent » correctement ; & je ne m'apperçois pas sans » une extrême surprise, que je suis à présent » plus sçavante qu'elles à cet égard.

» C'est dans cette ignorance que l'on marie » les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors » il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plûpart de maris ne s'en occupent pas davantage. Il seroit encore tems de » réparer les défauts de la premiere éducation ; » on n'en prend pas la peine.

» Une jeune femme, libre dans son apparte-

» ment, y reçoit ſans contrainte les compagnies
» qui lui plaiſent. Ses occupations ſont ordinai-
» rement puériles, toujours inutiles, & peut-
» être au-deſſous de l'oiſiveté. On entretient ſon
» eſprit tout au moins de frivolités malignes ou
» inſipides, plus propres à la rendre mépriſable
» que la ſtupidité même. Sans confiance en elle,
» ſon mari ne cherche point à la former au ſoin
» de ſes affaires, de ſa famille, & de ſa maiſon.
» Elle ne participe au tout de ce petit Univers,
» que par la repréſentation. C'eſt une figure d'or-
» nement, pour amuſer les curieux; auſſi pour
» peu que l'humeur impérieuſe ſe joigne au goût
» de la diſſipation, elle donne dans tous les tra-
» vers, paſſe rapidement de l'indépendance à la li-
» cence; & bientôt elle arrache le mépris &
» l'indignation des hommes, malgré leur pen-
» chant & leur intérêt à tolérer les vices de la
» jeuneſſe, en faveur de ſes agrémens.

» Il faut pourtant ſe garder de croire, qu'il
» n'y ait point ici de femme de mérite. Il en
» eſt d'aſſez heureuſement nées, pour ſe donner
» à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuſe.
» L'attachement à leurs devoirs, la décence de
» leurs mœurs, & les agrémens honnêtes de
» leur eſprit, attirent ſur elles l'eſtime de tout
» le monde. Mais le nombre de celles-là eſt ſi
» borné, en comparaiſon de la multitude; qu'el-
» les ſont connues & révérées par leur propre
» nom. Qu'on ne croye pas non plus que le dé-
» rangement de la conduite des autres vienne
» de leur mauvais naturel. En général il me ſem-
» ble que les femmes naiſſent ici, avec toutes
» les diſpoſitions néceſſaires pour égaler les hom-
» mes en mérite & en vertus. Mais comme s'ils

» en convenoient au fond de leur cœur, & que
» leur orgueil ne pût supporter cette égalité,
» ils contribuent en toute maniere à les rendre
» méprisables, soit en manquant de considéra-
» tion pour les leurs, soit en séduisant celles des
» autres.

» Quand on saura qu'ici l'autorité est entiere-
» ment du côté des hommes, on ne doutera point
» qu'ils ne soient responsables de tous les dé-
» sordres de la société. Ceux qui par une lâche
» indifférence laissent suivre à leurs femmes le
» goût qui les perd, sans être les plus coupables,
» ne sont pas les moins dignes d'être méprisés;
» mais on ne fait pas assez d'attention à ceux
» qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse &
» indécente, entraînent leurs femmes dans le
» déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

» Et en effet, comment ne seroient-elles pas
» révoltées contre l'injustice des Loix, qui to-
» lerent l'impunité des hommes, poussée au mê-
» me excès que leur autorité.... Un mari, sans
» craindre aucune punition, peut avoir pour sa
» femme les manieres les plus rebutantes; il
» peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles
» qu'excessives, non-seulement son bien, celui
» de ses enfans, mais même celui de la victime
» qu'il fait gémir presque dans l'indigence,
» par une avarice pour les dépenses honnêtes,
» qui s'allie très-communément ici avec la pro-
» digalité. Il est autorisé à punir rigoureusement
» l'apparence d'une légere infidélité, en se li-
» vrant sans honte à toutes celles que le liberti-
» nage lui suggere. Enfin, il semble qu'en Fran-
» ce les liens du mariage ne soient réciproques,
» qu'au moment de la célébration, & que dans

» la ſuite les femmes ſeules y doivent être aſſu-
» jetties.

» Je penſe & je ſens que ce ſeroit les hono-
» rer beaucoup, que de les croire capables de con-
» ſerver de l'amour pour leur mari, malgré l'in-
» différence & les dégoûts, dont la plupart ſont
» accablées. Mais qui peut réſiſter au mépris !

» Le premier ſentiment que la nature a mis
» en nous, eſt le plaiſir d'être ; & nous le ſentons
» plus vivement & par dégrés, à meſure que
» nous nous appercevons du cas que l'on fait de
» nous.

» Si la poſſeſſion d'un meuble, d'un bijou,
» d'une terre, eſt un des ſentimens les plus
» agréables que nous éprouvions, quel doit être
» celui qui nous aſſure la poſſeſſion d'un cœur,
» d'une ame d'un Etre libre, indépendant &
» qui ſe donne volontairement, en échange du
» plaiſir de poſſéder en nous les mêmes avan-
» tages.

» S'il eſt vrai, que le deſir dominant de nos
» cœurs ſoit celui d'être honoré en général, &
» chéri de quelqu'un en particulier, conçoit-on
» par quelle inconſéquence les François peuvent
» eſpérer qu'une jeune femme, accablée de l'in-
» différence offençante de ſon mari, ne cherche
» pas à ſe ſouſtraire à l'eſpece d'annéantiſſement
» qu'on lui préſente ſous toutes ſortes de for-
» mes ? Imagine-t-on qu'on puiſſe lui propoſer
» de ne tenir à rien, dans l'âge où les prétentions
» vont toujours au-delà du mérite ? Pourroit-on
» comprendre ſur quel fondement on exige
» d'elle la pratique des vertus, dont les hommes
» ſe diſpenſent, en leur refuſant les lumieres &
» les principes néceſſaires pour les pratiquer ?

» Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est
» que les parens & les maris se plaignent réci-
» proquement du mépris que l'on a pour leurs
» femmes & leurs filles; & qu'ils en perpétuent
» la cause de race en race, avec l'ignorance,
» l'incapacité, & la mauvaise éducation ».

On souhaiteroit, Madame, que la jeune Péruvienne, qui a si bien étudié nos mœurs, se fût également appliquée à imiter, par son stile, le naturel de nos expressions, & à donner une tournure plus aisée à certaines phrases trop recherchées. Vous avez dû, Madame, en voir plus d'un exemple dans quelques-uns des morceaux que j'ai cités : Zilia écrit à son Amant, que les François ont choisi le superflu pour objet de leur culte.

» On lui consacre les arts, qui sont ici au-
» dessus de la nature : ils semblent ne vouloir
» que l'imiter, ils la surpassent; & la maniere
» dont ils font usage de ses productions, paroit
» souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent
» dans les jardins, & presque dans un point de
» vûe les beautés qu'elle distribue avec économie
» sur la surface de la terre; & les élémens sou-
» mis semblent n'apporter d'obstacles à leurs en-
» treprises, que pour rendre leurs triomphes
» plus éclatans.

» On voit la terre étonnée nourrir, & élever
» dans son sein les plantes des climats les plus
» éloignés, sans besoin, sans nécessités apparen-
» tes, que celles d'obéir aux arts & d'orner l'i-
» dole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui
» semble n'avoir de consistance que par les vais-
» seaux qui la contiennent, & dont la direction
» naturelle est de suivre toutes sortes de pentes,

» se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans
» les airs, sans guide, sans soutien, par sa pro-
» pre force, & sans autre utilité que le plaisir
» des yeux.

» Le feu, continue Zilia, le feu, ce terrible
» élément, je l'ai vû renonçant à son pouvoir
» destructeur, dirigé docilement par une puissan-
» ce supérieure, prendre toutes les formes qu'on
» lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau
» de lumiere sur un Ciel obscurci par l'absence
» du soleil, & tantôt nous montrant cet astre di-
» vin descendu sur la terre avec ses feux, son
» activité, sa lumiere éblouissante; enfin dans un
» éclat qui trompe les yeux & le jugement».

Ce style empoulé est pardonnable à une Etrangere à qui il échappe de tems-en-tems des façons de parler propres de son pays. Mais ce qu'on ne lui passera pas si aisément, ce sont des sentimens qui ne peuvent convenir dans aucun pays du monde, quand on est né sur le Trône, ou destiné à y monter. L'amour doit toujours céder à la gloire; & la plus grande gloire est celle de régner. Une ame véritablement grande ne s'écarte jamais de ces sentimens : on souffre de les voir effacés du cœur de Zilia.

» Abandonnes ton Empire, mon cher Aza.
» Achettes ta vie & ta liberté au prix de ta puis-
» sance, de ta grandeur, de tes trésors. Il ne te
» restera que les dons de la nature; nos jours se-
» ront en sûreté. Riches de la possession de nos
» cœurs, grands par nos vertus, puissans par no-
» tre modération, nous irons dans une cabane
» jouir du ciel, de la terre & de notre ten-
» dresse.

» Tu feras plus Roi, en régnant sur nos ames, » qu'en doutant de l'affection d'un peuple in- » nombrable; ma soumission à tes volontés te fe- » ra jouir, sans tyrannie, du beau droit de com- » mander. En t'obéissant, je ferai retentir ton » empire de mes chants d'allégresse ».

On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce sentiment, beaucoup d'amour & de tendresse; il seroit à souhaiter qu'il y eût autant d'élévation & de véritable grandeur. Cette façon d'aimer ne peut convenir qu'à des ames du commun; encore les entend-on s'exprimer bien différemment. Loin de vouloir abandonner une Couronne, le premier de leurs vœux est d'en posséder, pour les offrir à l'objet de leur amour.

Je ne voudrois une Couronne,
Que pour l'offrir à vos appas;
Mais par malheur, je n'en ai pas,
Je n'ai qu'un cœur, je vous le donne.

Cela s'appelle faire paroître des sentimens au-dessus de son état. Mais être né pour le Trône, & consentir à ne pas régner, pour aimer plus à son aise, ce n'est pas en avoir de bien dignes de sa naissance.

Ah! qu'on remarque bien plus de grandeur dans l'Amante de Titus. Elle aime l'Empereur; & elle le quitte, pour le laisser régner avec gloire.

Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'allarmes;
Ni que par votre amour l'Univers malheureux,

Dans le tems que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans, jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour;
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste;
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus;
Adieu, Seipneur, régnez; je ne vous verrai plus.

C'est ainsi que cette Princesse préfere à son amour la gloire de son Amant, tandis que Zilia voudroit sacrifier le Trône de son Amant aux charmes de son amour.

On dira peut-être qu'un Prophéte de sa nation avoit prédit la destruction de l'Empire des Incas; qu'Aza ne devoit plus espérer de régner; & que c'est pour le consoler de la perte de sa Couronne, qu'elle lui offre l'empire de son cœur. Mais on voit dans la neuvieme de ses lettres, qu'elle n'ajoûte pas beaucoup de foi à cette prédiction; puisqu'elle se flatte toujours de revoir son cher Aza, de régner avec lui, de combler d'honneurs & de richesses le Cacique bienfaisant qui les rendra l'un à l'autre.

Parmi ce qu'il y avoit de plus curieux à voir à Paris, lorsque Zilia y arriva, l'Opéra est ce qui fixa principalement son attention. Un savant de profession ne manqueroit pas de faire observer ici un Anacronisme. Comment se peut-il faire, diroit-il, que Zilia ait vû l'Opéra, puisque ce spectacle ne fut introduit en France, qu'environ cent ans après qu'elle y fut arrivée?

arrivée. Ce fut presqu'au commencement du seiziéme siécle, ajoûteroit-il, que les Espagnols, sous Charles-Quint, détruisirent la domination des Incas au Pérou; & ceux qui font remonter le plus haut l'établissement de l'Opéra en France, n'en fixent l'époque qu'au tems de Marie de Médicis; d'autres même prétendent, que ce fut le Cardinal Mazarin qui apporta le goût de ce spectacle à Paris. L'Abbé Perrin fut le premier qui vers le milieu du dernier siécle, y hasarda des paroles françoises; mais les représentations en musique & en machines, ne commencerent à paroître dans leur perfection, que du tems de Quinault & de Lully.

C'est ainsi, que par un grand étalage d'érudition, il concluëroit avec l'air du triomphe, que Zilia n'a point été à l'Opéra. Mais on lui répondra, comme aux Critiques de Virgile, que le but d'un Auteur est de plaire; qu'importe qu'Enée ait vécu trois siécles après Didon, si c'est dans le récit de leurs amours que Virgile se fait lire avec plus de plaisir.

Ce qu'on pourroit reprocher avec plus de raison à l'Auteur des Lettres Péruviennes, c'est l'infidélité d'Aza, qui abandonne sa maîtresse avec autant d'inhumanité, que le Héros Troyen se sépara de la Reine de Carthage. Il est vrai que dans le Roman, comme dans l'Enéide, c'est la religion qui autorise, & même qui prescrit cette espece de divorce: ce sont les Dieux qui ordonnent à Enée d'aller en Italie; ce sont nos loix qui défendent à Aza d'épouser sa parente. Mais pourquoi les supposer unis par des liens incompatibles avec

ceux de l'hymen? Un degré de parenté de moins rendoit Zilia à son Amant, & épargnoit aux lecteurs la douleur de la voir abandonnée.

On pardonne à Virgile d'avoir rendu son Héros infidéle; sa fuite est suivie de tant de faits intéressans, qu'on seroit fâché de lui voir finir ses aventures à Carthage; au lieu que l'infidélité d'Aza n'a d'autre suite, que le malheur de Zilia, & le chagrin de ceux qui s'intéressent à elle.

Il falloit de plus, ou que Zilia connût bien peu l'amour, pour croire que Déterville pût en guérir par l'étude de la philosophie; ou qu'elle n'eût pas envie de lui tenir rigueur, pour l'inviter à venir avec elle passer ses jours dans la solitude.

» Venez, Déterville, venez apprendre de moi » à économiser les ressources de notre ame, & » les bienfaits de la nature; venez apprendre à » connoître les plaisirs innocens & durables; venez en jouir avec moi; vous trouverez dans » mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager » de l'amour.

Elle lui avoit dit, un peu auparavant: il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante, & d'en chasser l'ennui. Elle avoit raison: & il en est un sur-tout, qui ne peut jamais manquer de réussir, c'est d'y mêler un peu d'amour. Ils en étoient bien persuadés l'un & l'autre; je crois même qu'ils n'étoient pas éloignés de s'en servir.

Mais quelqu'envie qu'en eût Zilia, elle n'étoit pas assez sincére pour en convenir; cette fille du soleil étoit quelquefois trop dissimu-

lée; rien ne le prouve mieux, que l'ignorance affectée qu'elle fit paroître sur les premieres marques que Déterville lui donna de sa passion. » Ses yeux s'animerent, dit-elle à Aza ;
» son visage s'enflamma; il vint à moi d'un air
» agité ; il parut vouloir me prendre dans ses
» bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra
» fortement la main, en prononçant d'une voix
» émue : non. . . Le respect. . . La vertu ...
» & plusieurs autres mots que je n'entends pas
» mieux ; & puis il courut se jetter sur son siége,
» où il demeura la tête appuyée dans ses mains,
» avec tous les signes d'une profonde douleur.
» Je fus allarmée de son état, ne doutant pas
» que je ne lui eusse causé quelque peine ; je
» m'approchai de lui, pour lui en témoigner
» mon repentir ».

Voilà donc Zilia qui prend tous ces signes d'amour pour des marques de mécontentement : dans une lettre précédente, elle avoit déjà représenté Déterville, prosterné respectueusement à ses pieds, les yeux tendrement attachés sur elle, gardant un silence profond, ou ne s'exprimant que par des soupirs. Mais à l'entendre, elle ne sçait ce que tout cela signifie ; elle ne distingue point là dedans, les caracteres sensibles de l'amour. Cependant, les yeux de Déterville, ces yeux tantôt animés & pleins de feu, tantôt tendres & languissans, étoient le vrai langage d'un Amant ; on connoît cet idiôme dans tous les pays du monde ; & le cœur de Zilia ne devoit pas l'ignorer ;

Le langage des yeux est d'un charmant usage ;
A deux cœurs bien unis il offre mille appas :

Mais à quoi sert ce langage,
Si l'un des deux ne l'entend pas?

Zilia l'entendoit certainement très-bien; mais elle vouloit se faire un mérite auprès de son Amant, de cette prétendue simplicité, & faire dire à Aza comme Arnolphe:

Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.

Aza cependant n'en étoit pas la dupe; il savoit qu'autrefois il s'étoit servi, avec elle, du même langage que Déterville; elle l'avoit bien entendu alors: pourquoi donc ne l'entendroit-elle pas également aujourd'hui? Elle-même en convient dans sa septiéme lettre, où elle lui dit: » le croirois-tu, mon cher Aza, il y a des » momens où je trouve de la douceur dans ces » entretiens muets (avec Déterville;) le feu de » ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai » vu dans les tiens; j'y trouve des rapports qui » séduisent mon cœur ». La force de la vérité l'oblige quelquefois à être sincére malgré elle.

Mais ce sont là des fautes bien légeres; & elles sont réparées par tant de beautés, qu'on les perd bientôt de vue.

Cet agréable Roman renferme tout ce que la tendresse a de plus vif, de plus doux & de plus touchant. C'est la nature embellie par le sentiment: c'est le sentiment lui-même, qui s'exprime avec une élégante naïveté. L'amour est peint avec des couleurs si vraies, si variées & si intéressantes, que le cœur le plus insensible en seroit

affecté. On partage la joie & la tristesse de Zilia; on souscrit à ses louanges & à sa censure ; on trouve ridicule ce qu'elle ridiculise avec tant de finesse : en un mot, c'est un mêlange adroit de satyre fine de nos mœurs, de saine philosophie, & de peintures fortes & naïves de l'amour.

Je suis, &c.



LETTRE XI.

Cénie, Piéce dramatique.

JE ne crois pas, Madame, que nous ayons beaucoup d'Ouvrages Dramatiques en prose, écrits d'un stile aussi pur, aussi gracieux, aussi poli, que la Comédie de *Cénie*, dont le succès n'a pas rendu Madame de Grafigny moins célébre, que ses *Lettres d'une Péruvienne*.

Dorsainville, homme de condition, avoit eu une affaire d'honneur qui l'avoit obligé de quitter la France, & de passer dans les Pays Etrangers. Tous ses biens avoient été confisqués ; & Orphise son épouse, se trouvoit par-là réduite à la derniere indigence. Il l'avoit laissée enceinte ; & elle étoit accouchée, peu de tems après, d'une fille nommée Cénie.

Un riche vieillard, appellé Dorimont, avoit épousé Mélisse, jeune femme qu'il aimoit tendrement. Celle-ci, dans la crainte, que si son mari mouroit sans enfans, elle ne fût privée de son bien, avoit feint une grossesse ; & un voyage de son époux lui avoit facilité les moyens de supposer un enfant. Cet enfant étoit Cénie, fille d'Orphise ; une femme gagnée par Mélisse, persuada à cette mere infortunée, que sa fille étoit morte peu de jours après sa naissance.

Cénie fut donc regardée comme la fille de Dorimont ; & Mélisse lui donna pour Gouvernante, Orphise elle-même, que son extrême pauvreté avoit réduite à cette triste condition. Elle avoit déjà passé quelques années auprès de sa fille, sans la connoître, lorsque la mort de Mélisse

découvrit ce secret. Cette femme, pressée de ses remords, déclara par écrit en mourant, que Dorimont n'étoit point le pere de Cénie; qu'Orphise en étoit la mere, & qu'elle même n'avoit usé de cette supercherie, que pour assurer sa fortune, en cas que la mort lui enlevât son mari.

Dorimont avoit deux neveux, fils de sa sœur, Méricourt & Clerval. Celui-ci, dans un voyage que des affaires de famille l'avoient obligé de faire dans les Indes, avoit connu Dorsainville; & ils s'étoient liés tous deux d'une amitié fort étroite. Ils étoient l'un & l'autre de retour en France, où Clerval venoit d'obtenir, pour son ami, des lettres de grace. C'est au moment où elles alloient être expédiées, que Dorsainville revoit sa femme, reconnoit sa fille, que Cénie retrouve un pere, & Orphise son époux. Voilà le fond de la Piéce; en voici l'intrigue.

Clerval, neveu de Dorimont, aime Cénie; il en est aimé; & l'un & l'autre n'aspirent qu'à se voir bientôt unis par les liens de l'Hymen. Méricourt la demande aussi en mariage, moins par amour, que pour jouir seul, au préjudice de son frere, de tous les biens de son oncle. Cénie a pour Méricourt autant d'aversion, que de tendresse pour Clerval; & Dorimont ne veut point la contraindre dans le choix d'un époux. Mélisse, dont Méricourt avoit toujours eu la confiance, l'avoit aussi toujours préféré à son frere, pour en faire l'époux de Cénie : c'étoit à lui, qu'en mourant, elle avoit laissé l'écrit fatal qui découvroit le secret de sa naissance. Cénie, en épousant Méricourt, peut renfermer ce secret odieux dans un éternel silence; lui-même ne doute pas que la

honte de son origine, & la crainte de tomber dans une affreuse indigence, ne changent ses sentimens, & qu'elle ne renonce à la main de son frere, pour accepter la sienne. L'intérêt parle pour lui, & l'amour pour Clerval. L'amour l'emporte; Cénie ne balance pas un moment; elle préfere les horreurs de la pauvreté à un hymen qu'elle abhorre.

Je passe au dénouement de la Piéce. Cénie apprend de Méricourt le secret de sa naissance; elle en fait part aussitôt à sa gouvernante & à Dorimont. Instruit par la lettre de Mélisse, que Cénie est la fille d'Orphise, Dorimont ne songe plus qu'à leur procurer à toutes deux, une situation heureuse dans la retraite, à laquelle elles se destinent. Cependant l'infortune de Cénie n'a point changé le cœur de Clerval : plus amoureux que jamais, il persiste toujours à vouloir l'épouser. L'inégalité de leur naissance pourroit y former un obstacle; mais la présence de Dorsainville qu'on apprend être le pere de Cénie, leve toutes les difficultés; & ce mariage, qui met le comble au bonheur des deux Amans, termine heureusement toute la Piéce. La conduite en est simple, la distribution naturelle, toutes les parties parfaitement liées.

Dans le premier acte, Méricourt demande à son oncle la main de Cénie; Dorimont la lui accorde, en cas que sa fille y consente.

Dans le second, Cénie déclare à Orphise son amour pour Clerval, & son éloignement pour Méricourt.

Dans le troisiéme, Méricourt fait voir à Cénie une lettre, qui lui apprend qu'elle est étran-

gere dans la maison de Dorimont ; mais il lui promet là-dessus un profond secret, si elle veut consentir à l'épouser.

Elle persiste dans ses premiers sentimens ; & Méricourt, pour s'en venger, présente à son oncle, dans le quatriéme acte, une autre lettre de Mélisse qui déclare que Cénie est la fille de sa Gouvernante.

Il ne reste donc à la fille & à la mere, que le Couvent pour asyle ; & l'on prend des mesures dans le dernier acte, pour leur assurer à toutes deux un sort heureux dans leur retraite. Clerval charge son ami de les y conduire. Mais au moment que Dorsainville se présente pour leur servir de guide, il reconnoît sa femme, qui lui apprend que Cénie est sa fille ; & les préparatifs du voyage se changent en apprêts de nôces.

Me permettez-vous, Madame, d'exposer ici les beautés qui m'ont le plus frappé dans cette Piéce, avant que d'en rechercher les défauts ?

Rien ne m'y paroît déplacé ; & chaque chose y est exprimée de la maniere qui lui est la plus propre. L'Auteur dit tout ce qu'il faut dire, & ne dit que ce qu'il faut. Nulle expression superflue, nulle phrase inutile ; chaque mot paroît être le seul qui convienne à l'endroit où on l'employe. On ne court point après l'esprit ; c'est le sentiment seul qui domine : il y a de l'esprit cependant ; mais il est placé avec art, & aux endroits seulement, où le sentiment ne sçauroit avoir lieu. Voici ce qui se présente d'abord de plus sentencieux dans les premiers actes.

» Que l'infortune a de détails qui ne sont
» connus que des malheureux ! On soutient avec
» fermeté un revers éclatant ; le courage s'affais-

» se sous le mépris de ceux même que l'on mé-
» prise.

» Les Couvents sont plus l'asyle de la décen-
» ce, que celui du malheur; l'extrême indigence
» n'y est point accueillie.

» Un mari qui n'est point aimé, ne me paroît
» qu'un maître redoutable ; les vertus , les de-
» voirs , la complaisance , rien n'est de notre
» choix, tout devient tyrannique; on fléchit sous
» le joug ; on n'a que le mérite d'un esclave
» obéissant. Mais si l'on trouve dans un époux
» l'objet de tous ses vœux, je crois que le desir
» de lui plaire, rend les vertus faciles ; on les
» pratique par sentiment; l'estime générale en
» est le fruit; on acquiert, sans violence, la seule
» gloire qu'il nous soit permis d'ambitionner.

» On peut faire des malheureux, même sans
» les connoître; mais quelqu'envie qu'on en ait,
» il n'est pas si aisé qu'on le pense, de faire des
» heureux. Cela rebute; & l'on devient dur, faute
» de succès.

» Une jeune personne,en épousant un homme
» âgé, devient une femme intéressante ; pour peu
» que sa conduite soit réguliere, on la plaint, on
» l'admire; elle acquiert du mérite ; ses charmes
» s'embellissent de la décrépitude de son mari;
» il meurt; eût-elle quarante ans, c'est une jeune
» veuve. La caducité d'un vieillard éternise notre
» jeunesse ».

Les sentimens de cette Piéce répondent à la maniere dont elle est écrite. Ils sont nobles, généreux, pleins d'honneur & de vertu.

Et d'abord, quel désintéressement, quelle grandeur d'ame, de la part de Cénie; quand après avoir appris qu'elle n'est point la fille de

Dorimont, Méricourt lui dit : *Eh bien quels ſont à préſent vos ſentimens?* Elle répond, *les mêmes.* Non-ſeulement elle ne veut point acheter une grande fortune par un hymen qu'elle déteſte ; mais elle eſt la premiere à reveler un ſecret, qui lui enléve des biens qu'elle ne peut plus poſſéder ſans injuſtice.

Je remarque un ſentiment de générosité bien louable dans Dorimont. » Jouiſſez de vos richeſ-
» ſes, lui dit Méricourt ; elles vous ont coûté
» tant de périls & de travaux. J'en jouirai, ré-
» pond le généreux vieillard ; je vous rendrai
» tous heureux.

Que Dorſainville témoigne de tendreſſe pour ſon épouſe, & de reconnoiſſance pour Clerval ! Il arrive en France ; & ſon premier ſoin eſt de s'informer de la ſituation de ſa femme, de ce qu'elle eſt devenue, & qui pourra l'inſtruire de ſon ſort. Voilà ce qui l'occupe uniquement ; il paroit indifférent pour tout le reſte ; ou plutôt il ne deſire tout le reſte, qu'autant qu'il pourra le partager avec ce qu'il a de plus cher. » Hélas !
» que me ſervira ce retour de fortune, ſi je
» ne puis la partager avec une épouſe ſi digne
» d'être aimée ! Pardon, cher ami, ſi je ne ſens
» point aſſez le prix de vos bontés ; ma femme
» me tenoit lieu de tout ; ſans elle, il n'eſt point
» de bonheur pour moi ».

Ce ſentiment de tendreſſe ne lui fait cependant pas oublier ce qu'il doit à Clerval ; & ſon cœur s'exprime là-deſſus de la maniere la plus touchante. » Qu'il eſt doux de vous devoir ! Ah !
» cher ami, la reconnoiſſance que vous inſpirez,
» n'eſt point à charge ; elle n'accable point un
» cœur délicat ſous le poids des bienfaits ; elle

» écarte ce que la crainte d'être importun a de
» rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrats ».

Qu'Orphise pense d'une maniere désintéressée, jusques dans l'humiliation de son état ! Elle apprend qu'elle est la mere de Cénie ; elle peut adoucir la rigueur de sa situation ; elle peut rendre sa fille heureuse ; elle n'a qu'à consentir à son hymen avec Clerval ; & elle le refuse, dans la crainte qu'un jour il ne soit pour lui un sujet de repentir.

CLERVAL.

» Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie ; re-
» cevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

» Je l'accepte, Monsieur... Cénie.... est ma
» fille.

CLERVAL.

» Vous êtes sa mere ! Tous mes vœux sont
» remplis.

ORPHISE.

» Non, Monsieur ; reconnoissez l'effet de vo-
» tre aveugle transport ; que ceci vous serve de
» leçon ; je vous rends votre parole ».

Dans Clerval, que de tendresse, que de fidélité, que de constance pour Cénie ! Tout ce que l'amour a de plus vif, de plus délicat, de plus passionné, de plus tendre, éclate avec décence, dans les procédés de cet Amant. Lisez, Madame, la belle Scene, la Scene admirable, où il charge son ami Dorsainville, de conduire lui-même Cénie & sa mere dans un Couvent. Les crain-

tes, les inquiétudes, les allarmes, les transports de l'amour, tout y est exprimé de la maniere la plus vive & la plus énergique.

CLERVAL.

» Ne les présentez pas comme des infortu-
» nées. Les malheurs ne sont pas toujours une
» bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

» Je sçais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

» Qu'elles soient bien traitées : si la pension
» ne suffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

» Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

» Recommandez sur-tout, que l'on vous aver-
» tisse, s'il arrivoit la moindre incommodité à
» Cénie.

DORSAINVILLE.

» Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

» Faites bien sentir que ce sont des femmes
» de mérite. Ce n'est qu'en montrant pour elles
» une grande considération, que vous pourrez
» leur en attirer.

DORSAINVILLE.

» Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

» Qu'il eſt fâcheux, dans de certaines circonſ-
» tances,de ne pouvoir agir ſoi-même !

DORSAINVILLE.

» Quoi ! doutez-vous de mon zéle ?

CLERVAL.

» Non, cher ami. Mais vous ne connoiſſez
» point les deux perſonnes qui méritent le plus
» qu'on s'intéreſſe vivement à elles.

DORSAINVILLE.

» Vous les aimez : cela me ſuffit.

CLERVAL.

» Il faut ſervir les malheureux, avec tant de
» circonſpection, d'égards, & de reſpect !

DORSAINVILLE.

» Qui doit mieux que moi ſavoir les ménager?

CLERVAL.

» Il eſt vrai : mais un homme de courage con-
» tracte une certaine dureté pour lui-même,
» qu'il peut étendre ſur les autres, ſans même
» qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites atten-
» tions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux
» qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

» Je ne manquerai à rien ; je vous en donne
» ma parole.

CLERVAL.

» Quel inconvénient y auroit-il, que je vous
» accompagnasse à cette premiere entrevue? Je
» parlerois vivement; c'est le premier moment
» qui décide : il est important......

DORSAINVILLE.

» De n'en point trop dire. Loin de les servir,
» votre âge, votre ton, pourroient faire un
» mauvais effet. Je crains déjà que vos arrange-
» mens ne nuisent à leur réputation.

CLERVAL.

» Comment?

DORSAINVILLE.

» Par un faste qui me paroit déplacé ».

Dorsainville ajoûte qu'il eût été plus prudent de les mettre sur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

» De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire
» qu'il soit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

» Avez-vous des éclaircissemens là-dessus?

CLERVAL.

» Il n'en est pas besoin : tout parle en elles;
» tout annonce ce qu'elles sont ».

Sur ce que Dorsainville combat le dessein qu'il a pris d'épouser Cénie, il lui répond : » voilà, voilà ce
» que je prévoyois! N'ayant pas de la mere & de la
» fille les mêmes idées que moi, vos soins man-

» queront d'égards ; votre politeſſe ſera humi-
» liante. O Ciel ! s'il vous échappoit!... »

Des ſentimens de cette piéce, je paſſe aux ſituations les plus frappantes. La premiere eſt celle où Méricourt préſente à Cénie, l'écrit funeſte, qui lui apprend qu'elle n'eſt point la fille de Dorimont. Il venoit de dire, qu'il avoit en mains des armes toutes prêtes, pour vaincre ſon inſenſibilité ; on eſt empreſſé de ſavoir de quels moyens il pourra ſe ſervir ; & cette lettre fatale, qui fait ſur Cénie une ſi forte impreſſion, ne cauſe pas aux ſpectateurs une émotion moins ſenſible.

Méricourt ſe retire ; Clerval paroît. L'arrivée de cet Amant forme encore une ſituation heureuſe. Que lui dira Cénie ? Elle n'oſe plus ſe flatter de l'épouſer ; peut-elle encore répondre à ſon amour ? Lui déclarera-t-elle ce que Méricourt vient de lui apprendre ? Lui en fera-t-elle un myſtere ? On ſent qu'elle éprouve un embarras, que le ſpectateur partage avec elle.

La Scene où Méricourt fait voir à Dorimont la ſeconde lettre de Méliſſe, n'eſt pas moins intéreſſante. Cénie reconnoît ſa mere; Orphiſe retrouve ſa fille; cette reconnoiſſance, quoique prévue dans le troiſiéme acte, ne laiſſe pas, dans le quatriéme, de produire un grand effet. Elle touche ; elle intéreſſe, elle attendrit juſqu'aux larmes. Le cœur éprouve tout à la fois, mille mouvemens différens, de joie & de triſteſſe, d'amour & de haine, d'eſpérance & de crainte. On ſe réjouit avec Orphiſe qui retrouve ſa chere Cénie ; on s'afflige avec Dorimont qui la perd : on déteſte le procédé de Méricourt ; on eſt indigné de la perfidie de Méliſſe ; on craint les mauvais deſſeins du neveu ; on

on espere tout de la bonté, de la tendresse, de la générosité de l'oncle ; & le bonheur de Cénie est l'objet de tous les vœux, parce que sa vertu & la douceur de son caractere lui ont gagné tous les cœurs. Tous ces mouvemens se succedent d'abord ; ils se mêlent, se confondent, & causent une agitation vive & agréable, qui dure presque jusqu'à la fin de la Piece.

Par l'attachement de Dorsainville pour sa femme ; la tendresse d'Orphise pour son époux ; par les transports de Clerval, la sensibilité de Cénie, la bonté du cœur de Dorimont, il est aisé de juger quel effet doit produire la derniere Scène du cinquiéme Acte, où tous les personnages se reconnoissent. Les grands mouvemens que chacun d'eux éprouve en particulier, viennent tous se réunir à la fois dans le cœur des assistans. Chaque spectateur croit être en même tems Orphise, Cénie, Dorimont, Dorsainville & Clerval. Il croit avoir les mêmes intérêts, parce qu'il a les mêmes sentimens ; & je ne crains point de dire que cette situation, toute commune qu'elle est, est une des plus heureusement amenées qu'il y ait au Théâtre.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, peut déjà donner une idée de la plupart des caracteres de cette Piece; mais voyons-les plus en détail. Voici comment l'Auteur même nous trace celui de Dorimont.

» C'est un vieillard d'une probité scrupuleuse, » bon par excellence, esclave de l'honneur, en- » nemi des soupçons, & que la crainte d'être » injuste, rend facile à tromper ».

Ses deux neveux ont chacun un caractere opposé. Méricourt est un homme vain, fourbe,

intéressé, qui n'a ni amitié pour son frere, qu'il cherche à desservir auprès de Dorimont, ni attachement pour son oncle, dont il veut surprendre la bonne-foi, ni amour pour Cénie, qu'il ne désire d'épouser qu'à cause des grands biens qu'il en attend.

Clerval au contraire, est un jeune homme d'une candeur charmante, d'une générosité, d'une politesse, d'une attention, & d'une droiture que les défauts de son frere rendent encore plus estimables. C'est un bon parent, un excellent ami, un parfait amant.

Dorsainville est un honnête homme malheureux, qui aime sa femme, & qui connoît tout le prix d'un bienfait. Voilà tout ce que la situation de sa fortune lui permet de paroître.

Le caractère d'Orphise est plus décidé. C'est une femme à grands sentimens, que la raison seule gouverne, & qui est toujours montée sur le haut ton de la sagesse & de la vertu.

Cénie réunit en elle toutes les belles qualités des autres personnages ; elle a la grandeur d'ame d'Orphise, la bonté de Dorimont, la candeur de Clerval. Elle est tendre, reconnoissante, généreuse, compâtissante ; elle joint les charmes de la figure à la justesse de l'esprit ; & l'Auteur enfin semble avoir choisi pour modele de ce rôle, une parente aimable, d'autres disent une *niéce*, dont *Cénie* est l'anagrame. C'est aujourd'hui Madame Helvétius.

Tels sont les principaux personnages de cette Piéce, parmi lesquels il y en a cinq qui sont de très-honnêtes gens. Il n'y a personne qui ne désirât d'avoir de pareils amis, & qui ne voulût leur ressembler ; j'en excepte cependant Orphise, que

je n'aime point. Elle eſt d'une ſévérité qui rebute; elle a toujours la balance à la main pour péſer chaque action, chaque diſcours, au poids de la décence & de la raiſon la plus rigoureuſe. Elle eſt ſi terriblement vertueuſe, qu'elle n'inſpire aucune confiance. On aime Dorimont; on adore Cénie; on eſtime Dorſainville; on s'attache à Clerval; mais on n'a que de l'indifférence pour Orphiſe; peu s'en faut même qu'on ne la haïſſe. C'eſt la ſeule qui ne parle point au cœur dans cette Piéce: ce n'eſt pas faute cependant que Madame de Grafigny ne connoiſſe bien toutes les routes qui y conduiſent. C'eſt au cœur qu'elle s'adreſſe dans preſque toutes les pages de cet Ouvrage; c'eſt au cœur qu'elle parle, lorſque Dorimont dit à Méricourt: » ſi je ne t'eſtimois pas, je pourrois » te faire du bien; mais je ne vivrois pas avec » toi ». C'eſt au cœur qu'elle parle, lorſque Cénie dit à Orphiſe: » Je ſuis ſi malheureuſe, » que je trouve de la douceur à plaindre les in- » fortunés ». C'eſt au cœur qu'elle parle, lorſque, dans un monologue, Orphiſe dit: » On n'eſt » pas tout-à-fait malheureux, quand il reſte du » bien à faire ». Enfin c'eſt au cœur qu'elle parle, quand pour finir la Piéce, elle met ces dernieres paroles dans la bouche d'Orphiſe, » ſi l'ex- » ceſſive bonté eſt quelquefois trompée, elle » n'eſt pas moins la premiere des vertus ».

Les Ouvrages les plus parfaits ne ſont pas toujours exempts de taches. Il y en a quelques-unes dans Cénie; mais elles ſont en petit nombre & fort légeres. J'y remarque quelqu'expreſſions peu exactes & d'autres peu naturelles; par exemple: dans la premiere ſcène du troiſiéme acte, Dorimont dit à Méricourt: *la fineſſe ne*

va guère sans la méchanceté ; il auroit fallu dire *sans la fausseté* ; & la pensée eût été plus juste, & la phrase plus exacte.

Dans la derniere scène du cinquiéme acte, Dorimont dit encore en parlant de Méricourt : *Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde*, SA PATRIE. J'aurois mieux aimé qu'on retranchât ces deux derniers mots, que bien des gens n'ont pas entendus, & qui ont, en effet, besoin de Commentaire. Voici, je crois, le sens dans lequel l'Auteur les prend. Méricourt est un homme faux ; le grand monde est le séjour de la fausseté ; le grand monde est donc le séjour, la patrie, l'élément, l'air natal de Méricourt ; cela me paroît trop recherché.

Cénie dit aussi, au sujet de Méricourt ; car il semble que ce n'est qu'en parlant de lui, que l'Auteur se soit trompé ; ce qui fait l'éloge de son cœur Voici donc ce que dit Cénie : *en lui ôtant la fausseté, il ne lui resteroit pas même l'apparence des vertus*. C'est tout ce qu'on pourroit dire du plus méchant & du plus hipocrite de tous les hommes. Ce portrait est trop chargé ; & Méricourt ne méritoit pas qu'on le peignît avec des couleurs si affreuses, surtout au moment où Cénie le peint de la sorte ; c'est-à-dire, avant qu'il lui eût révélé le secret de sa naissance. Un homme à qui on ne reproche que de la dissimulation, n'est pas pour cela dénué de toutes les vertus.

Sur la ressemblance que l'on a trouvée entre le drame de *Cénie* & celui de *la Gouvernante*, on a crû que M. de la Chaussée avoit pris l'idée de sa Piéce dans le manuscrit de Madame de Grafigny, qui avoit fait la sienne long-tems auparavant ; mais je sçais de Madame de Grafigny elle-même, que

c'est à tort que l'on a soupçonné cet Académicien de ce larcin littéraire ; il n'a jamais vû ni lû Cénie, que depuis que l'Auteur l'a donnée au Public.

M. des Longs-Champs, jeune Poëte, qu'une mort prompte a enlevé au Parnasse, s'étoit donné la peine de mettre en vers la Piéce de Madame de Grafigny ; & son Ouvrage imprimé offre des traits de comparaison, qui lui font honneur. Voici comme il a rendu l'endroit où Cénie dit : » je me suis fait une idée différente du mariage : » un mari qui n'est point aimé, ne me paroît qu'un » maître redoutable. Les vertus, les devoirs, » la complaisance, rien n'est de notre choix ; tout » devient tirannique ; on fléchit sous le joug ; » on n'a que le mérite d'un esclave obéissant. » Mais si l'on trouve dans un époux, l'objet de » tous ses vœux, je crois que le desir de lui plai- » re rend les vertus faciles. On les pratique par » sentiment ; l'estime générale en est le fruit ; » on acquiert, sans violence, la seule gloire qu'il » nous soit permis d'ambitionner.

Madame, là-dessus je pensois autrement.
En effet, un mari qu'on aime foiblement,
Ne paroît à mes yeux qu'un maître redoutable :
Les devoirs à remplir n'offrent rien d'agréable :
Les égards, les vertus, rien n'est de notre choix ;
Tout devient incommode ; on fléchit sous les Loix.
Sous le joug d'un tyran, qui nous traite en esclave,
Et fait des plus doux nœuds, les plus rudes entraves.
Mais quand un époux fait l'objet de tous nos vœux,
Par desir de lui plaire, on devient vertueux.
On remplit ses devoirs par goût, sans répugnance ;
L'estime universelle en est la récompense.

Sans qu'il on coûte enfin, on jouit du bonheur,
Qui seul peut nous charmer, & flatter notre cœur.

Le Poëte, comme vous voyez, Madame, a rendu assez exactement les pensées de Madame de Grafigny; mais il y a beaucoup plus d'énergie & de force dans la prose.

Au sortir de la premiere représentation de Cénie, M. l'Abbé de l'Attaignant fit les vers suivans.

Je reviens de ta Comédie,
Grafigny, les larmes aux yeux:
Que j'aime la tendre Cénie,
Et ses sentimens généreux.

Dans son portrait que tu nous traces;
Que de charmes, que d'agrémens;
Que de vertus, & que de graces;
Que d'esprit & de sentimens!

Quelle délicatesse extrême;
Que d'héroïsme en tes portraits!
Ah! qu'il faut en avoir toi-même,
Pour s'exprimer comme tu fais!

Je ne vous dirai rien d'une autre Piéce de Madame de Grafigny, jouée sans succès, sous le titre de la *Fille d'Aristide*. L'Auteur fut sensible à cette chûte; & l'on a cru qu'elle n'avoit pas peu contribué à sa mort.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

JE ne connois rien d'imprimé de Madame le Marchand, que le Conte de *Boca*, inséré dans un Recueil publié en 1735, sous le titre de *Nouveaux Contes Allégoriques*. Cette femme, morte il y a près de vingt cinq ans, a laissé quelques autres Ouvrages manuscrits, qu'elle lisoit à ses amis, en leur demandant, sur ses productions, le secret le plus inviolable. Elle étoit fille de Joseph François Duché, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & Auteur de plusieurs Ouvrages dramatiques, tels que les Tragédies de Jonathas, d'Absalon & de Débora, Piéces saintes, qu'il avoit faites pour Saint Cyr, & qui furent jouées aussi sur la scène françoise. Nous avons encore de lui quatre Opéra, dont le meilleur est Iphigénie. Mad. le Marchand.

La fille de M. Duché lui a fait honneur par son esprit, ses talens & son goût pour l'étude. Elle joignoit à ces qualités heureuses, toutes celles qui rendent une femme aimable & estimable. Elle avoit épousé M. Le Marchand de la Méry, Receveur-général des Domaines & Bois de la Généralité de Soissons; elle étoit en société avec beaucoup de gens d'esprit, & a composé plusieurs Ouvrages en différens genres, quoiqu'elle ne craignît rien tant, que la réputation de femme Auteur; aussi n'a-t'elle fait imprimer, comme je l'ai dit, que le Roman de Boca; encore ne parut-il pas sous son nom. Mais quoique le Recueil où il se trouve, s'annonce pour être

d'un M. D ***, il eſt bien véritablement de Madame Le Marchand.

Boca, Conte.

Boca, fils d'un Sculpteur de Lima, élevé dans l'art de ſon pere, après la mort de ſes parens, s'occupe pour gagner ſa vie, à faire de petites boëtes d'yvoire. Pluſieurs inconnus viennent ſucceſſivement en acheter, & les lui payent au-delà de ce qu'il en demande. Il cache en différens coffres, l'argent qu'il reçoit ; mais toutes les fois qu'il en veut prendre pour ſon uſage, il ne trouve, au lieu d'argent, que des mouches & des fourmis. Un jour qu'il avoit réſolu de ſe défaire de ces coffres, dont la vue augmentoit ſon chagrin, il vit, en les ouvrant, dans l'un une baguette d'ébène, qu'il mit dans ſa poche ; dans l'autre, un oiſeau d'une beauté merveilleuſe, qui ſortoit d'une coque. L'oiſeau vole dans la chambre ; il eſt attaqué par une araignée d'une groſſeur extraordinaire ; il fait un cri ; & ils diſparoiſſent l'un & l'autre. Etonné de ce prodige, Boca veut tirer ſa baguette ; il trouve ſa poche pleine de piéces d'or ; il remet cet argent dans un coffre ; & chaque jour pareil bonheur lui arrive. Après un certain tems, il va pour prendre toutes ces ſommes ; mais elles ſont changées en un billet, par lequel on lui ordonne de voyager vers l'Orient, & de marcher toujours devant lui pour devenir heureux. L'humanité, dont on lui fait un devoir indiſpenſable, doit en être le moyen.

Boca s'embarque & fait voile pour l'Iſle de Java. La navigation fut heureuſe ; mais voulant ſe rendre au Japon, il ne trouva point de vaiſſeau pour le tranſporter. Ici, la puiſſance de la féerie lui préſente un petit oiſeau qu'il ſuivit tou-

jours sur le rivage, & qui lui servit de guide jusqu'à ce qu'il se fût élancé, comme lui, dans un léger esquif, rempli d'oiseaux qui faisoient la manœuvre. Toutes les commodités de la vie s'y rencontrent. Enfin la nacelle prend terre ; & Boca se voit dans le plus beau pays du monde. Il éprouve plusieurs aventures qui tendent à l'arrêter en chemin, contre l'ordre exprès de l'Oracle, de marcher toujours ; mais trésors, délices, plaisirs, rien ne le tente ; il n'envisage que l'ordre du Ciel qu'il doit accomplir. Quelle fut son épouvante, lorsque s'avançant à des cris douloureux, il vit une jeune femme charmante, que deux hommes lioient à un arbre ! La pitié le fait voler au secours de l'infortunée ; & les deux hommes levant le bras sur lui, pour l'immoler, demeurent immobiles. Boca se rassure, & délivre, à leurs yeux, la belle inconnue, qui lui dit en souriant : » Boca, que peux-tu craindre ; ne t'est-il pas » prescrit d'être humain ? Suis-moi ; tu vas passer par ta derniere épreuve ». A la douceur de ses paroles, Boca la prit pour une Divinité secourable, de qui dépendoit sa destinée. La derniere épreuve est un peu violente ; on le fait passer par des bois affreux, où Boca, l'invincible Boca, s'évanouit de lassitude & de frayeur. A son réveil, il se trouve dans un Palais, dont la beauté fait honneur à l'imagination de la Fée qui le décrit : on ne vit jamais rien de plus voluptueux que les jardins. L'aimable inconnue avoit disparu. C'est-là qu'il apperçoit une statue d'un travaille divin. Son attitude étoit des plus touchantes, & marquoit une extrême douleur. Boca frappé d'admiration, s'écrie dans son transport : « qui t'a placée dans cette solitude ? La haine &

» la jalousie, répond la statue. » Boca recule d'effroi, puis se rassure, & lie conversation avec la statue. C'étoit une Princesse, ainsi métamorphosée par la fureur jalouse d'un mauvais génie. Boca rompt ce charme ; & la statue lui paroît la plus belle personne du monde. Comme il étoit armé de la baguette, il s'en servit à l'ordre de la Princesse, pour rendre à tout ce qui étoit métamorphosé dans le Palais, son état naturel. Alors un grand bruit, comme celui de toute une compagnie nombreuse, se fit entendre ; & les airs retentirent du nom d'*Abdelazis* & de *Sedy-Assan*. On emmene Boca dans un magnifique appartement pour y souper; après le repas, l'adorable Abdelazis ne peut se dispenser de raconter ses aventures à son généreux Libérateur.

Fille du Roi de l'Ile d'Ebenne, & de la Princesse de l'Ile d'Yvoire, elle eût à sa naissance, la Fée Bienfaisante pour protectrice. Toutes les autres Fées la douerent de mille vertus. Il n'y eut que la Fée envieuse, qui lui fut contraire ; & elle voulut que la jeune Princesse possédât entierement le cœur du Prince Kirabanou, son neveu, que son esprit plein d'artifice & de soupçon, avoit fait nommer le Prince jaloux. L'ordre des destinées étoit, que si Abdélazis pouvoit ne point voir d'autre homme, que Keribanou, jusqu'à ce qu'elle eut atteint sa quinziéme année, on la pourroit soustraire aux infortunes qu'on lui préparoit. Pour la garantir, on fit construire, dans un lieu écarté, un Palais où la Princesse fut élevée. On lui donna des gouvernantes & des compagnes ; & parmi ces dernieres, il y en eut une, nommée Zineby, à laquelle elle s'attacha singuliérement. Un jour qu'elles se promenoient en-

semble sur le rivage de la mer, elles apperçurent une jeune & belle personne couchée sur le sable.
» Elle étoit profondément endormie, dit la
» Princesse; & son habillement différoit peu du
» nôtre; une robe blanche, brodée d'or, enri-
» chie de perles, & de pierres de différentes cou-
» leurs, lui descendoit sur les pieds: quoiqu'elle
» fut imbibée d'eau, son éclat & sa richesse at-
» tirerent l'admiration de Zíneby; mais ne
« m'occupant que des charmes de sa personne,
» à quoi t'amuses-tu, lui dis-je? Regarde quels
» traits, quel air de douceur, que de graces sont
» répandues sur cet aimable visage! Ces che-
» veux, malgré l'humidité des flots, n'ont rien
» perdu de leur beauté; non, Zineby, je n'ai ja-
» mais rien vû de pareil. Sçachons qui est cette
» fille. Eveillons-là; je meurs d'impatience d'ap-
» prendre ce qui l'a conduite en ces lieux. Je me
» baissai ensuite; & prenant la main de l'incon-
» nue, je l'éveillai: ses premiers regards tombe-
» rent sur moi; & j'y vis briller un feu qui ache-
» va de me la faire paroître charmante: ma vue
» sembla la surprendre; & se relevant avec préci-
» pitation, ô Dieux, s'écria-t'elle, toutes les
» beautés de la terre réunies ensemble s'offrent
» à mes regards. Aussitôt se jettant à mes pieds,
» je croyois, continua-t'elle, que ma mort alloit
» satisfaire le courroux des Dieux: mais quelle
» que soit désormais ma destinée, je ne dois plus
» m'en plaindre; puisqu'ils me permettent d'a-
» dorer en vous leur plus parfait Ouvrage. Cette
» louange me parut outrée; mais comme je me
» sentois portée à aimer celle qui me la donnoit,
» je lui pardonnai aisément. Pourquoi vouloir
» mourir, lui dis-je, en lui tendant la main pour

» la relever. Non, ma chere fille; vous vivrez;
» je veux prendre soin de vos jours.

» Zineby seconda les caresses que je lui fis; l'in-
» connue les reçut avec une espece de confusion,
» & beaucoup de graces: le besoin qu'elle avoit
» de changer d'habit, nous fit prendre le chemin
» du Palais; je l'interrogeai sur sa naissance,
» & lui demandai quelle Fée l'avoit conduite en
» ce lieu; elle me parut embarrassée de répon-
» dre, & me pria d'attendre qu'elle eût pris un
» peu de repos pour me satisfaire. L'ayant pres-
» sée de me dire au moins son nom; après un
» moment de silence, je m'appelle Zobéide,
» me dit-elle; mais vous, charmante personne,
» ne m'apprendrez-vous point qui vous êtes,
» & dans quel pays je suis? Vous êtes, dans mon
» Royaume, lui dis-je; & je m'appelle Abdélazis.
» A ces mots, elle me parut tomber dans une pro-
» fonde rêverie: cependant nous arrivâmes au
» Palais; & Zineby ayant apporté l'habit d'une
» de mes femmes, nous voulûmes toutes deux
» aider Zobéide à s'habiller; mais par respect
» pour mon rang, elle ne le voulut pas souffrir;
» nous la laissâmes en liberté; & Zinéby & moi
» nous étant retirées dans la chambre prochaine,
» ma chere amie, lui dis je, je suis dans une
» étrange inquiétude; qu'allons-nous faire de
» Zobéide? Nous l'emmenerons au Palais, ré-
» pondit-elle; & je ne doute pas que toutes mes
» compagnes ne la voyent, avec plaisir, augmenter
» votre Cour; elle leur sera chere, puisqu'elle a
» sçu plaire à leur Princesse. Non, non, tu te
» trompes, Zineby; elle feroit des jaloux; & je
» la perdrois; que sçais-je, si ma gouvernante
» voudroit permettre qu'elle restât avec nous? Je

» crains même que l'on ne nous surprenne ; si tu
» m'aimes, aide-moi à la cacher, au moins pour
» quelques jours : mais comment faire ? Le so-
» leil est prêt à se coucher ; il faut que nous nous
» retirions : dis-moi donc, que veux-tu que je
» fasse ? tu ne trouves rien ? Ah ! Zineby, tu n'as
» pas aujourd'hui tant d'esprit qu'à l'ordinaire.
» Laissons Zobéide ici, me répondit Zineby (ce
» lieu étoit un petit Palais, appellé *le Palais des*
» *Plaisirs*) ; elle y trouvera une partie des choses
» qui lui seront nécessaires ; & je me charge du
» reste; vous y venez tous les jours; vous la verrez;
» & pour me venger de la querelle que vous venez
» de me faire, je partagerai ce plaisir avec vous.
» J'approuvai son idée ; & l'ayant tendrement
» embrassée, nous allâmes retrouver Zobéide ;
» nous lui dîmes que des raisons importantes
» nous forçoient à la laisser dans cette solitude ;
» qu'elle n'y manqueroit de rien, & que le len-
» demain nous lui en apprendrions davantage.
» Ah ! dit Zobéide, en soupirant, tout me man-
» quera, puisque je vais vous perdre; vous m'allez
» quitter. Il le faut, ma chere fille, lui répondis-
» je ; mais ce ne sera pas pour long-tems ; je vous
» conjure cependant, de ne pas sortir de cet en-
» droit, que nous ne vous le permettions : nous
» l'embrassâmes; & nous nous rendîmes au Palais.
» Le lendemain l'heure où j'avois coutume
» d'aller au Palais des plaisirs, me parut venir avec
» une lenteur qui me désespéroit ; elle arriva
» enfin ; nous partîmes Zineby & moi ; Zobéide
» me revit avec une joie qui augmenta la mien-
» ne ; je la trouvai plus belle que le jour précé-
» dent ; mais à la vivacité de ses yeux se joignoit
» une langueur qui m'affligea ; je craignis qu'elle

» ne fût causée par l'ennui de se voir seule dans
» ce Palais ; je fis ce que je pus pour l'engager
» à rester encore quelques jours dans cette soli-
» tude. Ayant entendu nommer le Prince Jaloux,
» ah ! belle Abdélazis, me dit-elle, vous avez
» donc un Amant, un Amant favorisé des Fées,
» & sans doute aimé de vous, ajouta-t'elle, avec
» un soupir ? Plût aux Dieux, répondis-je, que
» j'eusse pour lui de l'amour ; je ne serois pas
» tant à plaindre ! Mais, Zobéide, ne parlons
» que de vous ; je laisse à Zineby de vous dire le
» secret de mon cœur ; apprenez-moi qui vous
» êtes, & qui vous a conduite dans ce lieu ?
» Je suis, me répondit-elle, une infortunée,
» persécutée de ses parents. Il n'y a pas long-tems
» que j'ai perdu ceux de qui je tenois la vie ;
» ils possédoient des biens assez considérables
» dans un Royaume éloigné du vôtre. Ils con-
» fierent ma jeunesse à des personnes, à qui je
» devois être chere ; mais qui, non contentes d'a-
» voir usurpé les biens qui m'appartenoient, con-
» çurent le dessein de s'en assûrer par ma perte ;
» ils attenterent plusieurs fois à ma vie, & me
» contraignirent à fuir mon pays, pour me dé-
» rober à leur cruauté. Un petit nombre de gens
» attachés à moi, se sont chargés de me conduire
» dans des lieux, où je n'aurois rien à craindre
» pour mes jours. Ils se sont embarqués ; & leur
» amitié leur a fait partager avec moi les dangers
» de la mer : mais les Dieux me réservant au
» bonheur de tomber entre vos mains, exciterent
» hier une si furieuse tempête, que notre vais-
» seau, après avoir été quelque tems agité des
» vents, fut à la fin brisé par la foudre, & dis-
» persé en mille éclats....

» Un reste d'espoir me fit saisir une planche
» qui, poussée par les flots, me porta jusques sur
» le rivage : c'est-là, ma belle Princesse, qu'épui-
» sée de fatigue, je cédai au sommeil, ou plutôt
» à ma foiblesse : je vous vis ; & oubliant tous
» mes malheurs, je sentis naître en mon cœur,
» la joie, l'espérance, &..... elle baissa les yeux
» sans achever ; mais Zineby prenant la parole,
» & voyant que je laissois échapper quelques
» larmes, qu'avez-vous donc, ma Princesse, me
» dit-elle ; vous pleurez ? Tu devrois être bien
» honteuse, de ne pas faire comme moi, lui
« dis-je : Zobéide s'est vue prête de perdre le
» jour ; & tu ne pleures pas ! Quoi ! ce triste récit
» ne t'a point émue ? Je jouis, répondit-elle, du
» plaisir de l'en voir délivrée ; & son bonheur
» présent efface en moi les impressions de ses
» peines passées.

» Le lendemain nous retournâmes voir Zo-
» béide ; & nous fûmes surprises de trouver la
» porte du Palais entr'ouverte : j'y entrai avec
» précipitation ; & ne la voyant point, je l'ap-
» pellai plusieurs fois inutilement : elle n'est
» point ici, m'écriai-je ! nous sommes décou-
» verts ; ah ! je suis perdue ! Eh quoi, ma chere
» Princesse, me dit Zinéby..... Abdélazis, est-
» ce vous qui parlez ? Quel excès de douleur !
» Sans doute Zobéide, cherchant à dissiper son
» ennui, aura voulu se promener, en attendant
» l'heure que nous devions arriver ; & comme
» votre impatience vous l'a fait devancer, nous
» la verrons revenir incessamment. Ces paroles
» me calmerent ; mais me voyant plongée dans
» une profonde tristesse, ah ! continua-t'elle, si
» Zineby étoit perdue pour vous, seriez-vous
» autant affligée ? Non, une Etrangere en trois

» jours l'emporte sur moi; hélas! je l'ai toujours
» bien pensé; vous êtes trop aimable, pour n'a-
» voir pas mon cœur tout entier; & je ne le suis
» pas assez, pour empêcher que vous ne partagiez
» le vôtre.

» Ce reproche suspendit, pour un mo-
» ment, ma premiere douleur; & prenant la
» main de Zineby, que tu es cruelle, lui dis-je,
» d'ajouter encore à ma peine, un tort que je
» ne veux point avoir? Non, je ne me pardon-
» nerois pas d'aimer Zobéide comme toi; aussi
» n'est-ce pas comme toi, que je l'aime : notre
» amitié formée par une longue habitude, s'est
» insensiblement augmentée; les charmes de
» ton esprit, ta douceur, ta complaisance, les
» marques de ta tendresse, ont sçu m'attacher
» à toi par des liens doux & tranquilles; mais
» ce que je sens pour Zobéide, est mêlé d'un
» trouble & d'une agitation qui bannit la paix
» de mon cœur. Je crois même haïr le jour qui
» me la fit voir pour la premiere fois; voudrois-
» tu, Zinéby, que je t'aimasse ainsi. Cependant
» toute funeste qu'est pour moi la vue de Zobéide,
» je sens bien que si je la perds, il n'est plus de
» plaisirs pour moi : que ta généreuse amitié ne
» m'abandonne pas; aide-moi au contraire à la
» chercher partout; & si tu me la rends, compte
» que je ne l'aimerai qu'autant que tu le voudras;
» tu n'auras plus à te plaindre de moi. Aide-moi
» à démêler quels sont mes sentimens; ou plu-
» tôt confirme-moi dans la résolution que je
» prends en ce moment, de ne la plus voir; oui,
» elle est fatale à mon repos; j'ai cessé d'en jouir
» dès l'instant qu'elle s'est offerte à ma vue. Ce
» qui acheve de me confondre, & de me prou-
ver

» ver mon injustice, c'est, Zinéby, que je sens » bien qu'il s'en faut peu, que je n'aime Zobéide » autant que toi; mais je puis t'assurer en même » tems, que jamais tu ne m'as été plus chere; » oui, continuai-je en l'embrassant, & laissant » couler de mes yeux des larmes que j'avois eu » peine à retenir, je l'aime autant que j'en suis » capable; & tu connois mon cœur; je sens mê- » me que je te dois cette tendresse; mais j'igno- » re ce qui m'entraîne vers Zobéide. Pardonne, » chere amie, une injure involontaire; je veux » m'en punir; puisque cette Etrangere est cause » que je manque aux devoirs du sang & à ceux de » l'amitié, ne la voyons plus; découvre tout à » ma gouvernante; je te charge de ce soin; dis- » lui ce qui s'est passé; & quoi qu'il en puisse » arriver, je me soumets à tout, plutôt que de » rester dans l'état où je suis. Mais si l'on vous » accorde ce que vous demandez, reprit Zinéby, » & que l'on fasse sortir Zobéide du Palais, son- » gez-vous bien, que peut-être vous ne la re- » verrez jamais. Ah! que tu es cruelle, répli- » quai-je; pourquoi ne pas espérer au contraire, » que la voyant si aimable, on se fera un plaisir » de la retenir ici. Peut-être m'approuvera-t'on » de l'aimer; & je n'aurai plus besoin du secret » ni du mystere que je me reproche.

» Le jour suivant voyant Zinéby entrer dans » ma chambre avec un air riant & enjoué: tu » prends bien peu de part, lui dis-je, à l'ennui » qui me tourmente; & si tu as exécuté l'ordre » que je te donnai hier, c'est m'annoncer mon » malheur avec un front bien serain: je me suis » bien gardée de vous obéir, reprit Zinéby; & » j'ai bien vû que vous vous trompiez, en croyant

» vouloir ce que vous me disiez; je vous connois
» mieux, ma Princesse; vous me voulez cacher
» l'extrême envie que vous avez de voir Zobéide;
» & je prétends que vous la voyiez dès aujour-
» d'hui. Ah! tu me rends la vie, lui dis-je, en l'em-
» brassant; mais comment pourras-tu faire »?

Il suffit que vous sçachiez, Madame, que Zobéide ne partit point, & que Zinéby facilita à la Princesse les moyens de voir souvent cette belle Etrangere. La Fée bienfaisante, pour éprouver Abdélazis, lui ordonne de se préparer à épouser le Prince Jaloux. » Je sens, répond la jeune
» Princesse, qu'il pourra m'en coûter la vie, si je
» ne puis éviter d'être à lui pour toujours. Hé
» bien, dit la Fée, il est encore un moyen qui
» peut vous sauver de cet hymen: Zobéide vous
» a caché sa naissance; je la connois; elle est née
» Princesse comme vous; qu'elle épouse le Prince
» Jaloux; peut-être pourrons-nous le faire con-
» sentir à changer en sa faveur; elle est belle, &
» sera dans peu maîtresse d'un grand Royaume:
» qu'en pensez-vous, Abdélazis. Quoi? Madame,
» répondis-je, vous pourriez la livrer au sort le
» plus affreux! Mais, poursuivit-elle, Zobéide
» ne pensera peut-être pas comme vous, & se
» trouvera flattée de la conquête du Prince. Non,
» non, repris-je avec précipitation; elle n'est
» point faite pour l'aimer; je puis même vous
» assurer, qu'elle le hait déjà autant que moi;
» mais ce n'est pas tout, le Prince me refuseroit
» bientôt le plaisir de la voir; il ne pourroit souf-
» frir l'amitié qui est entre nous; & je ne puis
» m'en séparer. Vous ne pouvez vous en séparer,
» Abdélazis? Quels sont donc les charmes puis-
» sans qui, en si peu de tems, ont fait naître une

» amitié si forte? Vous la connoissez, lui répondis-je; pouvez-vous me le demander? Je sçais, » continua la Fée, qu'elle est belle; mais si par » mon pouvoir cette personne, qui vous paroît » charmante, étoit métamorphosée en une figure hideuse, alors que sentiriez-vous pour elle? » Tout ce que je sens à présent, répondis-je; son » malheur me la rendroit encore plus chere; je » retrouverois en elle son cœur, son esprit, sa » douceur; elle m'en aimeroit davantage, parce » que je serois peut-être la seule amie qui lui » resteroit. Mais, Madame, quel que soit votre » pouvoir, Zobéide ne peut jamais cesser d'être » aimable.

Vous devinez, Madame, cette étrangere n'est rien moins que ce qu'elle paroît: en effet, Zobéide n'est autre chose que le Prince Sédy-Assan, que la Fée bienfaisante protége, & qui devient l'époux de la belle Abdélazis. Kiribanou & la Fée envieuse veulent enfin s'opposer à cette union par leurs enchantemens: la Princesse est changée en marbre; & Sedy-Assan est renfermé dans un souterrein. Le Prince Jaloux opere d'autres prodiges; » en métamorphosant les Sujets de cet Empire, il » ajoute à leur supplice, celui d'être forcé à suivre » l'instinct naturel à l'espece dans laquelle il les » avoit transformés; instinct qu'il avoit choisi » directement opposé à leur caractere. Les Philosophes devinrent Papillons; les gens de lettres, les Politiques & les Magistrats se virent » changés en Hannetons. L'assidu courtisan, » mieux traité que les autres, conserva, par la » beauté de son plumage, d'anciennes marques de » sa parure; mais fuyant l'esclavage, il devint » habitant de l'air; & volant de branche en bran-

empruntés, que pour servir d'envelòppe aux traits de morale.

Anecdotes au sujet de Boca.

Le Conte de Boca a donné lieu à une Anecdote littéraire, qui doit être placée ici naturellement. En 1756, Madame Husson, jeune & très jolie femme, fit imprimer, sous son nom, le Roman de Madame le Marchand, sans changer un seul mot dans le corps du livre. Elle avoit même laissé le titre ancien de *Boca*, auquel elle n'avoit fait qu'ajouter ces quatre mots : *ou la vertu récompensée.* Ce larcin, qu'elle ne s'étoit pas même donné la peine de déguiser, fut découvert par une lettre anonyme, écrite à un Journaliste qui révéla le plagiat. Madame Husson prit alors le seul parti qu'il y eut à prendre, qui fut de convenir de bonne foi de son vol, & d'en faire une sorte d'excuse au public par la lettre suivante, qui fut insérée dans le même Journal, où l'avoit été la dénonciation du larcin. Cette lettre est adressée au Journaliste.

Lettre de Mad. Husson.

» Tous vos Lecteurs ont du, Monsieur, être » bien surpris de la découverte d'un Plagiat aussi » bien prouvé, que celui de Boca. Quand je vous » aurai raconté comment la chose s'est faite, » j'ose me flatter que j'en paroîtrai moins coupa- » ble aux yeux les plus séveres. Jeune & folle, » possédée de la manie de la lecture, quelque- » fois même de celle du bel esprit, fortifiée dans » ces travers par les flatteries des hommes, au » point qu'il y avoit des momens où je me croyois » réellement une femme de génie; il me passa » par la tête d'écrire un Roman pour me faire un » nom; je lus mon Ouvrage à ceux qui compo- » soient mon petit Parnasse; & je m'enyvrai du » nuage d'encens dont je fus enveloppée. Un seul » homme, plus fou ou plus raisonnable que les

» autres, me dit nettement que mon livre étoit
» déteſtable, & me mit, comme vous croyez
» bien, dans une furieuſe colere contre lui. Ce-
» pendant, comme il me prouvoit, par de bonnes
» raiſons, que j'avois tort de vouloir être Auteur,
» je me rendis en gémiſſant; & je pleurai la mort
» de mon Roman, comme j'aurois pleuré celle
» d'un enfant unique. Vous n'imagineriez pas,
» Monſieur, la façon dont il s'y prit pour me
» conſoler. Les hommes ſont bien perfides; j'ai
» ſi peu d'expérience, que je donnai dans le pan-
» neau qu'il me tendit, & qui m'occaſionne au-
» jourd'hui la lettre du monde la plus affligeante,
» de la part d'un Anonyme qui certainement ne
» me connoît pas; car j'ai aſſez d'amour propre,
» pour croire qu'il m'auroit préférée à ſa défun-
» te amie, Madame le Marchand. Il me dit, mon
» traître; je veux rapporter ſes propres paroles
» pour le confondre, ſi cela ſe peut: conſolez-
» vous, Madame, de la perte de votre enfant;
» nous ſommes tous mortels; &, s'il vous en
» faut un abſolument, j'ai votre affaire toute prê-
» te; je connois un certain Boca, qui eſt venu au
» monde en même-tems, à peu-près, que vous;
» &, comme alors le ſiécle étoit un peu ingrat,
» un même jour le vit naître & mourir; ſi vous
» entrepreniez de le reſſuſciter, je penſe que
» vous pourriez y réuſſir; je l'ai en manuſcrit;
» je m'en vais le faire imprimer avec votre nom
» à la tête; & je parie dix contre un, qu'il fera
» fortune; après tout, le plus grand malheur qui
» puiſſe arriver, fera que quelqu'habile homme
» découvrira au bout d'un certain tems, la triche-
» rie; tout le monde en rira; & vous, Madame,
» aurez joui de la réputation d'Auteur, dont vous

» êtes si entêtée, que je crains fort qu'il ne vous
» arrive un malheur, si vous ne contentez votre
» envie. Vous sentez bien, Monsieur, que je
» répondis à mon homme, à la fin de sa harangue,
» qu'il étoit fou, & que je ne consentirois ja-
» mais à passer pour la mere de l'enfant d'un au-
» tre. Le perfide, sans s'arrêter à tout ce que je
» pus lui dire à ce sujet, fit imprimer Boca sous
» mon nom. J'en reçus les Exemplaires avec
» cette palpitation de cœur, inséparable de toute
» mauvaise action; je menaçois de découvrir le
» larcin, & de m'en justifier. Mon homme ne
» fit que rire de mes remords. Boca, le pauvre
» Boca, après un sommeil de plus de vingt ans,
» fut tiré impitoyablement de sa paisible retraite,
» pour courir une seconde fois le hazard de mou-
» rir de mort subite, & fit, contre toute espérance,
» une espece de fortune; ce qui prouve bien, qu'il
» ne faut jamais désespérer de son sort, & que
» le vrai mérite perce tôt ou tard. Il passa sur
» mon compte; j'eus la foiblesse de ne point le
» désavouer; nous nous donnâmes mutuellement
» une espece de réputation, qui étoit assurément
» bien usurpée de ma part: l'impunité endurcit
» les consciences; je m'accoutumai peu-à-peu à
» répondre quelques phrases mal conçues & mal-
» articulées, à ceux qui m'en parloient; je pense
» même que sans votre anonyme, je serois venue
» à bout de me persuader avec le tems (l'imagi-
» nation d'une femme est une toile sur laquelle
» l'on peint ce que l'on veut) que Boca étoit
» sorti de ma Minerve. Bien des femmes de
» lettres, qui s'affichent dans le monde pour les
» vrais Auteurs de leurs Ouvrages, en ont peut-
» être fait autant que moi; mais avec plus d'a-
» dresse.

» J'espere, Monsieur, qu'un aveu aussi naïf » que mortifiant pour moi, me réconciliera avec » le public. Je crois qu'il ne se tient pas offensé » de la folie d'une jeune femme, & de l'étourde- » rie d'un homme dont je tais par considération » le nom. Le Libraire qui l'a imprimé, me par- » donnera aisément en faveur du profit; les Pé- » dans me critiqueront ; & je m'en moquerai. » Pour vous, Monsieur, vous êtes trop galant & » trop raisonnable en même-tems, pour que je » vous fasse la plus légere excuse de la peine que » je vous donne de lire ce griffonage ; la seule » grace que je vous demande, & que vous ne » pouvez me refuser sans commettre une injus- » tice, est d'insérer ma lettre telle qu'elle est, » bien ou mal écrite, dans votre Journal ».

Convenez Madame, avec le Journaliste, qu'il faut avoir beaucoup d'esprit, pour faire une pareille lettre; & que celle qui l'a écrite, doit être en état de composer elle-même un Roman, quand elle voudra s'en donner la peine. C'est à l'occasion de ce plagiat découvert, qu'on lit dans les Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant, la chanson suivante.

Sur l'Air, De GRIMAUDIN.

Un jour Vénus prit à Minerve
Sur son bureau,
Un petit Roman de sa verve,
Fruit peu nouveau;
Et cette belle sous son nom,
En fit faire l'impression.

On louoit au céleste Empire;
Dame Vénus,

Sur ſon talent de bien écrire,
Lorſque Momus
Dit aux Dieux : c'eſt un vrai larcin ;
Liſez-le dans ce vieux bouquin.



Puiſque Vénus eſt jeune & belle,
Sans contredit,
A tort pourquoi ſe pique t'elle
De bel eſprit ?
Quand on ſçait plaire à mille Amans,
A-t-on beſoin d'autres talens ?



Ce que Minerve peut écrire,
N'eſt qu'ennuyeux,
Au prix de ce qu'on aime à lire
Dans deux beaux yeux.
Trois Graces, pour les connoiſſeurs,
Valent mieux que neuf doctes Sœurs.

En parcourant différens Recueils de Poëſie, j'ai lu pluſieurs Piéces attribuées à des femmes peu connues, mais dont les noms ne doivent pas être oubliés dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Je ne citerai point leurs vers, qui me paroiſſent peu dignes d'être mis ſous vos yeux ; je me contenterai de vous indiquer les Recueils où ils ſe trouvent.

Madame d'Entrecauſſe Bérat.

Dans le *Triomphe du Soucy*, remporté par Sironis, on a inſéré des Poëſies de Madame d'Entrecauſſe Berat, de Toulouſe.

Madame de Mal-Enfant.

On nous a conſervé des vers de Madame la Préſidente de Mal-enfant, de Pamiez, qui ſont

de la force de ceux de Madame d'Entrecausse Bérat.

Mademoiselle de Montmort a fait des Dialogues, une Comédie d'*Héraclite & Démocrite*, & un Roman intitulé *Relation de l'Isle de Borneo*. Elle s'expliquoit aussi aisément en Italien qu'en François. Mlle de Montmort.

On a imprimé à Toulouse, des Poesies de Mademoiselle d'Ouvrier. C'est tout ce qu'il suffit de connoître de cette Demoiselle Auteur. Mademoiselle d'Ouvrier.

On a de Madame la Marquise du Plessis-Belliere, un Recueil de Sonnets en bouts-rimés, sur la mort de son Perroquet. Mad. du Plessis-Belliere.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

Mad. de Villeneuve. A juger de l'âge de Madame de Ville-neuve par la date de ſes Ouvrages, elle paroit devoir ſuivre de fort-près Madame le Marchand. Elle ſe nommoit Gabrielle Suzanne Barbot. Fille d'un Gentilhomme qui, je crois, étoit de la Rochelle, & reſtée veuve de M. de Gaalon, Seigneur de Villeneuve, Lientenant-Colonel d'Infanterie, elle a cherché à ſe procurer, par ſa plume, les ſecours que lui refuſoit la fortune. Ayant fait connoiſſance avec l'illuſtre Poëte tragique, M. de Crébillon, qui avoit été nommé Cenſeur d'un de ſes Romans, ils convinrent de loger dans la même maiſon, & de vivre à la même table. Cette liaiſon a duré juſqu'à la mort de Madame de Ville-neuve, arrivée quelques années avant celle de M. de Crébillon, vers l'an 1755. On lui attribue pluſieurs Ouvrages, auxquels elle n'a eu aucune part. Telles ſont, en particulier, les *Anecdotes de la Cour d'Alphonſe*, qui ne ſont autre choſe que le Roman de Mathilde d'Aiguilar, de Mademoiſelle de Scudéri, dont Madame de Villeneuve, ou le Libraire qui a emprunté ſon nom, n'a, pour ainſi dire, changé que le titre.

Je ne connois point l'Auteur des *Mémoires de Meſdemoiſelles de Marſange*, qui, par une autre ſupercherie de Libraire, ont peut-être auſſi été fauſſement attribués à Madame de Villeneuve. Cependant, comme je ne ſache perſonne qui les revendique, je vais en parler, comme étant de l'Auteur dont ils portent le nom.

Deux Gentilshommes des plus qualifiés de leur Province, sur une contestation de droits assez légers, conservoient tant d'acharnement l'un contre l'autre, que la querelle ne finit que par la ruine entiere de l'un des deux concurrens, unis autrefois, & devenus ennemis irréconciliables. Le Marquis de Neuger, (c'est le nom de l'Adversaire vainqueur) triomphe enfin par un arrêt définitif, qui l'autorise à faire main basse sur tous les biens de l'infortuné Marquis de Marsange; il exécutoit déjà ce cruel arrêt, quand la mort vint le surprendre; mais il fit survivre sa vengeance à lui-même, en obligeant son fils de remplir ses volontés dernieres & barbares. Le fils qui n'avoit pas hérité de la fureur du pere, mais né généreux & compâtissant, cherche, par les conseils de tous les honnêtes gens, à réparer tant d'injustice & d'animosité. Toutes les voies possibles de conciliation ne suffisent pas encore à sa belle ame; & le jeune Comte de Neuger, se détermine à cimenter l'union entre les deux familles, en épousant Mademoiselle de Marsange. La proposition fut faite & acceptée avec toute la satisfaction imaginable. Dès le même jour, dit l'Auteur, la nouvelle s'en étant répandue, chacun s'empressa à venir en témoigner sa joie au Marquis & à sa fille. Ils étoient si aimés, que le Comte en reçut des félicitations & des remercîmens, comme s'il eût fait la fortune de tous ceux qui s'y intéressoient. Le Comte naturellement galant & magnifique, témoigne à sa maîtresse, par les fêtes qu'il lui donne, des empressemens aussi vifs, que si cette conquête lui eût paru incertaine. La fierté de Mademoiselle de Marsange l'avoit défendue jusque-là, contre toutes les incli-

nations que l'on avoit essayé de lui inspirer ; mais des procédés si tendres, si généreux & si galans, lui firent prendre, pour le jeune Comte, des sentimens que la raison & la reconnoissance autorisoient ; elle l'aima avec la plus forte tendresse. Cependant malgré une passion si vive, la crainte de s'en laisser subjuguer, l'obligea de lui cacher les progrès qu'il avoit faits dans son cœur, bien résolue de conserver sur son époux, le pouvoir & l'indépendance où elle avoit été élevée, & voulant l'accoutumer de bonne heure à la subordination : projet qui lui fut, par la suite, si funeste. Dans le bonheur & la prospérité qu'elle goûtoit, quoique son mariage ne fût pas encore fait, son heureux naturel ne lui permit pas d'oublier une sœur cadette, qui vivoit, dès son enfance, dans un Couvent, destinée par ses parens à l'état Religieux. Elle étoit postulante & sur le point de prendre l'habit. Mademoiselle de Marsange eut l'imprudence d'aller voir la charmante Julie (c'étoit le nom de la cadette) & de l'amener du Couvent chez elle, quelque répugnance que témoignât le pere pour cette démarche. Les deux sœurs s'aimerent d'une tendresse égale ; elles ne pouvoient se quitter ; & ce fut aux instantes sollicitations de l'Amante généreuse, que le jeune Comte voulut bien faire un sort à la belle Julie, qui s'en tint fort contente. Mais s'appercevant que l'humeur impérieuse & fiere de sa sœur donnoit de l'éloignement à son Amant, elle commença d'abord par l'en avertir ; & comme son aînée ne se corrigeoit point, elle finit par en profiter. L'intérêt, plus encore que l'amour, lui fit tenter tous les moyens imaginables d'enlever à sa sœur trop

aveugle, le cœur d'un Amant déjà lié par sa parole, qui, parmi les gens d'honneur, vaut tous les engagemens. La voilà donc artificieuse, ingrate, & perfide jusqu'à la noirceur. Elle réussit : le jeune Comte devient amoureux jusqu'à l'extravagance. L'aînée s'apperçoit de quelque réfroidissement, & prend sa sœur pour la confidente de ses peines. Elle témoigne plus de douceur, se montre plus aimable, affecte les politesses les plus prévenantes. Son Amant a les yeux fascinés pour Julie ; ou plutôt il n'a des yeux que pour elle. L'ingrate Julie poursuit son projet avec impatience, & force le trop foible Comte à proposer l'échange de la cadette pour l'aînée. L'embarras, comme on l'imagine bien, devoit être extrême. Le Marquis de Marsange aimoit tendrement cette aînée, qu'il avoit élevée sous ses yeux, & qu'il laissoit la maîtresse dans sa maison, qu'elle gouvernoit. Le pere est affligé de la démarche du jeune Comte qui lui demande la cadette au lieu de l'aînée, représentant que par un tel échange, les deux maisons seront toujours amies, & qu'il se procure à lui-même le plus grand bonheur, en épousant une personne pour laquelle il éprouve une passion véritable, qu'il n'avoit jamais sentie pour Mademoiselle de Marsange. Ses raisons sont détruites par le Marquis, qui s'indigne d'une pareille conduite, s'emporte contre la noirceur de Julie, qu'il soupçonne avec raison d'être l'auteur du changement, & veut s'en venger en la renvoyant au Couvent ; ce qu'il exécute dès le lendemain. Mais Julie, quoique renfermée, est toujours redoutable ; elle fait consentir son Amant, par la méchanceté la plus noire, à procéder contre son pere, pour le forcer, par la puissance où il

est encore de le ruiner, de donner les mains à son mariage. D'abord le Marquis tient ferme, & se roidit contre la violence; mais enfin il cede aux conseils de son aînée, qui veut bien faire le sacrifice de son cœur & de sa tendresse. Rien n'est peint de couleurs plus vives, que les nobles sentimens de cette infortunée; elle montre alors une ame toute Romaine; & j'ai vû peu de véritables Héroïnes plus courageuses, plus magnanimes; elle est toujours sœur, fille, amante à la fois: mais tant d'efforts prennent beaucoup sur elle; ce n'est pas sans se contraindre & sans endurer des tourmens affreux. Julie, la barbare Julie, exige que sa famille & sa sœur même soient témoins de son bonheur; ce qui, entre plusieurs sujets d'indignation, irrite contr'elle son Amant vertueux, mais foible devant des charmes qui l'ont séduit. Enfin, la fête nuptiale se célébre, malgré les parens, avec le plus grand éclat, aux yeux de la déplorable aînée, qui ne peut éviter d'en voir le cruel spectacle. Elle entend même les discours passionnés des deux Amans, qui déchirent son ame. Epuisée de constance & de courage, elle s'abandonne au désespoir, succombe aux plus noirs transports; & dans un accès de fureur, se précipite par la fenêtre, & se traîne mourante dans un bassin où elle termine ses tristes jours. Cependant le pere fait enfoncer la porte de l'appartement où sa malheureuse fille s'étoit enfermée; il ne la trouve point; il regarde par la fenêtre; il voit (quel spectacle pour un pere tendre!) celle qu'il ne cherchoit qu'en tremblant, sans mouvement & sans vie. Il tombe lui-même sans connoissance, & ne reprend ses sens que pour souffrir cruellement pendant quelques jours, après

lesquels

lesquels il expire de douleur. La mere, depuis long-tems malade, le suit au tombeau. Le jeune Comte, au désespoir d'être tombé dans les piéges d'une furie, perd la raison, & meurt dans les accès de fureur les plus violens, sans avoir consommé le mariage. Son Oncle le venge en réduisant le monstre, auteur de tant de désastres, à se renfermer dans son Couvent, dont elle n'auroit dû jamais sortir pour l'honneur & le bien de sa famille. Elle y expie la peine de ses noirceurs, méprisée & maltraitée de tout le monde. C'est ainsi que le vice est puni ; mais la vertu est-elle récompensée ? Ce Roman sans doute manque de but. Il contient dans un long enchaînement de détails souvent minutieux, écrit d'un style inégal & diffus, tout le fond d'une Tragédie bourgeoise, qu'on pourroit intituler *la Méchante Sœur*. Les personnages représentent avec assez de chaleur, & soutiennent leurs caracteres ; l'intérêt des passions est aussi vif qu'il peut l'être dans les familles nobles ; & l'action se termine par la plus terrible catastrophe, puisque quatre ou cinq malheureux y périssent.

Il y a moins d'imagination & de style dans un autre Roman intitulé : *la Jardiniere de Vincennes*, ou *les Caprices de l'amour & de la fortune*, en cinq Parties. *La Vie de Marianne*, de M. de Marivaux ; *la Païsane parvenue*, de M. le Chevalier de Mouhy ; *Pamela*, & d'autres Romans, où un jeune homme de qualité devient amoureux d'une fille de néant en apparence, ont sans doute donné à l'Auteur l'idée de celui-ci. La Jardiniere de Vincennes.

Le Marquis d'Astrel conçoit une passion violente pour une petite fille, nommée Flore, qui porte du lait, des fleurs & des légumes dans son Hô-

tel : il se flatte d'abord que la petite Laitiere se trouvera trop heureuse de devenir sa maîtresse ; mais il éprouve une résistance qui l'oblige à changer de ton : il ne peut même obtenir une simple conversation de la fille, encore moins de Madame Maronville, mere de Flore, qui habite une petite maison avec un Jardin à Vincennes. Il se détermine à se présenter comme époux, ne pouvant être écouté comme Amant. Il est refusé. Le Marquis désespéré, forme le projet d'enlever la mere & la fille. Avertie de ce complot, Madame Maronville va employer la protection de la Marquise d'Astrel, mere du jeune homme. Celle-ci veut être témoin des honteux desseins de son fils, & moyennant un déguisement, se fait enlever elle-même avec une femme-de-chambre. Le Marquis transporté, les conduit dans une Chapelle où un Prêtre séduit doit faire la cérémonie du mariage. La Marquise se découvre alors. Son fils tombe si dangéreusement malade, que le Médecin n'y voit d'autre ressource, que la présence de ce qu'il aime. Après bien des résistances, Madame d'Astrel se détermine enfin à lui accorder l'objet de sa passion ; & Madame Maronville y consent aussi, voyant qu'il ne s'agit plus d'un mariage clandestin. Le Contrat est arrêté & dressé. Mais Madame Maronville exige encore que la Marquise vienne le signer en personne dans la chaumiere, où Flore fait sa résidence avec sa mere. Elle s'y rend ; & lorsqu'il s'agit de remplir les noms du Contrat, laissés en blanc par le Notaire, quelle surprise de voir la prétendue Païsane se qualifier de Comtesse, & un fils qu'elle a élevé dans cette retraite avec sa fille, ayant l'épée au côté ! On se moque d'abord de cet orgueil ; mais

Madame Maronville se fait reconnoître à la Marquise d'Astrel, avec qui elle a été élevée à St. Cyr, & lui rappelle le souvenir du Chevalier de Maronville, qui avoit été aimé de la Marquise, avant qu'elle fut mariée au Marquis, & qui étoit ensuite devenu l'époux de la Comtesse. Ces deux Dames se content leur histoire, ce qui fait Episode.

Ce Roman m'a paru assez intéressant ; il y a des situations touchantes, des sentimens généreux ; la vertu y regne & y est mise dans un beau jour : mais le style n'est pas égal ; il est souvent négligé, diffus, & chargé de détails inutiles.

Le Juge prévenu, autre Roman de Madame de Villeneuve, est, comme le précédent, divisé en cinq parties. Le Juge prévenu.

Le Marquis d'Elcour étoit l'ami intime d'un jeune homme nommé Dubois, qui passoit pour le fils d'un Apoticaire appellé Rubarbin. Leurs maisons étoient voisines ; & ils avoient vécu ensemble dans le même Collége ; le pere du Marquis avoit possédé de grands biens ; mais il les avoit dissipés ; & son fils se seroit trouvé dans la plus affreuse misere, si la Marquise n'eût contracté un second mariage qui la mit en état de l'élever. Ce second mari étoit un Maître des Requêtes, nommé M. de Ciare, homme fort riche, & qui eut pour le Marquis toute l'amitié d'un pere. Madame de Ciare donna une fille à son nouvel époux, & mourut quelques années après : le Maître des Requêtes n'en eut pas moins d'affection pour le Marquis. Celui-ci étoit alors au Collége avec Dubois. Ils y resterent encore quelque tems ; enfin M. Rubarbin songea à faire prendre un état à son fils. Dubois se sentoit un

goût décidé pour les armes; mais, quelques nobles que fussent ses sentimens, il n'étoit destiné qu'à être Médecin, parce que son pere ne vouloit pas mettre une grande différence entre lui & son fils. Dubois se soumit aux ordres de Rubarbin; & à vingt-deux ans il ne lui manquoit que de l'expérience, pour être aussi habile que ses Confreres les plus renommés. Il se plaisoit à lire les ordonnances qu'on apportoit chez son pere; & il s'étonnoit souvent, qu'il y eût des malades d'un assez bon tempérament, pour résister aux soins des Médecins. Une maladie survenue à Mademoiselle de Ciare, donna lieu à Dubois de faire connoître sa capacité; il rendit la santé à sa malade; mais il eut lui-même le cœur blessé d'un trait, dont il ne lui fut jamais possible de guérir. En faisant renaître les charmes de Mademoiselle de Ciare, il en devint la premiere victime. Le pere de la Demoiselle n'en prit aucun ombrage, ses soupçons ne tombant point si bas, & regardant le Médecin de sa fille, comme il auroit pu faire un domestique. Il est vrai que le Médecin étoit fort riche; mais ces grands biens ne l'empêchoient pas d'être fils de son pere, & ce pere d'être Rubarbin. La différence que le sort avoit mis entre Dubois & Mademoiselle de Ciare, ne fit pas la même impression sur l'esprit de la jeune convalescente. Nos deux Amans s'assurerent plusieurs fois d'une tendresse mutuelle; & Mademoiselle de Ciare gémissoit sur sa naissance, qui ne lui permettoit pas d'épouser son cher Dubois. Les choses étoient dans cette situation, lorsque M. Rubarbin déclara à son fils, qu'il vouloit le faire voyager. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Médecin; mais il fallut obéir.

Avant que de partir, il eut avec sa maîtresse une entrevue qui causa une douloureuse joie à l'un & à l'autre. Quelques tems après son départ, le Maître des Requêtes communiqua à sa fille la résolution où il étoit de la marier. Elle frémit à cette proposition; & pour éviter ce qu'elle regardoit comme le plus grand des malheurs, elle forma le dessein de se réfugier dans une Abbaye éloignée de Paris, dont une sœur de sa mere étoit Abbesse. Elle partit secrettement; mais à peine eut-elle fait quelques lieues dans une Chaise de Poste, que son Laquais, de concert avec le Postillon, la fit descendre & la lia à un arbre pour la fouiller & la voler. Deux Cavaliers se trouverent là fort à propos, & la délivrerent de ce péril. L'un d'eux précisément étoit Dubois, qui revenoit à Paris, & qui eut le bonheur de sauver une seconde fois la vie de Mademoiselle de Ciare. Il blessa le Laquais; l'autre cavalier tua le Postillon. Dubois monta sur un des chevaux de la Chaise, & se disposa à conduire sa maîtresse dans l'Abbaye. Comme il ne connoissoit point les chemins, il s'égara dans une forêt; & après une très-longue marche, il se vit tout-d'un-coup entouré de la Maréchaussée. Dubois fut conduit à Paris, où il fut mis dans un cachot, & Mademoiselle de Ciare ramenée dans la maison de son pere, qui ne douta pas que le départ secret de sa fille ne fût un enlevement. Toutes les apparences étoient contre le Médecin; s'il eût eu une naissance un peu plus honorable, le Maître des Requêtes n'auroit pas manqué de lui faire épouser sa fille; mais le mortier de son pere étoit différent de celui qu'il prétendoit que son gendre devoit avoir; il ne pensa qu'à se livrer à toute sa ven-

geance. Il alla trouver le Président de . . . . . qui devoit être le Juge dans le procès criminel de l'infortuné Médecin.

C'est ce même Président, Madame, qui donne lieu au titre du livre, & qui va jouer dans la suite le premier rôle. Il avoit toute l'équité d'un grand Magistrat ; mais il s'étoit malheureusement laissé prévenir contre la famille des Rubarbins ; voici à quel sujet. Il avoit épousé autrefois, à l'insçu de son pere, Mlle Dourlai, Angloise de Nation, d'une famille distinguée, mais sans bien. Il vécut quelque tems en secret avec elle. Son pere ayant eu connoissance de ce mariage, engagea son fils, sous quelque prétexte, à faire un voyage en Poitou. Pendant son absence on enleva sa femme qui étoit grosse : on la mit dans un Couvent. Le Président fut près de dix ans sans savoir ce qu'elle étoit devenue ; il ne la retrouva qu'après la mort de son pere. Le garçon dont elle étoit accouchée, avoit été séparé de sa mere ; & l'on fut plus de vingt-deux ans sans en entendre parler. Le pere & la mere désespéroient d'en apprendre aucune nouvelle, lorsqu'une femme inconnue vint leur dire qu'une de ses voisines qui se mouroit, avoit un secret de la derniere importance à leur communiquer. Ils se rendirent dans la rue S. Jérôme, rue aussi petite & aussi inconnue, dit l'Auteur, que celui dont elle porte le nom est grand & fameux par ses œuvres. Cette voisine mourante avoit nourri l'enfant du Président ; elle déclara au pere & à la mere, qu'elle l'avoit exposé dans une corbeille devant la boutique de M. Rubarbin, & qu'elle avoit de fortes raisons de croire que cet Apoticaire avoit recueilli cet enfant. Sur ce rapport, on envoya chercher M. Rubarbin ; on

employa les promesses & les menaces pour tirer de lui un secret qu'il ne voulut jamais révéler. Le Président ne douta point que l'Apoticaire n'eût étouffé son fils, & qu'il n'eût employé le corps de cet innocent à faire des drogues. Voilà, Madame, ce qui avoit si fort prévenu le Juge du malheureux Dubois. Il fut charmé d'avoir trouvé l'occasion de se venger, dans la personne du fils, du crime affreux dont il soupçonnoit le pere.

Rubarbin, qui croyoit Dubois fort éloigné de Paris, apprit enfin sa détention & tous les attentats dont on l'accusoit. Il crut ne pouvoir lui sauver la vie, qu'en déclarant le secret de sa naissance. Il alla trouver le Président; & après avoir tenté tous les moyens de le fléchir, il avoua enfin qu'ayant épousé une veuve fort riche, il en avoit eu un fils; que ce fils étoit mort dans le tems où la corbeille avoit été exposée devant sa boutique; qu'il en avoit profité, pour remplacer son enfant; & que par cet artifice, il jouissoit de tous les biens de sa femme, qui étoit morte avant son fils. Il donna là-dessus toutes les preuves qu'on pût désirer; & il n'y eut pas moyen de douter que Dubois ne fût le fils du Président. Celui-ci ne fut plus occupé qu'à procurer la liberté au prisonnier. On proposa à Dubois de s'évader; sûr de son innocence, il fit d'abord quelques difficultés; mais on lui fit entendre que si la Justice a des aîles pour introduire les malheureux dans son Palais, elle devient cul-de-jatte, dit l'Auteur, quand il est question de les en tirer. Il se rendit; & la maison du Président fut son asyle. On attendit sa parfaite justification, pour lui apprendre sa véritable naissance. Le laquais de Mademoiselle de Ciare, se voyant sur le point de mourir de ses blessures, dé-

clara qu'il étoit le seul coupable. Il confessa devant le Juge, toutes les circonstances de son crime, & déchargea Dubois de tous ceux dont on l'accusoit. Le moment étoit arrivé d'apprendre au fils du Président le secret de sa naissance ; ce fut Rubarbin lui-même qui voulut l'en instruire.

Vous prévoyez, Madame, le dénouement de cette aventure ; le mariage de Dubois avec la fille de M. de Ciare, ne souffrant plus aucune difficulté, se célébra au grand contentement de tous les parens. Mais ce qu'il n'étoit pas aussi aisé de prévoir, c'est celui de M. Rubarbin avec l'héritiere de sa femme. Il l'avoit aimée dans sa jeunesse ; les grands biens qu'il auroit été obligé de lui céder, lui restoient par cet arrangement. Le Marquis d'Elcour, que vous aviez perdu de vûe, se trouva pourvû par la même occasion : le Président avoit une pupille fort riche ; elle devint la femme du Marquis ; & le Roman finit par un triple mariage.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

LA ſuite des Ouvrages de Madame de Villeneuve ſont des Contes de Féerie ; & voici de quelle maniere elle les amene. Deux amis, cadets de familles illuſtres en Picardie, nommés Doriancourt & Robercourt, étoient nés avec le même goût & le même génie ; mais n'ayant l'un & l'autre aucun ſecours à eſpérer de leurs familles, ils ſe conſoloient dans l'amitié réciproque qui les uniſſoit. L'amour fit bientôt oublier à Doriancourt les rigueurs de ſa ſituation ; & la conſtance de ſes ſentimens égalant leur vivacité, il épouſa ſa maîtreſſe, quoiqu'elle ne fût pas plus favoriſée que lui des biens de la fortune. Contes des Fées.

Robercourt, qui ne ſongeoit qu'aux moyens d'être utile à ſon ami, vendit le peu de bien qui lui appartenoit, & s'embarqua pour l'Amérique avec une petite pacotille, réſolu de ne rien négliger, pour la rendre plus conſidérable. Le hazard le ſervit au-delà de ſes eſpérances. Un riche habitant de Saint Domingue, nommé M. du Charoy, le prend en amitié, augmente ſa pacotille, partage avec lui ſon habitation, & lui fait épouſer ſa fille, qui devient mere neuf mois après. M. du Charoy meurt ; Robercourt devenu très-riche, s'occupe de la fortune de ſon ami, à qui tous les ans il avoit déjà fait paſſer des ſommes conſidérables. Il fait venir un des enfans de Doriancourt à Saint-Domingue, & envoie ſa fille en France, chez Doriancourt, en échange.

Pluſieurs années après, ayant réſolu de marier

sa fille au jeune Doriancourt, il le fait partir pour aller lui-même chercher sa future épouse. La navigation est heureuse: il se rembarque ensuite avec Mademoiselle de Robercourt, qui étoit accompagnée d'une personne de confiance, sa parente, & d'une femme-de-chambre qui possédoit le talent singulier d'amuser sa maîtresse par des historiettes & d'autres contes plaisans. Elle eut le loisir de s'exercer sur le vaisseau; & tout l'équipage paroissant vouloir prendre part à cet amusement, on y consacra deux heures tous les jours; & l'on régla que chacun conteroit à son tour.

La Belle & la Bête.

Mlle de Chon, c'est le nom de la femme-de-chambre, commence la premiere. Dans une grande Ville, fort commerçante, étoit un Marchand sur qui la fortune, au gré de ses desirs, avoit toujours répandu ses faveurs: mais s'il avoit des biens immenses, il avoit aussi beaucoup d'enfans: sa famille étoit composée de six garçons & de six filles. Par un de ces revers assez ordinaires dans le commerce, il tomba tout-à-coup, de la plus haute opulence, dans une affreuse pauvreté. Il ne lui resta qu'une petite habitation champêtre, située dans un lieu désert, éloignée de plus de cent lieues de la Ville, dans laquelle il faisoit son séjour ordinaire. Contraint de chercher un asyle loin du tumulte & du bruit, ce fut-là qu'il conduisit sa famille, désespérée d'une telle révolution. Sur-tout les filles de ce malheureux pere n'envisageoient qu'avec horreur, la vie qu'elles alloient passer dans cette triste solitude. Cependant la plus jeune d'entr'elles montra, dans leur commun malheur, plus de résolution. Une beauté parfaite ornoit sa jeunesse; une égalité d'humeur la rendoit adorable. Elle étoit aussi sensible

que ses sœurs, aux révolutions qui venoient d'accabler sa famille ; mais elle sçut cacher sa douleur, & se mettre au-dessus de l'adversité : si son mérite la fit distinguer, sa beauté lui fit donner par excellence le nom de *la Belle*. En falloit-il davantage, pour exciter la jalousie & la haine de ses sœurs ?

Déjà deux années s'étoient écoulées ; & cette famille commençoit à s'accoutumer à mener une vie champêtre, lorsqu'un espoir de retour vint troubler sa tranquillité. Le pere reçut avis, qu'un de ses vaisseaux qu'il avoit cru perdu, venoit d'arriver à bon port, richement chargé. Il communiqua cette nouvelle à ses enfans, & résolut d'aller lui-même recueillir les débris de sa fortune. Toutes ses filles, excepté la cadette, ne doutoient pas de se revoir bientôt dans leur premiere opulence. La solitude ne leur ayant pas fait perdre le goût du luxe & de la vanité, elles oserent accabler leur pere de folles commissions. Il étoit chargé de faire pour elles des emplettes en bijoux, en parures, en coëffures ; mais le produit de la prétendue fortune du pere n'auroit pas suffi pour les satisfaire. *La Belle*, que l'ambition ne tyrannisoit pas, & qui n'agissoit que par prudence, jugea d'un coup d'œil, que s'il remplissoit les mémoires de ses sœurs, le sien seroit inutile ; cependant pressée par son pere de dire ce qu'elle desiroit, elle se contenta de demander une rose. Le bon Vieillard partit enfin ; mais son voyage fut infructueux. Ses associés le croyant mort, avoient partagé ses effets. La chicane acheva de les lui faire perdre. Pour comble de désagrément, afin de ne pas hâter sa ruine, il fut obligé de retourner à sa solitude dans la saison la plus incommode de

l'année. Expoſé ſur la route à toutes les injures de l'air, il faillit périr de fatigue ; mais quand il ſe vit à quelques lieues de ſa maiſon, les forces lui revinrent. Il lui falloit pluſieurs heures pour traverſer la forêt ; il étoit tard. La nuit l'ayant ſurpris, il fut obligé de s'arrêter ſous un arbre creuſé par la pourriture, & d'attendre en cet état le retour de la lumiere. Son embarras fut grand en voyant la terre extraordinairement couverte de neige. En avançant ſans le ſavoir, le hazard conduiſit ſes pas dans l'avenue d'un très-beau Château, compoſée de quatre rangs d'Orangers d'une extrême hauteur, chargés de fleurs & de fruits. Arrivé juſques dans la premiere cour, il y vit une infinité de ſtatues. Le froid ne lui permit pas de les conſidérer. Un eſcalier d'agathe à rampe d'or cizelée, s'offrit d'abord à ſa vue. Il traverſa pluſieurs chambres magnifiquement meublées. Une chaleur douce qu'il y reſpira, le remit de ſes fatigues. Il avoit beſoin de quelque nourriture ; à qui s'adreſſer ? Ce vaſte & magnifique édifice ne paroiſſoit être habité que par des ſtatues. Un ſilence profond y régnoit ; & cependant il n'avoit point l'air de quelque vieux Palais qu'on eût abandonné. Les ſalles, les chambres, les galeries, tout étoit ouvert ; nul être vivant ne paroiſſoit dans un ſi charmant lieu. Las de parcourir les appartemens de cette vaſte demeure, il s'arrêta dans un ſallon où l'on avoit fait un grand feu. Préſumant qu'il étoit préparé pour quelqu'un qui ne tarderoit pas à paroître, il s'approcha de la cheminée pour ſe chauffer : mais perſonne ne vint. Aſſis en attendant ſur un ſopha placé près du feu, un doux ſommeil lui ferma les paupieres, & le mit hors d'état d'obſerver ſi

quelqu'un ne le viendroit point surprendre. La fatigue avoit causé son repos ; la faim l'interrompit. A son réveil, il fut agréablement surpris de voir en ouvrant les yeux, une table délicatement servie. Son premier soin fut de remercier hautement ceux dont il tenoit tant de biens; & profitant des bontés qu'on lui témoignoit, il usa de tout ce qui put flatter son appétit, son goût & sa délicatesse. Cependant ne voyant personne à qui parler & qui l'instruisît si ce Palais étoit la demeure ou d'un homme ou d'un Dieu, la frayeur s'empara de ses sens. Rêvant profondément à ce qu'il devoit faire, il lui vint dans l'idée, que pour des raisons qu'il ne pouvoit pénétrer, quelqu'Intelligence lui faisoit présent de cette demeure, avec toutes les richesses dont elle étoit remplie. Cette pensée lui parut être une inspiration; & sans tarder, faisant de nouveau la revue, il prit possession de tous ces trésors. Il régla en lui-même la part qu'il destinoit à chacun de ses enfans, marqua les logemens qui pouvoient séparément leur convenir ; & se félicitant de la joie que leur causeroit un pareil voyage, il descendit dans le jardin, où, malgré la rigueur de l'hiver, il vit, comme au milieu du Printems, les fleurs les plus rares exhaler une odeur charmante. En entrant dans ce Château si riant, il avoit eu soin, malgré le grand froid dont il étoit pénétré, de débrider son cheval, & de le faire aller vers une écurie qu'il avoit remarquée dans la premiere cour. Une allée, garnie de Palissades formées par des berceaux de rosiers fleuris, y conduisoit. Jamais il n'avoit vu de si belles roses. Leur odeur lui rappella qu'il en avoit promis à *la Belle*. Il en cueillit une : il alloit continuer de

faire six bouquets ; mais un bruit terrible lui fit tourner la tête ; sa frayeur fut grande quand il apperçut à ses côtés une horrible bête, qui, d'un air furieux, lui mit sur le col une espece de trompe semblable à celle d'un Eléphant, & lui dit d'une voix effroyable : » qui t'a donné la liberté » de cueillir mes roses? N'étoit-ce pas assez que » je t'eusse souffert dans mon Palais avec tant de » bonté? Loin d'en avoir de la reconnoissance, » téméraire, je te vois voler mes fleurs ; ton in« solence ne restera pas impunie». Le bonhomme, déjà trop épouvanté de la présence inopinée de ce monstre, pensa mourir de frayeur à ce discours ; & jettant promptement cette rose fatale, » Ah! Monseigneur, s'écria-t'il prosterné par » terre, ayez pitié de moi. Je ne manque point » de reconnoissance ; pénétré de vos bontés, je » ne me suis pas imaginé que si peu de chose » fût capable de vous offenser ». Le monstre tout en colere lui répondit : » tais-toi, maudit Ha» rangueur ; je n'ai que faire de tes flatteries, » ni des titres que tu me donnes ; je ne suis pas » Monseigneur ; je suis *la Bête* ; & tu n'éviteras » pas la mort que tu mérites ».

Le Marchand consterné par une si cruelle sentence, croyant que le parti de la soumission étoit le seul qui le pût garantir de la mort, lui dit d'un air véritablement touché, que la rose qu'il avoit osé prendre, étoit pour une de ses filles appellée *la Belle*. Ensuite, soit qu'il espérât de retarder sa perte, ou de toucher son ennemi de compassion, il lui fit le récit de ses malheurs, lui raconta le sujet de son voyage, & n'oublia pas le petit présent qu'il s'étoit engagé de faire à la *Belle* ; ajoutant que la chose à laquelle elle s'étoit

reſtrainte, pendant que les richeſſes d'un Roi n'auroient à peine que ſuffi pour remplir les deſirs de ſes autres filles, venoit de lui faire naître l'envie de la contenter; qu'il avoit cru le pouvoir faire ſans conſéquence; que d'ailleurs, il lui demandoit pardon de cette faute involontaire.

La *Bête* rêva un moment; puis reprenant la parole d'un ton moins furieux, elle lui dit: » je » veux bien te pardonner; mais ce n'eſt qu'à » condition que tu me donneras une de tes filles. » Il me faut quelqu'un pour réparer cette faute. » Juſte Ciel, que me demandez-vous, s'écria le » Marchand? Quand je ſerois aſſez inhumain » pour vouloir racheter ma vie aux dépens de » celle d'un de mes enfans, de quel prétexte » me ſervirois-je pour le faire venir ici? Il ne » faut point de prétexte, interrompit la *Bête*. Je » veux que celle de tes filles que tu conduiras, » vienne ici volontairement, ou je n'en veux point. « Vois ſi entr'elles il en eſt une aſſez courageuſe, » pour vouloir s'expoſer afin de te ſauver la vie. » Tu portes l'air d'un honnête homme; donne-» moi ta parole de revenir dans un mois, ſi tu » peux en déterminer une à te ſuivre: elle reſte-» ra dans ces lieux; & tu t'en retourneras. Si tu » ne le peux, promets-moi de revenir ſeul après » leur avoir dit adieu pour toujours; car tu ſeras » à moi. Ne crois pas, pourſuivit le monſtre en » faiſant craquer ſes dents, accepter ma propo-» ſition pour te ſauver. Je t'avertis que ſi tu pen-» ſois de cette façon, j'irois te chercher, & que » je te détruirois avec ta race, quand cent mille » hommes ſe préſenteroient pour te défendre ».

Le bonhomme, quoique très-perſuadé qu'il tenteroit inutilement l'amitié de ſes filles, ac-

cepta la propoſition du monſtre , qui l'obligea d'aller ſouper & de remettre ſon départ au lendemain. » Tu déjeuneras avant de partir ; & tu » peux emporter une roſe pour la *Belle*. Le che- » val qui te doit porter ſera prêt dans la cour ». Le Vieillard n'oſa paſſer les ordres qu'il avoit reçus. Son déjeuné fut prompt ; enſuite il deſcendit dans le jardin, cueillit la roſe & prit le cheval qui lui avoit été promis. Il trouva ſur la ſelle un manteau chaud & léger ; dès que le cheval le ſentit aſſis , il partit avec une viteſſe incroyable, & arriva en peu d'heures à ſa maiſon.

On ne ſongea qu'à lui témoigner la ſatisfaction qu'on avoit de le voir de retour en bonne ſanté ; mais la triſteſſe peinte ſur ſon viſage, & ſes yeux remplis de larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir, changerent l'allégreſſe en inquiétude. Tous s'empreſſerent à lui demander le ſujet de ſa peine. Il dit à la *Belle*, en lui préſentant la roſe fatale : » voilà ce que tu m'as demandé ; tu le payeras » cher, auſſi bien que les autres ». Ce diſcours excita la curioſité de ſes enfans, & fit évanouir la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas révéler ſon aventure. Il leur apprit le mauvais ſuccès de ſon voyage, & tout ce qui s'étoit paſſé dans le Palais du monſtre. Après cet éclairciſſement, le déſeſpoir prit la place de l'eſpérance & de la joie. Les fils du Vieillard chercherent des expédiens pour lui ſauver la vie : ces jeunes gens remplis de courage & de vertu, propoſerent que l'un d'eux allât s'offrir au courroux de la *Bête*. Mais elle s'étoit expliquée poſitivement , en diſant qu'elle vouloit une des filles & non pas un des garçons. Ces braves freres, fâchés que leur bonne volonté ne pût avoir ſon exécution, firent ce qu'ils pu-
rent

rent pour inspirer les mêmes sentimens à leurs sœurs; mais leur jalousie contre la *Belle* mettoit un obstacle invincible à cette action héroïque. » Il n'est pas juste, dirent-elles, que nous pé-» rissions d'une façon épouvantable, pour une » faute dont nous ne sommes pas coupables. Ce » seroit nous rendre les victimes de la *Belle*, à » qui l'on seroit bien aise de nous sacrifier.

La *Belle* à qui la douleur avoit presqu'ôté la connoissance, faisant taire ses sanglots & ses soupirs, dit à ses sœurs : » je suis coupable de ce » malheur; c'est à moi de le réparer... Je m'ex-» poserai pour tirer mon pere de son fatal en-» gagement. J'irai trouver la *Bête*, trop heureu-» se en mourant, de conserver la vie à celui de » qui je l'ai reçue, & de faire cesser vos murmu-» res. Ne craignez pas que rien m'en puisse dé-» tourner. Que sçait-on, ajouta-t'elle en s'ef-» forçant de témoigner plus de tranquillité qu'elle » n'en avoit? peut-être que le sort effroyable qui » m'est destiné, en cache un autre aussi fortuné » qu'il paroît terrible ». Ses sœurs en l'entendant parler ainsi, sourioient malicieusement de cette chimérique pensée : elles étoient ravies de l'erreur dans laquelle elles la croyoient. Une extrême joie s'empara de leurs cœurs, quand au bout du mois, elles entendirent hennir le cheval envoyé par la *Bête*. Le pere & les fils ne pouvoient tenir contre ce fatal moment ; ils vouloient égorger le cheval; mais la *Belle* conservant toute sa tranquillité, leur remontra le ridicule de ce dessein & l'impossibilité de l'exécuter. Elle embrassa ses insensibles sœurs ; & le bonhomme pressé par sa fille, étant monté sur son cheval, elle se mit en croupe avec le même empressement,

que s'il se fût agi d'un voyage fort agréable. La nuit vint ; & l'obscurité fut tout-à-coup dissipée par un nombre infini de feux d'artifices. Il faut, dit la Belle en raillant, que la Bête soit bien affamée, pour faire une telle réjouissance à l'arrivée de sa proie. Cependant le cheval alla descendre au bas du perron. Dès qu'elle eut mis pied à terre, son pere la conduisit par un vestibule, au sallon dans lequel il avoit été si bien régalé. Ils y trouverent un grand feu, des bougies allumées qui répandoient un parfum exquis, & de plus, une table splendidement servie. Le bonhomme au fait de la façon dont la Bête nourrissoit ses hôtes, dit à sa fille, que ce repas étoit destiné pour eux, & qu'il étoit à propos d'en faire usage. La Belle n'en fit aucune difficulté, bien persuadée que cela n'avanceroit pas sa mort. Bientôt le monstre se fit entendre. Un bruit effroyable, causé par le poids énorme de son corps, par le cliquetis terrible de ses écailles, & par des hurlemens affreux, annoncerent son arrivée. La terreur s'empara de la Belle. Le vieillard, en embrassant sa fille, poussa des cris affreux ; mais devenue dans un instant maîtresse de ses sens, elle se remit de son agitation. En voyant approcher la Bête, elle s'avança d'un pas ferme & d'un air modeste, la salua fort respectueusement. Cette démarche plut au monstre ; après l'avoir considérée, il dit au vieillard, *bon soir, bonhomme ;* & se retournant vers la Belle, il lui dit pareillement *bon soir, la Belle.* Celle-ci répondit sur le même ton ; & le monstre ayant appris d'elle, que c'étoit volontairement qu'elle étoit venue le trouver, ordonna au bonhomme de se tenir prêt à partir le lendemain, après qu'il auroit rempli deux malles de

bijoux pour ses filles. La Belle monta, toute en pleurs, dans sa chambre; & accablée de sommeil, elle se coucha. Elle rêva qu'elle étoit au bord d'un canal à perte de vue, dont les deux côtés étoient ornés de deux rangs d'orangers & de mirthes fleuris, d'une hauteur prodigieuse, où toute occupée de sa triste situation, elle déploroit l'infortune qui la condamnoit à passer ses jours en ce lieu, sans espoir d'en sortir. Un jeune homme, beau, comme on dépeint l'amour, d'une voix qui lui portoit au cœur, lui dit: ne crois pas, la Belle, être si malheureuse que tu le parois. C'est dans ces lieux que tu dois recevoir la récompense qu'on t'a refusée injustement par-tout ailleurs. Fais agir ta pénétration pour me démêler des apparences qui me déguisent. Juges, en me voyant, si ma compagnie est méprisable, & ne doit pas être préférée à celle d'une famille indigne de toi. Souhaite; tous tes desirs seront remplis. Je t'aime tendrement. Seule, tu peux faire mon bonheur en faisant le tien. Ne te démens jamais. Etant, par les qualités de ton ame, autant audessus des autres femmes, que tu leur es supérieure en beauté, nous serons parfaitement heureux. Ensuite ce phantôme si charmant lui parut à ses genoux, joindre aux plus flatteuses promesses, les discours les plus tendres. Il la pressoit dans les termes les plus vifs, de consentir à son bonheur, & l'assuroit qu'elle en étoit entiérement la maîtresse.

Ce rêve disoit assez à la Belle, que le monstre cachoit quelque figure plus agréable. Toutes les nuits on lui donnoit les mêmes conseils. La premiere journée fut employée à parcourir les appartemens, dont rien n'égaloit la magnificence.

Le ſoir, après ſon ſouper, elle reçut la viſite de la Bête, qui cauſa familiérement avec elle, & finit par lui demander, ſans détour, ſi elle vouloit la laiſſer coucher avec elle ? A cette demande imprévue, ſes craintes ſe renouvellerent ; & pouſſant un cri terrible, elle ne put s'empêcher de dire : ah ! je ſuis perdue. Nullement, reprit tranquillement la Bête ; mais, ſans vous effrayer, répondez comme il faut. Dites préciſément oui ou non. La Belle lui répondit en tremblant : non, la Bête. Hé bien, puiſque vous ne le voulez pas, repartit le monſtre docile, je m'en vais. Bon ſoir, la Belle. Bon ſoir la Bête, dit avec une grande ſatisfaction cette fille effrayée. Contente de n'avoir pas de violence à craindre, elle ſe coucha tranquillement & s'endormit. La ſeconde journée elle découvrit de nouvelles merveilles dans ce Palais enchanté. C'étoient des oiſeaux, des ſinges & différentes ſortes d'animaux qui jouoient en ſa préſence, pour l'amuſer & la divertir, des Comédies, des Tragédies, des Opéra, &c. Chaque jour étoit marqué par de nouvelles fêtes. Mais le ſouvenir de ſa famille vint la troubler au milieu de ſa proſpérité. Son bonheur ne pouvoit être parfait, tant qu'elle n'auroit pas la douceur d'en inſtruire ſes parens. Comme elle étoit devenue plus familiere avec la Bête, ſoit par l'habitude de la voir, ſoit par la douceur qu'elle trouvoit dans ſon caractere, elle crut pouvoir lui demander s'ils étoient tous deux ſeuls dans ce Château. Oui, je vous le proteſte, répondit le monſtre avec une ſorte de vivacité ; & je vous aſſure que vous & moi, les ſinges & les autres bêtes ſont les ſeuls Etres reſpirans qui ſoient en ce lieu. La Bête n'en dit pas davantage, & ſortit plus bruſ-

quement qu'à l'ordinaire. La Belle n'avoit fait cette demande, que pour savoir si le jeune homme qu'elle avoit vu en songe, n'étoit point dans ce Palais. Elle eût souhaité de le voir & de l'entretenir. C'étoit un bonheur qu'elle eût acheté du prix de sa liberté, & même de tous les agrémens qui l'environnoient. Cet Amant n'existant plus que dans son imagination, elle regardoit ce Palais comme une prison qui deviendroit son tombeau. Son ennui la suivoit par-tout ; sans cesse dans l'agitation, la tristesse prenoit sur ses attraits & sur sa santé. Elle avoit un grand soin de cacher à la Bête, la douleur dont elle étoit accablée ; & le monstre qui l'avoit plusieurs fois surprise les yeux en pleurs, sur ce qu'elle lui disoit qu'elle n'avoit qu'un léger mal de tête, ne poussoit pas plus loin sa curiosité ; mais un soir ses sanglots l'ayant trahie, & ne pouvant plus dissimuler, elle dit à la Bête qui vouloit sçavoir le sujet de son chagrin, qu'elle avoit envie de revoir ses parens. A cette proposition, la Bête tomba sans avoir la force de se soutenir, & exprima sa tristesse par de longs hurlemens. La Belle en fut touchée ; & ayant promis d'être de retour dans deux mois, elle obtint non-seulement ce qu'elle demandoit, mais encore la permission d'emporter quatre grandes caisses qu'elle remplit d'or & de richesses. Vous concevez, Madame, le plaisir qu'eut le bon Marchand à revoir sa fille. Les sœurs de la Belle n'en eurent guères moins ; mais c'étoit à cause des choses précieuses qu'elle leur apportoit. Son pere & ses freres ne négligerent rien pour la retenir. Mais esclave de sa parole, ferme dans sa résolution, les larmes de l'un & les prieres des autres ne purent

la gagner. Les filles ſeules n'en furent point affligées, & louerent fort ſa bonne foi.

La Belle ayant pris congé de tous ceux qui s'intéreſſoient à elle, reprit la route du Palais enchanté. Elle étoit impatiente de revoir la Bête qui ne parut point à ſon arrivée. Allarmée & comme en colere, elle ne ſçavoit d'où provenoit ſon abſence. Flottant entre la crainte & l'eſpérance, l'eſprit agité, le cœur en proie à la triſteſſe, elle deſcendit dans les jardins, réſolue de ne point rentrer dans le Palais qu'elle ne l'eût trouvée. Dans tous les endroits qu'elle parcourut, elle ne vit aucune de ſes traces. Elle l'appella; l'écho ſeul répéta ſes cris. Accablée de laſſitude, elle s'aſſit ſur un banc. Elle s'imaginoit, ou que la Bête étoit morte, ou qu'elle avoit abandonné ces lieux. Elle ſe trouvoit ſeule dans ce Palais, ſans eſpoir d'en ſortir. Elle regrettoit l'entretien de la Bête; & ce qui lui paroiſſoit extraordinaire, c'étoit de ſe trouver tant de ſenſibilité pour ce monſtre. Elle ſe reprochoit de ne l'avoir pas épouſé, ſe regardant comme l'auteur de ſa mort; car elle craignoit que ſon abſence, trop longue, ne l'eût cauſée. Au milieu de ces triſtes réflexions, elle apperçut qu'elle étoit dans cette allée même, où, la derniere nuit qu'elle venoit de paſſer chez ſon pere, elle s'étoit repréſenté le monſtre mourant dans une caverne inconnue. Perſuadée qu'elle n'avoit pas été conduite dans ce lieu par haſard, elle porta ſes pas de ce côté-là. Elle y vit un antre creux, qui lui paroiſſoit être le même qu'elle avoit cru voir en ſonge. Comme la Lune n'y fourniſſoit qu'une foible lumiere, les Pages ſinges parurent incontinent avec un nombre de flambeaux ſuffiſans, pour l'éclairer & lui faire ap-

percevoir la Bête étendue par terre, qu'elle crut endormie. Loin d'être effrayée de sa vue, la Belle lui passa la main sur la tête, en l'appellant plusieurs fois. Mais la sentant froide & sans mouvement, elle ne douta plus de sa mort, ce qui lui fit pousser des cris douloureux, & dire les choses du monde les plus touchantes. La certitude de sa mort ne l'empêcha cependant pas de faire ses efforts pour la rappeller à la vie. En lui mettant sa main sur le cœur, elle sentit avec une joie inexprimable qu'elle respiroit encore. Sans s'amuser à la flatter davantage, la Belle sortit de la caverne, & courut à un bassin, où puisant de l'eau dans ses mains, elle la lui jetta sur la tête. Mais comme elle n'en pouvoit prendre que fort peu à la fois, & qu'elle la répandoit avant que d'être auprès de la Bête, son secours auroit été tardif, sans celui des singes qui coururent au Palais avec tant de diligence, qu'elle eut dans un moment un vase pour puiser de l'eau & des liqueurs fortifiantes. Elle lui en fit respirer & avaler, ce qui produisant un effet admirable, lui donna quelque mouvement, & peu après lui rendit la connoissance. Elle l'anima de la voix & la flatta tant, qu'elle se remit. » Que vous m'avez causé d'in-» quiétude, dit-elle obligeamment à la Bête; » j'ignorois à quel point je vous aimois : la peur » de vous perdre m'a fait connoître que j'étois » attachée à vous par des liens plus forts que ceux » de la reconnoissance. Je vous jure que je ne » pensois qu'à mourir, si je n'avois pu vous sau-» ver la vie ». A ces tendres paroles, la Bête se sentant entiérement soulagée, lui répondit d'une voix cependant encore foible : » vous êtes bon-» ne, la Belle, d'aimer un monstre si laid; mais

» vous faites bien ; je vous aime plus que ma » vie. Je pensois que vous ne reviendriez plus ; » j'en serois morte. Puisque vous m'aimez, je » veux vivre. Allez vous reposer ; & soyez cer- » taine que vous serez aussi heureuse, que votre » bon cœur le mérite ».

La Belle n'avoit point encore entendu prononcer un si long discours à la Bête. Il n'étoit pas éloquent; mais il lui plut par sa sincérité. Elle eut dès-lors meilleure opinion de son caractere, ne la trouvant plus si stupide; elle regarda même comme un trait de prudence ses courtes réponses; & prévenue de plus en plus en sa faveur, elle se retira dans son appartement, l'esprit rempli des plus flatteuses idées. Son sommeil ne pouvoit être qu'agréable; & l'image du bel inconnu l'occupa entiérement. Il lui fit même entendre qu'elle ne devoit point balancer à épouser la Bête. Celle-ci lui demanda à son ordinaire, si elle vouloit qu'elle couchât avec elle. La Belle fut quelque tems sans répondre ; mais prenant enfin son parti, elle lui dit en tremblant : » oui, la Bête, je le veux bien, pourvu » que vous me donniez votre foi, & que vous » receviez la mienne. Je vous la donne, reprit » la Bête, & vous promets de n'avoir jamais d'au- » tre épouse. Et moi, répliqua la Belle, je vous » reçois pour mon époux, & vous jure un amour » tendre & fidele ».

Quelque peu d'impatience qu'eût la Belle, de se trouver auprès de cet époux singulier, elle se coucha. Les lumieres s'éteignirent à l'instant. La Bête s'approchant fit appréhender à la Belle, que du poids de son corps elle n'écrasât leur couche. Mais elle fut agréablement étonnée, en sentant que ce monstre se mettoit à ses côtés aussi légerement qu'elle ve-

noit de le faire. Sa surprise fut bien plus grande, quand elle l'entendit ronfler presqu'aussitôt, & que par sa tranquillité, elle eut une preuve certaine qu'il dormoit d'un profond sommeil. Elle s'étoit mise au bord de son lit, ne croyant pas faire trop de place à son affreux époux. Le silence qu'il gardoit, quand elle s'éveilla, lui ayant fait douter qu'il fût auprès d'elle ; & s'imaginant qu'il s'étoit levé doucement, elle se retourna avec le plus de précaution qu'il lui fut possible, & fut agréablement surprise de trouver, au lieu de la Bête, son cher inconnu.

Le charmant Dormeur ne s'éveilla qu'à l'arrivée de deux Dames dans un équipage superbe, traîné par quatre cerfs blancs. C'étoit la Reine sa mere & la Fée sa protectrice. Celle-ci présenta la Belle à sa compagne, comme l'épouse du Prince son fils. Mais la Reine s'étant recriée sur une alliance aussi disproportionnée, la Fée lui apprit que la Belle étoit fille de Roi ; qu'elle l'avoit soustraite, dans son enfance, à la malignité d'une Fée, & l'avoit mise à la place d'une fille du Marchand encore au berceau, & morte depuis quelques momens. Quant à la Bête, ou plutôt au Prince élevé par les soins d'une autre Fée, il lui avoit, avec l'âge, inspiré de l'amour ; & cette gouvernante surannée avoit osé le demander en mariage à la Reine sa mere ; car le Roi étoit mort depuis long-tems. Irritée d'un refus auquel elle auroit dû s'attendre, elle avoit métamorphosé le Prince en monstre hideux, & avoit mis pour condition, à la fin de son déguisement, qu'une belle devint amoureuse de sa figure, sans qu'il pût la faire valoir d'ailleurs par son esprit. La Fée Protectrice avoit conduit

tout le reste, ne pouvant détruire directement l'ouvrage de sa sœur. De-là, ce Palais enchanté, pour dérober le Prince à ses sujets, cet égarement du Marchand, cette rose fatale ; vous voyez présentement, Madame, l'enchaînement de tant d'aventures. C'est à vous de juger si Mademoiselle de Robercourt, & tout l'équipage du vaisseau dûrent être satisfaits du récit de la femme de chambre.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

MA derniere lettre, Madame, vous a suffisamment instruite de ce qui doit continuer à être le sujet de celle-ci. Dans un lieu peu éloigné de la Chine, il est un Royaume qui abonde en tout ce qui peut contribuer à la richesse d'un État. Il y a plusieurs siécles que ce pays obéissoit à un Roi sage, vertueux, équitable, mais d'une humeur si douce & si pacifique, qu'il en eut le surnom de *Bon & Rebon*. Il avoit un parent de qui les inclinations étoient fort différentes. Par la proximité du sang & les bienfaits du Roi, il ne lui manquoit que de porter la Couronne; cependant il ne se trouvoit point heureux. L'ambition qui le dévoroit, empoisonnoit toutes les douceurs qu'il auroit pu goûter. Il portoit, du consentement même du Roi, le surnom d'*Ambitieux*. Résolu de secouer le joug, il prit ses mesures pour exécuter son dessein; & non-seulement il se détermina à détrôner son maître, mais encore à lui ôter la vie, ajoutant à cet affreux projet, celui d'enlever la Princesse Lisimene, fille unique du Monarque. Les Nayades.

Tout étoit déjà disposé à son gré, lorsqu'un des Conjurés, pénétré de remords, découvrit le complot. Il s'adressa au premier Ministre, qui le conduisit au Roi. La surprise de ce Prince fut extrême, en apprenant les circonstances de la conspiration. Il envoya chercher Ambitieux; & non-seulement il fit grace au coupable, mais lui proposa le mariage de la Princesse avec son fils. Il dit ensuite au premier Ministre : eh bien, Visir,

connois-tu ma satisfaction? J'ai enfin trouvé le moyen de remettre Ambitieux dans son devoir; & je ne serai point forcé de le punir. Seigneur, repliqua le Visir, la clémence est belle; mais j'appréhende que la vôtre ne vous expose à un repentir aussi inutile que tardif. Il avoit raison. Ambitieux, excité par les conseils de sa femme, ne fit que différer de quelques jours l'exécution de ses projets. Le Roi alla dans une de ses maisons de plaisance, n'ayant d'autre suite que celle de ses équipages de chasse. Ambitieux ne négligea point des circonstances si favorables, & prit ses mesures pour faire éclater la conjuration dans la nuit. Il étoit resté à la Ville, où il se rendit maître du Palais. Il voulut envoyer au Château où étoit le Roi; mais il ne put tromper la vigilance du Visir. Ce dernier habitoit un vieux Palais, qui avoit été autrefois la demeure des Rois prédécesseurs du Monarque régnant. Il y avoit un souterrein inconnu au public, qui aboutissoit à la maison où étoit le Roi. Ce Ministre se flatta de sauver son maître par cet endroit; & rentrant promptement chez lui, il se munit d'habits de femmes, d'une bourse remplie de piéces d'or, & d'un panier couvert, dans lequel il mit deux pigeons dréssés à porter les lettres. Ensuite il passa dans le souterrein, & se rendit à l'appartement qui y répondoit par un escalier dérobé.

Quel fut l'étonnement du Prince à l'aspect du Visir qui ne lui donna pas le tems de faire des questions? Habillez-vous promptement, Seigneur, lui dit-il, en lui présentant le paquet qu'il tenoit; & fuyez, sans tarder, d'un lieu où votre personne n'est plus en sûreté; Ambitieux s'est rendu maître de la Ville, où il a

donné des ordres qui couronnent sa perfidie. Vous n'avez que ce moment pour éviter la fureur des Conjurés. Bon & Rebon céda aux instances de son Ministre & de la Princesse sa fille ; & le Visir les ayant fait sortir l'un & l'autre, rentra dans la Ville par le souterrein, & feignit d'applaudir au succès de l'usurpateur, qui lui donna ses bonnes graces.

Le Roi & sa fille étoient en marche, lorsqu'on apprit leur fuite. Ce Prince infortuné, jugeant qu'il y auroit de l'imprudence à tenter une retraite hors du Royaume, dont toutes les avenues étoient sans doute bien gardées, erra pendant six mois, avec la Princesse, dans les bois, évitant avec soin tous les endroits habités. Mais enfin, s'ennuyant de cette vie, ils quitterent les pays sauvages ; leur assurance allant insensiblement jusqu'à se montrer dans la plaine. Ils en trouverent une qui leur parut très-agréable. Ils tournerent leurs pas vers l'habitation qui leur sembla la plus apparente. Ils en virent sortir une Villageoise d'assez bonne mine. Cette femme vint au-devant d'eux, & leur demanda ce qui les amenoit. Nous cherchons un asyle, dit le Roi, en lui montrant quelques pieces d'or. A cette vue, elle leur permit de rester chez elle aussi long-tems qu'ils le jugeroient à propos. Elle leur donna une chambre fort simple, mais assez propre, où ils trouverent une grande fille séche, noire, & qui cependant avoit les yeux plus rouges, que le plus fier taureau. Elle avoit un air rude & brutal ; & tout le reste de sa figure étoit si bien assorti, qu'il ne lui manquoit rien pour être effroyable. Ce monstre étoit la fille de la Maîtresse de la maison ; on la nommoit Pigriéche. Menez, lui dit la mere, me-

nez nos hôtes dans des chambres préparées ; peut-être que cette jeune fille a besoin de se mettre au lit ; mais loin d'obéir à sa mere, cette honnête créature lui répondit insolemmenr, qu'elle étoit bien pressée, & qu'elle n'avoit qu'à prendre la peine d'attendre, parce qu'elle avoit autre chose à faire. Lisimene à ce farouche accueil, craignant de lui donner occasion de se courroucer davantage, dit avec douceur, qu'il n'étoit pas nécessaire de se détourner pour elle, & qu'elle attendroit sa commodité : en effet s'étant assise, elle attendit patiemment qu'il plût à Pigriéche de faire ce que sa mere lui avoit ordonné.

Richarde, c'est le nom de la mere, avoit perdu son mari depuis plusieurs années. L'envie de posséder toutes les pieces d'or, qu'elle croyoit que ses hôtes avoient en abondance, lui fit proposer au Monarque fugitif de l'épouser. Bon & Rebon qui ne voyoit pour lui que cet asyle d'assuré, y consentit sans se faire beaucoup prier. Mais ses especes d'or ayant manqué tout-à-coup, il vit changer la tendresse de Richarde en une haine effroyable, pour lui & pour sa fille. Elle leur reprochoit sans cesse, qu'elle avoit la bonté de les nourrir sans qu'ils lui servissent à rien, & leur déclara enfin, qu'elle ne prétendoit pas, tandis que sa propre fille travailloit, que cette paresseuse, parlant de Lisimene, ne s'occupât qu'à chanter avec son pere. Une esclave de Richarde, qui conduisoit les moutons, vint à mourir dans ces circonstances. Pigriéche empêcha qu'on n'en achetât une autre, en disant que cet emploi n'étoit pas si pénible, que Lisimene ne le pût exercer ; & qu'elle s'appelleroit désormais Liron. Le

Roi & sa fille furent indignés de ce discours ; mais Pigriéche ayant menacé de les aller dénoncer à la Ville prochaine, la Princesse se mit en devoir d'obéir. Elle fit sortir les moutons de la Bergerie & les mena paître, ayant une quenouille à son côté ; & elle reçut l'ordre sur la quantité d'échevaux de fil qu'elle devoit rendre le soir. Comme elle étoit diligente & adroite, elle eut rempli le nombre des fuseaux en moins de tems, que ses persécutrices ne le croyoient ; mais son service ne fut point borné à garder les moutons; lorsqu'elle fut rentrée, on la força de nettoyer la bergerie. Enfin ces impitoyables Furies abusant de sa douceur, & de la crainte que lui causoit le danger où étoit son pere, l'employoient aux ouvrages les plus bas & les plus pénibles.

Lisimene, devenue Liron, se fit enfin une habitude de ce genre de vie. Quand elle avoit achevé sa tâche, elle prenoit son luth ou sa vielle, & se mettoit à jouer près d'une fontaine écartée, qu'elle avoit choisie par préférence. Un jour qu'elle s'y lavoit les mains, elle perdit l'équilibre, & tomba dans l'eau. La frayeur que lui causa cette chûte, lui fit perdre connoissance. En revenant de sa foiblesse, elle se trouva dans un lieu frais ; mais elle n'étoit plus dans l'eau, quoiqu'elle en fût environnée, comme si elle eût été dans une caisse de crystal. Elle vit passer des écrévisses & de petits poissons, qui alloient & venoient tranquillement, comme étant dans leur élément. Ce spectacle singulier ne fut pas ce qui lui causa le plus d'étonnement ; elle en ressentit davantage de se voir entre les bras de trois belles personnes qui paroissoient s'empresser à la faire revenir. Rassurez-vous, charmante Lisimene, lui

dit une d'entr'elles ; il n'y a rien à craindre pour vous ici, puisque vous êtes parmi vos amies ; & sans lui donner le tems de répondre, nous sommes, ajoûta-t-elle, les Nayades de la fontaine, qui, pour vous témoigner notre reconnoissance du plaisir que nous donne si souvent votre agréable symphonie, voulons interrompre le cours de vos malheurs ; peut-être ne trouverez-vous pas notre amitié inutile. Une autre Nayade prenant la parole:vous ne songez pas, dit-elle,que les vêtemens de cette Princesse sont mouillés, & que ce qui presse le plus, c'est de lui ôter, dans le moment, un habit qui lui convient si peu de toutes les façons ; alors sans lui répondre, ses deux compagnes se joignant à elle, s'empresserent toutes trois à la dépouiller de sa grosse robe. Elles lui en donnerent une autre qui étoit de toile fine, garnie des plus belles dentelles, entremêlées de fleurs. Christalline, la plus belle des Nymphes, la conduisit à sa toillette. Lisimene jettant les yeux sur les miroirs que l'eau formoit de tous côtés, trouva qu'elle étoit coëffée comme Christalline. Tant d'avantages à la fois, la beauté de ces lieux, ainsi que les caresses des Nayades, lui rendirent ces divinités encore plus cheres, & lui faisoient envisager le moment de les quitter avec beaucoup de regret. Cependant il approchoit ; & quoique Christalline lui eût offert de la garder chez elle, ce fut elle qui avertit la Princesse, qu'il étoit tems enfin de se retirer. Allez, vertueuse Lisimene, lui dit-elle, en l'embrassant, allez consoler votre pere, & mériter de plus en plus notre estime ; mais revenez nous voir, ou informez-nous de vos peines. Nous vous assisterons de nos conseils. En prononçant seulement le

le nom de Criſtalline & de ſes ſœurs, vous pourrez pénétrer facilement juſqu'en ces lieux. Les eaux vous ouvriront leur ſein. Elle ajoûta à toutes ſes bontés le préſent d'une houlette; & pour lui en apprendre l'uſage, elle lui dit que quand elle auroit envie de s'occuper à toute autre choſe, qu'au ſoin de ſon troupeau, elle n'auroit qu'à planter ſa houlette au milieu; qu'avec cette précaution elle pouvoit être certaine, que ſes moutons auroient tout en abondance, & que les loups & les voleurs n'oſeroient en approcher. La ſeconde Nayade lui donna un rouet & une quenouille, en diſant qu'elle n'auroit qu'à la charger de filaſſe & la poſer ſur le rouet; qu'elle fileroit toute ſeule ſi bien & ſi promptement, qu'elle n'auroit pas à redouter les reproches de ſes méchantes hôteſſes. La troiſiéme lui fit préſent d'un Caſtor apprivoiſé, & dit à Liſimene, qu'il l'aideroit de ſes dents, de ſes pieds, & de ſa queue, & feroit tout ce qu'elle lui preſcriroit. L'animal ſe nommoit Diligent. En quittant ſes bienfaictrices, Liſimene trouva ſon troupeau raſſemblé, & en état de marcher au premier ſigne qu'elle lui en fit. Richarde & Pigriéche parurent dans ce moment. » Ah! ma mere, s'écria » cette derniere, c'eſt Liton; où a-t-elle pris » ſes beaux atours? Qui les lui a donnés? Mais » que dis-je, donnés, il n'y a perſonne en ces » lieux; qui puiſſe faire de tels préſents; & il » faut abſolument qu'elle les ait fait acheter à la » ville. Il faut bien que cela ſoit, pourſuivit » Richarde; mais pour avoir eu de l'argent, il » faut qu'elle m'ait volée, ou que ſon pere ait » conſervé ſes piéces d'or, quoiqu'il feignit de » me les avoir toutes données. Liſimene ne ré-

» pondit qu'en racontant avec douceur ce qui » lui étoit arrivé ». Pigriéche furieuse, voulut faire décoëffer Liron ; mais les fleurs renaissoient sans cesse dans ses cheveux, qui reprenoient toujours leur premiere situation. Pigriéche s'écria que Liron étoit sorciere ; qu'il n'y avoit rien de plus certain, & qu'elle méritoit le feu, invitant sa mere à la faire brûler sans retardement, de peur, disoit-elle, que cette malheureuse ne donnât quelques maléfices à elles ou à leurs troupeaux. Richarde, dont l'avarice surpassoit la méchanceté, n'approuva point le conseil violent de sa fille, parce qu'il eût fallu acheter une autre esclave à la place de Liron, qui ne leur coûtoit rien. Pigriéche se contenta donc d'ôter à Liron sa belle robe ; elle voulut s'en parer ; mais les fleurs se fanoient sur elle ; sa mere essaya d'en orner les cheveux de sa fille ; elle ne fut pas plus heureuse. Mais croyant avoir trouvé un expédient admirable, elle lui conseilla d'aller chez les Nayades, persuadée qu'ayant plus d'esprit & de beauté que Liron, elle leur plairoit davantage. Cette espérance déterminant Pigriéche, elle alla le lendemain garder les moutons, & n'oublia pas de mettre la belle robe dont elle avoit dépouillé la Princesse. Ainsi parée, elle arrive à la Fontaine ; mais la peur la prit ; & elle n'osa se jetter à l'eau. Cependant ne voulant pas s'en retourner sans tenter l'aventure, elle essaya d'entrer peu-à-peu ; & s'asseyant sur le bord, elle étendit un pied, espérant se glisser doucement. Mais à peine eut-elle touché l'eau, qu'elle y coula toute entiere, & si lourdement, qu'elle pensa se tuer en tombant au fond du bassin qui étoit d'un marbre si raboteux, qu'il lui fit autant

de blessures, qu'il y avoit de pointes. Elle resta long-tems à se débattre au milieu de l'eau : la frayeur que lui causoit ce danger l'ayant fait évanouir, elle seroit morte sans secours, si les Nayades, qui s'étoient réjouies à ses dépens, ne l'avoit secourue. En ouvrant les yeux, elle se trouva entre les mains de trois créatures presqu'aussi laides qu'elle, qui, pour la faire revenir, la tirailloient & la pinçoient sans ménagement. Loin que ces prétendues Nayades ressemblassent au portait que lui en avoit fait la Princesse, elles étoient si hideuses, & leur ajustement si affreux, que Pigrieche fermoit les yeux pour se délivrer de cette vue désagréable. Ce fut bien pis, quand elle se vit coëffée comme elles, c'est-à-dire, avec une affreuse perruque de joncs marécageux & bourbeux, qui achevoient de la rendre effroyable. Elle fut ensuite poussée brusquement hors de la fontaine.

Lorsqu'elle approcha de sa maison, tous ceux qui l'apperçurent prirent la fuite; jamais monstre aussi effroyable n'avoit paru dans ces lieux. Transportée de colere contre Liron, elle exhortoit Richarde à la faire mourir. Ces Mégeres crurent en avoir trouvé le moyen, en commandant à la bergere d'aller cueillir des poires à un arbre si haut, que jusqu'alors aucune échelle n'avoit pu y atteindre; & de les porter vendre au Marché. Mais avec le secours puissant des Nayades, Liron vint à bout de son entreprise. L'Amadriade qui faisoit son séjour dans le Poirier, pencha d'elle-même toutes les branches, & laissa cueillir à Liron autant de poires, qu'elle en voulut. Elle prit aussitôt le chemin de la Ville : des Sylphes bienfaisans soutenoient

en l'air ſon fardeau ; mais comme elle étoit partie trop tard, elle n'arriva qu'après l'heure du marché. Elle s'en retournoit triſtement, lorſqu'elle vit paroître un jeune homme richement vêtu, ſuivi de beaucoup d'autres qui, par les reſpects qu'ils lui rendoient, faiſoient connoître aſſez qu'il étoit leur maître. Il l'aborda ſans cérémonie, mais avec toute l'honnêteté due au beau ſexe. Il s'informa d'abord de ce qu'elle portoit dans ſon panier ; & charmé de l'air noble & de la beauté de cette jeune fille, il lui prit tout ſon fruit, qu'il paya de quantité de piéces d'or. Mais, ajouta-t'il, vous ne me paroiſſez pas née pour l'emploi où vous êtes ; me refuſerez-vous le plaiſir de m'apprendre votre nom, votre condition, & comment il eſt poſſible, que depuis que je chaſſe dans ces bois, je n'aye pas encore eu le bonheur de vous rencontrer ? Quel lieu écarté peut vous avoir dérobée à mes regards ? Seigneur, reprit-elle modeſtement, on m'appelle Liron ; je ſuis à préſent bergere ; & ma Belle-mere chez qui j'habite, m'a commandé d'aller vendre du fruit à la Ville. Son habitation n'eſt pas éloignée de ces lieux. Puiſque nous ſommes ſéparés par un ſi petit eſpace, lui dit ce jeune homme, je me flatte que ſi vous avez encore des poires à porter à la Ville, vous me donnerez la préférence. Liron le lui promit, pourvu que ſa Bellemere lui en donnât la permiſſion. Cette femme & ſa fille furent extrêmement ſurpriſes à la vue de tant d'or. Pigrieche voulut auſſi elle-même, porter dès le lendemain des poires au Marché. Elle dédaigna de prendre aucune inſtruction ſur la façon de les cueillir, parce que la vieille ayant eu la curioſité de ſuivre Liron, elle l'avoit en-

tendue demander au Poirier la permiſſion de prendre de ſon fruit. Ne ſe croyant pas obligée d'entretenir ſi poliment un arbre qui lui appartenoit, elle l'aborda brutalement : allons vîte, lui ditelle, je n'ai ni le tems ni l'envie de m'amuſer ici à te faire des complimens; il me faut des poires; baiſſe promptement tes branches. L'Amadriade qui habitoit le Poirier, baiſſa toutes ſes branches à la fois avec tant de vigueur, qu'elles appuyerent cent mille coups de bâton ſur les épaules de cette ruſtique harangueuſe. Une Salve ſi imprévue fut ſuivie d'une grêle de poires, dont Pigrieche fut accablée. Elle ſe mit à ramaſſer les moins meurtries; & elle partit enfin avec ſa proviſion.

Déjà dans l'excès de ſon impatience, le beau Chaſſeur avoit fait parcourir toutes les routes de la forêt. Après bien des inquiétudes, un de ſes gens cria à haute voix, qu'il appercevoit la bergere. Pour lui épargner une partie du chemin, il courut au-devant d'elle. Le voile qui couvroit ſon panier, lui cachoit le viſage. Il ne douta pas un inſtant, que ce ne fût celle qu'il déſiroit; mais Pigrieche s'étant montrée à découvert, l'officieux inconnu recula d'épouvante, en s'écriant : juſte Ciel! ce n'eſt point Liron. Non vraiment, dit Pigrieche d'un ton aigre & courroucé; ce n'eſt point Liron; mais c'eſt moi, qui ne me changerois pas pour elle; & voyant à l'air du chaſſeur, qu'il ne penſoit pas ſur ſon compte auſſi obligeamment qu'elle-même, elle ſe mit dans une colere horrible & lui dit mille injures. L'Inconnu n'y répondit que par le mépris; ſes gens moins endurans firent pleuvoir ſur les joues de la belle une grèle de ſoufflets, & la laiſſerent rouée de coups. Ayant gagné le logis

avec beaucoup de peine, elle vouloit absolument que Richarde fît mourir Liron, & que le Poirier fût coupé & brûlé. La vieille y consentit d'abord; mais l'avarice s'opposant à ce projet, elle laissa Liron porter des poires au marché, jusqu'à ce qu'elles fussent toutes cueillies. Dès qu'elle n'apporta plus de profit, elles chercherent conjointement de nouvelles occasions de la tourmenter.

Il y avoit, à une lieue de leur demeure, & dans un endroit extrêmement désert, un moulin qu'on appelloit *le Moulin du malheur*. Il avoit été nommé de la sorte, parce que depuis bien des années, il n'y étoit jamais allé personne, à qui il ne fût arrivé en chemin quelques accidents fâcheux. On les imputoit au Meunier & à sa femme; & ce qui autorisoit le plus ces soupçons, étoit leur humeur solitaire. Ce genre de vie & le péril qu'il y avoit à les aller visiter, les rendoient si redoutables, que si quelqu'un étoit courroucé contre ses ennemis, il souhaitoit qu'ils fussent obligés d'aller chercher de la farine au moulin du malheur. Ce fut-là que Richarde ordonna à Liron de conduire son bled; & pour prouver qu'elle y avoit été, elle lui enjoignit d'en rapporter des pierreries que le jardin du Moulin du malheur produisoit sans nombre, à ce que disoit le bruit commun. Liron se mit en marche, & courut chez les Nayades, pour y prendre les instructions dont elle avoit besoin. Cristalline lui recommanda sur toutes choses la prudence, l'exactitude & la douceur. Sa houlette d'ailleurs & Diligent qui l'accompagnoient, devoient lui être d'un grand secours. Elle n'étoit plus qu'à une distance médiocre du moulin, quand les cris douloureux d'un enfant,

attirant son attention, la firent voler au lieu d'où ils partoient. Ils ne pouvoient venir que d'une fontaine, près de laquelle il lui falloit passer pour arriver au moulin. Elle précipita ses pas vers cet endroit. Elle fut effrayée d'y voir un enfant qui ne paroissoit pas avoir plus de cinq ans ; quoique le froid fut excessif, elle n'hésita point sur le parti qu'elle avoit à prendre. Elle descendit dans la fontaine où elle eut de l'eau jusqu'à l'estomac ; & ce ne fut pas sans risque pour sa vie, qu'elle sauva celle de cet enfant. Elle l'emporta dans ses bras jusqu'au moulin. A son arrivée elle eut à essuyer l'attaque de quatre dogues en furie, qui voulurent se jetter sur elle ; mais elle les appaisa en leur jettant à chacun une part d'un gâteau que Cristalline lui avoit donnée. Elle entra dans la maison du Meunier qui la traita d'abord assez mal, ainsi que sa femme. On lui demanda ce qu'elle avoit. C'est un enfant, répondit la Princesse, qui est à demi mort de froid ; je l'ai tiré de l'eau où il se noyoit. Que vois-je, s'écria cette femme en le prenant entre ses bras ! c'est mon fils ! Ah, belle bergere, où l'avez-vous trouvé ? Le Meunier accourut à ces cris. Généreuse Princesse, lui dit-il, belle Lisimene, un bienfait n'est jamais perdu ; vous m'avez rendu le plus grand service que je pouvois recevoir ; il est juste qu'à votre tour, vous ayez sujet d'être contente de ma reconnoissance. On vous a envoyé en ce lieu pour vous perdre, continua-t'il ; mais la mauvaise intention de vos ennemies tournera à leur confusion. En effet Liron obtint du Meunier tout ce qu'elle voulut, sans oublier les pierreries. Pigrieche, toujours jalouse de Liron, voulut aussi aller au moulin du malheur ; mais son impru-

dence & son mauvais caractere la firent tomber dans tous les piéges que tendoit le Meunier à ceux qui lui rendoient visite. Elle gagna la porte du moulin, & crut devoir s'aider du marteau; mais elle le laissa aller plus promptement qu'elle ne l'avoit pris. Sa main en fut toute grillée. Elle poussa des cris effroyables, qui firent sortir le Meunier : il la reçut avec beaucoup de tranquillité, tandis qu'elle exhaloit sa fureur en injures & en malédictions. Elle voulut voir le jardin de pierreries : il l'y conduisit poliment, & lui permit d'y cueillir un bouquet ; mais Pigrieche ravagea tout le Parterre, & prit une si grande quantité de fleurs, qu'elle en remplit un sac. Elle partit fort joyeuse du Moulin du malheur. Dans la route elle entendit deux hommes qui se disputoient pour le partage de quelques piéces d'or qu'ils avoient trouvées. Elle voulut en avoir sa part, & les menaça de les dénoncer à la Justice. Ceux-ci furieux d'être obligés de perdre une partie de leur proye, assommerent de coups Pigrieche qui passa la nuit dans la boue, le corps brisé & le poignet démi. Mais de retour auprès de sa mere, elle se consola de tous ses malheurs par la possession des richesses qu'elle avoit emportées du moulin. Ayant voulu jouir du spectacle charmant de ses pierreries, elles se changerent en Guespes & en Frélons, qui lui firent souffrir des tourmens inexprimables.

Cependant Liron passoit des jours fort agréables dans la compagnie du beau chasseur qui avoit eu le bonheur de découvrir le lieu de sa retraite. Pigrieche surprit un jour ces deux Amans ; & comme, malgré la mauvaise réception qu'elle avoit essuyée de l'inconnu, elle avoit été touchée de sa

bonne mine, la jalousie se joignit dans son cœur à la haine qu'elle avoit déjà pour sa rivale. Elle pressa, plus vivement que jamais, sa mere de la faire mourir. Mais cette femme qui craignoit les suites de cette action, eut recours à une Magicienne du voisinage, qui lui donna une bougie noire, à laquelle étoit attachée la vie de la Princesse.

Ce présent avoit de quoi satisfaire la méchanceté de Richarde & de sa fille; mais l'avarice de la mere lui suggéra le projet de livrer au Roi Ambitieux, Bon & Rebon avec Lisimene, pour en tirer une récompense proportionnée à ce service. Elle partit pour se rendre à la Cour du Tyran, qu'elle informa de ce qu'il lui importoit si fort de savoir. Le Chasseur que nous avons laissé auprès de la bergere Liron, étoit le Prince Parfait, fils d'Ambitieux. Il avoit quitté la Cour, pour ne point paroître prendre part aux crimes de son pere, & s'étoit choisi une retraite à l'extrémité du Royaume, non loin de la demeure de Richarde. Liron qui ne le connoissoit point encore pour ce qu'il étoit, avoit pris pour lui les sentimens les plus tendres. Elle en fit l'aveu à son pere, qui l'accompagna à la fontaine, résolu de la donner en mariage au Cavalier, & de la soustraire, par ce moyen, à la fureur de sa Marâtre. Quelle fut sa surprise, lorsque demandant au Chasseur son nom & sa famille, il sçut qu'il étoit le Prince Parfait, fils de son plus mortel ennemi? Comme il s'en falloit beaucoup qu'il ressemblât à son pere, le Roi consentit aisément à lui faire épouser Lisimene. Le jour & l'heure furent pris pour la cérémonie. Pigrieche qui, cachée dans le creux d'un arbre, avoit entendu toute cette conversation, résolut d'en tirer avantage. Ayant,

par la vertu de quelques herbes, assoupi Bon & Rebon & sa fille, elle se rendit dans l'endroit convenu à l'heure marquée, avec les habits de Lisimene. Le Prince ne doutant point que ce ne fût sa belle maîtresse, s'étoit avancé au-devant d'elle, & se disposoit à lever le voile qui lui couvroit le visage. Quatre hommes, qui furent à l'instant suivis de plus de trente, sortirent d'entre les arbres, se saisirent de lui, sans qu'il eût eu un moment pour se reconnoître, encore moins pour se défendre. Ils l'enleverent; & en même-tems plusieurs de leurs compagnons se jetterent sur Pigrieche. Ils emporterent l'un & l'autre jusqu'au bord de la mer, où deux navires les attendoient. Ils firent monter le Prince sur l'un; & Pigrieche fut mise dans l'autre. Mais qui pourra représenter la douleur du Prince, lorsqu'il vit apporter Bon & Rebon, & que, par ce cruel contretems, il perdit l'espoir de posséder Lisimene? Bon & Rebon & le Prince Parfait sont conduits à la Cour d'Ambitieux, qui les condamne à la mort.

On est sur le point d'en venir à l'exécution. Tout-à-coup la riviere s'enfle & innonde la place où le bucher étoit dressé, entraîne les Princes & les dérobe à la fureur du Tiran. On voit ensuite sortir du sein de l'Onde, un Char environné de feux étincellans; un nombre prodigieux de Nayades vêtues d'une gaze d'argent mêlée des plus vives couleurs, accompagnoient ce char brillant; & l'on fut fort étonné d'y voir le Roi, Lisimene & Parfait. A leur aspect, Ambitieux demeura immobile; mais la fureur l'emportant bientôt sur la surprise, il s'avança fierement vers le Roi, & commanda qu'on le saisît. La populace excitée contre le tiran par la voix de la Nayade, se ran-

ge du côté des Princes qui prennent en triomphe le chemin du Palais. Il étoit de sa politique, que Bon & Rebon s'assurât au moins de la personne de l'usurpateur ; il lui fit grace sans balancer ; une Gnomide sort tout-à-coup de terre, & déclare que le Prince Parfait, par un enchaînement d'aventures, est le fils de Bon & Rebon, & que la Princesse Lisimene doit la naissance à une sœur du Monarque. A ce récit l'Usurpateur se passe son épée au travers du corps. Bon & Rebon pardonne à Richarde tous ses crimes. Il fait faire ensuite les préparatifs du mariage de Parfait & de Lisimene. Pigrieche au désespoir de perdre son Amant, engage sa mere à allumer la bougie noire, comptant faire périr par-là sa rivale. Mais la fin de la bougie est celle de la vie de Pigrieche. Lisimene étant bergere, s'en étoit saisie, par le conseil des Nayades, & y en avoit substitué une autre de même couleur. Richarde apprenant la mort de sa fille, se jette par la fenêtre. Bon & Rebon la pleure, la fait inhumer, & résigne le pouvoir souverain au Prince Parfait.

Pour ne pas vous accabler de Contes, permettez-moi, Madame, de passer sous silence une partie de ceux de Madame de Villeneuve, dont les titres sont : *le Prince des Cœurs & la Princesse Grenadine ; la Princesse Azerolle, ou l'excès de la constance ; Fleurette & Abricot ; le Loup galeux ; & Belinette ou la jeune vieille.* Je ne m'attacherai qu'à celui qui m'a paru le plus agréable, *la Princesse Azerolle.*

Dans une de ces grandes Lotteries, où les Fées tiroient au sort les Royaumes qu'elles devoient protéger, celui des Aglantiers tomba à la Fée

Babonette. C'étoit une bonne créature, trop simple, pour connoître le mal, trop timide pour le désapprouver, crédule par bonté, bonne par foiblesse. Nulle sorte d'esprit, point de mémoire, & d'une négligence pour sa personne, qui augmentoit beaucoup les désagrémens de sa vieillesse. Elle avoit à peine pris possession de sa Charge, que le Roi mourut d'apoplexie, en recommandant à la Fée un fils unique qu'il laissoit au berceau. Du caractere dont étoit Babonette, elle ne pouvoit guère cultiver l'esprit & le cœur de son Eleve qu'elle nomma Doudou; aussi le laissa-t'elle dans les dispositions qu'elle lui trouva; seulement elle lui inspira une aversion générale pour les femmes. La Fée Canadine ayant fait une visite de politesse à Babonette, la vue de Doudou fit impression sur son cœur; elle prit cet amour naissant pour un simple intérêt à l'éducation du Prince; & secrettement elle mit tout en usage pour perfectionner les bonnes qualités du jeune Monarque. Lorsqu'il eut atteint sa quinziéme année, Canadine le demanda en mariage à Babonette qui le lui accorda : mais cette Fée n'ayant pas trouvé le Prince aussi facile qu'elle l'avoit été, & ne voulant pas lui causer le moindre chagrin, alla rendre compte à Canadine des vains efforts qu'elle avoit faits en sa faveur. Canadine crut que le tems pourroit faire changer Doudou : elle redoubla ses soins & ses bienfaits.

Un jour que le Roi s'étoit écarté du reste de la Chasse, en poursuivant un Daim avec trop d'ardeur, il fut extrêmement surpris, de se trouver dans une espece de salle d'une très-grande étendue, & de voir à l'un des angles, une jeune

personne sous un pavillon de gaze d'argent, assise assez près d'une vieille femme qui sembloit dormir. Il mit aussitôt pied à terre; & s'approchant avec un trouble & un embarras qui lui étoient inconnus, » que vous êtes belle, lui dit-il, en » mettant un genou en terre? Que vous me» riteriez d'adorations, si vous n'étiez pas une » femme! Je ne suis pas une femme, répondit» elle; je m'appelle Azerolle. La Fée Sévere que » vous voyez là, me mene au Château inaccessi» ble... Mais ne vous appellez-vous pas Tur» lupin, dit-elle? Non, Madame, répondit le » Roi un peu déconcerté. Les Princes de mon » Sang n'ont jamais porté des noms ignobles. » J'en suis fâchée, répondit Azerolle en baissant » les yeux. Pourquoi, dit le Prince? Je m'appelle » Doudou; cela ne fait rien, répondit-elle; je » vois bien que l'on m'a trompée. Comment, » dit le jeune Prince, vous auroit-on parlé de » moi? Je l'ai cru, répondit-elle; & je ne com» prends rien à cela; ni moi non plus, reprit il; » expliquez-vous mieux, je vous en conjure. » Je vais tout vous dire, continua la jeune per» sonne : peut-être vous éclaircirez mes doutes.

» Je n'ai jamais vû que la Fée. Elle m'a dit » qu'autrefois j'avois un pere & une mere; » en avez-vous eu, vous? Sans doute, répondit » le Prince; ils étoient Roi & Reine; & les » miens aussi, dit Azerolle. Mais, dites-moi, » puisque vous avez eu un pere, il y a donc plu» sieurs hommes dans le monde? Il y en a, ré» pondit le Roi, à peu-près autant que de fem» mes. Ah, voilà qui est bien, dit la Princesse; » je commence à m'éclaircir; & moi, dit le » Prince, je vous entends un peu moins. Il n'est

» plus néceſſaire à préſent que vous m'enten-
» diez, reprit triſtement Azerolle. Que dites-
» vous, s'écria Doudou? Chaque moment aug-
» mente ma curioſité : je ſens qu'il ne m'eſt plus
» poſſible de vivre, ſans être éclairci de votre ſort.
» Eh bien, dit la Princeſſe, puiſque vous voulez
» tout ſavoir, je veux bien vous le dire, mais
» à condition que vous me direz auſſi, ſi vous
» êtes un homme. Ah, rien n'eſt ſi vrai, répon-
» dit vivement le Prince ; mais, charmante
» Azerolle, pourquoi en doutez-vous ? Puiſque
» vous êtes un homme, interrompit-elle, vous
» vous appellez donc Turlupin ? Eh, laiſſez-là
» votre Turlupin, reprit impatiemment le Prin-
» ce; ne m'en parlez jamais. Je n'en parlerai
» plus, dit la Princeſſe, puiſque cela vous fait de
» la peine ; cependant j'aurois voulu vous dire
» que Sévere me mene chez lui, afin qu'il m'é-
» pouſe & me faſſe Reine. Quoi, vous allez
» vous marier, s'écria Doudou? Oui, dit Aze-
» rolle ; on m'avoit dit qu'il n'y avoit que lui
» d'homme dans le monde ; j'en étois bien aiſe;
» mais à préſent .... Achevez, belle Azerolle,
» achevez, dit le Prince avec une vivacité dont
» il ne démêloit point la cauſe ; déſireriez-vous
» que la Fée changeât de réſolution ? Serois-je
» aſſez heureux.... Oh non, répondit la Prin-
» ceſſe ; apparemment tous les hommes ſe reſ-
» ſemblent; & cela m'eſt égal. Ah, voilà bien les
» femmes, s'écria le Prince ; on ne m'a point
» trompé ; elles ſont perfides avant même de
» connoître la perfidie. Je crois que vous me
» querellez, dit Azerolle ? Que vous ai-je fait ?.. Je
» ſerois bien fâchée que vous ſoyez malheureux».
Doudou raſſuré par ces derniers mots, ſe

mit à genoux comme s'il n'y avoit point eu de Sévere au monde; mais un mouvement que fit la Fée, leur persuada qu'elle alloit s'éveiller. Ils imaginerent à la hâte mille moyens de se revoir, qui leur parurent tous très-faciles à exécuter. Le Prince monta à cheval & s'éloigna. Il ne faut pas être Fée, pour s'appercevoir du plus petit changement dans le cœur de ce que l'on aime. Canadine s'apperçut de son nouveau malheur un moment après l'arrivée du Roi, lequel à la premiere question, conta tout de suite la rencontre d'Azerolle. Il peignit sa beauté, ses graces, sa naïveté avec transport; mais il ne dit que ce qu'il falloit, pour exprimer les sentimens qu'elle lui avoit inspirés. Cet aveu fit un effet bien différent sur les deux Fées, Babonette pleuroit de joie : » voyez » le hasard, disoit-elle; le pauvre enfant, qu'il » dit bien tout cela! il me semble que c'est moi. » Mais où est-elle cette petite Azerolle, que » j'aille te la chercher? Qu'ils seront heureux, » continua-t'elle en s'adressant à Canadine! Nous » les marierons. Je suis sure qu'ils ne cesseront pas » de se caresser; cela nous réjouira. Tu es donc » bien amoureux, ajouta-t'elle en se tournant vers » le Prince? viens, mon petit moineau, viens » que je t'embrasse ». Canadine emportée par la jalousie, le dépit & l'indignation, toucha le Roi de sa baguette, en disant avec un sourire amer : » tenez, Madame, mettez-le donc en cage ce » moineau si chéri ». La honte suivit de près l'emportement de Canadine; elle se leva avec précipitation pour chercher le malheureux oiseau, & lui rendre sa premiere forme. Il s'étoit déjà échappé par une fenêtre qu'il avoit trouvée ouverte. L'instinct se joignant à l'amour, le condui-

fit à tire d'aîles dans la forêt, où il avoit laissé Azerolle. Il la trouva qui disputoit avec la Fée, pour ne point quitter un lieu où elle espéroit de revoir son Amant. Mais enfin, contrainte de monter dans le Char de Sévere, elle prit la route du Château inaccessible. Le Roi Moineau l'y suivit. C'étoit la demeure de Turlupin. Il étoit fort jeune quand son pere mourut. La Fée Sévere sa tante se chargea de son éducation ; mais comme il étoit prodigieusement sot, elle sentit bientôt que l'on n'en pouvoit faire qu'un Prince fainéant ; cependant elle se détermina à lui donner un Royaume ; & ce fut en conséquence de cette résolution, qu'elle éleva la Princesse Azerolle, héritiere d'un fort grand Etat, dans une solitude & une ignorance totale, parce qu'elle savoit que les secrets de son art n'étoient pas suffisans, pour voiler les défauts de Turlupin ; & que pour engager la Princesse à l'épouser, il falloit la priver des moyens de comparaison, seule arbitre de la valeur des choses.

En approchant du Château, elles virent Turlupin qui prenoit le divertissement de balayer sa cour. Quoiqu'il attendît les Dames, il fut très-surpris de les voir ; la surprise est toujours le premier mouvement des sots. Dès que ses yeux l'eurent assuré que c'étoit sa tante qui arrivoit, il s'enfuit, en criant de toutes ses forces *tirez, tirez*. En même-tems on entendit une Salve de boëtes si prodigieusement chargées, que la plûpart creverent & blesserent, de leurs éclats, les Corneilles qui tiroient le Char de la Fée. Ces oiseaux épouvantés s'écarterent avec fureur, & prenant leur essor inégalement, fracasserent le Char qui n'étoit que de cannes très-légerement travaillées. Sévere

vere & Azerolle se releverent comme elles pûrent; car Turlupin qui avoit promptement passé un habit & mis une perruque poudrée de la plus belle farine de la maison, pour ne point manquer à sa dignité, les attendoit sur le Perron, en criant » *de la joye, de la joye;* n'ayez pas » peur. Voilà un beau divertissement, lui dit » la Fée en l'abordant. Ah, ah, ma tante, interrompit-il en éclatant de rire, vous n'êtes pas » un bon cheval de trompette, puisque vous » avez peur du bruit. Ce ne sera rien; divertissons-nous ». Quand ils furent arrivés dans un sallon magnifique, il s'arrêta; & se tournant vers Azerolle, » allons, dit-il, Mademoiselle, » vous savez pourquoi vous venez ici; nous serons bientôt familiers ensemble. Commençons à bannir les cérémonies ». En même-tems il prit Azerolle par la tête, & l'auroit baisée malgré sa résistance, sans le tendre moineau qui étoit entré en même-tems que la compagnie, & qui fondant sur le visage de Turlupin, lui mordit une joue de toute sa force, tandis que Sévere, déjà de mauvaise humeur de sa chûte, perdant toute patience, lui donnoit un soufflet sur l'autre.

» Bon, bon, dit Turlupin, en se rapprochant de » la Princesse, c'est qu'elle est jalouse. Elle voudroit que je vous ennuyasse avec des complimens: par ma foi, ils me donnent la migraine: » tenez, Mademoiselle, je suis un bon vivant, » qui n'engendre pas la mélancolie; ah! vous » m'aimerez, quand une fois nous . . . Mais répondez-moi donc, dit-il en s'interrompant. » Non, Monsieur, répondit Azerolle sans avoir » entendu ce qu'il lui disoit. Ah! s'écria-t'il en » riant plus fort, elle fait la petite sucrée; mais

» nous verrons, quand je ferai votre mari ».
A ce mot de mari, la Princesse qui rêvoit de tout son cœur à celui qu'elle auroit voulu avoir, leva les yeux sur Turlupin, & ne put retenir des larmes qui coulerent en abondance. » Oh, oh, » dit-il, c'est bien pire; venez, venez, Mad. Sé» vere; je ne sçais que dire aux gens qui pleurent.

» La Fée s'approcha; mais frappée à la vue du moineau couché sur l'épaule de la Princesse, auquel jusques-là elle n'avoit fait aucune attention, elle s'arrêta, cherchant à démêler la vérité des soupçons que la force de son art lui faisoit naître sur la métamorphose du Prince. Elle le consideroit attentivement, sans s'embarrasser des pleurs d'Azerolle. Le tendre Moineau, occupé uniquement de la douleur de sa Princesse, se rouloit sur sa gorge, passoit son bec autour de son menton, sans se soucier de l'étonnement de Turlupin qui ne cessoit de crier: » cela est ad» mirable! on diroit qu'il y entend finesse. » Lorsque Canadine & Babonette entrerent, avec un bruit qui les tira tous quatre de leurs occupations, Sévere alla au-devant de ses sœurs, qu'elle reconnut d'abord; mais Canadine, sans répondre à ses complimens, s'avança avec précipitation vers le Roi Moineau. Les caresses qu'il faisoit à sa rivale, n'étoient pas échappées à son premier coup d'œil. » Ah! cruel! s'écria-t'elle, le » moyen le plus sûr pour t'arracher aux plaisirs » que tu prends, c'est de te rendre ta premiere » forme ». En même-tems elle le toucha de sa baguette; & le tendre Moineau devint le tendre Doudou.

Les trois Fées ayant résolu de tenir conseil, Canadine commença par changer le Prince & la Princesse en deux belles statues de mar-

bre, pour les empêcher de se parler pendant les délibérations. Le résultat fut, qu'il falloit essayer de détacher ces Amans l'un de l'autre ; & pour y parvenir, Canadine leur donna une figure si hideuse, qu'il n'y avoit rien de plus laid. Mais la conformité de malheurs unissoit encore plus étroitement le Prince & la Princesse. Un troisieme moyen parut plus efficace : ce fut, en laissant à Doudou sa laideur, de rendre à Azerolle toute sa beauté, & d'y ajouter encore de nouveaux charmes. L'admiration que la beauté d'Azerolle causoit à Doudou, ne fut pas si pure, que l'on n'y découvrît un mêlange de tristesse, qui déceloit le retour de l'amour propre. Ses transports étoient timides ; sa joie étoit embarrassée ; & les remercîmens qu'il fit à Canadine, tenoient un peu aux reproches d'en avoir trop fait. De son côté, la Princesse que Canadine avoit placée vis-à-vis d'une glace, contente de sa beauté qu'un peu de jalousie lui faisoit comparer à celle de la Fée, voulut encore la surpasser dans l'air majestueux de la taille : elle se tint plus droite ; son port devint plus noble. Elle mêla une fierté modeste à la tendresse de ses yeux, dont la comparaison la satisfit encore. Mais tandis qu'elle jouissoit de son triomphe, elle portoit, sans le savoir, dans le cœur de son Amant, une premiere atteinte de chagrin, qui fut suivie de beaucoup d'autres.

Le Prince avoit trop peu de connoissance des femmes, pour penser qu'une simple émulation de beauté pût dérober des momens à l'amour. Azerolle lui parut trop occupée d'elle-même ; il attribua les nouveaux agrémens qu'elle ajoutoit à ses charmes, au mépris que sa laideur lui inspiroit. Pour cacher le trouble que ses réflexions répandoient

ſur ſon viſage, il ſortit bruſquement ſans écouter Canadine qui vouloit l'en empêcher. Azerolle, que la vanité ne pouvoit diſtraire long-tems, voulut le ſuivre; mais elle fut arrêtée par Turlupin, qui accourut pour lui préſenter un chat, qui venoit, diſoit-il, de tomber des nues. Accoûtumé à ſes platitudes, on ne fit nulle attention à ſes paroles. La Princeſſe aimoit les chats; elle ne put ſe défendre d'accepter celui-là avec empreſſement. Il valut une révérence de bonne grace à Turlupin, & un remercîment dont ſa ſottiſe fut déconcertée. » Fy donc, Mademoi-» ſelle, lui dit-il, il n'y a pas de quoi; vous pre-» nez les choſes trop ſérieuſement. Enfin, il eſt » à vous; vous en ferez des choux, des raves; il ne » me coûte rien ». Quoiqu'Azerolle fût enchantée de poſſéder cet animal, le plus beau de ſon eſpece, elle n'oublia pas que le Prince l'avoit quittée avec chagrin. Elle partit comme un éclair, tenant le chat dans ſes bras, qu'elle careſſoit chemin faiſant, & courut par-tout où elle crut pouvoir trouver ſon Amant affligé. Ce chat entroit pour beaucoup dans les deſſeins de Canadine; elle reſta fort ſurpriſe du peu de diſtraction qu'il avoit cauſé à la Princeſſe. Turlupin, ſans ſavoir pourquoi, en fut encore plus étonné. » Mais . . . mais . . . mais, Madame, s'écria-» t'il, *elle emporte mon chat* ».

Cependant Azerolle, après avoir parcouru inutilement tous les endroits du jardin où ſon Amant avoit coutume de ſe promener, l'apperçut enfin aſſis ſur le bord d'un canal d'eau vive, qui bornoit un des côtés de ce vaſte enclos. Il avoit le viſage appuyé ſur ſes mains, dans l'attitude d'un homme qui rêve triſtement. Azerolle rallentit ſa courſe à meſure

qu'elle approchoit; sa démarche étoit si légere, qu'elle arriva fort près de lui, sans qu'il l'apperçût. Elle le tira de sa rêverie, en lui donnant sur les mains deux ou trois petits coups de la patte de son chat. L'esprit de Doudou avoit dans ce moment-là si peu de disposition à la gaieté, que cet innocent badinage lui donna de l'humeur contre le chat. Il le repoussa vivement, & reprocha cette plaisanterie à la Princesse avec tant d'aigreur, qu'étonnée d'une façon de parler si nouvelle, elle crut que les griffes de l'animal l'avoient blessé. Elle lui en fit de tendres excuses; mais ce Prince sans y répondre, s'expliqua tout de suite sur le mépris qu'il avoit cru remarquer dans ses yeux. L'ingénue Azerolle se justifia avec tant de candeur, que le raccommodement suivit de près l'explication. Cependant cette premiere querelle fut bien-tôt suivie d'une seconde; & Doudou arrachant brusquement le chat des mains d'Azerolle, alloit le jetter dans le canal, lorsqu'il s'échappa & devint un jeune homme d'une figure telle qu'on la prend, quand on peut choisir, & d'une beauté égale à celle d'Azerolle. C'étoit le génie Zumio que son amour pour Canadine rendoit depuis long-tems malheureux. Cette Fée voulut s'en servir dans cette occasion, pour inspirer de la jalousie à Doudou. Elle y réussit sans peine.

Zumio employoit tous ses soins auprès de la Princesse, & lui persuadoit qu'en feignant d'y répondre, elle rameneroit plus facilement à elle son Amant. Le génie l'engagea même à pousser la feinte jusqu'à vouloir l'épouser. Tout étoit prêt pour la cérémonie: & Zumio, dont le bonheur étoit attaché à rendre volage une Amante fidele, touchoit au moment heureux, lorsque Turlupin,

qui étoit entré dans le Laboratoire d'une des Fées, & qui, d'un mélange de compositions, avoit formé un flambeau magique, parut tout-à-coup dans l'assemblée, & porta la lumiere dans tous les cœurs. Doudou vit sa Princesse telle qu'elle étoit, c'est-à-dire, fidelle & tendre. Azerolle apperçut un traître dans Zumio; & pour dernier dénouement, la Fée Souveraine s'étant montrée aussi-tôt, voulut qu'Azerolle & Doudou fussent unis à jamais.

Ce Conte, Madame, est une bagatelle; mais la plume de l'Auteur a sçu la rendre agréable & intéressante.

Je suis, &c.



LETTRE XVI.

VOICI encore, Madame, un Roman de Madame de Villeneuve, *le Beau-frere supposé*, en quatre parties. Vous y verrez avec horreur, tout ce qu'une femme, & pour dire encore plus, une Italienne ambitieuse, vindicative & jalouse, est capable d'exécuter. Le Beau-frere supposé.

Dans les Colonies que le feu Duc d'Orléans, Régent du Royaume, fit embarquer pour le Mississipi, le nombre des hommes étant plus grand que celui des femmes, on fut obligé de prendre de celles-ci dans les maisons de force. Le Chevalier de Morsan eut la conduite d'un bâtiment chargé de cette galante marchandise; & il ne fut pas plutôt en mer, que le Chirurgien & l'Aumonier du vaisseau lui donnerent avis, qu'une des filles étoit en danger de perdre la vie par le plus violent désespoir. Il n'étoit pas surprenant qu'un grand nombre de ces créatures fussent très-affligées de faire un pareil voyage; c'est ce qui empêcha le Chevalier de faire attention à ce qu'on lui rapportoit; mais Madame de Morsan, sa Belle-sœur, qu'il conduisoit à S. Domingue, témoigna quelque curiosité de voir cette personne. Ils descendirent à fond-de-cale, & trouverent en effet une jeune fille, de la plus jolie figure du monde, se désespérant de la maniere la plus touchante, & refusant toute espece de consolation & de secours. Le Capitaine, naturellement peu sensible, traita cette fille assez durement, ne doutant point qu'elle ne fût ce qu'elle paroissoit être,

& la menaça même de la faire punir, si elle persistoit à s'abandonner à la douleur. Madame de Morsan s'y prit tout autrement, & fit transporter dans sa chambre la malheureuse qui lui inspiroit tant de pitié. Elle vint à bout de lui faire prendre quelque nourriture, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit adoucir la rigueur de son sort. Dans ce moment le Chevalier parut : » eh bien, la belle, » lui dit-il en souriant, avez-vous encore envie » de mourir ? Ma foi, vous feriez mal ; & ce » seroit dommage ; car vous êtes la plus gentille » de toute la cargaison ». L'air familier & sans façon dont le Chevalier parloit, fit connoître à cette jeune personne, le peu d'estime qu'il avoit pour elle ; ce qui lui fit baisser les yeux en rougissant, & l'obligea à répandre quelques larmes. La Comtesse s'en apperçut ; & craignant de la voir retomber dans un nouvel accident, elle se pressa d'interrompre le Chevalier, & lui dit assez bas, que cette jeune personne se disant de condition, il avoit peut-être tort de la traiter avec tant de mépris, & qu'il étoit à propos de s'éclaircir de la vérité, par le récit de ses aventures.

Ce récit, Madame, est la partie du Roman la plus intéressante, & sur laquelle roulent tous les autres événemens. » Mon pere, dit l'inconnue, » étoit Chef d'Escadre, & s'appelloit le Baron de » Malcour. Il eut, la premiere année de son mariage, une fille, mon aînée. Je naquis cinq ans » après, & fus reçue comme si de ma naissance » eut dépendu la félicité de ceux à qui je devois » la vie. Je devins l'objet des empressemens de » tout le monde, à l'exception de ma sœur ; la haine s'étant placée chez elle au même degré que » l'amitié avoit fait chez les autres, elle ne cacha

» point l'horreur que je lui inspirois ; soit qu'elle
» prît sa source dans la jalousie, ou qu'ayant cru
» devoir être toujours unique, elle s'offençât
» de l'obstacle que je mettois à cette qualité.
» J'avois quinze ans, lorsqu'une ancienne amie
» de ma mere vint à Paris. C'étoit la Comtesse
» Boreli, avec le Comte son fils, d'une des plus
» illustres Maisons de Florence. Voulant resser-
» rer les liens de l'amitié qui l'unissoient à ma
» mere, elle lui demanda, pour son fils, une de
» ses filles en mariage. Le Comte étoit toujours
» avec nous ; il avoit de l'esprit, étoit bien fait,
» & on lui avoit donné toute l'éducation qui con-
» venoit à un homme de son rang ; mais le mal-
» heur voulut que, suivant le torrent, il me pré-
» férât à mon aînée, & que je fusse assez infor-
» tunée pour lui plaire. Je ressentois pour lui une
» horreur invincible, sans en savoir la raison ;
» & quand mon pere, pressé par la Comtesse,
» me fit la proposition de cette alliance, je me
» jettai toute en larmes à ses pieds, & le conju-
» rai de ne me point contraindre à lui obéir. Il
» me le promit ; & quelques jours après, il fit
» part de mes sentimens à la Comtesse. Il ajouta
» qu'il étoit au désespoir, qu'elle & son fils ne
» se fussent pas plutôt déterminés en faveur de
» mon aînée, qui, plus âgée, & par conséquent
» plus raisonnable, auroit sans doute mieux ré-
» pondu à l'honneur qu'elle nous vouloit faire.

» Madame Boreli, dont la plus forte passion
» étoit de voir son fils marié à la fille de son amie,
» s'appaisa un peu par cette offre ; elle en fit part
» à son fils, qui accepta l'échange sans balancer.
» Ma sœur n'avoit pas plus de goût que moi,
» pour l'époux qui lui étoit offert ; cependant

» elle se rendit aux sollicitations de mon pere.
» Le mariage fut conclu peu de jours après.
» Quant aux époux, quoiqu'ils fussent les plus in-
» téressés, c'étoient eux qui témoignoient le plus
» d'indifférence pour cet événement.

» Au bout de quelques jours, Boreli parla de par-
» tir pour Paris. Sa mere qui, par le contrat de ma-
» riage, s'étoit dépouillée de ses biens en faveur
» de cette alliance, & qui n'attendoit que le mo-
» ment d'en mettre son fils en possession, pour
» se retirer dans un Couvent, ne s'opposa point
» à cet empressement. Boreli se joignit à ma
» sœur & à sa mere, pour solliciter mon pere de
» la conduire dans son nouvel établissement. Il
» ne crut pas pouvoir refuser honnêtement ce
» qu'ils lui demandoient, & partit avec eux, sans
» que ma mere, à qui il promit d'être de retour
» dans quinze jours, songeât à s'y opposer. Des
» affaires de la derniere importance exigeant
» alors la présence de l'un des deux à Malcour,
» elle ne put être du voyage.

» Le départ de ma sœur fut suivi de peu de re-
» grets; mais l'absence de mon pere m'empêchoit
» de goûter parfaitement le bonheur dont je com-
» mençois à me flatter. Les 15 jours qu'il avoit
» prescrits à son voyage, étoient déjà passés & beau-
» coup d'autres encore, sans qu'il parlât de revenir.
» Ma mere s'en impatientoit, quoiqu'elle reçût
» souvent de ses nouvelles, & qu'il lui promît un
» prompt retour. Il s'écoula deux mois de cette
» sorte, où il lui faisoit entendre qu'ayant quel-
» ques affaires à Paris, il les vouloit terminer;
» mais la vraie raison de son retardement étoit
» une maladie de langueur, qui le mit bien-tôt
» au tombeau. Ma mere & moi nous partîmes

» pour Paris; nous eumes le chagrin de le voir » mourir, & moi celui de voir ma mere ne » pouvoir survivre à sa perte. Boreli n'avoit pas » peu contribué à la mort de mon pere, par la » maniere donr il se comportoit par les conseils » d'une Italienne, nommée Inès, qui étoit dans » sa maison, dès le vivant du vieux Comte » Boreli, son pere. Elle lui avoit servi de duegne, » & depuis, de gouvernante à son fils, pour qui » elle témoignoit une extrême affection. Cette » femme toute puissante sur l'esprit du Comte, » n'avoit témoigné ni respect, ni complaisance » pour Madame Boreli dans le peu de tems » qu'elle demeura à Paris; & c'étoit elle qui » avoit poussé Boreli à faire éprouver à sa mere » une si grande indignité.

» Ma mere fut enterrée dans un Couvent de » Religieuses où j'avois deux tantes; & je voulus » assister à cette triste cérémonie, après laquelle » je refusai de suivre M. Boreli, qui vint pour » nous reprendre, ma sœur & moi, dans son ca- » rosse. Malgré ses représentations & celles de la » Comtesse, je voulus demeurer avec mes tantes.

» Il y avoit déjà trois semaines que j'étois en cette » retraite, lorsque le Comte & sa femme vinrent » m'y voir. Il me dirent, en présence des Religieu- » ses qui ne me quittoient poinr, qu'il étoit absolu- » ment nécessaire que je fisse un voyage avec eux » au Château de Malcour pour y régler l'état de » nos affaires. Je ne me rendis point d'abord à cet- » te proposition; mais mes tantes m'y détermine- » renr. Quand le fatal moment de monter en » carosse fut venu, j'embrassai ces Dames avec » les témoignages de la douleur la plus vive :

» j'avois toutes les peines du monde à les quitter; » & il me sembloit que je ne les devois jamais » revoir. Je me trouvai dans ce carosse, seule » avec ma sœur & son mari, ma femme-de- » chambre ayant été, à ce qu'ils me dirent, » mise dans un autre, avec les femmes de Ma- » dame Boreli. Il me sembloit voir briller, dans » les regards de ma sœur, une indignation qui » me faisoit trembler. Nous arrivâmes à la dînée » où je fus un peu surprise de ne point voir nos » femmes; on me dit qu'elles avoient pris une » autre route, & qu'elles nous rejoindroient. Je » me contentai de cette réponse; mais enfin nous » voyant arrivés & entrés dans un Château qui » m'étoit inconnu, j'en demandai la raison au » Comte. Nous n'irons pas plus loin, me répon- » dit-il; & nous voici précisément où nous » avions dessein d'aller. Il ne faut pas que vous » m'en vouliez du mal, ajouta-t'il en souriant, » d'un air satisfait de voir mon trouble; ce re- » tardement ne sera pas long; & dans peu vous » serez où vous desirez d'être. Un coup de poi- » gnard ne m'auroit pas plus effrayée & plus sur- » prise, que je le fus à cette nouvelle. Tous mes » soupçons & mes allarmes se ranimerent.

» Je me voyois au pouvoir de l'homme du » monde que je craignois le plus; & je ne doutai » plus de ma perte. Je demandai en tremblant, où » étoit ma femme-de-chambre. Il me répondit » qu'il étoit tems d'avouer, que n'ayant pas en- » core habité cette maison, il n'avoit pas de » quoi loger beaucoup de domestiques, & qu'elle » étoit restée à Paris à l'Hôtel, en attendant » qu'elle vînt nous trouver à Malcour; que cela » ne devoit pas m'inquiéter, parce que je se-

» rois aussi bien servie par une Négresse fort » adroite, qu'Inès avoit amenée d'Italie. A ce » nom de Négresse, & le titre d'appartenir à Inès, » je fus absolument convaincue de ma triste » destinée. Je passai une nuit affreuse ; mon » tourment fut tel, qu'il me causa la fiévre ; & » quand la Négresse, qui après m'avoir couchée, » m'avoit enfermée dans ma chambre, vint la » rouvrir, & se présenta pour m'habiller, je ne » fus pas en état de me lever. Elle en informa » Monsieur & Madame Boreli, qui parurent un » moment après, & me témoignerent la peine » que leur causoit mon mal. On envoya cher- » cher le Chirurgien & le Médecin du village; » ils vinrent; & sur la parole de leur Seigneur, » ils me jugerent à l'extrêmité.

» Le Médecin ne me supposa pas moins que le » pourpre, & là-dessus ordonna de fermer promp- » tement portes & fenêtres. Il fut décidé que per- » sonne n'entreroit chez moi, excepté la Négresse. » Ma sœur & le Comte s'enfuirent aussi-tôt. Mon » effroi augmenta encore à l'aspect du Curé du vil- » lage, qui me dit, en me parlant de loin, qu'étant » presque désespérée, je ne devois pas tarder à » mettre ordre à ma conscience, & à me disposer » à mourir en bonne chrétienne. Il m'obligea à » recevoir l'Extrême-Onction, à quoi je ne ré- » sistai pas, voyant que je n'avois plus rien à » faire dans le monde. Je m'attendois à tout mo- » ment, que l'on alloit venir m'enchasser ; & je » m'accoutumai à cette idée avec tant de tran- » quillité, qu'elle me rendit la santé. La fiévre » m'abandonna ; & dans peu de jours j'aurois été » en état de quitter la chambre, s'il me l'eût été » permis ; mais j'étois toujours renfermée avec

» la même exactitude, n'ayant personne à qui
» parler que la Négresse, qui ne se présentoit que
» pour faire mon lit, me donner de la nourri-
» ture, & emporter la bougie, faisant presque
» toujours le tout sans parler. Un soir je lui vis
» un visage plus ouvert & plus gai que de cou-
» tume, je la questionnai ; elle plaignit mon
» sort, & me dit que le Comte & la Comtesse
» étant absens, il étoit dans sa disposition de
» me donner un peu plus de liberté, & que si
» je voulois faire un tour dans le jardin, elle m'y
» conduiroit à l'instant.

» Quoique j'eusse toutes sortes de raisons de me
» défier d'elle, l'impossibilité de m'échapper lors-
» qu'on voudroit m'immoler, & l'envie de prendre
» l'air, me porterent à la suivre. Nous descendîmes
» sans bruit au jardin ; & comme si elle eût voulu
» seconder mes intentions, elle me dit qu'elle avoit
» oublié la clef de la porte de ma chambre, & que
» je n'avois qu'à aller l'attendre contre une porte
» du Parc qu'elle me montra. Je courus à cette
» porte, croyant toucher au moment de ma liber-
» té ; & la trouvant ouverte, je sortis avec préci-
» pitation sans attendre la Négresse. Quatre hom-
» mes qui étoient couchés dans l'herbe, des deux
» côtés de la porte, me voyant paroître, se leve-
» rent & me saisirent, avant que j'eusse fait dix
» pas. Ils me prirent entre leurs bras, malgré mes
» cris, & me porterent dans une charette cou-
» verte, cachée derriere un angle du mur. Il y
» en avoit deux remplies de filles. Je poussai des
» cris affreux, & fis des efforts extrêmes pour me
» jetter en bas ; mais un homme à cheval qui étoit
» accompagné de plusieurs autres que je n'avois
» point vus, s'étant approché de nous : qu'est-ce

» donc ? Que prétend cette harpie ? dit-il d'un » ton haut & brutal. Je pense qu'elle veut être re- » belle. Allons, poursuivit-il en jurant horri- » blement, qu'on la lie; peut-être qu'alors elle » ne sera pas si méchante. Cet ordre fut exécuté » à l'instant; & voyant que je continuois à crier, » il me menaça de me faire mettre un bâillon » à la bouche. Je voulus lui représenter le tort » qu'il avoit d'oser traiter de la sorte une fille » comme moi, & lui expliquer mon aventure; » mais sans vouloir m'écouter; bon, bon, in- » terrompit-il, je sçais cette histoire par cœur; » & je n'aurois jamais fait, si je voulois prendre » la peine d'écouter toutes les belles qui sont-là ».

C'est ainsi, Madame, que l'infortunée Mademoiselle de Malcour fut embarquée avec un tas de créatures, pour aller peupler le Mississipi. Le Chevalier de Morsan & sa Belle-sœur assurerent la malade de leur protection; & lorsque le Capitaine eut déchargé sa marchandise au lieu de sa destination, il reprit la route de France avec Madame de Morsan & Mademoiselle de Malcour, dont les charmes avoient agi puissamment sur son cœur.

Il faut que vous sachiez, Madame, que le Chevalier ayant voulu dérober à l'équipage de son vaisseau, le retour d'une des filles confiées à ses soins, avoit feint qu'elle étoit morte dans la traversée, & avoit pris son Extrait-Mortuaire des mains de l'Ecrivain, sous le nom de Marie Dubois. Cette Marie Dubois étoit une femme-de-chambre de la Comtesse Boreli, à laquelle elle avoit fait un vol de pierreries; & ç'avoit été sous le nom de cette femme, que le Comte avoit fait enrôler sa Belle-sœur. Le Chevalier, homme

franc, comme le font les gens de mer, ne manqua pas d'aller rendre visite au Comte & à la Comtesse Boreli, pour vérifier plus particuliérement ce qu'il avoit appris de Mademoiselle de Malcour; il la dit morte, & fournit l'Extrait-mortuaire qu'il avoit fait lever sur le vaisseau; mais il fut la dupe de la subtilité de l'Italien, qui lui persuada que la personne dont il parloit, étoit véritablement la femme-de-chambre de la Comtesse, & que c'étoit une piéce qu'avoit voulu leur jouer, avant que de mourir, cette méchante Marie Dubois, en usurpant le nom de Mademoiselle de Malcour. Là-dessus, il fit appeller ses laquais pour attester au Capitaine, que la sœur de leur Maîtresse étoit morte du pourpre à la campagne, & qu'elle avoit été enterrée dans le même Couvent, où l'avoient été, peu de tems auparavant, son pere & sa mere.

Pour ajoûter encore à ces preuves, il conduisit le Chevalier au Couvent dont il parloit, & lui fit voir la sépulture de Mlle. de Malcour, avec l'Inscription gravée sur sa tombe, où se lisoient son nom, ses qualités & le jour de sa mort. Il fit appeller ensuite plusieurs Religieuses qui attesterent que Mademoiselle de Malcour avoit été enterrée dans leur Eglise. Tant de preuves, en apparence si convaincantes, satisfirent le Chevalier de Morsan, qui rougissant de la passion qu'il avoit conçue pour un objet qui paroissoit ne mériter que des mépris, traita Mademoiselle de Malcour comme il avoit fait, lorsqu'il la reçut sur son vaisseau; il lui conseilla, dans les termes les plus dédaigneux, d'aller ensevelir dans Paris sa honte & ses impostures. Il fit ensuite le récit de ce qu'il avoit appris & vu sur son sujet; mais Mademoiselle

Mademoiselle de Malcour lui ayant demandé en grace de la conduire au Couvent, il s'y rendit avec elle & la Comtesse. La surprise, la frayeur, la joie furent extrêmes parmi les Religieuses ; à la vue d'une personne qui leur étoit si chere, & dont elles avoient pleuré la mort. Les tantes sur-tout de Mademoiselle de Malcour étoient ravies de cette espèce de résurrection subite. Aucune ne la méconnut ; & sur le récit qu'elle leur fit de ses aventures, elles ne doutoient point d'avoir rendu les honneurs funébres à une bûche à la place de Mademoiselle de Malcour. Toutes, d'une voix, prièrent leur Supérieure de vérifier la chose, & de faire exhumer le cercueil. Tandis qu'on alloit chercher des valets, pour l'ouverture de la fosse, la Supérieure dit qu'elle croyoit qu'il seroit à propos d'en rendre témoin M. Boreli & sa femme, & qu'il falloit les envoyer quérir, sans dire ce qu'on leur vouloit; ce qui fut exécuté à l'instant. Ils vinrent aussi-tôt; & ayant été priés, par la Supérieure, de passer dans l'Eglise, il est impossible d'exprimer quel fut leur étonnement, quand le premier objet qui les frappa, fut Mademoiselle de Malcour au milieu de la Communauté.

Madame Boreli entra la premiere, & fit un cri terrible en l'appercevant. Juste Ciel! que vois-je, s'écria-t'elle ? Elle voulut fuir, en disant ces mots; mais les jambes lui manquant, elle ne put faire un pas ; & l'on fut obligé de la soutenir. Boreli ne fut pas moins étonné; mais la dissimulation lui étant plus familiere, il se remit promptement ; je ne suis point surpris, dit-il, de l'état où la vue de Madame a jetté Madame Boreli ; car je conviens qu'il n'y a point de ressemblance plus parfaite, que celle qu'elle a avec feue Mademoi-

ſelle de Malcour. C'eſt pour la vérifier exactement, reprit cette Demoiſelle, qu'on vous a fait ptier de vous trouver à l'ouverture de ſa tombe. Je ſerai ravie de voir juger en votre préſence, ſi la conformité de mes traits avec ceux de la défunte eſt telle, que vous-même le dites. En mêmetems les Ouvriets, qui étoient prêts, commencerent, à un ſigne que leur fit la Prieure, à y travailler en toute diligence. Boreli voulut s'y oppoſer en diſant que, pour une fantaiſie ſemblable, il n'étoit pas permis de troubler le repos des morts. Je ſuis perſuadé, lui dit le Chevalier, d'un ton de menace & d'autorité, quoiqu'il eût l'air railleur, que feue Mademoiſelle de Malcour, qui eſt ſous cette tombe, eſt de trop bon eſprit, pour n'être pas contente de paroître en ſi bonne compagnie; & que le repos dont elle jouit, ſera agréablement troublé par cette action.

Cependant les Ouvriers alloient leur train; & bientôt le cercueil fut découvert; mais au lieu de la bûche que l'on avoit compté y trouver, on vit effectivement un corps humain, ſans qu'il fût poſſible de ſe méprendre aux traits, puiſque c'étoit une Négreſſe. Elle étoit ſi peu défigurée, que Mademoiſelle de Malcour s'écria en la voyant, hélas! c'eſt la Négreſſe qui me ſervoit dans ma priſon; apparemment qu'on lui a ôté la vie, pour l'empêcher de dire ce qu'on avoit fait de moi. Toute l'audace de Boreli ne put tenir à cette découverte; & ſa confuſion manifeſta ſon crime. Pour ſa femme, elle n'avoit pas affecté ſi long-tems l'eſprit fort; & voyant qu'elle ne pouvoit fuir ni empêcher ce qui s'alloit paſſer, elle avoit eu recours aux larmes & aux ſanglots. Cet affreux ſpectacle indignant tout le monde contre

eux, personne ne les plaignoit. Il n'y eut pas jusqu'aux valets, qui avoient creusé la terre, qui ne criassent tout haut, qu'une telle perfidie méritoit punition publique. Le Chevalier sur-tout étoit transporté de fureur, & vouloit immoler sur-le-champ le perfide Boreli; mais sa femme s'étant jettée aux pieds de Mademoiselle de Malcour, obtint que cette affaire demeureroit secrette, après que Boreli auroit signé l'acte qui contiendroit tout ce qui s'étoit passé.

Mad. Boreli mourut peu de tems après cette aventure, séparée juridiquement de son mari; & Mlle de Malcour étoit demeurée avec ses tantes, en attendant la restitution de ses biens. La reconnoissance alloit la faire pencher en faveur du Chevalier qui lui offrit sa main, lorsque le hasard lui fit rencontrer le Marquis de Manteuil, à qui Monsieur & Madame de Malcour avoient eu dessein de l'unir. Elle connoissoit & aimoit ce Marquis; mais elle le croyoit infidele & marié, sur la parole de Boreli. Détrompée tout-à-coup de son erreur, elle se trouva dans le plus grand embarras, ne voulant pas d'un côté paroître ingrate envers le Chevalier de Morsan, & de l'autre ne pouvant & ne voulant pas obliger le Marquis à renoncer à ses anciennes prétentions.

Dans ces entrefaites, elle fit un voyage avec Mad. de Morsan. Au milieu de la route, des inconnus armés de toutes piéces, arrêtent l'équipage, en font descendre Madame de Morsan, qu'ils lient à un arbre, & emmenent Mademoiselle de Malcour qui reconnoît l'infâme Boreli pour le Chef de ses Ravisseurs. C'en étoit fait d'elle, si le Chevalier de Morsan, dont le carosse avoit suivi de près celui de la Comtesse, ne se fût hâté

ſur les avis de ſa Belle-ſœur qu'il rencontra, de courir après Boreli. Il le joignit, l'arracha du caroſſe, & l'étendit ſur la pouſſiere d'une bleſſure mortelle. On tranſporta le bleſſé au Château de Madame de Morſan; & l'on alloit informer la Juſtice de ce qui venoit d'arriver, lorſque Madame Boreli la mere, informée du danger de ſon fils, accourut implorer la clémence du Chevalier. La compagnie ſe laiſſa fléchir d'autant plus aiſément, qu'on ſçut que le lâche Italien étoit ſur le point d'expirer. Avant ſa mort, il fit venir le Notaire & le Curé de l'endroit, auxquels il remit une caſſette qu'il tenoit de ſa chere Inès, qui étoit morte depuis quelques mois. On en fit l'ouverture, dès qu'il eut rendu les derniers ſoupirs. Entr'autres Piéces qu'elle renfermoit, il ſe trouva un mémoire écrit de la main d'Inès, intitulé, *Mémoire de ma vie.* C'eſt un tiſſu d'horreurs & de crimes. Le pere d'Inès, fameux Apothicaire de Florence, avoit pouſſé la funeſte ſcience des poiſons au point, que leurs effets ne laiſſoient aucunes traces qui puſſent les faire reconnoître. Il s'en étoit ſervi d'abord pour ſe défaire de ſes ennemis; & puis il les vendoit à prix d'argent aux ambitieux, aux vindicatifs, aux maris jaloux. Un d'eux ſe repentit d'avoir empoiſonné ſa femme, & livra l'Apothicaire entre les mains des Magiſtrats, qui le condamnerent au dernier ſupplice, & en rendirent témoin la jeune Inès ſa fille, pour lui ſervir d'inſtruction. Inès fut miſe enſuite à l'Hôpital, d'où elle fut tirée par Madame Boreli, Ayeule du Comte, laquelle étoit prête à retourner en France, où elle avoit de grands biens. Inès ſe fit aimer du fils de ſa maîtreſſe; & ne prétendant à rien moins

qu'à l'épouser, elle fit usage des funestes secrets de son pere, pour se délivrer du pere & de la mere de son Amant. Celui-ci cependant, tout amoureux qu'il étoit, ne put dissimuler à Inès, que le genre de mort de l'Apothicaire de Florence seroit un obstacle éternel à leur mariage; il prit une femme en France, comme avoit fait son pere, & lui donna, pour surveillante, cette Inès qu'il aimoit toujours. Cette fille & Madame Boreli devinrent grosses presqu'en même-tems; ce fut ce qui garantit la Comtesse des breuvages de sa Duegne; parce qu'elle fit jurer au Comte, qu'il reconnoîtroit pour son enfant légitime, celui qu'elle mettroit au monde, au préjudice de l'enfant de sa maîtresse. Inès fit adroitement l'échange; & plusieurs années après, le véritable fils de la Comtesse fut élevé dans la maison paternelle, comme fils d'Inès & sous le nom de Don Antonio, tandis que le fils de cette Médée avoit le titre & le nom de ses maîtres.

Don Antonio laissoit voir le caractere le plus aimable; mais il n'en étoit pas ainsi du Comte Boreli, dont les mauvaises inclinations se manifestoient en toutes rencontres. Le Comte son pere, dont l'âge avoit amorti la passion pour Inès, se repentoit de la foiblesse qu'il avoit eue pour cette femme; à quoi contribuoit encore l'extrême différence qu'il voyoit dans les caracteres de ses deux enfans. Il prit enfin la résolution de rendre justice au malheureux Antonio. Pour cet effet, il ramassa secrettement toutes les piéces les plus authentiques qui devoient servir à cette reconnoissance, & les joignit à son testament dont il avoit fait plusieurs copies. A la veille d'envoyer ces paquets à Rome, à Florence, & en d'autres

lieux, Inès soupçonna quelque chose de ses desseins, & l'endormit pour toujours avec une poudre mortelle. Maîtresse alors de tous les papiers du Comte, elle ne craignit plus rien pour son fils. Cependant pour plus grande sûreté, elle voulut empoisonner aussi Don Antonio; mais ce jeune homme pénétra ses desseins & disparut. Vous vous doutez bien, Madame, que c'est cette même femme, qui avoit empoisonné M. & Madame de Malcour. Leur fille n'auroit pas eu un meilleur sort, si la perfide Duegne ne fût tombée malade dans ce même-tems; & ce fut par le conseil de la femme du Comte, qu'on fit passer cette jenne personne pour une femme-de-chambre, pour cette *Marie Dubois*, qui avoit volé sa maîtresse; &, en cette qualité, elle fut enlevée par ceux qui conduisoient les filles de la Salpétriere à la Rochelle.

Jugez de l'excès de surprise & de joie de toute cette société, à la lecture de ce Mémoire. Madame Boreli rendit graces au Ciel, de ce qu'elle n'étoit point la mere d'un monstre tel que le faux Comte. Elle eut, bientôt après, le bonheur de retrouver son véritable fils, Don Antonio, qui, sous le nom du Marquis Basquini, étoit l'Amant de Mademoiselle de Manteuil, & venoit avec le frere de sa maîtresse, au Château de Madame de Morsan. On fut aisément d'accord sur leur union. Le Marquis seul étoit au désespoir des nouvelles obligations qu'il avoit à son rival. Mademoiselle de Malcour, pour consoler en quelque sorte le Chevalier, lui promit de ne jamais se marier que de son consentement. Enfin par un généreux effort, le Chevalier approuva son mariage avec le Marquis, & partit aussi-tôt pour Malte,

où il venoit d'obtenir une Commanderie.

Voilà, je crois, tous les Ouvrages que Madame de Villeneuve passe pour avoir donnés au Public. Elle avoit une très-grande facilité à faire des choses médiocres; & parmi tous les Romans publiés sous son nom, on n'en cite aucun qui mérite une certaine distinction, excepté quelques Contes de Fées, écrits avec assez d'esprit, de légereté, & de finesse.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

1703. Madame l'Evêque.

PARMI une infinité de petits vers que Madame l'Evêque faisoit insérer dans les *Amusemens du cœur & de l'esprit*, je n'en trouve point qui puissent lui faire honneur. Elle a donné séparément deux Poëmes, l'*Augustin*, Piéce grave, & le *Minet*, Piéce facétieuse, l'une & l'autre aussi inconnues, qu'elles méritent de l'être. *Lilia*, ou Histoire de Carthage, espece de petit Roman, imprimé dans le même Recueil des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, & un autre Ouvrage du même genre, donné à part, sous le titre de *Célenie*, sont peu dignes d'un meilleur sort. Le seul qui puisse se lire, est un Roman moral, intitulé *le Siécle*, ou les Mémoires du Comte de S *** : en voici le plan.

Le Siécle.

Menkolph, Gentilhomme de Norvége, croit voir, étant endormi, la Sagesse sous la figure d'une Dame, qui l'exhorte à la suivre, après lui avoir reproché sa vie voluptueuse. Frappé de ce songe divin, il quitte les richesses dont l'avoit comblé le Souverain du pays, & se met à voyager à pied. En traversant un bois, il entend chanter un Cantique, dont les paroles exprimoient les dispositions présentes de son cœur. C'étoit la voix d'un jeune Hermite; il l'aborde & lui fait part de son projet de conversion. Le Solitaire, qui est le Comte de S***, lui offre avec joie une retraite dans sa petite Grote. Menkolph l'accepte, & devient d'abord curieux de sçavoir les aventures de l'Hermite. Ce récit occupe presque tout le livre.

Le Comte avoit été élevé à la campagne par un Précepteur nommé Fabio. Après la mort de son pere, étant venu dans une grande Ville avec ce Mentor, sa vertu cultivée dans l'obscurité, est blessée de la vûe des femmes coquettes, de l'Opéra, des Romans, & sur-tout des petits Maîtres, dont il se plaît à exagérer les vices. Le Dévot, qu'on met sur la scène, est un brutal qui insulte une femme de qualité & sa fille, venues chez lui pour lui confier leur misere : mais c'est pour le Comte une heureuse occasion de parler sur la véritable dévotion. Il devient cependant amoureux de la jeune personne, qui étoit une beauté parfaite; & il prête généreusement mille écus à la mere, qui, quelque tems après, a soin de les rendre. Il se détermine ensuite à revoir la jeune Demoiselle, suivant les conseils du Mentor, qui croit que la présence de l'objet détruira l'impression des charmes exagérés par l'imagination.

Quelle fut sa surprise, d'apprendre que la fortune du frere de Madame de Nerville avoit occasionné un projet de mariage de la Demoiselle avec un Milord! Dans une autre visite, il vit avec joie son antipathie pour ce Seigneur : elle est si grande, qu'elle attire à la Nation Angloise des invectives, très-applaudies par le sage Fabio. La mere ne voulant pas gêner l'inclination de sa fille, rompt le mariage, & va à la campagne chez Madame de Sempré, veuve extrêmement aimable. Vous jugez bien que le Comte, suivi de Fabio, va leur rendre visite; mais au lieu de se hâter, ils ont la malice de s'arrêter chez certains Religieux, pour censurer l'éducation profane qu'ils donnent à leurs Eleves, & même leurs ornemens d'Eglise, où ils trouvent plus de Blason, que

n'en pourroit faire graver un Généalogiste. On est édifié du discours que le Comte tient à ce sujet. Il falloit faire cette visite, pour en divertir ensuite les Dames, comme la chose arriva effectivement.

Le frere de Madame de Nerville & le Milord ne manquerent pas d'écrire des lettres désobligeantes; mais celle du Milord sert à faire briller l'esprit du Comte, que l'amour ne tourmentoit pas infiniment. Je ne vous rapporterai point les contes qu'on fait sur des Philosophes occupés de trouver un secret pour se rajeunir, ni les réflexions morales dont ils sont ornés. Je ne vous dirai rien non plus de cette Cathédrale près de l'Allemagne, où l'on ne regarde qu'à la taille, & où tout homme qui n'aura pas cinq pieds huit pouces, sera inquiété en la possession de son Canonicat. C'est au milieu de ces amusemens, que Fabio conclut le mariage de son Eleve avec la demoiselle de Nerville, qui d'abord l'avoit refusé par un sentiment de délicatesse, assez bien placé.

Comme les habitans du Château aiment la critique des mœurs, on suppose l'apparition d'une jeune Religieuse, qui par une précaution excessive, va aux eaux de Forges. Le moraliste Fabio saisit l'occasion de déclamer contre ces sortes de voyages, & détermine la bonne Religieuse à retourner à son Couvent. Mais pendant le repas, nouvelle dose de morale : on blâme l'air mondain de certains Moines, qui en chantant l'Office, jettent des regards sur les femmes; & on les condamne à lire les Pseaumes dans leur Bréviaire, quoiqu'ils les sçachent par cœur. La Religieuse ne voulant pas être en reste, chante un Cantique spirituel.

Le Comte, qui n'avoit rien voulu perdre de ces édifians propos, va enfin à la Ville pour faire les préparatifs : mais à son retour, quel spectacle s'offre à ses yeux ! Sa maîtresse presque mourante, & sur le point d'être enlevée par le Milord, que le Comte tua ainsi que deux de ses gens : mais ayant été blessé au bras, il ne put empêcher qu'elle ne fût enlevée par deux Cavaliers. Cet enlevement se fait si à propos, que personne du Château ne vient au secours de la Demoiselle, qui sçait pourtant s'échapper des mains de ses Ravisseurs, revient au logis déguisée en Païsanne, & escortée d'un vieillard qu'elle avoit trouvé parmi une troupe de gueux, avec qui elle avoit passé une nuit dans cet équipage. Elle est si assurée de n'avoir aucune mauvaise rencontre, que dans sa route elle s'amuse à ridiculiser des Provinciales. Elle conte ensuite tous ces exploits, sans oublier les aventures de son guide. Le frere de Madame de Nerville, las de se fâcher, vient à la campagne, consent au mariage de sa niéce, & trouve Madame de Sempré fort aimable. Il s'agit de conclure l'hymenée si long-tems souhaité; mais la Demoiselle, sans dire mot, marque une parfaite indifférence, parce que pour obtenir la guérison de son Amant, elle avoit fait vœu de ne pas se marier de trois ans.

Le Comte, à qui on en fait mystere, se retire fort outré. Mais ayant découvert ensuite la vérité, il va trouver la Demoiselle, qui s'étoit réfugiée dans un Couvent fort régulier, & se réconcilie avec elle ; ce qui donne lieu à un magnifique éloge des Religieuses, assez semblable au compliment qu'un jeune Prédicateur a soin de coudre à la fin d'un sermon de Vêture.

Ce tems étant écoulé, il épouſe enfin la Dlle. de Nerville; mais peu de jours après, comme il étoit ſur la mer dans une petite Gondole, avec ſa femme, ſa Belle-mere & Fabio, un vent furieux engloutit la Gondole; le Comte ſe ſauva, ſans rien ſavoir de la deſtinée des autres. Depuis ce malheureux accident, il ſe retira dans une petite Grotte, où un domeſtique lui apportoit ce qui lui étoit néceſſaire.

Le Comte, après avoir ainſi récité ſes aventures, réïtere ſes offres d'hoſpitalité à Menkolph, qui ne balance pas à les accepter, & prend l'Hermite pour ſon Directeur. Un jour celui-ci voulut ſavoir ſa maniere de penſer lorſqu'il étoit à la Cour; le Norvégeois lui fait un aveu bien étrange. J'étois occupé, dit-il, de quatre amourettes à la fois. L'inconſtance étoit la baſe de mes paſſions. J'avois une maîtreſſe de regards, une de beaux ſentimens, une d'amuſement, une d'attente. Celle de regards, je la voyois aux promenades & aux ſpectacles; mes yeux la cherchoient d'abord que j'y arrivois; je rencontrois bientôt les ſiens; & nous faiſions une converſation de prunelles, qui me ſembloit la plus jolie du monde..... Celle de beaux ſentimens étoit une Dame qui avoit infiniment de mérite; cet amour étoit tout d'eſprit; & ma gloire en étoit extrêmement flattée. La maîtreſſe que j'aimois par amuſement, m'occupoit en attendant celle d'attente, que j'aimois par deſir de conquête.

Pendant que Menkolph découvre ſa métaphyſique d'amour au Solitaire, ils ſont arrêtés comme voleurs, & mis en priſon; mais ils en ſortent bientôt; le Norvégeois retrouve le Souverain dont il avoit été le favori. Le Prince lui fait des reproches

ſur ſon évaſion, & lui apprend qu'un Sage l'avoit converti avec toute ſa Cour. Ce Sage eſt Fabio. Jugez de la joie du Comte qui rencontre en même tems ſa femme. Elle lui conte d'abord ſes aventures. Après avoir été priſe par un Corſaire brutal, elle avoit été vendue au Turc le plus poli du monde; & de concert avec Olympe, fille du Turc, elle s'étoit ſauvée par mer avec un jeune eſclave. Cet eſclave épouſe la Turque, devenue chrétienne par les ſoins de la Comteſſe; quoique pour la convertir elle lui débite des fables ridicules ſur le tombeau de Mahomet. Le Comte quitte ſes habits d'Hermite, & va briller à la Cour. Menkolph épouſe ſa Dame à beaux ſentimens; Fabio eſt fait Miniſtre; & le frere de Madame de Nerville ſe marie avec Madame de Sempré. A l'égard de Madame de Nerville, l'Auteur n'a pû mieux faire que de la noyer.

Louiſe Cavelier l'Evêque, née à Rouen le 23 Novembre 1703, étoit la fille d'un Procureur au Parlement de Normandie. Elle fut mariée à un Gendarme de la Garde, nommé l'Evêque, & mourut le 18 Mai 1745. Elle étoit d'une belle figure, & s'exerçoit également en proſe, en vers, &c.

La femme Auteur que je joins, dans cette lettre, à Madame l'Evêque, nous a donné une petite brochure dans un genre bien différent, Madame, de celui qui occupe ordinairement votre ſexe. Madame la Marquiſe de Colombiere a négligé ce genre frivole, pour traiter un ſujet qui a occupé les plus grands Naturaliſtes & les plus habiles Phyſiciens. Dans un imprimé, qui contient à peine cinquante pages, elle attribue aux opérations de l'Electricité, la plûpart des dé- Madame la Marquiſe de Colombiere.

ſordres phyſiques arrivés dans le monde depuis que les Philoſophes font de ce phénomene l'objet de leurs recherches. Cet écrit mérite, par ſa ſingularité, de vous occuper un inſtant. Ce ſont des *réflexions ſur les cauſes des tremblemens de terre, avec les principes qu'on doit ſuivre pour diſſiper les orages tant ſur terre que ſur mer.*

Réflexions ſur les tremble-de terre.

L'Auteur nous apprend d'abord, dans ſon avertiſſement, que ſes réflexions ne ſont dûes qu'à ſes expériences; qu'elle ne les auroit pas données au public, ſi elle n'avoit pas été perſuadée qu'elles ſont néceſſaires à la ſûreté générale; que ſes expériences ne manquent jamais de diſſiper les orages; qu'il n'en coûte que vingt écus par vaiſſeau ſur mer, & quinze francs ſur terre pour chaſſer le tonnerre pendant quelques années; que, ſi l'on fait de cette découverte le cas qu'elle mérite, on parlera plus ouvertement, & qu'on la communiquera à toutes les Nations; la nature des choſes l'exige ainſi. Les perſonnes qui ont peur du tonnerre ne manqueront pas d'en faire uſage, par la facilité avec laquelle ſe fait cette opération; elle ne demande que de la juſteſſe; il ne faut que découvrir, viſer les nuages, pour les diſſiper.

Pour faire ſentir le danger des opérations électriques, Madame de Colombiere fait ce raiſonnement: la terre eſt remplie de ſoufres plus ou moins actifs: par l'effet de la chaleur centrale & de l'attraction qu'en fait le ſoleil, les ſoufres les plus inflammables, élevés dans l'air à des degrés différens, y forment les brouillards, les nuages & les orages. Lorſque ces ſoufres abondent dans un eſpace borné, ils s'enflamment & cauſent le tonnerre. Si, au contraire les parties

ſalées & humides de l'air les ſurpaſſent dans un degré convenable, il n'en réſulte que des pluies, des roſées ou des brouillards.

Tels ſont, Madame, les moyens dont la nature ſe ſert pour faire ſortir du centre de la terre des ſoufres actifs & inflammables, qui y cauſeroient des ravages affreux, s'ils y étoient en trop grande quantité. L'Electricité faiſant une opération contraire à celle de la nature, dit l'Auteur, ne peut rien produire que de monſtrueux & de mauvais : les machines électriſées attirent les ſoufres & autres matieres combuſtibles, qui ſont élevées en l'air, & les forcent de rentrer dans la terre. Ils la pénetrent juſques dans ſon intérieur; & ſe joignant aux autres matieres combuſtibles qu'ils y trouvent, ils s'enflamment avec le tems, & cauſent les tremblemens de terre & le gonflement des eaux. » Puiſque la nature pouſſe » hors du ſein de la terre ce qui lui eſt nuiſible, » ne la forçons pas à recevoir de nouveau un en- » nemi capable de la détruire. C'eſt comme ſi » l'on faiſoit rentrer la petite vérole dans le corps » d'un homme qui en ſeroit attaqué. On lui cau- » ſeroit ſûrement la mort; au lieu qu'en aidant, » en facilitant l'irruption, le venin s'exhale, & » le malade eſt guéri, parce qu'on a aidé & ſuivi » l'opération de la nature; & le malade auroit » péri, ſi on avoit pris le parti de la contrarier, » en ſuivant un chemin différent de celui qu'elle » nous montre. Enfin, continue l'Auteur, les » ſoufres inflammables ſont élevés pour empê- » cher les déſordres qu'ils pourroient cauſer » dans la terre; pourquoi donc les attirer de nou- » veau ſur la terre pour ſa deſtruction? Nous avons » lieu de craindre les plus grands malheurs, ſi

» cette malheureuse opération de l'électricité
» n'est pas défendue par-tout. Pourquoi, demande
» l'Auteur, les pays voisins de la mer & les en-
» droits les plus méridionaux de l'Europe ont-ils
» été les plus maltraités? C'est qu'on y a travail-
» lé plus qu'ailleurs sur l'électricité, & que les
» soufres y sont plus abondans & plus sujets à
» s'enflammer, à cause de la chaleur du climat.
» Il pourroit même arriver, ajoûte-t'on, que la
» continuation des opérations électriques y for-
» mât des Volcans. Des hommes habiles en tout
» genre, dont les Académies sont remplies, se
» seroient assûrément opposés à ces opérations,
» en auroient représenté les inconvéniens, s'ils
» avoient assez réfléchi sur les conséquences. Ils
» sont trop attachés au bien public, par honneur
» & par état, pour y avoir manqué ».

Les personnes les plus frappées de la peur du tonnerre, avoient fondé leur espérance sur l'électricité. Il y auroit une espece de cruauté à la leur ôter, si on ne leur fournissoit en même-tems, d'autres moyens de se rassurer. L'Auteur leur doit cette consolation, & aime trop son sexe (car ce sont les femmes qui sont les plus peureuses) pour ne pas leur présenter ces moyens. Les voici. » La vraie façon d'empêcher les ora-
» ges, c'est de diviser, d'étendre, de dissiper les
» soufres dans un espace plus considérable de
» l'air, que celui qu'ils occupoient, qui accélé-
» rant leur union avec les parties qui doivent leur
» ôter leur qualité inflammable, & les convertir
» en humide, les fasse retomber sur la terre en
» pluies, d'autant plus douces & plus salutaires,
» qu'elles seront plus générales; de maniere
» qu'un nuage d'orage, qui n'occupoit qu'une
petite

» petite partie du Ciel que nous voyons, le cou-
» vre presqu'entiérement par la division du nua-
» ge. Par ce moyen on peut empêcher, ou du
» moins prévenir ou arrêter l'inflammation; &,
» au lieu de contrarier l'action de la nature, on
» la suivra, on l'imitera, on fortifiera, on accé-
» lérera son action; ce qui est bien plus simple &
» bien plus sûr que tous les moyens qu'on a pris
» jusqu'à présent ».

Si vous demandez comment on pourra avoir des forces supérieures à celle des orages, pour les dissiper, & comment on les fera arriver jusqu'aux nuages? » Ces deux difficultés, répond l'Auteur,
» sont raisonnables; mais je n'y répondrai rien.
» Je me contenterai d'avoir tracé le vrai chemin,
» bien éloigné de l'électricité. Il faut laisser
» travailler ceux qui sont plus habiles que moi ».

Comparez, Madame, cette réponse avec les promesses rapportées au commencement de cet article. L'Auteur finit par demander pardon au Lecteur des fautes qui lui sont échappées dans le cours de son travail; c'est ce qu'il y a de plus raisonnable dans cette brochure.

Voici, Madame, quatre autres femmes, connues par quelques Poësies imprimées dans les Mercures; Mad. de Montegut, de l'Académie des Jeux Floraux; Mlle Potar Dulu, née à Paris, fille de M. Potar, Sécretaire du Roi; Mad. Dutort, morte depuis près de quarante ans; & Mlle Victoire de la Garde Thomassin, Provençale.

Jeanne Ségla de Montégut est née à Toulouse le 25 Octobre 1709, & y est morte en 1752, dans la 43 année de son âge. Elle étoit d'une famille noble de la Province de Languedoc, & Mad. de Montégut.

fut mariée à l'âge de seize ans, avec M. de Montégut, Trésorier de France. M. Titon du Tillet qui paroît l'avoir connue particuliérement, fait l'éloge de ses mœurs douces & faciles, de sa douceur, de sa complaisance, de sa bonté & de sa discrétion. La décence, l'affabilité, la politesse, une grande égalité d'esprit, d'humeur & de conduite, accompagnoient toutes ses actions. Son amour pour les Lettres, continue l'Auteur que je viens de citer, se manifesta dans son enfance ; elle apprit par elle-même, & sans le secours des Maîtres, le Latin, l'Anglois, l'Italien & l'Espagnol. Elle a cultivé la Poësie avec succès, & a composé divers Ouvrages, dont plusieurs ont été couronnés aux Jeux Floraux, & sont imprimés dans les Recueils de cette Académie. On a d'elle une *Ode sur le Printems*, une *Elégie sur la Conversion de sainte Magdeleine ;* une autre belle *Elégie sur la Coupe d'un Bois ;* une *Idyle sur la Mort de Mlle. de Catelan*, son amie ; des traductions de plusieurs Odes d'Horace & des Eglogues de Pope.

Outre ces Vers imprimés, il m'est tombé entre les mains une Piece manuscrite, qui vous donnera une idée du talent poëtique de Madame de Montégut. C'est une Epître adressée à son amie Madame de Charron.

Epitre.

EPITRE.

Pensez-vous à moi, chere Iris,
Dans votre aimable solitude ?
Avez-vous formé l'habitude
Du secret que je vous appris ?
Je disois : » la cruelle absence
» Sur les esprits n'a nul pouvoir;
» La fidele amitié qui pense,

» Parle à ſes amis ſans les voir.
» Par de différentes contrées,
» En vain nous ſerons ſéparées ;
» Rapprochons-nous par le deſir ;
» Et dans des routes ignorées
» Cherchons un innocent plaiſir ».
Ainſi ma tendreſſe facile
A concevoir de doux projets,
Lorſque j'abandonnai la Ville,
Modéroit mes triſtes regrets ;
Mais, Iris, ſon art inutile,
Après mille efforts imparfaits,
Ne vous rend point à mes ſouhaits.
Si je cherche dans ma mémoire,
J'y vois votre charmant portrait ;
De notre union trait, pour trait,
J'y retrouve toute l'hiſtoire :
Je vous parle ; & vous vous taiſez ;
Seule il faut que je me réponde ;
L'imagination féconde
Voit enfin ſes crayons uſés ;
Et de mes ſens déſabuſés
S'empare une douleur profonde :
Par un ſtérile ſouvenir
L'eſprit ne peut nous réunir :
Cependant, Iris, je l'avoue,
Ces tableaux vagues & légers
Où, par tant d'objets menſongers,
L'imagination ſe joue,
Charment quelquefois mon ennui :
J'en aime la vive peinture,
Quoique leur riante impoſture,
Après que les plaiſirs ont fui,

Rende votre abſence plus dure.
Je ne ſais quoi me dit au cœur,
Que de votre agréable aſyle,
Juſques dans ce réduit tranquille,
Un ſentiment plein de douceur
Vous porte ſur une aîle agile.
Seroit-ce une flatteuſe erreur ?
Non, non; je puis, ſur la promeſſe
Que vous fîtes en me quittant,
Par-tout chercher avec tendreſſe
Votre aimable eſprit qui m'attend,
Tantôt dans ce ſombre bocage
Dont vous connoiſſez les détours,
Et tantôt ſur ce frais rivage
Que Zéphire habita toujours;
Dans ces jardins, ſur ces terraſſes,
Où je vous vis trop peu de tems,
Je ſuivrai pas à pas vos traces.
Mais que dis-je! Envain je prétends
Me remplacer votre préſence;
Non, Iris, encore une fois,
L'eſprit ne ſçauroit de l'abſence
Eluder les ſéveres loix.

Que de cette Epitre ingénuë
Nul que vous ne liſe les traits;
J'y peins mon ame toute nuë;
Ce ſont entre nous des ſecrets;
Peu de gens ſont dignes d'entendre
Le langage naïf & tendre
De deux cœurs formés pour s'aimer,
Et dont les humeurs aſſorties
Par d'agréables ſympathies,
Ont le don de s'entre-charmer.

L'amour est, dit-on, préférable
Aux tiédes feux de l'amitié.
Quelle erreur est plus pitoyable !
De cette amitié desirable,
Hélas ! connoît-on la moitié !
Sincere, sensible, & durable,
On la croit une belle fable.
Oh ! si de mon léger pinceau
J'en savois tracer le tableau !
Otez à l'amour ses caprices,
Ses soupçons, sa prompte fureur
Ses vifs desirs, ses artifices;
Laissez-lui toute son ardeur;
Que l'agrément & l'innocence,
La paix, la joie, & la candeur
Avec lui regnent dans le cœur;
Alors il est digne des ames
Susceptibles des pures flâmes
Qui seules font le vrai bonheur;
Alors il est l'amitié tendre
Dont la durée a pu s'étendre
Au-delà même de la mort;
Qu'on voit s'attrister de l'absence;
Mais qui, d'un aveugle transport
N'éprouvant point la violence,
Courageusement céde au sort.
Iris, pour votre caractere
Ce beau sentiment sembloit fait.
Je puis, sans être téméraire,
Avancer qu'il peut satisfaire
Tout cœur généreux & parfait.
En parlant ainsi, je me louë;
Rougirai-je d'un tel orgueil ?

Bien-loin que je le désavouë,
Il me suivra jusqu'au cercueil.
Partagez ma douce manie;
Que le vulgaire, par envie,
Dise qu'on ne sauroit trouver
Une si pure sympathie;
Contentons-nous de l'éprouver.

Mlle. Potar Dulu.

Les vers suivans, de Mademoiselle Marie-Thérese Potar Dulu, forment une Ode Anacréontique, intitulée *le Songe*, qu'elle composa à l'âge de 17 ans.

Le Songe.

A l'ombre d'un Myrthe assise,
Je m'endormis l'autre jour:
Quel sommeil! quelle surprise!
Je vis en songe l'Amour.

❧❧

Qu'il me paroissoit aimable!
Mon cœur en fut enchanté;
Il n'avoit de redoutable
Que son nom & sa beauté.

❧❧

Les Zéphirs, de leurs haleines,
Agitoient ses beaux cheveux;
Il me les offroit pour chaînes,
Si je brûlois de ses feux.

❧❧

Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois.
Vois, dit-il, ta destinée:

Choisis ; chante, ou suis mes loix.

✤

Prends ma lyre ; & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.

✤

Je fus long-tems incertaine :
Mais, cédant à son desir,
Je pris la lyre avec peine,
Et dis, avec un soupir :

✤

S'il étoit, sous ton empire,
Un mortel semblable à toi,
Je briserois cette lyre ;
Elle exige trop de moi.

✤

S'il faut qu'un jour je te chante,
Le tems n'en est pas venu ;
Faut-il donc, pour qu'on te vante,
Ne t'avoir jamais connu ?

✤

Reprends ton présent funeste ;
Laisse-moi, lui dis-je encor :
Mais vers la voute céleste
Il avoit pris son essor.

✤

Ainsi, fatale victime
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans sçavoir ce que je fais.

✤

Bergeres, craignez vos songes
Quand vos sens en sont flattés;
L'Amour, des plus doux mensonges,
Fait de tristes vérités.

Madame du Tort. Si je ne trouve rien, parmi les vers de Mad. du Tort, qui mérite de vous être présenté, vous n'en serez, Madame, que trop dédommagée par ceux que M. de Fontenelle a mis au bas de son portrait, & que je vous envoye.

C'est ici Madame du Tort;
Qui la voit sans l'aimer, a tort.
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

Mlle de la Garde Thomassin. Il y a un Recueil de Lettres & de Poësies de Mademoiselle de la Garde Thomassin, imprimé en 1725, en deux volumes: c'est uniquement là ce qui lui donne le titre de femme Auteur.

Madame d'Autray. On loue parmi les femmes d'esprit & de sçavoir, qui ont vécu dans le même tems, Madame la Comtesse d'Autray, mere de M. le Comte d'Autray d'aujourd'hui; mais on ne cite aucun Ouvrage de sa façon.

Mlle de la Lussiere. Les Mémoires de M. de Gourville, écrits ou donnés au Public par Mademoiselle de la Lussiere, en deux volumes, ne m'ont pas semblé assez intéressans, pour mériter une attention & des détails particuliers.

Je suis, &c.

LETTRE XVIII.

LA vie retirée & studieuse de Mademoiselle de Lubert, vivante en 1768, n'offre, sur sa personne, aucun détail qui soit venu à ma connoissance. On dit qu'elle habite la campagne; qu'elle étoit peu répandue dans le monde; qu'elle est fille d'un Président au Parlement, & qu'elle a préféré sa liberté aux engagemens du mariage. Je ne puis vous parler, Madame, ni de sa figure, ni de son caractere, n'ayant pas l'honneur de la connoître; à l'égard de son âge, on peut juger, par la date de ses premieres productions, qu'elle doit avoir plus de cinquante ans. La fiction est le genre dans lequel elle s'est exercée; elle a fait des Ouvrages de Féerie; & elle a rajeuni d'anciens Romans. Vous connoissez, l'*Amadis des Gaules & les hauts faits d'Esplandian*; le stile n'en étoit plus supportable; mais par la nouvelle forme que lui a donnée Mademoiselle de Lubert, par les retranchemens qu'elle y a faits, la lecture en est devenue agréable, & fait desirer les mêmes changemens dans tous les anciens Ouvrages de ce genre. Quoique le fond de ce Roman n'appartienne point à Mademoiselle de Lubert, on peut dire que, par la maniere dont il se présente aujourd'hui, elle se l'est, pour ainsi dire, approprié; & à ce titre, je crois pouvoir le lui attribuer, & le ranger parmi les productions de cet Auteur.

Mlle de Lubert.

Périon, Roi des Gaules, traversant une forêt, est attaqué par deux brigands, contre lesquels

Amadis des Gaules.

il se défend avec courage en présence de Garniter, Roi de la petite Bretagne, qui s'étoit égaré, & qui fait finir ce combat inégal. Le Roi des Gaules se couvre d'une nouvelle gloire, en terrassant un Lion furieux, qu'il rencontre dans la forêt. Garniter le conduit à sa Cour, où il devient amoureux de la Princesse Elisene, fille du Roi. Dans ces tems de Chevalerie, les Dames ne faisoient pas languir leurs Amans. Elisene eut un fils, qu'elle mit secrétement dans un coffre, & l'exposa sur le fleuve. Ce coffre fut porté jusqu'à la mer, & trouvé par un Gentilhomme nommé Gandales, qui alloit en Ecosse. Il prit l'enfant, qu'il appella *enfant de la mer*, & le fit élever avec le jeune Gandalin son fils. Le Roi d'Ecosse, en passant chez ce Gentilhomme, fut surpris de la beauté des deux enfans qu'il élevoit; il les lui demanda, & les emmena à sa Cour.

Lorsque l'*enfant de la mer* fut en âge de porter les armes, il pria la Princesse Oriane, fille du Roi de la grande Bretagne, qui étoit venue demander du secours au Roi d'Ecosse, de vouloir bien l'armer Chevalier; il se consacra au service de la Princesse, & ne respira plus, dès-lors, que les hazards & les combats. Je ne finirois point, si je voulois faire l'énumération des exploits du vaillant enfant de la mer, connu depuis sous le nom d'*Amadis*. Je ne m'attacherai qu'aux aventures les plus remarquables.

Arcalaüs, fameux Enchanteur, retenoit dans des souterrains les Chevaliers errans qu'il avoit vaincus par ses fortiléges. Amadis ne balança point à y entrer, & parvint jusqu'à une arriere-cour, où il apperçut, dans un lieu fort obscur, un degré qui alloit fort avant sous terre. Il y des-

cendit ſeul, & marcha le long d'une muraille, au bout de laquelle étoit une porte; il entrevit la clef pendue à une barre de fer; il la prit, & ouvrit cette cave. Alors il entendit pluſieurs voix plaintives d'hommes & de femmes qui ſembloient accablés des plus grands malheurs. Il commença par délivrer la perſonne la plus proche de lui; mais ſur les menaces qu'il entendit hors du ſouterrain, il remonta promptement, & commença avec Arcalaüs un combat des plus furieux. L'Enchanteur ayant attiré Amadis dans un grand ſallon, le renverſa ſubitement, & le rendit immobile par la force de ſes charmes. Mais la Fée Urgande, qui chériſſoit Amadis, envoya deux Dames pour le délivrer; ce Prince, par leurs ſecours, revint de l'eſpece de léthargie qui le retenoit, fit ſortir des ſouterrains plus de cent perſonnes qui y étoient renfermées, & quitta le Château d'Arcalaüs.

Ce perfide Enchanteur, après avoir terraſſé Amadis, étoit allé à la Cour du Roi Liſuart, pour ſe vanter d'avoir vaincu le plus brave des Chevaliers, & avoit cru augmenter le nombre de ſes Captifs, par la priſe du Roi lui-même & de la Princeſſe Oriane ſa fille, qu'il avoit attirés dans une embuſcade. Amadis étoit prêt d'entrer à Londres, lorſqu'il apprit cette triſte nouvelle. Déſeſpéré, il vole au ſecours de la Princeſſe, tandis que ſon frere Galaor alloit à la pourſuite des gens d'Arcalaüs qui emmenoient le Roi Liſuart par un autre chemin. L'Enchanteur fut joint par Amadis, qui le combattit avec ſuccès, & le mit en déroute. D'un autre côté, Galaor ne fut pas moins heureux; & il retira le Roi d'Angleterre des mains de ſes raviſſeurs.

Tout étoit paiſible à la Cour du Roi Liſuart; & les Chevaliers errans s'étoient diſperſés pour chercher de côté & d'autre des aventures dignes de leur bravoure. Amadis, accompagné des Princes ſes freres, Galaor & Floreſtan, ayant entendu parler d'un Iſle appellée l'*Iſle Ferme*, dont on racontoit beaucoup de merveilles, réſolut de s'y rendre au plutôt. Cette Iſle, où avoit régné un Prince ſage & très-ſçavant, nommé Apollidon, étoit fameuſe par un arc de triomphe que ce Prince y avoit fait bâtir, & qu'on appelloit l'*Arc des loyaux Amans*. Il ſervoit à éprouver les Amans fideles : quiconque avoit fauſſé ſa foi, ne pouvoit paſſer deſſous; il y ſortoit tant de feux & de flammes, qu'on étoit forcé de rétrograder.

Amadis voulut tenter l'épreuve; il s'avança ſous l'arc, & entendit une harmonie de voix qui le félicitoient de ſa fidélité. Il vit ſon nom gravé ſur l'arc par une main inviſible, & paſſa outre ſans aucun danger. Apollidon avoit prodigué les enchantemens à l'entrée de la chambre où il avoit goûté les plaiſirs de l'union la plus douce avec Grimaneſe, ſa fidele épouſe. Il avoit fait poſer deux perrons à cinq pas l'un de l'autre, à la porte de cette chambre, l'un de marbre & l'autre de cuivre, ſur leſquels il fit graver ces mots : » nul
» homme n'entrera ici, s'il ne ſurpaſſe Apolli-
» don en faits d'armes; & l'entrée en eſt égale-
» ment interdite à toute femme qui ne ſurpaſſera
» pas en beauté la Princeſſe Grimaneſe; & celui
» qui remportera cet avantage ſera Roi de cette
» Iſle ».

Amadis, après être ſorti victorieux de l'épreuve de l'arc, voulut tenter celle de la chambre défendue. Avant lui, ſes freres Galaor & Floreſtan

eſſayerent inutilement d'en approcher. Amadis, l'épée nue à la main, s'adreſſant à Dieu & à ſa chere Oriane, avança juſqu'au premier perron avec peine, ſe ſentant comme attaqué & combattu par mille perſonnes. Cependant malgré les efforts des Génies qui le repouſſoient, il parvint à l'entrée de la chambre. Là, une main inviſible le fit entrer doucement ; & on entendit ces paroles : » ſoyez le bien-venu, brave Chevalier ; » régnez ſeul dans cette Iſle ; elle vous appar- » tient inconteſtablement, puiſque vous ſurpaſſez » en valeur ce qu'il y a eu de plus courageux » Chevaliers au monde ».

Le Gouverneur de l'Iſle vint auſſitôt, à la tête des habitans, reconnoître Amadis pour Roi de l'Iſle Ferme, & lui prêter hommage en cette qualité. Ennemi du repos & de l'oiſiveté, ce Prince quitta bientôt ſon nouveau Royaume, pour s'expoſer aux hazards de la Chevalerie. Mais vainqueur des ennemis les plus redoutables, il ne le fut pas de l'envie. On le noircit aux yeux du Roi Liſuart, qui oubliant les ſervices qu'il avoit reçus d'Amadis, lui défendit de paroître à ſa Cour. Ce brave Chevalier ne pouvant ſouffrir un traitement auſſi injurieux à ſa gloire, prit le parti de ſe retirer à l'Iſle Ferme, où il fut ſuivi de l'élite de la Nobleſſe d'Angleterre & des Gaules. Chacun s'empreſſa de donner des témoignages d'attachement & d'eſtime à un Prince, qui en avoit tant de fois donné de ſa valeur.

Cependant l'Empereur de Rome ayant envoyé des Ambaſſadeurs au Roi Liſuart, pour demander en mariage ſa fille Oriane, & le Roi d'Angleterre la lui ayant accordée malgré la réſiſtance de la Princeſſe, Amadis & les Chevaliers errans

qui l'accompagnoient, attaquerent les vaisseaux des Ambassadeurs, les défirent, & délivrerent la Princesse qu'ils conduisirent à l'Isle Ferme. Lisuart, plus indigné que jamais contre Amadis, leva une armée pour venger l'affront qu'il en avoit reçu; mais les Chevaliers Confédérés, aidés des troupes nombreuses de plusieurs Rois voisins, défirent entierement l'armée du Roi Lisuart.

Dans le tems que les deux partis étoient le plus acharnés l'un contre l'autre, un saint Hermite qui avoit élevé le jeune Esplandian, fils d'Amadis, que ce Prince avoit eu secrétement d'Oriane, alla trouver le Roi d'Angleterre, à qui il déclara les amours de sa fille & d'Amadis; & par ses discours remplis de sagesse, il changea son cœur & le disposa à la paix. Elle fut conclue au grand contentement des deux armées; & Oriane fut accordée à Amadis qui retourna triomphant à l'Isle Ferme.

Voilà, Madame, le sommaire de l'*Amadis des Gaules;* il est suivi des *hauts faits d'Esplandian.* Ce jeune Prince, dont la gloire & la valeur devoient surpasser celle de son pere, vint à bout des entreprises les plus périlleuses, avec le secours de la Fée Urgande, qui lui tenoit toujours prêt un navire aîlé, appellé *la grande Serpente.* Il délivra le Roi Lisuart, qui étoit retenu par Arcalaüs dans un Château bien fortifié; il tua Arcalaüs lui-même, & ses deux neveux qui étoient de terribles Géans. Il alla ensuite au secours de l'Empereur de Constantinople, dont la fille, appellée Léonorine, avoit captivé son cœur. Animé par la gloire & par l'amour, il fit des prodiges de valeur, repoussa les ennemis, prit plusieurs de

leurs Villes, & les réduisit à demander la paix. Esplandian couvert de lauriers, reçut la main de la belle Léonorine, & monta avec elle sur le Trône de Constantinople, que l'Empereur lui céda volontiers. Enfin par une conclusion aussi miraculeuse, que tout ce qu'avoient fait Amadis, Esplandian, Galaor & les autres, la Fée Urgande les ayant rassemblés avec leurs épouses dans l'Isle Ferme, fit sur eux plusieurs enchantemens; & leur ayant procuré un doux sommeil, elle enveloppa l'Isle d'une nuée obscure, qui la déroba à la vue, & qui ensevelit tous ces Héros.

J'ai encore à vous parler, Madame, de quelqu'autres Ouvrages de Mademoiselle de Lubert, qu'on peut appeller ses propres productions, puisqu'elle en a inventé & traité les sujets. Je commence par le Roman de Léonille.

Un fait sans vraisemblance est la base de ce Roman, qui malgré ce défaut, contient des situations intéressantes. *Eudoxe* & *Léontin*, Gentilhommes Anglois, unis par les liens de l'amitié, demeurans dans une même terre, mariés dans le même tems, furent peres tous deux, *Eudoxe* d'un garçon que l'on appella *Floris*, *Léontin*, d'une fille qui fut nommée *Léonille*. La mere de la fille mourut en couches. Le pere désolé, & se sentant hors d'état de donner à sa fille une éducation convenable à son sexe, fit part à son ami de son embarras. Léonille, nouvelle.

Eudoxe, qui étoit fort riche, réfléchissant sur les dangers auxquels une grande fortune expose un jeune homme, proposa à Léontin de faire un échange de leurs enfans. *Ce dessein, où Léontin trouva beaucoup de bon sens*, & où je suis persuadé que vous n'en trouverez guère,

fut exécuté. Eudoxe en fit comprendre l'avantage à Céline sa femme. On s'assura d'un secret inviolable de la part des domestiques ; ce qui ne fut point encore difficile. Céline reçut chez elle la jeune Léonille , comme sa fille ; & Léontin accepta Floris pour son fils. Ces deux enfans furent destinés , dès leur naissance , à être un jour unis l'un à l'autre ; mais c'étoit encore un point de politique de la part de leurs parens , de ne leur en rien témoigner , jusqu'au tems où Léonille se montreroit digne du sort qu'on lui réservoit. Céline fut même chargée de l'entretenir quelquefois des grands établissemens qu'elle pouvoit attendre , afin qu'il ne parût pas qu'on la destinoit à Floris , dont la fortune sembloit être trop bornée. Enfin , Madame , on vouloit que leur union fût moins un effet de leur obéissance , que l'ouvrage de l'amour. Je passe sous silence les brillantes qualités que ces enfans firent paroître à mesure qu'ils avancerent en âge ; mais ce qu'il est essentiel de ne pas omettre , c'est l'amour qu'ils sentirent l'un pour l'autre , dès qu'ils en furent susceptibles. Ne croyez pas que ce soit de cet amour étourdi & pétulant , qui fait le fond des Romans de nos jours ; c'est , au contraire , une passion méthodique , qui ne se déclare que par degrés ; qui se devine plutôt qu'elle ne se déclare. Floris & Léonille , dont les maisons étoient voisines , se voyoient fort souvent , & vivoient dans une grande familiarité. Mais quand Léonille parvint à l'âge où l'on commence à raisonner , la tendresse qu'elle sentoit pour ce jeune homme , & l'opposition qu'elle crut qu'Eudoxe & Céline y apporteroient , la firent rougir , d'avoir permis quelquefois que Floris lui baisât la main.

main. Elle résolut de lui refuser doresnavant cette légere faveur. Depuis cet instant, ils ne cesserent l'un & l'autre de gémir & de soupirer en secret. L'un se plaignoit de n'oser faire l'aveu de sa flamme; l'autre se reprochoit de nourrir en son cœur une passion, que ses parens ne manqueroient pas de traverser. Malgré cette contrainte réciproque, les deux Amans n'ignoroient pas qu'ils brûloient d'une ardeur égale. Ils s'étoient surpris mutuellement, faisant confidence aux échos, de leur tendresse. Léonille en devint plus réservée, & Floris encore plus timide. Léonille tomba dans un état de langueur, qui fit désespérer de sa vie; & Floris eut une maladie qui le mit presqu'au tombeau. Leurs parens ne se doutoient point que l'amour pût en être la cause, tant ces Amans discrets avoient toujours sçu se contraindre. Pour dissiper le mal qui le tourmentoit, Floris voulut voyager: il suivoit en cela les intentions de son pere, qui le fit partir pour les Colonies Angloises dans l'Amérique Septentrionale.

Un Héros de Roman, qui passe les mers, doit nécessairement trouver des aventures. Floris en eut de plusieurs especes. Il essuya d'abord une tempête si terrible, qu'on crut, pendant trois jours, que tout l'équipage alloit périr. Le quatrieme, un Corsaire Danois vint attaquer le vaisseau. Floris, qui n'étoit jamais sorti de son village, que pour aller au Collége, devient un guerrier intrépide, qui *jette sans vie sur le tillac, ou renverse tous ceux qui osent l'approcher*; mais étant tombé évanoui de ses blessures, il fut pris & remis entre les mains du Corsaire Spiberg, qui en fit son associé, son conseil & son ami. Ils allerent ensemble à la Baye d'Hudson, où le Cor-

faire faifoit un commerce confidérable en Pelleteries. Les Sauvages de cette Contrée furent enchantés de l'air noble & des manieres engageantes de Floris. Ils lui donnerent toute leur confiance; ils le firent l'arbitre de leurs différends. Le Chef de la nation alla même jufqu'à lui offrir fa fille *Nifa*, pour en faire à fon choix, ou fa femme, ou fon efclave : & enfin la nation entiere lui déféra la Royauté. Le premier tribut qu'il reçut de fes nouveaux fujets, fut fix des plus belles filles du pays, qui avoient chacune deux jeunes efclaves pour les fervir. Floris n'accepta le préfent, que pour en faire un facrifice à Léonille. Il rendit Nifa à fon Amant, à qui fon pere l'avoit enlevée ; & renvoya les autres dans leur famille.

Tandis que ces chofes fe paffoient en Amérique, Léonille, que le départ de Floris avoit plongée dans une fombre mélancolie, prenoit avec Céline les eaux de Bath. Le Duc *de Monmouth*, fils naturel de Charles II, en devint éperdûment amoureux. Ce Seigneur accompagnoit la Reine d'Angleterre aux mêmes eaux. Sa Majefté avoit entendu parler de la beauté de Léonille; elle voulut la voir; & trouvant qu'elle furpaffoit tout ce qu'on lui en avoit dit, elle pria Céline de laiffer venir fa fille à la Cour. Après bien des difficultés, il fallut enfin y confentir; & bientôt cette fille charmante eut feule, toute la confiance de la Reine. Cette Princeffe lui fit part de fon hiftoire, qui forme ici un fort long épifode. Vous demandez, Madame, ce que c'eft que cette hiftoire? là voici.

Catherine de Bragance.

Catherine de Bragance, fille de *Don Juan*, Roi de Portugal, aimoit, dit-on, le Comte *d'Eri-*

seyra avant que d'épouſer le Roi d'Angleterre : c'eſt encore ici un amour dans le goût des anciens Romans ; il ne s'exprime que par des ſoupirs, des larmes, des évanouïſſemens continuels, tandis que la bouche garde un ſilence obſtiné, & qu'on périroit plutôt mille fois, que de prononcer *je vous aime*. Telle étoit la diſpoſition de la Princeſſe de Portugal à l'égard de ſon Amant. Le Comte, qui depuis trois ans, brûloit pour elle des mêmes flammes, oſa un jour lui en faire l'aveu. Ils rougirent l'un & l'autre ; ils baiſſerent les yeux, ſe quitterent tout interdits, & furent trois mois entiers, ſans oſer ſe regarder. Catherine crut que cet aveu offenſoit ſa gloire ! & pour éviter dans la ſuite des déclarations auxquelles ſon cœur prenoit trop d'intérêt, elle engagea ſon Amant à accepter une vice-Royauté en Afrique, qu'il n'avoit refuſée, que pour ne pas s'éloigner d'elle. Le départ du Comte fit le même effet ſur la Princeſſe, que celui de Floris ſur la tendre Léonille. Le chagrin qu'elle en eut lui cauſa une maladie qui fit craindre pour ſes jours. Le nouveau Vice-Roi eut occaſion de ſignaler ſa valeur dans une guerre contre les Africains ; mais il ne reſta pas long-tems dans cette place éclatante ; car ayant été bleſſé dangéreuſement, on le rappella en Portugal. Le retour du Comte fit naître à la Princeſſe l'idée de le marier au plutôt, pour oppoſer une barriere inſurmontable à des ſentimens, dont elle voyoit trop qu'elle n'étoit pas la maîtreſſe. Elle jetta les yeux ſur *Séraphine de Caſtro*, qu'elle avoit toujours aimée ; mais dès le moment qu'elle eut fixé ſes vues ſur cette fille, elle ſentit pour elle, quelque ſorte d'éloignement. Quand la Princeſſe fit au Vice-Roi la premiere ouverture

de cet hymen, ils tomberent tous deux évanouis. Revenue à elle-même, Catherine rougit de sa foiblesse; elle n'en eut que plus d'ardeur à presser ce fatal mariage. Il se fit avec beaucoup d'appareil, & coûta bien des larmes à la Princesse. Dans ce tems-là, le Roi d'Angleterre avoit envoyé un Ambassadeur à Lisbonne, pour la demander en mariage; & elle lui avoit été accordée. L'Infant *Don Pédre* devoit l'épouser au nom du Roi de la grande Bretagne; mais ce Prince étant tombé malade, céda cet honneur au Comte d'*Ericeyra*. Quelle affreuse situation, Madame, que celle de deux Amans qui vont se jurer pour autrui une foi mutuelle! Aussi, quand il fut question de prononcer au pied de l'Autel ce cruel engagement, la Princesse tomba évanouie d'un côté, le Comte de l'autre; & il se fit un tumulte qui interrompit la cérémonie. Ces sortes d'accidens étoient les effets ordinaires de leur amour, qui comme je vous l'ai dit, ne se manifestoit que par des évanouissemens. Ils se remirent cependant, & acheverent la cérémonie avec une gaîté apparente qui éloigna tous les soupçons. Depuis ce moment, la nouvelle Reine s'interdit tout ce qui pouvoit rappeller sa foiblesse; jamais le nom de son Amant ne lui échappa.

Léonille voyoit trop de conformité entre l'état où s'étoit trouvée la Princesse, & celui qu'elle éprouvoit elle-même, pour n'être point touchée de ce récit; mais notre Héroïne ne connoissoit encore qu'une partie de ses malheurs; l'amour du Duc de *Monmouth* lui préparoit de nouvelles peines. Il n'y a rien qu'il ne mît en usage, pour fléchir ce cœur déjà engagé. Il lui offrit sa main; & voyant qu'il ne pouvoit vaincre sa fermeté, il

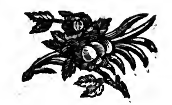
forma le projet de l'enlever. Mais, heureusement pour Léonille, il avoit chargé un honnête homme de l'exécution de son dessein. Celui-ci eut horreur du procédé de Monmouth ; & tandis qu'il amusoit ce jeune audacieux par des services simulés, il facilita l'évasion de Léonille. Elle fut rendue à ses parens, sans qu'elle eût à rougir d'aucun affront ; le Duc avoit toujours respecté sa vertu.

Quelque-tems avant cet enlevement, on avoit appris en Angleterre, la perte du vaisseau où Floris s'étoit embarqué. Cette nouvelle porta d'abord le désespoir dans les deux familles ; mais quand, par une lettre de ce jeune homme, on sçut tout ce qui lui étoit arrivé, on sentit renaître l'espérance ; & la douleur se calma. Pour retirer son fils d'entre les mains des Sauvages, Léontin entreprit le voyage de l'Amérique. Floris étoit sur le bord de la mer, lorsqu'il vit, au milieu des flots, un vénérable vieillard, soutenu par deux hommes qui s'approchoient du rivage. C'étoit Léontin lui-même, qui ayant débarqué dans une Isle voisine, avoit voulu entrer dans une pirogue de Sauvages, & étoit tombé dans la mer. Après avoir procuré à son pere tous les secours nécessaires, Floris apprit de Léontin, que Léonille lui étoit destinée, & qu'on n'attendoit que son arrivée en Angleterre, pour conclure ce mariage. Il donna ses ordres pour un prompt départ ; & après une navigation, pendant laquelle il eut encore quelques aventures, ils arriverent heureusement lui, Spiberg & Léontin, au Port d'Exmouth.

Nous voici, Madame, à l'endroit intéressant du Roman : c'est celui où les deux Amans sont instruits de leur naissance, où Floris apprend qu'il est le fils d'Eudoxe & de Céline, & où celle-

ci déclare à Léonille, qu'elle est la fille de Léontin. Ils se disent à ce sujet des choses tendres, qui font oublier les longueurs, les superfluités & le défaut continuel de vraisemblance, que j'ai cru remarquer dans cet Ouvrage en deux parties, qui d'ailleurs est bien écrit.

Je suis, &c.



LETTRE XIX.

NOUS entrons avec Mademoiselle de Lubert, dans le Pays de la Féerie ; je sais, Madame, que ce genre insipide & frivole, est peu de votre goût ; & que ce n'est pas celui que vous choisiriez, pour vos lectures, même de pure oisiveté. Mais vous voulez connoître tous les Ouvrages des femmes qui ont écrit, sans en excepter ceux, où leur imagination s'est le plus égarée. Vous m'ordonnez, il est vrai, de ne pas trop m'y arrêter, pour ne point avoir l'air de mettre de l'importance, à des choses qui en ont si peu ; mais vous voulez du moins vous en former une idée ; & vous me défendez de rien exclure de mes analyses. J'obéis, & je commence par la *Tyrannie des Fées détruite, ou la Machine de Marly*.

Tyrannie des Fées détruite.

L'Auteur représente les Fées occupées sans cesse à rendre malheureux les Princes les plus aimables, & les Princesses les plus belles. Ces victimes infortunées sont transformées, les unes en Dragons monstrueux, les autres en Eléphans, en Centaures, en Ours ; & sous ces figures hideuses, elles sont confiées à la garde du Roi des Monstres, qui étoit lui-même, avant sa métamorphose, un Prince charmant. Enfin, par la puissance d'une Princesse nommée Adélaïde, le pouvoir de ces Fées cruelles est anéanti ; & elles sont condamnées, pour expier leurs crimes, à tourner sans cesse les roues prodigieuses qui servent à élever l'eau sur la montagne de Marly. Les monstres disparoissent bien-

tôt après, & redeviennent Princes & Princesses. Je souhaite que cette fiction vous paroisse agréable, & que vous y trouviez quelque ingénieuse allégorie. J'en dis autant de la *Princesse Coque-d'œuf & du Prince Bonbon*, dont voici le début.

La Princesse Coque-d'œuf.

» Il étoit autrefois un Roi, qui avoit le nez » si long, si long, que quoique l'extrémité fût » roulée sur une bobine, & portée par deux » Pages, qui n'étoient point payés, & qui s'en- » tretenoient à leurs dépens, la partie cartilagi- » neuse du nez, étoit encore si vaste & si peu » flexible, qu'on avoit été obligé d'abbatre tous » les coins des rues de la Capitale, pour don- » ner au Prince la facilité de tourner, lorsqu'il » alloit à la promenade. Or, comme ce nez, » qui croissoit toujours, étoit sujet à d'impor- » tunes démangeaisons, les Médecins ne trou- » verent d'autre remede pour les appaiser, que » de faire donner sans cesse des croquignoles au » bon Prince; ce qui le fit nommer le Roi Cro- » quignolet ».

Ce Prince, le plus avare des hommes, ne voulut point se marier, parce qu'une femme le jetteroit dans une trop grande dépense. Il alla donc consulter un fameux Sorcier, nommé *Dort-d'un-œil*, pour obtenir de lui des enfans sans prendre de femme. Ce sorcier, par reconnoissance pour Croquignolet, qui lui avoit appris à faire la sauce aux raves, lui fit présent de deux œufs : il lui dit d'en casser un, lorsqu'il seroit de retour dans son Palais, & de garder l'autre précieusement. Croquignolet rassembla tous les Grands de son Royaume; & prenant l'un des œufs, il le

caſſa, ſelon l'ordre que lui en avoit donné Dort-d'un-œil.

On en vit auſſitôt ſortir une petite perſonne, plus belle que l'amour, richement vêtue, & toute couverte de perles & de diamants ; ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'eſt qu'elle grandît à vue d'œil, & devint tout-à-coup de la taille & de la figure d'une fille de quinze ans, mais avec des graces, tant de beauté, & tant d'eſprit, que juſqu'alors il ne s'étoit rien vu de pareil. Chacun reſta la bouche ouverte d'admiration ; le Roi lui-même n'en oſoit parler. La jeune Princeſſe, qu'on nomma ſur le champ *Coqued'œuf*, tant à cauſe de ſa naiſſance ſinguliere, que de la blancheur éclatante de ſon teint, rompit la premiere le ſilence, & d'une voix plus douce qu'une flûte Allemande, adreſſa au Roi ces paroles. » J'ignore, dit-elle, à quels évenemens ma vie eſt deſtinée ; mais je ſais que » comme je n'ai point eu d'enfance, je n'aurai » jamais de vieilleſſe ; & que je parviendrai » dans l'âge le plus reculé, ſans rien perdre de » la fraîcheur & des attraits que le Ciel m'a » donnés en partage : au ſurplus ma bonne ou » ma mauvaiſe fortune eſt attachée à l'œuf dont » le ſavant Dort-d'un-œil vous a recommandé » la conſervation. Je dois le porter toujours ſur » moi, ainſi je vous prie de vouloir bien me le » donner ».

A quelque tems de-là, le Prince Bonbon parut à la Cour, & plut à la Princeſſe qu'il aima d'abord paſſionnément. Un jour que ce Prince & Coqued'œuf jouoient à la Queue-leuleu, Bonbon fit tomber l'œuf que la Princeſſe avoit dans

une boëte à sa ceinture & l'écrasa. Aussitôt Coqued'œuf pâlit, ses genoux se roidirent ; & elle resta froide & immobile comme le marbre, par les jambes. Elle ne fut tirée de cet état, que par les soins du savant Dort-d'un-œil.

Je pourrois, Madame, revenir encore avec Mlle de Lubert, au nez du Prince Croquignolet, & vous dire qu'un troupeau de grues passant dans le Pays, prit ce nez pour une longue tripe ; & que s'étant jetté dessus, il enleva le Prince dans les airs, suspendu par son nez : mais je doute que de pareilles idées puissent vous plaire ; j'aime mieux parcourir rapidement les autres bagatelles du même Auteur ; ce n'est pas qu'elles soient plus agréables ; mais c'est pour vous apprendre les choses singulieres dont s'est occupée Mademoiselle de Lubert : je commence par *le Prince Glacé, & la Princesse Etincellante.*

Le Prince Glacé, & la Princesse Etincellante.

Dans le Royaume de Scythie, le plus froid de tous les climats, régnoit autrefois un Prince aussi insensible par son tempérament, que les glaces de son Pays. Il avoit été Roi de bonne heure, & parconséquent livré à tous les plaisirs que l'âge & les conseils flatteurs de ses Courtisans lui avoient inspirés. Il étoit beau à merveille ; & jamais créature mortelle ou céleste n'avoit rassemblé tant de graces & de talens ensemble ; mais jamais aussi son cœur n'avoit pu s'amuser des plaisirs de la tendresse : il étoit étonné qu'on pût s'attacher à quelque chose ; & sa froideur alloit jusqu'à trouver extraordinaire, qu'on cherchât à lui plaire. On l'appelloit *Glacé.*

Non loin de ce Pays, régnoit une Reine qui n'avoit qu'une fille laquelle n'étoit pas belle, mais si susceptible de tendresse, que la Reine la gardoit

avec ſoin, pour qu'elle ne tombât pas dans l'inconvénient d'aimer quelqu'un qui ne lui fût pas ſortable. On avoit beau faire, la Princeſſe avoit l'imagination vive ; & ne fut-ce qu'un portrait ; elle perdoit le boire & le manger, même le dormir, pour celui qu'il repréſentoit ; & ſes femmes étoient occupées jour & nuit, à la conſoler des chagrins que lui donnoit ſa chimérique tendreſſe. Ce fut bien pis, quand à la Cour parut celui du Prince Glacé. La Reine vouloit qu'on le cachât à *Etincellante* ; (c'eſt le nom de la Princeſſe ;) mais la nourrice, qui n'avoit pas d'autre reſſource pour la guérir du fol entêtement qu'elle venoit de prendre pour une ſtatue qui repréſentoit Adonis, courut le lui porter. La voilà folle du Prince ; la Reine eut un peu plus de complaiſance dans ce moment, pour ſon extravagance, & ſe réſolut d'accorder la Princeſſe au plus vîte. On la propoſa : elle étoit dans des impatiences mortelles de la réponſe. Comme c'étoit une alliance convenable, le Conſeil du Prince Glacé s'aſſembla, & lui arracha enfin ſon conſentement : la tête en penſa tourner à Etincellante ; elle vouloit partir auparavant ; mais enfin il fallut attendre que tout fût prêt pour la conduire dignement.

Elle partit avec ſa nourrice, à qui la Reine recommanda ſecrettement, de ne point quitter la Princeſſe, craignant que l'Ambaſſadeur du Prince Glacé, qui la conduiſoit, & qui étoit jeune & joli, ne s'aviſât de faire oublier le portrait à ſa fille. La nourrice promit tous ſes ſoins ; & tout le monde partit.

Le Prince Glacé qui redoutoit autant l'arrivée d'Etincellante, que ſes Peuples ſembloient la

desirer, se retira dans un Château solitaire, dont il ne sortoit que pour aller à la chasse. Un jour qu'il poursuivoit un Ours jusques dans une caverne, il s'entendit appeller par une voix qui sembloit partir du fond de l'antre. Il avance, résolu d'éprouver l'aventure. Il voit les murailles de la Grotte couvertes de cristal, & au milieu, un bassin de marbre d'une grande beauté. Le Prince qui n'entendoit plus personne, s'endormit à quelques pas du bassin. A son réveil il apperçut dans le bassin, au milieu de plusieurs Nymphes, une dame qui sortoit du bain. Rien n'étoit plus beau, que cette petite cour; mais celle qui en paroissoit la Souveraine, attira les regards & l'admiration de Glacé. Un instant après, toutes ces merveilles disparurent à ses yeux; & il se trouva à l'entrée de la caverne, où il avoit poursuivi son ours. De retour au Château, on vint lui apprendre que la Princesse Etincellante avoit été emportée par son Coursier avec une telle vîtesse, qu'on l'avoit perdue de vue, & qu'on ne savoit où elle étoit. Le Prince donna ses ordres pour la faire chercher; mais il n'étoit pas fâché de se voir libre par cet accident. Il ne manqua pas de retourner à la caverne, & n'y vit plus qu'un gros serpent qui le flatta, & qui parut lui montrer le chemin qu'il devoit suivre. Glacé se laissa conduire dans un Palais de rubis, où il vit la Princesse Etincellante que Miriel, Roi des Sylphes, avoit enlevée, & qu'il retenoit dans ce séjour. Etincellante qui commençoit à prendre de l'amour pour le Prince Aérien, ne put voir le Roi de Scythie, sans s'accuser d'ingratitude; mais celui-ci fut enlevé, par une puissance invisible, sur un char de corail,

& transporté dans un Palais dont les portes étoient d'or & de cristal. Le Prince y demeura quelque tems, sans savoir à qui il étoit redevable de cette galanterie. Un jour ayant apperçu une dame voilée dans les jardins, il l'aborda avec transport, croyant que c'étoit la Nymphe de la Grotte ; il lui offrit l'hommage de son amour ; mais il reconnut son erreur, lorsque la Fée Léoparde eut levé le voile qui lui couvroit le visage. L'air décontenancé du Prince irrita la Fée : elle lui apprit que cette belle personne qu'il aimoit, étoit sa sœur, la Fée Limpide, & qu'elle sauroit se venger sur sa rivale, du mépris qu'il faisoit de son amour. Après cette menace, Léoparde permit au Prince d'aller voir Limpide. Cette belle Fée, qui en naissant avoit été menacée de perdre le don de Féerie, si elle avoit le malheur d'aimer, & de voir périr son Amant au bout de l'année, refusoit les vœux de tous ses Adorateurs. Elle en avoit déjà transformé plusieurs en guéridons; & le Prince Glacé alloit éprouver le même sort, lorsque Léoparde, feignant de le vouloir garantir du danger qui le menaçoit, lui fit présent d'un bracelet enchanté, en l'avertissant de soufflet dessus, toutes les fois qu'il seroit dans quelque grand péril. Il en fit l'épreuve dans le moment même ; & aussitôt, par un changement merveilleux, il oublia Limpide, & se sentit la plus violente passion pour Léoparde. Celle ci recueillit le fruit de sa ruse ; elle vécut pendant un an avec le Prince qui ne cessoit de l'aimer.

Pour la conclusion, il faut se souvenir que la Princesse Etincellante a été transportée par le Roi des Sylphes, dans le Palais de Rubis.

Ce Monarque eſt condamné à perdre toute ſa puiſſance, s'il ceſſe d'en être aimé. Il ne tarde pas à éprouver la rigueur de ſon ſort : il eſt changé tout-à-coup en ſtatue de marbre ; & ſon infidelle ſubit la même métamorphoſe.

Le Prince Glacé étant entré un jour dans le cabinet où étoient ces belles ſtatues, toucha par haſard de ſon bracelet, celle d'Etincellante, qui ſe mit auſſi-tôt à lui parler. Surpris de ce prodige, Glacé attacha ſon bracelet au bras de la ſtatue de Miriel, qui repréſentoit un Adonis. Auſſitôt la ſtatue diſparut ; & le Roi des Sylphes remercia le Prince, de l'important ſervice qu'il venoit de lui rendre. Glacé ſe reſſouvint de Limpide, & rougit de ſon aveugle penchant pour Léoparde. Miriel lui apprit que Limpide étoit renfermée dans une tour, par le pouvoir d'un fameux enchanteur, qui n'ayant pu s'en faire aimer, exerçoit ſur elle une cruelle vengeance. Avec le ſecours du Roi des Sylphes, le Prince Glacé l'arrache des mains de ce barbare, à qui l'on fait épouſer la Princeſſe Etincellante, à condition qu'il n'aura aucun pouvoir ſur elle, qu'à la centieme infidélité. L'Enchanteur attend, avec impatience, qu'elle ait rempli le nombre preſcrit ; mais malheureuſement, elle meurt à la quatre-vingt-dix-neuvieme, peut-être de l'excès de chagrin qu'elle conçoit, d'être ſi proche du tems où elle va ceſſer de plaire. Miriel quitte la terre, pour retourner dans ſon Empire. Glacé & Limpide ſont couronnés Roi & Reine de Scythie, & font, par leurs vertus, leur bonheur & celui de leurs peuples.

Je m'étendrai moins ſur le Conte, intitulé : *la Princeſſe Senſible*, & *le Prince Typhon*. Deux

Fées, *Prudalie* & *Champêtre*, furent chargées de l'éducation d'un Prince & d'une Princesse, qui devoient un jour être unis. Sensible fut douée de beaucoup d'esprit : elle avoit les organes si délicats, que le moindre bruit la mettoit à l'extrêmité, & qu'elle étoit obligée de s'enfermer sous une cloche de verre, de peur que le moindre zéphir ne lui causât quelque rhumatisme. Prudalie présidoit à cette molle éducation. Champêtre avoit doué le Prince Typhon de toutes les qualités du corps, & l'élevoit dans une grosse Ferme, loin du commerce du monde. Typhon manquoit d'esprit ; il étoit beau, mais grossier ; adroit, mais ignorant. Il avoit beaucoup d'amour propre ; ce qui le rendoit fort méprisable. Il fut sifflé à la Cour de Sensible ; & il paroissoit impossible que deux personnes, de caracteres si différens, pussent jamais vivre ensemble. La Doyenne des Fées entreprit de réparer le mal qu'avoient fait Prudalie & Champêtre ; elle rendit Sensible moins précieuse, & Typhon plus spirituel ; l'amour prit soin du reste.

La Princesse Sensible, & le Prince Typhon.

Il y a dans ce conte, une description du Temple de l'amour propre, que vous ne serez peut-être pas fâchée de lire. » Ce Temple est ouvert » la nuit comme le jour ; il paroît toujours » bâti sur le dessein, & dans le goût que l'au- » roit fait construire celui qui le regarde. La » statue du Dieu est seule dans le Temple, » dont elle occupe le fonds ; elle représente » avec la derniere exactitude, & dans son plus » beau jour, le portrait de celui qui la regarde ; » & ce portrait paré par les Amours & par les » Graces, lui paroît remporter le prix de la

» beauté, ou tout au moins celui du mérite.
» Ce Temple n'est orné que par des tableaux
» peints avec les couleurs les plus vives, & par
» des Trophées & des bas-reliefs. Les uns & les
» autres représentent, dans le plus grand détail,
» les actions & les attributs de celui qui vient
» adorer la Divinité. Les procédés qui peuvent
» mériter quelques reproches, sont portés ou
» accompagnés de leurs excuses, que l'on apper-
» çoit dans le jour le plus favorable. C'est en
» ce lieu, que l'on peut admirer l'élégance &
» les vives expressions de la générosité mal-
» entendue, de la fausse noblesse, du menson-
» ge prétendu nécessaire, des devoirs suppo-
» sés de son état, du faux honneur, & des
» prétextes de la vengeance ».

Lionnette & Coquetico.

Dans les montagnes de Circassie, il y avoit un vieillard avec sa femme, qui s'étoient retirés du monde; las d'en avoir essuyé les caprices, ils s'étoient fait une retraite commode d'une caverne; & leur solitude n'étoit troublée, que par la crainte de se voir mourir. Le vieillard s'appelloit Mulidor, & sa femme Phila. Un matin, que Phila sortit pour mener paître ses brebis, elle fut bien surprise de trouver à sa porte, un Lion d'une grandeur & d'une force prodigieuses, avec une Lionne, qui portoit sur son dos une petite fille. L'enfant descendit dès qu'elle vit la vieille; & elle vint l'embrasser. Cette bonne femme, surprise d'effroi & d'admiration, resta immobile; & les Lions après avoir caressé la petite fille qui répondoit à leurs caresses, s'enfuirent & disparurent en un instant. La bonne femme revint alors de sa frayeur; & regardant cet enfant, qui ne cessoit de l'embrasser,

brasser, elle la prit dans ses bras, & rentra dans la caverne pour la montrer à son mari. Ils admirerent tous deux sa beauté & sa douceur, & remercierent les Dieux de ce présent. Ils la caresserent, & lui donnerent du lait de brebis tout frais tiré; elle sourit à cette vue; & les regardant, elle fit un cri qui ressembloit au rugissement des Lions. Elle s'accoutuma cependant à eux aisément; elle n'avoit du Lion, que ses cris; ce qui lui fit donner le nom de Lionnette. Elle répondit à ce nom; & bientôt la vivacité de son esprit lui fit entendre ce qu'on lui disoit; & enfin elle parla elle-même. Elle fut un an avec ces bonnes gens, qui l'aimoient passionnément, & qui en étoient aimés de même, lorsque Mulidor, pour l'accoutumer à leurs usages, en cas qu'elle vint à les perdre, la mena à la pêche; mais la petite Lionnette ne fut pas au pied du roc, où le bon homme mettoit sécher ses poissons, qu'elle fit un petit rugissement qui réveilla le Lion & la Lionne. Ces animaux accoururent, & la caresserent à l'envi l'un de l'autre. Elle embrassoit tendrement la Lionne qui se laissoit faire; ensuite elle sauta sur son dos, & les Lions s'éloignerent en un moment. Le pauvre vieillard fut consterné, & desira de mourir, puisqu'il perdoit sa chere fille. Enfin, après bien du tems, voyant que son désespoir ne lui servoit à rien, il se traîna à sa caverne, & y porta la désolation, en apprenant à Phila, l'aventure de Lionnette.

La nuit se passa en plaintes & en larmes. A la pointe du jour, ils se leverent pour chercher leur fille. Ils couroient vers le roc où les Lions avoient établi leur demeure, lorsqu'ils virent

cet enfant que la Lionne leur apportoit. Aussitôt que Lionnette les apperçut, elle descendit, & vint leur sauter au cou ; puis tirant de dessus la croupe de la Lionne, un Chevreuil qu'elle avoit étranglé dans sa chasse : » voilà, » dit-elle, ce que mere Lionne vous donne ; » elle m'a menée à la chasse pour vous ». Les Lions s'éloignerent ; & Lionnette revint à la caverne.

Mulidor & Phila résolurent de consulter une Fée fameuse du voisinage, appellée Tigreline, pour savoir quel seroit le sort de Lionnette. Ils apprirent qu'elle avoit été exposée aux Lions, par la méchanceté d'une Reine qui lui avoit donné le jour, & qu'elle seroit heureuse, si elle pouvoit s'empêcher d'aimer ce qui lui étoit opposé. Elle alloit souvent à la chasse sur le dos de la Lionne. Un jour le Lion ayant été tué par un Chasseur, elle revint toute éplorée à la caverne ; mais sa douleur augmenta, lorsqu'elle vit la Lionne expirer de désespoir. Cette aimable petite fille fut extraordinairement affligée de cette perte ; elle parut renoncer à la joie & aux amusemens de son âge. Un intérêt plus tendre fut à la fin tarir la source de ses larmes. En allant à la forêt, elle fit la rencontre d'un jeune berger qui lui parut fort aimable, & à qui elle inspira beaucoup d'amour. Dès-lors, la chasse & les bois firent les délices de Lionnette ; elle voyoit son berger tous les jours. Dans une de ces tendres entrevues, son Amant lui apprit qu'il étoit fils de Roi, & qu'il s'appelloit le Prince Coquerico. Ce nom ne fut pas plutôt prononcé, que par un prodige surprenant, Lionnette se mit à fuir de toute sa force, mal-

gré les cris du berger qui la rappelloit. Après cet accident, une Fée hideuse entra dans la caverne de Mulidor; & le touchant de sa baguette, lui Phila & la petite fille, elle les transforma en Lions.

Le Prince Coquerico étoit fils d'un Roi des Isles fortunées. Ce nom lui fut donné, parce qu'il se plaisoit à voir des coqs se battre ensemble. Lorsqu'il eut atteint sa dixieme année, il fut enlevé par un tourbillon; & la Fée Cornue, qui en étoit devenue amoureuse, le transporta dans un Palais enchanté. Il y vécut plusieurs années, oublié de l'Univers, & occupé à tous les exercices qui pouvoient le rendre digne de régner. Cornue n'oublioit rien pour le perfectionner; & elle attendoit autant de sa reconnoissance, que de son amour, le prix de ses peines & de ses soins. Ce fut pendant le séjour de ce Prince dans ce Palais, que s'étant écarté dans une forêt épaisse, il vit la jeune Lionnette. Cornue s'apperçut bientôt de la nouvelle inclination du Prince. Pour s'en venger, elle transforma Lionnette & les deux vieillards en Lions. Non contente de cette vengeance, elle frappa le Prince de sa baguette, & le métamorphosa dans le plus beau Coq du monde.

C'est d'après l'opinion, que les Lions sont naturellement ennemis du chant du coq, que Mademoiselle de Lubert transforme le Prince Coquerico & Lionnette en ces deux especes d'animaux. Lorsque le malheureux Prince ainsi métamorphosé, chantoit par hazard en présence de la belle Lionne, celle-ci prenoit la fuite, sans que rien pût l'arrêter. Enfin, Coquerico pressé par Cornue, & ne voyant point d'autre

moyen de finir ses malheurs, & ceux de Lionnette, que d'épouser la Fée, se préparoit à ce mariage, lorsque Tigreline vint rendre à Lionnette sa premiere forme, & la donna pour épouse au Prince, en présence de Cornue, qui en mourut de désespoir.

La Princesse Couleur-de-Rose.

Prenez patience, Madame; nous n'avons plus que deux contes de Mademoiselle de Lubert; *la Princesse Couleur-de-rose*, & *la Princesse Camion*. La Reine du Royaume des Cédres, & celle des Aigues-marines, étoient deux sœurs qui mirent au monde, l'une, la Princesse Couleur-de-rose, l'autre, le Prince Céladon. Les Fées qui présiderent à la naissance de ce dernier, ne virent rien de fâcheux dans sa vie, pourvu qu'il pût éviter la piqûre d'une rose. En conséquence, il fut ordonné qu'on détruiroit jusqu'à la moindre plante de Rosier; & l'on défendit, sous peine de la vie, d'avoir aucune de ses fleurs. A l'égard de la Princesse, elle fut douée des plus rares qualités; & les Fées lui firent présent d'un bouquet de six roses de diamans couleur-de-rose, qui ne devoit se faner, que lorsque son Amant seroit infidèle; c'étoit le seul malheur qu'elle eut à craindre, supposé qu'elle n'aimât pas avant l'âge de quinze ans. Le Roi & la Reine conclurent, qu'il falloit la marier de bonne heure. Mais nul ne peut éviter sa destinée. Malgré les précautions du Roi des Aigues-Marines, le Prince Céladon se piqua les mains d'une épine de rose; & la Princesse devint amoureuse, avant sa quinzieme année, du Prince Céladon. Une Fée malfaisante la tranforma en un livre couleur-de-rose, qu'elle plaça dans sa Bibliothéque. Céladon ré-

ſolut de la chercher par toute la terre ; le hasard le conduiſit dans la Bibliothéque de la Fée ; & ayant mis la main ſur le livre en queſtion, il y lut toute la vie de la jeune Princeſſe. Il ne ſoupçonnoit pas qu'il eût entre les mains celle qu'il aimoit uniquement, & qu'il cherchoit avec tant d'empreſſement. Il vit dans cette Bibliothéque, une Guenon, dont les mines & les geſticulations lui firent croire que c'étoit Couleur de-roſe. Il la careſſa ; la Guenon répondit à ſes careſſes, de maniere à lui perſuader ce qu'il ne faiſoit que ſoupçonner. Bref, il laiſſa le Livre, & emmena la Guenon, qu'il épouſa, dans l'eſpérance qu'elle pourroit reprendre ſa forme naturelle. La Fée malfaiſante ſe laiſſa fléchir enfin ; on rendit à la Princeſſe ſon Amant ; & la Guenon fut étouffée pour la punir de ſes artifices.

La Princeſſe Camion.

Zirphil, le fils unique d'un Roi, entroit dans l'âge d'être marié ; la Fée Marmotte ſe préſente à la Reine ſa mere, & lui offre une femme ſi petite, qu'elle peut entrer dans un étui à curredents. Elle ſe nomme la Princeſſe Camion ; & elle a tout l'eſprit qu'il eſt poſſible d'avoir. Zirphil qui croit qu'on ſe moque de lui, ne peut ſe réſoudre à épouſer une ſi petite créature. Il aime mieux ſe marier avec une Baleine, qui en effet devient ſa femme. Cependant la Reine ſa mere perd l'étui où étoit renfermée la Princeſſe Camion ; & il ſe trouve que cette Princeſſe & la Baleine ſont la même perſonne, ainſi métamorphoſée par des enchantemens qui ceſſent enfin ; & le Prince Zirphil eſt marié ſolemnellement avec la Princeſſe Camion. J'ai paſſé rapidement ſur ce conte ; & je crains en-

core de m'y être trop arrêté. On ne conçoit pas comment des Etres raisonnables peuvent s'occuper de pareilles extravagances ; & dans le travail que je me suis imposé , ce que j'ai trouvé de plus rebutant , de plus dégoutant même , c'est l'obligation de les lire.

Quoique les pensées soient fort rares dans ces sortes d'Ouvrages , en voici néanmoins quelques-unes, qui serviront à terminer cette lettre, d'une maniere plus instructive que les choses futiles qui la composent.

» Jamais on ne se reproche ses fautes avec » tant d'amertume , que quand on en sent la » peine.

» Les hommes, en général , veulent qu'on » leur soit fidele au de-là de ce qu'ils sont eux- » mêmes.

» L'avantage du bon sens , est de l'emporter » toujours sur le précieux & le faux brillant.

» Pour ramener à la vérité quelqu'un d'égaré , » il faut se conformer à ses idées.

» L'amour propre est encore plus aveugle , » que l'amour même.

» C'est déjà beaucoup pour se former , que » de commencer à rougir ; cette rougeur est la » meilleure de toutes les leçons.

» L'étendue de l'esprit n'amene point à la » connoissance de l'amour ; il faut l'avoir éprou- » vé ».

Je suis , &c.

LETTRE XX.

A La tête des Œuvres de Madame la Marquise du Châtelet, se trouve son éloge historique par M. de Voltaire, qu'une longue & étroite amitié unissoit à cette illustre & sçavante Mathématicienne. En rassemblant les différens traits de cet éloge, & le jugement que les Journalistes ont porté des Ouvrages de cette femme célébre, vous pourrez, Madame, vous former une idée du mérite & des connoissances de Gabrielle Emilie de Breteuil, Marquise du Châtelet, née en 1706. 1706. Madame du Châtelet.

Dès sa tendre jeunesse, elle orna son esprit par la lecture des bons Auteurs, en plus d'une langue; elle avoit commencé une traduction de l'Enéide. Elle apprit depuis l'Italien & l'Anglois. Le Tasse & Milton lui étoient aussi familiers que Virgile. L'Etude de sa propre langue fut une de ses principales occupations; elle a laissé des remarques manuscrites, dans lesquelles, à travers les incertitudes de la Grammaire, perce cet esprit philosophique, que lui avoit donné la nature, & qu'elle cultiva avec tant de succès. Son premier Ouvrage fut une explication de la philosophie de Léibnitz, sous le titre d'Institution de Physique, adressée à son fils, auquel elle enseigna elle-même la Géométrie. Ce fils est M. le Comte du Chatelet-Lomont. L'éclat répandu sur le nom de sa mere, n'ajoute rien à la considération dont il jouit; son mérite personnel, ses talens, ses lumieres,

son esprit, son zèle & ses services, lui ont acquis & lui assurent l'estime publique.

Madame du Châtelet, après avoir rendu les imaginations de Léibnitz intelligibles, comprit par le travail même, que cette Métaphysique, si belle, mais si peu fondée, ne méritoit pas de borner ses études & ses opinions Elle eut le courage d'abandonner ce philosophe, de se défaire de tout esprit de sistême, & de se livrer toute entiere à Newton.

» Madame du Châtelet, dit M. de Voltaire, » a rendu un double service à la postérité, en » traduisant le livre des Principes, & en l'enri- » chissant d'un Commentaire. Il est vrai que » la Langue latine, dans laquelle il est écrit, est » entendue de tous les Savans; mais il en coûte » toujours quelques fatigues, à lire des choses » abstraites dans une Langue étrangere : d'ail- » leurs le latin n'a pas de termes pour exprimer » les vérités mathématiques & physiques qui » manquoient aux anciens.

» A l'égard du Commentaire algébrique, » c'est un Ouvrage au-dessus de la traduction. » Madame du Châtelet y travailla sur les idées » de M. Clairaut : elle fit tous les calculs elle- » même; & quand elle avoit achevé un cha- » pitre, M. Clairaut l'examinoit & le corri- » geoit.

» Autant qu'on doit s'étonner, qu'une fem- » me ait été capable d'une entreprise qui de- » mandoit de si grandes lumieres & un travail si » obstiné, autant doit-on déplorer sa perte pré- » maturée. Elle n'avoit pas encore entiérement » terminé le Commentaire, lorsqu'elle prévit » que la mort pouvoit l'enlever ; elle étoit ja-

» louſe de ſa gloire, & n'avoit point cet or- » gueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à » paroître mépriſer ce qu'on ſouhaite, & à vou- » loir paroître ſupérieure à cette gloire verita- » ble, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent » le public, la ſeule digne des grandes ames, » qu'il eſt beau de rechercher, & qu'on n'affecte » de dédaigner, que quand on eſt incapable d'y » atteindre.

» Elle joignit à ce goût pour la gloire, une » ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, » mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſé- » rieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſavante qu'elle; » & jamais perſonne ne mérita moins qu'on » dit d'elle, c'eſt une femme ſavante: elle ne » parloit jamais de ſcience, qu'à ceux avec qui » elle croyoit pouvoir s'inſtruire, & jamais n'en » parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit » point raſſembler de ces cercles, où il ſe fait » une guerre d'eſprit; où l'on établit une eſ- » pece de Tribunal; où l'on juge ſon ſiécle, par » lequel, en récompenſe, on eſt jugé très-ſé- » vérement. Elle a vécu long-tems dans des ſo- » ciétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit; & » elle ne prenoit pas garde à cette ignorance.

» Née avec une éloquence ſinguliere, cette » éloquence ne ſe déployoit, que quand elle » avoit des objets dignes d'elle. Ces lettres » où il ne s'agit que de montrer de l'eſprit, ces » petites fineſſes, ces tours délicats que l'on » donne à des choſes ordinaires, n'entroient » point dans l'immenſité de ſes talents; » le mot propre, la préciſion, la juſteſſe & » la force étoient le caractere de ſon éloquen- » ce; elle eût plutôt écrit comme Paſcal &

» Nicole, que comme Madame de Sévigné.
» Mais cette fermeté févere, & cette trempe
» vigoureufe de fon efprit ne le rendoient pas in-
» acceffible aux beautés de fentiments : les char-
» mes de la poëfie & de l'éloquence la péné-
» troient; & jamais oreille ne fut plus fenfible à
» l'harmonie. Elle favoit par cœur les meilleurs
» vers, & ne pouvoit fouffrir les médiocres. C'é-
» toit un avantage qu'elle eut fur *Newton*, d'unir
» à la profondeur de la philofophie, le goût le
» plus vif & le plus délicat pour les Belles-Let-
» tres. Parmi tant de travaux que le Savant le
» plus laborieux eût à peine entrepris, qui croi-
» roit qu'elle trouva du tems, non-feulement
» pour remplir tous les devoirs de la fociété,
» mais pour en rechercher, avec avidité, tous les
» amufemens ? Elle fe livroit au plus grand
» monde, comme à l'étude; tout ce qui occupe
» la fociété étoit de fon reffort, hors la médi-
» fance. Jamais on ne l'entendit relever un ri-
» dicule; elle n'avoit ni le tems ni la volonté
» de s'en appercevoir; & quand on lui difoit
» que quelques perfonnes ne lui avoient pas
» rendu juftice, elle répondoit qu'elle vouloit
» l'ignorer. On lui montra un jour, je ne fais
» quelle miférable brochure, dans laquelle un
» Auteur, qui n'étoit pas à portée de la con-
» noître, avoit ofé mal parler d'elle. Elle dit
» que fi l'Auteur avoit perdu fon tems à écrire
» ces inutilités, elle ne vouloit pas perdre le
» fien à les lire; & le lendemain ayant fçu
» qu'on avoit renfermé l'Auteur de ce libelle,
» elle écrivit en fa faveur, fans qu'il l'ait ja-
» mais fçu.
» Elle fut regrettée à la Cour de France, au-

» tant qu'on peut l'être dans un pays, où les
» intérêts personnels font si aisément oublier
» tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à
» tous ceux qui l'ont connue particuliérement,
» & qui ont été à portée de voir l'étendue de
» son esprit & la grandeur de son ame.

» Il eût été heureux pour ses amis, qu'elle
» n'eût pas entrepris cet Ouvrage, dont les Sa-
» vans vont jouir. On peut dire d'elle, en dé-
» plorant sa destinée, *periit arte suâ.*

» Elle se crut frappée à mort long-tems avant
» le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors, elle ne
» songea plus qu'à employer le peu de tems
» qu'elle prévoyoit lui rester, à finir ce qu'elle
» avoit entrepris, & à dérober à la mort ce
» qu'elle regardoit comme la plus belle partie
» d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du tra-
» vail, des veilles continuelles, dans un tems
» où le repos l'auroit sauvée, amenerent enfin
» cette mort qu'elle avoit prévue. Elle sentit
» sa fin approcher; & par un mélange singulier
» de sentiments qui sembloient se combattre,
» on la vit regretter la vie, & regarder la mort
» avec intrépidité : la douleur d'une séparation
» éternelle affligeoit sensiblement son ame; &
» la philosophie dont cette ame étoit remplie,
» lui laissoit tout son courage. Un homme qui
» s'arrachant tristement à sa famille qui le pleure,
» & qui fait tranquillement les préparatifs d'un
» long voyage, n'est que le foible portrait de
» sa douleur & de sa fermeté : de sorte que
» ceux qui furent les témoins de ses derniers
» momens, sentoient doublement sa perte, par
» leur propre affliction & par ses regrets, &
» admiroient en même-tems la force de son

» esprit, qui mêloit à des regrets si touchans, » une constance si inébranlable ». Elle mourut à Luneville en 1749, âgée de quarante-trois ans.

Le Discours préliminaire qui est à la tête de ses *Institutions de Physique*, sont, dit M. de Voltaire, un Chef-d'œuvre de raison & d'éloquence; & elle a répandu dans le reste du livre, une méthode & une clarté admirables. Je ne rapporterai, Madame, que le Discours préliminaire; c'est la meilleure notice que je puisse vous donner de l'Ouvrage même. Vous y verrez d'abord avec quelle sagesse Madame du Châtelet parle à son fils.

Institutions de Physique.

» J'ai toujours pensé que le devoir le plus » sacré des hommes, étoit de donner à leurs » enfans une éducation qui les empêchât, dans » un âge plus avancé, de regretter leur jeunesse, » qui est le seul tems où l'on puisse véritablement s'instruire. Vous êtes, mon cher fils, » dans cet âge heureux, où l'esprit commence » à penser, & dans lequel le cœur n'a pas encore des passions assez vives pour le troubler.

» C'est peut-être à présent le seul tems de » votre vie, que vous pourrez donner à l'étude » de la nature; bientôt les passions & les plaisirs de votre âge emporteront tous vos momens; & lorsque cette fougue de la jeunesse » sera passée, & que vous aurez payé à l'ivresse » du monde le tribut de votre âge & de votre » état, l'ambition s'emparera de votre ame; » & quand même dans cet âge plus avancé, & » qui souvent n'en est pas plus mûr, vous voudriez vous appliquer à l'étude des véritables » sciences, votre esprit n'ayant plus alors cette » fléxibilité qui est le partage des beaux ans,

» il vous faudroit acheter par une étude pénible, » ce que vous pouvez apprendre aujourd'hui » avec une extrême facilité. Je veux donc vous » faire mettre à profit l'aurore de votre raison, » & tâcher de vous garantir de l'ignorance » qui n'est encore que trop commune parmi les » gens de votre rang, & qui est toujours un » défaut de plus, & un mérite de moins.

» Il faut accoutumer de bonne heure votre » esprit à penser, & à pouvoir se suffire à lui-» même; vous sentirez dans tous les tems de » votre vie, quelles ressources & quelles conso-» lations on trouve dans l'étude; & vous verrez » qu'elle peut même fournir des agrémens & » des plaisirs.

» L'étude de la Physique paroît faite pour » l'homme; elle roule sur les choses qui nous » environnent sans cesse, & desquelles nos » plaisirs & nos besoins dépendent : je tâche-» rai, dans cet Ouvrage, de mettre cette scien-» ce à votre portée, & de la dégager de cet » art admirable, qu'on nomme Algébre, le-» quel séparant les choses des images, se dé-» robe aux sens, & ne parle qu'à l'entendement; » vous n'êtes pas encore à portée d'entendre » cette langue, qui paroît plutôt celle des In-» telligences que des hommes; elle est réser-» vée pour faire l'étude des années de votre » vie, qui suivront celles où vous êtes; mais la » vérité peut emprunter différentes formes; & » je tâcherai de lui donner ici celle qui peut » convenir à votre âge, & de ne vous parler » que des choses qui peuvent se comprendre » avec le seul secours de la Géométrie com-» mune que vous avez étudiée.

» Ne cessez jamais, mon fils, de cultiver » cette science que vous avez apprise dès vo- » tre plus tendre jeunesse; on se flatteroit en » vain sans son secours, de faire de grands pro- » grès dans l'étude de la nature; elle est la clef » de toutes les découvertes; & s'il y a encore » plusieurs choses inexpliquables en Physique, » c'est qu'on ne s'est point assez appliqué à les » rechercher par la Géométrie, & qu'on n'a » peut-être pas encore été assez loin dans cette » science.

» Je me suis souvent étonnée, que tant d'ha- » biles gens que la France posséde, ne m'ayent » pas prévenu dans le travail que j'entreprends » aujourd'hui pour vous; car il faut avouer que, » quoique nous ayons plusieurs excellens livres » de Physique en françois, cependant nous » n'avons point de Physique complette, si on » en excepte le petit Traité de Rohaut, fait, » il y a quatre-vingts ans; mais ce Traité, quoi- » que très-bon pour le tems dans lequel il a été » composé, est devenu très-insuffisant par la » quantité de découvertes qui ont été faites de- » puis: & un homme qui n'auroit étudié la » Physique que dans ce livre, auroit encore bien » des choses à apprendre.

» Pour moi, qui en déplorant cette indi- » gence, suis bien loin de me croire capable d'y » suppléer, je ne me propose, dans cet ouvrage, » que de rassembler sous vos yeux les décou- » vertes éparses dans tant de bons livres latins, » italiens, & anglois; la plûpart des vérités » qu'ils contiennent sont connues en France de » peu de lecteurs; & je veux vous éviter la peine » de les puiser dans des sources dont la pro-

» fondeur vous effrayeroit, & pourroit vous
» rebuter.

» Quoique l'Ouvrage que j'entreprens, demande bien du tems & du travail, je ne regretterai point la peine qu'il pourra me coûter; & je la croirai bien employée, s'il peut vous inspirer l'amour des sciences, & le desir de cultiver votre raison. Quelles peines & quels soins ne se donne-t-on pas tous les jours, dans l'espérance incertaine de procurer les honneurs & d'augmenter la fortune de ses enfans! La connoissance de la vérité, & l'habitude de la rechercher & de la suivre, est-elle un objet moins digne de mes soins; surtout dans un siécle où le goût de la physique entre dans tous les rangs, & commence à faire une partie de la science du monde?

» Je ne vous ferai point ici l'histoire des révolutions que la Physique a éprouvées; il faudroit pour les rapporter toutes, faire un gros livre; je me propose de vous faire connoître, moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut sçavoir.

» Jusqu'au dernier siécle, les sciences ont été un secret impénétrable, auquel les prétendus Savans étoient seuls initiés; c'étoit une espece de cabale, dont le chiffre consistoit en des mots barbares, qui sembloient inventés pour obscurcir l'esprit, & pour le rebuter.

» Descartes parut dans cette nuit profonde, comme un astre qui venoit éclairer l'Univers; la révolution que ce grand homme a causée dans les sciences, est sûrement plus utile, &

» est peut-être même plus mémorable, que celle
» des plus grands Empires ; & l'on peut dire
» que c'est à Descartes, que la raison humaine
» doit le plus ; car il est bien plus aisé de trouver la vérité, quand on est une fois sur ses
» traces, que de quitter celles de l'erreur. La
» Géométrie de ce grand homme, sa Dioptrique, sa Méthode, sont des chefs-d'œuvres
» de sagacité, qui rendront son nom immortel ;
» & s'il s'est trompé sur quelques points de
» physique, c'est qu'il étoit homme, & qu'il
» n'est pas donné à un seul homme, ni à un
» seul siécle, de tout connoître.

» Nous nous élevons à la connoissance de la
» vérité, comme ces Géans qui escaladoient les
» Cieux en montant sur les épaules les uns des
» autres. Ce sont Descartes & Galilée qui ont
» formé les Hughens & les Léibnitzs, ces
» grands hommes dont vous ne connoissez
» encore que les noms, & dont j'espere vous
» faire connoître bientôt les Ouvrages ; & c'est
» en profitant des travaux de Kepler, & en
» faisant usage des Théoremes d'Hughens,
» que M. Newton a découvert cette force universelle, répandue dans toute la nature, qui
» fait circuler les Planétes autour du Soleil,
» & qui opere la pesanteur sur la terre.

» Les sistêmes de Descartes & de Newton,
» partagent aujourd'hui le monde pensant ;
» ainsi il est nécessaire que vous connoissiez l'un
» & l'autre ; mais tant de savans hommes ont
» pris soin d'exposer, & de réatifier le sistême de Descartes, qu'il vous sera aisé de vous
» en instruire dans leurs Ouvrages. Une de
» mes vûes dans la premiere partie de celui-ci,
est

» est de vous mettre sous les yeux l'autre partie de ce grand procès, de vous faire connoître le sistême de M. Newton, de vous faire voir jusqu'où la connexion & la vraisemblance y sont poussées, & comment les phénomenes s'expliquent par l'hipothese de l'attraction.

» Vous pouvez tirer beaucoup d'instructions sur cette matiere, des Elémens de la philosophie de Newton, qui ont paru l'année passée; & je supprimerois ce que j'ai à vous dire sur cela, si leur illustre Auteur avoit embrassé un plus grand terrain; mais il s'est renfermé dans des bornes si étroites, que je n'ai pas crû qu'il pût me dispenser de vous en parler.

» Gardez-vous, mon fils, quelque parti que vous preniez dans cette dispute des philosophes, de l'entêtement inévitable, dans lequel l'esprit de parti entraîne : cet esprit est dangereux dans toutes les occasions de la vie; mais il est ridicule en physique; la recherche de la vérité est la seule chose, dans la quelle l'amour de votre païs ne doit point prévaloir; & c'est assurément bien mal à propos, qu'on a fait une espece d'affaire nationale des opinions de Newton & de Descartes : quand il s'agit d'un livre de physique, il faut demander s'il est bon, & non pas si l'Auteur est Anglois, Allemand, ou François?

» Il me paroît d'ailleurs, qu'il seroit aussi injuste aux Cartésiens de refuser d'admettre l'attraction, comme hipothese, qu'il est dé-

» raisonnable à quelques Newtoniens, de vouloir en faire une propriété primitive de la » matiere ; il faut avouer que quelques-uns » d'entr'eux ont été trop loin en cela, & que » c'est avec quelque raison, qu'on leur reproche » de ressembler à un homme, aux mauvais yeux » duquel échapperoient les cordes qui font les » vols de l'Opéra, & qui diroit, en voyant » Bellerophon, par exemple, se soutenir en » l'air : Bellerophon se soutient en l'air, parce » qu'il est également attiré de tous côtés par » les coulisses ; car pour décider, que les effets que les Newtoniens attribuent à l'attraction, ne sont pas produits par l'impulsion, » il faudroit connoître toutes les façons dont » l'impulsion peut être employée ; mais c'est ce » dont nous sommes encore bien éloignés.

» Nous sommes encore en Physique, comme » cet aveugle né, à qui Chefelden rendit la » vûe ; cet homme ne vit d'abord rien que confusément : ce ne fut qu'en tâtonnant, & au » bout d'un tems considérable, qu'il commença » à bien voir ; ce tems n'est pas encore tout-à-fait venu pour nous ; & peut-être même ne » viendra-t'il jamais entierement ; il y a vraisemblablement des vérités, qui ne sont pas » faites pour être apperçues par les yeux de » notre esprit, de même qu'il y a des objets, » que ceux de notre corps n'appercevront jamais ; mais celui qui refuseroit de s'instruire » par cette considération, ressembleroit à un » boiteux, qui ayant la fiévre, ne voudroit pas » prendre les remedes qui peuvent l'en guérir ; » parce que ces remédes ne pourroient l'empêcher de boiter.

» Un des torts de quelques Philosophes de
» ce tems, c'est de vouloir bannir les hypo-
» theses de la physique ; elles y sont aussi né-
» cessaires que les échaffauts dans une maison
» que l'on bâtit : il est vrai que lorsque le bâti-
» ment est achevé, les échaffauts deviennent
» inutiles ; mais on n'auroit pû l'élever sans leur
» secours. Toute l'Astronomie, par exemple,
» n'est fondée que sur des hypotheses ; & si on
» les avoit toujours évitées en physique, il y a
» apparence qu'on n'auroit pas fait tant de dé-
» couvertes ; aussi rien n'est-il plus capable de
» retarder les progrès des sciences, que de vou-
» loir les en bannir, & de se persuader que l'on
» a trouvé le grand ressort qui fait mouvoir toute
» la nature ; car on ne cherche point une cause
» que l'on croit connoître ; & il arrive par-là,
» que l'application des principes Géométriques
» de la Mécanique aux effets physiques, qui est
» très-difficile & très-nécessaire, reste imparfaite,
» & que nous nous trouvons privés des travaux
» & des recherches de plusieurs beaux génies,
» qui auroient peut-être été capables de décou-
» vrir la véritable cause des phénoménes.

» Il est vrai que les hypotheses deviennent
» le poison de la philosophie, quand on les
» veut faire passer pour la vérité ; & peut-être
» même sont-elles plus dangereuses alors, que
» ne l'étoit le jargon inintelligible de l'école ;
» car ce jargon étant absolument vuide de sens,
» il ne falloit qu'un peu d'attention à un esprit
» droit, pour en appercevoir le ridicule, &
» pour chercher ailleurs la vérité ; mais une
» hypothese ingénieuse & hardie, qui a d'abord
» quelque vraisemblance, intéresse l'orgueil

» humain à la croire; l'esprit s'applaudit d'avoir
» trouvé ces principes peu subtils, & se sert en-
» suite de toute sa sagacité pour les défendre.
» La plûpart des grands hommes qui ont fait
» des sistêmes, nous en fournissent des exem-
» ples; & ce sont de grands vaisseaux empor-
» tés par des courans; ils font les plus belles
» manœuvres du monde; mais le courant les
» entraîne.

» Souvenez-vous, mon fils, dans toutes vos
» études, que l'expérience est le bâton que la
» nature a donné à nous autres aveugles, pour
» nous conduire dans nos recherches; nous ne
» laissons pas avec son secours, de faire bien du
» chemin; mais nous ne pouvons manquer de
» tomber, si nous cessons de nous en servir;
» c'est à l'expérience à nous faire connoître les
» qualités physiques; & c'est à notre raison à
» en faire usage, & à en tirer de nouvelles con-
» noissances & de nouvelles lumieres.

» Si j'ai crû devoir vous précautionner contre
» l'esprit de parti, je crois encore plus nécessaire
» de vous recommander de ne point porter le
» respect pour les plus grands hommes, jusqu'à
» l'idolâtrie, comme font la plûpart de leurs
» disciples; chaque Philosophe a vû quelque
» chose; & aucun n'a tout vû; il n'y a point
» de si mauvais livre, où il n'y ait quelque
» chose à apprendre; & il n'y en a gueres d'assez
» bon, pour qu'on ne puisse y rien reprendre.
» Quand je lis Aristote, ce Philosophe qui a
» essuyé des fortunes si diverses & si injustes, je
» suis étonné de lui trouver quelquefois des
» idées si saines sur plusieurs points de Phy-
» sique générale, à côté des plus grandes ab-

» surdités ; & quand je lis quelques-unes des » questions que M. Newton a mises à la fin de » son Optique, je suis frappé d'un étonnement » bien différent. Cet exemple des deux plus » grands hommes de leur siécle, doit vous faire » voir, que lorsqu'on a l'usage de la raison, il » ne faut en croire personne sur sa parole, mais » qu'il faut toujours examiner par soi-même, » en mettant à part la considération, qu'un nom » fameux emporte toujours avec lui.

» C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai » point chargé ce livre de citations ; je n'ai point » voulu vous séduire par des autorités ; & de » plus, il y en auroit trop eu ; je suis bien loin » de me croire capable d'écrire un livre de Phy- » sique, sans consulter aucun livre ; & je doute » même que sans ce secours, on en puisse faire » un bon. Le plus grand Philosophe peut bien » ajouter de nouvelles découvertes à celles des » autres ; mais quand une vérité est une fois » trouvée, il faut qu'il la suive ; & il a fallu, » par exemple, que M. Newton commençât par » établir les deux Analogies de Kepler, lors » qu'il a voulu expliquer le cours des Planettes ; » sans quoi il ne seroit jamais parvenu à cette » belle découverte de la gravitation des Astres.

» La Physique est un bâtiment immense, qui » surpasse les forces d'un seul homme ; les uns » y mettent une pierre, tandis que d'autres » bâtissent des aîles entieres ; mais tous doi- » vent travailler sur les fondemens solides qu'on » a donnés à cet édifice dans le dernier siécle ; » par le moyen de la Géométrie, & des obser- » vations, il y en a d'autres qui levent le plan du » bâtiment ; & je suis du nombre de ces derniers.

» Je n'ai point songé dans cet Ouvrage à
» avoir de l'esprit, mais à avoir raison ; & j'ai
» fait assez de cas de la vôtre , pour croire que
» vous étiez capable de rechercher la vérité in-
» dépendamment de tous les ornemens étran-
» gers , dont on l'a accablée de nos jours. Je me
» suis contenté d'écarter les épines qui auroient
» pû blesser vos mains délicates ; mais je n'ai
» point crû devoir y substituer des fleurs étran-
» geres ; & je suis persuadé qu'un bon esprit,
» quelque foible qu'il soit encore , trouve plus
» de plaisir, & un plaisir plus satisfaisant dans
» un raisonnement claire & précis , qu'il saisit
» aisément, que dans une plaisanterie déplacée.
» Je vous explique dans les premiers chapi-
» tres, les principales opinions de M. de Leibnitz
» sur la Métaphysique ; je les ai puisées dans
» les Ouvrages du célébre Volf, dont vous
» m'avez tant entendu parler avec un de ses
» disciples , qui a été quelque tems chez moi,
» & qui m'en faisoit quelquefois des extraits.
» Les idées de M. de Léibnitz sur la Mé-
» taphysique , sont encore peu connues en
» France ; mais elles méritent assurément de
» l'être : malgré les découvertes de ce grand
» homme , il y a sans doute encore bien des
» choses obscures de la Métaphysique ; mais il
» me semble qu'il nous a fourni dans ce prin-
» cipe de la raison suffisante , une boussole ca-
» pable de nous conduire dans les sables mou-
» vans de cette science.
» Les obscurités dont quelques-unes des par-
» ties de la Métaphysique sont encore couver-
» tes, servent de prétexte à la paresse de la plû-
» part des hommes pour ne la point étudier ;

» ils se persuadent que parce que l'on ne sçait » pas tout, on ne peut rien savoir; cependant il » est certain, qu'il y a des points de Métaphy- » sique susceptibles de démonsttations aussi ri- » goureuses, que les démonstrations Géométri- » ques, quoiqu'elles soient d'un autre genre : » il nous manque un calcul pour la Métaphysi- » que, pareil à celui que l'on a trouvé pour la » Géométrie, par le moyen duquel, avec l'aide » de quelques *données*, on parvient à con- » noître des *inconnues*; peut-être quelque gé- » nie trouvera-t'il un jour ce calcul. M. de » Léibnitz y a beaucoup pensé; il avoit sur cela » des idées, qu'il n'a jamais par malheur com- » muniquées à personne; mais quand même » on le trouveroit, il y a apparence qu'il y a » des *inconnues* dont on ne trouveroit jamais » l'équation. La Métaphysique contient deux » especes de chose; la premiere, ce que tous » les gens qui font un bon usage de leur esprit, » peuvent savoir; & la seconde, qui est la plus » étendue, & qu'ils ne sçauront jamais.

» Plusieurs vérités de Physique, de Méta- » physique, & de Géométrie sont évidemment » liées entre elles. La Métaphysique est le faîte » de l'édifice; mais ce faîte est si élevé, que la » vue en devient souvent un peu confuse. J'ai » donc crû devoir commencer par le rapprocher » de votre vue, afin qu'aucun nuage n'obs- » curcissant votre esprit, vous puissiez voir d'une » vue nette & assurée, les vérités dont je veux » vous instruire ».

En rapportant en entier cette excellente Pré- face, je n'ai pas craint, Madame, qu'on me re- prochât d'être trop-long.

Je suis, &c.

LETTRE XXI.

Principes Mathématiques.

LA Traduction des *Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle de Nevvton*, sont le second Ouvrage de Madame la Marquise du Châtelet. Sous ce titre, sont comprises deux productions très-différentes ; l'une est une traduction simple du livre de Newton ; l'autre est un Commentaire sur le même livre.

Les *Principes* Mathématiques sont composés de trois livres, précédés de quelques notions préliminaires sur l'espace, le tems, le mouvement en général, &c. Le premier livre est divisé en quatorze Sections. L'Auteur explique dans la premiere, la méthode des *premieres & dernieres raisons*. Les Commençans y trouveront une Métaphysique également solide & lumineuse de la nouvelle Géométrie, qui acquiert par-là, toute la certitude & l'évidence de l'ancienne. Les autres sections sont employées à démontrer des propositions générales sur le mouvement des corps, sans avoir égard ni à l'espece de ces corps, ni au milieu dans lesquels ils se meuvent. On trouve dans les deuxieme, troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme, la déterminaison du mouvement d'un corps, dans des trajectoires coniques. Soit que la force centrale tende au centre de la courbe, soit qu'elle tende à l'un des foyers. La septieme contient la Théorie de l'ascension & de la descension rectiligne des corps, dans toutes sortes d'hypotheses de pésanteur. Dans la huitieme,

l'Auteur détermine, en général, les orbes que décrivent des corps sollicités par des forces centripedes quelconques. Il est question dans la neuvieme, des orbites mobiles ; on y assigne quelle doit être la loi de la force centrale, pour faire décrire une orbite donnée à un corps autour d'un centre, tandis que cette même orbite tourne autour du centre. Le dixieme traite du mouvement dans des superficies données, & des oscillations des corps suspendus par des fils.

Jusqu'ici, Newton n'a parlé que des mouvemens qui résultent de l'attraction vers un centre immobile ; mais il n'existe peut-être pas de point de cette espece dans la nature ; car les attractions, dit notre Auteur, qui ont coutume de se faire vers des corps qui attirent & qui sont attirés, sont toujours mutuelles & égales, par le principe que l'action & la réaction sont égales. C'est pourquoi il examine dans la onzieme section, les mouvemens des corps qui s'attirent mutuellement. Les douzieme & treizieme sections sont consacrées aux forces attractives des corps sphériques & des corps non sphériques. On y trouve, au sujet des attractions des corps sphériques, des choses très-remarquables. Enfin la quatorzieme parle du mouvement des corpuscules attirés par toutes les parties d'un corps quelconque. L'Auteur y donne une explication de la réfraction, la seule qui soit admissible dans la saine Physique.

On voit par ce précis, que ce premier livre contient toute la théorie de la gravitation des astres, mais que l'Auteur ne s'est pas borné à l'examen des questions qui y sont relatives ;

qu'il a cherché à rendre ses solutions générales, & à en donner un grand nombre d'applications.

Dans le second livre, Newton considere le mouvement dans les milieux qui résistent. Ce livre est partagé en neuf sections. Les trois premieres traitent du mouvement dans les milieux qui résistent, ou en raison de la simple vîtesse, ou en raison doublée de la vîtesse, ou en partie comme la vîtesse & comme le quarré de la vîtesse. Dans la quatrieme, l'Auteur examine le mouvement circulaire dans les milieux résistans. La cinquieme est un Traité complet d'Hydrostatique : on y trouve des recherches très-profondes sur la densité, & la compression des fluides. La sixieme parle du mouvement d'oscillation dans les milieux résistans. Entr'autres choses curieuses, Newton fait voir que les oscillations, dans une cycloïde qu'on sçait être isochrones dans le vuide, le seront aussi dans un milieu résistant, en raison de la simple vîtesse. Dans la septieme section, il est parlé du mouvement des fluides & de la résistance des projectiles, en ayant égard à leurs figures. La huitieme contient une très-belle & très-savante théorie de la propagation du mouvement dans les fluides; elle s'applique au mouvement de la lumiere & des sons. Dans la neuvieme & derniere section, on traite du mouvement circulaire des fluides. Il paroit que l'objet principal de ce second livre, est de détruire le sistême des tourbillons.

Enfin le troisieme livre des *Principes*, est une application du premier au sistême du monde. En supposant que tous les astres s'attirent mutuellement, suivant la raison composée de leurs

masses, & du quarré inverse de leurs distances, l'Auteur rend raison de tous leurs mouvemens. Il est vrai que plusieurs de ces problêmes ne sont pas résolus avec une précision suffisante pour l'usage de l'Astronomie. La gloire d'atteindre au but, étoit réservée aux Géometres de nos jours ; mais *Netwon* a le premier ouvert la voye.

Telles sont les matieres qui composent *les Principes Mathémathiques*. Venons au *Commentaire*. Il est divisé en deux parties, auxquelles Madame du Châtelet prépare son lecteur par une introduction.

C'est une espece d'histoire très-abregée de l'Astronomie, depuis Pythagore jusqu'à nos jours. L'Auteur raconte comment le sistême de ce philosophe, sur l'immobilité du Soleil & le mouvement de la terre, après avoir été presque oublié durant plusieurs siécles, fut renouvellé & démontré par Copernic; elle expose ensuite les tentatives & les tempéramens inutiles du grand Astronome Tycho, pour faire revivre, dumoins en partie, celui de Ptolomée ; les deux découvertes admirables de Kepler, l'une sur la proportionnalité constante des aires, décrites par les Planettes autour du Soleil, avec le tems de leurs révolutions ; l'autre sur le rapport des tems des révolutions des Planettes, avec leurs distances moyennes au Soleil; découvertes qui ont changé la face de l'Astronomie, & auxquelles Newton doit en partie, celle de la gravitation universelle. Ce précis est fait avec la plus grande justesse.

Ces Préliminaires établis, Madame du Châtelet vient à l'explication du sistême de l'attrac-

tion. Elle expose dans le premier chapitre de sa premiere partie, les principaux phénomenes du sistême du monde; dans le second, elle en rend raison suivant les Principes de Newton. Il n'y a point dans tout ceci de calcul, ni d'explication Mathématique; mais l'Auteur renvoye, pour la preuve des propositions qu'elle employe, à l'Ouvrage de Newton qu'on vient de lire. Ce morceau est très-bien fait & très-bien écrit; il me paroît propre à excirer la curiosité; & je ne doute pas qu'il ne contribue à répandre le goût de la vraie Philosophie.

Le troisieme chapitre contient une détermination de la figure de la terre dans les principes de l'attraction : toujours même précision & même justesse.

En expliquant les phénomenes du sistême du monde, l'Auteur a été obligé, pour plus de netteté, d'en détacher quelques uns qu'il examine à part : de ce genre, sont la précession des Equinoxes, le flux & le reflux de la mer, la théorie des Planettes secondaires, celle des Cometes, qui font l'objet des quatre premiers chapitres de la premiere partie.

La seconde partie du Commentaire, la plus savante & la plus difficile, contient la solution analytique des principaux problêmes qui concernent le sistême du monde. Elle sera très-utile pour faciliter la lecture de l'Ouvrage de Newton. On sait que ce grand homme avoit commencé par résoudre ses problêmes par l'analyse; qu'ensuite trop épris peut-être de la méthode synthétique des anciens, il déguisa ses solutions par une composition Géométrique. Ce petit artifice a rendu pendant très long-tems, son livre inaccessible aux Géométres; mais si

on lit avec attention l'Ouvrage de Madame du Châtelet, il ne sera pas difficile de retrouver les vestiges de sa marche.

La premiere section est employée à la recherche des trajectoires ; dans toutes sortes d'hypotheses de pésanteur, l'Auteur trouve, par une méthode très simple, une expression générale de la force centrale, par toutes sortes de courbes ; ensuite elle en fait des applications à différentes courbes, mais principalement aux trajectoires coniques. Elle démontre ces fameux Théorêmes, que *si le centre des forces est le centre d'une ellipse ou d'une hyperbole, la force centrale sera proportionnelle à la distance du centre ;* que *si le centre des forces est le foyer d'une section conique*, (ce qui est le cas de l'orbite des Planettes) *la force centrale sera en raison inverse du quarré de la distance au centre, &c.*

Dans la seconde section, l'Auteur détermine par le calcul, l'attraction de toutes sortes de corps. Elle donne à tous ses problêmes la plus grande généralité qu'il est possible, & elle les résoud toujours d'une maniere fort simple. Tous les cas qui pourroient embarrasser les Commençans, sont prévus & analysés.

La troisieme section est une explication de la réfraction de la lumiere, par le principe de l'attraction. Madame du Châtelet commence par montrer l'insuffisance de l'explication de Descartes, qui faisoit dépendre la réfraction de la même loi, que la réflexion; de celle de Fermat, qui se servoit, pour la même exécution, de ce principe des causes finales, que la lumiere ne suivant pas le chemin le plus court, elle devoit employer dans sa route le tems le plus court.

Ensuite elle expose l'explication Newtonienne, d'après un Mémoire de M. Clairaut, imprimé dans le Recueil de l'Académie, année 1759.

La quatrieme section, est un excellent Extrait du beau livre de M. Clairaut, sur la figure de la terre. Les jeunes gens trouveront ici plusieurs détails & plusieurs éclaircissemens très-instructifs, que M. Clairaut ne pouvoit pas se permettre, mais qui entroient dans le plan que Madame du Châtelet s'étoit proposé, de rendre son livre Elémentaire.

Enfin la derniere section est l'explication des Marées, d'après le Mémoire de M. Daniel Bernoulli, qui a partagé le prix de l'Académie, en 1740.

Madame du Châtelet s'est bornée dans son Commentaire, à ce qui regarde plus particuliérement le sistême du monde; c'est pour cette raison, qu'elle n'a pas commenté le second livre des Principes. Elle pouvoit d'ailleurs se dispenser avec d'autant plus de raison, de toucher à la théorie des fluides, que cette théorie a été traitée avec le plus grand succès, par M. Bernoulli, dont les Ouvrages sont entre les mains de tout le monde.

Pour égayer cette lettre, dont la lecture, par la sécheresse des matieres, pourroit, Madame, paroître fatigante, je placerai ici une Piéce faite par une Dame, dont la plume a été guidée, dit-on, comme celle de Madame du Châtelet, par une main étrangere, mais dans un autre genre de travail. Je veux parler de Madame la Comtesse de la Gorse, actuellement vivante, & demeurant à Toulouse, qui a réuni aux graces & aux talens de l'esprit, les charmes de la beauté & de la jeunesse. Ce Poëme a été couronné aux jeux

Mad. de la Gorse.

Floraux, où Madame de la Gorse a reçu plusieurs fois le même honneur : ce qui lui a donné le droit d'être admise dans cette même Académie.

L'AMOUR ET LA FORTUNE.

POEME.

L'Amour & la Fortune.

Muses, apprenez-moi par quels charmes trompeurs,
La Fortune à l'Amour veut enlever les cœurs ;
Consacrez de vos voix la force enchanteresse,
A vanter les liens d'une heureuse tendresse ;
Si les foibles mortels doivent porter des fers,
Qu'Amour en puisse seul donner à l'Univers.
Du Souverain des Dieux, la volonté féconde,
A peine eut du néant fait éclore le monde,
Qu'aux premiers des humains, égarés dans les bois,
L'Amour, le tendre Amour, fit entendre sa voix :
Séduits par les attraits de ses plaisirs tranquilles,
Ils vinrent s'enfermer dans l'enceinte des Villes :
Là, ce Dieu bienfaisant leur prodiguoit ses feux ;
Il n'avoit sous ses loix que des Sujets heureux ;
On n'y connoissoit pas de flammes passageres,
Point de traîtres Amans, point de beautés légeres ;
Les cœurs, toujours d'accord, par de nouveaux plaisirs,
Sentoient à chaque instant ranimer leurs desirs.
Vous n'étiez pas alors, contrainte bienséance ;
Vos voiles imposteurs outragent l'innocence ;
On ignoroit vos loix, dont les arrêts cruels,
En condamnant nos goûts, les rendent criminels ;
Sans pénibles combats, sans importun murmure,
La raison écoutoit la voix de la nature ;
Et respectant toujours les doux penchans du cœur,
Lui laissoit sa vertu, sans nuire à son bonheur.
O Siécles fortunés de l'heureuse innocence !
Qui de cet Univers embellîtes l'enfance,

Qu'êtes-vous devenus ? Comment vos jours ſereins
Ont-ils ceſſé de luire aux malheureux humains!
Hélas, tous nos malheurs nous rappellent nos crimes!
Rebelles à l'amour, nous ſommes ſes victimes.
Apeine eut-il reçu l'hommage des Mortels,
Qu'il vit de toutes parts déſerter ſes Autels;
La Fortune étala ſes brillantes promeſſes;
Elle remplit les cœurs de la ſoif des richeſſes;
Et les lâches mortels, par de profanes vœux,
Accrurent à l'envi ſon empire odieux:
On ne vit plus alors que des nœuds infideles;
L'Amour ne parut plus dans les regards des belles;
Le ſordide intérêt fit un honteux devoir,
D'offrir de la tendreſſe, & de n'en point avoir;
La fauſſe vanité redoublant nos miſeres,
Nous enivra bientôt de pompeuſes chimeres;
La folle ambition creuſa mille tombeaux,
Pour punir elle-même, ou perdre ſes rivaux:
La diſcorde, allumant les flambeaux de la guerre,
Signala ſes fureurs en ravageant la terre;
Enfin l'impiété défiant tous les Dieux,
Leva contre leur foudre un front audacieux.
Ah! fuyons, dit l'Amour, ces lieux où ma rivale
Exerce ſur les cœurs ſa puiſſance fatale;
Ils ſont trop criminels pour écouter ma voix:
Eh bien, pour les punir, laiſſons-les à leur choix.
Il dit; & ſes beaux yeux ſe baignerent de larmes;
La douleur à ſon teint donna de nouveaux charmes.
Ce Dieu ſentoit encor pour des mortels ingrats,
Des ſoucis généreux qu'ils ne méritoient pas.
Il fuit, en gémiſſant; il cherche des aſyles
Où les cœurs à ſes loix puiſſent être dociles.
Epris des mêmes feux, Iſmene & Cotilas
De

De ce Dieu fugitif accompagnent les pas ;
Charmés de ses bienfaits, heureux par leur tendresse,
Ils méprisent les dons de l'aveugle Déesse ;
Uniquement touchés des amoureux plaisirs,
Ils n'ont point de trésors plus chers que leurs soupirs.
Loin du bruit des Cités est un lieu solitaire,
Que de ses purs rayons le Dieu du jour éclaire ;
Cérès, avec Pomone, & Flore, tour à tour,
L'ont orné de concert pour y fixer l'amour ;
Jamais les Aquilons n'ont détruit ces bocages ;
Zéphir, le seul Zéphir, agite leurs feuillages ;
Une jeune Nayade y répandant ses eaux,
Sur des lits émaillés forme mille ruisseaux ;
Et par les longs détours qu'elle fait dans la plaine,
Semble de ce séjour s'éloigner avec peine.
C'est-là que ces Amans, sans craindre de revers,
Fideles à l'Amour, oublioient l'Univers ;
Là, pour eux le Soleil se levoit sans nuages,
Et terminoit son cours sans causer des orages.
Leur sort ne dépendoit que d'eux, que de leur cœur ;
Et leur vive constance en fixoit le bonheur :
Tantôt du Dieu d'Amour honorant la présence,
Ils unissoient leur voix pour vanter sa puissance ;
Les oiseaux étonnés de ces accords touchans,
En silence écoutoient leurs soupirs & leurs chants ;
Les échos, réveillés par leurs chansons nouvelles,
Prenoient un doux plaisir à paroître fideles.
Tantôt, ils détestoient l'esclavage pompeux,
Où la Fortune tient ses sujets malheureux :
Non, non ; s'écrioient-ils, à nos flammes sinceres
Nous ne mêlerons point de soupirs mercenaires ;
A nos cœurs généreux l'Amour donne des loix ;
Et notre heureux destin passe celui des Rois.

Les autres Ouvrages de Madame de la Gorse, qui ont remporté le prix des jeux Floraux, sont un *Poëme sur la fondation d'Athènes*, & une *Ode sur l'imagination*. Ces trois Couronnes lui ont valu, comme je l'ai dit, l'honneur d'être reçüe dans cette Académie, dont elle fait un des plus beaux ornemens.

Mesdames Chalvet, Calages, & Catelans.

La Ville de Toulouse a la gloire d'avoir produit plusieurs femmes célébres par les talens de l'esprit; elle a eu les Chalvet, les Calage, les Catelan. Leurs Poësies aussi ingénieuses qu'agréables, ont remporté plusieurs fois les prix que l'on y distribue chaque année, dans divers genres.

Madame Brun.

Madame Brun, épouse du Subdélégué de l'Intendance de Besançon, a composé, & fait imprimer un Dictionnaire Comtois-françois.

Héleine de Billy.

Je crois pouvoir placer parmi les femmes de notre Nation, Madame Hélene Baletti, qui, quoique née en Italie, a été naturalisée en France, où elle a brillé sous le nom de Flaminia, sur le Théâtre Italien. Elle est femme de l'ancien Ricoboni, dit Lelio. Ses Ouvrages principaux sont deux Comédies, intitulées le *Naufrage*, & *Abdilly, Roi de Grenade*.

Madame Bal—.

Madame Villers de Billy, est Auteur d'un livre, qui a pour titre, *Instructions historiques en faveur des Laboureurs*.

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

Madame de Lintot.

A l'exception de quelques femmes, mortes fort jeunes, celles qui vont désormais faire la matiere de mes lettres, sont toutes vivantes; & quelques-unes d'entr'elles se distinguent encore tous les jours par de nouvelles productions. D'autres jouissent dans un long repos & une sorte d'obscurité, du titre de bel esprit, que leur ont acquis des Ouvrages, plus connus que le nom de leur Auteur. Peu de personnes, je parle de celles qui lisent, ignorent que nous avons une *histoire de Mademoiselle de Salens*; & presqu'aucune ne connoit Mademoiselle Caillot, dite depuis, Madame de Lintot, qui donna ce Roman en deux volumes, il y a plus de vingt-huit ans. On dit qu'elle vit encore, & qu'elle demeure à Paris; voilà, Madame, tout ce que je puis en dire, parce que c'est tout ce que j'ai pu en savoir. A l'égard du Roman, les aventures y sont tellement accumulées & compliquées, qu'on a de la peine à se prêter à l'illusion.

Histoire de Mademoiselle de Salens.

L'indifférence d'une mere pour ses filles, & sa coquetterie naturelle, l'inconstance & la légereté de ces jeunes personnes, la passion & le malheur d'un honnête homme, la rivalité, la fourberie, les crimes d'un de ses parens, tels sont les traits qui caractérisent les principaux personnages de cette histoire : je vais essayer de vous les développer. Le Marquis de Blesemont, dégoûté de la Cour & du grand monde, vivoit dans une de ses Terres, à peu de distance de Paris. Se promenant un jour, près

du grand chemin, il apperçut un caroſſe arrêté, une femme étendue ſur l'herbe, & deux autres qui ſembloient occupées à la ſoulager. Il s'avança pour leur offrir du ſecours, & apprit d'un domeſtique, que c'étoient les filles de Madame la Comteſſe de Salens, que leur mere envoyoit au Couvent. Le Marquis les pria d'accepter un appartement dans ſon Château; ce qu'elles ne purent refuſer, vû l'accident qui venoit d'arriver à la plus jeune. Félice, c'étoit ſon nom, n'avoit pu réſiſter à l'idée affreuſe d'aller paſſer ſa vie dans la retraite; & ſon chagrin lui cauſoit de fréquens évanouiſſemens. Le dernier pouvant avoir des ſuites fâcheuſes, M. de Bleſemont écrivit à la Comteſſe de Salens, qui, peu ſatisfaite de ce contre-tems, ſe rendit, par bienſéance, au Château du Marquis. Ce Seigneur, à l'âge de plus de cinquante ans, étoit encore aimable; comme il n'étoit pas moins ſenſible, il il ne put s'empêcher de déclarer à Mademoiſelle de Salens l'aînée, nommée Julie, la paſſion que ſes charmes lui inſpiroient. Julie dont le cœur n'étoit encore prévenu pour perſonne, n'oppoſa à la déclaration du Marquis, que la volonté de ſa mere, qu'elle étoit réſolue de ſuivre aveuglément. La Comteſſe, qui ne cherchoit que l'occaſion de ſe défaire de ſes filles, parce que leurs charmes lui portoient ombrage, conſentit avec plaiſir aux propoſitions du Marquis; & elle ordonna ſur le champ à Julie, de le regarder comme celui qui devoit être ſon époux. Mademoiſelle de Salens témoigna qu'elle obéiroit ſans répugnance : la joie ſe répandit avec cette nouvelle dans le Château & dans les environs. Les fêtes, les bals, les divertiſſemens furent les préludes de la nôce.

Sur ces entrefaites, on vint avertir le Marquis, que le Chevalier de Blesemont arrivoit. Cette nouvelle le chagrina beaucoup; il connoissoit le caractere de son cousin, & craignoit qu'il ne fît des extravagances qui troublassent la fête. » Le Chevalier de Blesemont avoit en» viron quarante ans; il étoit gros & de moyen» ne taille; son visage étoit quarré, fort mar» qué de petite vérole; & ses yeux étoient en» foncés & presque couverts par deux sourcils » larges & noirs qui se joignoient. Un air brus» que paroissoit au travers d'une politesse cam» pagnarde qu'il affectoit. Il se livroit volon» tiers au goût qu'il avoit pour le vin; & dans » les accès de folie que cette liqueur lui causoit, » il étoit capable de toute sorte d'emporte» mens. Il joignoit à beaucoup de méchanceté, » de finesse & de dissimulation, une avarice in» supportable. Il y avoit dix ans, qu'il s'étoit » retiré du service, & qu'il vivoit à cinquante » lieues de Paris, dans un Château ruiné qu'il » avoit sur le bord de la mer. Là, il passoit la » moitié du jour à la chasse, & ne revenoit chez » lui, que pour se mettre à table, & y rester » une partie de la nuit avec cinq ou six Gentil» hommes, dont la mine & les façons ne pou» voient donner qu'une très-mauvaise idée de » la noblesse de ce Pays-là.

» Voilà quel étoit le Chevalier de Blesemont; » son cousin alla le recevoir, & lui apprit en » peu de mots, la résolution où il étoit d'épouser » Mademoiselle de Salens. Cette nouvelle ne » plut pas au Chevalier qui avoit compté sur » l'héritage du Marquis; cependant il se con» tenta de lui dire avec un souris forcé, qu'il

» lui faisoit son compliment. Il demanda d'a-
» bord à M. de Blesemont, où étoit sa prétendue
» cousine ; le Marquis le conduisit auprès de
» Mademoiselle de Salens. Le Chevalier l'em-
» brassa d'un air très-familier, se plaça près
» d'elle, loua sa beauté, la plaignit d'être desti-
» née à épouser son parent, lui fit entendre que
» lui qui étoit plus jeune, seroit un parti plus
» sortable ; que si elle vouloit bien y consentir,
» il la demanderoit à Madame de Salens ; enfin
» il lui tint cent propos qui impatienterent si
» fort la belle Julie, qu'elle changea plusieurs
» fois de place. Ce fut inutilement. Il ne la
» quitta pas de la nuit. Heureusement le bal
» finit ; & chacun se retira ».

J'avois oublié de dire qu'en se promenant dans le Parc, avec M. de Blesemont, Madame de Salens avoit entendu, derriere une palissade, une voix qui lui étoit connue, & qui, s'adressant à Félice, la plus jeune de ses filles, exprimoit la passion la plus vive. C'étoit le Baron de Granville, dont la Comtesse elle-même se croyoit aimée, & qu'elle avoit quitté à regret à son départ de Paris. Le Baron éperdument amoureux de Félice, n'avoit eu garde de désabuser Madame de Salens. Elle connut qu'elle étoit la dupe de ces Amans ; & toute sa fureur se tournant contre sa fille, elle forma le projet de la faire enlever, afin de lui faire perdre, en même tems, l'honneur & l'amour du Baron, & de la faire transporter secretement dans une de ses Terres. Un vieux Domestique qui lui étoit entiérement dévoué, fut le Ministre qu'elle choisit pour exécuter sa résolution. Au tems & à l'heure marqués, Madame de Salens alla se promener

avec ses filles ; & Félice fut enlevée sous ses yeux, comme on en étoit convenu.

Vous demandez, Madame, ce que faisoit alors le Baron de Granville ? Il étoit percé de coups ainsi que le Marquis de Blesemont, à qui le Chevalier avoit donné un rendez-vous à l'entrée de la forêt voisine. Ce lâche avoit aposté quatre assassins pour se défaire de son cousin ; & il eût infailliblement réussi, si le Baron, qui rôdoit autour du Château, déguisé en Jardinier, ne se fût trouvé là par hasard, & n'eût volé au secours du Marquis de Blesemont. La Comtesse fut des premieres à rendre visite au Baron de Granville ; & voulant le détacher entierement de Félice, elle s'approcha de son lit, avec une lettre qu'elle venoit d'écrire elle-même. » Il faut, lui dit-elle, mon cher » Baron, qu'après vous avoir entretenu du plai- » sir que j'ai de vous revoir, je vous fasse un » aveu sincere des chagrins que j'ai nouvelle- » ment essuyés.

» Vous connoissez mes filles ; vous connoissez » ma tendresse pour elles, & les soins que j'ai » pris de les élever dans des sentimens dignes » du sang dont elles sortent. Vous n'ignorez » pas que la crainte de les exposer à des dan- » gers inévitables, en les mettant trop-tôt dans » le monde, m'a engagée à ne les laisser voir » que rarement, & à les renfermer chez moi » comme dans un Couvent... Félice, que je » croyois sage & vertueuse, ne l'est pas ; c'est » avec douleur que je vous apprends qu'elle ai- » me éperduement un homme, dont la basse » naissance & le peu de mérite ne peuvent ex- » cuser sa foiblesse. Enfin, Baron, elle aime la

» Grange, ce Valet-de-chambre que j'ai chaſſé » de chez moi il y a quelque tems ; & c'eſt lui qui » n'a pas craint de la venir chercher ici , & avec » lequel elle a concerté un enlevement que je » vous ai caché juſqu'à ce jour , par l'intérêt » que vous prenez à ce qui me regarde...

» Quand Madame de Salens n'auroit pas été » certaine de ce que penſoit le Baron, la cha» leur avec laquelle il prit le parti de Félice, » ne l'auroit que trop convaincue de ſa paſſion » pour elle. Vous ne croyez donc pas ce que je » vous dis : eh bien, Monſieur, continua cette » artificieuſe femme , il faut vous donner des » preuves certaines de mon malheur. J'ai vu » la Grange auprès de ma fille ; je lui ai vu » prendre ſa main & la baiſer avec tranſport ; » c'eſt là ce qui m'a déterminée ſi promptement » à chaſſer ce domeſtique, & à mettre la ver» tueuſe Félice au Couvent. Mais ſi ce que » je vous dis ne ſuffit pas pour vous perſuader » encore , tenez, liſez cette lettre que j'ai vu » tomber de la poche d'un des raviſſeurs de » cette aimable fille ; & voyez ſi je ne juge que » ſur des apparences ». Le Baron la prit en tremblant ; il en trouva l'écriture ſi ſemblable á celle de Félice, qu'il ne douta pas qu'elle ne fût d'elle ; il la lut : voici ce qu'elle contenoit.

» Qu'il eſt difficile , mon cher la Grange , » de changer ſes ſentimens, quand ils ſont auſſi » tendres & auſſi vifs que les miens ! Ma mere » a découvert que je vous aime ; jugez de ſa » fureur. Son deſſein eſt de me renfermer dans » un Couvent pour toute ma vie. Que devien» drai-je , ſi je ne vous vois plus ? Je ne ſçais » que deux moyens qui puiſſent me mettre à

» couvert de ce malheur ; l'un eſt d'engager
» votre rival à me faire demander en mariage
» par le Roi ; je lui en ai parlé ces jours paſſés ;
» car ſon amour l'a conduit ici ſecrettement, &
» lui a fait trouver le moment de m'entretenir
» malgré mon Argus impitoyable. Si je lui ſuis
» accordée, comme je n'en doute pas, nous
» pourrons nous voir ſouvent, en prenant les
» précautions néceſſaires ; je ne le crois pas ja-
» loux. Le ſecond moyen me plairoit davantage.
» Pour celui-là, il faut, mon cher la Grange,
» du courage & de l'amour. Vous ne manquez
» ni de l'un ni de l'autre ; ainſi je me flatte que
» le conſeil que je vous donne de m'enlever, ſera
» de votre goût. Vous pourrez me conduire
» dans la petite retraite, où vous m'avez dit plu-
» ſieurs fois que vous ſeriez enchanté de paſſer
» vos jours avec moi : j'aurai ſoin de me char-
» ger d'aſſez d'argent, pour nous y faire vivre
» tranquillement. J'ai fort peu d'ambition &
» beaucoup de paſſion pour vous ; c'en eſt aſſez
» pour me rendre heureuſe. Ayez donc ſoin de
» vous trouver pendant pluſieurs jours, ſur les
» ſix heures du ſoir, dans le grand rond de la
» forêt, avec une Chaiſe de poſte, & deux ou
» trois amis dont vous ſoyez aſſuré ; je m'y ren-
» drai. C'eſt à ce dernier parti que je m'arrête.
» Adieu, n'ayez aucune inquiétude ſur votre
» rival ; je le hais ; je vous aime ; & ne l'ai mé-
» nagé, que parce que j'ai cru qu'il ſeroit utile
» au deſſein que j'avois formé de vous voir toute
» ma vie ».

Je vous laiſſe à juger, Madame, de l'état du Baron. Incertain s'il devoit ajouter foi ou non, à cette lettre, il ne fut pas plutôt guéri, qu'il

quitta le Château de Blesemont, autant pour éviter la Comtesse, que pour aller cacher sa honte & sa douleur. A l'égard de Mademoiselle de Salens l'aînée, elle retourna, peu de jours après à Paris, avec sa mere & M. de Blesemont, pour y faire le Contrat de mariage; & l'on se disposa à retourner au Château, où l'hymen devoit se célébrer. M. de Blesemont voulut arriver des premiers, pour donner ses ordres, & faire préparer une fête. Le soir de son arrivée, après avoir soupé légerement, il fut attaqué d'une fiévre qui l'obligea de se mettre au lit; il se flatta qu'elle ne dureroit pas; mais le lendemain elle augmenta si fort, qu'il en fut allarmé. Il écrivit à la Comtesse, pour la prier de se rendre au plutôt chez lui avec sa fille; mais son valet-de-chambre appellé Lyonnois, avoit joint à cette lettre un billet, par lequel il avertissoit Madame de Salens, que son Maître étoit attaqué du pourpre; qu'ainsi elle ne pouvoit, sans un grand danger, venir à Blesemont; il promit de donner exactement des nouvelles de son maître. La Comtesse mena sa fille dans une de ses maisons de campagne, à deux lieues de Paris, pour y attendre la guérison du Marquis; & ce ne fut qu'au bout de six semaines, qu'elle reçut de lui cette lettre.

» Je suis tiré d'affaire, Madame; & j'attends avec une vive impatience que vous & » Mademoiselle de Salens veniez aujourd'hui » me consoler de ce que j'ai souffert. Tout est » préparé pour vous recevoir, & pour célébrer » le mariage que tant d'accidens ont reculé. » Je compte qu'il se fera sur les deux heures » après minuit. Vous me ferez plaisir de ne

» point amener compagnie. J'aurai l'honneur
» de vous en expliquer les raisons «.

La Comtesse partit sur le champ. Il étoit huit heures du soir, quand elle arriva avec sa fille chez M. de Blesemont. Le valet-de-chambre vint au-devant d'elles, leur dit que son maître n'étoit point en état de les recevoir lui-même, par rapport à une nouvelle incommodité qui l'empêchoit de se lever; que cet accident lui avoit fait obtenir la permission de se marier dans son lit. La Comtesse répondit qu'elles alloient passer dans son appartement; mais Lyonnois la supplia de n'en rien faire, l'assurant que M. de Blesemont s'étoit mis dans l'esprit que Mademoiselle de Salens refuseroit de l'épouser, si elle avoit le tems d'examiner les ravages que la petite vérole avoit fait sur son visage; qu'ainsi il ne pouvoit se résoudre à se laisser voir que dans le moment même de la cérémonie.

La Comtesse qui craignoit jusqu'aux moindres apparences d'une maladie si dangereuse, ne persista pas dans le dessein d'entrer; mais Mademoiselle de Salens parut fâchée que M. de Blesemont la crût capable de changer de sentimens. Elle dit qu'elle vouloit lui parler, pour lui prouver qu'il étoit dans l'erreur; vous serez bientôt satisfaite, Mademoiselle, lui répondit Lyonnois; le Prêtre qui doit vous fiancer, arrivera dans l'instant. Il entra en effet: c'étoit le Curé du Village, dont le Marquis étoit Seigneur. Il fit quelques complimens à Madame & à Mademoiselle de Salens dont il étoit connu. Après une conversation assez courte, il dit qu'il étoit tems de passer chez M. de Blesemont, & entra le premier. Julie accompagnée seulement

de ses femmes & de deux personnes d'assez mauvaise mine, amis du Marquis, à ce qu'on prétendoit, & qui devoient servir de témoins, suivit le Prêtre dans la chambre de M. de Blesemont. Deux bougies placées sur une table de marbre éloignée du lit, n'éclairoient que foiblement. Les rideaux en étoient presque fermés, & empêchoient qu'on ne vît distinctement M. de Blesemont, qui étoit à moitié couché, & enveloppé dans une robe-de-chambre d'étoffe d'or. Un bonnet de même étoffe cachoit une partie du visage. Julie s'approcha du lit en tremblant, & lui fit connoître en peu de mots, l'inquiétude qu'elle avoit eue de sa santé, & sa satisfaction de le voir beaucoup mieux. Le Marquis lui répondit d'une voix foible & basse, qu'il lui étoit obligé, lui prit la main & la baisa. Le Curé s'avançant pour lors, fiança ces deux futurs époux, après quoi il dit à Mademoiselle de Salens, que l'intention de M. de Blesemont étoit, qu'elle ne revint le voir que lorsqu'il seroit tems de les marier. Julie y consentit; mais elle ne put s'empêcher de trouver quelque chose de fort extraordinaire dans le procédé du Marquis. Elle alla donc rejoindre sa mere qui n'avoit osé paroître pour les raisons que j'ai dites. On servit le soupé; la Comtesse, Julie, le Curé & les deux amis du Marquis se mirent à table & souperent assez tristement. Madame de Salens étoit extrêmement surprise que M. de Blesemont n'eût point invité à ses nôces plusieurs personnes de distinction, qui en avoient d'abord été priées. Julie n'étoit pas moins étonnée de la tranquillité qui régnoit dans le Château; elle ne voyoit que visages nouveaux; car de tous les domestiques qu'avoit le

avec lui ; il fallut pourtant bien s'y résoudre. Madame de Salens, après l'avoir embrassée, la laissa entourée des femmes dont elle avoit besoin pour se déshabiller. Pendant qu'elles étoient occupées auprès d'elle, Lyonnois donna à M. de Blesemont ce qui lui étoit nécessaire. Les femmes de la Marquise en firent autant, après avoir mis au lit leur tremblante maîtresse. Elles n'eurent pas plutôt fermé la porte, que le Marquis prit sa robe, sortit du lit, & alla fermer les verroux. Julie étonnée de le voir marcher, & de la précaution qu'il prenoit, lui demanda, avec un redoublement d'effroi, ce qu'il vouloit faire ? Il s'approcha d'elle, sans lui répondre, ôta un masque de cire qu'il avoit sur son visage, & laissa voir, au lieu du Marquis de Blesemont, le Chevalier son cousin. Quel sujet d'étonnement pour la Marquise, à l'aspect d'un homme qu'elle haïssoit mortellement ! Elle sortit du lit, appella du monde ; mais le Chevalier l'arrêta.

C'est ici, Madame, que commencent les malheurs de l'infortunée fille de la Comtesse de Salens. Elle eut beau protester qu'elle n'avoit point donné sa foi au Chevalier ; il lui fit voir que le Marquis son cousin étant mort, il avoit hérité de son nom & de ses droits. La Comtesse qui ne desiroit rien tant, que d'être débarrassée de sa fille, la laissa dans les bras de ce perfide époux, & reprit le chemin de Paris.

Le lendemain de son départ, le Chevalier emmena sa prétendue femme dans la Province, & lui donna, pour surveillante, une jeune Concierge, dont il étoit amoureux. Au bout de quelques jours, le Chevalier voulut user des droits de mari ; mais la Marquise lui opposa une résistance opiniâtre.

Il étoit résolu d'employer la force, quand sa Concierge lui promit de donner à Madame de Blesemont une potion assoupissante, qui le rendroit maître de sa personne. Mais au lieu de faire ce qu'elle promettoit, elle alla mettre la Marquise en liberté, & se couchant elle-même dans son lit, elle attendit l'arrivée du Chevalier, qui crut passer avec Madame de Blesemont la nuit la plus agréable. Le jour le tira de son erreur. Il s'emporta d'abord contre la Concierge, & fit courir après la Marquise; mais n'en ayant pu avoir de nouvelles, il se consola facilement de sa fuite.

Voilà donc les deux filles de Madame de Salens, l'une enlevée par les ordres de sa mere, & l'autre fugitive & sans ressource. Par une suite d'aventures trop longues à rapporter, toutes deux se retrouverent chez la Marquise de Mesval, dont le mari étoit le même Baron de Granville, Amant de Félice. Héritier de la Terre & du nom de Mesval, il s'étoit marié sans goût, & plutôt par désespoir, que par aucune inclination. La vue de Félice rouvrit les plaies de son cœur, qu'un long tems n'avoit pu fermer entierement. Pour comble de malheur, la Marquise de Mesval le surprit aux genoux de Félice. Accablée de chagrins, elle quitte le Château, & va s'enfermer dans un Couvent : Félice & Julie prennent le même parti.

Il y avoit déjà deux heures qu'elles étoient en chemin, lorsqu'en traversant une plaine assez grande, elles furent attaquées par quatre hommes, armés chacun de deux pistolets. Le valet-de-chambre, qui voulut s'opposer à cette violence, reçut un coup de feu dans la tête, qui le fit tomber mort. Deux de ces hommes arrêterent

terent

terent le Postillon & le Cocher ; un autre, le Laquais ; & le quatrieme obligea les Dames de descendre de carrosse. Elles crurent d'abord que ces gens étoient des voleurs, & leur offrirent ce qu'elles avoient ; mais un d'entr'eux les tira d'erreur, en leur disant qu'il n'en vouloit qu'à Madame de Blesemont. En effet, ils se saisirent d'elle malgré ses cris & les prieres de Félice, qui ne vouloit point être séparée de sa sœur. Ils firent ensuite remonter Mademoiselle de Salens dans le carrosse, & dirent au cocher, qu'il pouvoit continuer son chemin. Madame de Blesemont n'avoit été enlevée que par l'ordre de son mari ; & depuis le moment qu'elle avoit été en sa puissance, il l'avoit traitée comme la plus criminelle de toutes les femmes. On l'avoit renfermée dans une chambre basse, grillée & fort sombre. Ce fut dans ce triste lieu, qu'elle eut encore le chagrin de revoir M. de Blesemont, & d'entendre les discours que sa vengeance & sa méchanceté lui dicterent. Elle souffroit, avec une patience admirable, ses malheurs, & n'en attendoit la fin qu'avec celle de sa vie. Quoique la haine du Marquis semblât augmenter tous les jours, elle n'en étoit pas plus allarmée, & craignoit moins sa fureur que son amour. Cette fureur cessa cependant tout-d'un-coup ; & le Marquis résolut d'avoir, par la douceur & par la complaisance, ce que les mauvais traitemens n'avoient pu lui faire obtenir.

Un jour qu'il étoit avec la Marquise, à la fenêtre d'une chambre qui donnoit sur le rivage de la mer, il apperçut un corps qu'une tempête y avoit jetté ; & sur ce que ses gens lui dirent, que la personne respiroit encore, il voulut la

faire rejetter dans les flots; mais à la priere de la Marquise, il consentit qu'on en prît soin. C'étoit un Irlandois, nommé le Chevalier de Graffort, comme on l'apprit de lui-même, lorsqu'il fut rétabli. Sa vue donna de l'amour à Luce, Concierge du Château, la maîtresse du Marquis; & cette fille ne négligea rien pour s'assurer du cœur de l'Irlandois. Il y avoit sept jours qu'il étoit dans le Château; il en vouloit sortir; mais il ne sçavoit comment préparer Luce à son départ; il se doutoit bien qu'elle s'y opposeroit. Il rêvoit dans sa chambre aux moyens dont il se serviroit pour prendre son congé, lorsqu'il entendit parler dans la chambre voisine, d'un ton qui le tira de sa rêverie. Il prêta l'oreille, & reconnut la voix de Luce. Il s'approcha d'une porte qui ne s'ouvroit plus; & ayant regardé par le trou de la serrure, il vit Luce qui paroissoit fort animée en parlant au More de M. de Blesemont. Il entendit qu'elle lui disoit: » misérable, tu » refuses une fortune brillante que je t'offre; à » quoi penses-tu? Songe qu'en ôtant la vie au » Marquis & à la Marquise, nous ferons les » maîtres de tous les biens qui sont ici. L'un est » un monstre qui ne mérite pas de voir le jour; » l'autre mene une vie languissante, plus affreuse » cent fois que ne feroit la mort même; tu ne » dois donc point avoir de pitié de ces deux per» sonnes. Je me suis adroitement emparée des » principales clefs de ce Château; ainsi tu ne » risques rien; nous pourrons pendant plusieurs » jours cacher leur mort; & nous aurons le » tems d'embarquer avec nous les meilleurs ef» fets du Marquis. Le Chevalier nous secon» dera sans doute, & me montrera sûrement

» moins d'indifférence, quand je pourrai lui offrir tant de richesses; il est trop aimable pour » être ingrat. Je l'aime avec fureur; je ne le » crois pas aussi riche que je l'ai jugé d'abord: » ma possession & celle des trésors que je mettrai entre ses mains, feront sur lui l'effet que » j'en attends. Au reste, mon cher Selim, continua-t'elle en l'embrassant, Luce partagera » toujours avec toi ses plus secrettes faveurs; » & l'amour que j'aurai pour un autre, ne » m'empêchera jamais de te regarder comme » mon plus fidele ami ». Après ce beau discours, le More resta encore quelques momens incertain de ce qu'il feroit. Enfin cette fille le détermina. Il la quitta en lui promettant que la nuit ne se passeroit pas, sans qu'elle ne fût contente.

M. de Graffort, rempli d'horreur de ce qu'il venoit d'entendre, résolut d'en empêcher l'exécution. Il voulut donc sortir sur-le-champ pour aller se saisir de Selim; mais en cherchant à ouvrir doucement, il mêla la serrure de façon, qu'il fut retenu pendant quelque tems. Enfin la porte s'ouvrit; il descendit & chercha le More dans l'endroit où il couchoit. Ne l'y trouvant pas, il revint vîte sur ses pas, écouter s'il ne seroit point rentré dans la chambre de Luce. La porte de cette chambre étoit entr'ouverte; il la poussa & y entra, dans le dessein d'avertir ces misérables, qu'il savoit leur horrible complot & qu'il les en puniroit, s'ils refusoient de lui remettre toutes les clefs du Château, & d'en sortir promptement. Ne voyant encore personne dans cette chambre, il traversa avec inquiétude une enfilade d'appartemens qui conduisoient à celui du Mar-

quis. Il étoit près d'y entrer, lorsqu'il en vit sortir Luce, qui tenoit d'une main une lanterne sourde, & de l'autre un couteau tout sanglant. » D'où viens-tu, misérable, lui demanda le Chevalier, & qu'as-tu fait ? Je viens, lui dit-elle, avec un sang-froid surprenant, de faire » un coup qui vous donnera le moyen de retourner riche dans votre pays, si vous voulez » consentir à m'y mener avec vous. Je suis maîtresse des coffres forts du Marquis & de plusieurs autres effets considérables ; acceptez-les » avec mon cœur, ajouta-t'elle en jettant son » couteau, & en voulant l'embrasser. Malheureuse, lui dit-il, en la quittant pour aller secourir M. de Blesemont s'il étoit encore tems, » n'attends de moi qu'une juste punition de tes » crimes ». En disant ces mots, il entra & trouva la Marquis baigné dans son sang. Ce spectacle le saisit d'effroi ; il ouvrit une croisée & appella du monde... Le Chevalier qui s'apperçut que le Marquis n'étoit pas mort, fit bander ses blessures qui étoient en grand nombre... Cependant Luce & le More s'éloignerent ; & ce fut inutilement qu'on fit courir après eux... Le Chevalier de Graffort ayant donné ses premiers soins à M. de Blesemont, courut sur-le-champ au pavillon de la Marquise. La premiere chose qui s'offrit à sa vue en y entrant, fut un corps mort. C'étoit celui de la Païsane qui avoit ordre de servir Julie. Cet aspect lui présagea d'autres malheurs : pour y remédier, s'il étoit possible, il s'avança dans la chambre de la Marquise. Cette jeune & belle personne étoit étendue dans un fauteuil ; & la situation où elle étoit, & la pâleur mortelle qui couvroit son visage, faisoit

conjecturer qu'elle avoit aussi perdu la vie. L'Etranger parut extrémement surpris en la voyant.

Pour vous expliquer cette surprise, Madame, vous sçaurez que Julie s'étant mise au service d'une Dame, après sa fuite du Château de Blesemont, avoit fait connoissance avec un Suédois, nommé le Comte de Zilman, dont les aventures seroient trop longues à vous raconter. Il avoit pris depuis, le nom de Chevalier de Graffort; & il n'eut pas de peine à reconnoître la belle Julie. Comme elle respiroit encore, & qu'il ne voyoit point de sang répandu, il jugea qu'elle étoit empoisonnée; c'est pourquoi il lui donna du contre-poison, qui produisit tout l'effet que l'on pouvoit souhaiter. Julie n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'elle les tourna sur le Chevalier. » Que » vois-je, s'écria-t'elle; est-ce un songe? Seriez» vous le Comte de Zilman »? A peine eut-elle prononcé ces mots, que la pâleur qui étoit sur son visage, fit place au plus beau rouge du monde, auquel succéda une nouvelle pâleur, accompagnée de tremblement.

Vous reconnoissez l'amour à ces symptômes, Madame; & vous allez bientôt perdre l'estime que vous aviez conçue pour Madame de Blesemont. Il étoit sept heures du matin; & la belle Julie n'avoit que très-peu dormi, lorsque le Jardinier lui apporta une lettre qu'on venoit de lui confier. Elle la prit, & n'en eut pas plutôt examiné l'écriture, qu'elle devint pâle & tremblante. » Dieux, dit-elle en elle-même, que » ces caracteres sont semblables à ceux de Mr. » de Blesemont! Est-il possible qu'ils soient » d'une autre main »? Elle ouvrit cette lettre avec un saisissement dont elle ne fut pas la maîtresse, & y lut ce qui suit:

» Quelque surprise que vous ayez en lisant
» ma lettre, belle Julie, je m'imagine qu'elle
» n'égalera pas celle que vous auriez eue en
» voyant un homme que vous avez cru mort.
» C'est donc la crainte de vous effrayer, qui me
» fait préférer au plaisir de vous voir, celui de
» vous écrire. C'est cette crainte qui m'empêche
» en ce moment, d'être auprès de vous, pour
» vous instruire de tout ce qui m'est arrivé, &
» pour vous supplier de me dire si vous m'avez
» conservé cette estime & cette amitié dont vous
» m'avez flatté plusieurs fois. Vous m'allez voir
» incessamment; & je vais vous tirer de l'escla-
» vage dans lequel le barbare Chevalier vous re-
» tient. Cachez-lui mon arrivée; il est absolu-
» ment nécessaire qu'il l'ignore. Adieu, ma
» chere Julie; je meurs d'envie de vous assurer
» que personne ne vous aime si parfaitement, que

LE MARQUIS DE BLESEMONT.

Julie lut & relut plusieurs fois cette lettre; elle s'imagina d'abord que quelqu'un, pour la tromper, avoit imité l'écriture du Marquis. Après l'avoir bien examinée, elle la confronta avec la derniere qu'elle avoit reçue de lui, la trouva toute semblable, & ne douta plus qu'elle ne fût de sa main. « Comment se peut-il, di-
» soit-elle, qu'il soit échappé de l'état où Lyon-
» nois m'a dit l'avoir vu.

Ce Lyonnois étoit mort d'un coup de pied de cheval; & avant que d'expirer, il s'étoit traîné dans la chambre de Madame de Blesemont, & lui avoit raconté la mort violente du Marquis, à laquelle il avoit eu beaucoup de part.

» Mais que se passe-t'il donc en moi-même, » continua-t'elle ? Il n'est point mort ; je l'estime » infiniment ; il m'aime toujours, & va me tirer » de l'état malheureux où je suis ; cependant je » sens une tristesse mortelle qui s'empare de » mon ame. Je devrois être comblée de joie, » en pensant que je le reverrai bientôt ; & loin » de souhaiter son arrivée, je la crains. Que je » suis à plaindre d'être si différente de ce que » j'étois à Blesemont » ! Elle se leva en faisant ces réflexions. Comme elle achevoit de s'habiller, le Comte entra pour lui dire que M. de Blesemont vouloit absolument sortir de son lit pour la venir voir, si elle différoit à se rendre dans son appartement. Julie lui répondit qu'elle vouloit bien avoir encore cette complaisance, d'autant plus que ce seroit peut-être la derniere qu'elle auroit pour lui. Prenant ensuite un ton de voix plus bas, le Marquis de Blesemont que vous avez connu, n'est point mort, lui dit-elle ; ainsi vous reverrez cet ami que vous avez tant regretté ; il doit arriver dans quelques instans.

M. de Zilman lui présenta la main pour passer dans l'appartement du malade. Comme elle étoit extrêmement foible, elle l'accepta pour se soutenir ; mais ce ne fut pas sans beaucoup d'émotion. M. de Blesemont ne la vit pas plutôt, qu'il lui reprocha le peu d'empressement qu'elle avoit eu à venir s'informer de ses nouvelles. Julie s'excusa avec douceur, sur le danger où elle avoit été elle-même. » Vous vous en êtes bien tirée, » Madame, lui dit-il ; je n'espere pas en être » quitte à si bon marché. Mais ce qui me con- » sole, c'est que si je meurs, ma mort vous sera » aussi sensible qu'à moi ». Comme il achevoit

ces paroles, un domestique vint dire avec un air effrayé, que plusieurs Cavaliers bien armés, dont un se disoit Marquis de Blesemont, avoient demandé à entrer de la part du Roi; que les Ponts du Château étant baissés, on n'avoit pu les en empêcher; qu'ils alloient paroître dans l'instant. La Marquise changea de couleur à ce discours; le Comte de Zilman sortit pour aller au-devant d'eux; & M. de Blesemont, que nous allons renommer le Chevalier, ne comprenant rien à cette étrange aventure, défendit qu'on les laissât entrer dans sa chambre; mais ils parurent dans le moment.

Le plus âgé de ces Messieurs fut aisément reconnu, par l'aimable Julie, pour le Marquis de Blesemont. Quoique prévenue de son arrivée, elle ne put s'empêcher d'être tremblante en le revoyant. Elle lui tendit cependant la main qu'il baisa avec un respect infini. Rencontrant dans cet instant les yeux du Comte, elle rougit & baissa promptement les siens. Le Marquis s'approchant alors du lit du Chevalier, de qui il venoit d'apprendre l'accident par M. de Zilman, ne voulut pas, dans l'état où il étoit, faire éclater son ressentiment. Il se contenta de lui dire avec un peu de froideur, » vous voyez, Monsieur, un » parent que vous avez cru mort; & je me flatte » que vous le revoyez sans peine, puisqu'il ne » vient ici, que pour vous assurer qu'il veut bien » oublier le passé... Mon parent est mort, ré» pondit le Chevalier; & vous êtes un imposteur, » ou tout au plus son ombre. Je ne suis ni l'un » ni l'autre, dit le Marquis; & pour vous le » prouver, je n'aurois qu'à vous faire le récit de » ce qui m'est arrivé à Blesemont & aux endroits

» où j'ai été depuis que j'en suis sorti. Votre » situation ne vous permet pas d'écouter ce dé- » tail; examinez-donc seulement mon air, mes » traits, le son de ma voix, & vous verrez que » je ne vous trompe pas.

» Le Chevalier fixant alors ses regards sur lui, » je vous reconnois, lui dit-il, d'un ton qui » marquoit l'agitation où il étoit; vous venez » sans doute reprendre vos biens, & la femme » qui vous étoit destinée; rien n'est plus juste. » Pour moi je vais mourir; vivez contens l'un » & l'autre; oubliez & pardonnez-moi mes cri- » mes; & pour me le prouver, venez, vous & » Madame de Blesemont, recevoir mes adieux, » & un présent que je veux vous faire ».

Le Marquis s'appercevant qu'en effet la vue du Chevalier se troubloit, s'avança plus près de son lit, & engagea la craintive Marquise d'en faire autant. » Approchez encore, dit le mou- » rant; & faites-moi donner une cassette qui » est sous mon lit ». M. de Blesemont la lui ayant donnée lui-même, le Chevalier fit un der- nier effort pour se mettre sur son séant, embrassa le Marquis & Julie, qui commençoient à être sincérement touchés de son triste sort, prit avec autant d'adresse que de promptitude dans cette cassette, un petit pistolet à deux coups, chargé à balle, qu'il tira sur M. & Madame de Blese- mont. Le Comte de Zilman, à ce bruit, s'avan- ça avec tous ceux qui étoient dans la chambre, pour soutenir le Marquis & la Marquise qui chanceloient par la seule frayeur qu'ils avoient eue. Heureusement les balles avoient passé près d'eux sans les toucher, & avoient donné con- tre une glace qui étoit sur la cheminée, qu'elles

avoient cassé en mille morceaux. » J'ai manq » mon coup, s'écria le Chevalier, à qui l » avoit ôté promptement la cassette; & je me » le plus désespéré des hommes ». En disant c mots & plusieurs autres que la rage lui sugge & qu'on ne peut répéter sans horreur, il tom dans des convulsions si fortes, qu'elles lui ô rent la vie, & délivrerent la terre du plus gr monstre qu'elle eût jamais porté ».

M. de Blesemont fit ensuite le récit de qui lui étoit arrivé : Lyonnois & le Cheva avoient cru lui voir rendre les derniers soupir il est vrai qu'il tomba dans une létargie si p fonde, que lui & le Chevalier y furent éga ment trompés. Il ne resta pas long-tems sans ê enseveli : on le porta dans sa Paroisse, où il enterré le soir sans aucune cérémonie. Heure sement le Fossoyeur lui avoit quelques obli tions; il fit réflexion à la façon dont on avoit p cipité son enterrement, & résolut de le déter cette même nuit. Il entra dans l'Eglise don avoit les clefs : lui & son fils tirerent le Marq de son cercueil, & virent avec une grande sat faction, qu'il donnoit encore quelques signes vie. Ils le transporterent à leur logis; & par to tes sortes de soins & de peines, ils vinrent à b de le guérir parfaitement.

Vous croyez peut-être, Madame, qu'un mari ge heureux va mettre fin à toutes les aventures Mlle de Salens. Il est vrai qu'elle épousa M. Blesemont, & qu'elle eut pour lui beaucoup d'e time & d'attention; mais le Comte de Zilman avoit seul tout son cœur. Il n'eut pas de peine à prendre pour elle le même amour. Ils étoient malheureux l'un & l'autre. Dans ces circonstances, le

feu prend à la maison de M. de Blesemont ; il veut se sauver par la fenêtre, se casse la jambe & meurt peu de tems après, sans témoigner à la Marquise qu'il avoit découvert sa passion pour le Comte. Celui-ci, par amitié pour M. de Blesemont, étoit allé servir l'Empereur contre les Turcs ; il revint quelque tems après ; & la Marquise, à qui son époux, dans une lettre qu'il lui avoit remise en mourant, avoit recommandé de ne point épouser d'autre personne que le Comte de Zilman, n'eut pas de peine à se conformer à ses dernieres volontés. Quant à Félice, sœur de la Marquise, elle ne fut pas moins heureuse. La Comtesse de Salens sa mere, s'étant répentie de ses injustices, lui amena elle-même le Baron de Granville, au moment qu'elle alloit prendre le voile dans un Couvent, & que cette cérémonie étoit déjà commencée ; elle le lui donna pour époux, & alla finir elle-même ses jours dans la retraite.

Ne trouvez-vous pas, Madame, dans ce Roman, plusieurs traits de ressemblance avec le *Beau-pere supposé* de Madame de Villeneuve, dont je vous entretenois il y a quelque tems. Il est question aussi d'un enlevement forcé, & d'une personne qu'on croit morte, ou qu'on veut faire passer pour telle. On reconnoît Boreli & sa femme dans le Chevalier de Blesemont & dans la Comtesse de Salens ; Mademoiselle de Melcourt dans Félice, Inez dans Luce, la Négresse dans la Païsanne, le Chevalier de Marsan, dans le Marquis de Blesemont, & le Marquis de Manteuil, dans le Comte de Zilman.

Je suis, &c.

LETTRE XXIII.

1711.

Madame le Prince de Beaumont.

IL y a peu de femmes, Madame, qui ayent donné plus d'Ouvrages en tous genres, & peu d'hommes qui ayent plus écrit sur l'éducation en particulier, que Madame le Prince de Beaumont, née en France, mais retirée depuis bien des années en Angleterre, où elle fait un Journal littéraire des Traités de morale, & des Romans. Le titre qu'elle paroît affectionner principalement, pour mettre à la tête de ses livres, est celui de *Magazin :* titre que peut lui avoir inspiré le génie de la Nation Angloise, singuliérement adonnée au commerce. *Magazin des Enfans, Magazin des Adolescens, Magazin des jeunes Dames, nouveau Magazin Anglois*, c'est ainsi que sont intitulés les premiers Ouvrages qu'elle a publiés, & dont je vais commencer à vous rendre compte.

Le Magazin des Enfans.

Former les mœurs, tirer parti de l'esprit, l'orner, lui donner une tournure géométrique, régler l'extérieur, telle est, Madame, la maxime que pose Madame de Beaumont dans son avertissement sur le *Magazin des Enfans.* Tout ce qu'on leur dit, tout ce que l'on écrit pour eux, tout ce qu'on offre à leur regard, doit tendre à cette fin. » Nous avons pour cela, dit-elle, deux » moyens : la religion & la raison. Il ne faut » jamais séparer ces deux choses ; & je me flatte » de les avoir unies dans le *Magazin des Enfans.* » En leur faisant réciter l'Histoire de l'Ecriture-» Sainte, j'ai eu soin de donner à leur raison » des preuves, à leur portée, de la divinité des

» livres ſaints. J'ai tâché enſuite de leur faire » trouver, dans cette écriture, des motifs capa- » bles d'exciter leur obéiſſance : un Dieu bien- » faiteur, ami de la Vertu, Vengeur du crime, » tout-puiſſant pour récompenſer l'une & pu- » nir l'autre, voilà ce que leur réflexion & celles » de la gouvernante mettent, à tous momens, » ſous leurs yeux.

» Je n'ai rien oublié pour leur montrer la » conformité des maximes de ce livre divin, » avec leurs lumieres naturelles ; & j'ai fini par » les convaincre, qu'indépendamment d'une » autre vie, d'un bonheur, ou d'un châtiment » futur, leur bonheur en cette vie dépend de leur » docilité à ſuivre ces maximes. En changeant » de diſcours, je n'ai point changé d'objet : mes « contes tendent au même but ; tout y ramene » les enfans ».

Ce morceau, Madame, renferme l'idée de l'Ouvrage de Madame de Beaumont, diſtribué en journées, remplies par des Dialogues ſur différens ſujets. Les Interlocuteurs ſont Mademoiſelle *Bonne*, Gouvernante. Lady *Senſée*, âgée de douze ans, Lady-*Mary*, âgée de cinq, Lady-*Charlotte*, âgée de ſept, Lady *Babiole*, âgée de dix, Lady *Tempête*, âgée de treize, &c.....

Au ſeul nom de ces Interlocuteurs, vous devez deviner, à peu-près, quel eſt leur caractere. C'eſt une Lady Babiole, qui eſt folle de ſes poupées ; une Lady Senſée, qui n'a du goût que pour les livres ; une Lady Tempête, qui ſe laiſſe emporter par ſon humeur & ſa vivacité, &c.....

La variété de ces caracteres anime la converſation, y jette des nuances différentes, & mul-

tiplie des questions, dont les réponses, dans la bouche de la Gouvernante, tournent toujours au profit des Eleves : c'est en les satisfaisant sur les plus petits objets, comme sur les plus importans, que Madame de Beaumont trouve, à chaque instant, le moyen de les instruire. L'une, par exemple, attrape un joli papillon, qu'elle veut mettre dans une boëte, pour l'y nourrir avec des fleurs, afin d'avoir un jour des petits : Madame de Beaumont profite de cet amusement, pour lui apprendre comment se forme ce papillon, & ce qu'il devient.

» Pour vous contenter, lui dit-elle, je vais en garder plusieurs. Ils feront des œufs en Automne, sur quelques feuilles que je leur donnerai : les papillons mourront après avoir fait leurs œufs; & je mettrai la feuille au soleil. Quand ces œufs seront échauffés, il en sortira de petites Chenilles qui fileront, aussitôt qu'elles seront au monde, comme vous voyez filer les araignées; & de ce fil elles se bâtiront une maison, pour se cacher durant l'hyver, afin de ne pas sentir le froid : quand il fera chaud, elles sortiront de leur maison; & après avoir mangé quelque tems, vous les verrez se bâtir un tombeau, où elles se coucheront, & deviendront comme mortes. Elles ressembleront alors à une Féve; mais quelque tems après, cette Féve remuera : il en sortira une tête, des jambes, des aîles, & enfin un papillon comme celui-ci, qui se nourrira de fleurs, jusqu'à ce qu'il ait fait ses œufs, & qu'il meure».

Cette explication, Madame, est à la portée de l'enfant dont l'esprit est le plus borné... Les leçons d'Ecriture-sainte, que Madame de Beau-

mont fait apprendre & réciter à ses enfans, ont la même simplicité. Le trait suivant suffira pour vous en donner une idée.

Noë & ses trois fils ayant eu beaucoup d'enfans, le pays où ils demeuroient leur parut trop petit; & ils résolurent de se séparer : mais auparavant, ils voulurent bâtir une grande Tour bien plus haute que le Clocher de S. Paul, parce qu'ils vouloient que ceux qui viendroient au monde, quand ils seroient morts, dissent qu'ils avoient beaucoup d'esprit de faire un si bel Ouvrage. Ils disoient aussi, si Dieu vouloit nous noyer une autre fois, nous monterions au haut de cette Tour; & l'eau ne pourroit venir jusques-là. Ils commencerent donc cet Edifice; mais Dieu se mocqua de leur vanité & de leur folie; car tout-d'un-coup il leur fit oublier la langue qu'ils savoient, & leur en apprit une autre, en sorte qu'ils ne s'entendoient plus. C'est comme si nous oublions présentement le françois & l'anglois; que je parlasse latin, que ma Bonne parlât l'Allemand, & Lady Sensée l'Italien; nous serions obligées de nous séparer, parce que nous ne pourrions plus nous entendre. Ces hommes donc furent bien surpris; car quand l'un disoit, donnez-moi une pierre, l'autre qui ne l'entendoit pas, lui apportoit de l'eau ou du bois. Il fallut donc laisser la Tour qui étoit déjà bien avancée : on la nomma *Babel*, qui veut dire confusion, & chacun pensa à s'en aller de son côté. Les enfans de Cham, & de Chanaam son fils, furent du côté de l'Orient; ceux de Japhet allerent demeurer à l'Occident, & ceux de Sem habiterent dans le Païs d'Assur.

Vous devinez bien, Madame, que les en-

fans, qui font naturellement curieux, demandent à leur maîtreffe, ce que c'eft que tous ces Pays qu'elle leur nomme ; la maîtreffe en eft enchantée, prend uneCarte, & en fatisfaifant leur curiofité, leur donne une petite idée de la Géographie.

Mais, ma Bonne, lui dit Lady Spirituelle, avant que d'aller plus loin, voudriez-vous m'expliquer, pourquoi dans la fable que vous nous faites apprendre tous les jours, il y a plufieurs chofes qui reffemblent à l'Hiftoire Sainte? Par exemple, l'âge d'or, le déluge, l'entreprife des Géans, &c.

LADY-MARY.

Qu'eft-ce que ces Géans, ma Bonne ?

MADEMOISELLE BONNE.

Vous êtes encore trop petite pour apprendre cela.

MISS MOLLY.

Ah ! ma Bonne, je ferai bien fage ; dites-moi cela, je vous prie ; je vous écouterai bien.

MADEMOISELLE BONNE.

Je vous gâte, je penfe, car je fais tout ce que vous voulez. Ecoutez-donc bien.

Après le déluge, les hommes ne favoient pas encore écrire ; ainfi il n'y avoit point de livres.

LADY CHARLOTTE.

Comment-donc avons-nous pu favoir l'Hiftoire d'Adam, puifqu'on ne l'a pas écrite ?

MADEMOISELLE BONNE.

Adam conta cette hiftoire à fes enfans ; fes enfans

enfans l'apprirent à Noé. Quand il fut sorti de l'Arche, Noë le dit à ses fils; & il leur recommanda de l'apprendre aussi à leurs enfans. Sem qui étoit très-soumis a son pere, lui obéit; & jamais ses enfans ne l'oublierent; mais Cham & Japhet n'y penserent pas beaucoup: ils en parloient quelquefois, mais par maniere d'acquit. Les quatre fils de Japhet vinrent demeurer dans un Païs qu'on appelloit la Grece; & on les nomma Grecs: or les Grecs aimoient beaucoup les fables & les contes; & ils en composoient sur tout ce qui arrivoit. Au lieu de rapporter les histoires comme leurs peres les leur avoient apprises, ils en firent des fables; & voici celle qu'ils imaginerent à l'occasion de la Tour de Babel. Mais avant de vous dire cette fable, il faut que je vous apprenne que ces Grecs étoient des méchans, qui au lieu d'adorer le bon Dieu, adoroient les hommes, & avoient une religion extravagante. Il y avoit eu plusieurs Rois nommés Jupiter; ils firent un Dieu de ces Rois; & toutes les bonnes & mauvaises actions que ces hommes nommés Jupiter, avoient faites, ils disoient qu'elles étoient faites par une seule personne, qui étoit Jupiter, Roi du Ciel.

Ils disoient encore que les Géans étoient de grands hommes, grands comme cette maison, & qu'ils eurent envie de chasser Jupiter du Ciel: mais comme ils n'avoient pas une échelle assez grande pour y monter, ils prirent les plus grandes montagnes, & les mettant les unes sur les autres, ils en firent une échelle. Ils étoient bien près d'y atteindre; mais Jupiter les tua à coups de tonnerre; & ceux qui ne furent pas tués, il mit sur leurs corps ces grosses montagnes

qu'ils avoient apportées. Vous comprenez bien, mes enfans, que cette fable n'eſt pas vraie.

LADY-MARY.

A merveille, ma Bonne ; ces montagnes, cela veut dire les pierres dont les enfans de Noé faiſoient une Tour ; & ce tonnerre, cela veut montrer comment Dieu les punit, en leur faiſant oublier leur langage».

Vous voyez, Madame, de quelle façon l'Auteur ſait conduire inſenſiblement ſes éleves d'objets en objets; mais en éclairant leur eſprit, il eſt néceſſaire de former leur cœur ; & c'eſt pour y parvenir, que notre habile Gouvernante couronne preſque toujours ſes leçons, par des réflexions morales tirées du ſujet même.

Votre camarade, dit-elle à Lady Charlotte, vient de vous raconter la mort d'Abel, & le crime de Caïn ſon frere : n'avez-vous rien penſé en écoutant cette hiſtoire ?

LADY-CHARLOTTE

J'ai penſé quelque choſe, ma Bonne ; mais je n'oſe le dire ; cela eſt trop vilain.

MADEMOISELLE BONNE.

Allons, ma chere, une jeune perſonne qui a le courage d'avouer ſes défauts, eſt toute prête à ſe corriger.

LADY-CHARLOTTE.

Eh bien donc, je vais vous le dire : je ſuis jalouſe comme Caïn, contre ma ſœur aînée ; Papa & Maman l'aiment mieux que moi ; &

cela me met si fort en colere quelquefois, que je la tuerois, si je pouvois.

Mademoiselle Bonne.

Mais, ma chere, n'est-ce pas votre faute, si l'on aime votre sœur plus que vous ? Dites-moi, si vous étiez une maman, & que vous eussiez deux filles, l'une qui seroit douce, honnête, obéissante, appliquée avec ses maîtres; & l'autre entêtée, méchante, impertinente avec tout le monde, laquelle aimeriez-vous davantage ?

Lady-Charlotte.

J'aimerois mieux la premiere.

Mademoiselle Bonne.

Il ne faut donc pas être fâchée, contre votre papa & votre maman, s'ils aiment mieux votre sœur que vous : devenez aussi bonne qu'elle, je suis sûre qu'ils vous aimeront à la folie.

Un défaut ordinaire des enfans, est de rapporter indiscretement ce qu'ils ont vû & entendu. Pour leur en faire sentir les conséquences, Madame de Beaumont leur raconte l'histoire de *Joliette*.

C'étoit un enfant gâté, que les Fées, à sa naissance, avoient pris sous leur protection. L'une promit à la mere, qu'elle seroit belle comme un Ange; l'autre, qu'elle danseroit à ravir; une troisieme, qu'elle ne seroit jamais malade; une quatrieme, qu'elle auroit beaucoup d'esprit. Mais la Reine de ces Fées, qui prévoyoit le mauvais usage que Joliette feroit de ses dons, prononça qu'elle seroit muette jusqu'à l'âge de vingt ans.

Malgré cela, Jolietre devint un petit espion, se faisoir enrendre par gestes, & rendoit compre à sa mere, de tout ce qui se passoir sous ses yeux. Mais comme elle n'avoit pas roujours assez de mémoire pour retenir tout ce que l'on disoit, elle faisoit dire aux uns ce que les autres avoient dit : & il n'y avoit pas de semaines, qu'il n'y eût vingt tracasseries dans la Ville ; quand on venoit à examiner ce qui causoit ces bruits, on découvroit que cela provenoit des rapporrs de Jolierre : elle brouilla sa mere avec toutes ses amies, & fit battre rrois ou quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour où elle eut vingt ans: elle attendoit ce jour avec nne grande imparience, pour parler rout à son aise : il vint enfin ; & la Reine des Fées se présentanr devant elle, lui dit : » Joliette, avant que de vous rendre l'usage de la » parole, dont certainement vous abuserez, je » vais vous faire voir rous les maux que vous » avez causés par vos rapporrs ». En même-rems, elle lui présenta un miroir ; & elle y vit un homme, suivi de trois enfans qui demandoient l'aumône avec leur pere.

» Je ne connois pas cet homme là, dit Jo- » liette, qui parloir pour la premiere fois ; quel » mal lui ai-je fait? Cer homme éroit un riche » Marchand, lui répondit la Fée : il avoit dans » son Magazin beaucoup de marchandises ; mais » il manquoir d'argenr comprant. Cer homme » vint emprunter une somme à votre pere, pour » payer une lerrre de Change : vous écoutiez à » la porte du cabinet ; & vous fîtes connoître » la siruation de ce Marchand à plusieurs per- » sonnes à qui il devoit de l'argent : cela lui fit » perdre son crédit ; tout le monde voulut être

» payé; & la Justice s'étant mêlée de cette affaire, » le pauvre homme & ses enfans sont réduits » à l'aumône depuis neuf ans. Ah mon Dieu, » Madame, dit Joliette, je suis au désespoir » d'avoir commis ce crime; mais je suis riche; je » veux réparer le mal que j'ai occasionné, en ren- » dant à cet homme le bien que je lui ai fait » perdre par mon imprudence ».

Après cela, Joliette vit une belle femme, dans une chambre, dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer : elle étoit couchée sur de la paille, ayant une cruche d'eau, & un morceau de pain à côté d'elle : ses grands cheveux noirs tomboient sur ses épaules; & son visage etoit baigné de ses larmes. » Ah mon Dieu, dit Jo- » liette, je connois cette dame : son mari l'a » menée en France depuis deux ans; & il a » écrit qu'elle étoit morte. Seroit-il bien possi- » ble que je fusse la cause de l'affreuse situation » où je la vois? Oui, Joliette, reprit la Fée; » mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que » vous êtes encore la cause de la mort d'un hom- » me que le mari de cette femme a tué. Vous » souvenez-vous qu'un soir, étant dans un jar- » din sur un banc, vous fîtes semblant de dor- » mir pour entendre ce que disoient ces deux » personnes. Vous comprîtes par leurs discours, » qu'ils s'aimoient; & vous le fîtes savoir à toute » la Ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du » mari de cette dame, qui est un homme fort » jaloux. Il tua ce cavalier, & a mené son épou- » se en France : il l'a fait passer pour morte, » afin de pouvoir la tourmenter plus long-tems; » cependant cette pauvre femme étoit innocente. » Le Gentilhomme lui parloit de l'amour qu'il

» avoit pour une de ses cousines qu'il vouloit
» épouser ; mais comme ils parloient bas, vous
» n'avez entendu que la moitié de leur conver-
» sation, que vous avez écrite ; & cela a causé
» ces horribles malheurs.

» Ah! s'écria Joliette, je suis une malheu-
» reuse ; je ne mérite pas de voir le jour. Atten-
» dez à vous condamner, que vous ayez connu
» tous vos crimes, lui dit la Fée. Regardez cet
» homme couché dans un cachot, chargé de
» chaînes. Vous avez découvert une conversa-
» tion fort innocente que tenoit cet homme ;
» & comme vous ne l'aviez écoutée qu'à moitié,
» vous avez cru entendre qu'il étoit d'intelli-
» gence avec les ennemis du Roi. Un jeune
» étourdi, fort méchant, une femme aussi
» babillarde que vous, qui n'aimoient pas
» ce pauvre homme qui est prisonnier, ont ré-
» pété & augmenté ce que vous leur aviez
» fait entendre de lui ; ils l'ont fait mettre
» dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour
» assommer le Rapporteur à coups de bâton, &
» vous traiter comme la derniere des femmes,
» si jamais il vous rencontre ».

Après cela, la Fée montra à Joliette quantité de domestiques manquant de pain, des maris séparés de leurs femmes, des enfans déshérités par leurs peres, & tout cela à cause de ses rapports. Joliette étoit inconsolable & promit de se corriger.

» Vous êtes trop vieille pour vous corriger,
» lui dit la Fée : des défauts qu'on a nourris
» jusqu'à vingt ans, ne se corrigent pas quand on
» veut. Je ne sais qu'un remede à ce mal, c'est
» d'être aveugle, sourde & muette pendant dix

» ans, & de paſſer tout ce tems à réfléchir ſur
» les malheurs que vous avez cauſés ».

Joliette n'eut pas le courage de conſentir à un remede qui lui paroiſſoit ſi terrible : elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir ſilentieuſe ; mais la Fée lui tourna le dos ſans vouloir l'écouter ; car elle ſavoit bien que ſi elle avoit eu une vraie envie de ſe corriger, elle en auroit pris les moyens.

Joliette ne changea point, & finit par être la cauſe de la mort de ſon mari, qui fut obligé de ſe battre pour des propos qu'elle avoit tenus : cette mort la mit au déſeſpoir ; & elle ſe tua elle-même, ne pouvant ſurvivre à ſa douleur.

Lorſque vous vous trouvez dans une compagnie, ajoute Madame de Beaumont en finiſſant ce conte, devenez ſourde, aveugle & muette. Quand on parle mal du prochain, devenez ſourde ; c'eſt-à-dire, n'écoutez pas ces mauvais diſcours. Si vous ne pouvez vous empêcher de les entendre, ſoyez muette au ſortir de cette compagnie ; c'eſt-à-dire, ne répétez jamais ce que vous avez entendu.

Un défaut que l'on peut reprocher à juſte titre à Madame le Prince de Beaumont, c'eſt d'avoir pris ſes hiſtoires & ſes contes dans divers Auteurs qu'elle ne nomme pas, & de les donner comme venant d'elle, à la faveur de quelques légers changemens qu'elle fait dans le ſtile. Tel eſt, par exemple, la *Belle* & la *Bête*, Conte de Madame de Villeneuve, dont je vous entretenois il y a peu de jours. Madame de Beaumont n'a fait que l'abréger, & changer les expreſſions ; le fond eſt le même ; & ſans pouvoir dire d'où elle a tiré toutes ſes autres hiſtoires, il y a

à penser, qu'il en est très-peu qui lui appartiennent. L'objet moral de celle-ci, est d'insinuer que l'on ne doit pas s'embarrasser d'être laide; mais qu'il faut faire ensorte d'être si bonne, qu'on puisse oublier la laideur en faveur de l'excellence de notre cœur.

L'humanité, le pardon des injures, la douceur envers les domestiques, la charité envers les pauvres, presque toutes les vertus enfin passent en revue dans l'Ouvrage de Madame de Beaumont; & je ne finirois pas si je vous citois tous les Dialogues dont ce Magazin est rempli. Vous applaudirez surtout au trait d'humanité que raconte Lady Spirituelle. » Maman, dit-elle, dans » le tems qu'elle étoit à Paris, a connu une » dame qui a une fille qu'on appelle Mademoi- » selle Julie. Elle n'a jamais fait de mal à per- » sonne, pas même aux bêtes; & elle est fâ- » chée quand elle voit tuer une mouche. Un » jour que Mademoiselle Julie se promenoit, » elle vit un pauvre chien que des petits gar- » çons trainoient avec une corde pour le jetter » dans la riviere. Ce pauvre chien étoit fort laid, » & tout crotté: Julie en eut pitié, & dit à ces » petits garçons; je vous donnerai un escalin, » si vous voulez me donner ce chien: sa Femme- » de chambre lui dit: que voulez-vous faire de » ce chien? Il est vilain: cela est vrai, dit Julie; » mais il est malheureux; si je l'abandonne, » personne n'en aura pitié. Elle fit laver ce » chien, & le mit dans son carosse. Tout le » monde se mocqua d'elle, quand elle revint à » la maison; mais cela ne l'a pas empêchée de » garder cette pauvre bête depuis trois ans. Il » y a huit jours qu'elle étoit couchée & qu'elle

» commençoit à s'endormir, lorſque ſon chien
» a ſauté ſur ſon lit, & s'eſt mis à la tirer par ſa
» manche; il abboyoit ſi fort, qu'elle s'eſt éveillée;
» & comme elle avoit une lampe dans ſa cham-
» bre, elle a vu ſon chien qui abboyoit en re-
» gardant ſous le lit. Julie ayant peur, courut
» ouvrir ſa porte, & appella ſes domeſtiques,
» qui par bonheur n'étoient pas encore couchés:
» ils vinrent à ſa chambre, & trouverent un
» voleur caché ſous le lit, avec un poignard;
» ce voleur confeſſa qu'il auroit tué la demoiſelle
» pendant la nuit, pour prendre ſes diamans.

MADEMOISELLE BONNE.

Il eſt certain que la pitié, même pour les animaux, eſt la marque d'un cœur généreux. J'aime beaucoup cette penſée de votre demoiſelle Julie : *ce chien n'eſt pas beau ; mais il eſt malheureux.*

Madame de Beaumont traite à fond les devoirs des maîtres envers les domeſtiques, & couronne ſes réflexions par un conte ſur le pardon des offenſes, puiſé dans la Piéce de M. de Marivaux, intitulée l'*Iſle des Eſclaves* : c'eſt la même intrigue, le même nœud, le même dénoûment. J'aurois déſiré que Madame le Prince de Beaumont eût nommé tous les Auteurs qui lui ont ainſi fourni ſes matériaux ; c'eût été une inſtruction de plus pour ſes lecteurs ; & cet aveu n'auroit pu que lui faire honneur. C'étoit un tribut de reconnoiſſance, qu'elle devoit à ces écrivains.

» Il y avoit, dit Lady Senſée, un homme
» nommé *Lycurgue*, qui donna des loix à une

» Ville appellée *Sparte*. Ces loix n'étoient pas
» du goût d'un jeune homme qui n'aimoit pas
» *Lycurgue*; & ce jeune homme donna un coup
» de bâton au Législateur & lui creva l'œil. Le
» peuple de *Sparte* dit à *Lycurgue*, prenez ce
» méchant garçon pour le punir selon votre
» fantaisie. Je le veux bien, dit Lycurgue ; & je
» le punirai d'une maniere qui étonnera tout
» le monde. Il prit donc ce jeune homme, le
» mena dans sa maison, & le traita comme
» s'il eût été son fils. Tous les jours il lui di-
» soit qu'il y avoit beaucoup de plaisir à pardon-
» ner, à être doux & honnête. Ce jeune hom-
» me fut si touché de la bonté de Lycurgue,
» qu'il résolut de devenir aussi bon que lui, si
» cela étoit possible ; & véritablement tout le
» peuple fut étonné de la vengeance que Ly-
» curgue en avoit pris. Mais le jeune homme dit
» au peuple : il m'a puni plus sévérement que
» vous ne pensez. S'il m'avoit fait mourir, je
» n'aurois souffert qu'un moment ; au lieu que
» je souffrirai toute ma vie, du regret de lui
» avoir crevé l'œil ». Vous tirerez, Madame, de
cette histoire toutes les conséquences ; & vous
ferez toutes les réflexions qu'elle doit faire
naître naturellement.

Je suis, &c.



LETTRE XXIV.

De toutes les années de la vie, dit Madame de Beaumont, les plus dangereuses commencent à quatorze & quinze ans. C'est à cet âge, qu'une jeune personne entre dans le monde, & qu'elle prend, pour ainsi-dire, une nouvelle maniere d'exister. Toutes ses passions, contraintes dans l'enfance, cherchent alors à se développer, à s'autoriser par l'exemple des nouveaux personnages avec lesquels elle commence à figurer. En lui supposant la meilleure éducation, il est à craindre que les impressions n'en soient effacées, par celles que font les maximes dangereuses & corrompues qu'elle entend alors. Que ne doit-on pas craindre pour celle qui n'apporte dans ce païs, si nouveau pour elle, que des passions indomptées ou flattées, une ignorance totale, des préjugés puériles, pour ne rien dire de pis? Magazin des Adolescentes.

Il faut penser à former, dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne, une épouse aimable, une mere tendre, une Econome attentive, un membre de la société, qui puisse en augmenter l'utilité & l'agrément.

Mais ce ne sont pas seulement les premieres années de l'adolescence, qui ont besoin de secours & de leçons : les dernieres décident ordinairement du reste de la vie; puisque c'est en ce tems, qu'une jeune personne choisit un état. On doit essayer de lui ouvrir les yeux sur les inconvéniens, les dangers, & les avantages d'un engagement qu'il n'est plus possible de chan-

ger pour un autre : enfin on doit offrir aux jeunes filles des préservatifs contre le désir immodéré de plaire, qui se couvre du prétexte de la nécessité de se procurer un établissement.

Tel est, Madame, le plan du *Magazin des Adolescentes*, qui sert de suite au *Magazin des Enfans*, & dans lequel Madame de Beaumont continue ses leçons d'Histoire & de Géographie, interrompues par des dialogues, proportionnés à la raison des éleves, pour lesquelles il sont faits. Il faut, dit-elle d'abord, que les plaisirs que vous recherchez, ne soient point mauvais en eux-mêmes; qu'ils ne soient point dangereux pour vous en particulier; qu'ils ne nuisent point à vos devoirs essentiels; que vous vous y prêtiez sans vous y livrer; c'est-à-dire, qu'il ne faut point vous y abandonner si absolument, que votre cœur en soit possédé. Il faut purifier votre intention, en cherchant à vous amuser : c'est-à-dire encore, ne chercher qu'à vous délasser de vos devoirs & de vos occupations journalieres, pour les reprendre ensuite avec plus de vivacité. Je vais vous donner une regle, pour connoître si vos amusemens sont innocens. Avant de les prendre, voyez si vous aurez la hardiesse de dire : mon Dieu, c'est pour l'amour de vous, que je vais prendre ce divertissement.

LADY LOUISE.

Mais qu'est-ce que cela fait à Dieu, que je m'amuse, ou non ?

MADEMOISELLE BONNE.

Dieu en unissant votre ame à votre corps,

a chargé la premiere du ſoin de ce dernier. C'eſt donc obéir à Dieu, le glorifier par votre ſoumiſſion à ſes ordres, que d'avoir un ſoin raiſonnable de votre corps. Le nourrir modérément, veiller à la conſervation de ſa ſanté, le délaſſer par des récréations honnêtes, toutes ces choſes ſont pour vous des devoirs, auxquels vous ne pourriez manquer ſans pécher : puiſque Dieu vous commande ces choſes, vous faites une bonne action en les exécutant; & vous pouvez lui offrir votre obéiſſance. Mais remarquez que pour oſer le faire, il faut que vous vous en teniez préciſément à ce qu'il vous a commandé. Par exemple, une perſonne qui mangeroit avec excès, auroit mauvaiſe grace de dire : mon Dieu, c'eſt pour vous obéir que je mange ainſi ! Sa conſcience lui diroit tout de ſuite : as tu bien l'audace de croire obéir à Dieu, en ſacrifiant ta ſanté qu'il t'a obligée de conſerver? En obſervant les choſes que je viens de vous preſcrire, vous pouvez vous amuſer autant que vous le jugerez à propos.

LADY LOUISE.

Voici quels ſont les plaiſirs que je prends ordinairement : les ſpectacles, c'eſt-à-dire l'Opéra & la Comédie; le Bal, le Jeu, les Aſſemblées, les promenades, & quelquefois un peu de lecture : j'ai beau examiner toutes ces choſes, je ne les trouve pas mauvaiſes en elles-mêmes.

MADEMOISELLE BONNE.

Qu'en penſez-vous, Lady Lucie?

LADY LUCIE.

Je trouve qu'à la Comédie, on dit bien des

sottises ; il est vrai qu'il n'y en a pas dans les Tragédies ; mais dans les meilleures, il y a des sentimens bien opposés au Christianisme. On y approuve la vengeance ; on y loue l'ambition : en un mot, ma Bonne, il me semble qu'au sortir de la plus belle Tragédie, je trouve mon cœur vuide des choses de Dieu, & plein des choses du monde, auxquelles j'ai renoncé dans mon Baptême ; & puis au commencement de la plus pure Tragédie, il y a un Episode, qui quelquefois ne l'est gueres ; & à la fin une petite Piéce, qui ordinairement est infâme.

MADEMOISELLE BONNE.

Si Lady Lucie dit la vérité, Mesdames, il faut conclure que la Comédie, telle qu'on la joue aujourd'hui, est mauvaise ; & que la Tragédie est tout au moins dangereuse. Je dis la Comédie telle qu'on la joue aujourd'hui. S'il plaisoit à Messieurs les Auteurs de faire de bonnes Comédies, ce seroit une excellente école pour les jeunes gens. Nous avons en françois plusieurs Piéces très-bonnes pour former les mœurs ; & on peut en conscience aller à celles-là ; mais je soutiens qu'une personne qui aime son salut, ne doit point aller aux autres. J'ai vu l'autre jour une compagnie de jeunes Dames qui alloient voir jouer Amphitrion ; Eh bien, cette Piéce est infâme ; & je ne conçois pas comment des femmes ont la hardiesse de s'y trouver.

MISS ZINA.

Nous sommes quelquefois maîtresses de faire là-dessus ce que nous jugeons à propos ; mais

aussi cela ne dépend pas toujours de nous. Si ma mere veut me mener au spectacle qu'elle aime, irai-je lui faire un sermon ? lui dire qu'elle a tort d'y aller, & que je ne veux pas l'y accompagner ? Si une femme a un mari qui exige qu'elle aille à la Comédie un tel jour, parce qu'il a arrangé une partie pour cela, fera-t'elle changer la partie, ou se brouillera-t'elle avec son mari, en refusant d'y aller ?

MADEMOISELLE BONNE.

Eh mon Dieu ! Mesdames, ce n'est gueres pour de pareils sujets que les femmes se brouillent avec leurs maris ; c'est bien plutôt tout le contraire. Les meres les moins chrétiennes ne sont pas fâchées que leurs filles le soient, & même beaucoup ; ce n'est que pour leur faire plaisir, qu'elles les menent au spectacle. Une femme raisonnable trouve le moyen de faire faire à son mari ce qu'elle veut ; mais enfin je suppose qu'il exige absolument qu'elle le suive dans des parties de plaisir dangereuses, (car si elles étoient absolument mauvaises, il faudroit désobéir) au lieu d'y aller avec plaisir, une fille, une femme chrétienne, ne s'y trouveroit qu'en tremblant : elle auroit soin de se prémunir avant d'y aller, par la priere, les bonnes réflexions ; & Dieu qui connoit le cœur, lui donneroit des graces fortes & puissantes, pour résister aux dangers auxquels elle n'auroit pas cherché à s'exposer.

LADY LOUISE.

Cela est bien terrible, qu'il faille renoncer à presque toutes les Comédies, par la faute de

ceux qui arrangent le ſpectacle; j'ai preſqu'envie de faire une ligue avec le plus grand nombre des Dames que je pourrai trouver, & de ſignifier toutes enſemble à M. Garrick, que pas une de nous ne ſe trouvera à ſon ſpectacle, à moins qu'au lieu d'une farce, il ne joigne à la fin de ſes belles Tragédies, une petite Piéce qui n'ait rien que d'innocent. Depuis quelque tems il y joint une Pantomime, où l'on ne dit point de ſottiſes, à la vérité; mais en récompenſe le ſujet en eſt mauvais, & les geſtes aſſortis au ſujet.

Et le Bal, ma Bonne, eſt-il auſſi mauvais par lui-même? Pour moi, je le regarde comme un bon exercice pour la ſanté.

MADEMOISELLE BONNE.

Je condamne le bal; mais je vous permettrai la danſe tant que vous voudrez; je m'offre même à vous faire danſer, chaque ſemaine, une journée entiere, pourvu que ce ſoit entre vous, & qu'il n'y ait point de Meſſieurs.

LADY LOUISE.

On s'ennuieroit, ma Bonne, ſi on n'étoit que des Dames; on a l'habitude de danſer avec des hommes.

MADEMOISELLE BONNE.

Vous oubliez, Madame, que le bal, ſelon vous, n'eſt qu'un exercice néceſſaire à la ſanté? Avouez que la ſanté n'eſt qu'un prétexte; & apprenez que malgré tout le mal que je vous ai dit des ſpectacles, j'aimerois encore mieux vous voir aller à quatre Comédies qu'à un Bal.

Ecoutez,

Ecoutez, Mesdames, & parlons franchement: nous naissons toutes foibles & portées au mal. Celles qui ne conviendront pas de cette vérité, seront celles, qui n'ayant jamais rentré dans leur propre cœur, en ignorent les penchans; mais parce qu'elles ne les y ont pas vus, ces mauvais penchans n'y sont pas moins, & font que nous portons au mal une disposition prochaine, qui n'a pas besoin d'être aidée. Parmi les penchans corrompus qui dominent dans notre cœur, celui de plaire est sans doute le plus violent. C'est lui qui produit chez les femmes, l'amour de la parure, la jalousie, la vanité, & quelquefois, parmi toutes ces mauvaises productions, l'émulation & la correction des défauts grossiers. Or le lieu où ce desir de plaire prend une nouvelle force, c'est le bal. On n'y va que pour cela, si on s'examine à fond. Et quel mal y a-t'il, me direz-vous, à chercher à plaire? la femme la plus sage peut ambitionner cet avantage, pourvu que personne ne lui plaise à elle. Je vous passerai cela, quoiqu'il s'en faille bien qu'il soit vrai. Croyez-vous de bonne foi, Mesdames, que parmi ce grand nombre d'hommes, auxquels vous tâcherez de plaire, il ne s'en trouvera pas quelques-uns qui vous plairont à leur tour? Ce n'est pas encore un crime, me direz-vous; nous sommes dans l'âge de nous établir; & il faut bien, pour nous marier, que quelqu'un nous plaise.

A la bonne heure, Mesdames; & c'est par cette raison, que s'il étoit en mon pouvoir, vous n'iriez jamais au bal.

LADY LOUISE.

Je n'entends pas bien cette raison, ma Bonne;

vous convenez que pour nous marier nous avons besoin de trouver quelqu'un qui nous plaise : Avouez donc aussi, que c'est au bal que l'on se connoît le mieux, parce que l'on s'y contraint le moins ; & que c'est là fort souvent, que se font les connoissances qui aboutissent au mariage. . . . .

. . . .

MISS ZINA.

Je vous avoue, ma Bonne, que le bal ne me paroît pas opposé au Christianisme.

LADY LUCIE.

Pour moi, je le trouve opposé à la raison : je passe une nuit au bal ; & pendant tout ce tems, mon esprit est dans mes yeux & dans mes jambes ; je n'en fais aucun usage ; je ne suis qu'un automate regardant & dansant. Voilà donc une nuit perdue pour ma raison. Le jour qui précéde le bal, n'a pas été mieux employé. Je n'ai été occupée que de mes habits. Si j'examine le tems qui suit le bal, c'est encore pire. Je reviens à la maison si fatiguée, qu'il n'est pas question de priere avant de me coucher ; si je veux la faire, ou je m'endors, ou je ne suis occupée que de ce que j'ai vu. Je perds toute la matinée à dormir ; je me réveille, la tête encore pleine du spectacle de la nuit ; ma priere du matin s'en sent aussi-bien que tous mes autres exercices ; & je suis deux ou trois jours avant de me remettre. Ce n'est pas tout : si je m'accoutume à aimer le bal, lorsque je serai ma maîtresse, j'aurai un violent desir d'y aller le plus souvent que je pour-

tai. Si je céde à ce desir, voilà la moitié de ma vie perdue pour ma raison; je m'échauffe le sang; je détruis ma santé en changeant les heures du sommeil. Pendant que je dors, mes enfans, si j'en ai, mes domestiques ont la bride sur le col; je ne puis veiller au bon ordre de ma maison. Il faut l'abandonner à une femme-de-charge; & je deviens coupable de toutes les fautes qui se commettent chez moi. . . . .

MADEMOISELLE BONNE.

Je n'ai presque rien à ajouter à ce que Mademoiselle vient de dire; ce qui me reste à dire, est pourtant de la derniere importance. Les hommes au bal se permettent des discours qu'ils n'oseroient tenir autre part : c'est un lieu de plaisir, de liberté. Un homme avec lequel vous avez dansé, vous regarde comme une connoissance, quoiqu'il ne vous ait jamais vue. Sa charge est de vous entretenir, quand fatiguée de la danse, vous voulez vous reposer. Et de quoi vous parlera-t'il ? de vos charmes, du bonheur qu'il a eu de danser avec vous, de la bonne grace avec laquelle vous vous acquittez de cet exercice : la belle conversation ! Celle-là est pourtant fort modeste. Le tumulte du bal qui ne vous permet pas de rester à côté de vos meres, vous expose à quelque chose de pis; il arrivera même que votre imagination échauffée par l'action de la danse, ne vous permettra pas de vous appercevoir sur le champ, de l'indécence des discours qu'on vous y tiendra. Ne vous flattez pas, Mesdames; une jeune personne perd une partie de sa décente timidité dans un bal. Elle donne la main à un

homme; elle saute & figure avec lui; pour danser du bel air, il faut qu'elle le regarde en face; qu'elle minaude en lui donnant la main. Elle ne peut s'offenser, s'il la regarde fixement, & de la maniere la plus hardie, &c.

Le jeu fait le sujet d'un autre dialogue. Quand on joue, dit Madame de Beaumont, c'est par l'espoir de gagner, ou seulement par complaisance pour autrui : si c'est par le premier motif, il y a de la barbarie, puisqu'on se propose de s'amuser de la douleur des autres, & non-seulement de leur douleur, mais encore de leur mauvaise situation.

Cette femme que vous venez de dépouiller avec tant de satisfaction, avoit peut-être besoin de l'argent qu'elle vient de perdre, pour payer de malheureux ouvriers qui attendent après cette somme pour vivre. Vous la mettez hors d'état de se procurer mille petites commodités, dont la privation lui causera beaucoup de chagrin. Vous lui enlevez un superflu qu'elle doit aux pauvres. Vous serez cause qu'elle jouera le lendemain pour rattraper, s'il est possible, l'argent qu'elle a perdu; & peut être qu'elle perdra davantage; qu'elle sera obligée de mettre ses bijoux en gage, ou de les vendre; ce qui la brouillera avec son mari, ou, ce qui est encore pis, elle écoutera un Amant généreux, qui lui offrira de l'argent pour dégager ses bijoux, & cacher ses pertes à son mari. Voilà à quoi vous exposez celle à qui vous gagnez un argent considérable.

LADY LOUISE.

Ce n'est pas ma faute; je ne me soucie pas de

ſon argent ; je ne joue que par complaiſance. Ne pourroit-on pas répondre cela, ma Bonne ?

MADEMOISELLE BONNE.

Non, ma chere ; il eſt fort mal de profiter du foible d'une perſonne, pour la dépouiller ; il y a là-dedans une vraie baſſeſſe. Vous ne vous ſouciez pas, dites-vous, de ſon argent, & vous ne jouez que par complaiſance, car naturellement le jeu vous ennuie. Mais ſi cette perſonne vous prioit de lui prêter un couteau pour ſe couper la gorge, vous croiriez-vous obligée de le lui donner ?

Je finis, cette lettre, Madame, par un conte, dans lequel vous verrez les funeſtes effets que produiſent le menſonge & l'imprudence. L'expérience nous corrige ſouvent de ce dernier défaut ; mais le menſonge eſt une habitude plus dangereuſe, & dont on ne ſe défait preſque jamais, lorſqu'on s'y eſt accoutumé.

Deux jeunes filles furent élevées enſemble dans la même école. Elles ſe nommoient Charlotte & Marie ; leurs qualités perſonnelles étoient aſſez égales ; & elles étoient du même rang ; mais comme Charlotte étoit fille unique, ſa fortune étoit bien plus conſidérable que celle de ſa compagne. Quand elles furent ſorties de l'école, elles continuerent à être amies, & ne paſſoient point de jours, ſans ſe voir.

Il y avoit peu de tems que Charlotte étoit retournée dans la maiſon paternelle, lorſqu'elle fut recherchée par un Capitaine, nommé Fréeman. Il avoit reçu de ſon pere une fortune médiocre, qui, jointe à ſes appointemens, en faiſoit un parti honnête ; mais les grands biens que le pere de Charlotte étoit en état de lui donner,

l'empêcherent d'écouter les propositions de Fréeman ; il le pria de discontinuer ses visites, & déclara à sa fille, qu'elle ne devoit plus penser à lui. Elle pria, pleura, conjura ; tout fut inutile ; & elle vit bien qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre que l'obéissance. Elle s'y détermina, non sans peine ; & la profonde tristesse qu'on remarquoit en elle, fit croire à son pere qu'il étoit à propos de l'éloigner pour quelque tems. Il la conduisit donc chez une de ses tantes, qui demeuroit à cent mille de Londres, & qui vivoit avec sa fille dans un lieu très-solitaire.

Charlotte passa six mois chez sa tante, où elle s'ennuya prodigieusement ; & comme son goût pour Fréeman avoit plutôt été une fantaisie de jeunesse, qu'un goût réel, elle l'oublia bientôt, & se sut mauvais gré d'un attachement qui avoit eu pour elle des suites si tristes. Au bout de six mois, son pere vint la voir, & mena avec lui un jeune homme fort aimable, dont il souhaitoit faire son gendre. Il se nommoit James, & venoit d'hériter du titre de Baronnet, & d'une fortune considérable. Comme il étoit bien fait de sa personne, qu'il avoit des manieres agréables, & qu'il souhaitoit de plaire, il n'eut pas de peine à réussir ; d'autant plus que Charlotte n'avoit rien dans le cœur, qu'elle souhaitoit de revenir en Ville, & qu'elle aimoit son pere qui la pressoit d'accepter ce parti. Sa vanité entra même pour quelque chose dans son obéissance ; le titre de Milady la flattoit ; & toutes ces considérations l'engagerent à épouser James, pour lequel elle avoit de l'estime & un certain goût, qui, sans être de l'amour, étoit suffisant pour lui faire espérer qu'elle vivroit heureuse avec lui ; effectivement

il eut de si bonnes façons pour elle, qu'il gagna son cœur; en sorte qu'elle se félicita d'avoir obéi à son pere.

Fréeman ayant appris que Charlotte étoit mariée, s'apperçut, par la tranquillité avec laquelle il reçut cette nouvelle, qu'il s'étoit guéri de l'espece d'amour qu'elle lui avoit inspiré; & voulant enfin s'établir, il jetta les yeux sur Marie, qu'il avoit vue plusieurs fois chez Charlotte. Sa proposition fut bien reçue; le mariage s'accomplit; & comme Marie étoit fort aimable, il parvint à l'aimer uniquement, sans plus penser à Miss Charlotte.

Cette nouvelle Milady revint en Ville; & Marie ayant sçu son retour, se hâta de lui rendre visite. Elles renouvellerent leur ancienne amitié; & par-là leurs maris eurent occasion de faire connoissance ensemble, & devinrent fort amis; en sorte que ces quatre personnes étoient inséparables. Cette bonne intelligence dura six mois, au bout desquels le démon de la jalousie vint la troubler. James & Marie, sans se communiquer leurs sentimens, en éprouverent de semblables. Il leur paroissoit que l'occasion étoit dangereuse, & qu'il étoit à craindre que l'amour de Fréeman & de Charlotte ne se réveillât, par la commodité qu'ils avoient de se voir tous les jours. Ces soupçons les tourmentoient d'autant plus, qu'ils en connoissoient l'injustice; la conduite de Charlotte & de Fréeman étoit irréprochable, & capable de les rassurer, si la jalousie étoit une maladie qui se pût guérir par la raison. Tout ce que James & Marie purent tirer de la leur, fut de cacher soigneusement leurs pensées, en quoi ils eurent tort.

Le mariage demande une confiance parfaite ; & s'ils l'eussent eue, ils eussent évité les terribles malheurs qu'ils éprouverent.

Un jour James fut obligé d'aller à douze mille de Londres ; & il dit à sa femme, qu'il ne reviendroit que le lendemain. Charlotte alla passer son après-dînée avec son amie qui étoit seule, parce que son mari soupoit en ville ; & elles se mirent toutes deux à jouer au piquet. Le tems s'écoula insensiblement, sans qu'elles s'en apperçussent ; & Fréeman étant rentré à minuit, elles furent surprises d'avoir joué si long-tems. Charlotte pria son amie de lui envoyer chercher une Chaise ; mais celle-ci lui dit : puisque vous êtes toute seule, mangez un morceau avec moi ; il fait jour de bonne heure, nous passerons le reste de la nuit à jaser ; & vous retournerez chez vous demain matin. Charlotte y consentit ; & à cinq heures on envoya un domestique pour lui chercher une chaise ; il fut impossible d'en trouver une ; & le valet amena un carosse de place. Fréeman pensa qu'il ne seroit pas honnête de laisser aller Charlotte toute seule dans un fiacre à une telle heure, & s'offrit à la reconduire. Elle en fit quelques difficultés ; mais Marie qui souffroit dans le fond de l'ame d'une telle proposition, voulant surmonter la jalousie, dit à son mari qu'il avoit raison ; & comme Charlotte disoit qu'elle avoit quelque peine de la laisser seule, Marie l'assura qu'elle mouroit d'envie de dormir, & qu'elle alloit se coucher dans le moment.

Il faisoit la plus belle matinée du monde ; Charlotte dit à son conducteur, que c'étoit un meurtre de s'aller coucher par un si beau tems,

& qu'il y auroit bien du plaisir à s'aller promener dans le Parc ; ce qu'il pouvoit faire sans inquiéter son épouse, qui probablement dormoit d'un profond sommeil. Il y consentit ; mais comme il n'eût pas été convenable d'aller seule au Parc avec lui, elle se fit conduire chez une de ses cousines, qu'elle vouloit prier de les accompagner. Fréeman resta dans le carosse ; & Charlotte monta chez sa cousine qui s'excusa de la suivre, parce que son frere étoit malade, & l'invita à déjeuner avec elle. Elle accepta la partie, & dit à Fréeman qu'elle déjeuneroit dans cette maison.

Fréeman la quitta & résolut de se promener seul, puisque sa femme étoit couchée. Cependant Charlotte qui le croyoit retourné chez lui, après avoir déjeuné avec sa cousine, reprit la fantaisie de la promenade, & alla dans le Parc, où elle fut fort surprise de trouver Fréeman ; ils se promenerent une heure, après quoi Fréeman la conduisit à la porte d'un fameux Caffé, où il y avoit plusieurs chaises, & après l'avoir remise dans cette voiture, il se retira.

Cependant Sir James n'avoit point couché à la campagne comme il l'avoit crû ; & étant rentré fort tard, il fut très surpris de ne point trouver sa femme. Les domestiques lui dirent qu'elle étoit chez son amie; & il ne put s'empêcher de sentir un mouvement jaloux. Il se rassura néanmoins, en pensant que Marie étoit aussi intéressée que lui dans cette affaire, & se mit au lit. Il eut beau faire pour tâcher de provoquer le sommeil ; il étoit quatre heures du matin avant qu'il pût fermer l'œil. S'étant réveillé sur les huit heures, il courut chez Marie, qui n'étoit pas plus

tranquille que lui; & ses soupçons se fortifierent, quand elle lui eut dit que son mari étoit sorti à cinq heures avec Charlotte. Il resta là quelque tems sans savoir à quoi se déterminer ; & pendant cet intervalle, un Médecin des amis de Marie entra. Vous n'êtes point à plaindre d'être veuve, lui dit-il en plaisantant ; vous êtes en fort bonne compagnie ; votre mari n'a pas dû s'ennuyer non plus ; je viens de le rencontrer avec une très-belle dame, à la porte d'un tel Caffé où il l'a remise dans une chaise à porteurs.

Chaque mot que prononçoit cet indiscret, étoit un coup de poignard pour James & Marie ; & comme il vit l'impression que faisoit son discours sur cette derniere, voulant raccommoder ce qu'il venoit de gâter, il ajouta d'un air sérieux, que la dame n'étoit pas assurément une aventuriere, & qu'elle avoit tout l'air d'une honnête femme & d'une femme de qualité. Pour le persuader mieux, il la dépeignit de façon, qu'il n'étoit pas possible de s'y méprendre.

Lorsqu'il fut sorti, James & Marie se regarderent en silence, & alloient peut-être se communiquer leurs peines, lorsque le Capitaine rentra, & dit à James qu'il avoit laissé son épouse chez sa cousine, où elle avoit déjeuné. James sortit pour s'informer de la vérité ; & alors Marie raconta au Capitaine le discours du Médecin. Le Capitaine qui prévit les conséquences de cette affaire, avoua de bonne foi à sa femme comme tout s'étoit passé ; & comme la vérité porte un caractere qu'il n'est pas possible de contrefaire, elle demeura convaincue de l'innocence de son mari & de son amie, & se hâta d'écrire à cette derniere, pour l'avertir de ce qui étoit arrivé ; mais sa lettre vint trop tard.

James avoit appris de sa cousine, que sa femme étoit sortie de fort bonne heure; & il ne doutoit point qu'elle n'eût passé le reste du tems dans une mauvaise maison; il retourna chez lui furieux; mais il se composa, & demanda d'un air tranquille à son épouse, ce qu'elle avoit fait depuis son départ. Charlotte avoit été bien fâchée de ne s'être pas trouvée au logis quand il y étoit revenu. Quoiqu'il n'y eût rien que d'innocent dans sa conduite, elle sentoit qu'elle avoit été imprudente, & qu'il pouvoit l'expliquer plus mal. Elle résolut de déguiser une partie de la vérité, & dit à son époux, que Fréeman l'avoit remise chez sa cousine, d'où elle étoit revenue chez elle. Comme elle n'étoit pas accoutumée à mentir, elle rougit prodigieusement; ce qui confirma son mari dans ses soupçons. Il la quitta brusquement, & alla dans une fameuse taverne, d'où il écrivit à Fréeman qu'il vouloit lui parler. Malheureusement Fréeman reçut ce billet, & se rendit sur l'heure au lieu marqué. James lui dit froidement : il est donc vrai que vous n'avez pas revu mon épouse depuis que vous l'avez laissée chez sa cousine? A quoi bon cette question, lui dit Fréeman; je croyois devoir être cru au premier mot? Non, traître, lui dit James, en mettant l'épée à la main; défends-toi. Fréeman eût bien souhaité alors lui dire la vérité; mais James étoit dans une telle furie, qu'il n'écoutoit rien; & son ami fut obligé de penser à se défendre. Il ne le fit pas avec succès; & ayant reçu un coup mortel, il tomba.

Au bruit qui se faisoit dans cette chambre, les gens de la taverne prirent l'allarme & crierent au secours. Parmi les personnes qui accou-

rurent, il se trouva un Connétable qui fit enfoncer la porte, & s'assûra de la personne de James. Fréeman qui sentoit qu'il étoit près de sa fin, témoigna qu'il avoit quelque chose de particulier à dire à son ami. Tout le monde sortit, aussi-bien que le Connétable qui se tint dehors à la porte de la chambre, pour garder le meurtrier. Alors Fréeman lui raconta tout ce qui s'étoit passé, & lui protesta que sa femme étoit innocente. Un homme mourant s'attire une confiance entiere; & son témoignage n'est point révoqué; ainsi James convaincu de l'innocence de son ami & de son épouse, se trouva dans la plus terrible de toutes les situations; & Fréeman s'apperçut qu'il s'attendrissoit sur son sort. Il lui tendit la main, & lui dit d'une voix foible : » je vous pardonne ma mort, qui est une suite » de mon mensonge. Vivez pour être le Pro» tecteur de mon épouse & de mon fils. Vous » n'avez qu'un moyen de mettre vos jours en » sûreté; sauvez-vous par cette fenêtre ».

James suivit ce conseil & s'échappa; il ne rentra pas même chez lui, & partit tout de suite pour un Port, d'où il pouvoit passer en Hollande. Ce fut de-là qu'il écrivit à son épouse, pour lui reprocher sa dissimulation, & les extrémités dans lesquelles elle l'avoit réduit. Charlotte au désespoir se préparoit à le suivre; mais elle n'en eut pas le tems; car elle apprit qu'il avoit fait naufrage en chemin.

J'ai rapporté cette histoire, quoiqu'elle ne soit pas de Madame de Beaumont, pour faire voir avec quelle liberté, pour ne rien dire de plus, elle s'approprie, sans le dire, l'ouvrage des autres.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

UN troisieme Ouvrage de Madame le Prince de Beaumont, fait pour servir de suite aux deux précédens, présente des *instructions pour les jeunes personnes qui entrent dans le monde & se marient ; leurs devoirs dans ce nouvel état, & leurs obligations envers leurs enfans.* Ces instructions sont distribuées par journées ; & les conversations sont variées. De la morale & de la religion, on passe à l'histoire & aux arts : par exemple, dans la premiere journée, on décrit quelques effets merveilleux de l'électricité ; ensuite on revient à l'Histoire Grecque ou Romaine, ou à des Contes, & des histoires particulieres.

Instructions pour les jeunes personnes.

Vous connoissez, Madame, la *mauvaise mere* qui a fourni à M. Marmontel la matiere d'un conte si touchant ; Madame le Prince se l'est encore approprié, & peut-être même l'a-t-elle gâté, par les changemens & les retranchemens qu'elle y a faits.

A mesure que l'histoire ou la fable, la vérité ou la fiction peuvent être utiles à Madame de Beaumont, elle les appelle à son secours. Ce qu'elle dit de Socrate, tend à prouver, que l'on est maître de corriger le vice des penchans naturels ; & voici comme elle introduit sur la scene ce grand philosophe : » Quand il étoit petit, dit » Madame de Beaumont, il étoit fort méchant, » & devint fort bon, comme vous l'allez voir. » Heureusement pour lui, il avoit beaucoup » d'esprit, & reconnut qu'il étoit menteur, gour-

» mand, pareſſeux, en un mot qu'il avoit tous
» les vices. Il connut auſſi que ces mauvaiſes qua-
» lités le rendroient méptiſable & malheureux ;
» ainſi il réſolut de ſe corriger. Il vit un jour
» ſon pere prendre un grand morceau de mar-
» bre pour faire une ſtatue ; & ſon pere lui dit
» qu'il y avoit un homme caché dans ce bloc,
» qu'il alloit délivrer de priſon à coups de mar-
» teau. Bon, dit le jeune Socrate, je ſuis comme
» le bloc de marbre ; je renferme un homme ;
» mais il faut le faire ſortir. A chaque coup de
» ciſeau que donnoit l'ouvrier, Socrate diſoit,
» il faut frapper ainſi de bons coups ſur mes
» paſſions ; ce qu'il diſoit, il le fit ſi courageuſe-
» ment, que l'homme de marbre & l'honnête
» homme furent achevés en même-tems ; en
» ſorte qu'on n'auroit jamais ſçu qu'il eût eu de
» mauvaiſes inclinations, ſi un habile homme
» ne l'eût connu aux traits de ſon viſage.

» Un des diſciples de Socrate interrogea l'O-
» racle de Delphes, pour ſavoir quel étoit le plus
» ſage de tous les hommes. L'Oracle lui répondit
» que c'étoit Socrate. Le philoſophe fut fort
» étonné de cette réponſe ; car il étoit bien
» éloigné d'avoir une ſi haute opinion de lui-
» même. Socrate réſolut donc de chercher dans
» tous les états de la vie, de quoi confirmer ou
» démentir l'Oracle. Il commença par inviter
» un Officier qui avoit quelque réputation, &
» fit tomber la converſation ſur la guerre. L'Of-
» ficier commença, ſans affectation, par faire ſon
» éloge ; enſuite il critiqua la conduite des Gé-
» néraux ſous leſquels il avoit ſervi, & fit en-
» tendre à Socrate que, s'il eût été à la tête des
» armées, les affaires de la République en euſſent

» mieux été ; enfin, il lui fit entendre que ses » lumieres sur la guerre étoient supérieures à » celles de tous ses concitoyens. Ce philosophe » se rendit ensuite chez un Avocat, qui ne pen- » soit pas plus modestement que l'Officier, sur » son propre compte. Un Marchand, chez le- » quel il fut ensuite, s'efforça de lui persuader » qu'il étoit le premier homme de la Républi- » que dans les choses qui regardent le com- » merce. Enfin, après une longue recherche, So- » crate ne trouva pas un seul homme, qui ne se » crût plus éclairé que tous ceux de sa profession. » L'Oracle a raison, s'écria le philosophe ; je » suis le plus sage de tous les hommes ; car du » moins je sçais clairement que je ne sçais rien, » ou si peu de chose, qu'il y auroit de la folie » à m'en glorifier ».

De cette histoire on passe à une espece d'abrégé de la *Jardiniere de Vincennes*, Ouvrage romanesque de feue Madame de *Villeneuve*, dont je vous parlois derniérement. Madame de Beaumont dit du bien de cette production assez médiocre, mais qui renferme des préceptes d'honnêteté.

Que ce trait de l'Histoire Grecque est instructif & touchant ! Il est cité à propos des promesses que font les jeunes personnes à leur gouvernante, de leur rendre service lorsqu'elles seront dans le monde. Périclès étoit un Athénien qui avoit pour maître un Philosophe nommé Anaxagore. Comme ce maître étoit fort pauvre, Périclès lui donnoit chaque mois une petite somme d'argent pour vivre. Après quelques années, Périclès se trouva à la tête de toutes les affaires ; & ses grandes occupations lui firent oublier son

pauvre Gouverneur, ou, si vous voulez, son maître. Anaxagore fut si touché de cet oubli, qu'il résolut de se laisser mourir de faim; & suivant l'usage de ceux qui choisissoient ce genre de mort, il se coucha contre terre, & s'envelop-pa la tête de son manteau. Périclès, instruit de sa résolution, se transporta chez lui, & le conjura de se conserver pour lui, qui avoit un si grand besoin de ses conseils. Anaxagore levant la tête, lui dit avec douceur: quand on a besoin de la lumiere d'une lampe, il faut avoir soin d'y mettre de l'huile.

Madame le Prince de Beaumont peint avec beaucoup d'énergie, toutes les circonstances de la mort d'une de ses éleves, & en tire des leçons de conduite & de religion pour les autres jeunes personnes qu'elle instruit. Elle suppose une lettre écrite par la mere de la Lady qui vient de mourir, où respirent le sentiment & la vertu. » Je me fis faire, dit cette tendre mere, » un lit à côté du sien (de sa fille) où je me cou-» chai pour la satisfaire. Ella passa la nuit & le » jour suivant dans de grandes souffrances; le » soir du second jour, elle perdit l'usage de la » parole qu'elle recouvra quelques heures après. » Je ne vois plus, me dit-elle: l'Eternité s'ap-» proche. Ah, que je sens d'impatience d'aller » à mon Dieu! Voilà les dernieres paroles qu'elle » a prononcées; mais elle a toujours conservé » la connoissance, & nous serroit la main pour » nous prouver qu'elle entendoit ce que nous » disions. Insensiblement sa respiration s'affoi-» blit; mais une minute avant de rendre le der-» nier soupir, son visage s'est ranimé; elle a » tendu les bras avec effort, & est expirée en

les

» les posant joints sur son lit. Mon premier
» mouvement, le croiriez-vous, n'a point été
» de douleur, mais de respect & d'admiration.
» Je me suis jettée à genoux, les bras élevés
« comme pour suivre mon enfant. Mes yeux
» étoient secs, mon ame tranquille; je la voyois,
» ce me semble, entrer dans le Ciel, voler dans
» le sein de son Dieu, lui demander ma con-
» solation. Heureux moment, que n'avez-vous
» toujours duré ! Revenue de cette espece d'i-
» vresse, je jette de grands cris; j'appelle ma
» fille; elle est déjà froide; mais les horreurs
» de la mort respectent ses traits. Son visage me
» parut éblouissant. Je n'ose prendre la liberté
» de la baiser; j'arrose sa main de mes larmes.
» Enfin, on m'arracha d'auprès de son lit, où je
» crus que je laisserois mon ame; on ne m'a
» pas permis de la revoir ». Le Pathétique de
ce tableau ne vous paroit-il pas, Madame, pui-
sé dans la nature même ? Ces beautés appar-
tiennent entiérement à Madame le Prince de
Beaumont.

L'Auteur, avec beaucoup d'adresse, introduit
une de ses éleves, qui a le cœur déchiré d'une
passion que sa raison condamne. C'est dans le
sein de sa gouvernante, qu'elle vient déposer ses
peines & répandre ses larmes; ce qui forme une
situation aussi instructive que touchante, & ra-
nime la monotonie attachée à la forme du Dia-
logue. Ecoutons cette jeune personne faire l'aveu
de sa foiblesse.

» Vous le voulez, je vais vous satisfaire; ap-
» prêtez-vous à frémir. Premiérement, j'aime
» ou plutôt j'adore un jeune homme que je mé-
» prise souverainement; parce que je sçais qu'il

» n'eſt point honnête homme. Secondement, » quoique mon eſprit ſoit convaincu que je ne » puis être heureuſe avec une perſonne de ce » caractere, mon cœur me dit qu'il faut qu'il » ſoit briſé, ſi je ne l'épouſe pas. Il me ſemble » que s'il devoit me haïr, me battre, me laiſſer » manquer des choſes les plus néceſſaires, tous » cés maux ne me ſeroient rien au prix de le » voir tous les jours. Enfin, ma paſſion eſt mon- » tée à un tel point, que j'ai pris hier l'affreuſe » réſolution de me mettre dans la néceſſité de » l'épouſer, & de forcer mon pere, par un ſen- » timent d'honneur, à contracter ce mariage. » Mon indigne Amant m'a fait promettre de » me trouver demain dans une maiſon qu'il m'a » indiquée, d'où il doit me conduire en Ir- » lande. Quand je vous dis que j'ai pris cette » réſolution, je m'exprime mal. Mon deſſein, » ou plutôt le ſien, me fait tant d'horreur, que » la mort me paroit préférable à une démar- » che ſi honteuſe. Si j'étois moins perſuadée de » l'immortalité de mon ame ! ah, certainement » je me donnerois cette mort ; mais toutes les » fois que cette penſée s'offre à mon eſprit, » elle eſt toujours accompagnée de celle d'une » éternité de ſupplices. Dans ce cruel état, un » mouvement preſqu'involontaire me força hier » à vous écrire ; je m'en ſuis repentie mille fois » depuis ; car enfin vous allez vouloir m'arracher » à ma paſſion ; ſachez qu'il vaudroit autant eſ- » ſayer de m'arracher le cœur, ... Ah, mon » Dieu, que vais-je devenir « !

Madame de Beaumont lui ſuggére les moyens propres à ſe guérir d'une paſſion, qui l'eût à la fois déshonorée & rendue la plus malheureuſe

des femmes. Il se trouve que le séducteur n'est qu'un misérable avanturier, qui fait le rôle de Joueur & de Suborneur. Enfin, la jeune personne ouvre les yeux & recouvre la raison.

Vous serez sans doute bien aise, Madame, de savoir de quelle façon l'Auteur de ces Dialogues parle du mariage à ses éleves. » Remarquez, Mesdames, leur dit-elle, dans les » paroles de la cérémonie, le premier de vos » devoirs. Le Ministre qui vous unira au nom » & par l'ordre de Dieu, comme le Créateur » unit Adam & Eve; ce Ministre, dis-je, imposera à votre époux, la loi de vous aimer, de » vous supporter; mais il n'imposera qu'à vous » seule, la loi d'obéïr. Quand vous prononcerez » le *oui* qui vous mariera, vous consentirez à » vous soumettre à un maître : vous le promettrez à la face de Dieu, à Dieu même, vengeur » du parjure. Quel renversement d'ordre, si » celle qui est faite pour obéïr, vouloir commander! Mais, direz-vous, mon mari peut » être bizarre, capricieux, jaloux; faudra-t'il » que je devienne la victime de ses fantaisies? » Oui, Mesdames, si vous ne pouvez réussir à » l'en corriger par votre douceur; aussi votre » premier soin doit-il être d'étudier ses goûts, » pour y conformer les vôtres. Si vous lui trouvez quelque défaut capital, offrez à Dieu, » pour lui obtenir la grace de s'en corriger, votre patience à le supporter. Si vous aviez le » malheur d'avoir à vous plaindre de votre époux, » d'éprouver du dégoût pour lui, gardez-vous » de laisser rien échapper qui puisse en instruire » le Public : n'en parlez qu'à Dieu, & tout au » plus qu'à une amie éprouvée, dont vous re-

» chercheriez des conseils utiles. Il se trouve
» un grand nombre d'hommes méprisables, qui
» attendent le premier moment du dépit ou du
» mécontentement d'une femme, pour lui of-
» frir des consolations dangereuses ».

» Qui croiroit, dit ailleurs Madame de Beau-
» mont, qu'en étudiant l'Histoire Romaine, on
» pût apprendre à bien gouverner sa famille ?
» Cependant rien de plus vrai, Mesdames. Vo-
» tre famille représente le peuple; votre mari
» & vous, en êtes les Consuls perpétuels. Tout
» se passe en petit dans vos maisons, comme il
» se passoit en grand chez les Romains; par-
» conséquent en étudiant bien l'histoire, vous
» pouvez profiter des bons & des mauvais exem-
» ples, & parvenir à un bon Gouvernement.
» Amusons-nous à compter les fautes que l'exem-
» ple des Romains doit nous apprendre à éviter.

» La premiere est le partage dans les senti-
» mens des supérieurs ; ce qui fait que l'un
» détruit ce que l'autre a établi. Si Publicola
» n'avoit point écouté ses lumieres au préjudice
» de celles de Brutus, le Gouvernement chez
» les Romains eût été stable & durable; on n'y
» auroit point vu des changemens perpétuels :
» or, tout changement à une loi établie est un
» mal, ou tout au moins est sujet à de grands
» inconvéniens. Cela est encore bien pis, quand
» les inférieurs arrachent par force ces change-
» mens à leurs supérieurs. Faites beaucoup d'at-
» tention à ceci, Mesdames. En vous mariant
» vous devez concerter avec vos époux les régles
» qu'il convient le plus d'établir pour le bon or-
» dre de votre famille. Il faut prendre un tems
» suffisant, pour projetter ce réglement; en bien

» péser les avantages & les inconvéniens, pour
» vous y tenir inviolablement attachées, à moins
» que vous ne découvrissiez par la suite, qu'il
» blesse la charité, la justice & la décence. N'a-
» bandonnez jamais votre autorité au peuple,
» c'est-à-dire, à quelques domestiques ; ce dé-
» faut est beaucoup plus commun qu'on ne pen-
» se. Les Dames qui veulent s'abandonner à la
» dissipation & aux plaisirs, sont forcées de lais-
» ser tout le soin de leur maison à ce qu'on ap-
» pelle à Londres des *house-Keepers*. Ces sor-
» tes de femmes qui ne sont pas faites pour le
» Commandement, & à qui l'éducation n'a
» point appris à en faire un bon usage ; ces fem-
» mes, dis-je, deviennent les tyrans de vos
» maisons. Qui veut y avoir quelqu'agrément,
» doit s'assujettir à leur faire bassement la cour ;
» elles exercent leur despotisme jusques sur les
» Gouvernantes des enfans. Une maîtresse ne
» s'apperçoit pas d'abord de cet abus : qui ose-
» roit l'en instruire ? Les autres domestiques
» sont trop dépendans de celle dont ils ont à
» souffrir, pour risquer des plaintes qui les fe-
» roient chasser tôt ou tard. Ceux qui ont assez
» d'honneur pour ne vouloir pas obéïr à tous
» ses caprices, demandent leur congé ; insen-
» siblement la maison se décrédite : on est réduit
» à se servir de sujets qui ne savent où donner
» de la tête. Enfin la maîtresse ouvre les yeux :
» elle reconnoît l'abus du pouvoir qu'elle a don-
» né ; mais elle le voit inutilement. Cette fem-
» me est au fait des affaires de la maison ; il fau-
» droit en prendre une autre qui ne vaudroit
» pas mieux qu'elle. Non, ce n'est pas cela qu'il
» faudroit : le seul reméde à ce mal, seroit de

» vous tenir un peu plus ſouvent dans votre
» maiſon, de veiller ſur votre domeſtique, de
» permettre au dernier de tous, de vous porter
» ſes plaintes lorſqu'on l'aura maltraité ; car il
» faut adoucir autant qu'il eſt en vous, le joug
» de ces pauvres gens, en les traitant avec bonté.
» Mais ſouvenez-vous que la bonté & la fer-
» meté ne ſont point incompatibles. Ne vous
» laiſſez jamais impoſer la loi par vos domeſti-
» ques, quand même ils ſe ligueroient tous
» enſemble pour vous arracher une exemption,
» un privilége, un profit. Il vaudroit mieux les
» laiſſer ſortir dans le même jour, & faire
» maiſon neuve, que de vous laiſſer entamer ſur
» cet article ».

Vous n'imagineriez pas, Madame, que MM. d'Alembert & Rouſſeau de Genêve deviennent la matiere d'un des Dialogues de Madame de Beaumont. Vous ſçavez qu'autre fois le Romain *Cincinnatus* marqua, pour les honneurs & ſurtout pour les richeſſes, le déſintéreſſement le plus parfait. Madame de Beaumont qui prétend qu'il n'eſt d'autres vertus, que celles qui ſont rapportées au Chriſtianiſme, regarde ce déſintéreſſement de *Cincinnatus*, comme un orgueil rafiné.

Lady Lucie devine que la Bonne veut parler du Citoyen de Genêve ; mais elle ajoute qu'elle en connoit un autre, c'eſt M. d'Alembert, qui a refuſé une fortune conſidérable avec le titre de Gouverneur de l'Héritier du Trône de Ruſſie.

» Diſtinguons, je vous prie, Meſdames, re-
» prend auſſitôt la Bonne : ces deux actions
» ſont bien différentes. Le Citoyen de Genêve
» étoit né pour faire l'admiration de ſon ſiécle,
» s'il eût fait de ſes talens l'uſage qu'on devoit
» en eſpérer : il n'en fait que l'étonnement ; &

» c'est l'esprit de singularité qui l'a perdu. Il est » peu d'hommes qui ayent autant d'esprit que » lui : son stile est d'une éloquence qui séduit, » à moins qu'on ne soit extrêmement sur ses » gardes : voilà ce que je connois par moi- » même ; voilà ce que ses ennemis mêmes » avouent. Son cœur est droit, tendre, com- » pâtissant ; ses mœurs sont pures : mais que » dire de l'emploi qu'il fait de ses talens ? Je me » condamne au silence sur cet article ; j'estime » trop ce qu'il a de bon, pour avoir le courage » de péser sur le mauvais usage qu'il en fait. Au » reste, Mesdames, je suis persuadée qu'il est de » bonne foi dans les Paradoxes qu'il avance ; il » se trompe le premier ; & c'est ce qui augmente » ma pitié & mes regrets à son égard. Voici celle » de ses actions qui m'a fait souvenir de lui en » parlant de *Cincinnatus*.

» Le Citoyen de Genève est persuadé que » chaque homme doit travailler manuellement, » pour gagner sa vie. S'il eût dit que chaque » homme doit travailler d'une maniere utile à » la société, nous serions d'accord. En consé- » quence de ce qu'il croit, on dit qu'il copie de » la musique, & qu'un Prince voulant lui faire » un présent d'une maniere honnête, lui don- » na des airs á copier. L'Ouvrage fini, il lui » envoya une somme considérable. Rousseau » soutint qu'on se trompoit ; que cette somme » ne lui étoit pas destinée, & en conséquence la » renvoya, après avoir pris simplement ce qui » lui étoit dû pour son travail. Je suis persuadée » que le Prince qui faisoit cette générosité, » n'avoit pas l'intention d'*Aléxandre*, lorsqu'il » offrit une grace à Diogene, & que c'étoit au con-

» traire par estime pour sa personne. Mais quel » motif pouvons nous donner au refus? La bonté » du cœur du Citoyen de Genêve devoit, ce sem-» ble, lui faire une loi d'accepter ce don. S'il » étoit un superflu pour lui, il seroit devenu » le nécessaire de quelqu'indigent, à qui le » Prince ne s'avisera pas de l'envoyer. L'amour » de l'indépendance s'est opposé à la réception » & à l'emploi de cette somme : or, en bon fran-» çois, l'amour de l'indépendance, qu'est-il » autre chose, que l'orgueil sous un nom hon-» nête?

» Par rapport à M. d'Alembert, la délicatesse » de sa santé, une société choisie dans son païs, » & bien d'autres motifs ont pu lui faire refuser » la fortune qui lui a été offerte, sans qu'on » puisse l'accuser d'orgueil ni d'amour pour la » singularité ».

Je me borne, Madame, à ce peu d'extraits. Le livre de Madame le Prince de Beaumont est un guide sûr pour les jeunes personnes; c'est l'instruction même unie à l'agrément. A l'égard du stile, il manque quelquefois de noblesse; mais il est toujours simple, naturel, & dans le genre nécessaire au sujet; cette familiarité est sans doute préférable au faux bel esprit, au ton précieux, parure toujours étrangere à la vérité. Je n'ai point parlé de tous les Contes mêlés à ses Dialogues, parce qu'ils sont copiés de différens Romans, & qu'ils n'appartiennent point à Madame de Beaumont.

Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

DANS son *Magasin des Enfans* & *des Adolescentes*, Madame de Beaumont a fait sentir de quelle importance il est, de substituer aux puérilités dont on occupe les jeunes esprits, une étude qui puisse être tout à la fois utile & agréable; & c'est à cette conviction, que le public est redevable de cette espéce de Traité, que l'Auteur annonce comme un Abrégé de l'Histoire Universelle, mêlé de Mythologie, de Géographie & de Chronologie. C'est un Extrait de l'Histoire Ancienne & Romaine de M. Rollin, & un précis des Métamorphoses d'Ovide, mis à la portée des personnes de tout âge. Education complette.

Ce qui appartient proprement à Madame de Beaumont, dans cet Ouvrage, ce sont les Réflexions qui accompagnent presque toujours chaque trait d'histoire. J'en citerai quelques-unes, pour vous donner une légere idée de la méthode de notre Auteur.

Parmi les Loix de Licurgue, il y en avoit plusieurs de contraires aux Loix naturelles. Telle étoit celle qui condamnoit à la mort les enfans qui naissoient foibles & difformes; & celle qui permettoit aux femmes de combattre nues; sur quoi l'Auteur fait cette réflexion.

» Il n'appartenoit qu'au Créateur, de donner
» des Loix parfaites. Les Sages du Paganisme
» n'ont offert aux hommes, pour régler leurs
» mœurs, que des remédes aussi pernicieux, que
» les maux qu'ils vouloient guérir. Ils détrui-
» soient une passion par une autre; & tout

» bien confidéré, un homme vraiment vertueux
» auroit moins de répugnance à vivre parmi des
» Nations abandonnées au luxe, à la gourman-
» dise, & aux autres vices qui femblent natu-
» rels à l'humanité, que dans un pays, dont les
» habitans durs & fauvages fembloient n'avoir
» renoncé à ces foibleffes, que pour adopter les
» défauts des bêtes les plus cruelles ».

Philippe, pere d'Alexandre, écrivit à Ariftote, pour le prier de fe charger de l'éducation de fon fils. Alexandre dédaignoit les jeux & les amufemens puérils. Son pere lui reprochoit un jour de trop bien chanter; & voici les réflexions que l'Auteur tire de ces trois objets différens.

» Il eft des vertus pour tous les états; celles
» d'un Prince doivent être autant élevées au def-
» fus de celles des particuliers, qu'ils font éle-
» vés eux-mêmes par leur rang : il arrive mê-
» me, que ce qui feroit une vertu dans une per-
» fonne privée, devient un excès chez un
» Prince. Quels foins doivent donc apporter ceux
» qui font chargés de l'éducation des perfonnes
» illuftres, pour leur infpirer les vertus de leur
» rang?

» Philippe met toute fon application à former
» fon fils; il ne croit point s'abaiffer en écrivant
» à Ariftote, pour le prier de fe charger du
» foin d'élever Alexandre. Quelle leçon pour
» les Princes, qui dans le choix qu'ils font des
» Maîtres deftinés à élever leurs enfans, ne
» confultent que leur inclination, leur caprice!
» ou qui fe laiffent entraîner par une brigue
» qui met à cette place importante, des gens
» qui n'ont pour tout mérite, qu'une paffion dé-
» mefurée de s'avancer !

» Loin d'envier la place du Gouverneur d'un » Prince, il faut une vertu supérieure pour s'ex- » poser aux désagrémens qu'elle produit. L'Eleve » environné de lâches adulateurs, aime rare- » ment un Mentor judicieux, qui loin de flatter » ses passions, d'encenser ses vices, s'applique » à lui donner la connoissance de soi-même. » Pour gagner l'amitié de l'Éleve, & s'attirer » la réconnoissance des Parens, il n'est souvent » d'autre moyen, que celui de s'en rendre in- » digne.

» *N'as-tu point de honte de chanter si bien*, » disoit Philippe à son fils? Est-ce donc qu'il » est honteux d'exceller dans les exercices aux- » quels on s'applique? Ce n'est point là la pen- » sée de Philippe; un Prince, comme le reste des » hommes, doit s'appliquer à faire parfaite- » ment ce qu'il fait; mais quels que soient ses » progrès, il se rendroit ridicule, s'il se piquoit » de l'emporter sur les Maîtres de l'art. Il doit » effleurer les Sciences agréables, pour se don- » ner entierement aux Sciences utiles. Philippe » ne reprochoit à son fils de chanter trop bien, » que parce qu'il supposoit qu'il avoit employé » à cette étude, un temps considérable qu'il » auroit pu mettre à profit pour des études plus » profitables. Alexandre, encore enfant, mépri- » soit les amusemens puériles, & ceux qui vou- » loient lui en inspirer le goût. Un homme qui » s'étoit exercé à faire passer des pois dans un » trou fort étroit, où il les jettoit d'assez loin, » vint faire parade de son adresse devant le » jeune Prince, & se flattoit d'une bonne ré- » compense; mais il fut bien déçu dans son es- » pérance; car Alexandre, sans daigner le re-

» garder, lui fit donner pour toute gratification, » un boiſſeau de pois. Que les jeunes Princes » apprennent de cet exemple, qu'il n'eſt point » pour eux d'enfance, & que la raiſon chez » eux, doit prévenir ſa ſaiſon ordinaire. Qu'ils » faſſent ſentir, avec une noble fierté, à ceux » qui ſe veulent rendre conſidérables auprès » d'eux, par des bagatelles, qu'ils leur faſſent » ſentir, dis-je, qu'un pareil deſſein les désho- » nore; qu'ils s'en tiennent offenſés, & qu'on » ne peut leur faire la cour, qu'en leur pro- » curant des amuſemens utiles, & dignes de » leur rang ».

Ces réflexions, que Madame de Beaumont met ainſi à la fin de tous les traits d'hiſtoire qu'elle raconte, ſont ſages, judicieuſes, & toujours bien tirées du ſujet. Elle ne s'eſt pas contentée de lire l'Hiſtoire, elle l'a approfondie; elle a étudié les Peuples, les Héros dont elle a voulu parler; & preſque par-tout vous les trouverez bien caractériſés. S'il eſt queſtion des Romains, elle peint leurs mœurs, leurs uſages, leur eſprit en un mot, & n'épargne rien pour leur en donner une idée juſte & préciſe. Par exemple, dit-elle, & c'eſt le dernier morceau que je citerai: « Que penſer des vertus romaines, en » conſidérant la maniere dont ils traitoient les » Rois qu'ils avoient vaincus? L'humanité, le » droit naturel ne s'oppoſoient-ils pas à un ſi » indigne traitement, propre ſeulement à nour- » rir la fierté du peuple, & le mépris qu'il fai- » ſoit des Rois? On appelloit cette fierté gran- » deur d'ame. Je ne crains point de la nom- » mer ferocité, oubli des devoirs les plus ſacrés. » Le bon ordre demande qu'on reſpecte les

» Rois ; & dans quelqu'état qu'ils soient ré-
» duits, la loi naturelle nous dicte à leur égard,
» une conduite différente ; ils ont tenu la place
» des Peres d'un peuple, ce caractere est sacré.

» Veut-on un exemple d'un homme vraiment
» grand ? on le trouve dans Gracchus, qui, fou-
» lant aux pieds ses ressentimens, devint dé-
» fenseur d'un homme qui étoit son ennemi,
» mais que ses vertus le forçoient d'estimer.

» Quelques Auteurs, & sur tout un Moderne,
» ont adopté les maximes de Caton, par rap-
» port aux beaux Arts, & aux Sciences : elles
» altérerent, disent-ils, la pureté des mœurs
» romaines, & détruisirent leurs vertus.

» Ces gens-là n'ont jamais réfléchi, que ce qu'ils
» appellent vertu chez les Romains, ne mérite
» guères ce nom ; puisque le principe de toutes
» leurs actions étoit l'ambition, & une passion
» démesurée de s'aggrandir. Cette ambition pre-
» noit tous les masques qu'elle croyoit propres
» à la mener à ses fins : elle jouoit la pauvreté,
» le désintéressement, l'amour de la Patrie ; &
» sous ces différentes formes, étoit toujours
» une ambition condamnable. En supposant que
» le goût des Arts & des Sciences fût vicieux ;
» qu'il eût énervé la vigueur Romaine, on sou-
» haiteroit, pour le bonheur du genre humain,
» qu'ils eussent plutôt adopté ces vices. Que de
» milliers d'hommes sacrifiés à leur ambition,
» eussent vu leurs jours prolongés, si les Ro-
» mains eussent substitué le goût des beaux Arts,
» à l'ardeur effrénée de faire des conquêtes ! La
» République elle-même demeurant dans une
» heureuse médiocrité, n'eût point succombé
» sous le poids de sa propre grandeur. Con-

» cluons : Il falloit blâmer l'excès & non la
» chose ; & Caton, s'il eût pris ce parti, auroit
» sans doute eu un grand nombre de partisans,
» au lieu que chacun se crut en droit de s'unir
» contre lui. Il n'obtint rien, parce qu'il deman-
» doit trop ».

Mémoires de Madame de Batteville.

L'Histoire de la Baronne de Batteville, est écrite en forme de lettres ; & c'est elle qui la raconte à une de ses amies.

» Je suis, lui dit-elle, fille d'un Capitaine
» de Cavalerie, qui ayant beaucoup dissipé dans
» sa jeunesse, n'avoit plus d'autre bien, que ce
» qu'il tiroit du service ; ce qui ne l'empêcha
» point d'épouser, par inclination, une fille de
» qualité, qui n'avoit pas plus de fortune que
» lui. La mort de mon pere, qui suivit de près
» ce mariage, laissa son épouse, qui étoit grosse
» de six mois, dans une indigence absolue. Elle
» auroit peut-être succombé à l'horreur de cette
» situation, si le desir de conserver le gage de
» son amour, ne l'eût élevée au-dessus d'elle-
» même. Dénuée de tout, elle se jetta coura-
» geusement dans les bras de la Providence, &
» se flatta de trouver, dans un travail assidu, une
» ressource contre la pauvreté. Ce fut dans cet
» exercice laborieux, qu'elle me mit au monde ;
» & je lui ai oui dire mille fois, qu'elle prit alors
» la résolution qu'elle a si fidélement exécutée,
» de me dédommager, par une excellente édu-
» cation, des disgraces de la fortune ».

La Baronne raconte ensuite, que sa beauté la rendit, dès le berceau, l'admiration de tous ceux qui la voyoient, & qu'elle joignoit à cette grande beauté, une raison précoce, un esprit droit, un cœur sincére.

» Une belle femme, lui disoit sa mere, fixe » les yeux d'une maniere agréable ; on l'aime ; » mais on n'estime que celle qui est sage. Les » années font bientôt disparoître la beauté ; & » avec elle s'envolent les sentimens tendres qu'el- » le inspiroit. Que reste-t-il alors à celle qui ne » s'étoit attiré que des hommages frivoles & » passagers ? des regrets inutiles & cuisans, » une solitude désespérante. La beauté de l'ame » a seule le droit de fixer pour jamais l'admira- » tion & l'estime ».

Ces leçons faisoient sur l'esprit de notre Baronne, toute l'impression que sa mere en pouvoit attendre ; & tous les jours elle voyoit avec plaisir, sa fille croître en vertus & en perfections : mais elle ne fut pas aussi contente de son aptitude à l'Ouvrage ; & convaincue enfin que son Eleve n'étoit pas née pour le travail manuel, elle la laissa tranquillement se livrer à l'étude des sciences, pour lesquelles elle avoit un goût décidé. Après quelques années d'application, la Baronne résolut de faire tourner ce qu'elle savoit, au soulagement de sa mere; & en conséquence, elle voulut élever quelques jeunes filles; mais la fortune la servit mal de ce côté-là ; & elle abandonna son projet.

Sa mere, qui habitoit Orléans depuis quelques années, fit connoissance avec la veuve d'un Officier, à laquelle il ne restoit, pour élever son fils, qu'une modique pension qu'elle avoit obtenue de la Cour. Ce fils unique étoit l'objet de ses complaisances ; elle en parloit sans cesse, & en faisoit si souvent l'éloge, que la Baronne, qui avoit peu de foi dans les bonnes qualités des hommes, devint très-curieuse de le voir. M.

Des-Effarts arriva ; elle sentit, malgré elle, qu'elle s'y attacheroit beaucoup, & finit effectivement par l'adorer. Des Effarts, de son côté, fut percé du même trait ; mais il sut se contraindre, de peur que la mere de la jeune personne, qui avoit des vues d'établissement sur sa fille, ne vint à l'éloigner.

Les choses en étoient là, lorsque cette mere reçut une lettre de Marseille, qui lui annonçoit une succession assez honnête : en conséquence elle change de sentiment, promet à sa fille de l'unir à Des-Effarts, qu'elle ne lui refusoit que par rapport à la médiocrité de sa fortune, & part pour Marseille avec son gendre futur. Les affaires étoient arrangées ; & tous les deux étoient sur le point de revenir, lorsque la peste se déclara dans cette Ville. Les portes en furent fermées aussitôt ; & toutes les communications étant défendues, notre malheureuse Amante, éloignée d'une mere qu'elle chérissoit, & d'un Amant qui étoit l'objet de tous ses desirs, resta dans l'inquiétude la plus affreuse. Transportée au Couvent, elle y fut six mois dans le même état, & reçut enfin, par le canal de l'Évêque de Marseille, une lettre de sa mere.

» Adorons les secrets de la divine Providen-
» ce, ma chere Julie : c'est elle, qui de toute
» éternité, avoit déterminé notre voyage dans
» ces fatales circonstances : ses desseins nous sont
» inconnus ; ils nous paroissent rigoureux ; sou-
» mettons-nous ; & croyons fermement qu'ils
» sont dictés par sa sagesse, sa bonté & sa misé-
» ricorde. Dieu nous a soutenus jusqu'à ce mo-
« ment, avec une vigilance paternelle qui nous
» fait espérer de vous revoir un jour : encore

une

» une fois, ma chere fille, adorons ses décrets;
» & baisons la main qui nous frappe ».

La mere continue, & fait à Julie le récit de tout ce qui lui est arrivé. Elle avoit été prise de la peste: des Essarts, avec un reméde qu'on lui avoit enseigné, l'avoit guérie, lui avoit demandé la permission de distribuer en faveur des malades, une partie de l'argent de la succession, s'étoit réuni avec l'Evêque de Marseille, & avoit fait des choses admirables. Cette lettre rendit la vie & la tranquillité à Julie; mais elle n'en jouit pas long-tems; & la nouvelle de la mort de des Essarts la plongea dans les chagrins les plus cuisans. Attaquée d'une maladie terrible, elle se vit aux portes du tombeau, en revint; & résolut de se consacrer tout-à-fait au Seigneur; mais on lui fit connoître que cette vocation ne lui étoit inspirée que par le désespoir qu'elle ressentoit de la perte de son Amant: & elle y renonça: bientôt après, sa mere revint de Marseille; & toutes les deux se trouverent réunies dans le même Couvent.

Elles se disposoient à le quitter, lorsqu'une jeune novice, qui s'étoit prise d'amitié pour Julie, les pria de différer leur départ de quelques jours, afin d'être présente à sa Profession. Cette jeune novice étoit fille de M. le Baron de Batteville, homme vertueux & respectable, mais qui, malgré son âge, ne fut pas insensible aux charmes de Julie. Celle-ci qui venoit de perdre des Essarts, résiste d'abord à toutes les sollicitations qu'on lui fait, d'épouser le Baron; elle se rend enfin malgré elle, & consent à devenir sa femme.

» Vous croyez, peut-être, dit-elle à son amie,
» que j'avois cessé d'aimer des Essarts: non, ma

» chere ; concevez cela, si vous le pouvez. J'avois
» deux cœurs, ce me semble ; l'un des deux,
» soumis à la raison & au devoir, consentoit à
» tout ce qu'on exigeoit de moi : l'autre faisoit
» un bruit épouvantable, se révoltoit, sans que
» je daignasse faire attention à ses cris ; & pen-
» dant un an que dura cette contradiction, je
» n'eus pas un seul moment de foiblesse à me
» reprocher : je priois beaucoup ; je me remet-
» tois sans cesse devant les yeux les bonnes qua-
» lités de mon époux ; je ne me permettois pas
» une seule réflexion sur ce que j'avois perdu ;
» j'évitois l'oisiveté ; & ce qui vous paroîtra sin-
» gulier, c'est que je m'étois imposé la loi de
» rendre compte au Baron, de toutes mes pen-
» sées à cet égard, & de lui laisser lire les pro-
» grès qu'il faisoit dans mon ame. Chaque jour
» ma passion diminuoit ; & je parvins enfin à
» bannir tout ce que le souvenir de mon Amant
» avoit laissé de tumultueux dans mon cœur ».

Le Baron, possesseur d'un million de biens, faisoit tout son bonheur de sa femme, dont la plus chere occupation étoit d'élever une fille unique, que le Ciel lui avoit donnée, & qui, comme sa mere, portoit le nom de Julie. Tous les trois habitoient la Ville de Rheims ; & M. de Batteville, après avoir passé les trois quarts de la journée chez lui, alloit ordinairement jouer une partie de Piquet dans un Caffé, où se rassembloient tous les honnêtes gens de la Ville. Il y vit un Etranger, dont la figure étoit si intéressante, qu'il chercha l'occasion de l'entretenir ; il y parvint ; & chaque jour il revenoit plus charmé de la solidité de l'esprit, & de la bonté du caractere de cet Etranger, qui se faisoit nommer

le Chevalier d'Aumont. Il paroiſſoit plongé dans une mélancolie, dont rien ne pouvoit le diſtraire, & ſe tenoit ordinairement dans un endroit écarté de la ſalle, le coude appuyé ſur une table, & cachant ſon viſage dans ſa main : mais au moment que M. de Batteville entroit, il quittoit cette poſture; ſon viſage s'animoit; il paroiſſoit faire trêve avec ſon chagrin, & recherchoit ſa converſation avec autant de ſoin, qu'il fuyoit celle des autres. La conduite de cet homme intriguoit tout le monde; on le queſtionnoit envain; il mit en défaut la curioſité des plus clairvoyans.

Madame de Batteville, inſtruite par ſon mari du goût qu'il avoit pour le Chevalier, l'exhorta de ne rien épargner pour mériter ſa confiance, afin de terminer ſes malheurs, s'ils étoient cauſés par l'indigence. Le Baron agit en conſéquence; & avec tous les ménagemens dont une ame délicate eſt capable en pareil cas, il laiſſa entrevoir ſes ſoupçons, & offrit ſon crédit, ſa bourſe & ſa maiſon. Le Chevalier le remercia, avec l'expreſſion de la plus vive reconnoiſſance, & ajouta, en ſoupirant, que ſes malheurs étoient de nature à n'attendre de remede que de la mort. Le Baron attendri, lui propoſa de le diſſiper autant qu'il ſeroit poſſible, & fit tous ſes efforts pour l'engager à venir voir ſa femme, qui peut-être, par ſon eſprit & ſon caractere, auroit le ſecret de faire treve à ſes chagrins. Cette propoſition ne fut pas plus acceptée que les autres; & la ſeule choſe que le Chevalier demanda au Baron, ce fut la conſervation de ſon amitié. Il avoit loué un appartement qui avoit une vue ſur le jardin de M. de Batte-

ville. Une jaloufie lui permettoit de voir fans être vu ; & un garçon qui le fervoit, affura la Baronne, qu'il paffoit fes jours à cette fenêtre.

La petite Julie, qui continuellement entendoit parler de l'Étranger, fouhaitoit beaucoup de le voir ; & le hafard lui procura ce qu'elle défiroit avec tant d'ardeur. Un jour qu'elle étoit à l'Église avec fon pere, celui-ci ayant apperçu le Chevalier, l'appella en fortant, & lui dit que ce feroit pouffer l'éloignement du fexe trop loin, que de refufer de faluer fa fille. » Je lui » fouhaiterois, ajouta-t-il, quelques années de » plus ; fa vue nous vengeroit peut-être du refus » que vous avez fait de connoître fa mere. » Le Chevalier parut interdit de ce reproche ; » il regarda triftement Julie ; fes yeux fe rem- » plirent de larmes ; & ayant pris la main de » l'enfant, qu'il baifa refpectueufement, il jetta » un profond foupir. La petite fille, fentant » que cet homme lui avoit mouillé la main, le » regarda fixement à fon tour ; & l'impreffion » de la trifteffe, qui étoit peinte fur fon vifage, » paffant dans le cœur de l'enfant, elle fe mit » à pleurer amérement, & lui demanda, en » fanglottant, pourquoi il s'affligeoit de la voir. » Le Chevalier avoit le cœur fi ferré, qu'il ne » lui fut pas poffible de répondre un feul mot ; » & il fe retira en faifant une profonde révé- » rence.

» Ah ! ma chere mere, dit Julie en rentrant, » j'ai vu le Chevalier ; qu'il eft aimable ! quel » dommage qu'il foit fi trifte ! Voyez ma main, » elle eft encore mouillée de fes larmes ; je n'ai » pas voulu l'effuyer pour vous la montrer : en

» même-temps, elle la frotta de son mouchoir, » & ajouta : je veux garder ce mouchoir : mon » papa dit que le Chevalier est le plus honnête » homme du monde ; ses larmes sont précieuses ».

Depuis ce moment, Julie, qui n'avoit encore que douze ans, devint rêveuse ; & sa mere, qui jugeoit du cœur de sa fille d'après le sien, commença à craindre les suites de cette entrevue.

Un dérangement occasionné par la mort d'un Fermier, obligea le Baron d'aller pour quelque temps à trois lieuës de Rheims ; & à peine, le jour même de son départ, Madame de Batteville étoit-elle dans son lit, qu'elle entendit crier au feu de tous les côtés. » Plus occupée » du sort de ma fille, que de mon propre dan» ger, dit la Baronne, je me jettai toute nue » sur le plancher, pour voler à son secours. La » frayeur apparemment avoit troublé mes sens, » puisqu'il me fut impossible de trouver ma » porte. J'entendis plusieurs personnes dans l'es» calier ; je leur criai de toutes mes forces de » ne point penser à moi, & de ne songer qu'à » sauver Julie. Au moment la porte de ma » chambre fut enfoncée ; & l'horreur du spec» tacle qui s'offrit à mes yeux, ne s'effacera » jamais de ma mémoire. Une antichambre, » qui étoit commune à mon appartement, & » à celui de ma fille, étoit embrâsée ; & je vis » la femme de chambre de ma chere Julie, » se lancer au travers des flammes ; & comme » elle passa sur un endroit du parquet, qui étoit » déjà brûlé, elle tomba & disparut à mes yeux. » Cet exemple ne put m'arrêter ; déterminée à » sauver ma fille, ou à périr avec elle, je m'ef-

» forçai d'échapper à deux hommes qui me re-
» tenoient, lorsque l'ombre de des Essarts, à
» ce que je croyois, se présenta à ma vue. Il
» me saisit d'une main puissante, me remet en-
» tre les mains de quelques inconnus, en leur
» ordonnant, d'un ton qui me parut plus qu'hu-
» main, de veiller à ma sûreté; & à l'instant il
» se jetta à mes yeux, au milieu de l'embrâse-
» ment, pour pénétrer dans la chambre de Julie.
» Je ne vis plus rien alors; je perdis connois-
» sance; & quand je repris mes sens, après avoir
» été cinq heures dans cet état, les premiers
» objets qui frapperent ma vue, furent ma fille
» & mon époux qui se désespéroient de ma si-
» tuation... Le Baron me demanda la permission
» de me présenter le Chevalier mon libérateur :
» le Chevalier, lui dis je, avec surprise, en me
» levant sur mon séant, avec une vivacité qu'on
» n'attendoit pas d'une personne épuisée par la
» frayeur ! non; ce n'est point au Chevalier que
» je dois mon salut & celui de ma fille : le Ciel
» a fait un miracle pour notre conservation : un
» de ses habitans nous a sauvées. J'ai reconnu
» sa voix, ses traits: quel autre auroit pu réus-
» sir à tirer ma chere Julie du milieu des flam-
» mes! »

M. de Batteville, qui ne comprenoit rien à ce discours, crut que sa femme avoit l'esprit un peu dérangé, suite assez naturelle de la frayeur qu'elle avoit eue, & ordonna qu'on lui laissât prendre du repos. De son côté le Chevalier, après avoir sauvé la vie à Julie, fait éteindre le feu, envoyé chercher le Baron en diligence, & s'être assuré de la santé de la Baronne, avoit monté à cheval, & s'étoit dérobé à la recou-

noiſſance de M. de Batteville. Ce dernier envoya ſur toutes les routes, & n'apprit rien qui pût lui donner aucune lumiere ſur le lieu de ſa retraite. Enfin, le matin du troiſieme jour, il reçut une lettre d'un caractere inconnu pour lui, mais dont l'Auteur étoit trop preſent au cœur de Madame de Batteville, pour qu'elle pût méconnoître ſon écriture.

» Je ne me plains plus de mon mauvais ſort, » Monſieur, écrivoit le Chevalier, puiſqu'il m'a » procuré l'ineſtimable bien de ſauver Madame » votre épouſe & Mademoiſelle votre fille, & » m'a donné en cela l'occaſion de vous prouver » combien mon attachement pour vous étoit ſin» cere. C'eſt la premiere faveur que j'ai reçue » de la fortune : des malheurs ſans exemple, » m'ont forcé à m'expatrier dans ma jeuneſſe, » & me pourſuivent avec une opiniâtreté que » rien n'égale. J'ai perdu tout ce qui pouvoit » m'attacher à la vie ; & je ſuis encore forcé de » m'arracher aux douceurs que je goûtois dans » votre commerce. Rien n'exiſte plus pour moi » dans le monde ; & je n'exiſte plus pour per» ſonne : ceux qui pourroient prendre quelque » intérêt à ma fortune, me croient au nombre » des morts. Adieu, Monſieur, adieu pour ja» mais ; que je vive au moins dans votre ſou» venir. Si le Ciel terminoit mes peines en fi» niſſant ma vie, vous feriez informé, & de » mon nom, & de mes infortunes : je ſuis » ſûr qu'alors vous approuveriez les raiſons d'une » conduite qui a dû vous paroître bien extraor» dinaire. »

Cette lettre fut une nouvelle énigme pour le Baron, & fut très-claire aux yeux de Madame

de Batteville qui y reconnut le Chevalier des Essarts : cent fois elle fut sur le point d'en instruire son mari ; mais elle prit assez sur elle, pour garder un secret, auquel le repos du Baron étoit attaché.

Après la réception de cette lettre, Madame de Batteville eut le malheur de perdre son époux, qui, en mourant, la laissa, par son testament, l'héritiere universelle de tous ses biens, & lui recommanda de bouche, & par écrit, de s'acquitter des obligations qu'il avoit au Chevalier d'Aumont, si jamais elle le retrouvoit, en lui donnant la main de Julie. Mais quelle fut la surprise de la Baronne, lorsque Julie se jettant à ses genoux, lui fit entendre que jamais elle ne consentiroit à ce mariage ; qu'elle bornoit ses vœux à passer sa vie avec sa mere, à l'aimer, à la voir, à la servir ; & que si Dieu la privoit de ce bonheur en l'ôtant du monde avant elle, elle suivroit son attrait pour la vie religieuse, que la seule crainte de l'abandonner, l'engageoit à combattre. » Au reste, ajouta-t-elle, » si vous croyez que je suis obligée d'exécuter » les desseins de mon pere, vous pouvez me » décharger de ce pénible devoir, en le remplissant à ma place..... Je me sens les plus gran- » des facilités du monde à aimer & à honorer » le Chevalier comme mon pere & votre époux. »

Quelques mots de l'histoire du Chevalier vont vous conduire au dénouement, & vous apprendre, Madame, comment Julie avoit été instruite de l'amour mutuel de sa mere & de des Essarts. Ce dernier étant à Paris, fut attaqué d'une fievre qui dégénéra en langueur, & mit à bout toute la science des Médecins. Ne sachant

plus que lui ordonner, ils l'envoyerent aux eaux de Forges. Dans le même temps, c'étoit avant la mort du Baron, Mademoiselle de Batteville vint prendre les mêmes eaux ; & ce fut là qu'elle reconnut son Libérateur.

Une Dame, à qui la Baronne avoit confié sa fille, ayant vu clairement que Julie avoit de l'amour pour des Essarts, & prenant le silence & l'embarras du Chevalier pour un retour de sa part, résolut de terminer l'affaire. Julie ignoroit l'art de feindre ; & lorsque cette Dame lui en parla, elle lui répondit que si les sentimens qu'elle avoit pour le Chevalier, étoient de l'amour, il n'en falloit point reculer la date jusqu'à Forges. « Depuis le moment, ajouta-t-elle, où » mon pere le peignit à mes yeux, j'ai toujours » senti pour lui tout ce que j'éprouve à présent... » mais le Chevalier ne partage point ma ten» dresse ; sa fuite est un sûr garant de son in» différence : j'y ajoute sa conduite depuis que » nous sommes à Forges : il m'a mille fois pro» mis son amitié ; & par la comparaison que » je faisois de sa maniere de s'exprimer avec ma » façon de sentir, je trouvois qu'il ne me don» noit qu'une amitié foible, languissante, & » dont je ne pouvois être satisfaite. Il ne m'aime » point, j'en suis sûre ; & dans ce cas, que peut » me servir l'aveu des parens dont je dépens ? »

La Conductrice de Julie lui fit entendre que la prétendue indifférence du Chevalier, n'étoit qu'une suite de sa prudence & de sa probité ; qu'il l'aimoit réellement, & qu'elle en seroit bientôt convaincue, si elle vouloit s'abandonner à elle : Julie consentit à tout ; & Madame de Launay (c'est le nom de cette Dame) après

avoir eu une longue conversation avec le Chevalier, lui ménagea un tête à tête avec Julie. Tous les deux furent un peu interdits l'un devant l'autre ; & lorsque le Chevalier, qui rompit le silence le premier, voulut parler du bonheur inespéré que lui promettoit le Baron, Julie l'interrompit en lui disant : « épargnez-vous le soin » de feindre avec moi, Monsieur ; loin de re- » garder notre union comme un bonheur, je » sais que le consentement que vous y donne- » riez, seroit pour vous un supplice. Comme je » sais tous vos secrets, apprenez les miens : je » vous aime, Monsieur. Formée d'un sang destiné » à vous trouver aimable, je n'ai pu me défendre » d'un amour que mon âge ne pouvoit me per- » mettre de prévoir. Mon dépit m'eût sans doute » éclairée sur la nature de mes sentimens, si » j'avois été plus instruite. J'ai cru que vous » me haïssiez, que vous me méprisiez : cette er- » reur a causé ma maladie, par les tourmens » qu'elle m'a fait souffrir. Témoin de la con- » versation que vous eûtes hier avec Madame » Delaunay, j'ai appris à connoître ma rivale : je » respecte son image dans votre cœur. Après » avoir aimé ma mere, je n'ai pas la présomp- » tion de me croire capable de vous la faire ou- » blier. Le parti que vous avez pris de la fuir » après l'avoir évitée avec tant de soin, m'an- » nonce votre vertu, en même-temps que vo- » tre passion ; je la justifie ; & je suis persuadée » que mon pere ne pourroit vous en faire un » crime. Je saurai, comme vous, régler mes » sentimens sans les détruire : après l'aveu que » je vous ai fait, vous sentez que je ne dois » jamais vous revoir : partez, Monsieur ; & puis-

» qu'il eſt décidé que vous ne m'aimerez ja-
» mais, je vais travailler au moins à mériter
» votre eſtime. Je renonce au mariage ; & ſi
» par le plus grand des malheurs, je me trouve
» jamais dans l'occaſion de vous ſervir, vous
» apprendrez par mes actions, que je regarde
» votre bonheur comme la ſeule félicité que je
» ſois capable de ſentir. »

A peine cette converſation étoit-elle finie, que Julie fut obligée de partir pour ſe rendre auprès de ſon pere, qui étoit dangereuſement malade, & qui expira, comme je vous l'ai dit.

Le Chevalier ſe rendit à Paris : la Baronne qui vouloit que les volontés de ſon mari fuſſent exécutées, dit à ſa fille, qu'elle avoit conſacré à Dieu ſa viduité. « Et ſi après cette aſſurance,
» ajouta-t-elle, vous continuez dans l'obſtiné
» deſſein de vous faire Religieuſe ſans vocation,
» je gémirai ſur votre ſort ; j'oublirai que j'ai
» une fille ; & me regardant comme ſeule ſur
» la terre, j'irai me jetter aux Carmelites. Ce
» n'eſt pas un deſſein que j'ai conçu dans un
» inſtant : au moment de la mort de votre pere,
» je l'euſſe mis en exécution, ſi ma tendreſſe
» pour vous ne m'eût retenue. Le parti que vous
» prenez rompt mes liens, & me met en liberté
» de diſpoſer de moi. Demain, à pareille heure,
» ſi vous n'êtes pas chez moi en diſpoſition de
» m'obéir aveuglément, je pars pour Paris, ſans
» que rien puiſſe m'arrêter. »

Ces dernieres paroles firent ſur le cœur de Julie, tout l'effet que ſa mere en pouvoit attendre ; & quelque temps après, elle épouſa le Chevalier, avec lequel elle jouît du bonheur le plus conſtant & le plus pur.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

Lettres d'Émérance à Lucie.

UNE Dame illustre par ses vertus & ses malheurs, s'étoit retirée dans une maison de campagne, où elle goûtoit un repos qu'elle n'avoit pas trouvé au milieu du grand monde. Quoiqu'on ignorât son nom & ses infortunes, la curiosité lui attira d'abord la visite de toutes les personnes de considération, qui vivoient dans son voisinage. Bientôt leurs assiduités eurent un autre motif. Émérance, c'est le nom que l'Auteur donne à cette femme, avoit un charme inexprimable dans la conversation; les meres briguoient la permission d'y conduire leurs filles; & ces dernieres s'étonnoient de trouver dans une personne, qui passoit trente ans, toutes les graces de la jeunesse, réunies avec la solidité de l'âge mûr.

Parmi celles qui eurent le bonheur d'être admises chez Emérance, trois jeunes Demoiselles s'attacherent à elle d'une maniere particuliere. Après avoir passé deux ans dans la douceur d'une société intime, des événemens imprévus séparerent ces amies : en quittant Emérance, ces jeunes personnes lui demanderent avec instance, la permission de lui écrire souvent, & la conjurerent de consentir qu'elles continuassent à se gouverner par ses conseils : cette vertueuse femme le leur permit, & fut toujours exacte à leur répondre.

La premiere de ces trois amies, qui se sépare d'Emérance, c'est Lucie, que ses parens, dont elle avoit été sevrée depuis son enfance, rap-

pellent auprès d'eux pour la marier : à cette proposition, Lucie frémit sans savoir pourquoi ; voit son Futur qui lui paroît amoureux, mais léger ; trouve le moyen de s'informer secretement de ses mœurs & de sa conduite, qui n'étoient pas louables à beaucoup près, & finit par épouser M. de Villeneuve, le pere même de son Prétendu, qui avoit le double de l'âge de son fils, c'est-à-dire, quarante-cinq ans, & possédoit toute les vertus qui peuvent rendre une femme heureuse. Le choix de Lucie suffit, je crois, pour vous donner, Madame, une idée de son caractere. Ses premieres lettres sont employées à conter à Emérance l'histoire de son mariage : Emerance y applaudit, & fait elle-même part à Lucie de ses aventures.

Vous me croyez veuve, lui dit-elle ; & peut-être le suis-je en effet, puisqu'il y a quatorze ans, que je n'ai entendu parler de mon époux. Au moment qu'il me fut arraché, je perdis une fille unique, dont le sort m'est aussi caché que celui de son pere. Aujourd'hui le sentiment de tous mes malheurs s'est renouvellé avec la plus grande force, à la vue d'une bague que j'avois donnée à la Nourrice de ma malheureuse fille, & que j'ai trouvée par hasard. Si je puis revoir cette Nourrice, peut-être me donnera-t-elle quelques éclaircissemens.

Emérance, en effet, publie à Toulouse, qu'elle donnera cent écus à la personne qui a mis ce bijou en gage, si elle veut se faire connoître. Dès le lendemain un homme assez mal vêtu se présenta, & lui dit que sa femme, qui étoit malade, avoit engagé cette bague, pour se procurer quelques secours, mais qu'elle n'avoit pas voulu

la vendre, parce qu'elle lui venoit de personnes qui lui étoient extrêmement chéres. A ce recit la Marquise se leve avec précipitation, & vole chez cette Nourrice qui la reconnoît aussitôt, & lui apprend que sa fille vit, & qu'elle vient d'en recevoir une lettre, dans laquelle elle lui mande que son grand-pere, le Marquis de Sainville, lui avoit donné dans son cœur la place qu'y avoit occupée son malheureux fils. Emérance, transportée de joie, veut partir à l'instant pour aller trouver cette chere enfant; mais un procès la retient; & elle se met en chemin dès le moment qu'il est fini. Le mauvais tems la fait séjourner dans plusieurs endroits; elle employe ses loisirs, à faire le Journal de sa vie qu'elle envoie à Lucie.

Le Baron de Vasque, originaire du Piémont, qui étoit son pere, mourut au bout de cinq ans de mariage, & laissa un bien très-médiocre à sa femme, qu'il avoit épousée par amour. Cette mere se fixa dans un petit village, & se livra toute entiere à l'éducation de sa fille. M. de Marsin, Seigneur de la Paroisse, homme riche, mais de la figure la plus désagréable, trouva Madame de Vasque à son gré, lui proposa sa main & fut refusé. Cependant il continua toujours de la voir; & il fut arrangé qu'il épouseroit Emérance, quand elle seroit en état d'être mariée. Mais, plus Emérance croissoit en âge, plus elle se sentoit de dégoût pour Monsieur de Marsin.

Les choses en étoient-là, lorsqu'une de ces nuits d'été, qu'on préfére au jour pour voyager en Provence, un orage imprévu obligea un étranger de chercher un asyle dans la Ferme de Madame de Vasque, à la tête de laquelle étoit

la Nourrice d'Emérance, qui adoroit son éléve, & qui, par tendresse pour elle, avoit en horreur son mariage avec M. de Marsin. Ce voyageur n'étoit suivi que d'un seul domestique ; mais ses habits annonçoient un homme de condition. La Fermiere offrit un repas frugal à ces deux passans, & les servit à table : elle aimoit beaucoup à parler ; & comme Emérance étoit l'objet continuel de ses conversations, elle n'eut rien de plus pressé, que de raconter son histoire à ce jeune Seigneur, & lui fit un portrait si brillant de ses charmes, qu'elle lui inspira un desir extrême de la voir. Son envie fut satisfaite ; & dès le matin, la bonne femme, l'ayant fait cacher, fit passer devant lui Emérance, dont il fut enchanté au point, qu'il en devint subitement amoureux. Il avoua à cette Fermiere, qu'il étoit fils unique du Marquis de Sainville ; qu'il étoit en état de faire la fortune d'Emérance, & qu'il la prioit en grace, de lui fournir les moyens de s'en faire aimer.

Pour abréger, la bonne femme le déguise en fille ; & le faisant passer pour sa niéce qui devoit venir dans peu de jours, pour servir de compagné à Emérance, elle le présente à la Baronne de Vasque, qui ne soupçonna rien de cette supercherie ; au contraire, elle lui parla en particulier, & lui recommanda de ne rien épargner, pour engager sa fille à ne pas rebuter M. de Marsin. Dès ce moment, le Marquis, connu sous le nom *d'Annette*, ne quitta plus Emérance, & employa ce tems à lui inspirer des sentimens bien differens de ceux qu'il avoit flatté sa mere de faire naître en elle. Emérance conçut pour la fausse Annette l'amitié la plus vive ; & Annette

en profita, pour lui persuader de s'échapper, & de la suivre dans le Couvent d'où elle sortoit, lui faisant espérer que l'Abbesse la recevroit très-bien : Emérance qui n'étoit encore qu'un enfant de treize ans, consentit à tout, pour ne pas épouser M. de Marsin, & monta dans une Chaise de poste, que le Marquis avoit fait préparer.

Lorsqu'ils furent à quelques lieues de-là, la fausse Annette fit entendre à Emérance, que comme ils avoient à traverser un bois où il y avoit quelques voleurs, il seroit à propos qu'elle prît un habit d'homme, afin d'en imposer à ceux qui voudroient les attaquer. Emérance trouva ce projet admirable ; & le valet-de-chambre du Marquis, qui passoit pour le maître de la Chaise, eut ordre d'acheter des habits d'hommes, à peu-près de la taille d'Annette. La commission ne fut pas difficile : on apporta les habits du Marquis : il en choisit un riche, qu'il feignit de marchander & de payer ; & étant entré dans un cabinet, il revint un demi quart-d'heure après, sous sa forme naturelle.

» Comment me trouvez-vous, sous cette métamorphose, dit-il à Emérance ? En vérité, lui » répondit-elle, ce déguisement vous va à mer- » veille ; & c'est dommage que vous ne soyez » garçon, vous seriez charmant. Et si j'étois vé- » ritablement un cavalier, répliqua le Marquis, » auriez-vous autant de répugnance à m'épouser » que M. de Marsin ? Non, ma chere amie, » (c'est Emérance qui parle) lui dis-je, mais » tout-à-coup je me sentis arrêtée à la vue de » cet habit ; & je dis au Marquis : en vérité, » je suis bien sotte, cet habit me fait peur ; j'ou- » blie que vous êtes ma chere Annette : je me

remis

» remis sur ma chaise d'où je m'étois levée ; & » je continuai à dire au Marquis : oui, si vous » étiez à la place de M. de Marsin, je retour- » nerois tout à l'heure chez ma mere ; & je me » marierois dix mille fois avec vous, si cela étoit » nécessaire : tenez ; voilà ma main, pour gage » de ce que je vous dis. Le Marquis se jetra à » mes pieds ; & prenant la main que je lui pré- » sentois : vous consentez-donc à me la donner » pour jamais, me dit-il, en me regardant ten- » drement ? Vous êtes folle, lui dis-je, ma » chere Annette ; levez vous donc ; de quoi » vous serviroit ma main ? Ce n'est pas la cou- » tume que deux filles se marient ensemble ; au » moins je n'en ai jamais entendu parler : si cela » se pouvoit, je vous jure de tout mon cœur, » que je vous aimerois mieux que tous les hom- » mes du monde. Que mon bonheur est grand, » ma chere Emérance, me dit le Marquis, en » baisant la main que je lui avois offerte ! Vous » m'aimez ; vous me pardonnez la tromperie que » je vous ai faite, puisque c'est l'amour que j'ai » pour vous, qui me l'a inspirée ; vous serez » mon épouse ; nous ne nous séparerons jamais.

» Voilà encore ce que je ne savois pas, dis-je » au Marquis. Mon Dieu, pourquoi m'a-t-on » élevée dans une ignorance si profonde ? Je » croyois qu'on ne pouvoit avoir d'amour que » pour un homme, & que les filles n'avoient » entr'elles que de l'amitié. C'est donc aussi de » l'amour que j'ai pour vous ; car je vous aime » beaucoup plus que ma mere & que ma Nour- » rice : mais dites-moi, je vous prie, pourquoi » vous me demandez pardon ? Pourquoi dites- » vous que vous m'avez trompée ? C'est une

» vilaine chose de tromper les personnes ; je ne
» vous en crois pas capable ».

Ces derniers mots amenerent naturellement le Marquis à découvrir à Emérance & son nom & son sexe. Il lui proposa en même-tems de devenir son époux ; & ils furent mariés à Avignon où ils étoient alors.

Le Marquis avoit quitté Turin, par ordre de son pere, pour se rendre à Paris, où il devoit passer deux années ; & en conséquence, il partit avec sa nouvelle épouse pour cette Capitale. Les lettres de crédit qu'il avoit sur les Banquiers, le mirent en état de soutenir décemment sa femme, en attendant le moment où il pourroit découvrir son mariage à son pere. Cet heureux instant arriva ; & ils étoient sur le point de jouir de ce bonheur, lorsque la Providence en ordonna autrement. » Nous étions dans le tems de la
» Foire S. Laurent, dit Emérance ; j'avois résolu
» d'aller au Palais, pour y choisir quelques ajus-
» temens pour moi & pour ma fille : » le Marquis me proposa de voir la Foire, & j'y consentis. Comme il ne vouloit point m'exposer aux yeux du public, avant l'arrivée de son pere, il ferma les chassis du carosse de louage que nous avions pris pour faire ces deux courses. Nous commandâmes au Cocher de nous attendre. Nous restâmes une heure à la Foire ; & lorsque nous voulûmes nous retirer, il nous fut impossible de le retrouver. Après l'avoir fait appeller plusieurs fois, nous montâmes dans un Fiacre, dont le maître nous offroit ses services ; & nous nous y enfermâmes, non pas dans la crainte d'être apperçus, car il commençoit à faire nuit ; mais parce que la soirée étoit froide. Comme il y avoit

fort loin jusqu'à la rue de Vaugirard où nous logions, nous ne fûmes point étonnés de rester long-tems en chemin : nous étions même si occupés de l'arrivée du pere du Marquis, car nous l'attendions dans trois jours, que nous ne nous apperçûmes pas d'abord que le carosse rouloit sur le sable : ma femme-de-chambre qui nous accompagnoit, nous y fit faire attention : Sainville ouvrit une des portiéres, & fut effrayé de discerner, malgré l'obscurité, quelques hommes à cheval qui le menacerent de tirer dans le carosse, s'il faisoit le moindre mouvement. Il crut d'abord que c'étoient des voleurs, & leur offrit tout ce qu'il avoit sur lui. On n'en veut point à votre bourse, lui répondit-on ; restez tranquille, ou vous exposerez les jours de votre épouse. Une pareille menace étoit seule capable de le contenir ; sans cela, il eût bravé le péril. « Nous » marchâmes encore environ un quart-d'heure ; » après quoi nos guides firent descendre ma » femme-de-chambre, qu'ils laisserent au milieu » du chemin. Deux hommes masqués monte- » rent alors dans la voiture, & renouvellerent » leurs menaces, jurant qu'ils tireroient sur » moi, si nous proférions un seul mot. . . . . . » A la pointe du jour, s'appercevant que j'étois » à demi morte, dans les bras du Marquis, ils » me prierent de me rassurer, puisqu'on ne » vouloit me faire aucun mal ».

» Le sixieme jour de notre voyage, sur les » sept heures du matin, nos Gardes s'arrête- » rent à peu de distance de la mer, & nous » commanderent de descendre. La résistance » eût été inutile ; & le Marquis descendit le » premier pour me donner la main. Mais à pei-

» ne fut-il hors du carosse, que trois de ces mi-
» sérables se jetterent sur lui, pendant que les
» deux autres, à la portiere, m'empêchoient de
» le suivre. Ah! ma chere, on ne meurt pas de
» douleur, puisque je survécus à ce moment si
» terrible. Je vis lier indignement mon époux,
» auquel on mit un baillon dans la bouche,
» pour étouffer ses cris. Un de ces brutaux me
» fourra son mouchoir dans la mienne; & tout
» ce que je pus faire, fut de tendre les mains à
» l'infortuné Sainville, qui n'ayant plus que les
» yeux de libres, s'en servit pour exprimer son
» désespoir. Je le vis porter dans une Chaloup-
» pe, malgré les efforts qu'il faisoit en furieux,
» pour se débarrasser des mains de ceux qui le
» tenoient; & dans l'instant où on l'y eut jetté,
» je la vis s'éloigner du bord avec une vîtesse
» qui me déchiroit le cœur.

» Je ne puis vous rendre compte de ce qui se
» passa ensuite. Un évanouissement, qui dura
» plusieurs heures, débarrassa mes guides du soin
» d'empêcher que je n'attentasse à ma vie; car
» j'avois essayé plusieurs fois de me précipiter du
» haut en bas du carosse. Lorsque je repris mes
» sens, je me trouvai dans un lit, environnée
» de plusieurs femmes qui s'efforçoient envain
» de calmer mes transports. Ils furent si violens,
» que mon esprit en fut aliéné; & pendant deux
» ans, je fus assez heureuse pour n'avoir aucun
» sentiment de mes maux.

» Une fiévre violente me mit au bord du
» tombeau, au commencement de la troisieme
» année: il fallut me saigner jusqu'à l'épuise-
» ment; & lorsqu'on me croyoit prête à rendre
» le dernier soupir, Dieu qui ne vouloit pas

» perdre ma malheureuſe ame, me rendit en
» même-tems la ſanté de l'ame & celle du corps.
» Jugez de mon étonnement, au premier
» moment de ma raiſon. J'étois dans une petite
» chambre grillée, qui n'avoit pour tout meu-
» ble, qu'un méchant grabat, ſur lequel j'étois
» couchée, & deux chaiſes de bois : une femme
» de bout au pied de mon lit, ſembloit me
» conſidérer avec attention : je connus diſtinc-
» tement qu'elle s'intéreſſoit à ma conſerva-
» tion : elle me quittoit ſouvent, & ne rentroit
» dans ma chambre, qu'avec un air d'empreſſe-
» ment qui me frappoit. Je lui tendis la main ;
» & comme elle me donna la ſienne, j'y appuyai
» foiblement mes lévres. Cette marque de gra-
» titude parut la pénétrer de plaiſir : elle m'em-
» braſſa, m'excita à prendre courage, puiſque
» j'étois entre les mains d'une tendre amie. A
» ces mots, mes yeux ſe remplirent de douces
» larmes. Pleurez, me dit cette femme ; ne
» contraignez point vos mouvemens ; vos mal-
» heurs ſont paſſés. Elle parut redoubler ſes ſoins
» après cette petite converſation ; & ils furent
» ſi efficaces, qu'en quinze jours, je fus en état
» de me lever ».

A meſure que les ſens de la Marquiſe repre-
noient leur vigueur, ſes pertes ſe retraçoient à
ſa mémoire d'une maniere moins confuſe ; elle
découvrit qu'elle étoit dans un Hôpital, & que
cette femme qui avoit tant de bonté pour elle,
en étoit la Supérieure. C'étoit une parente de
M. de Marſin, qui, depuis quelques mois étoit
mort, du regret de l'action qu'il avoit commiſe :
on l'avoit trompé, en lui faiſant croire qu'Emé-
rance vivoit en libertine avec un Avanturier.

Sur ce rapport il la fait enlever, & embarquer son époux pour les Iles, en qualité de Mousse: mais lorsqu'il eut appris que c'étoit le Marquis de Sainville, il frémit à ce nom, écrivit promptement en Canada, pour instruire le Capitaine de sa méprise, & mourut avant d'avoir reçu la réponse de sa lettre: en expirant, il laissa une somme d'argent pour Emérance, & de toutes les façons expia sa faute autant qu'il lui fut possible.

Lorsqu'Emérance se trouva entiérement rétablie, elle résolut de ne rien épargner pour se procurer quelques lumieres au sujet de son mari; mais toutes ses recherches furent inutiles; & malheureuse de tous les côtés, le Ciel lui refusa la consolation d'aller se jetter aux pieds de sa mere, qui s'étoit expatriée depuis la fuite de sa fille, & n'avoit confié à personne le lieu de sa retraite: Emérance ne tenant plus à rien dans le monde, pensa à se faire Religieuse, mais une grande Princesse qu'elle ne nomme point, & qui avoit beaucoup d'amitié pour elle, l'en dissuada: cette Princesse mourut, & lui laissa de quoi vivre honnêtement. Ce fut avec ce petit bien, qu'elle se retira à ***, où elle fit la connoissance de Lucie. Nous touchons, Madame, au terme de ses aventures; nous y arriverons par un Episode, qui n'est pas moins interressant que le fond même du Roman. Transportons-nous dans les Terres de Lucie, où la suite de cette histoire va nous offrir une autre scène. Dans une fête que lui donnerent ses vassaux, elle fut frappée de la figure d'une petite fille fort jeune, qui joignoit à la taille la plus élégante, toute la noblesse & toutes les graces possibles. A peine Lucie fut-elle dans sa chambre, qu'elle

demanda au Concierge ce que c'étoit que cette fille ? » Elle est d'un Village à quatre lieues » d'ici, lui dit-il; un de ses cousins me dit qu'elle » cherchoit condition ; & je la pris pour faire » le tracas du ménage : mais elle est si mal adroi- » te, que ma femme vouloit la renvoyer au » bout de deux jours ; car elle casse tout ce » qu'elle touche. Je pensai que ce seroit ex- » poser la brebis à la gueule du loup, que de la » mettre dehors : elle est si mignonne, qu'on » pourroit bien chercher à la mettre à mal. Je » lui ai donc donné des bêtes à conduire à l'her- » be : comme je savois que Madame devoit ve- » nir incessamment, j'ai cru que je devois la » garder en attendant, parce que si vous vou- » liez avoir pitié d'elle, vous feriez, je pense, une » grande charité ».

Lucie applaudit fort à celle de cet homme, & lui promit de voir cet enfant le lendemain; mais toute la Noblesse qui se rendit au Château, l'en empêcha. » Quelques jours après, dit Lucie, » je me promenois dans mon Parc ; & comme » je commençois à être fatiguée, nous allions » reprendre le chemin du Château, lorsque nos » oreilles furent frappées de la plus belle voix » qu'il soit possible d'entendre....... Nous » demeurâmes immobiles. Je priai la compa- » gnie de m'attendre ; & j'avançai vers un en- » droit assez touffu, d'où partoit cette voix. Ju- » gez de mon étonnement, lorsque j'ai décou- » vert que ce Rossignol étoit ma petite Païsanne. » J'ai jetté un cri d'étonnement ; & la petite » fille a été si effrayée, que je l'ai vue prête à » s'enfuir : ma compagnie s'étoit approchée ; & » tous ensemble nous avons joint cet enfant,

» qui, les yeux baissés, la tête panchée sur sa
» poitrine, paroissoit être dans une confusion
» inexprimable. Rassurez-vous, mon enfant,
» lui ai-je dit, en la prenant par la main; vous
» avez une fort belle voix; mais vous chantiez
» on air d'Opéra; qui vous l'a appris? Madame,
» m'a répondu cette belle innocente, mon pere,
» quand il étoit jeune, a été laquais d'un hom-
» me de l'Opéra à Paris. Son maître lui avoit
» appris la musique, pour le faire aussi entrer à
» l'Opéra : il ne le voulut pas; car on dit que
» ces gens-là sont excommuniés; & il avoit
» peur de devenir loup garou. Mon pere m'a
» appris aussi la note. Il disoit comme cela, que
» ça pourroit un jour me faire Religieuse. Ce
» seroit un meurtre, répondit un Chevalier de
» Malthe qui étoit avec nous. Suivez-nous au
» Château, dis-je à la petite fille; il est tems
» de rentrer. Et mes vaches, Madame, qui les
» ramenera? Votre Concierge n'entend pas
» raillerie; & s'il s'en égaroit une seule, oh
» dame, il feroit un beau tapage. Chassez-les
» devant nous, mon enfant, lui ai-je répondu;
» je dirai au Concierge, que c'est moi qui vous
» l'ai commandé; & assurément vous ne serez
» pas grondée ».

Lucie en entrant chez elle, recommanda à sa femme-de-chambre d'avoir soin de cette petite fille, qui demanda en grace de ne point manger à l'Office; & ce trait commença à faire soupçonner que la jeune Marie n'étoit pas ce qu'elle disoit être.

» En effet, dit Lucie, après avoir été quelque
» tems impénétrable à ma femme-de-chambre,
» un incident imprévu l'a démasquée. Mon

» époux a un valet-de-chambre qui a quarante ans,
» & qui depuis vingt années eſt à ſon ſervice.
» Comme il poſſede des qualités rares dans un do-
» meſtique, mon mari lui eſt très attaché, &
» l'a mis en état de vivre fort à ſon aiſe, s'il
» avoit le malheur de le perdre. Cet homme eſt
» devenu éperdûment amoureux de notre petite
» avanturiere, & m'a choiſie pour ſa confidente.
» Il lui offre ſa fortune & ſa main....... Je
» vis tout-d'un-coup ce que je pouvois eſpérer
» de cet incident pour la connoître. La maniere
» dont elle recevroit cette propoſition, devoit
» fixer ou détruire mes ſoupçons. Je n'ai pas
» été trompée dans cette eſpérance : à peine
» lui ai-je fait entendre que j'approuvois les
» vues que cet honnête homme avoit ſur elle,
» qu'elle n'a pu ſe défendre d'un mouvement
» d'indignation : ſes beaux yeux ſe ſont rem-
» plis de larmes ; & les levant au Ciel, elle s'eſt
» écriée. A quoi ſuis-je réduite ?

» A peine ce mot étoit-il ſorti de ſa bouche,
» qu'elle a prodigieuſement rougi, a baiſſé
» les yeux, & a paru quelques inſtans recueillie
» en elle-même. Elle eſt ſortie tout-à-coup de
» cet état, & s'eſt jettée à mes pieds, avant
» que je puſſe le prévoir & l'empêcher. Madame,
» m'a-t-elle dit, je ſerois indigne de vos bon-
» tés, ſi je continuois de feindre avec vous. Vous
» avez, ſans doute, pénétré une partie de mon
» ſecret ; & je meurs de honte d'avoir pu le gar-
» der ſi long-tems vis-à-vis d'une bienfaitrice
» ſi généreuſe. Je ſuis fille de qualité. La né-
» ceſſité de m'arracher à un mariage odieux,
» m'a forcée à fuir mes parens ; ils ſont puiſſans ;
» & pour me ſouſtraire à leurs recherches, je

» m'étois déterminée à me retirer dans un Couvent. L'infidélité du guide auquel on m'avoit » confiée, m'en ayant ôté les moyens, & me » trouvant absolument dépourvue de tout, le » désespoir me fit rechercher le déguisement le » plus abject : votre bonté m'a soustraite à une » vie si différente de celle que j'ai menée jus- » qu'à ce jour; & j'ai trouvé chez vous un asyle, » où probablement je ne serai point recherchée. » Ajoutez à tout ce que vous avez fait pour » moi, une derniere grace, c'est de me permet- » tre de vous taire mon nom, & les circonstances » de mes malheurs. . . . . . Ne me condamnez » pas encore, ajouta-t-elle, en joignant les » mains d'une façon toute charmante. Une fille » de mon âge, semble ne pouvoir trouver d'ex- » cuse, lorsqu'elle refuse d'acquiescer aux or- » dres de ses parens; mais, Madame, mon cœur » & ma main, dont on vouloit disposer, n'é- » toient plus à moi. L'amour, la reconnoissance, » les sermens les plus sacrés, tout me faisoit un » devoir de mes refus. . . . . . Le Ciel m'est » témoin, que le silence que je garde vis-à-vis » de vous, ne provient d'aucune défiance; mais » mon secret ne m'appartient pas tout entier. » Permettez-moi d'obtenir un consentement » dont j'ai besoin, pour vous ouvrir mon ame; » & vous connoîtrez que ma confiance pour vous » n'a pas de bornes ».

De ce moment, la petite Marie fut sur un ton tout différent dans la maison de Lucie qui devint son amie, & qui ayant remarqué qu'elle avoit un goût décidé pour la lecture, lui abandonna le soin de sa bibliothéque. Les choses en étoient là, lorsque Lucie reçut une lettre d'Emé-

rance, dans laquelle elle lui racontoit toute l'histoire de sa fille, depuis qu'elle avoit été enlevée de Paris avec son mari. Cette fille, appellée Annette, étoit restée dans les mains de sa femme-de-chambre, qui après avoir été laissée dans le chemin, comme vous l'avez vu, étoit revenue dans la rue de Vaugirard, avoit vendu les meubles, & placé chez un Notaire l'argent qui en étoit provenu, pour subvenir à l'éducation de la petite Annette, conjointement avec sa Nourrice: cette femme-de-chambre mourut quelque tems après, & laissa, en expirant, une boëte d'or à sa pupile, & lui défendit de la vendre jamais sous quelque prétexte que ce fût.

Lorsqu'Annette eut atteint un certain âge, elle fut mise dans un Couvent, dont l'Abbesse la prit en amitié. Elle eut occasion d'y voir un jeune Ecolier, dont elle devint amoureuse sans le savoir, & auquel elle inspira un amour égal. Deshomais, c'est le nom de ce jeune homme, sentit croître sa passion avec l'âge; mais le pere à qui ce mariage ne convenoit pas, s'y prit si bien, que Deshomais passa pour mort dans l'esprit d'Annette, & Annette pour morte dans l'esprit de Deshomais. Nos deux Amans désespérés, résolurent, dès ce moment de se retirer du monde: Deshomais se fit Jésuite, & Annette prit l'habit du Monastere dans lequel elle étoit. Un jour par hasard, la boëte d'or qu'elle avoit, s'ouvrit; l'Abbesse apperçut deux portraits qu'elle renfermoit, & poussa un cri de joie, en disant, j'ai donc retrouvé le reste d'une fille chérie, & qui sans doute n'existe plus: vous devinez, Madame, que cette Abbesse étoit la mere d'Emérance.

Quelques jours après, Deshomais se trouva,

aussi par hasard dans le même Couvent, y reconnut Annette & se précipita à ses pieds. L'Abbesse le trouva fort mauvais, & signifia à sa petite fille, qu'elle seroit Religieuse : Annette qui ne songeoit plus qu'à son Amant, répondit qu'elle n'y consentiroit jamais, & redoutant les violences dont sa Grand'mere la menaçoit, s'enfuit chez le Marquis de Sainville, auquel elle se fit reconnoître, & qui la reçut en pere. Annette y passa six mois, & disparut tout-d'un-coup, de façon que lorsqu'Emérance arriva à Turin pour la trouver, elle apprit avec douleur, qu'elle n'y étoit plus, & que le Marquis de Sainville étoit parti pour Paris. Mais son chagrin ne fut pas long ; & avant de quitter la Ville dans laquelle elle étoit, Lucie lui manda que son Annette vivoit ; qu'elle en avoit des nouvelles certaines, & qu'en un mot, cette fille chérie, cette Annette étoit la petite Marie qu'elle avoit retirée chez elle, & qui s'étoit enfuie de chez son grand-pere, parce qu'il vouloit lui faire violer le serment qui l'engageoit à Deshomais, & l'unir à un autre. Jugez, Madame, de la joie d'Emérance, & de celle de Deshomais, qui, par un hasard aussi singulier que ceux dont je viens de vous faire part, étant allé à Turin, pour y voir Annette, avoit trouvé Emérance en chemin, & lui avoit servi, sans se faire connoître, de compagnon de voyage.

A la réception de la lettre de Lucie, Emérance se met en route avec Deshomais, qui en passant dans un bois, a le bonheur de sauver la vie au Marquis de Sainville le pere, attaqué par des voleurs. Emérance se fait connoître à lui ; & le vieux Marquis lui voue tou-

te l'amitié, toute la tendresse qu'il avoit eue pour son fils : quelques jours après cet heureux événement, Annette les rejoint, & épouse Deshomais.

Il ne restoit plus à Emérance, pour jouir d'un bonheur parfait, que de retrouver son époux. Le jeune Marquis de Sainville, après avoir été jetté à fond de cale, comme je vous l'ai dit, & traité comme un avanturier ; après avoir essuyé dans les Isles, tous les maux qu'entraînent à leur suite l'esclavage & la misere, trouve moyen de s'embarquer pour la France. Dans le trajet il est pris par un Corsaire qui le conduit à Maroc, où il reste en captivité. Les Peres de la Rédemption le rachetent & le ramenent à Paris. Un hasard le conduit chez Lucie qui découvre son nom, & le rend à Emérance & à son pere, dans le sein desquels il passa les jours les plus heureux. Tel est, le précis d'une très-longue narration que Madame de Beaumont nous fait des aventures de M. de Sainville, & qui, selon moi, n'est pas la plus interressante du Roman.

Je suis, &c.



LETTRE XXVIII.

Nouvelle Clarice.

VOICI, Madame, encore un Roman, en forme de lettres. L'Héroïne élevée par une tante très-riche, vient de la perdre, & fait part de sa douleur à son amie, Lady Hariote. Elle lui peint tout le lugubre qui accompagne ces sortes d'événemens.

» Assise en silence auprès des précieux restes » de ma tante bien aimée, la confusion qui ré- » gnoit dans le Château, ne fut pas capable de » me disttaire ; les gens de Justice, des amis, » des parens éloignés le remplissoient : les pre- » miers mettoient les scellés partout, se saisis- » soient des clefs, & donnoient les ordres né- » cessaires pour hâter l'arrivée de mon pere & » du Doyen de Colborn, auquel ma tante avoit » confié son testament. Les seconds s'effor- » çoient de rappeller mes esprits, & me fai- » soient, pour ainsi-dire, une garde contre la » malice des derniers, qui me regardoient avec » une sorte de fureur, dans la crainte que ma » tante ne m'eût avantagée à leurs dépens : car » on ne pouvoit se persuader qu'elle n'eût pas » exclus mon pere du nombre de ses successeurs «.

Clarice n'a jamais vu son pere ni sa mere. Le Doyen de Colborn, chargé des dernieres volontés de sa tante, lui apprend que Sir Derby, à qui elle doit le jour, est un libertin, frere de sa tante, qu'il a toujours haïe, parce qu'elle étoit riche. Il s'étoit marié, & n'avoit eu qu'elle d'enfant. Il obligeoit sa femme à garder sa maîtresse chez elle, & à prendre soin des enfans

qu'il en avoit. La bonne tante s'étoit chargée de l'éducation de Clarice.

Sir-Derby arrive avec sa femme; on lit le testament de la tante qui venoit de mourir. Elle fait Clarice son héritiere, lui défend de laisser jouir son pere de sa fortune; elle lui permet de lui faire seulement une pension de cinq cent livres sterlings, autant à sa mere, substituant son bien à ses enfans si elle en a, & aux pauvres si elle n'en a pas.

Sir Derby paroit résigné à ce malheur; Clarice fait tout ce qu'elle peut, pour empêcher son pere de se plaindre; elle augmente son revenu de ses épargnes. Sir Derby feint de se repentir de ses anciens égaremens; mais le Doyen exhorte Clarice à s'en défier. » Il est défendu, lui dit-il, » de juger mal des intentions d'une personne; » & surtout une fille doit bien se garder de mal » penser de son pere; cependant, comme le » passé a été si notoirement mal, la prudence » vous oblige à suspendre votre jugement sur » le présent, aussi-bien que les effusions de vo- » tre cœur généreux & crédule. J'ajouterai que » la charité même vous fait une loi de la cir- » conspection que je vous recommande. Que » Sir Derby soit véritablement résolu de chan- » ger de vie, ou qu'il feigne de le vouloir par » des motifs d'intérêts, il est certain dans le » premier cas, qu'il a besoin d'être fortifié par » toutes sortes de motifs, à persévérer dans ces » bonnes résolutions. Tant qu'il sera forcé de » vivre ici, il sera loin de l'occasion de son pé- » ché; ne lui fournissez pas les moyens de s'en » rapprocher, en lui remettant un argent comp- » tant, qui pourroit lui devenir funeste. Que

» s'il feint des ſentimens qu'il n'a pas, il ſoutiendra quelque tems cette feinte, pour gagner votre confiance, & réuſſir à vous tromper; vous aurez toujours enlevé ce tems au crime; & qui ſait ſi dans cet intervalle, il ne ſera pas touché des douceurs d'une vie honnête, du plaiſir de ſe retrouver avec d'honnêtes gens, de jouir de leurs careſſes, de leur eſtime? Vous ne riſquez donc rien à faire violence à votre cœur; & vous riſqueriez beaucoup, ſi vous en ſuiviez les mouvemens ».

Sir Derby engage ſa fille à aller dans une autre maiſon, dont elle a hérité de ſa tante; elle part; cette maiſon a beſoin de réparations; on choiſit ce tems pour faire voir Londres à Clarice. Le Doyen meurt preſque ſubitement. Lady Hariote qui eſt avec ſon mari en France, où un procès la retient, écrit à ſon amie de ſe défier de ſon bon cœur, & lui dit que Mylord ſon époux, qui connoît Sir Derby, croit qu'il n'y a qu'un miracle qui puiſſe le changer.

» On peut ſe contrefaire pendant quelques jours, quelques ſemaines, répond Clarice; mais voici le ſixieme mois que je vis avec Sir Derby; il n'eſt pas probable qu'il eût ſu ſe contraindre aſſez, pour m'échapper entiérement. Ma mere commence à concevoir quelque eſpérance; & ſi elle a blâmé l'offre que j'ai faite à mon pere, c'eſt, à ce qu'elle m'a dit, qu'elle craint que les mauvaiſes compagnies ne renverſent les bonnes résolutions de ſon époux. Il convient qu'il a paſſé tout le tems de ſa jeuneſſe d'une maniere déplorable; il en gémit; il avoue même qu'il lui en coûte quelque choſe, pour ſe réduire à l'uniformité

» mité de notre vie ; & cet aveu eſt, ce ſemble,
» une preuve de ſa ſincérité : j'en ai pris droit
» de faire une choſe, dont je ne me ſerois pas
» cru capable, & qui m'a réuſſi à ſouhait. Après
» avoir employé une heure entiere à demander
» le ſecours de Dieu, j'ai ſuivi mon pere dans
» le jardin, (c'étoit le ſoir du jour où je lui
» avois offert mon revenu.) Il s'eſt enfoncé dans
» une allée ; & aſſis ſur un banc, il paroiſſoit
» rêver profondément ; en ſorte que j'étois à
» ſes pieds avant qu'il m'eût apperçue. J'em-
» braſſois ſes genoux avec ardeur ; & mes larmes
» me laiſſoient à peine la liberté de lui faire en-
» tendre ma voix. Oh mon pere ! mon cher
» pere, me ſuis-je écriée, pardonnez à votre
» audacieuſe fille, la liberté qu'elle va prendre ;
» permettez-lui de vous ouvrir ſon cœur ; il eſt
» ſurchargé d'un poids qui l'opprime & le tue,
» déchiré par des devoirs contraires qui lui
» ſont également chers. Mon pere avoit paſſé
» ſes bras autour de moi, & s'efforçoit de me
» relever : non, lui dis-je, il faut que ma poſ-
» ture, d'accord avec les ſentimens du plus
» profond reſpect, expie la liberté de ma langue :
» mon pere me permet-il. . . . . Tout t'eſt per-
» mis, chere fille de mon cœur, m'a-t'il dit ;
» je te regarde moins comme mon enfant, que
» comme une tendre amie qui doit faire le bon-
» heur de mes dernieres années, & dans le ſein
» de laquelle je répandrai toujours mon cœur
» avec confiance ; ne crains pas de m'ouvrir le
» tien ; & ſois perſuadée que ton bonheur eſt
» le plus cher objet de mes deſirs. Encouragée
» par ces marques de bonté, j'oſai lui dire que
» le reſpect que je devois à la mémoire de ma

» tante, me forçoit malgré moi à une réserve
» qui faisoit mon tourment. Ah! lui dis-je avec
» un transport qui, je crois, lui peignoit au
» vrai les sentimens de mon ame : si la fortune
» dont je jouis, étoit le fruit de mes travaux &
» de mon industrie, avec quel plaisir viendrois-
» je la mettre à vos pieds, & recevoir de vous,
» comme une faveur, les choses qui me seroient
» nécessaires ! Ma dépendance de vous feroit
» mon bonheur; & je ne puis sans confusion,
» me rappeller qu'à mon âge, je suis tirée de l'or-
» dre commun, par la volonté d'une tante à la-
» quelle je dois obéir, puisque vous lui aviez
» remis toute l'autorité que vous aviez sur moi.
» Cette tante étoit vertueuse ; pourquoi m'a-
» t'elle privée du bonheur & du mérite de l'obéis-
» sance, dont elle connoissoit si bien le prix ?

» Laissez moi la liberté d'achever, ajoutai-je,
» en voyant mon pere prêt à m'interrompre.
» En réfléchissant sur tout ce qui s'est passé de-
» puis six mois que j'ai le bonheur de vivre
» sous vos yeux, je crois avoir trouvé la clef de
» sa conduite. Elle connoissoit sans doute votre
» cœur ; elle savoit qu'il étoit capable des plus
» grandes vertus, & que les écarts dont vous
» gémissez actuellement, étoient les vices de
» ceux, avec lesquels de fatales circonstances
» vous avoient lié. Elle savoit combien il en
» coûte pour renoncer à de telles liaisons, qu'une
» longue habitude a rendues comme nécessaires ;
» & c'étoit pour vous mettre dans l'heureuse
» obligation de vous faire cette violence, qu'elle
» a remis vos intérêts entre mes mains. C'est un
» dépôt dont je dois rendre compte ; & voilà
» ce qui cause mon tourment. Si je suis les mou-

» vemens de ma tendresse, qui me portent à » vous abandonner sans réserve & ma personne » & ma fortune, je ne satisfais point aux in- » tentions de ma bienfaitrice; par cela seul, je » perds le droit que j'avois à ses bienfaits; ils ne » m'appartiennent plus; c'est un vol, puisqu'ils » ne sont à moi qu'à des conditions que je viole; » & quels malheurs peuvent être la suite de » mon infidélité! Pourrois-je me consoler, si » une tendresse mal réglée pouvoit de nouveau » précipiter mon pere..... Je n'ai pas le cou- » rage d'achever; mais vous m'entendez; j'en » suis sûre; épargnez votre fille; & donnez-lui » le moyen d'accomplir ses devoirs.

» Comme j'en revenois toujours à lui deman- » der pardon de ma hardiesse: vous ne m'avez » point offensé, me dit-il, ma chere fille; plût » au Ciel qu'on eût toujours employé avec moi, » la douceur & la raison; je n'aurois point à rou- » gir en votre présence; & vous n'auriez pas » un juste sujet d'appréhender de suivre les mou- » vemens de votre tendresse à mon égard. On » ne connoissoit pas mon caractere; on crut pou- » voir le réduire par une sévérité outrée. Ac- » coutumé à l'excessive indulgence des seuls pa- » rens auxquels je devois du respect, je regardai » l'autorité que ma sœur vouloit usurper sur » moi, comme une tyrannie; ses bonnes in- » tentions qui m'étoient connues, ne peuvent » justifier le ton qu'elle avoit mis dans ses re- » montrances; j'étois déterminé à quitter » ma maîtresse; la beauté, la vertu de votre » mere m'avoient engagé à faire ce sacrifice; » la hauteur avec laquelle ma sœur l'exigea, » serra des nœuds que j'allois briser; je crus qu'il

» feroit honteux de céder à fes menaces ; voilà
» la fource funefte de tous mes égaremens : ma
» maîtreffe aimoit la dépenfe, elle m'excita à
» en faite de telles, que je fus forcé d'engager
» mon bien, & bientôt après de le vendre. La
» dureté de ma fœur qui me laiffa fouffrir des
» extrêmités que je ne puis me rappeller fans
» frémir, fa dureté, dis-je, acheva de me jet-
» ter dans le défefpoir. Elle étoit exacte à rem-
» plir les devoirs que la religion prefcrit ; j'en
» conclus que la dévotion n'étoit propre qu'à
» endurcir le cœur ; & cette idée me confirma
» toutes celles qu'on m'avoit infinuées dans ma
» jeuneffe, contre la religion. Mon époufe de-
» vint l'objet de mon averfion, parce que j'attri-
» buai à fes plaintes la hauteur & la dureté de
» ma fœur. Ces difpofitions ont fubfifté jufqu'au
» moment qui vous offrit à ma vue ; j'étois, ce
» femble, déterminé à vous confondre avec les
» objets de ma haine ; mon cœur fe refufa à cet
» odieux projet ; je crus démêler en vous des
» fentimens très-oppofés à ceux qui avoient
» produit mon éloignement des perfonnes qui
» devoient m'être cheres ; la bonne grace avec
» laquelle vous me laiffâtes le maître de tout
» ce qui vous avoit été donné à mon préjudice,
» effaça l'impreffion du dégoût qu'on a natu-
» rellement pour les raviffeurs de fon bien ; je
» crus que j'en ferois toujours le maître, tant
» qu'il refteroit à la difpofition d'une fille fi bien
» née ; votre conduite n'a pas démenti l'idée que
» je m'étois faite de votre tendreffe à mon égard.
» Vous avez payé mes dettes, pourvu à mes be-
» foins avec plus d'abondance, que je ne l'euffe
» fait moi-même ; mais, ma chere enfant, il eft

» dur à mon âge de vivre dans la dépendance : » la mienne est supportable, tant qu'elle ne sera » qu'à votre égard; votre respect, votre tendresse, » en ôtent ce qu'il y a de plus pénible. Cependant je ne puis être tranquille ; vous êtes dans » un âge où l'on doit penser à un établissement ; » & je ne puis supporter l'idée de dépendre d'un » gendre. Qui sait si votre générosité à mon » égard ne blesseroit point un époux qui penseroit moins noblement que vous? Qui sait si » vous ne seriez point forcée d'abandonner les » intérêts d'un pere, ou d'aliéner le cœur d'un » époux? Et pourrois-je, dans ces deux cas, ne » me pas regarder comme le plus malheureux » de tous les hommes? Je sais qu'avec la pension » que votre tante vous a permis de nous faire, » nous pouvons vivre avec une sorte d'aisance; » mais je le dirai avec confiance à mon amie ; il » est un superflu que l'habitude a changé en nécessaire ; & je ne me sens pas le courage d'y » renoncer sans peine. Je hais la campagne ; j'y » serois bientôt consumé d'ennui, si j'envisageois la nécessité d'y demeurer toujours ; quelques mois passés à Londres feroient une diversion qui prolongeroit ma vie ; c'est à ma » chere enfant à en fixer la durée, par des arrangemens qui me feront un état fixe, & un peu » plus agréable, que celui dont je suis menacé.

» Vous réglerez vous-même ce que vous croirez nécessaire à votre bonheur, dis-je à mon » pere, en baisant respectueusement sa main » qu'il m'avoit présentée. Je n'ai point de goût » présentement pour le mariage ; & si on pouvoit répondre de ses résolutions, j'oserois vous » promettre que je borne mon bonheur à vivre » avec vous ».

Sir Derby va souvent à Londres : un jour il annonce à sa fille, sous le nom du Signor de Montalve, un jeune homme qu'il dit être un Seigneur Italien très-riche, qui lui a été recommandé par son pere. Le jeune homme devient amoureux de Clarice, qui se sent pour lui quelqu'estime ; & on parvient bientôt à les disposer au mariage.

» Vous n'avez nulle expérience, lui dit à ce sujet » son amie Lady Hariote; & vous ne savez pas com- » bien il en coûte pour dire la premiere fois ce gros » mot : *j'aime*. Franche comme vous êtes, nous » n'en aurons pas l'étrenne ; si Montalve vous » plaît, vous le lui direz aussi franchement, que » vous le diriez à une de vos amies. Vous n'au- » rez jamais l'esprit de minauder, de vous ca- » cher le visage de votre voile, en un mot, de » faire toutes les petites simagrées, dans les- » quelles on fait consister l'honneur d'une fille, » quoique personne n'en soit la dupe. On veut » ou on ne veut pas épouser un homme. Si on » ne le veut pas, il est tout simple de le lui dire » d'abord sans l'amuser ; si on le veut, on ne » doit pas le tenir un moment en suspens, & » lui laisser croire qu'on a quelque chose à lui » sacrifier, quelqu'inclination à arracher.

» Mon mari veut absolument que je vous raconte » la belle réponse que je lui fis, quand on me le » présenta comme un homme qui aspiroit au » bonheur ou au guignon de devenir mon époux ; » car en vérité, c'est une Lotterie que le ma- » riage ; & il y a beaucoup plus de mauvais bil- » lets que de lots. Il prétend que je lui répondis : » Milord, je n'ai pas l'honneur de vous connoî- » tre ; ainsi je mentirois, si je vous disois que

» j'aurai pour vous l'estime, le respect & l'amour
» qu'une bonne femme doit à son mari. Je ne
» mettrai point d'obstacle à ces sentimens, s'ils
» veulent venir; c'est à vous à prendre la peine de
» les faire naître, & à vous bien examiner, pour
» connoître si vous avez en vous de quoi les pro-
» duire. Je vous estimerai si vous êtes estimable;
» je vous respecterai, si vous êtes plus vertueux
» que moi; je vous aimerai, si vous n'avez point
» d'autres défauts, que ceux qu'annonce votre
» physionomie. Au reste, l'examen que je vous
» prie de faire de vos dispositions, est essentiel
» pour moi aussi-bien que pour vous. Si l'on
» m'avoit trompée sur votre caractere, vous me
» rendriez misérable; mais nous serions à deux
» de jeu. Je suis insupportable à tout ce que je
» n'aime pas; je vous en avertis à tems; ayez
» la bonté de vous régler là-dessus ».

Telles étoient les dispositions de Lady Hariote à l'égard de son Amant; voici ce qui arriva après son mariage. » On m'a dit qu'il faudroit le
» respecter, lui obéir; ces deux devoirs me pa-
» roissent incompatibles avec l'amour qui est
» toujours blessé de la moindre inégalité. Je ne
» sais si la sagacité de Milord l'a mis au fait de
» mes dispositions; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il
» s'est comporté comme s'il les avoit connues. Il
» a réussi à me cacher le maître, le chef: je n'ai
» vu que l'Amant; & cette soumission que je lui
» aurois disputée pied à pied, s'il l'avoit exigée,
» ne m'a rien coûté, parce qu'elle étoit volon-
» taire; il me sembloit que c'étoit un présent
» que je lui faisois; & on est flatté de pouvoir
» donner; c'est le plus noble de tous les rôles,
» & qui porte avec lui une satisfaction qui ne

talve eſt un de ſes enfans qu'elle a eus ſans doute de Sir Derby ; qu'il étoit Moine en France ; qu'il eſt venu en Angleterre, & que Sir Derby a imaginé le rôle qu'il lui fait jouer, pour s'emparer d'une partie des biens de ſa fille. Clarice confondue à cette nouvelle, chaſſe Montalve qui ſe préſente ; ſon pere veut la forcer à ſe marier ; il la bat ; Montalve l'appaiſe ; Sir Derby enferme ſa fille dans une chambre écartée, d'où ſes cris ne peuvent être entendus.

Elle ſe ſauve par une cheminée, franchit des toîts & des murs, arrive dans la campagne. Elle apperçoit un homme avec une épée ſous ſon bras ; elle le prend pour un voleur ; elle veut lui donner ſa bourſe ; il la refuſe, & lui offre ſes ſecours en mauvais Anglois ; elle le reconnoît pour un François. » Je n'avois point encore fait » attention dit-elle, à l'habit de celui qui me » parloit. Qu'il étoit diſcordant avec ſa figure ! » La poudre dont il étoit rempli, m'apprit que » je parlois à un Perruquier ; & malgré les im- » portantes penſées qui devoient m'occuper, je » ne pus m'empêcher d'avoir une diſtraction. » Quelle doit être la politeſſe d'un François qui » a quelque naiſſance, puiſque j'en trouve tant » dans un homme de cette claſſe ? Vous n'obli- » gerez point une ingrate, lui dis-je ; je ſuis en » état de faire votre fortune ; je vous la promets ; » auſſi-bien paroiſſez-vous né pour un état plus » relevé que le vôtre. Ces paroles firent rougir » prodigieuſement le jeune homme. Je ſerois » bien malheureux, me dit-il, ſi je pouvois être » ſoupçonné de vues baſſes & intereſſées dans » le petit ſervice que je vous rends ; je ſuis pau- » vre ; je l'avoue ; mais ma pauvreté n'eſt point

» à charge, quoique j'aie à rougir de sa cause ;
» quant à ma profession, qui est, à la vérité,
» assez nouvelle pour moi, elle me réhabilire
» dans ma propre estime, puisque c'est le desir
» d'accomplir un devoir, qui m'y retient ». Clarice accepte son bras; il la mene chez son maître, & la place dans sa chambre où personne n'entre.

Le jour vient; elle entend dans la rue la voix de Sir Derby, qui demande si l'on n'a point vu passer une jeune personne qu'il dépeint; il offre cens guinées à celui qui lui en donnera des nouvelles. Clarice tremble que la somme ne tente Chevalier; c'est le nom du jeune Perruquier ; mais personne ne l'a vue que lui; il ne la trahit point; une femme qu'elle a rencontrée, regrette de n'avoir pas sçu cela plutôt, & dit que celle qu'elle a vue a pris le chemin de Londres; Sir Derby le prend aussitôt. Chevalier vient rassurer Clarice ; elle lui raconte son histoire; elle ne veut point chercher à se justifier aux dépens de son pere ; elle envoye le jeune homme au Château; il lui apprend que sa mere est partie avec Montalve ; que Fanni est arrêtée pour vol; que Sir Derby accuse sa femme & sa fille d'avoir voulu l'empoisonner; il fait mettre dans les papiers publics cette accusation qui n'est point crue; mais Clarice sent la nécessité de fuir; elle a besoin d'un conducteur; ce conducteur doit être son mari.

M. Béker, Prêtre Catholique qu'elle consulte, l'affermit dans ce dessein; Chevalier est l'époux & le guide qu'elle choisit; elle fait qu'il est le Baron d'Astie, homme de qualité, très-pauvre, qu'un malheur de jeunesse a égaré, que le remords a converti, & qui se trouve dans l'humiliation par des circonstances; il part avec Cla-

rice au moment qu'on doit venir faire une visite dans la maison du Perruquier; ils vont chez la mere de M. Béker, à laquelle ils sont recommandés; elle n'y est pas; ils prennent une voiture pour se rendre chez un Fermier qui étoit tuteur de Clarice ; on les reconnoit dans un Village ; un homme veut gagner le prix promis par Sir Derby à celui qui la ramenera. Clarice se déguise en homme , & s'échappe à pied ; ses diamans étoient dans sa chaise, cachés dans la doublure ; en chemin ils rencontrent trois hommes à qui ils font autant de peur qu'ils leur en font : ce sont des Déserteurs françois, un Capitaine de vaisseau , un Lieutenant , un Chirurgien faits prisonniers avant la déclaration de guerre ; ils ne croyent point leur honneur engagé à rester ; ils se sont échappés ; le Baron leur dit qu'il l'est aussi , de même que son compagnon , qui est Clarice, vêtue en homme ; ils marchent de compagnie toute la nuit ; au point du jour ils se cachent dans des taillis ; Clarice, qui sait l'anglois, est détachée dans un Village prochain, pour aller s'informer de la route. » Tout le monde étoit » presque sorti du Village, parce que c'étoit le » tems de la moisson ; j'entrai dans une assez » bonne Ferme, où je trouvai un bon vieillard » aveugle , qui , devant la porte d'une cuisine, » cherchoit à recevoir les premiers rayons du » soleil ; une servante étoit à quelques pas de lui, » occupée à donner à manger aux poules. Dieu » vous bénisse, mon bon pere, lui dis-je ; Dieu » vous bénisse , ma fille , répondit le vieillard. » A ces mots qui me firent transir , la servante » fit un grand éclat de rire. Vous vous y con» noissez, dit-elle au vieillard ; si toutes les filles

» reſſembloient à ce jeune garçon, il y auroit
» preſſe. Garçon ou fille, dit le vieillard, ma
» bénédiction n'eſt pas perdue ; il eſt vrai que
» c'eſt la voix d'une fille ; y a-t'il quelque choſe
» pour votre ſervice, mon enfant. J'allois à
» Briſtol, lui répondis-je ; je me ſuis égarée ; j'ai
» marché toute la nuit ».

Clarice fait là des proviſions, achette un cheval, & revient joindre ſes compagnons. Ils ſe doutent de ſon ſexe, en avertiſſent le Baron, & lui promettent de le tirer d'Angleterre. Quelques jours après, des Chaſſeurs paſſent dans l'endroit où ils ſe ſont cachés ; leurs chiens les découvrent ; on les arrête ; on les conduit en priſon ; les Déſerteurs trouvent le ſecret d'en ſortir avec Clarice & le Baron.

Après bien des aventures ils arrivent à Bordeaux ; là, Clarice ajoûte à ſon mariage les cérémonies qui lui manquoient ; elle vient enſuite chez ſa Belle-mere qui la reçoit bien ; elle n'avoit que quinze louis de revenu ; les bijoux de Clarice lui ſont une ſomme de mille louis ; ſa mere amenée en France par Montalve, eſt chez Lady Hariote. Le Lord eſt allé à Londres pour arranger ſes affaires ; il retrouve la chaiſe où l'on avoit laiſſé les bijoux, & les emporte ; il trouve auſſi un Sécretaire de Lady Derby, où il y avoit une ſomme conſidérable ; il en retire une du Fermier ; il arrange les affaires avec Sir Derby ; on lui laiſſe la jouiſſance du bien de ſa fille tant qu'il vivra ; on découvre qu'il avoit falſifié le teſtament ; on fait reſtituer au Notaire une groſſe ſomme qu'il avoit reçue pour cette friponnerie. Sir Derby renvoie à ſa fille ſes bijoux & ſes hardes ; elle ſe trouve enfin vingt-cinq mille livres

de rente; elle passe sa vie dans le Village de sa Belle-mere, à faire de bonnes œuvres, & rend heureux tous ceux qui les entourent.

Les malheurs de Clarice doivent rendre naturellement son stile sérieux; il n'en est pas de même de son heureuse amie Lady Hariote; aussi ses lettres se ressentent-elles de cette gaîté qui accompagne presque toujours le bonheur. Voici comme elle peint l'amour qu'elle sent pour son époux. » Si aimer son mari est une foiblesse, en » vérité la mienne sera pardonnable. Je ne sais » pourquoi je mets cet amour au futur; il ne » faut pas qu'une mauvaise honte m'engage à » tromper ma Clarice: cet amour est tout venu. » Je vous jure que c'est une chose amusante d'ai- » mer son mari; je ne l'eusse jamais soupçonné. » Ah! vraiment c'est bien cela qui empêche de » s'endormir. Milord est forcé de diner en ville; » Hariote qui avoit fort bon appétit, n'a plus » d'impatience pour le diner; est-elle à table? » malheur aux Cuisiniers, au laquais: ceci est » trop doux; l'autre plat est trop salé; la viande » est dure; la salade est trop longue; le dessert » mal choisi; les laquais ne devinent pas quand » on a soif; frappe-t'on une douzaine ou deux » de coups à la porte, de ce ton qui annonce une » personne de conséquence? Milady jette sa ser- » viette, renverse tout ce qui se trouve à son » passage, & en deux enjambées, traverse la » salle à manger, pour voir par la fenêtre, si ce » n'est point son cher & féal, qui a trouvé quel- » que prétexte, pour quitter quelques minutes » plutôt, un diner où il y avoit bonne compa- » gnie, mais qui lui paroissoit ennuyeuse, parce » qu'il n'y voyoit point l'objet de ses affections.

» Eſt-ce lui ? le viſage s'épanouit ; on ouvre la » porte ; l'appétit revient ; on dine ſur nouveaux » frais. S'eſt-on trompé ? on revient triſtement » à ſa place ; on fait deſſervir ; le viſage s'allon- » ge ; les vapeurs arrivent ; on prend la réſolu- » tion de bouder Milord ; on la tient deux mi- » nutes ; & puis ſa préſence fait tout oublier. Je » ne finirois pas, ſi je voulois vous détailler la » diverſité qu'un peu d'amour met dans la vie ; » peut-être auſſi eſt-ce la nouveauté de ces mou- » vemens, qui m'amuſe, & qu'un peu d'habitude » émouſſera les plaiſirs qu'ils me procurent ; en » ce cas, une femme d'eſprit, comme moi, ne » peut manquer de reſſource ; je prierai Mi- » lord de me donner un peu de jalouſie ; & s'il » n'a pas cette complaiſance pour moi, je pren- » drai la peine de le rendre jaloux ; concevez- » vous quelle variété cela mettra dans notre vie ? » Oh ! je le répete, je ne crains pas le ſommeil ».

Tandis que Lady Hariote s'égaye ainſi ſur ſon amour, voici ce que la ſérieuſe & philoſophe Clarice lui prêche ſur les devoirs des femmes. » L'abandon à la Providence devroit être la ver- » tu de toutes les perſonnes de notre ſexe. Ele- » vées dans le ſein d'une famille, où pour l'or- » dinaire nous ſommes chéries, il faut s'y arra- » cher pour paſſer ſous un joug étranger, ſans » pouvoir prévoir notre ſort. Les hommes n'ont » pas honte de deſcendre juſqu'à l'artifice, pour » tromper une pauvre victime qui leur ſacrifie » tout ce qui lui eſt cher, & lui font payer, le » reſte de ſa vie, la contrainte où ils ſe ſont te- » nus pendant quelque mois. Je ſuis même per- » ſuadée que les hommes les plus raiſonnables » ont de mauvais quarts-d'heures, dont il faut dé-

» vorer l'ennui. Je vous assure que j'eusse choisi » la vocation à la vie Religieuse, si Dieu m'en » avoit laissé le choix : j'ai lu quelque part, que » si on faisoit un noviciat dans le mariage, il » y auroit peu de professes; c'est pourtant l'état » où Dieu veut le plus grand nombre ; & nous » devons prendre d'abord de bonnes mesures, » pour alléger notre fardeau. Votre époux passe » pour être le plus honnête homme du monde ; » mais on dit qu'il est de son pays, & qu'il ne » dément point le proverbe, *Fier comme un* » *Ecossois*. Je vous l'avoue, de tous les défauts » c'est celui que je supporterois le plus volontiers » dans un mari ; parce qu'on en peut tirer parti » dans quantité d'occasions, & qu'il n'y a rien » de plus aisé, que de s'en mettre à couvert. Il » n'y a qu'à respecter celui qui en est atteint. » Je sais que ce mot vous a toujours révoltée : » aimer son mari, passe, m'avez-vous dit sou- » vent ; mais de quel droit ces impérieuses créa- » tures voudroient-elles nous réduire à un avi- » lissement qui révolte. Non, ma chere amie, » la soumission à un époux n'aviliroit pas la pre- » miere de toutes les femmes : ce respect, cette » soumission sont de droit divin ; & nous devons » être sûres que plus nous serons fidelles à rem- » plir nos devoirs à cet égard, & plus nous pour- » rons espérer d'être respectées à notre tour. » N'avez-vous pas fait une remarque qui ne m'a » pas échappé ? J'ai peu vu de mariages où l'é- » poux, entraîné par la coutume, ne donnât la » droite à la future, en la conduisant à l'Autel. » Cette marque de respect n'est plus de saison ; » le Prêtre remet les choses dans l'ordre, & aver- » tit l'épouse des dispositions dans lesquelles

» elle doit entrer, en la faisant mettre à la gau-
» che de son époux ».

L'histoire du Baron d'Astie, mari de Clarice, forme un épisode qui termine le Roman. Le pere de sa mere étoit pauvre. Celle-ci avoit fait un riche mariage ; son époux étant mort, l'Intendant fit un procès pour des sommes prétendues avancées. La Baronne d'Astie perd ce procès : l'Intendant lui propose de marier son fils avec Rosette sa fille; la Baronne rejette avec dédain cette alliance. Quand son fils est en âge de choisir un état, elle l'envoie à Bordeaux chez un Avocat ; en chemin il rencontre Rosette, qu'il amene en Angleterre ; après bien des excroqueries, elle l'abandonne ; ensuite il en reçoit cette lettre :

» J'ai pitié de ton erreur, mon pauvre Baron;
» & je veux te prouver que tu n'as pas aimé une
» ingrate, en te donnant les moyens de m'ou-
» blier ; car ta folle passion pourroit te porter
» à des extrémités dont je serois fâchée. Je te
» jure, mon très-cher, que je ne t'ai pas trom-
» pé quand je t'ai dit que je t'aimois ; & tu peux
» te vanter d'avoir fixé ma légereté pendant trois
» grandes semaines ; après ce tems, suffoquée
» par la violence de tes beaux sentimens, je me
» suis efforcée, par pure générosité, de te dégui-
» ser le changement des miens ; j'ai soutenu assez
» long-tems la gageure, pour me croire quitte
» envers toi : mais en vérité, j'étois excédée ;
» & je serois morte d'ennui, malgré les entr'ac-
» tes que j'ai su ménager, si j'avois voulu fein-
» dre plus long-tems. Si quelque chose peut te
» consoler, c'est que ceux qui m'ont aimée avant
» toi, n'ont pas été si bien traités, & que ceux
» qui te succéderont, ne doivent pas s'attendre
à

» à une telle complaisance de ma part. Retourne
» planter tes choux, mon enfant; c'est la seule
» chose dont je te crois capable. Si je t'eusse cru
» homme à surmonter les ridicules préjugés,
» j'eusse pû t'employer utilement pous nos in-
» térêts communs; mais que faire d'un homme
» d'une probité gauloise, qui n'a pas l'esprit de
» comprendre que tout doit céder à la nécessité
» de jouir des agrémens de la vie, & que tout
» ce qui peut les procurer est légitime. Adieu,
» mon très-cher; crois, sur ma parole, que tu
» ne seras jamais qu'un sot ».

Rosette avoit eu la précaution d'écarter son Amant, & de démeubler l'appartement pendant son absence; le loyer étoit dû; il y avoit d'autres créanciers; le Baron fut conduit en prison; il montra le françois à un prisonnier qui étoit arrêté pour les dettes de sa femme. Ce prisonnier exigeoit un rabais, puisqu'on ne l'avoit pas consulté en faisant crédit; en attendant il vivoit tranquille dans sa prison. Cette ressource fournit la vie au Baron. L'Anglois qu'il instruisoit avoit une fille qui le venoit voir souvent; le Baron la frisa quelquefois; Rosette l'avoit instruit sur la parure; il réussit. Un parent du prisonnier, Perruquier de profession, répondit pour le Baron & l'enmena chez lui; il y fit connoissance avec M. Béker; ce bon Prêtre lui fit ouvrir les yeux sur ses désordres, & l'engagea à écrire à sa mere, qui lui pardonna.

Le reste du Roman ne contient que la description des amusemens de Clarice à la campagne. Sa mere & son amie Lady Hariote viennent la voir; & la correspondance finit.

On voit que l'Auteur s'est réservé la facilité

d'allonger cette hiſtoire ; on eſt curieux de revoir Clarice en poſſeſſion de ſes biens ; il ſera très-aiſé de faire encore quelques volumes.

Les *lettres de Madame du Montier à ſa fille*, quoique publiées ſous le nom de Madame le Prince de Beaumont, ne ſont point d'elle. Elle n'a fait que les retoucher, & y a peut-être ajouté quelques réflexions. Les Libraires de Lyon les ont d'abord imprimées en un volume ; & le Roman n'étoit point achevé. Madame de Beaumont en retouchant l'Ouvrage, a donné une fin au Roman ; & les mêmes Libraires, en le publiant en deux volumes, l'ont orné du nom de cette dame. Voilà ce qui a fait mettre ce livre au nombre de ſes productions littéraires.

A l'égard de ſon Journal, ſous le titre de *nouveau magazin françois, ou Bibliothéque inſtructive*, on doit le regarder comme un recueil fait par pluſieurs mains, & dont le fonds ne conſiſte qu'en extraits, notices de livres, nouvelles, contes, hiſtoires, diſſertations, &c. que diverſes perſonnes fourniſſoient à Madame de Beaumont. On peut donc réduire ſes principaux Ouvrages à ceux dont je viens de vous entretenir, parmi leſquels il y en a pluſieurs qui ont attiré l'attention du public. On a ſurtout admiré avec quel art elle ſait ſe mettre à la portée des enfans qu'elle inſtruit, ſans dégouter les perſonnes raiſonnables. Ses livres de morale renferment d'excellentes leçons ; on ne peut trop louer l'adreſſe de l'Auteur à déguiſer le ſérieux de l'inſtruction, ſous les agrémens de la fable & de l'hiſtoire, & ſon talent à fixer l'eſprit des jeunes gens, par l'air ſimple, naturel, inſinuant de ſon ſtile.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

IL y a, Madame, plus de vingt-deux ans, que Madame du Bocage, par un Poëme couronné à Rouen, sa patrie, fit briller les premieres étincelles de ce feu poëtique, qui devoit la rendre un jour l'émule d'Homere & de Milton. Plus curieuse de connoître ses écrits, que les diverses circonstances de sa vie, vous n'attendez de moi aucun détail ni sur sa famille, qui se nomme le Page, & elle Marie-Anne; ni sur son mariage fait en Normandie avec M. Joseph du Bocage, qui possédoit une Charge dans la Finance, & dont elle est veuve depuis deux ans. Un égal amour pour les lettres, une parfaite conformité de caractere, une fortune aisée, & des amis choisis firent la douceur de leur union, & l'agrément de leur société. Paris étoit leur séjour ordinaire, & l'étude, leur principale occupation. Nous avons un Recueil de quelques Piéces traduites de l'Anglois, par M. du Bocage; & Madame son épouse nous a donné trois volumes d'Œuvres diverses, dont je vais vous entretenir. Je commence par le *Paradis terrestre*, Poëme en six chants, qui est moins une traduction, qu'une imitation libre du célebre Milton; & c'est sur ce ton que Madame du Bocage nous l'annonce. Madame du Bocage. Le Paradis terrestre.

» Entraînée par le desir de plaire à ma nation, » en me conformant à son goût, je ne crains » point le reproche que me feront les Anglois, » sur les changemens que j'ose faire à un Poëme » qu'ils ont en vénération . . . .

» J'abrége beaucoup le récit du combat des
» Anges, dont les peintures me paroissent trop
» fortes, pour être rendues par mes foibles
» craïons, & crois pouvoir retrancher, comme
» étrangeres au sujet, les comparaisons prises
» de la fable, les jeux des diables dans les en-
» fers, plusieurs autres morceaux, qu'il seroit
» inutile de détailler. . . . .

» Le Poëte Anglois crut, avec raison, pou-
» voir peindre des couleurs les plus vives, les
» feux purs d'Adam & d'Eve. J'ai tâché d'imiter
» la simplicité expressive de son coloris, en re-
» présentant la nature dans ces heureux tems,
» où les mots d'art & d'indécence étoient in-
» connus ».

Madame du Bocage voulant imiter, non traduire, a resserré dans six chants, la matiere des douze livres qui servent de division au Poëme de Milton. Elle s'est servie de plusieurs images du Poëte Anglois ; mais elle les a placées différemment; vous les trouverez dispersées dans la traduction. Voyons d'abord comment elle décrit le Paradis Terrestre.

Dans les champs où l'Euphrate, éloigné de sa source,
Abandonne le Tigre & le joint dans sa course,
Se présentent d'Eden les jardins enchantés :
Là, d'un premier Printems tout offre les beautés :
Des Cédres, des Palmiers élevés jusqu'aux nues,
De ce séjour charmant forment les avenues.
Sur l'or & les saphirs serpentent les ruisseaux ;
Et dans les prés naissans bondissent les troupeaux :
Aux approches du loup l'agneau paroit sans crainte ;
Le lion est docile & le renard sans feinte ;

Les arbres en tout tems, pleins de fruits, pleins de fleurs,
De l'éclatante Iris imitent les couleurs.
La rosée y répand une manne divine ;
L'aspic est sans venin, la rose sans épine ;
Les dons que la nature y prodigue au hazard,
Par leurs charmes divers, passent l'effort de l'art.
Tel est l'heureux empire où vit, dans l'innocence ;
Le premier des humains que nourrit l'abondance ;
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaisirs ;
L'air pur n'est agité que par les doux zéphirs ;
Leur haleine l'embaume ; & leurs aîles légeres
Y portent les parfums des terres étrangeres.
Satan même eût senti ses tourmens s'y calmer ;
Mais, dans le désespoir, rien ne sauroit charmer.
Il menace, & des monts abandonne la cime :
Transporté par la haine, inspiré par le crime,
Il s'abat dans Eden, comme un loup ravisseur
S'élance sur sa proie, & trompe le Pasteur.
A peine de ces lieux franchit-il la barriere,
Qu'un arbre, à ses desirs, offre sa tête altiere :
Il y fixe les yeux, se transforme en vautour,
Y vole, & du sommet contemple ce séjour.
Des moissons qu'il produit, le nombre & les délices,
Pour l'esprit infernal sont autant de supplices.
Dans les objets vivants qu'enferment ces beaux lieux,
Deux Etres distingués frappent surtout ses yeux :
Par le noble maintien de leur nudité pure,
Ils paroissent les Rois de toute la nature ;
Les charmes, les vertus & la félicité
Entr'eux sont partagés, mais non l'autorité.
Leur sexe est différent, ainsi que leur puissance ;
L'un tient l'autre soumis à son obéissance.
Adam unit la force à la beauté des traits ;

Eve joint la douceur aux plus brillans attraits.
Les zéphyrs caressant ses tresses voltigeantes,
En font souvent un voile à ses graces naissantes;
Non qu'elle veuille aux yeux dérober tant d'appas;
Son ame, de la honte, ignore l'embarras;
Doit-on rougir des dons que nous fait la nature!
Effrayant déshonneur, né d'une source impure,
Tyran de nos plaisirs, tu portes dans le cœur,
Le trouble, les remords, la honte & la terreur.
Ce couple fortuné, créé dans l'innocence,
Sans voile aux yeux de Dieu, n'en craint point la présence.
A l'ombre des jardins rafraichis par les eaux,
Les charmes du loisir suspendent leurs travaux:
Ce terrein n'exigeoit que les soins nécessaires,
Pour goûter le repos, & des mêts salutaires;
Sur des bancs de gazon, ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portoient des fruits & des odeurs:
Leur suc les rassasie; & dans l'écorce dure,
Pour éteindre leur soif, ils puisent une eau pure:
Les propos enchanteurs, les doux ravissemens,
Tout ce qu'amour inspire à de jeunes Amans,
Seuls habitans du monde, heureux, & sans allarmes;
De ce repas champêtre embellissent les charmes.

Satan pénetre dans ce lieu de délices, transformé en Vautour, se perche sur un arbre, apperçoit Adam & Eve; leur beauté & leur bonheur l'étonnent; il les écoute; apprend qu'il leur est défendu de manger du fruit de l'arbre de la science; & il espere de leur faire transgresser cette loi. L'Ange qui préside au soleil, avertit Gabriel, qu'il est entré dans le jardin un esprit pervers; Gabriel promet de le trouver. En-

tretiens d'Adam & d'Eve à la fin du jour, dans leur Berceau nuptial.

Chere Eve, dit Adam, tu vois l'instant tranquille,
Où les êtres vivants rentrent dans leur asyle :
L'exercice a son tems, ainsi que le sommeil ;
Quittons nos doux travaux, demain dès le réveil,
De ces eaux dont nos soins detourneront la source,
Dans ces fertiles prés nous réglerons la course :
Mais sur nous le sommeil va verser ses pavots :
La nature le veut : livrons-nous au repos.

La mere des humains dit d'une voix touchante,
A tes vœux, cher époux, mon ame complaisante,
Ne sçait que t'obéïr : de Dieu telle est la loi :
Tu tiens de lui ta régle : Eve la prend de toi.
Avec toi tout me charme ; heureuse en ces demeures,
J'oublie, en te parlant, les saisons & les heures :
Mais le frais du matin, le lever du soleil,
Les concerts des oiseaux annonçant leur réveil ;
Ces fruits encor brillans des larmes de l'aurore,
Le doux parfum des fleurs que nous voyons éclore,
L'air pur de ce beau soir, le silence, la nuit,
La lune dont l'éclat m'enchante & nous conduit,
Les yeux du Firmament & leur céleste flamme,
Sans toi n'ont rien de doux, rien qui plaise à mon ame ;
Et ta présence unie à ces trésors divers,
Me rend le jour plus pur, les Arbrisseaux plus verts ;
Tout flatte ici le goût, l'odorat & la vue,
La douceur de ces biens à notre ame est connue.
Mais pourquoi dans les Cieux tant de flambeaux épars,
Tandis que le sommeil en prive nos regards ?

Tes discours enchanteurs & remplis de sagesse,
De mon cœur, dit Adam, augmentent la tendresse ;
Je voudrois contenter tes desirs curieux ;
Ces astres que le jour éclipsoit à nos yeux,
S'élevent par dégrés; & sur la terre & l'onde,
Au défaut du soleil, sont les flambeaux du monde ;
Quand nos yeux sont fermés, leurs feux étincellans,
Guident sur ces remparts nos gardes vigilans.
Ils célebrent le Dieu qui renferme en lui-même
L'ordre de l'Univers joint au bonheur suprême ;
Tu sais que, jour & nuit, par de brillants concerts ;
Ces célestes esprits font retentir les airs.

En conversant ainsi, ce couple aimable & tendre,
Au berceau de l'hymen s'empresse de se rendre ;
Le Créateur choisit, pour enchanter leurs sens,
Ce lieu que la nature enrichit de présents.
Au myrthe l'Oranger joint ses branches fertiles ;
Y parfume les airs, ombrage ces asyles ;
Les Zéphyrs en silence y flattent les ormeaux ;
Sur le sable sans bruit serpentent les ruisseaux ;
Nul insecte importun n'oseroit y paroître ;
De loin les animaux y respectent leur maître ;
Et jamais le sommeil n'y craint l'éclat du jour :
Des plus brillantes fleurs, Eve orna ce séjour :
Sur son lit nuptial que couvre la verdure,
Ses graces, ses appas (son unique parure)
Par ses soins amoureux sont encore embellis ;
Son teint ternit l'éclat des roses & des lis.

Ces époux de leur voix unissant l'harmonie,
Exaltent du très-Haut la puissance infinie ;
Nul Ministre aux Autels ne reçoit leurs serments

Exempts d'inquiétude, & sans déguisement,
Pour jouir des transports d'une heureuse innocence,
Eve aux desirs d'Adam se livre sans défense :
De leurs tendres amours rien n'altere les feux :
Du lien conjugal le Ciel serra les nœuds :
L'homme en posséde seul la félicité pure ;
Ses sages loix ont mis l'ordre dans la nature ;
De-là, les tendres noms & de pere & de fils :
Les charmes de ses nœuds remplissent mes écrits :
Puissent-ils des époux rendre le cœur fidele !
Tendre hymen ! du bonheur, source perpétuelle,
Dans tes douceurs l'amour trouve ses traits constants :
Il allume à tes feux ses flambeaux éclatants,
Et se plait à régner sur ton durable empire ;
Non, dans les yeux trompeurs, ni l'attrayant sourire
Des objets dangereux qui vendent leurs appas ;
Qui feignant des transports que leur cœur ne sent pas,
Se livrent sans desirs, & se pâment sans joie :
De leur art séducteur l'Amant rendu la proie,
Dans sa folâtre ivresse adore des attraits,
Qu'il méprise & promet de ne revoir jamais ;
L'amour fuit les cœurs faux, intéressés, volages.

Couchés nuds sur des fleurs, qu'ombragent tes feuillages,
Les bras entrelacés, les deux jeunes époux
S'endorment aux concerts des Rossignols jaloux.
Les roses sur leur lit pleuvent en abondance :
A mille autres, le jour donne bientôt naissance :
Couple heureux ! pour garder un si parfait bonheur,
Du desir de sçavoir préservez votre cœur.

Gabriel envoye des Anges pour veiller sur le lit nuptial des deux époux. Ils découvrent près

de l'oreille d'Eve, l'ennemi qui la tente en songe; ils l'entourent; la frayeur le saisit; il s'enfuit du Paradis. Eve, à son réveil, raconte à son mari, le songe qui l'a effrayée pendant la nuit.

L'Amante de Titon, en répandant des larmes,
A peine à l'Orient eut dévoilé ses charmes,
Qu'Adam ouvre les yeux & s'arrache au sommeil;
Le calme de son cœur ne craint point le réveil:
Le vent frais du matin agite le feuillage,
Et des hôtes de l'air lui porte le ramage;
Mais il s'étonne enfin que leurs chants & le jour
N'éveillent point encor l'objet de son amour.
Les cheveux d'Eve épars, la rougeur qui l'enflâme,
Peignent dans son sommeil le trouble de son ame;
Adam saisi de crainte, & d'amour transporté,
De sa charmante épouse admire la beauté.
Le réveil, le repos, tout lui prête des charmes:
Tant d'appas réunis suspendent ses allarmes;
Il lui serre la main, calme un moment ses feux,
Et d'une voix semblable au zéphir amoureux,
Qui murmure de joie aux approches de Flòre,
Fait entendre ces mots à celle qu'il adore.

Chere Eve, don des Cieux, source des vrais plaisirs,
Objet toujours nouveau de mes tendres desirs;
Eveille-toi: l'aurore à nos soins nous rappelle;
La verdure a repris une fraîcheur nouvelle:
L'onde joint son murmure aux concerts des oiseaux;
Mille naissantes fleurs ornent ces arbrisseaux;
L'abeille en vient puiser la liqueur la plus pure;
Nous perdons le moment d'admirer la nature,
Et les heureux succès de nos soins assidus.

Il dit : Eve l'embrasse ; & ses sens éperdus
Lui dictent ce discours qu'exprime sa voix tendre :
Que mon cœur est ravi de te voir, de t'entendre !
Les erreurs du sommeil m'ont souvent retracé
Nos amoureux projets, notre bonheur passé.
Cette nuit, Dieu puissant ! (ah ! quel funeste songe !)
Est-ce une vérité ? Seroit-ce un vain mensonge ?
Quel trouble a, près de toi, saisi mes sens surpris !
Le son d'une voix douce a frappé mes esprits ;
Il me sembloit t'entendre : Eve, viens, disoit-elle ;
Ne perds point une nuit & si fraîche & si belle :
Ces astres que tu vois, brillent pour t'éclairer ;
Ce sont les yeux du Ciel ouverts pour t'admirer.
Tandis que le sommeil te cache leur lumiere,
Ils parcourent envain la céleste carriere.
A ces mots, je me leve, & crois suivre tes pas ;
Je cours en te cherchant ; ton ombre fuit mes bras.
Seule dans ces forêts, je dirige ma route,
Vers l'arbre défendu que j'admire & redoute :
Les flambeaux de la nuit, le trouble de mes sens
M'en rendent les fruits mûrs encor plus ravissants.
Soudain à mes regards il se présente un Etre
Semblable aux purs esprits qu'ici l'on voit paroître ;
Les zéphirs agitoient ses cheveux parfumés ;
Sur l'arbre défendu fixant ses yeux charmés,
Depuis long-tems, dit-il, après toi je soupire :
Qui pourroit me priver d'un bien que je desire !
Il s'avance ; & bientôt d'un téméraire bras,
Atteint le fruit fatal qui cause le trépas ;
Il le goûte sans crainte ; ô funeste entreprise !
Tandis que ma terreur égale ma surprise,
Dans sa joie il s'écrie : arbre mistérieux !

Tes dons ainsi ravis, m'en sont plus précieux ;
Ne serois-tu créé que pour l'être suprême ?
L'homme, par ton pouvoir est égal à Dieu même :
Plus on partagera la source du bonheur,
Plus on verra de gloire à son premier Auteur.
Eve, poursuivit-il, souveraine du monde,
Pour recueillir ces biens, que ta main me seconde ;
Transformant ton essence & t'élevant aux Cieux,
Qu'ils rendent ton destin pareil au sort des Dieux.
A ce discours flatteur, soudain l'esprit céleste
Sur mes levres porta le fruit doux & funeste ;
Qu'il me parut exquis ! mon ame au même instant
Pour ce fruit merveilleux eut un desir constant.
Avec l'esprit céleste au Ciel déjà montée,
Au séjour du soleil je me crus transportée.
Tandis que mes regards admiroient l'Univers ;
Mon guide disparut ; je retombai des airs :
Un sommeil plus profond calma mon ame émue.
Quel charme ! à mon réveil Adam s'offre à ma vue ;
Et les nouveaux objets qui troublerent mes sens,
Sont des songes légers, enlevés par les vents.
O moitié de moi-même, & la plus accomplie,
Je sens, dit-il, l'effroi dont ton ame est remplie :
Ces fantômes confus inspirent la terreur ;
Auroient-ils pour principe une coupable erreur ?
Non : d'un dessein pervers, la subite apparence,
Dans ton cœur créé pur, ne put prendre naissance :
Notre ame, tu le sais, est par divers ressorts
Soumise à la raison qui regle leurs accords ;
L'imagination au second rang placée,
Par l'organe des sens engendre la pensée :
Des objets différents elle se peint les traits ;
La raison les efface, ou les rend plus parfaits ;

De-là le jugement naît avec la ſcience :
L'homme dans le ſommeil privé de connoiſſance,
Eſt en proie aux erreurs que lui dictent les ſens ;
De la vérité même ils prennent les accents :
Les bizarres portraits & les vains aſſemblages ,
Dont la mémoire prompte offre alors les images,
Viennent des traits récents gravés dans le cerveau.
De nos derniers diſcours ton ſonge eſt le tableau ;
Mais d'étranges couleurs en chargent la peinture.
Pour un mal à venir, n'en tire point d'augure ;
Non : ſans la volonté rien ne corrompt le cœur ;
D'un crime qu'en dormant tu vis avec horreur,
En veillant, ton eſprit n'eût point été complice :
Je te connois, belle Eve, & je te rends juſtice ;
Que ce nuage obſcur ne couvre plus tes yeux :
Reprends ton air ſerein ; jouis de ces beaux lieux ;
Leve-toi ; retournons cultiver nos campagnes :
Déjà le jour naiſſant peint le front des montagnes ;
L'étoile du matin fuit l'éclat du ſoleil ;
Nos troupeaux par leurs cris annoncent le réveil ;
Et des plus doux parfums pour exhaler l'eſſence,
La jonquille & le myrthe attendent ta préſence.

Dans un profond ſilence, Eve verſe des pleurs ;
Mais ces mots conſolants diſſipent ſes frayeurs ;
Le trouble de ſon ame avoit terni ſes charmes :
Les levres d'un époux recueillirent ſes larmes :
Dans leurs embraſſements leur crainte s'éclipſa.

Dieu envoye Raphael avertir l'homme d'être en garde contre les artifices du démon tentateur. L'Ange arrive en effet ; Adam l'invite à ſe repoſer à l'ombre de ſon berceau. Raphael apprend à

Adam, que son ennemi est le même Satan, qui entraîna une partie des Légions du Ciel dans la révolte. Adam lui raconte ce qui s'est passé depuis sa création; comment Dieu lui donna une compagne, & leur premiere entrevue.

. . . . Je vis le jour paroître
Tel qu'il frappe les yeux au moment du réveil;
Couché sur le gazon, je sortis du sommeil:
Mes regards étonnés vers les Cieux se tournerent;
Mes membres engourdis sur mes pieds se leverent:
Je vis dans les vallons serpenter les ruisseaux:
Les bois retentissoient du doux chant des oiseaux:
Qu'avec ravissement j'admirai la nature!
Fixant enfin les yeux sur ma propre structure,
Je m'agite; je veux essayer mes ressorts;
J'avance, & je les sens m'obéïr sans efforts.
Peignez-vous cet instant & ma surprise extrême;
Sans savoir où j'étois, & m'ignorant moi-même,
Je cherche à m'exprimer: soudain je rends des sons.
Pour tant d'objets nouveaux, je forme divers noms:
J'interroge le Ciel & toute la nature.
Brillantes eaux, disois-je, & vous fleurs & verdure,
Toi, soleil, dont l'éclat embellit ce séjour,
Dites: le savez-vous. Qui m'a donné le jour?
Je ne tiens point de moi le pouvoir qui m'anime:
Mon Créateur, sans doute, est un être sublime;
Instruisez-moi: comment dois-je ici l'adorer?
Je m'adresse aux objets que je vois respirer;
Aux accents de ma voix, tout demeure en silence:
Attentif, inquiet, errant dans l'ignorance,
Chaque être différent fixe mes yeux surpris.
Un desir curieux ranime mes esprits;

Et mes pas incertains précipitent leur course ;
Dieu m'arrête, & me dit : de tout je suis la source ;
Parle, que cherches-tu ? Je puis tout te donner :
La joie & le respect m'avoient fait prosterner ;
Leve-toi, poursuit-il, jouis de ma présence :
Contemple ces beaux lieux, ils sont sous ta puissance ;
N'appréhende jamais d'en épuiser les dons ;
Mais il est au milieu de ces amples moissons,
Près de l'arbre de vie, un arbre redoutable :
Te rendant plus savant, il te rendroit coupable :
Crains d'en goûter les fruits ; crains d'enfreindre une loi
Que je te donne ici pour gage de ta foi :
La mort suivroit de près ta désobéissance :
De ton heureux état perdant la jouissance,
Du crime & des remords tu sentirois les maux.
D'un ton ferme & sévere, il prononça ces mots :
Le son en retentit encore à mes oreilles ;
Bientôt d'un front plus doux, l'Auteur de ces merveilles,
En m'établissant Roi de ce vaste Univers,
Rassembla sous mes yeux les animaux divers.
Leur nombre m'étonna ; mais mon inquiétude
Cherchoit un autre objet dans cette solitude ;
J'osai porter mes vœux à la Divinité :
Sous quel nom, m'écriai-je, invoquer ta bonté !
Auteur de la nature, ô substance suprême,
Te peux seul, Dieu puissant, te suffire à toi-même ;
Mais dans la solitude où je me vois réduit,
L'abondance des biens que ce climat produit,
Ne remplira jamais le desir qui m'enflamme :
Je ne sais quel objet manque aux vœux de mon ame.
Ces êtres animés que tu mets sous mes loix,
Sans pouvoir me comprendre accourent à ma voix !

De sentir tes bienfaits, leur cœur est-il capable ?
Pour partager tes dons, donne-moi mon semblable ;
Réponds à mes desirs : acheve mon bonheur.
J'obtins ces mots sacrés du puissant Créateur :
Dans tes vœux réfléchis, j'admire mon Ouvrage ;
Je t'ai fait pénétrant, éclairé, libre & sage :
J'ajoûte à tant de dons l'objet de tes desirs ;
Tu trouveras bientôt pour combler tes plaisirs,
Un Etre intelligent, image de toi-même.

Dieu cessa de parler (ou dans mon trouble extrême,
Ne pouvant soutenir le céleste entretien,
Je demeurai sans force & n'entendis plus rien.)
De mes ressorts nouveaux soudain je perds l'usage ;
Du néant d'où je sors je retrouve l'image :
Sur un mont émaillé de verdure & de fleurs,
L'espoir livra mon ame à des songes flatteurs ;
Le sommeil réparant mes forces épuisées,
De tous mes sens fut maître, & non de mes pensées,
En esprit je vis Dieu dérober de mon sein
Une part de moi-même, & bientôt de sa main
M'en former pour compagne une figure humaine :
Ainsi de l'Univers naquit la Souveraine :
Tout ce que la nature étale de beautés,
L'accord de ses appas l'offre aux yeux enchantés.
Son aspect ravissant produisit en mon ame
Ce feu doux & secret qui l'agite & l'enflamme ;
Par son pouvoir mon cœur plein de saisissemens,
Pour la premiere fois sentit ces mouvemens.
Cet objet disparut ; & soudain la tristesse,
De mes sens interdits se rendit la maîtresse :
Je m'éveille ; je cours & le cherche en tous lieux,

Resolu

Résolu, si jamais il ne frappoit mes yeux,
De vivre sans plaisirs, sans bonheur & sans joie :
A cet instant, vers moi le Créateur l'envoye ;
Et mon œil enchanté revoit l'objet charmant,
Dont mon ame admiroit les appas en dormant,
Ses célestes regards retracent à ma vue,
Tout l'attrait qu'eut pour moi leur image inconnue.
Je ne pus en silence, étouffer mon ardeur ;
Grand Dieu ! je m'écriai, tu combles mon bonheur :
De tes dons infinis, voici le don suprême :
Sous des traits différents, c'est un autre moi-même :
Je vais donc posséder l'objet de mes desirs.

Eve apperçoit ma joie ; elle entend mes soupirs ;
Près de moi son penchant la presse de se rendre ;
Mais le trouble secret qui l'oblige à m'attendre,
De ses transports naissants suspend la vive ardeur.
J'approche ; à mon abord une tendre pudeur
Fait détourner ses pas, lui fait baisser la vue ;
Je la suis ; & bientôt une force inconnue,
Après un foible effort, la livre entre mes bras.
Au berceau nuptial je dirige ses pas.
Par l'éclat de son teint elle effaçoit l'aurore ;
J'embrasse avec transport la beauté que j'adore :
Pour hâter mes plaisirs, la nuit couvre les champs :
L'Hymen est célébré par vos célestes chants.
L'air jusqu'à nos échos en porte l'harmonie,
Le tendre Rossignol y joint sa mélodie ;
Et les zéphyrs ravis, plus amoureux des fleurs,
De la feuille agitée emportent les odeurs.
Envoyé du très-Haut, je viens de vous décrire
Mon suprême bonheur dans ce terrestre empire :
La nature infinie en sa diversité,

De mes soins curieux flatte l'activité ;
Mais de tant de trésors, le choix, la jouissance
N'usurpent sur mon cœur qu'une foible puissance ;
Et près du seul objet d'où naissent mes plaisirs,
Un feu secret sans cesse enflamme mes desirs :
Ma raison de mes sens ne se rend plus maîtresse.
Oui, j'ai pour ma compagne, un excès de foiblesse ;
Ou de ses doux regards l'attrait est trop puissant.
Tant d'appas n'auroient-ils qu'un charme éblouissant ?
Le Ciel pour les former affoiblit-il mon être ?
Quel trouble me saisit en la voyant paroître !
Ses conseils, à mon gré, plus justes que les miens,
Contraignent mes desirs à se soumettre aux siens ;
Je céde à son pouvoir : près d'elle je m'oublie ;
Et ma sagesse même a l'air de la folie.

L'Ange qui voit Adam trop rempli de ses feux,
Calme, par ce discours, ses transports amoureux :
Modere tes ardeurs : la beauté qui t'enflamme,
Doit régner sur ton cœur, sans asservir ton ame.
Tu sais que son pouvoir réside en ses attraits :
Songe que ta raison l'emporte sur ses traits ;
(L'estime de soi-même est souvent nécessaire)
Mais conduis sans fierté l'objet qui veut te plaire ;
Dans ses regards, le Ciel, pour combler ton bonheur,
Au pouvoir de leurs feux réunit la douceur,
Et lui fit des vertus dignes de ta tendresse ;
Crains à ses yeux perçants de montrer ta foiblesse ;
Pour lui faire estimer les dons les plus parfaits,
Préfere ses vertus à ses brillants attraits ;
Aux douceurs de l'amour livre-toi sans allarmes :
Mais de la passion crains les dangereux charmes ;
Le véritable amour enflamme sans fureur ;

Il éclaire l'esprit, il éleve le cœur ;
Et de la volupté fuyant l'attrait funeste,
Son feu pur par dégrés mene à l'amour céleste.

Satan revient dans Eden, se présente à Eve sous la figure du serpent, & lui persuade de manger du fruit défendu. Il commence ainsi sa harangue.

Souveraine des Cieux, de la Terre & des Eaux,
Sans surprise, à ma voix daignez prêter l'oreille ;
De ces lieux vos appas sont la seule merveille :
Tournez vers moi ces yeux dont les traits ravissants
M'entraînent sur vos pas, & regnent sur mes sens.
Beauté que la nature avec plaisir vit naître,
Tout s'arrête en extase en vous voyant paroître :
Mais ces êtres bornés ne peuvent discerner
Les présents dont le Ciel a voulu vous orner.
Un seul en fait le prix ; est-ce assez d'un hommage,
D'un objet si parfait, quel est le vrai partage ?
L'encens & les honneurs dus aux êtres divins.
L'organe d'un serpent qui rend des sons humains,
Vous surprend, je le vois : suivez-moi pour apprendre
Où j'ai puisé les sons que vous venez d'entendre.
Doué du seul instinct qu'on trouve aux animaux,
Errant sans réfléchir entre ces arbrisseaux,
Je cherchois l'aliment à mon goût convenable :
J'apperçois entre tous un arbre remarquable ;
Les fruits dont ses rameaux étalent les couleurs,
Des plus rares parfums exhalent les odeurs.
Dans la soif que toujours ces trésors font renaître,
Je m'élance sur l'arbre, ardent à le connoître :
Enivré de ses dons, mes sens dans le moment

Eprouvent fans effort un fubit changement ;
Mon être illuminé, d'une plus pure effence,
Reçoit, entend, connoit la fublime fcience.

Eve fait d'abord quelques difficultés d'écouter des propos fi contraires aux ordres de Dieu; mais elle fe laiffe perfuader par la fuite du difcours que lui tient le ferpent, pour la raffurer.

Reine de l'Univers, craignez-vous de périr
Par des mets deftinés à charmer, à nourrir ?
Vous me voyez vivant : j'en goûtai fans obftacles ;
C'eft pour vous que le Ciel enfanta ces miracles ;
Il doit vous admirer, quand par un noble effort
Pour chercher le favoir, vous braverez la mort.
Par ce fruit, fi mes fens dégagés de leur chaîne
Parviennent au dégré de la raifon humaine,
Vous obtiendrez ainfi la fageffe des Dieux.
Que peut la mort fur vous ? Vous priver de ces lieux ?
On vous verroit bientôt régner dans l'empirée.
Quelle horreur pour ces fruits vous eft donc infpirée ?
Un pouvoir envieux défendit d'en goûter.
Le favoit feroit-il un don à redouter ?
Non, nulle autorité ne fauroit vous réduire
A vous priver d'un bien dont l'effet eft d'inftruire.
Sans balancer, Déeffe, acceptez ces préfents :
En éclairant l'efprit, ils enchantent les fens.
Il dit : & ces difcours dictés par l'impofture,
Du vrai dans l'ame d'Eve ont la vive peinture :
Elle s'avance, héfite, admire, fe repent,
Penfe voir la raifon fous les traits du ferpent ;
Sa louange long-tems murmure à fes oreilles.

De l'arbre défendu contemplant les merveilles,
Dans ses ardents desirs elle y fixe les yeux.
Que j'aspire, dit-elle, à tes biens précieux!
L'ame par ton pouvoir est instruite & ravie;
Que servent tes présents, s'ils privent de la vie!
Change-tu pour nous seuls tes douceurs en poisons?
Les brutes, sans danger, jouissent de tes dons!
Le serpent vit encore, & paroit sans malice:
Dois-je dans ses conseils redouter l'artifice?
Il m'invite à chercher la gloire & les plaisirs:
Qui peut dans ce projet contraindre mes desirs?
Possédons, sans tarder, la suprême science.

Eve n'a pas plutôt mangé de ce fruit défendu, qu'elle veut que son mari en goûte comme elle; Adam a la foiblesse de se laisser séduire: il semble même se féliciter de son crime.

Chere épouse, ces fruits ont produit en mon ame
Une joie inconnue, une plus vive flamme.
Que de transports ardens manquoient à nos amours!
Quels moments! jouissons du plus beau de nos jours.
Depuis l'heureux instant qui te donna naissance,
Jamais tes traits sur moi n'eurent tant de puissance;
Tes graces à mes yeux ont de nouveaux appas.
Eve sourit, soupire & vole dans ses bras;
D'un Bocage de fleurs, l'ombre odoriférante
Couvre de leurs transports l'ivresse renaissante:
Sur les gazons, témoins de leurs brûlans soupirs,
Le calme du sommeil termine leurs plaisirs.
Quand le feu de leurs sens perdit sa violence,
Les songes ténébreux fils de l'Intempérance,
De leurs esprits troublés bannirent le sommeil:

Pour la premiere fois accablés au réveil,
L'un & l'autre surpris, sur soi fixe la vue ;
Leur cœur est agité d'une honte inconnue ;
La nudité les blesse ; & leurs yeux éclairés
Apperçoivent l'erreur de leurs sens égarés ;
L'innocence les fuit, le voile se déchire ;
Sur un bonheur passé, leur ame envain soupire :
Pour eux un seul instant change tous les objets.
Les sombres passions, le trouble, les regrets,
Des reproches cruels aigrissent leurs allarmes ;
De leurs yeux obscurcis sort un torrent de larmes ;
Et déja la raison ne regle plus leurs sens.
Le silence succéde à des gémissemens ;
A leurs propres regards ils veulent se soustraire ;
Ce couple consterné joint un bois solitaire,
Fuit le jour, & d'accord cherche un feuillage épais,
Qui de la nudité leur dérobe les traits ;
Ils voilent les dehors ; mais la honte cruelle
En leur sein criminel vit & se renouvelle.

Dieu irrité du succès de Satan, & de la désobéissance de l'homme, prononce son arrêt. Adam consterné, rejette les consolations d'Eve : elle l'appaise. Le Ciel, touché de leurs prieres, envoie Michel leur annoncer que le moment de leur mort est différé, mais qu'ils sont bannis pour jamais, du Paradis terrestre. Eve désolée, répand un torrent de larmes, & dit :

J'espérois en ces lieux finir mes tristes jours ;
On m'en bannit : pourquoi prolonge-t-on leur cours ?
Bois qui m'avez vu naître, agréable prairie,
Toi, berçeau nuptial, ombre que j'ai chérie,

Echos qui m'entendez, instruits par les zéphirs,
Pour la derniere fois, rendez-vous mes soupirs ?
Fleurs, ne verrai-je plus vos couleurs éclatantes ;
Quelles mains soutiendront vos tiges languissantes ?
Tribut de mes travaux, lieux chers à nos amours,
Faut-il de vos attraits m'éloigner pour toujours ?
En proie à la douleur, aux remords, aux orages,
Où fuirai-je ! & comment vivre en des lieux sauvages ?

L'Archange Michel découvre à Adam, dans une vision, les différens climats de la terre, & les maux de sa postérité.

Des folles passions, vois ta race enivrée.
Tandis qu'Eve au sommeil, par mes soins est livrée,
Eloignons-nous ; montons sur ce roc escarpé.
Le pere des humains, de regrets occupé,
Suit le guide divin. A ses yeux la nature
Offre tous les climats, peint la race future.
De l'Africain farouche il voit les champs brûlés ;
Les bords américains par le fer désolés,
Le luxe asiatique enfanter la mollesse,
L'Europe abandonnée à la premiere ivresse :
Partout il voit voler le démon des combats,
Et les mortels armés tourner contre eux leurs bras :
L'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'envie,
Des concurrents jaloux excitent la furie ;
Souvent même à la haine entraînés par l'amour,
Ils semblent plus ardens à se priver du jour ;
Sur ses rivaux détruits chacun fonde sa gloire :
Dans le meurtre & le sang tous cherchent la victoire.
La Justice en fuyant la cour de ces vainqueurs,
Laisse la politique y marquer leurs fureurs ;

Et de vils courtisans exilent de leur vue,
La vérité vantée & toujours méconnue.
Le trône environné de ces flateurs adroits,
Des sujets opprimés anéantit les droits;
La vertu sans crédit voit triompher l'intrigue;
L'orgueil a les honneurs qu'on n'obtient que par brigue.
La coupe de l'hymen se remplit de poisons;
Dans le sein des Amans naissent les trahisons;
Des feux vifs & flateurs, mais nourris d'artifices,
Aux yeux qu'ils ont charmés creusent des précipices.
Plus loin dans des cités, les festins & les jeux
Des nombreux habitans semblent combler les vœux.
Mais la guerre intestine y distile sa rage;
Et ce calme apparent se transforme en orage.
Ces Temples, ces Palais, élevés par l'orgueil
De leur maître, en tombant, deviennent le cercueil.
Tout s'arme; on voit partout naître le fanatisme,
Mille Divinités ou l'aveugle Athéïsme:
De son opinion chaque mortel épris,
Voudroit à ses erreurs asservir les esprits;
Dans l'ardeur d'un faux zele ou de l'idolâtrie,
L'un s'immole à ses Dieux, & l'autre à sa patrie:
Du centre de la terre, arrachant les métaux,
L'impie avec audace y grave ses Héros,
En parc leurs Autels, en couronne le vice:
Le fer sert la vengeance; & l'or sert l'avarice.
Adam voit ce spectacle; & l'œil baigné de pleurs,
De ses fils à venir déplore les malheurs.

Faut-il qu'à ces brigands je donne la naissance?
Que n'ai-je sur leur sort resté dans l'ignorance?
Je n'aurois point, hélas! à gémir en un jour,
Des forfaits que les ans produiront tour-à-tour.

En prévoyant ces maux, j'avance mon martyre;
A savoir l'avenir sans prudence on aspire:
Son aspect sous cent traits peint des tourmens cruels,
Dont la crainte déjà nous fait des maux réels.
Terrible vision! race trop ennemie!
Plût au Ciel qu'en naissant vous perdissiez la vie!
Il dit: d'autres objets affligent ses regards:
Mille maux différens volent de toutes parts:
L'un périt déchiré d'une douleur aigue;
L'autre boit à long traits le poison qui le tue;
Et la fiévre en fureur dans ces livides bras,
Enleve les mortels & les livre au trépas.
O mort! s'écria-t-il, frappé de cette image,
Si je tremble déjà, lorsque je t'envisage,
Comment de tes rigueurs soutiendrai-je les coups?
Envoyé du très-Haut, par des sentiers plus doux,
Ne peut-on arriver au terme de la vie?

Si vous comparez, Madame, l'original Anglois avec l'imitation françoise de l'Ouvrage de Milton, vous conviendrez que c'est avec raison, que quelqu'un a dit que Madame du Bocage a fait une jolie miniature, du sujet le plus terrible qui puisse faire la matiere d'un Poëme Epique. On admire avec quel art elle a sçu racourcir celui de Milton, sans en gâter l'ensemble, ni en énerver la force, l'énergie & la majesté; elle a rejetté de cet inestimable Ouvrage, tout ce qui le dépare dans l'original; c'est-à-dire, qu'elle a abrégé tout ce qu'il y a de superflu dans le récit du combat des Anges, toutes ces comparaisons prises de la Fable, qui rallentissent la marche de l'Epopée; ces jeux des diables dans les enfers, qui font si peu d'honneur au jugement

du Poëte Anglois; &c. En un mot, elle a réduit en petit le plus grand & le plus sublime tableau qui, depuis Homere, ait été peint : &, ce qu'il eût été à désirer que Milton eut fait, Madame du Boccage a réuni sous le point de vue le plus agréable & le plus séduisant, les graces & l'intérêt que l'Anglois a répandus sur le bonheur & le désastre d'Adam & d'Eve dans le Paradis terrrestre.

Je suis, &c.



LETTRE XXX.

JE chante ce Génois conduit par Uranie,
Combattu par l'enfer, attaqué par l'envie ;
Ce Nocher qui du Tage abandonnant les Ports ;
De l'Inde le premier découvrit les trésors.

Tel est, Madame, le début de la Colombiade, autre Poëme de Madame du Boccage, di visé en dix chants, dont Christophe Colomb est le héros. La Colombiade.

La découverte & la conquête de l'Amérique offrent un vaste champ à l'Epopée, de l'aveu de tous ceux qui aiment la haute Poësie. Nous avons déja plusieurs Poëmes Latins sur ce sujet, dans lesquels on trouve des détails heureux. Il y a quelques années, qu'on nous donna, dans notre langue, le Mexique conquis ; espece de Poëme épique, en douze livres, en prose ; quelqu'estimable qu'il fût, il nous laissoit toujours à desirer, qu'une Muse Françoise entonnât la Trompette héroïque en faveur de ce nouveau monde, qui a si fort changé la face de l'ancien. Une femme a eu le courage d'entrer dans une carriere, que nos grands Poëtes n'ont osé courir. Il étoit réservé à Madame du Bocage de célebrer un sujet si grand & si sublime.

L'Auteur invoque Calliope, mere d'Orphée. C'est une de ces fautes de costume, qu'on a tolérées & non approuvées dans le Tasse & dans Milton, dont les grandes beautés font évanouir cette bigarure choquante. Colomb aborde en

des Isles désertes; il apperçoit enfin un Port favorable.

Les démons du nouveau monde assemblent leur Conseil : c'est une imitation du troisiéme chant du Tasse. On dit en parlant de Teule, démon des tempêtes :

Le feu sort de ses yeux de pleurs ensanglantés;
La terreur & la mort marchent à ses côtés;
Pour sceptre dans ses mains est la clef des tempêtes.

Ce dernier vers forme une très-belle image. Teule, après que les démons ont résolu de perdre les Espagnols, bouleverse les airs & les flots. Le calme renaît; ils touchent à une Isle moins sauvage, que celle qu'ils ont cotoyées. Un vieillard, chef des habitans, s'entretient avec Colomb par le moyen d'un Interprête; il le conduit dans sa grotte, & l'invite à un repas champêtre : on se rappelle à cette occasion le vieillard de la Henriade.

Zama, fille du vieillard, fait servir le repas.

Comme Eve elle étoit nue; une égale innocence
L'offre aux regards sans honte, & voile ses appas.
Les graces, qu'elle ignore, accompagnent ses pas;
Et pour tout vêtement, en formant sa parure,
D'un plumage azuré couvrirent sa ceinture;
Mais elle a plus d'attraits que celle de Cypris;
L'objet qu'elle embellit n'en connoit point le prix;
Ses longs cheveux flottoient sur son sein près d'éclore,
Que ce climat brûlant n'obscurcit point encore.

Le vieillard desire d'être instruit des desseins de l'Amiral, & de le connoître; Colomb se rend

à ses vœux; &, dans son discours, il peint l'Asie, l'Afrique, nos mœurs, nos Loix, nos coutumes, nos Arts, les fruits divers de notre industrie; ces descriptions sont semées de vers heureux.

Vénérable vieillard, répondit le Génois;
Ici la vérité va parler par ma voix;
Vous montrez des vertus dignes de la connoître.
Sçachez que dans les Cieux on ne m'a point vû naître;
Mais que tout est soumis au Dieu qui me conduit.

Je doute que les détails astronomiques dans lesquels entre Colomb, & l'exposition des différens systêmes de l'Univers, soient à leur place. On parle à ce vieillard de l'éther, des pôles, des zônes, du sud, de l'ourse, du zénith, des atômes d'Epicure, & de mille autres choses qu'il ne devoit pas entendre. Un discours plus simple eût été plus à sa portée & à celle des Lecteurs. Mais ces savantes explications de l'origine du monde, amenent quatre vers qui renferment une comparaison très-noble.

Ce secret est connu du seul Dieu que je sers,
Qui voit naître & tomber ces sistêmes divers,
Comme au pied d'un Rocher une vague formée,
Sous l'autre qui s'éleve est sans cesse abîmée.

L'Auteur passe de-là aux différentes Nations de la terre.

Ces Ottomans jaloux peuplent de vastes champs,
Où brillerent jadis des Empires puissans;

Le berceau des beaux arts, l'Egypte utile au monde;
L'opulente Affyrie, en voluptés féconde;
La Phénicie où l'homme ofa braver les mers;
Et tant d'autres états, dont l'eclat, les revers,
Dans l'abîme des tems fe perdent comme une ombre.
La renommée oublie & leurs faits & leur nombre :
Tout périt, tout varie; & la courfe des ans
Change le lit des eaux & la face des champs.

Pour faire fentir au vieillard combien les Grecs aimoient la fiction, voici ce que lui dit Chriftophe Colomb :

Un fleuve eft un vieillard, qui, d'une main divine,
Verfe à jamais les eaux d'une urne qu'il incline.
Le Printems naît des feux du zéphir & des fleurs;
Les vents font immortels; l'amour, le Dieu des cœurs,
A tiré du néant l'Univers qui l'adore.

Zama, qui, à l'exemple de Didon, commence à fe fentir pour Colomb un tendre intérêt, lui demande le récit de fes avantures.

L'Amiral entre dans des détails plus particuliers; il donne une idée des différens Princes de l'Europe, auxquels il s'adreffa pour exécuter fon entreprife.

Ifabelle, Reine de Caftille, approuve enfin le projet de Colomb. Les regrets du peuple, qui borde & remplit le rivage au moment du départ, les adieux des peres, des meres, des femmes, des enfans, des amis, font dépeints avec beaucoup de fentiment. Les phénomenes marins font revêtus de toutes les graces de la Poëfie.

Des feux qui voltigeoient, pourfuivoient nos vaiffeaux

Ici, d'un verd brillant le jour peignoit les nues ;
Là, des colonnes d'eau dans les airs foutenues,
Portant les flots aux Cieux, retomboient dans les mers.

Ils trouvent une Isle fertile, & y rencontrent un Européen, que Colomb fait monter sur son bord. Cet Européen est l'interprête qui lui sert de truchement auprès du vieillard & de Zama. L'Amiral retourne sur ses vaisseaux, & laisse Cerrano, (c'est le nom de l'interprête,) raconter ses avantures à Zama. L'histoire de ce Cerrano est bien romanesque, & n'est pas trop claire : d'ailleurs, cet épisode ne produit aucun effet.

Les démons, irrités de ce que la tempête qu'ils ont excitée, n'a point réussi, envoyent Zémès, une des Divinités de ces climats, pour engager l'Amour à toucher le cœur de Colomb en faveur de Zama. Celle-ci, dans une priere qu'elle adresse au soleil, fait ainsi connoître sa passion pour l'Amiral.

Flambeaux de l'Univers, pere de la nature,
A l'instant où les feux raniment la verdure,
Souvent par tes faveurs tu combles nos desirs ;
Dans ce moment propice écoute mes soupirs ;
Daigne éclairer mes sens ; Dieu puissant que j'implore,
Donne-moi l'art d'éteindre un feu qui me dévore,
L'Enchanteur qui l'allume en ignore l'effet ;
Ne puis-je de son cœur pénétrer le secret ?
Ah ! pour l'interroger, apprend-moi son langage.

L'étonnement de la jeune Américaine, qui, pour la premiere fois, voit ses charmes dans un miroir, forme un tableau aussi ingénieux, que ce-

lui qui se trouve dans les Lettres Péruviennes.

Le vieillard apperçoit Colomb & Zama pleins d'un amour qu'ils ne peuvent dissimuler; il s'emporte contre sa fille; elle quitte son amant. Les Espagnols commencent à murmurer du retardement de Colomb. Marcoussy, un des principaux Officiers sous les ordres de l'Amiral, & son ami, le trouve au fond d'un bois, qui gravoit le nom de Zama sur un cédre; il l'arrache à sa foiblesse, en lui parlant de la gloire qui l'attend. Acaste, les Chevaliers Danois, Mentor dans Télémaque, Mornay dans la Henriade, que de modéles, & de grands modéles de ce Marcoussy!

Cet ami ramene l'Amiral à la flotte; ils partent. Zama se répand en regrets, & éprouve des combats terribles dans son cœur entre son pere & son amant; l'amour l'emporte; elle se résout à quitter son pere, & s'embarque dans un canot. Fiesqui, séparé de la flotte Espagnole, l'enleve sur son bord avec Zulma, compagne de la jeune Indienne.

L'Amiral fait route dans la Brume; un brouillard épais lui dérobe le vaisseau que monte Fiesqui. Un monstre marin, copie du Géant si bien dépeint dans le Camoëns, égare la flotte, & fait aborder un des Chefs dans une Isle d'Antropophages. Colomb, maltraité par une tempête, arrive à Saint-Domingue; il retrouve ses vaisseaux; l'équipage se révolte contre lui; tout rentre dans le devoir. Un Roi Indien fournit des vivres à Colomb, & lui demande ce qui l'amene dans ces climats.

Canaric est le nom de ce Roi. Son Chantre, en présence de son Maître & de Colomb, récite cette hymne.

Sous son voile étoilé la nuit, fille du tems,
Jadis charma le Dieu qui répand la lumiere.
Vers cette beauté sombre il pressoit sa carriere ;
Elle fuit, il la suit, & croit par son ardeur,
De l'objet de sa flamme animer la froideur :
Vains efforts ! dès qu'aux Cieux naît sa clarté féconde,
La nuit vers le couchant, court se plonger dans l'onde ;
Le soleil, irrité d'un refus si constant,
De ravir la Déesse un jour saisit l'instant.
Voilé du crépuscule, il la rendit sensible.
Cet hymen produisit une race invincible,
Un peuple de Démons qui soumit nos climats.
Ces Déités souvent se livroient des combats ;
Leur culte fut détruit. A des Dieux plus propices
Nos Prêtres enchanteurs offrent des sacrifices :
Ces Devins m'ont transmis que, dès les premiers ans,
Le sort qui fit la terre organisa ses sens :
Les fleuves sont le sang qui circule en ses veines ;
Pour l'animer, les vents lui prêtent leurs haleines ;
Ses os sont les rochers, ses fibres les métaux ;
Les cheveux de son front, des cédres, des ormeaux ;
Par le feu des Volcans ses entrailles fertiles
De mille êtres divers remplirent ses asyles.
L'un se cache en son sein ; l'autre sort de ses flancs.

Un monstre jaloux de troubler l'union qui regne entre ces deux peuples, sort des enfers pour exciter les Espagnols au pillage.

L'avarice est son nom ; ce monstre ardent à nuire,
Qui fuit les biens réels pour un espoir trompeur,
Poursuivi de la faim, guidé par la terreur,
Chez les Dieux du tartare arrêtoit sa carriere,

Quand son front desséché sourit à leur priere.

O toi, qui pris naissance au partage des biens,
L'Orient doit-il seul gémir sous tes liens ?
Tu fis languir Jason sur les flots du Bosphore ;
Par toi Polymnestor immola Polidore :
Aux lieux qui t'encensoient sous le nom de Plutus,
Tu vainquis Danaë ; tu corrompis Crésus ;
Dans un monde nouveau viens protéger nos armes.
Si jadis nous osions y régner sans tes charmes,
Malgré cet attentat, pour calmer tes soupirs,
Viens aux sources de l'or assouvir tes desirs.
Ainsi les Dieux de l'Inde imploroient l'avarice.
Ce squelette à leurs vœux prêta son vol propice ;
Les vices, la discorde, attachés à ses pas,
Partout où les conduit la fureur des combats,
Laissent des traits d'horreurs, comme on voit, sur la terre,
Dans les lieux foudroyés, les traces du tonnerre.

Colomb renvoye les prisonniers Indiens avec des présens. La famine se fait sentir : Vascona, Reine d'une partie de l'Isle, fait prier l'Amiral de l'aller voir : son Palais, ses jeux, sa parure, sa beauté, tout cela est peint de couleurs poëtiques & pleines d'agrément. Vascona offre son trône & sa main à Colomb ; celui-ci les refuse ; & Vascona s'apprête à la vengeance. Elle tient un conseil ; la guerre est résolue ; le vaisseau de Fiesqui, qui s'étoit séparé de la flotte, arrive ; il est pris au port. Fiesqui & Zama sont faits prisonniers. Colomb, toujours obstiné à refuser les propositions de Vascona, se dispose à combattre.

Muses, qui dirigez mes pénibles travaux,
Dans vos mains aujourd'hui je remets mes pinceaux :

Je tremble au ſeul récit des maux que fait la guerre ;
Comment peindre aux combats Mars armé du tonnerre ?
Loin de cicatriſer ſon front plein de fureur,
Mes couleurs de ſes traits adouciroient l'horreur.

Ce début eſt ingénieux. Madame du Bocage y peint agréablement les graces touchantes & la douceur aimable de ſon ſexe, plus fait pour repréſenter l'amour, que pour chanter le Dieu des batailles. Elle décrit les différens peuples qui compoſent l'armée de la Reine Indienne. Combat entre les troupes de Colomb & celles de Vaſcona : Vaſcona ſe retire avec perte. Jalouſe de Zama qui eſt entre ſes mains, elle differe ſon ſupplice, pour la faire ſouffrir davantage.

Colomb eſt réveillé par deux Indiennes qui accourent dans ſa tente, & implorent ſon appui. Ces deux Indiennes ſont Zama, & Zulma ſa compagne. Zama raconte à ſon Amant ſes avantures depuis leur ſéparation ; comment elle eſt tombée entre les mains de Vaſcona ; enfin elle lui apprend qu'elle a été empoiſonnée par cette Reine cruelle ; elle meurt Chrétienne entre les bras de Colomb. Cette ſituation intéreſſante eſt très-bien exprimée.

Pardonne, cher Colomb, à mon ame ſéduite
Les ſoupçons offençans que m'inſpira ta fuite :
L'amour me fit ſentir en ſes affreux momens,
Tout ce qu'un tendre cœur éprouve de tourmens.
Pour ſuivre ton vaiſſeau, l'ardeur qui me ſeconde,
Dans un léger canot me tranſporta ſur l'onde :
Quand j'abordai la poupe où je crus te trouver,

Sans pitié les Nochers oserent m'enlever.
Au milieu d'eux envain je te cherchois sans cesse.
Mon langage ignoré redoubloit ma tristesse;
Nul mortel de ton sort ne pouvoit m'éclaircir.
Quel aspect effrayant vint alors me saisir!
Au Port que je quittois, d'un mont joint à la nuë,
Mon pere au sein des flots, tombe & meurt à ma vue.
Tu vois par ce tableau, qui m'arrache des pleurs,
Les maux que j'ai causés, mon destin, mes malheurs.
Je donnois le trépas à qui je dois la vie;
Au gré des vents, sans toi, je fuyois ma patrie.
Conçois mon désespoir, ma crainte, & mes remords.
Quand pour savoir ton sort, le tems & mes efforts
M'eurent des Castillans enseigné le langage,
Fiesqui, dont ma douleur attendrit le courage,
Me dit que le jour même où je t'avois perdu,
Dans un sombre brouillard sur les mers répandu,
Son navire égaré ne revit plus ta flotte.
L'espoir de la rejoindre enflâmoit le Pilote.
Mon cœur, qui de ton Dieu déjà goûtoit la loi,
Sut qu'envain, sans la suivre, il vouloit être à toi.
Ce culte où de l'hymen la chaîne est éternelle,
Sans peine eut mon hommage; un Pontife fidele
M'offrit dans l'eau sacrée à l'être que tu sers:
Zulma suivit mon sort; d'angeliques concerts
Entendus sur les flots célébrerent la fête:
Ce prodige & l'éclair qui brilla sur ma tête,
De te rejoindre ici m'annonçoient le bonheur.
A ces mots, le Génois, qu'emporte son ardeur,
Par ses embrassemens interrompt son Amante.
Zama, s'écria-t-il, que ton récit m'enchante!
Oui; quand pour moi ton cœur au vrai culte est soumis,
L'espoir de ton hymen me doit être permis.

Le nom de ton époux dans ce jour de victoire,
Est le seul dont mon ame idolâtre la gloire :
Si ton cœur y consent, jurons-nous à l'Autel,
Aux yeux de l'Univers un amour éternel.
Hélas! reprit Zama, tu vois que je soupire ;
Que m'unir à ton sort est le bien où j'aspire :
De ta félicité qui charme ma langueur,
Faut-il par mes récits te ravir la douceur ! ...
Quand pour te retrouver nous abordions la terre,
Le peuple de ces lieux nous déclara la guerre ;
On nous mit dans les fers. . . . Enfin à Xaraga.
La déroute des siens attira Vascona.
Ce jour, dont à regret je retrace l'histoire,
Par notre arrêt de mort nous apprit la victoire.
Au Temple, où je suivis ton peuple désolé,
Ilesqui joint à sa troupe aux Dieux fut immolé ;
Envain le fer sacré qui leur ôta la vie,
Sur moi, sur ma compagne arrêta sa furie ;
La Reine sans pitié vit nos attraits naissans :
Sous le prétexte humain de ranimer nos sens,
Sa main nous abreuva d'une liqueur perfide.
Dès cet instant, hélas! la soif la plus avide
Dans mon sein déchiré répandit son ardeur.
Le bruit de tes combats augmentoit ma douleur :
Je tremblois pour tes jours ; & dans l'Inde allarmée
L'espoir de m'éclaircir du sort de ton armée,
Des Prés sur les coteaux portoit mon vol errant.
Quand pour calmer ma soif j'approchois d'un torrent,
Ton fidele interpréte en garde sur ses rives,
Accourut au bruit sourd de nos courses craintives :
Dans l'ombre dont le soir obscurcissoit les airs,
Au lieu d'un ennemi qu'il crut charger de fers,
Il reconnut mes traits ; quelle fut sa surprise !

Instruit de nos malheurs & de notre entreprise,
Pour marcher vers ta tente il aida nos efforts :
Ma joie à ton aspect, mon ardeur, tes transports,
De mes jours affoiblis ont prolongé la trame :
Mais l'effort que je fais pour t'exprimer ma flâme,
Epuise mes esprits; & les maux que je sens
Sur ma langue altérée arrêtent mes accents :
Je n'ai plus qu'un moment à jouir de ta vue ;
Vainement je combats le venin qui me tue.
Cher époux, soutiens-moi : la nuit couvre mes yeux ;
Ah ! ces tendres soupirs sont mes derniers adieux. . . .
Je succombe, j'expire. . . . A cette voix mourante,
Du plus sensible Amant concevez l'épouvante :
Non, amour, tu peux seul en peindre les tourmens.
Exprimant sa douleur par ses gémissemens,
A chercher des secours, Colomb envain s'empresse ;
Zama, qu'un poison lent anéantit sans cesse,
Mourante, dans ses bras n'entend plus ses sanglots :
A ce spectacle affreux, ô Ciel ! dit le Héros,
C'est donc pour la ravir à mon ame éperdue,
Qu'en ce funeste jour tu la rends à ma vue ?
Immole-nous ensemble ; ou plutôt que tes coups
Aujourd'hui sur moi seul épuisent ton courroux.
Hélas ! pour me rejoindre elle a perdu la vie. . . .
Quoi ! c'est moi qui la livre à la Parque ennemie ? . .
Chere Zama ! pourquoi doutois-tu de mes vœux ?
Tes vertus, ta beauté t'assuroient de mes feux ;
Que ne m'attendois-tu sur ton heureux rivage ?
Mon espoir qui déjà t'y portoit mon hommage,
Au sein de la victoire en formoit le projet. . . .
Regrets d'un tendre hymen, dont mon cœur perd l'objet,
Vous n'attendrissez plus cette beauté mourante.

Mon ardeur dans ses bras n'a plus rien qui l'enchante.
O douleur ! sort cruel ! perfide Vascona !
Mais que vois-je ? l'amour rend la vue à Zama....
Pour former des accents, ses lévres se ranimment !

Aux plaintes d'un époux que tant d'horreurs oppriment,
L'Indienne un moment triomphe de ses maux,
R'ouvre ses yeux éteints, & prononce ces mots :

Il n'est plus tems, Colomb, de répandre des larmes :
Mon ame qui du Ciel goûte déjà les charmes,
Ne met plus son bonheur qu'en l'espoir de ses dons.
Veux-tu les mériter ? dompte tes passions,
Sers ton Dieu, suis ses loix ; fais qu'un jour, dans sa gloire,
Nos destins réunis couronnent ta victoire.

Zama meurt après ce discours ; & Colomb s'abandonne au chagrin le plus vif : il se retire dans une grotte, où le sommeil s'empare de ses sens. Zama lui apparoît, lui prédit ce qui arrivera de son entreprise, & lui fait entrevoir les principaux évenemens qui doivent se passer dans l'Europe.

Vascona recommence la guerre. Marcoussy tombe terrassé par le géant Macatex ; Colomb fait élever un tombeau à son ami ; l'éruption des volcans épouvante les Indiens ; ils consultent leurs Magiciens, qui répondent :

Enfin nos pronostics & la voix des destins
Dévoilent à nos yeux le sort de ces humains.
Ils sont nés du soleil ; ce Dieu, pour les défendre,
De nos Volcans éteints a rallumé la cendre ;
Mais ces enfans du Ciel, cruels, ambitieux,
Dégradent, par leurs mœurs, le sang de leurs ayeux.

Je sais que le jour seul ranime leur essence;
Leur feu céleste meurt quand la nuit prend naissance :
Sur la terre abattus, sans force & sans pouvoir,
Ils ressemblent aux fleurs qui se fanent le soir,
Et qu'au frais du matin l'aurore voit renaître.

La Reine meurt frappée par un bras invisible. Colomb rend graces à Dieu de ses succès; les démons rentrent dans les enfers; & l'Amérique est soumise à la foi.

Ce Poëme ne peut que faire honneur à Madame du Bocage, à qui on ne sçauroit donner trop d'éloges sur son Art de peindre les mœurs du Nouveau Monde.

Les Amazônes.

Egalement heureuse dans tous les genres, Madame du Bocage a toujours reçu des applaudissemens, soit qu'émule de Milton & du Tasse, elle ait chanté les exploits des Héros, ou la trop funeste imprudence de nos premiers parens; soit que disciple de Sophocle, elle ait excité dans nos ames les passions qu'inspirent les soupirs de Melpomene. Il paroît qu'elle s'est principalement proposé dans sa Tragédie des Amazônes, de faire triompher le penchant invincible, l'attrait vainqueur qu'ont les deux sexes l'un pour l'autre. Il semble que son but a été de faire voir, que des Loix bisarres peuvent, pendant quelque tems, réprimer la nature, mais non la dompter. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, elle ne pouvoit choisir un sujet plus heureux. L'Amour banni de l'austere gouvernement des Amazônes, a fait naître à l'Auteur l'idée de venger ce Dieu. Le terrible Mars se laissa désarmer par Venus; il étoit juste, pour rendre les choses égales, que les fieres Amazônes soupirassent pour un rival de Mars.

Théſée eſt le mortel fortuné, qui a l'avantage de déranger les Loix de cette République de femmes. Fait priſonnier dans un combat contre les Scythes, il devoit périr, ſuivant l'uſage barbare d'égorger tous les captifs. On demande ſa mort à grands cris; mais Orithie elle-même, Reine & Prêtreſſe, devenue ſenſible, differe le ſacrifice ſur de vains prétextes. Son projet, qu'elle cache avec ſoin, eſt de conſerver une tête ſi chere dans un Pays où il n'y avoit d'hommes, que lui & Idas ſon compagnon. Antiope, Princeſſe héritiere du Trône, brûle auſſi pour ce Héros, qui lui a ſauvé la vie dans la bataille; & ſa paſſion eſt payée du plus tendre retour : il n'y a que Ménalippe, Miniſtre & Chef de l'armée, dont le cœur inflexible ne ſe laiſſe point attendrir. Elle s'entretient fierement avec Théſée, & lui décrit, en beaux vers, les mœurs de ſes compagnes.

Parmi nous les travaux & la frugalité
Maintiennent la vertu, la paix, la vérité.
Sur l'empire des Rois le nôtre a l'avantage.
Souvent, dans vos Etats, le pouvoir ſe partage :
Mille jeunes beautés ſoumettent leurs vainqueurs,
Au gré de leurs deſirs diſpenſent vos faveurs.
Leur regne d'un inſtant dure aſſez pour vous nuire,
Pour uſurper vos droits qu'elles voudroient détruire;
Et la vieilleſſe enfin les livre à vos mépris.
Loin de la craindre ici, le tems nous donne un prix.
Les rides ſur le front y marquent la puiſſance;
Nul intérêt ſecret n'y porte à la vengeance;
Et le ſeul bien public y réunit les voix.
Les ſiécles à venir, ſurpris de nos exploits,

Si nos Etats détruits revîvent dans l'hiſtoire,
En admirant nos mœurs, auront peine à les croire.
Peut-être on doutera que jamais l'Univers
Ait vû régner nos loix juſqu'au-delà des mers.
Mais, Seigneur, je m'oublie en ventant leur ſageſſe.
Mon cœur né ſans pitié va preſſer la Prêtreſſe
D'interroger le Ciel ; [illegible] s'il entend ma voix,
La mort terminera vos jours & vos exploits.

Orithie s'apperçoit qu'Antiope eſt ſa rivale ; elle en témoigne ſon chagrin à Théſée ; &, ſur l'aveu que celui-ci lui fait de ſon amour pour la Princeſſe, elle ne cherche plus à s'oppoſer à ſa mort.

On ſe diſpoſe à obéir à la Loi ; on éleve un bucher ; on conduit le captif dans l'endroit du ſupplice ; mais une armée d'Athéniens vient auſſitôt l'en délivrer.

Théſée ſe met à leur tête, défait l'armée des Amazônes, & entre victorieux dans le Palais de la Reine. Orithie ne peut ſurvivre au double affront de voir ſes feux mal reçus, & ſa rivale heureuſe ; elle laiſſe ſon trône à Ménalippe, ſe donne la mort, & Théſée épouſe Antiope.

On ne conçoit pas qu'un ſujet ſi ſimple, dénué d'incidens, ait pu fournir à Madame du Bocage les cinq Actes de ſa Tragédie. La paſſion de la Reine pour Théſée, l'amour de Théſée pour Antiope, la jalouſie d'Orithie, les craintes de la Princeſſe ; voilà ce qui produit toutes les ſituations de cette Piece, uniquement faite pour le cœur. On n'y trouve point de ces incidens biſarres, de ces coups hardis, de ces ſituations haſardées qu'enfante une imagination mal réglée, & qu'une raiſon

ſaine condamne : on n'y voit point de ces éclairs fréquens, qui éblouiſſent & qui n'éclairent pas ; qui plaiſent peut-être pour un moment, & que l'inſtant d'après, le bon ſens déſapprouve. On n'y remarque preſque point de ces maximes rimées, qui font d'une Tragédie un recueil de Sentences, & qui ne ſe ſont introduites chez les Anciens, que lorſqu'ils ont commencé à avoir moins de goût.

Sans m'attacher à ſuivre l'Auteur d'Acte en Acte, je m'arrêterai à la principale ſituation de la Piece. Orithie veut entretenir Théſée, & concerter avec lui les moyens de le ſauver. Ne pouvant renfermer dans ſon ſein le feu qui la dévore, elle fait à Théſée la déclaration la plus tendre, la plus animée. Quelle chaleur dans les ſentimens & dans les expreſſions ! Il n'y a que le cœur qui puiſſe produire & goûter ce tableau d'une paſſion véritable.

Cruel, laiſſe ma gloire & conſerve ta vie ;
Je chériſſois nos loix : je te les ſacrifie.
Fidelle à la vertu, ſans toi mon triſte cœur
Jamais des feux d'amour n'eût reſſenti l'ardeur ;
Et ſur le Thermodon tu portes plus d'allarmes,
Que les monſtres cruels terraſſés par tes armes :
Leurs perfides regards du moins n'ont point d'appas,
Qui voilent les dangers qu'on trouve ſur leurs pas.
Pourquoi franchir les mers dont le Ciel nous ſépare,
Pour bannir la vertu de ce climat barbare,
Y porter les ſoupçons, la honte, les remords,
Et rendre un fol amour vainqueur de mes efforts ?
En mille autres climats ſa chaîne eſt légitime :
On briſe ici ſes nœuds ; & ſon joug eſt un crime.

Mais s'il eſt des mortels formés pour tout charmer,
Que n'ont-ils donc des cœurs que l'on puiſſe enflâmer ?
Tu fis naître en mon ſein un feu qui me dévore ;
Et tu hais juſqu'aux ſoins de l'objet qui t'adore.
Ah, du moins ſi ton ame inſenſible à l'amour,
N'eût point par d'autres feux profané ce ſéjour !
Si mes regards trompés ignoroient ma rivale !
Mais je connois mes maux ; dès leur ſource fatale,
Pour mon repos ſecret, non pour l'amour des loix,
De mon peuple irrité que n'ai-je crû la voix.
Que ne t'ai-je banni de ce Palais paiſible.
J'y crains plus tes regards, que ton bras invincible.

THÉSÉE.

Hélas ! . . . .

ORITHIE.

Ah, ce ſoupir réveille mon eſpoir ;
De t'attendrir mes pleurs auroient-ils le pouvoir !
S'il étoit vrai, grands Dieux ! j'oublierois mes allarmes,
Mes ſoupçons, mes remords, un Trône plein de charmes,
Et ſuivant les projets que m'inſpire l'amour,
Pour toujours avec toi je fuirois ce ſéjour.
Si mes ſoins, mes appas n'ont pû toucher ton ame,
Par des faits inouis, éterniſons ma flamme.
Tandis qu'on ſe prépare à terminer ton ſort,
Par des détours cachés t'arrachant à la mort,
Avec toi j'oſerai ſortir de mon empire ;
Il eſt vil à mes yeux : pour toi ſeul je reſpire.
Les Dieux & les humains t'enlevent leur ſecours ;
Prends l'unique moyen de conſerver tes jours.
Viens ; je veux avec toi porter partout la guerre ;

De monſtres, de brigands allons purger la terre ;
Montrons à l'Univers à quel point de grandeur
L'amour d'une Amazône éleve ſa valeur.
Pour une Amante née au milieu des allarmes,
Ne crains ni les dangers, ni la ſoif, ni les armes.
En te prouvant l'amour qui guidera mes coups,
Que ces travaux guerriers à mes yeux ſeront doux !
Quelle félicité de partager la gloire
De l'objet de ſes feux, chéri de la victoire ;
D'avoir les mêmes ſoins, les mêmes ennemis,
Se voir tous deux vainqueurs, & le reſte ſoumis !

Après que Théſée lui a déclaré qu'il aime Antiope, elle lui ordonne de ſe retirer.

C'en eſt aſſez, Théſée.

La lumiere renaît dans mon ame abuſée ;
Epargnez-moi l'horreur de gémir à vos yeux ;
Et ne jouiſſez plus d'un triomphe odieux.
Laiſſez-moi ſeule en proie à ma rage, à ma honte ;
Sortez. . . . .

Théſée eſt conduit au bucher. Orithie & Antiope ſe réconcilient pour le pleurer, comme Eliſabeth & la Ducheſſe dans le *Comté d'Eſſex*.

Vous avez vu, Madame, quel eſt le dénouement de cette Piéce : à l'égard du ſujet, Madame du Bocage paroît s'être propoſé pour modèle la ſimplicité & la ſageſſe des Grecs ; elle a craint qu'on ne lui reprochât des événemens inattendus, des incidens extraordinaires, des ſituations embarraſſantes.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXI.

APRÈS avoir ſuivi Madame du Bocage dans la carriere glorieuſe d'Homere & d'Euripide, on aime à l'entendre encore, ſoit qu'elle s'amuſe ſeulement à tirer quelques ſons de ſa lyre, ou que, Voyageuſe éclairée & Philoſophe aimable, elle entretienne ſes Lecteurs des découvertes & des obſervations qu'elle a faites chez les peuples qu'elle a viſités.

Le *Temple de la Renommée*, Poëme plein de feu, d'eſprit & d'imagination, n'eſt ni le plus parfait, ni le plus eſtimé des Ouvrages de Pope. Ce Poëme renferme cependant tant de beautés, tant de penſées hardies, neuves, quoique ſouvent biſarres, que c'eſt avoir rendu un ſervice eſſentiel à la Littérature Françoiſe, que d'en avoir donné une traduction littérale, & d'autant plus difficile, que Madame du Bocage a rendu cette Piéce en vers. C'eſt à ceux qui connoiſſent le génie des deux langues, & qui ont lu l'Ouvrage de Pope, à juger des difficultés vaincues.

Un autre Poëme couronné par l'Académie de Rouen, quelques envois en vers, & quelques piéces fugitives adreſſées à des amis, la Traduction de l'Oraiſon funebre du Prince Eugene de Savoye, écrite en Italien par le Cardinal Paſſionei; une autre Traduction Italienne faite à Rome, de la Conjuration de Valſtein; tout cela, Madame, n'eſt pas fait pour nous arrêter.

Ce ne fut qu'après avoir acquis un nom & un rang distingué dans la Littérature & parmi nos Poëtes les plus estimés, que Madame du Bocage, à l'exemple des anciens Sages de la Grece, alla étudier les mœurs des Nations étrangeres. Rien de tout ce qui peut intéresser les Arts, l'esprit & la raison, n'est échappé à ses regards observateurs. A mesure qu'elle faisoit de nouvelles découvertes chez les Anglois, en Hollande & en Italie, elle écrivoit ses réflexions, & les communiquoit à sa sœur, Madame du Perron, veuve d'un Conseiller au Parlement de Rouen. De retour dans sa Patrie, l'aimable & sage Voyageuse n'a fait que retrancher de ces Lettres, les détails de famille, & en rendre le style & les récits plus exacts. Leur suite forme une relation utile & curieuse des différens objets que Madame du Bocage a remarqués chez ces trois peuples. Voyage de Madame du Bocage.

Je croyois, dit-elle, que l'esprit Philosophique étoit beaucoup plus répandu chez les Anglois; nous fûmes fort étonnés, l'autre jour, de voir dix mille personnes courir à leurs maisons de campagne, ou coucher dans les champs, de peur d'un tremblement de terre qui avoit été prédit par un Soldat.

Malgré ce reste de superstition, les livres de raisonnement font de grands progrès parmi ces peuples; mais la méthode dans leurs écrits, la bonne Architecture, la Peinture & la Sculpture y sont encore dans l'enfance, &c. L'Auteur parle ensuite des associations que les Anglois forment entr'eux, & dans lesquelles ils observent si religieusement les Loix qu'ils se sont imposées. Il y a telle de ces associations, qui est d'en-

viron cent personnes; nul postulant n'a la faveur d'y être admis, que l'élection par scrutin ne soit unanime; & quiconque s'y comporteroit mal ensuite, en seroit banni. Il en est une actuellement, où il n'est permis de parler de suite que quelques minutes; un Boulanger fort éloquent qui y préside, tient une montre & un marteau dont il frappe, aussi-tôt que le tems donné expire : chacun écoute en silence; & le desir d'exprimer sa pensée en peu de mots, y rend l'Orateur très-concis.

Au sujet des défauts du Gouvernement Anglois, l'Auteur observe que les diverses parties nécessaires pour la balance du pouvoir, accoutument trop cette Nation à l'esprit contentieux; d'où naît la mauvaise foi dans les disputes, &c. Dans les Villes où les élections (pour le Parlement) sont prêtes à se faire, celui qui régale & qui enyvre le mieux quiconque se présente dans les cabarets, ouverts à ses dépens, obtient le plus de suffrages pour le Candidat qu'il protége. Quand les concurrens sont opiniâtres & opulens, la dépense est immense : mais en Angleterre, les femmes n'ont aucune influence sur ces brigues, sur ces cabales. » Une Dame de la Cour » dont j'admirois la toilette, me dit : s'il prenoit fantaisie à un de mes Fermiers de déjeuner dessus, pour le gâgner, il faudroit bien » le souffrir «. Nous plions en France sous les grands; les Anglois devant le peuple : en revanche, les subalternes ont besoin de la protection des Lords, & leur rendent ici un volontaire hommage. De ce besoin mutuel, naît le meilleur des Gouvernemens, s'il étoit possible d'en retrancher les abus.

» Comme

» Comme les hommes sont par-tout les mê-
» mes, dit Madame du Bocage, le Théâtre
» de Londres, quoique différent du nôtre, y
» ressemble pourtant en plusieurs points ; mais
» il est ici des Spectacles dont nous n'avons
» nulle idée. Je ne vous parle point des cour-
» ses de chevaux, des combats de cocqs & de
» gladiateurs ; je laisse aux hommes à décrire
» ces terribles plaisirs, & m'arrête sur des ob-
» jets plus riants, tels que les Jardins de Vaux-
» hall & Renelagh, que présentent les bords
» charmans de la Tamise. Là, le matin, pour
» un Scheling, un Entrepreneur fournit musi-
» que, pain, beurre, lait, caffé, thé, choco-
» lat : le soir, illumination, concert & tout ce
» qu'on peut desirer en le payant au-delà du
» schelling. Quelquefois il s'y donne des bals
» de nuit à une guinée ; mais, pour ce prix, on
» y trouve tous les mets, simphonies souterrai-
» nes, foires, chants, danses & mascarades aussi
» élégantes, que les parures des Divinités de
» nos fêtes d'Opéra. Les Dames ne se démasquent
» point. Les bals sont rares dans ces lieux d'assem-
» blée ; mais chaque jour des personnes de tout
» rang, de tout âge, dans un joli négligé, & rare-
» ment parées, y viennent de toutes parts char-
» mer leurs ennuis. Ce qui paroît un phénomene
» aux yeux François, est l'ordre, le silence au mi-
» lieu de la multitude ; & chez nous le plus grand
» bruit importune dans la plus petite assemblée. «

Madame du Bocage nous donne l'explication de cette cérémonie Angloise qui s'appelle *Toster*. Ce mot & cet usage viennent d'une Maîtresse de je ne sçais quel Roi, qui se baignoit. Un des Courtisans avala, par galanterie, une

taſſe d'eau du bain de la Déeſſe : chacun en but à ſon tour. Le dernier dit : *je retiens la rôtie*, pour faire alluſion à l'uſage du tems, de boire avec une rotie au fond du verre. *Toſter* veut dire *rotir*.

Maniere de faire ſa cour au Roi d'Angleterre. L'aſſemblée ſe tient à une heure : les Dames en cercle, les hommes derriere en triple rang ; leurs Alteſſes, ſuivies des jeunes Princes, viennent par une porte, & reſſortent par l'autre, après avoir parlé aux perſonnes à qui elles daignent faire cet honneur. Cette cérémonie fatigante dure environ une heure.

Dans un cabinet de curioſités qu'on voit à Oxfort, Madame du Bocage remarqua un ſquelette d'une veuve de dix maris, qui fut pendue à trente-ſix ans, pour en avoir empoiſonné quatre.

Parmi les raretés renfermées à Star, chez Milord Cobham, on admire un Temple de l'Amour, avec cette inſcription :

> Nunc amet, qui nondum amavit,
> Quique amavit, nunc amet.

Ces deux vers ont aſſez de reſſemblance avec ceux que M. de Voltaire fit pour mettre au bas d'un portrait de l'Amour.

> Qui que tu ſois, voici ton maître ;
> Il l'eſt, le fût, ou le doit être.

Peinture détaillée des Villes & Villages de Hollande, de Rotterdam, d'Amſterdam, de la Haye, &c. Les rues, pavées de briques, y ſont plus propres en tout tems, que la vaiſſelle la mieux lavée dans les maiſons : les femmes tranſ-

portent sur le dos leurs maris, quand elles n'ont point de pantoufles à leur donner, pour les empêcher de salir le plancher ; on écure jusqu'aux étables à vaches, où leurs queues son retroussées, de peur qu'elles ne les salissent. Les servantes par toute la Hollande, ne voudroient pas d'un maître qui ne permettroit point de porter le Samedi tous les meubles au grenier, pour laver la maison du haut en bas, & chaque jour les vitres, les murailles dedans & dehors ; on les repeint souvent, ainsi que les volets & chambranles des portes, pour leur conserver un air de nouveauté.

En avançant dans la Nort-Hollande, on trouve par-tout la même industrie, la même propreté, le même goût pour le jardinage. Les habitans du Nord aiment tant les fruits & les fleurs, dont la nature leur est avare, que les Registres d'Almaer disent qu'en 1737, une vente publique de cent vingt oignons de tulipes monta à deux cent mille livres.

Description d'Utrecht. On conserve au Théâtre Anatomique de cette Ville, un canot d'écorce d'arbre, long & pointu, qui contient un petit Esquimau, dans l'attitude où il fut pris au détroit de Davis, lié dans un trou au milieu de son bateau, de façon qu'il semble en faire partie : le reste est couvert, & peut se renverser, sans que l'eau y pénetre. Comme le mot centaure nous présente l'idée d'homme-cheval, il en faudroit un pour signifier homme-bateau, tel que notre très-petit navigateur, armé de deux courtes rames. Ses dents, ses cheveux, son bonnet existent encore. Quand il se vit en mains étrangeres, dit son histoire, il ne voulut plus manger, & mourut de douleur.

Je passe tout d'un coup au voyage d'Italie.

Dans une Lettre sur Turin, Madame du Bocage cite des vers que M. de Voltaire lui adressa, en lui envoyant Sémiramis. Ils ne sont presque pas connus; & vous me saurez gré de vous les envoyer.

J'avois fait un vœu téméraire
de chanter un jour, à la fois,
Les graces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir, sous ses loix,
Les Dieux du Pinde & de Cythere.
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchois ce rare assemblage.
Nul autre n'eut pu m'arrêter;
Mais je vis hier du bocage,
Et je n'eus plus rien à chanter.

Ce n'est pas la seule fois que M. de Voltaire a rendu hommage à Madame du Boccage; on se ressouvient encore de ces vers charmans:

Nouvelle Muse, aimable grace,
Allez au Capitole; allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque & les lauriers du Tasse:
Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux & votre Poësie,
Tous deux mourroient à vos genoux,
Ou d'amour, ou de jalousie.

Le peuple à Venise connoît mieux les meilleurs Poëtes Italiens, que les nôtres ne sont connus des personnes instruites. Un Gondolier commence un couplet de l'Arioste ou du Tasse; son compagnon chante le second; le voisin répond;

& ainsi de suite, jusqu'à ce que la mémoire manque à l'un d'eux.

Conversation plaisante de Madame du Bocage avec M. l'Abbé Franquini, qui avoit demeuré à Paris, & qu'elle n'avoit pas vu depuis longtems. » Il s'empresse, dit-elle, de me demander des nouvelles de tous les gens que nous avons connus ensemble ; une triste vérité me force de répondre : cet agréable que vous voyiez jadis par-tout, est dans sa chambre rongé de goutte ; cette femme, qui écoutoit avec tant de graces, est sourde ; cet homme d'esprit est en enfance ; ce vieillard, mort d'apoplexie ; ce jeune homme, de la petite vérole ; cette Nymphe est d'une taille énorme ; & fort laide : voilà la conversation consolante des personnes qui se perdent longtems de vûe.

Peinture des promenades nocturnes à la Place de Saint Marc. Les Dames vont ainsi seules avec leurs Chevaliers, restes des anciens Paladins ; les déguisemens sont uniformes ; les gondoles, toutes de la même couleur, se ferment quand on le veut ; la clef de la petite maison est dans la poche ; une lanterne de Religieuse, qu'on allume dans l'escalier de la maison Bourgeoise, dont une partie compose le casin, y conduit. On entre ; on s'y repose en compagnie, ou tête-à-tête ; à son gré, sans que personne en médise. J'ai vu plusieurs de ces retraites familieres, & dis avec vérité aux Dames qui me font la grace de m'y admettre ; qu'on leur vante à tort notre liberté ; la leur la surpasse infiniment. Quand je lis dans Misson, que les Vénitiennes vivent dans la plus grande contrainte, je vois qu'en cent

ans les mœurs changent totalement. On m'assure qu'ici une jeune mariée, ou autre, qui s'ennuie à l'Opéra, après minuit, propose à son Sigisbé un plaisir piquant pour quiconque va toujours par eau; c'est de courir une poste : aussitôt ils montent en gondole, font trois quarts de lieue pour gagner la terre, courent une poste en chaise, prennent du caffé, retournent à leur bateau, qui les ramene au jour à la Ville. L'habitude de la liberté y modere sans doute l'empressement d'en jouir. On voit ici, contenue Madame du Bocage, beaucoup de jolies personnes plus blanches qu'en France. J'attribue ce beau teint aux rues étroites, où nul soleil, nulle poussiere n'entrent, puisque toutes sortes de voitures, chevaux & mules en sont bannis : les Dames voguent à l'ombre dans leurs gondoles, & sortent peu le jour. Leurs assemblées de jeu ne commencent l'été qu'à dix heures; avant de s'y rendre, on se promene sur la Place Saint Marc, magnifiquement bâtie, environnée d'arcades, & longue de trois cens pas sur cent cinquante de large. La foire, qui la coupe actuellement en rues, m'empêche d'en bien voir l'espace; mais la décoration des boutiques illuminées, & la quantité de masques qui les remplissent, forme un rare coup-d'œil. D'un côté, sont Marionnettes, Danseurs de corde, Joueurs de gobelets; de l'autre, des Diseurs de bonne avanture, qui, sur un petit théâtre couvert d'instrumens astronomiques, prononcent des oracles à travers un long tuyau, qui les rend dans l'oreille du curieux épouvanté de leurs prédictions. Les Charlatans, qui m'étonnent le plus, sont des conteurs d'histoires, entourés

d'auditeurs, sans vendre d'onguent : le sujet est ordinairement un moine amoureux, un mari dupé à la maniere de Bocace : ce goût regne encore chez les Italiens. On y retrouve aussi un jeu dont parle Claudien; ils forment une tour d'hommes montés sur les épaules les uns des autres. Un enfant qui en fait la cîme, pour détruire cet édifice, saute en bas dans les bras de son pere, qui le reçoit; le reste de la pile défile de même, aux acclamations des Spectateurs.

A Rome, le Palais Farnese, & les inestimables chefs-d'œuvres qui y sont rassemblés, sont les sujets des récits qu'on lit dans les premieres Lettres de Madame du Bocage, pendant son séjour dans cette ancienne Capitale du monde. Elle décrit ensuite le Colisée, ce Théâtre célebre, qui contenoit jadis quatre-vingt mille spectateurs, & dont la structure, suivant l'expression de Cassiodore, coûta un fleuve d'or. Pompée fut le fondateur de ce magnifique Théâtre; dont il reste encore des vestiges, qui peut-être seroient plus imposans, si l'arène, actuellement pavée, n'étoit entourée de douze Chapelles portatives, à peu près comme des guérites de Sentinelles. Les Pelerins viennent honorer le sang des Martyrs, massacrés, dit-on, en ces mêmes lieux, où dans leurs jeux les Payens égorgeoient un nombre incroyable de bêtes féroces.

Un seul Hermite François, logé dans cet amas de ruines & de beautés surprenantes, le Chapeler en main, en garde nuit & jour l'entrée.... Le *Forum Romanum*, où jadis on décidoit du sort du reste des Nations, n'est auo urd'hui qu'un champ couvert de débris.... Les

colonnes du beau Temple de Faustine font la façade d'une Eglise. Le vestibule du Palais de Néron est la Chapelle Sainte Françoise, où reposent les cendres de Grégoire XII. Le Panthéon, aujourd'hui la rotonde, est dédié à autant de Saints, qu'Agrippa y fit encenser de Dieux. Dans l'Eglise souterraine de saint Pierre, une excellente & très-belle statue d'un Jupiter Olympien, de bronze, est métamorphosée en Saint Pierre. A quelques pas, on voit la figure d'un Consul Romain, auquel les modernes ont mis en main les clefs du Paradis. Les Papes rendent des Décrets, dressent des Bules, distribuent des Indulgences, & quelquefois lancent des foudres du haut de ce Mont tant redouté des Payens, & où le Dieu Vaticanus rendoit autrefois ses oracles. Les deux chevaux de marbre que Tiridate, Roi d'Arménie, envoya à Néron, & qui ont donné le nom au Monte-Cavallo, annonçent la demeure du Souverain Pontife : ainsi tout a changé de face ; & il faut être bien instruit, pour reconnoître les vestiges de Rome ancienne dans la nouvelle Rome.

Réception de Madame du Bocage à la nombreuse Académie des Arcades. La Duchesse d'Arcé, âgée de seize ans, lui adressa un compliment trop joli & trop ingénieux, pour le passer sous silence. L'Auteur disoit au Cardinal des Ursins, son pere, que sa fille étoit la Déesse de Rome. Non, Madame, répondit la Princesse ; les Romains prenoient leurs Dieux chez les Etrangers.

A Rome il y a des assemblées où l'on ne se rend que trois heures après le coucher du soleil. En attendant la fin du jour, chacun va adorer

le Saint Sacrement, toujours exposé dans quelque Eglise, avec illumination & musique. On fait ensuite un tour de promenade; & enfin les portes s'ouvrent pour l'assemblée nommée conversation: on y joue après l'entretien; & l'on se retire: mais la plûpart passent la nuit dans une place, au son des voix & des mandolines, ou dans les rues, ordinairement remplies de gens habillés en bergers & en bergeres.

On trouve toujours dans quelque quartier de la Ville, des guirlandes & des lampions artistement arrangés autour d'une Vierge ou d'un Saint, & des dévots qui les honorent par des chants, des petards & même de la danse. Chaque carrefour est garni de petites boutiques portatives, ornées de pampres, de lampions, &c. Enfin, Madame, Rome est un séjour charmant pendant la nuit.

Le Carnaval attire à Rome beaucoup de monde; &, pendant les derniers jours surtout, il se forme un très-grand concours de peuple qui va dans la rue du Cours, voir la quantité de masques qui la remplissent. Les femmes qui craignent la foule, se masquent superbement, & restent à leurs fenêtres. Les trotoirs, couverts d'échafauds, en sont pleins, & portent cent Polichinels, Arlequins & Docteurs, qui haranguent le peuple, & jettent des dragées aux passans. Au milieu de la rue, sont les Seigneurs masqués, traînés dans leurs carrosses: leurs cochers & leurs laquais sont aussi déguisés.

Chaque jour il s'y fait une course de chevaux. Dans l'espace qu'ils ont à parcourir, le sable couvre le pavé; & la garde, superbement vêtue, y met l'ordre. A son signal, on entend

un coup de canon ; la corde se lâche, les coursiers partent sans Postillon ; & un autre coup de canon annonce leur arrivée à la borne, où le Gouverneur donne pour prix institué par Jules II, un certain nombre d'aulnes d'étoffes d'or & d'argent. Outre ces plaisirs, il y a quelquefois jusqu'à huit Spectacles dans la Ville, dont le plus suivi communément après le grand Opéra, est l'Opéra bouffon. L'usage des Dames est d'y louer deux ou trois loges, de les faire meubler, éclairer, & fournir de rafraîchissemens pour la compagnie qu'elles y menent.

Chaque saison a ses Spectacles ; & les mêmes personnes qui ont joui à Rome des agrémens du Carnaval, y viennent avec empressement voir les cérémonies de la Semaine Sainte.

Les Princes & les Cardinaux lavent les pieds aux hommes, les Princesses aux femmes, & les servent. Il y a un festin composé de saumon salé, de ris, de pruneaux & de pommes. Les Dames y sont très-parées ; mais elles ont un grand tablier. Leurs Chevaliers leur présentent des limons, des cédras, pour ôter de leurs mains l'odeur des Pelerines, qui quelquefois ont fait trois cent lieues à pied. De pauvres Prêtres arrivent par la même voiture ; & l'on en choisit une douzaine, à qui un Cardinal, au défaut du Pape, lave les pieds. Sa Sainteté les habille de blanc à ses frais : cet habillement consiste en une robe de laine, bonnet & petit manteau de satin, qu'on leur laisse, ainsi que la serviette qui sert à les essuyer. On leur donne, après la cérémonie, un très-bon souper en poissons, vin & confitures ; & deux médailles de la valeur de cent vingt livres. C'est dans le même tems qu'on chante le célebre *Miserere* de la Chapelle Sixtine, où

les voix imitent si bien l'harmonie des orgues, flûtes & bassons, qu'on a peine à se persuader que ces chants soient sans nul accompagnement. Une Bulle d'un Pape excommunie quiconque tirera ou donnera copie de ce chef d'œuvre de musique. Cependant on le vola jadis; & on l'essaya en France.

Pendant la quinzaine de Pâques, l'Auteur courut les meilleurs Prédicateurs. La maniere de prêcher d'un de ces Messieurs me paroît assez plaisante à raconter. Dans un Sermon sur l'enfer, j'en entendis un s'écrier : feu en avant, feu en arriere, feu à droite, feu à gauche, feu haut & bas, feu par-tout, pour en faire peur à son Auditoire; mais il ne nous dit point les moyens d'éviter d'y tomber. Les chaires Italiennes sont des especes de longs balcons, où le Prédicateur court & s'agite à son aise. Leur éloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles & aux yeux.

Comme Madame du Bocage voyageoit en Philosophe, en Poëte, en femme aimable & en bel-esprit, elle accompagnoit ses récits de sages réflexions, mettoit en vers ce qui la frappoit durant sa route, recevoit par-tout les hommages de notre sexe, & étoit reçue dans toutes les Académies. Le Pape, les Cardinaux, le Roi d'Angleterre, les Princes & Princesses se firent un plaisir de la voir & de lui parler. L'Apennin, le Mont Vésuve, & mille autres objets qui prêtent le plus à la Poësie, devinrent le sujet de ses amusemens & de ses chants. Les Académies de Bologne, de Florence, de Cortonne & des Arcades se firent un honneur d'admettre parmi leurs Membres les plus distingués, une femme célèbre, qu'elles voyoient courir à l'immortalité sur les chars brillans de Calliope & de

Melpomene. En effet, Madame, ce n'est point en s'exerçant sur des sujets communs, que Madame du Bocage s'est acquise une place au Temple de Mémoire : elle a chanté l'amour & la guerre; mais l'amour des premiers Amans, la guerre des premieres Héroïnes. Elle a peint le cœur de l'homme, non comme il est aujourd'hui, mais tel qu'il sortit des mains du Créateur. Elle a célébré le courage de son sexe, & égalé la gloire du nôtre. Si quelquefois elle a quitté la trompette & le coturne, pour ne cueillir que quelques fleurs sur le Parnasse, c'étoit sans doute pour en orner son triomphe, & joindre au mérite des Virgile & des Euripide celui des Sapho & des Saint Aulaire.

Madame du Mont.

Le goût des Lettres & l'amour des Arts, une société d'amis sûrs & de gens de mérite, une maison agréable, qui réunit l'esprit & les talens, le plaisir de la conversation & celui de la Musique; ajoutez à cela les charmes toujours soutenus de la figure, les qualités de l'esprit & du cœur; telle est l'idée que m'ont donnée de Mad. Dumont, quelques personnes qui vivent dans sa société. A l'égard de ses Ouvrages, un Recueil imprimé de petites Piéces fugitives, faites pour des occasions particulieres, & qui hors de l'à-propos, perdent une partie de leur valeur, n'exige pas un long détail : il y a cependant des Traductions d'Odes d'Horace, des Fables, des Chansons qui peuvent se lire dans tous les tems. Madame Dumont, née à Paris, & fille de M. Lutel, Contrôleur général de la Maison de M. le Duc d'Orléans, Régent, avoit épousé M. Dumont, Avocat, dont elle est veuve.

Je suis, &c.

LETTRE XXXII.

PRIVÉE des dons de la fortune, des agrémens de la figure & des graces de son sexe, Madame de Beaumer crut suppléer à ces avantages, en s'engageant dans la carriere du bel-esprit. Elle composa une espece de Roman, quelques piéces de vers, une allégorie; & prêta son nom au *Journal des Dames*. Ses œuvres mêlées forment un petit récueil d'Ouvrages médiocres. A l'égard de sa naissance & de son mariage, ce sont des circonstances de sa vie qui ne sont point parvenues à ma connoissance. Je sais qu'elle se disoit parente de feu M. le Maréchal de Belle-Isle; qu'elle a fait un assez long séjour en Hollande; qu'elle a vécu dans la pauvreté, & qu'elle est morte dans la misere en 1766.

Madame de Beaumer.

Le premier Ouvrage de Madame de Beaumer, intitulé *les Caprices de la fortune*, est une espece de Nouvelle Historique. Hyppolitte, fils de Théodose, Roi d'Arcarie, est atteint d'une maladie de langueur : les Médecins lui ordonnent les eaux de Falante, qui ne lui sont d'aucun secours. On décide que le jeune Prince doit chercher son salut dans le commerce des femmes; & cette opinion est bien loin d'être combattue par son pere; il porte la complaisance jusqu'à choisir la jeune Nayade qui doit suppléer à l'inefficacité des bains. Il jette les yeux sur Bellesamire, qui, dans le même tems, prenoit les eaux de Falante, accompagnée aussi de son pere nommé Alcidor. Cette Bellesamire, qui ne le cede à aucune princesse en agrémens & en bonnes

Les caprices de la fortune.

qualités, est à l'égard du Prince, un personnage aussi disproportionné par la fortune, que par la naissance. Cette faute du destin, rendue plus sensible par toutes sortes de vertus, produit sur le cœur d'Hypolite son effet ordinaire; il ne se borne pas au projet de lui plaire; &, dans le désir de l'élever à un rang digne de tant de charmes, les Etats dont il est l'héritier présomptif, commencent à lui paroitre trop bornés. Cette considération arrête même pendant quelque tems, l'aveu d'une tendresse qu'il craint d'inspirer en vain. Une pareille délicatesse n'ajoute pas peu à son trouble & à sa langueur.

Les Médecins lui font différentes questions, auxquelles il ne répond que d'une façon détournée. Après avoir épuisé les prieres & les sollicitations, & toujours inutilement, ils lui déclarent que son obstination à leur cacher la cause de son mal, le rend homicide de lui-même, & qu'il ne devoit plus compter sur la vie. Cet Arrêt terrible, qui, pour tout autre, auroit été un coup de foudre, ne l'ébranle point; il envisage la mort d'un œil ferme & stoïque, surcroit d'affliction pour Théodose. Ce Prince, en versant un torrent de larmes sur son fils, le conjure, par tout ce qu'il a de plus cher, de ne point lui cacher la source du mal qui le consume. A son regard, & à je ne sçais quel air embarrassé, il se doute qu'il est épris d'une passion violente; mais il ne sçait sur qui il doit jetter ses soupçons. » Mon fils, lui dit-il, vous » aimez; & peut-être aimez-vous une personne » fort au-dessous de votre rang : n'importe; » faites-m'en l'aveu; &, fût-ce une simple Ber- » gere, je vous promets de ne me point op-

» poser à votre amour; vivez; & je serai de » tous les peres le plus heureux. Ne vous obstinez donc plus à taire un secret, qui ne peut » que nous être funeste à l'un & à l'autre.

Hyppolite, rassuré par les bontés d'un pere aussi tendre, lui répond en ces termes : » Je » voulois mourir sans confier à personne mon » amour; mais les sentimens de reconnoissance » que vos boutés m'inspirent, ne me per» mettent pas de cacher plus long-tems à votre » Majesté ce qui se passe dans mon cœur. Oui, » j'aime, Seigneur; & je ne rougis pas de mes » feux; celle que j'adore peut prétendre au plus » haut rang; elle est belle, & plus recomman» dable encore par son mérite, que par ses char» mes; en un mot, c'est Bellesamire : quoi» qu'elle ne soit pas née Princesse, elle n'en » est pas moins digne de monter sur le Trône, » & je m'estimerois heureux de lui en faire » hommage. Voilà les raisons, Seigneur, qui » m'ont engagé à garder le silence jusqu'ici. » Je ne sçaurois vivre sans Bellesamire; &, » puisque je ne puis être à elle, il faut que je » meure. «

Théodose étoit d'un caractere sensible; & la nature a des droits puissans sur le cœur des peres. Sans réfléchir sur l'inégalité des conditions, il ne pense qu'à sauver son fils; d'ailleurs, il estime Bellesamire; & charmé d'avoir une aussi aimable belle-fille, il va, pour avancer son bonheur, la demander à Alcidor.

Celui-ci est agréablement surpris, & flatté de l'honneur que lui fait Théodose : mais comme c'est un homme très-prudent, il craint que l'amour d'Hyppolite n'éclatte, & que le mariage

ne vienne à manquer. Il prend le parti de ne plus permettre à sa fille d'aller dans aucune assemblée; il n'est pas même possible à Hyppolite de la voir davantage. Théodose propose de conclure le mariage. Alcidor y consent; & cet hymen est célébré à la grande satisfaction des jeunes époux, dans le Temple de Jupiter, en la présence des deux peres & de plusieurs Princes & Princesses, qui étoient pour lors à Falante.

Hyppolite, au comble de ses vœux, n'a plus besoin des Médecins; il trouve sa guérison dans la possession d'une épouse aimable & reconnoissante, & qui doit faire le bonheur de ses jours.

Ce jeune Prince s'étant engagé au service des Etats de Falsane, se dispose à quitter Falante, pour se rendre à Dortune, qui en est la Capitale. Il part avec sa chere épouse; & Théodose goûtant la joie la plus sensible, retourne dans son Royaume, après avoir fait les plus tendres adieux à ses enfans, ainsi qu'à Alcidor. les Falsaniens témoignent un plaisir extrême de ce mariage, lorsque les deux époux arrivent dans leurs Etats. La Princesse devient mere d'une fille au bout de dix mois. Ce gage de l'amour d'Hyppolite en resserre encore les nœuds.

Un jour que ces deux époux, toujours amoureux & toujours satisfaits l'un de l'autre, avoient passé l'après-dînée en compagnie, comme ils revenoient vers le soir, en s'entretenant des plaisirs inexprimables que ressentent deux cœurs tendrement unis; on arrête brusquement leur voiture: Hyppolite n'eut pas le tems de se remettre de sa surprise; on le saisit; on le désarme, & on le contraint de monter dans une chaise de poste. Bellesamire se jette aux pieds des

des ravisseurs, & les conjure dans les termes les plus touchans, de ne pas séparer deux époux unis par des liens indissolubles : mais ces hommes durs & inflexibles ne daignent seulement pas répondre à cette Princesse éplorée. Elle veut du moins embrasser les genoux de son cher Prince, qui, la prenant dans ses bras, lui proteste qu'on lui arrachera plutôt la vie, que de souffrir qu'on le sépare d'elle : enfin, malgré les prieres, les larmes & les résistances de ce couple infortuné, il fallut céder au nombre & à la force : cette tendre & inconsolable épouse adresse mille fois au Ciel ses tristes plaintes ; elle perd bientôt l'usage des sens & de la voix ; ses beaux yeux, noyés de larmes, se ferment ; l'image de la mort paroît empreinte sur son visage : ses gens consternés, la mettent dans son carrosse, & l'emmenent chez elle évanouie. On court chercher un Médecin, qui a bien de la peine à la rappeller à la vie : cependant, à force de secours, la connoissance lui revient peu à peu : elle n'ouvre les yeux, que pour chercher son époux. » Eh! pourquoi, s'écrie-t-elle, ranimer une vie presqu'éteinte ? Séparée de celui qui faisoit tout mon bonheur, je ne puis trouver de soulagement à ma perte, que dans la mort. «

La douleur lui ayant coupé la parole, elle tombe dans le plus grand accablement ; & elle est assaillie d'une fiévre si violente, qu'on désespere de sa vie. Quoique les hommes ayent ordinairement plus de force d'esprit, Hyppolite n'est pas plus maître de lui-même, que son épouse : on le conduit à la Cour du Roi son pere ; & on le met aux arrêts pour l'obliger de

consentir à la dissolution de son mariage; mais comme un amant bien épris trouve toujours des moyens de faire sçavoir de ses nouvelles à l'objet bien-aimé, Hyppolite sçait franchir tous les obstacles, pour faire tenir à sa chere épouse une somme considérable, avec cette lettre:

» Je trompe enfin la vigilance de mes gardes; » on m'assure que ma lettre & l'argent que je » vous envoie, vous seront remis fidellement. » Faites, je vous en conjure, toutes vos dili- » gences pour que notre mariage soit déclaré » en justice, bon & légitime, comme il l'est en » effet. J'ose me flatter que votre respectable » pere, que je regarde comme le mien, & à » qui j'ai voué l'attachement le plus inviolable, » voudra bien se donner toutes les peines né- » cessaires pour cette affaire importante. Il s'agit » de la faire juger promptement. On me garde à » vue dans une forteresse, où je souffre nuit & » jour toutes les rigueurs de l'absence. Le tems » que je passe éloigné de ma chere Bellefamire, » est pour moi un supplice toujours renaissant. » Plaisirs purs que je goûtois auprès d'elle, » doux momens trop tôt écoulés, il ne me reste » donc plus de vous qu'un triste & douloureux » souvenir! Mais, que dis-je? Je les goûte en- » core, puisque mon adorable épouse est tou- » jours présente à mes yeux; je crois quelque- » fois la voir, l'entendre & lui parler; illusion » flatteuse, mais à peine dissipée, qu'elle ne » laisse autour de moi qu'un vuide affreux. Il » n'y a que votre présence, qui soit capable de » me rendre la vie: vous posséder étoit ma sou- » veraine félicité; on me la ravit en m'arrachant » d'entre vos bras. C'est peu; on veut encore

» me contraindre à rompre les plus saints nœuds;
» mais, quelque chose que l'on fasse, ou que
» l'on veuille faire pour y parvenir, ne craignez
» rien; je ne serai jamais coupable d'une pa-
» reille perfidie : vos charmes, votre vertu, vo-
» tre amour, le mien, tout vous répond de
» ma constance ; & si ce n'est assez, je
» vous réitere ici les sermens que je vous ai
» faits à la vûe du Ciel & de la Terre, aux
» pieds des Autels, &c ».

Cette Lettre arriva à propos pour arrêter le progrès de la maladie de Bellesamire. Le desir de se réunir à son époux, & de conserver des jours qu'elle lui avoit consacrés, la força de surmonter son accablement, & de songer aux moyens de rétablir sa santé, dans l'espoir flatteur qu'on ne tarderoit pas à lui rendre justice. Alcidor, qui étoit auprès d'elle, la consoloit, l'encourageoit & la fortifioit de jour en jour. Il consulta les Génies les plus fameux de la Nation, & se donna tous les mouvemens imaginables pour assurer l'état & l'honneur de sa fille. Parmi tous ceux dont il prit l'avis, il n'y en eut pas un seul, qui ne certifiât que le mariage étoit légitime, & que Bellesamire devoit former incessamment sa demande, pour que son mari lui fût rendu. Sur de telles assurances, Alcidor suit le procès au nom de sa fille; mais les Dieux qui vouloient l'éprouver, permirent que les Juges fussent d'un sentiment contraire. Le mariage fut déclaré nul. Alcidor, pénétré de douleur, n'y put survivre; & Bellesamire eut pour surcroit de chagrin, celui de se voir privée d'un pere qui partageoit ses malheurs, & qui pouvoit seul les adoucir.

Pour comble de chagrin , Hyppolite sentit son cœur se réfroidir pour son épouse; & oubliant ses sermens, son devoir & sa fille, il cessa d'écrire à sa femme, & de lui en donner le titre. » Grands Dieux! s'écrie Madame de Beau-» mer, que vos décrets sont impénétrables à » nos foibles lumieres! Vous avez permis que » la mere & la fille, douées des qualités les » plus estimables, ayent langui dans les horreurs » de la plus humiliante pauvreté! «

Bellesamire avoit sacrifié, par la noblesse de ses sentimens, la plus grande partie de ses petites ressources, pour soutenir son procès; & ce qui lui restoit, suffisoit à peine pour vivre elle & sa fille, dans une misérable chaumiere, sans domestiques : quelle chûte pour une Princesse charmante, si digne du plus heureux sort! Choisie par un Roi pour être l'épouse de son fils; choisie par ce fils pour être associée à son rang; chérie de ce même époux dont elle faisoit les délices, devoit-elle s'attendre à se voir rejettée du sein d'une famille qui s'étoit crue trop heureuse de la posséder ? Cependant elle espéroit toujours remonter au rang d'où elle s'étoit vue précipiter. Il faut lui rendre justice ; ce n'étoit point une vaine idée d'ambition, qui l'entretenoit dans cette douce espérance; mais seulement l'amour dont elle étoit éprise pour son infidele époux. Elle ne pouvoit se persuader qu'elle fût totalement bannie de son cœur. » Je suis sa » femme, disoit-elle quelquefois ; les Loix » m'ont confirmé ce titre ; & il ne peut passer » légitimement en d'autres bras ; jamais son » amour n'a eu à se plaindre du mien; il re-» viendra donc à moi : la justice, la raison &

» la tendresse rappelleront tôt ou tard dans son
» cœur la vertu, qu'une folle gloire en a ban-
» nie. Cet hymen, autrefois si cher, & aujour-
» d'hui si méprisable à tes yeux, reprendra ses
» droits; tu reconnoitras une épouse fidelle; &
» cette chere fille née pour faire tes délices.
» Viens, cher époux; viens, par mille embrasse-
» mens, faire oublier à ton épouse tous les maux
» que tu lui a faits. « C'est ainsi qu'elle aimoit à se repaître d'illusions; mais jusqu'ici elles ont été la seule récompense de son mérite.

Les procédés de Théodose & d'Hyppolite envers Bellesamire, ne sont pas de pure invention. Un Lecteur Philosophe doit se douter, que des inconséquences si déplorables appartiennent à l'Histoire plutôt qu'au Roman. Ceci est une anecdote récente, à laquelle Madame de Beaumer n'a changé que les noms. Bellesamire, encore jeune, est une des amies respectables que l'Auteur s'étoit faire par son mérite dans le Pays étranger.

Cette leçon de la fragilité des plus tendres amours, est suivie d'un Dialogue entre Charles XII & Mandrin; parallele trop philosophique, dont l'idée n'est d'ailleurs, qu'une copie de la réponse qu'un Pirate osa faire au Héros de la Macédoine.

Le plus beau côté du Recueil est celui de la Poësie. Comment pardonner à Madame de Beaumer d'avoir borné à deux Odes, l'essor de son talent dans ce genre? La premiere est intitulée la *Mort des Héros*. Poësies.

Semblable à la feuille qui tombe
Au plus foible souffle du nord,

Au moindre coup l'homme ſuccombe,
Et deſcend vers le ſombre bord.
Où lèves-tu ton front ſuperbe,
Vain mortel! Vois déjà ſous l'herbe
Le tems qui creuſe ton cercueil;
Quitte tes hautaines penſées;
Le Styx va dans ſes eaux glacées
T'engloutir avec ton orgueil.

✣✣

Nos jours ſont dans les mains des Parques,
Sans diſcernement & ſans choix;
Les Bergers, les puiſſans Monarques
Subiſſent leurs funeſtes loix.
Combien peu de mortels illuſtres
Ont parcouru plus de dix luſtres!
La vie eſt un ſouffle léger;
Les Dieux dans l'éternelle voute,
D'un crayon ont tracé ſa route;
Nul effort ne peut la changer.

✣✣

A quoi ſert une longue vie,
Si l'on n'en ſignale le cours?
N'eſt-elle pas ſouvent ternie
Par l'opprobre de nos vieux jours?
Celui qui dans la fleur de l'âge,
Paroît digne de notre hommage
Par l'éclat de mille vertus,
Au bout d'une longue carriere,
Dément cette grandeur premiere;
Et ſoudain le Héros n'eſt plus.

✣✣

On voit les têtes ſouveraines

Pâlir ſous les coups de la mort.
Les Aléxandres, les Turennes
Ont éprouvé le même ſort.
Dans le cercle étroit des années,
Les Dieux ont de nos deſtinées
Renfermé le frêle tiſſu ;
Ruiſſeau tari près de ſa ſource,
L'homme touche au bout de ſa courſe
Sans preſque s'en être apperçu.

La vraie Philoſophie eſt ſi voiſine de la piété, qu'il ſuffit des ſtrophes qu'on vient de lire, pour annoncer que leur Auteur eſt capable de ſanctifier ſa Muſe, & qu'il l'a fait avec ſuccès dans la ſeconde Ode. Elle eſt tirée du ſublime Cantique que les Iſraëlites chanterent en action de graces de leur délivrance. Le feu de l'original a paſſé dans les ſtrophes ſuivantes :

D'un barbare tyran le grand Dieu des vengeances,
Sans effort, a rompu les homicides lances ;
Son bras ſe leve enfin, trembles, c'eſt l'Eternel.
Ton Roi, tes combattans, tes projets & tes crimes,
Plongés dans les profonds abîmes,
Vengent les enfans d'Iſraël.



Ces fortes légions, & ces chefs magnanimes,
Du même châtiment ſont tombés les victimes ;
Dans ſes gouffres, la mer les reçut tout armés ;
Et d'un fleuve de feu qu'alluma ta colere,
Ainſi que la paille légere,
Seigneur, tu les as conſumés.

adorateurs de la Fortune, introduit dans le Temple de cette Divinité, non un ſimple mortel, empreſſé d'y paroître à titre d'eſclave; mais un de ces êtres indépendans, ſi connus ſous le nom de Génies, & qui ſemblent n'habiter les airs, que pour voler au ſecours des Romanciers. Il ſe transporte juſqu'au Sanctuaire du Temple, où, après avoir tenté inutilement la réforme, il ſe ſignale par un trait de force, en arrachant à l'Envie, le maſque dont elle ſe couvre. Le monſtre paroît alors tel qu'il eſt aux yeux de tous les aſſiſtans. Des aîles de chauve-ſouris, attachées à un corps épais & raccourci; des ſerres ſemblables à celles d'un aigle furieux; une tête hériſſée de ſerpens qui s'agitent, & lancent leurs aiguillons avec rapidité; des yeux enfoncés, un bec pointu, d'où découle ſans ceſſe un noir venin, qui corrompt tout ce qu'il touche. Epouvantés à cet aſpect, tous veulent prendre la fuite; mais le ſang qui s'eſt glacé dans leurs veines, arrête leurs pas. Le Génie en prend occaſion de leur reprocher l'encens qu'ils offrent à une Déeſſe, dont le Temple eſt infecté de tant de poiſons, & qui ne ſçait pas même faire le diſcernement des hommages qu'on lui rend. Ce Génie eſt d'autant plus étonné de la foule attachée au Temple de la Fortune, que dans le cours de ſes voyages, il a vû le culte du Souverain des Dieux univerſellement abandonné.

La ſeconde allégorie a pour objet l'éloge de Chriſtine, Reine de Suede, qui a abdiqué la Couronne en faveur de Guſtave. C'eſt tout ce qu'il ſuffit que vous connoiſſiez de cet écrit, qui n'a rien d'intéreſſant, ni de ſaillant.

Un dernier Ouvrage de Madame de Beau-

mer, eſt une autre allégorie, qu'elle inſéra ſous ſon nom dans le Journal des Dames, lorſqu'elle en avoit la direction : elle la fit à la publication de la Paix ; & voici quelle en eſt l'idée.

La Diſcorde, toujours ennemie des plaiſirs, ne pouvoit voir, qu'avec des yeux d'indignation, les douceurs que goûtoient les enfans de la terre, dans le tems que les accords de la paix rendoient l'Univers tranquille. Elle appella l'eſprit de parti, la trahiſon & les ſoupçons à ſon ſecours, & les chargea de précéder la médiſance & la calomnie, qui devoient, par ſon ordre, jetter par tout le trouble & la confuſion. Bientôt on ne parla plus que de tentes, d'équipages & d'autres préparatifs de guerre ; on ne reſpiroit que les armes, la vengeance, le carnage & la mort.

L'Amour, fils de la raiſon, vit des époux fideles s'arracher d'entre les bras d'épouſes qu'ils adoroient ; il vit des amans quitter leurs maîtreſſes, avec leſquelles ils devoient unir leurs deſtinées, pour voler à la gloire. Il vit des veuves, en habits de deuil, pleurer la perte de leurs maris, & des maîtreſſes au déſeſpoir de ce que la mort venoit de frapper dans le champ de Mars, des amans pour la conſervation deſquels elles avoient tous les jours offert de l'encens aux immortels. Ici l'Auteur entre dans un très-grand détail de tous les maux que la guerre entraîne, & des efforts de l'Amour pour ramener la tranquillité & la paix. Ce Dieu quitte la terre, & ſe préſente devant le trône de Jupiter, pour le prier de pacifier les humains, & d'enchaîner la Diſcorde. Le Maître des Dieux ſe laiſſe moins toucher par les prieres de l'Amour, que déſar-

mer par les vertus qu'il remarque sur la terre.
» Je trouve moins de perversité que d'erreurs
» parmi les hommes, dit-il aux Dieux, qui
» demandoient qu'on en détruisît l'espece; &,
» lorsque quelques-uns d'entr'eux s'attachent à
» mériter mon courroux, je jette les yeux sur
» les cœurs vertueux, qui, malgré tant de foi-
» blesses, m'adressent un culte pur & religieux:
» leur piété me désarme; je fais grace aux in-
» justices de la terre en faveur des vertus. Oui,
» oui, il est toujours des hommes vertueux.

» Jettez les yeux sur Louis, ce Prince doux &
» pacifique, que j'ai mis à la tête d'un grand
» Etat: approfondissez son cœur; quelle vertu
» n'y découvrirez-vous pas? Que de bontés pour
» tout ce qui l'environne, & de douceur même
» pour ceux qui l'offensent! Il est ma plus vive
» image sur la terre. Admirez cette auguste
» Reine, prosternée aux pieds des Autels; l'en-
» cens fume sans cesse dans ses pieuses mains,
» pour me demander la paix, que désire son
» auguste époux pour le bonheur public. Les
» vertus de cette Maison, fidelle à mon culte,
» me sont si agréables, que le nom de Bour-
» bon est écrit au Livre des Destins, pour ré-
» gner sur l'Empire François, tant qu'il me
» plaira de laisser subsister l'Univers. Je vois
» avec complaisance les Princes de Condé &
» de Soubise commander les armées du Souve-
» rain que j'aime. Ces deux héros ont mérité,
» par leurs exploits, d'être immortalisés. Pour
» éprouver leur raison, je leur ai enlevé la
» Princesse de Condé, qui avoit toutes les vertus
» en partage. La terre étoit indigne alors de pos-
» séder une créature sans foiblesses & sans dé-

» fauts ; la mort la frappa à son aurore ; & je l'ai
» placée parmi nous au rang des immortels. Tendre
» époux, tu répandis un torrent de larmes
» dans ces fâcheux momens; mais, console-toi; je
» te laisse une fille dans laquelle tu vois déja briller
» les vertus de son auguste mere. Aimable
» Prince, c'est à ton bras & à ta valeur, ainsi
» qu'à la prudence & à la sagesse de Soubise,
» & à celle des Ministres que j'ai placés auprès
» de votre Roi, que l'on devra la paix. Je les
» ai remplis de cet amour patriotique, dont brûlent
» vos belles ames ; ils sçauront détruire les
» projets de la Discorde, & arrêter les attentats
» que des perfides pourroient méditer contre
» l'Empire que j'ai soumis aux Loix d'un
» Monarque, que j'ai mis à l'abri de mon aîle.

» Voyez Stanislas, ce Prince dont j'avois
» couronné les vertus, pour le faire passer rapidement
» dans les plus grands événemens de
» la vie ; il avoit toutes les qualités de l'esprit
» & du cœur, qui forment les plus grands Rois ;
» mais s'il a été tel sur le Trône, il est encore
» plus grand après avoir perdu sa Couronne.
» C'est dans la chûte qu'on voit briller les vertus
» dans leur plus grand jour, & non pas au
» faîte des grandeurs. Stanislas, toujours égal,
» est toujours lui-même dans tous les états.

» Quelle louange tous les mortels ne doivent-
» ils pas à cette Impératrice Reine, que j'ai douée
» d'une ame mâle & vraiment héroïque ; à laquelle
» j'ai donné des Généraux dont la conduite
» & les exploits les rendent dignes d'être
» mis au rang des Scipions & des Fabius. «

Après ces paroles, Jupiter garda quelques momens le silence ; & il dit aux Dieux : » Re-

» gardez ce petit espace de terre où a régné un » Prince qui s'est fait respecter par la sagesse » de ses Loix. Un Monarque puissant se fit une » gloire d'aggrandir ses Etats; il devint redou- » table à ceux même qui avoient contribué à » son aggrandissement. Frédéric, son fils, s'est » acquis une gloire qui a effacé la sienne. Cet » astre du Nord éclipse tout ce qui l'environne; » ses ancêtres semblent s'obscurcir devant lui. » Un des plus puissans Rois de la terre a re- » cherché son alliance; il tient la balance dans » ces vastes contrées : tous les yeux sont tour- » nés sur lui; il est la terreur des uns & l'es- » pérance des autres. Les Muses ont orné son » berceau; les Sciences environnent son Trône » de gloire; les vertus marchent à ses côtés; & » ses talens militaires l'égalent aux Césars. Cou- » rage, Prince, sois un exemple à toute la terre; » remplis l'univers du bruit de ton nom, & que » la sagesse t'accompagne dans tous tes succès; que » la vraie gloire soit toujours le partage des » Héros de ton sang. La magnanimité, l'intré- » pidité & l'humanité de ce Prince de ton nom, » que tu as choisis pour commander les ar- » mées de tes Alliés, l'ont fait admirer de » toute la terre, & estimer de ses ennemis » mêmes.

» La France possédoit, dit encore Jupiter, » le Comte de Gisors, qui portoit dans son » ame toutes les vertus qui forment & qui ca- » ractérisent les héros. Je frappai cette tête si » chere; Mars, jaloux de sa gloire, me de- » manda cette victime; & je la lui accordai. Ce » jeune guerrier mourut sous le faix des lau- » riers dont il s'étoit couvert. France, contrée

» heureuse & fertile en grands hommes, tu
» as versé des pleurs sur son tombeau; tu n'as
» pu voir sans douleur, cet astre s'éclipser au
» moment que sa gloire répandoit le plus vif
» éclat; mais tu ne manqueras jamais de Hé-
» ros qui brûleront de répandre leur sang pour
» soutenir les droits de ton Empire. C'est par
» eux que tu verras ton nom rétabli dans toute
» sa splendeur; repose-toi sur leur prudence &
» sur leur courage. La Paix descendra des Cieux
» pour mener la joie dans les cœurs des peu-
» ples; & les agitations que tu as éprouvées, te
» feront goutter avec plus de satisfaction que
» jamais, les douceurs du calme.

Jupiter regarda Minerve, & lui dit d'un air tendre : » vous, fille chérie du Dieu de la Paix,
» retournez sur la terre; portez l'olive sacrée
» au Duc de Nivernois : je lui ai donné ma
» prudence; dites-lui que je lui confie le
» soin de concilier les différends des Puissances
» ennemies : il en est digne par sa naissance;
» il en est capable par ses talens. Continuez,
» Déesse, de protéger & de cultiver les Scien-
» ces & les Arts, & de les faire fleurir dans
» tout l'Univers. Allez, parcourez tous les pays
» du monde; & faites-y régner la concorde &
» la paix.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIII.

JE ne désignerai, Madame, ni l'état, ni le nom d'une femme Auteur qui n'a mis son nom à la tête d'aucun de ses Ouvrages. Elle en a publié de plus d'un genre, parce qu'elle cultive divers genres de science. Elle joint au goût de la Physique & de la Chymie, celui de la morale, de la Littérature & des langues : mais comme elle préfere les douceurs d'une vie tranquille à la gloire tumultueuse du bel-esprit, elle aime mieux éclairer le Public, que de s'en faire connoître. Je dois donc respecter son secret ; & dans la crainte qu'un plus long éloge ne le décele, j'arrive sans différer à sa traduction des *Leçons de Chymie propres à perfectionner la Physique, le Commerce & les Arts, par M. Shaw, premier Médecin du Roi d'Angleterre, traduites de l'Anglois* ; un volume *in-quarto*. Madame D' ***. Leçons de Chymie.

Outre le mérite d'avoir transmis, avec autant de fidélité que d'élégance, ce savant Ouvrage dans notre langue, Madame D' *** a encore celui d'avoir relevé, dans des notes placées au-dessous du texte, les erreurs qui se trouvent dans l'original, & d'avoir ajouté aux expériences du Docteur Anglois, les nouvelles découvertes, faites depuis que ces leçons ont été publiées en Angleterre. Mais le morceau qui lui fait le plus d'honneur, est un très-grand Discours préliminaire sur la naissance & les progrès de la Chymie. Il est de nature à mériter votre attention

dans les endroits où l'Auteur ne donne pas trop à la conjecture; & comment ne pas s'y abandonner, lorsqu'il faut remonter aux premiers âges du monde, sans le secours d'aucun monument historique?

Le feu est le premier instrument de la Chymie. Comment en a-t'on fait la découverte? C'est ici la premiere conjecture. » Adam, le » premier des humains, chassé du Paradis ter- » restre, où il n'avoit le tems de desirer que » pour mieux goûter ensuite le plaisir de la » jouissance, dut éprouver un genre de mal- » heur dont nous ne pouvons pas avoir d'idée, » parce que nous naissons tous malheureux: » manquant de tout, avec des besoins bien su- » périeurs aux nôtres, parce qu'il connoissoit le » bien-être dans toute son étendue; abandonné » à lui-même; humilié de sa foiblesse; sans » ressource pour se procurer les secours les plus » pressans; & plus tourmenté encore, s'il est » possible, par les besoins d'une compagne qu'il » chérissoit toujours, quoiqu'elle fût la cause » de tous ses maux, il ne lui restoit que l'es- » pérance de la mort. Le tems, qui diminue » la vivacité des peines & des plaisirs, calma » sa douleur, & l'aida à supporter la vie. La » naissance de ses enfans; le soin de pourvoir » aux choses qui leur étoient nécessaires, ainsi » qu'à leur mere, remplirent avec le tems, le » vuide affreux que laisse dans le cœur une perte » irréparable. Né avec toutes les perfections » dont un homme peut être susceptible, sa chûte » n'avoit point entierement altéré les qualités » de son esprit; il avoit le coup-d'œil juste, » observoit bien, & mettoit à profit toutes ses observations.

» observations. Il apprit à ses enfans à l'imiter; &, jusqu'à leurs amusemens, tout avoit pour but un avantage présent, ou une découverte utile pour l'avenir. Ce fut sans doute dans un de ces momens heureux pour l'humanité, qu'Adam trouva le feu, en frottant au hazard deux cailloux l'un contre l'autre; sa surprise, & même son effroi, en voyant sortir de ces deux corps des étincelles brillantes, ne l'empêcherent point de répéter la même expérience: elle produisit aussi-tôt le même effet. Ces étincelles étant tombées sur de petites branches d'arbre, arrachées par le vent, & séchées par l'ardeur du soleil, elles les enflammerent au même instant. Frappé d'étonnement & d'admiration, Adam s'approcha de ce nouveau feu; & sentant une chaleur semblable à celle du soleil, & même plus grande encore, il pensa qu'il pourroit en tirer de grands avantages, que l'astre qui l'éclairoit n'avoit pas pu lui procurer jusqu'alors. En effet, la facilité de faire naître ce feu à sa volonté, à toute heure & en tous lieux, dût présenter à son esprit des ressources infinies pour tous ses besoins. Il voulut sur le champ faire usage de cette découverte. Il exposa différens corps à cette chaleur artificielle; ceux des animaux ne furent point oubliés : en peu de tems il parvint à faire cuire des viandes & des légumes que le soleil ne faisoit que dessécher, & à remédier au froid & à l'humidité que l'absence de cet astre cause sur la terre «.

L'invention des métaux est une autre conjecture. » La multiplicité des expériences, & les

» besoins journaliers, remplissoient souvent les » forêts de plusieurs buchers enflammés, autour » desquels chaque famille se rassembloit. Un » agent aussi nécessaire que le feu, mais en » même tems aussi destructeur, ne pouvoit pas » manquer de causer des accidens : les embrâ- » semens devoient être fréquens, & d'autant » plus terribles, qu'on manquoit alors des » commodités les plus nécessaires pour en ar- » rêter les progrès. Cependant ce qui n'an- » nonçoit d'abord que malheur & que destruc- » tion, devint la source d'une des connoissan- » ces les plus utiles. C'est ainsi que du sein » même de l'horreur & de la confusion, on » voit souvent éclorre les plus grandes mer- » veilles.

» La nature, secondée de l'industrie des hom- » mes, sçut tourner à leur avantage les maux » même qu'ils avoient produits ; & la décou- » verte la plus précieuse fut le prix de leur im- » prudence. En effet, ce fut probablement à un » de ces incendies considérables, que nous dû- » mes les premiers élémens de la métallurgie. » Le feu, après avoir consumé une étendue » de forêt immense, sans qu'on pût y apporter » aucun remede, ne parut laisser après lui, que » des monceaux de cendres & de pierres cal- » cinées. L'effroi & l'épouvante qu'avoit répan- » dus dans les esprits, un spectacle aussi rempli » d'horreur, avoit abbatu le courage de tous » les habitans de ces tristes lieux. Ils avoient » cherché leur salut dans la fuite.

» La crainte & le danger les avoient écartés ; » l'intérêt & la curiosité les ramenerent bien- » tôt. On avoit formé une cabane avec soin ;

» on l'avoit enrichie de divers trésors dont la » nature est si prodigue. Tous les âges ont eu leur » luxe : il n'a changé que de forme. Le desir » d'être envié a dû naître avec les hommes. On » vouloit être instruit de ses pertes & de ses » malheurs ; on se flattoit que les flammes au- » roient peut-être épargné le travail de plu- » sieurs mois, & même de plusieurs années, ou » que du moins il en resteroit quelques vesti- » ges. En un mot, on desiroit de s'assurer par » ses propres yeux, du désastre que l'incendie » avoit causé.

» Le hasard fit rencontrer à quelques-uns » d'eux (meilleurs observateurs que les autres) » au milieu de ces tristes débris, des especes » de pierres d'un brun noirâtre, brillantes, & » plus pesantes, eu égard à leur volume, que » celles qu'ils avoient vues jusqu'alors. L'espoir » de les faire servir à quelque dessein utile, » leur fit naître l'idée d'en faire l'objet de di- » verses expériences. L'habitude d'exposer à la » violence du feu, tous les corps qui s'offroient » à leurs yeux, leur fit jetter au milieu des » flammes, les nouvelles pierres qu'ils venoient » de trouver. Attentifs à l'effet que le feu pro- » duiroit sur elles, ils s'apperçurent bientôt » avec surprise, qu'elles rougissoient ; & que, » sans se consumer, ni même changer de for- » me, elles devenoient semblables à des char- » bons ardens : ils les retirerent du feu, & » leur étonnement augmenta encore davantage » quand, en frappant fortement dessus avec » de gros cailloux, ils virent que sans se casser » ni se fendre, ces pierres sembloient s'amol- » lir & s'applatir sous leurs coups. Ils conti-

» nuerent à frapper; mais cette espece de ra-
» mollissement diminua par dégrés, à mesure
» que ces corps se réfroidirent; & lorsqu'ils
» furent totalement froids, leurs coups devin-
» rent sans effet.

» L'espérance de faire renaître les merveilles
» qu'ils venoient d'observer, leur fit remettre
» aussi-tôt ces pierres applaties au milieu d'un
» brasier ardent : les mêmes phénomenes re-
» parurent; & ces pierres acquirent même en-
» core, par cette nouvelle épreuve, un plus grand
» dégré de ductilité, & s'applatirent au point
» de devenir très-minces à leurs extrémités.
» Leur couleur devint plus décidée, & parut
» d'un noir plus brillant & plus clair. Enchan-
» tés de leur découverte, ils examinerent de
» près leur nouveau trésor, & remarquerent
» que le bord de ces pierres étoit tranchant.
» Ils en firent l'essai, & s'apperçurent avec ra-
» vissement, que ces prétendues pierres cou-
» poient non-seulement plus facilement, mais
» d'une façon plus nette, & par conséquent plus
» exacte que certaines pierres aigues, dont ils
» s'étoient servis jusqu'alors pour leurs diffé-
» rens besoins. «

Enfin, après plusieurs essais, ils reconnurent toutes les propriétés & l'utilité du fer. On en chercha les mines; & on les travailla. C'est ici l'époque des premiers Chymistes. On réduisit en art, ce qui n'avoit été que l'effet du hasard; on se forma des principes, d'après plusieurs expériences réitérées. Le premier métal étant une fois découvert, on devoit imaginer qu'il pouvoit y en avoir d'autres; il ne s'agissoit plus que d'observer soigneusement toutes les pierres qui

s'offroient aux yeux, & de leur faire subir les différentes épreuves, auxquelles on pourroit les soumettre. Il paroît que le cuivre a suivi de près l'invention du fer. Madame D'*** parcourt toutes les substances métalliques, & en fait voir l'utilité, relativement au Commerce & aux Arts.

» La connoissance des métaux & des miné-
» raux n'est pas le seul avantage, que la décou-
» verte du feu ait procuré aux hommes. Cet
» agent a des droits sur presque tous les Arts;
» & ceux même qui ne lui doivent pas leur
» naissance, lui doivent au moins leurs progrès.
» Sans lui, de combien d'alimens ne serions-
» nous pas privés? En effet, sans compter les
» animaux, les végétaux même n'acquierent-ils
» pas, par son moyen, ce dégré de ramollissement
» si nécessaire pour leur ôter leur crudité, & en
» rendre la digestion plus facile? Le froment
» lui-même, & toutes les especes de grains qui
» font la plus grande partie de notre nourritu-
» re, quoique réduits en farine & délayés dans
» l'eau, ne formeroient point d'union, sans le
» secours du feu: c'est cet agent qui lui donne
» une consistance solide, & qui rend cette farine
» propre à former un aliment aussi sain qu'a-
» gréable. On fut longtems, sans doute, à ne
» connoître d'autre espéce de pain, que ce que
» nous appellons *galette*, ou *pain sans levain*.
» On ignore le tems où l'on a découvert le moyen
» de faire prendre à la pâte, ce léger mouvement
» intestin, renouvellé sans cesse, & sans cesse
» arrêté. Nous sçavons seulement que le pain
» fermenté étoit connu du tems de Moyse,
» puisqu'il ordonna aux Hébreux de faire la

» Pâque avec des pains sans levain ; ce qui
» suppose qu'on en faisoit avec le ferment.
» Quoique les phénomenes dussent être très-
» communs, parmi des hommes pour qui tout
» étoit nouveau, celui de la fermentation du
» pain dut les remplir d'étonnement : un peu
» de pâte aigrie le produisit ; on en mêla, sans
» le savoir, avec la pâte nouvelle, destinée à faire
» les pains ordinaires. Au bout de quelques
» heures, ce mêlange se gonfla ; toute la masse
» devint spongieuse ; il se forma de petites cel-
» lules, où l'air en se raréfiant, écartoit sans
» cesse, les unes des autres, toutes les parties
» de la pâte, & augmentoit son volume, sans
» rien ajouter à son poids. Cet effet singulier
» fit craindre qu'il ne se fût glissé dans la pâte
» quelques substances étrangeres, &peut-être
» nuisibles. On examina avec soin celle dont
» on s'étoit servi ; & n'ayant rien remarqué
» d'extraordinaire dans sa couleur, on osa y goû-
» ter. On y trouva seulement une petite pointe
» d'aigreur, qu'elle n'avoit point ordinairement :
» cette différence frappa ; & sans savoir à quoi
» l'attribuer, il y en eut qui proposerent de
» pousser plus loin l'expérience, dont le hazard
» avoit été le premier artiste. Le feu, dirent-
» ils, a coutume de diminuer, & quelquefois
» même de détruire totalement l'acidité de nos
» fruits & de nos légumes. Pourquoi ne pro-
» duiroit-il pas le même effet sur ce composé
» inconnu ? Ils le mirent donc sous la cendre
» chaude, comme on y mettoit les galettes. At-
» tentifs à observer la suite de leur opération,
» ils remarquerent que la pâte se renfloit de
» nouveau, & occupoit un espace encore plus

» considérable qu'auparavant. Quand ils virent, » à la couleur, que leur pain devoit être suffisamment cuit, ils le retirerent du feu ; ils en mangerent ; & la supériorité qu'ils lui trouverent sur celui dont ils s'étoient nourris jusqu'alors, leur fit faire les recherches les plus exactes, pour découvrir quelle pouvoit être la cause de l'acidité qu'ils lui avoient trouvée avant la cuisson, & que le feu lui avoit enlevée. » On se rappella qu'on avoit gardé de la pâte pendant quelque tems sans l'employer, & qu'on l'avoit mêlée avec la nouvelle sans y faire attention. On conjectura que ce pouvoit bien être ce mêlange, qui avoit produit les phénomenes qu'on avoit observés ; mais il fallut probablement plusieurs expériences de ce genre, pour convaincre d'une maniere irrévocable, que cette espece de fermentation qui donne au pain la légereté & la saveur agréable que nous lui trouvons, étoit due au levain ».

Telle est, selon la conjecture de l'Auteur, l'origine de notre nourriture la plus ordinaire. Ce phénomene de la fermentation du levain, n'est rien en comparaison de celle que le vin éprouve dans la cuve. C'est avec une espece de transport, que Madame D'*** décrit cette merveille. » De quelle surprise mêlée d'admiration ne durent point être saisis ceux qui s'apperçurent les premiers de ce frémissement répandu dans les liqueurs susceptibles de la fermentation spiritueuse, & abandonnées à elles-mêmes ? Bientôt ce frémissement s'augmente par dégrés ; toutes les parties se rapprochent les unes des autres, & s'en éloignent tour-à-tour. Un mouvement tumultueux succéde à une

» agitation d'abord insensible ; un bouillonne-
» ment accompagné de sifflemens, termine en-
» fin cette merveilleuse opération. Après que la
» liqueur a subi toutes ces révolutions, elle se
» calme insensiblement, & ne laisse au fond de
» la cuve qui la contenoit, qu'une matiere grof-
» siere & inactive. C'est ainsi que la nature, sans
» aide, change & transforme un corps qui, sans
» ce travail, resteroit toujours dans un état d'im-
» perfection. Un suc grossier, tel que celui des
» raisins, s'affine & se subtilise par un mou-
» vement qui s'excite de lui-même dans les
» molécules de la liqueur fermentante. Ce mou-
» vement les divise chacune en particulier, les
» recombine ensemble, & les sépare ensuite
» pour les réunir de nouveau. Dans ce choc &
» dans cette union réciproque, les diverses par-
» ties du tout empruntent mutuellement les
» unes des autres ce qui leur manque, & for-
» ment enfin un nouveau composé, dont les
» principes & les produits different entierement
» du premier. Ce suc épais & trouble se change
» en une liqueur transparente. Sa couleur lou-
» che & indécise prend de l'éclat & du brillant.
» Son goût fade & doucereux se tourne en for-
» ce ; & de presqu'inodore qu'il étoit, il ac-
» quiert le parfum le plus exquis. C'est ainsi que
» le moût transformé en vin, produit cet esprit
» subtil & inflammable, dont on ne pouvoit
» même appercevoir aucun vestige, avant que
» la nature lui eût imprimé le mouvement, qui
» seul pouvoit lui donner sa derniere perfec-
» tion ».

Plusieurs siécles s'écoulerent, sans que les hom-
mes cherchassent à retirer d'autre utilité de la

découverte de la fermentation, que la jouiſſance d'une boiſſon agréable. Les Arabes ſont les premiers qui aient trouvé le moyen d'extraire, par la voie de la diſtillation, la partie la plus ſubtile des liqueurs. L'art de diſtiller a donné naiſſance à une foule de connoiſſances avantageuſes, & a étendu les branches de la Chymie. Sans cet art, nous ne connoîtrions qu'imparfaitement la plus grande partie des corps ; les principes qui les compoſent, & même les Mixtes ne pourroient ſe manifeſter à nos ſens. La diſtillation briſe, pour ainſi dire, leurs liens, & les ſépare.

Parmi les corps fermentatifs, on remarque le miel, cette liqueur précieuſe, dont les anciens faiſoient un ſi grand uſage pour leurs alimens & leurs boiſſons. On ne connoiſſoit point encore ce ſuc merveilleux, qu'on retire de certains roſeaux, qui remplit les mêmes objets que le miel, & qui lui eſt infiniment ſupérieur. Le *Saccharum* dont parle Pline, n'étoit vraiſemblablement autre choſe, que le ſucre que nous avons aujourd'hui, avec cette différence, que les anciens s'en ſervoient ſans aucune préparation. Les Arabes retiroient le ſucre de trois eſpeces de roſeaux. Ces roſeaux produiſoient un ſuc qui ſe ſéchoit, & ſe formoit en larmes par la chaleur du ſoleil. Dans la ſuite, les Arabes couperent les roſeaux & en exprimerent le ſuc ; & c'eſt celui que nous avons employé juſqu'à la découverte du nouveau monde. Comme il ne reſtoit plus de ces vieux roſeaux, le ſucre naturel des anciens s'eſt perdu ; mais nous avons été heureuſement dédommagés de cette perte ; cette ſubſtance eſt devenue beaucoup plus commune, & un des grands objets du commerce, par la culture des Cannes de l'Amérique.

L'Auteur explique, toujours selon ses idées, comment les hommes ont commencé à se livrer au commerce.

» Les véritables besoins de la nature avoient » donné naissance aux arts utiles. L'amour pro- » pre fit naître les arts agréables. Ce fut lui qui » inspira aux hommes l'envie de se faire con- » noître & de se faire admirer par leurs talens » & par leurs découvertes. Le cercle où ils vi- » voient alors, quoiqu'augmenté, devint en- » core trop étroit. On voulut étendre sa répu- » tation dans toute la terre. Blasé sur le plaisir » d'être estimé & considéré de ses compatriotes, » on crut augmenter sa valeur réelle, par les » nouveaux applaudissemens qu'on recevoit chez » les Etrangers. Plusieurs parcoururent les di- » verses Contrées du monde. Ils y exciterent » l'admiration qu'ils étoient venu chercher. » Cette admiration étoit d'autant plus flatteuse, » qu'elle étoit le fruit de leur travail. La sur- » prise qu'ils causoient, étoit pour eux une » louange non suspecte. L'étonnement est sans » imposture : c'est le cri de la vérité. Ils obser- » verent les nouveaux objets qui s'offrirent à » leur curiosité, & chercherent à en tirer des » connoissances utiles. Les arts s'accrurent avec » les sciences & se répandirent dans tout l'Uni- » vers. On sentit bientôt qu'il seroit avanta- » geux aux différentes nations, de se faire part » réciproquement des dons que la nature accor- » doit aux divers climats, dans lesquels elles » vivoient. Dès que cette utilité fut une fois re- » connue, tous les habitans du monde ne forme- » rent plus qu'une seule société, dont chaque » peuple en particulier étoit une espece de tribu.

» Cette union générale fondée sur les avanta-
» ges qu'en retire chaque individu, quoique
» souvent troublée par des guerres sanglantes,
» ramene la paix parmi les hommes, & les force
» de sacrifier leurs querelles à l'intérêt de leur
» bien-être.

» Ce nouveau lien changea bientôt la face de
» l'Univers & lui donna une nouvelle vie ; le
» desir de posséder ce qu'on n'avoit point en-
» core, rendit plus industrieux pour multiplier
» ce qu'on possédoit déjà. On voulut faire part
» à ses voisins de ses richesses, pour en obtenir
» en échange, celles dont on étoit privé. Il sem-
» ble que l'Auteur de notre être ait voulu, par
» la diversité des bienfaits qu'il dispense aux
» différens pays, rapprocher les hommes de tou-
» tes les nations par leurs besoins mutuels, quoi-
» qu'avec des mœurs & des coutumes absolu-
» ment contraires. Le sentiment seul de l'hu-
» manité ne suffit pas. Il nous faut des besoins
» ou des passions à satisfaire, pour nous exciter
» à la bienfaisance. Ces deux puissans mobiles
» ont gouverné le monde jusqu'à présent & le
» gouverneront toujours : l'esprit aiguisé par
» eux, cherche, invente, perfectionne & fait
» vaincre tous les obstacles qui s'opposent à ses
» desseins. Tous les peuples devinrent bientôt
» commerçans. Les plus ardens ou les plus ac-
» tifs entreprenoient des voyages, pour échan-
» ger les productions de leurs climats avec
» celles des climats étrangers. Le hasard les se-
» condoit quelquefois, & leur faisoit trouver,
» sous leurs pas, des trésors qu'ils ne cherchoient
» point, & dont ils ignoroient même le nom.

» Telle fut la découverte du verre, cette

» matiere transparente, lisse, incorruptible, &
» qu'aucune substance ne peut altérer. On peut
» désunir l'aggrégation de ses parties ; mais on ne
» sçauroit les détruire. Le feu seul, auquel elle
» doit sa naissance, pourroit peut-être avoir des
» droits sur elle, & devenir son destructeur : il
» a au moins le pouvoir de lui faire changer de
» forme. Ce corps singulier, si l'on en croit
» Pline, se forma, pour la premiere fois, sur les
» bords du Nil, où des Marchands Phéniciens
» avoient allumé du feu pour faire cuire leurs
» alimens. La nécessité de former un appui pour
» poser les vaisseaux dont ils avoient besoin, leur
» fit prendre des mottes de *natum*, mêlées de
» sable, qu'ils trouverent sur le rivage. La vio-
» lence de la chaleur que ce mêlange éprouva, le
» vitrifia bientôt, & le fit couler comme un ruis-
» seau enflammé. La surprise que cet évenement
» causa aux spectateurs, ne peut être comparée,
» qu'à la joie qu'ils eurent, lorsqu'ils virent ce
» flot brillant & écumeux prendre, en se réfroi-
» dissant, une forme solide & en même-tems
» diaphane ».

Madame D' ***, pense que la découverte du verre est aussi ancienne que celle des briques, & qu'on peut la faire remonter à la Tour de Babel, qui étoit bâtie de brique. Mais si cette matiere est ancienne, l'art de la travailler est une invention très-moderne, & entiérement due à la Chymie. C'est elle qui a soumis sa composition & sa fusion à des régles certaines, & en a augmenté la valeur, en variant son utilité & ses avantages. » Tantôt elle en fait un instrument
» de Chymie ou de Physique ; tantôt, en lui don-
» nant une forme convéxe, cette substance de-
» vient propre à remédier à l'affoiblissement d'un

» de nos organes les plus précieux. D'autre fois,
» elle porte ses vûes sur des objets plus vastes,
» & nous fait lire dans les Cieux. Lui donne-
» t-elle une forme concave ? le feu céleste se
» soumet à sa loi ; il lui transmet son pouvoir
» dans sa plus grande force ; & les métaux en-
» trent en fusion à son foyer ».

Non contents de tous ces avantages, les Chymistes ont poussé encore plus loin leurs recherches & leurs travaux. Ils ont trouvé le moyen de former un verre d'une qualité supérieure, qui, en imitant le crystal des eaux, produit le même effet, & les surpasse. Venise fut long-tems seule en possession du secret de faire des glaces ; elle en envoyoit dans toute l'Europe ; mais la France a été depuis son émule, & est aujourd'hui en état de donner des leçons à ses maîtres

L'art de la Porcelaine, la peinture en émail, la teinture des étoffes & des toiles, la maniere de fabriquer le cuir, les vertus & les propriétés du savon, les différentes espéces de sels, la poudre à canon, &c. sont autant d'objets curieux, sur lesquels l'Auteur s'étend avec complaisance, tâchant toujours, autant que les bornes d'un discours peuvent le permettre, d'observer la gradation des connoissances humaines, de suivre cette chaîne admirable qui les lie essentiellement ensemble, & de les embellir par des tours agréables & poëtiques. » Si l'emploi le plus commun
» de la poudre à canon est de servir à venger les
» querelles des Rois, & à répandre le trouble
» & la terreur, elle sert aussi à donner les mar-
» ques les plus éclatantes de la joie & de l'allé-
» gresse publique. Ces traits de feu qui sillon-
» nent les airs avec une rapidité que l'œil suit

» à peine, l'aigrette brillante qui les termine,
» & qui retombe ensuite avec tant de majesté,
» comme autant d'étoiles détachées du Firma-
» ment; ces soleils lumineux, dont l'activité des
» rayons répand au loin la clarté, & forme un
» nouveau jour au milieu de la nuit la plus som-
» bre; ces feux étincelans qui paroissent embrâ-
» ser l'eau même, & ne s'y plonger que pour ac-
» quérir un nouvel éclat; tous ces divers phéno-
» ménes, d'autant plus merveilleux, qu'ils s'o-
» perent en un instant, durent faire regarder les
» premiers qui les firent éclore, comme d'autres
» Prométhées qui disposoient du feu céleste ».

Vous voyez, Madame, que contre l'ordinaire de ceux qui traitent ces sortes de matieres, tout occupée qu'est Madame D'*** du fonds de son sujet, elle ne néglige aucun des ornemens qui peuvent rendre la lecture de ce discours aussi agréable, qu'instructive. Nous avons d'elle encore un autre Ouvrage, dont vous voudrez bien que je ne vous envoye que le titre: c'est un *Essai pour servir à l'Histoire de la Putréfaction*. Trois cens expériences sur différentes substances, telles que la viande, les œufs, la bile humaine, &c, sont les matériaux qui sont entrés dans la composition de ce Recueil, fait par une femme, & dont je crois que peu de femmes oseront entreprendre la lecture.

Il en sera de même d'un grand *in-folio*, orné de planches anatomiques, & publié sous un autre nom que celui de Madame D'***, quoiqu'elle en soit véritablement l'Auteur. C'est un Traité d'Ostéologie, très-estimé des gens de l'art, & qui doit être ici placé naturellement. La lettre suivante contiendra les Ouvrages de morale.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

LA Dame anonyme dont vous venez de lire un si beau Discours, passe successivement de la Chymie à la Physique, de la Physique à la Morale, de la Morale aux Ouvrages de fiction; & de cette variété naît l'agréable & l'utile, l'instruction & l'amusement. De l'Amitié.

Le Traité de l'Amitié réunit ce double avantage. » Si j'avois à traiter des passions, dit Madame D'***, » je prendrois ce ton d'enthousiasme qui les caractérise; je les peindrois » avec des traits de feu; & je mettrois tout en » usage, pour porter dans les cœurs, par la cha» leur de mes tableaux, cette émotion vive, & » ce trouble enchanteur, qui en font tout le » charme & tout le danger. Tantôt emportée » par la fureur, & tantôt par la volupté, je par» courrois, d'un vol rapide, les divers égaremens » où elles nous entraînent: échauffée moi-mê» me par ces brûlantes images, je ferois aux » hommes la peinture fidelle de cette effervescence que les passions excitent en eux; mais le » pinceau de l'amitié doit être simple comme elle: » son coloris, moins éclatant, mais plus dura» ble que celui des passions, n'est fait pour plaire, » qu'à des ames épurées de leur feu séditieux; » qu'à ces ames sensibles & délicates, qui n'é» tant point blasées par les sentimens tumul» tueux de l'amour ou de l'ambition, sentent » ces touches légeres, mais ineffaçables, qui ne » sont faites que pour elles, & dont elles seu-

» les connoissent le prix. On ne doit donc pas
» s'attendre à trouver dans cet Ouvrage, ce style
» brillant & ces morceaux sublimes, où l'imagination
» a presque toujours plus de part que le
» sentiment. Toute entiere à l'amitié, je ne
» dois parler que son langage. Puisse-t-elle m'inspirer,
» & faire passer, dans cet Essai, son éloquence
» naïve, sans permettre à l'art d'en oser
» altérer les traits ! Puisse-t-elle dicter elle-même
» l'hommage qu'on doit lui rendre, en
» la peignant telle qu'elle mérite de l'être, &
» telle que je la sens! «

On commence par nous donner un tableau général de l'amitié, dont vous aimerez beaucoup la définition. » L'amitié est un sentiment où
» nos sens n'ont point de part; notre ame seule
» en est affectée; c'est le lien des cœurs vertueux
» & sensibles «. La plûpart des hommes prennent souvent le masque de l'amitié pour elle; c'est un rôle à jouer, que celui d'ami tendre, même jusqu'à l'excès: peu de cœurs savent s'interroger. Que l'on détache de l'amitié tous les motifs qui lui sont étrangers, tels que le besoin, l'habitude, la reconnoissance, l'amour-propre, la vanité, les liaisons d'intérêt de toute espece, elle se réduira à un sentiment bien foible. L'Auteur cherche à quelles marques on peut reconnoître la véritable amitié. » Elle ne consiste pas
» dans ces démonstrations excessives & dans
» cette ardeur effrénée, qui n'appartiennent qu'à
» l'amour. C'est un feu doux, mais toujours
» égal, qui nous échauffe sans nous consumer;
» il ne s'allume que lentement; mais la lenteur
» même de ses progrès les rend plus certains.
» Le tems ne sert qu'à l'accroître; & la
jouissance,

» jouissance, loin de diminuer de sa vivacité, » semble lui donner à chaque instant de nou» velles forces. Le sentiment qu'il excite dans » les cœurs dignes de le ressentir, est actif, quoi» que sage & prudent; il est quelquefois même » supérieur à l'amour; il n'est sujet ni à l'in» constance, ni au dépit; & la satiété lui est » inconnue : il est susceptible de jalousie, mais » de cette jalousie douce, qui n'a son principe » que dans le cœur, & dont les furies de l'a» mour-propre n'ont jamais osé souiller la pu» reté ni altérer la délicatesse. Les sacrifices » ne lui coutent rien, quand il s'agit du bon» heur de l'objet aimé. Inaccessible à l'envie, » & supérieur aux revers, ils ne peuvent rien » sur lui : il partage la félicité comme l'infor» tune; c'est même dans le malheur, qu'il se » montre avec plus d'évidence.

» Si on en juge alors par ses effets, on lui » trouvera tous les caracteres des passions; il » abandonne cette sage modération qui le dis» tingue de l'amour; il en contracte toute la » chaleur & la véhémence; le danger l'irrite; » il s'oublie lui-même, & ne voit plus que ce » qu'il aime. La santé, la fortune, les gran» deurs, la vie même, tout, hors l'honneur, » appartient à l'amitié. Celui qui calcule, dans » quelque occasion que ce puisse être, quand » il s'agit de son ami, n'est pas digne d'en porter » le nom; il avilit & deshonore le plus noble & » le plus respectable de tous les sentimens. Que » les hommes ne disent plus, qu'ils sont nés » pour être malheureux; s'ils connoissent l'a» mitié, ils peuvent tous aspirer au bonheur. » C'est elle, sans doute, que la Fable a voulu

» désigner sous le nom de l'espérance, en nous
» disant qu'elle se trouva seule au fonds de la
» boëte de Pandore. En effet, l'amitié est la
» ressource la plus sûre dans les disgraces pour
» les ames vertueuses, comme elle en est la ré-
» compense ; elle est le soutien des foibles ; elle
» donne du courage aux plus timides ; sans elle
» nous n'existons qu'à demi ; elle est l'ame de
» notre ame, & la source de notre félicité.

L'Auteur cite un exemple héroïque de cette amitié, dont il vient de tracer un tableau si vif, si touchant, & capable de la faire sentir aux ames les plus indifférentes. Eudamidas de Corinthe, ami d'Aréthus & de Charixene, fit un testament qui l'honoroit lui & ses amis; il mouroit pauvre, & laissoit sa mere & sa fille exposées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut point allarmé ; il jugea des cœurs d'Aréthus & de Charixene par le sien propre. Voici l'article de son testament qui ne doit jamais s'oublier. » Je
» légue à Aréthus, de nourrir ma mere & de
» l'entretenir dans sa vieillesse; à Charixene,
» de marier ma fille, & de lui donner la plus
» grosse dot qu'il pourra ; & au cas que l'un des
» deux vienne à mourir, je substitue en sa part
» celui qui survivra. « Ce testament fit du bruit dans Corinthe ; on en rit ; & on le regarda comme un acte de démence ; mais les deux amis d'Eudamidas étoient dignes de lui : Aréthus maria la fille d'Eudamidas le même jour que la sienne, leur donna une égale portion de son bien ; & regarda la mere de son ami comme sa mere propre.

L'Auteur, après ces idées générales, caractérise les différentes sortes d'amitié : celle des enfans pour leurs peres, celle des peres pour

leurs enfans; des grands-peres pour leurs petits enfans, des petits enfans pour leurs grands-peres; des enfans entr'eux; des enfans pour leurs maîtres & ceux qui les élevent; des freres & des sœurs; des parens; des femmes pour leurs maris, des maris pour leurs femmes; des femmes pour les hommes, des hommes pour les femmes; de l'amitié qui succede à l'amour; de celle des femmes entr'elles, de celle des hommes entr'eux; des supérieurs pour les inférieurs, des inférieurs pour leurs supérieurs; des grands entr'eux; des gens du monde; des Bourgeois; du peuple; des Gens de Lettres; des gens médiocres; des sots; de ceux qui vivent en communauté; des différens âges; de l'amitié de reconnoissance, de convenance, d'habitude, d'estime, de choix & de goût. Je vous cite les sujets de tous les Chapitres, parce qu'ils sont intéressans par eux-mêmes, & afin que vous voyez d'un coup d'œil, le champ que l'Auteur s'est proposé de parcourir. Je ne m'arrêterai qu'aux articles principaux.

L'action de Pline le jeune, qui risqua plusieurs fois sa vie pour sauver sa mere de l'embrâsement du Vésuve, est un exemple touchant de tendresse filiale, qui mérite d'être rapporté & retenu.

» Pline qui étoit à Miscene avec sa famille, » redoutant peu pour lui-même le danger qui » l'environne, est prêt à tout entreprendre, pour » sauver les jours d'une mere qui lui est plus » chere que la vie. Elle le conjure en vain de » fuir d'un lieu où sa perte est assurée; elle lui » représente que son grand âge & ses infirmités » ne lui permettent pas de le suivre, & que le

» moindre retardement les expose à périr tous » deux; ses prieres sont inutiles; & Pline préfere de mourir avec sa mere, plutôt que de » l'abandonner dans un péril aussi pressant : il » l'entraîne malgré elle, & la force de se prêter à son empressement : elle cede à regret » à la tendresse de son fils, en se reprochant » de retarder sa fuite. Déja la cendre tombe » sur eux; les vapeurs & la fumée dont l'air est » obscurci, font du jour la nuit la plus sombre : ensevelis dans les ténebres, ils n'ont » pour guider leurs pas tremblans, que la lueur » du feu qui les menace, & des flammes qui » les environnent. On n'entend que des gémissemens & des cris, que l'obscurité rend encore plus effrayans; mais cet horrible spectacle ne sauroit ébranler la constance de Pline, » ni l'obliger à pourvoir à sa sûreté, tant que » sa mere est en danger. Il la console, il la soutient, il la porte dans ses bras; sa tendresse » excite son courage, & le rend capable des » plus grands efforts. Le Ciel récompensa une » action si lonable : il conserva à Pline une » mere plus précieuse pour lui, que la vie qu'il » tenoit d'elle, & à sa mere, un fils si digne » d'être aimé, & de servir de modele à l'Univers. «

Madame D'*** démontre que l'amour des peres pour leurs enfans est rare; elle approfondit cet amour, en fait voir toutes les foiblesses, toutes les diverses passions, produites par l'amour-propre qui se cache sous cet amour paternel.

» Si nous voulions scruter notre cœur, & nous » juger sans prévention, nous conviendrions » que nous ne desirons des enfans, que nous ne

» les aimons, que nous ne les élevons, que nous ne » nous privons même d'une partie de notre fortu- » ne en leur faveur, que pour nous : enfin que » nous ne les établissons que pour satisfaire notre » amour-propre ou notre ambition. Heureux » quand on n'en sacrifie pas plusieurs à l'élévation » d'un seul ! Encore n'est-ce pas ordinairement » par tendresse, mais pour être plus en état d'ac- » cumuler sur sa tête,une fortune ou des honneurs » qui puissent faire passer notre nom à la pos- » térité. C'est même si peu par amour pour son » fils, qu'un pere en pareil cas se prive de ses » autres enfans, qu'il s'embarrasse ordinaire- » ment très-peu, s'il fera son bonheur; & que » loin de le consulter sur son établissement, il » le marie souvent contre son gré, & lui fait » prendre un état qui lui déplaît, au risque de » faire le malheur de sa vie. Ce pere barbare » passera cependant pour idolâtrer son fils; on » ne le croira même injuste, que par excès de » sentiment. Faux jugement, erreur vulgaire; » son idole n'est que lui-même; & ce n'est qu'à » lui seul qu'il sacrifie. «

Les grands-peres n'aiment souvent leurs petits enfans mieux que leurs enfans propres, que parce que les premiers leur sont plus soumis, & que leur âge tendre les met à portée d'être plus dépendans des caprices d'un vieillard. L'Auteur employe un très-long article, pour prouver cette vérité connue, & dont toutes les familles offrent des exemples; savoir, que l'intérêt désunit les freres & les sœurs, & que la véritable amitié entre les uns & les autres, ne subsiste, qu'autant que cet intérêt ne vient point les diviser.

A l'égard des enfans, si leur amitié n'est pas

folide entr'eux, du moins eſt-elle vraie ; & la vérité eſt un des principaux caractères du ſentiment. L'Hiſtoire nous fournit des traits ſans nombre de tendreſſe conjugale ; & l'Auteur rapporte les plus connus, tels que ceux d'Arie, de Cornélie, d'Artemiſe, &c. Pour ce qui concerne l'amitié des femmes pour les hommes, & celle des hommes pour les femmes, » quoique les » femmes paſſent pour avoir le cœur plus tendre que les hommes, dit l'Auteur, je les » crois cependant moins ſuſceptibles d'amitié ; » & je penſe que la tendreſſe qu'on leur attribue, eſt plutôt l'effet de la foibleſſe, que du » ſentiment ; elles ont toutes aſſez généralement » le don des larmes ; & cette preuve de ſenſibilité, très-équivoque pour l'ordinaire, les fait » jouir d'une réputation que rarement elles méritent. «

Madame D' *** ne traite pas ſon ſexe avec indulgence, & ſemble l'exclure du ſentiment de l'amitié ». Les femmes ne ſont capables, dit-elle, » d'amitié, qu'autant qu'elles s'éloignent de leur » eſſence, & qu'elles ſe rapprochent davantage » des vertus mâles, qui caractériſent les hommes » ſupérieurs. En ſont-elles plus aimables ? Je » n'oſe décider la queſtion ; mais à coup ſûr, » elles en valent mieux. « Elle finit par conſeiller à une femme, d'éviter toute liaiſon ſuivie avec un homme capable de lui plaire. » Si » le commerce des hommes eſt dangereux pour » les femmes, celui des femmes ne l'eſt pas » moins pour les hommes. Outre qu'il retrécit le cercle de leurs idées, par l'habitude qu'ils » contractent de s'occuper des petites choſes » qui rempliſſent la vie des femmes, ils ont

» encore l'amour à redouter.... Ce ſexe à qui » les graces ſont échues en partage, eſt d'autant plus ſéduiſant, qu'il met preſque toujours de l'art dans ſa conduite, par inſtinct, » par projet, ou par habitude: en un mot, toutes les circonſtances ſe réuniſſent, pour que » le péril ſoit encore plus certain pour les hommes que pour les femmes, parce qu'ils ont » moins de préjugés à combattre; car pour les » principes, ils ſont les mêmes pour les deux » ſexes. Je ſuis même perſuadé, que ſi les hommes étoient de bonne foi, ils avoueroient » qu'ils n'ont jamais reſſenti d'amitié tendre » pour aucune femme, qu'elle n'ait été accompagnée de cette émotion, que les ſens ſeuls » peuvent exciter. «

En parlant de l'amitié qui ſuccede à l'amour, Madame D'*** regarde ce paſſage comme une choſe rare, qui n'eſt cependant pas ſans exemple. » A meſure qu'on ſe dégage des liens des » ſens, le ſentiment s'épure; le ſouvenir de ſes » fautes paſſées, le repentir qui les accompagne; » tout contribue à rapprocher deux êtres qui » deviennent eſtimables, dès que la ſageſſe a » deſſillé les yeux. Avec qui pleurer ſes égaremens avec plus de confiance, qu'avec celui qui » les a partagés? Où trouver plus de conſolation, que dans le ſein d'un amant que la vertu » a rendu notre ami; & qui n'eſt plus dangereux. «

L'Auteur regarde comme le phénomene le plus rare, une amitié réelle & conſtante entre les femmes; cet eſprit de domination qui ne les quitte jamais, s'oppoſe à la douce égalité de l'amitié. A l'égard de l'amitié des gens de Let-

tres, écoutons encore Madame D'***; » si les » beaux esprits se contentoient d'en imposer » au vulgaire sur les bagatelles importantes qui » les occupent, & que leur orgueil fût satisfait » d'être les arbitres du goût, ils ne seroient au » moins qu'inutiles; mais ils prétendent au despo- » tisme sur les objets les plus graves; le gouverne- » ment, les mœurs, la Religion même; tout est » de leur ressort; il n'est permis de croire, que ce » qu'ils jugent digne d'être cru. Ils s'annoncent » comme tolérans, & sont les plus grands persécu- » teurs de ceux qui osent penser autrement » qu'eux; ils se disent Citoyens du monde, & » ne le sont seulement pas de leur patrie, qu'ils » ne craignent point de troubler par les systê- » mes les plus dangereux; ils se décorent enfin » du titre imposant de Philosophes; & c'est » tout dire. Ce nom qui, dans son origine, ne » présentoit à l'esprit, que l'idée d'un amateur » de la sagesse, s'est acquis, par eux, une signifi- » cation bien plus noble. Les Philosophes de » l'Antiquité n'étoient que les Disciples de la » Sagesse; les nôtres sont eux-mêmes les vrais » Sages : en cette qualité, ils se sont érigés en » Législateurs, non-seulement de la Littérature, » mais encore de l'administration politique & » de la foi : ils sont Fondateurs, Instituteurs; » ils sont Apôtres; que ne sont-ils point?

Je crois, Madame, vous avoir mis sous les yeux un assez grand nombre de morceaux choisis, pour vous faire juger de tout l'Ouvrage. Nous avions déja plusieurs traités de l'amitié, auxquels ce dernier ne ressemble point; il est plus étendu, plus détaillé que les précédens, plus conforme aux mœurs présentes, & plus propre à

prouver que rien n'est plus rare qu'un véritable ami.

Le Traité *des Passions* a suivi de près celui *de l'Amitié* ; & dans une courte introduction, Madame D'*** annonce l'étendue de l'objet qu'elle embrasse, & la difficulté de le remplir. L'Histoire des passions est celle du cœur humain ; c'est le tableau de l'Univers ; elles sont la ressource de l'homme qui sent avec trop de vivacité, pour écouter la raison ; il essaye en vain de remplir le vuide affreux qu'il éprouve ; errant de desirs en desirs, dont le but est toujours hors de lui, il semble condamné à vivre dans les convulsions de l'inquiétude ; il se crée des tyrans auxquels il se soumet, & n'ose ou ne peut briser ses fers. La raison n'admet point d'excès : tout sentiment excessif est une passion. Deux substances distinctes, l'ame & le corps, composent notre être : on peut ranger les passions sous deux classes, le physique & le moral ; celles qui sont excitées par les sens, doivent se développer les premieres ; l'âge ne les a pas plutôt amorties, que les passions intellectuelles leur succedent ; on peut réduire les passions à l'amour & à l'ambition ; toutes les autres en dépendent, & n'en sont, pour ainsi dire, que des nuances & des résultats. Des Passions.

Après cette division, l'Auteur nous avertit qu'il ne met point l'avarice au nombre des passions qui nous subjuguent, parce qu'elle ne se rencontre ordinairement, que dans ceux dont les sens sont glacés par l'âge, & dont l'ame épuisée n'a plus d'autre sentiment, que celui de la crainte.

C'est à l'âge de puberté que les hommes sont

ordinairement susceptibles d'amour; l'imagination échauffée par des images, des lectures & des conversations, avance quelquefois le tems marqué par la nature. » Ceux qui n'en ont pas » prévenu l'ordre, éprouvent la premiere sensation de l'amour beaucoup plus tard que les » autres: non-seulement ils ignorent les moyens » de satisfaire leurs desirs; mais ils ne sçavent » même ce qu'ils sentent. Tristes, inquiets, » ayant perdu le goût des plaisirs simples, qui » remplissoient le vuide de leurs journées, ils » cherchent vainement la cause de leur ennui; » la solitude & la rêverie sont leurs seuls délices; ils esperent trouver dans un abandon » absolu, un repos qui les fuit sans cesse....... » Ce trouble, cette inquiétude, qu'on attribue » faussement à l'ame, n'a pour l'ordinaire d'autre cause, que l'émotion des sens : comme » elle n'a point d'objet déterminé, leur imagination ne leur présente que des idées confuses, qui se succedent rapidement, sans qu'aucune ait le droit de les attacher de préférence. Cet état d'agitation intérieur est ordinairement accompagné d'un abattement, qui » rend incapable de toute occupation sérieuse, » & qui porte à l'inaction. Mais ce repos simulé » fatigue mille fois davantage, que le travail le » plus assidu & le plus opiniâtre; car ils ne sont » passifs qu'à force d'activité. Ce qui leur manque, quoiqu'ils ne puissent pas le définir, » rend insipide tout ce qu'ils possedent; tout » leur paroît froid, parce qu'ils sont embrâsés » & consumés par un feu qu'ils ne sçauroient » éteindre. Quoiqu'ils ne soient réellement » occupés de rien en particulier, ils craignent

» cependant d'être détournés des idées vagues, » dont leur esprit est rempli. Celui qui cherche » à les faire sortir de leur inertie apparente, est » sûr de leur déplaire, parce qu'il les arrache » à la nature qui les entraîne malgré eux. Tout » est sensation alors; & le sentiment n'a de » pouvoir sur eux, qu'autant qu'il en est le simu- » lacre, ou qu'il les y ramene. Cet état, tout » accablant qu'il paroît, est cependant accom- » pagné d'une langueur tendre, qui a ses char- » mes. L'amour dont il est l'avant-coureur, pré- » pare l'ame à la volupté, & les sens à la jouis- » sance. «

» Lysandre étoit dans cette situation, lors- » que le hazard lui fit rencontrer Lucinde: les » graces, mille fois préférables à la beauté, » ornoient cette jeune personne de tout ce » qu'elles ont de séduisant; la pudeur ne co- » loroit point encore ses joues de ce vif in- » carnat qui enflamme les desirs, en même tems » qu'elle les restraint; ses sens, muets encore, » n'avoient point porté dans ses veines, cette » chaleur qui fait naître dans l'ame un trouble » inconnu, dont la honte se peint sur le front. » Il faut prévoir un danger pour le redouter; » Lucinde ne savoit point encore rougir; son » innocence la mettoit à l'abri de la crainte; » mais l'amour saura bientôt le lui apprendre; » Lysandre lui communiquera sans effort, un » mal d'autant plus contagieux, qu'il plaît mê- » me au moment qu'on semble s'y refuser, & » que la résistance ne sert qu'à le rendre plus » certain. A la vûe de Lucinde, Lysandre éprou- » ve ce doux frémissement, qui précede & qui » accompagne le plaisir de l'amour: un nou-

» veau trouble l'agite; l'émotion s'empare de
» tous ses sens; il rremble; son cœur palpite;
» son ame semble s'exhaler; l'excès de ses de-
» sirs lui en ôte presque le sentiment; il sent
» qu'il a trouvé ce que son cœur cherchoit sans
» le connoître; mais l'embarras & la timidité,
» inséparables d'une premiere passion, ne lui
» permettent pas de découvrir le feu qui le dé-
» vore, à l'objet qui l'a allumé; il frémit, il hé-
» site, il n'ose même s'approcher de Lucinde:
» mais le combat qu'il éprouve, rend sa défaite
» plus certaine: à peine ose-t-il lever les yeux
» sur elle; mais ses regards timides annoncent
» la violence de ses desirs: tout son être en est
» subjugué; il ne voit plus; il ne pense plus,
» & n'existe plus que pour sentir.

Ce tableau de l'amour naissant dans un jeune homme, est suivi de celui d'une jeune fille qui aime pour la premiere fois. » Honteuse du trou-
» ble qui l'agite, elle voudroit pouvoir se ca-
» cher à elle-même des desirs inconnus, que
» l'amour peint dans ses yeux & dans ses moin-
» dres actions: elle ne sait même, dans les pre-
» miers instans de sa défaite, à quoi attribuer
» l'ennui & le dégoût qu'elle éprouve pour tout
» ce qui faisoit auparavant l'objet de ses amu-
» semens: mais si elle revoit souvent celui qui
» en est l'unique cause, sa rougeur & son em-
» barras, à sa vûe, lui apprennent bientôt ce
» qu'elle voudroit ignorer. O pudeur! vertu
» factice, qui ne dois ton existence, qu'à la
» connoissance du vice; pourquoi faut-il qu'en
» nous apprenant que nous sommes coupables,
» tu ne sois qu'un nouveau piége, pour celui
» qui cherche à te vaincre, & pour celle qui

» est déja vaincue. Julie soupire en pensant à
» celui qui s'est rendu maître de son ame : ap-
» prend-t-elle son arrivée, ou le voit-elle de
» loin, elle court se cacher en palpitant ; elle
» tremble que l'altération de son visage ne dé-
» ccle l'état de son cœur ; elle veut au moins
» avoir le tems de se remettre de son trouble,
» avant que de paroître aux yeux de son vain-
» queur : il faut d'ailleurs consulter son miroir,
» pour ne rien perdre de ses avantages, rajus-
» ter sa coëffure, orner ses cheveux de fleurs,
» rendre cette boucle plus flottante & ce ruban
» plus bouffant, rattacher un pli de la robe qui
» pourroit nuire à la rondeur de la taille, don-
» ner à cette gaze légere, qui pare le sein plu-
» tôt qu'elle ne le couvre, cette négligence étu-
» diée, qui favorise les regards d'un amant, sans
» donner atteinte à la décence ; l'amour conduit
» lui-même cette main que l'émotion rend trem-
» blante, sans lui faire rien perdre de son adresse :
» tout ce qu'il dicte est exécuté par les graces,
» & embellit son ouvrage. Parée ainsi par l'Amour
» même ; belle par les dons de la nature ; mais
» plus belle mille fois encore, par le plaisir de l'ê-
» tre, & le desir de plaire à ce qu'elle aime, Julie,
» après avoir hésité quelque tems, emportée
» par l'amour, & retenue par la crainte, se dé-
» termine enfin, ou plutôt est entraînée vers
» son amant. A sa vûe, l'embarras, la honte,
» l'émotion s'emparent de tous ses sens ; elle
» chancelle, elle tremble, elle rougit, & n'ose
» lever les yeux sur celui qu'elle voit. S'il lui
» adresse la parole, elle n'a pas la force de lui
» répondre, ou ne lui répond que par des mots
» mal articulés ; son trouble est trop grand, pour-
» qu'elle puisse goûter le plaisir de le voir : elle

» ne jouira de sa présence, que lorsqu'elle ne le
» verra plus. La crainte de s'en voir bientôt
» séparée, ajoute encore à son agitation. Part-il
» enfin? son cœur le suit; ses yeux parcourent
» avec avidité les traces de ses pas; &, lorsque
» l'éloignement le lui a fait perdre de vue, elle
» cherche au plutôt la solitude, pour ne rien
» perdre de l'impression pleine de charmes,
» qu'elle vient de recevoir : elle s'y complaît;
» elle se recueille; elle se rappelle chaque mot
» qu'il a prononcé; le son de sa voix frappe en-
» core ses oreilles, & pénetre jusqu'à son cœur;
» ses moindres mouvemens, un geste, une
» attitude, rien ne lui a échappé; tout a porté
» dans ses veines le feu de l'amour. Ces pre-
» miers momens d'une passion sont les plus
» doux, quoique les plus vifs : on n'éprouve
» encore ni crainte, ni jalousie; on ne sent que
» le plaisir d'aimer; tout se peint avec des images
» riantes; on jouit à la fois du passé, du pré-
» sent & de l'avenir : l'espérance d'acquérir
» chaque jour un degré de sentiment de plus
» dans le cœur de celui qu'on aime, donne du
» ressort à toutes les facultés de l'ame, & la
» tient toujours en action; pas un moment de
» vuide ni d'indifférence; tout est rempli par le
» desir ou la jouissance; &, si cet état pouvoit
» être permanent, il seroit sans doute le plus
» délicieux de tous; mais il est de peu de du-
» rée, parce qu'il est le résultat d'une sensation,
» dont l'excès de la vivacité ne sert qu'à en
» accélérer le terme; & ses suites cruelles font
» repentir plus d'une fois, de s'être livré aux
» appas trompeurs d'une passion, dont les com-
» mencemens n'offrent d'abord que des char-
» mes. «

L'amour n'eſt pas également ſenti par tous les hommes; l'ouvrier, le payſan, occupés de travaux pénibles, n'en connoiſſent guères les dangers. Une femme leur plaît; ils le lui diſent, & l'épouſent. S'il ſe préſente des obſtacles, ils cherchent fortune ailleurs, & ſe conſolent. Le moral n'entre preſque pour rien dans leur attachement; auſſi les mauvais ménages ſont-ils moins fréquens dans les campagnes. Deux perſonnes libres peuvent ſe livrer à leurs deſirs; mais il eſt preſqu'inoui, qu'une femme mariée y ait un Amant. Un commerce illégitime entre deux perſonnes libres, eſt une ſuite du penchant de la nature entre deux ſexes; mais l'adultere eſt l'ouvrage de l'imagination & de la corruption du cœur.

Les déſordres de l'amour, comme paſſion phyſique, ſont momentanés; leurs ſuites ſont plus ou moins funeſtes, ſelon les circonſtances. C'eſt le moral qui les rend terribles. L'imagination, toujours active, ajoûte au charme de la ſenſation, montre partout le bonheur, l'embellit, le varie, allume le feu des deſirs, ſéduit l'ame entiere, & lui cachant les dangers & les abîmes ſous les fleurs que répand ſa profuſion, l'invite à tout oſer pour ſe ſatisfaire; ſi l'on éprouve quelque réſiſtance de la part de l'objet aimé, toujours prête à aller au-delà de la vérité, elle empoiſonne tout ce qu'elle touche; la jalouſie qu'elle enfante ſe montre plus cruelle, que la haine ſuivie de la vengeance & de la mort; l'amour mépriſé qui n'excite que de la colere dans les hommes, remplit les femmes de fureur. Ces détails, traités avec un peu de longueur, ſont appuyés ſur des exemples. Marc Antoine

fuyant devant Octave pour ſuivre Cléopâtre ; les excès dans leſquels l'amour & la jalouſie entraînerent Henri VIII ; l'Hiſtoire de Dom-Carlos & du Connétable de Bourbon, ſont des traits aſſez connus ; on auroit déſiré peut être, que l'Auteur les eût rendus avec plus de préciſion & de feu.

L'homme mûri par l'âge, qui, ſans éteindre le feu des ſens, en a ſeulement rallenti l'ardeur, ceſſe d'être ſubjugué par le phyſique, & l'eſt bientôt par le moral. L'ambition, cette paſſion impérieuſe, accompagnée par l'orgueil, la vanité, l'amour propre, l'envie, la jalouſie, la haine, la colere & la vengeance, dominent ſon ame entiere. Ses effets ſont le fléau de l'humanité ; c'eſt du ſang qu'elle fait couler. L'Auteur, pour nous en faire l'hiſtoire, remonte aux premiers ſiécles du monde. Les hommes ne connurent d'abord d'autres maîtres, que leurs peres. Chaque chef, abſolu dans ſa famille, régnoit en paix ſur ſes enfans, & cultivoit avec eux le Domaine qui les devoit nourrir. Le deſir d'aggrandir ſes poſſeſſions excita bientôt des troubles. On ne pouvoit les augmenter ſans envahir celles de ſes voiſins. Le foible dut céder néceſſairement à la force, & recevoir ſes loix. L'équilibre fut auſſitôt rompu. Le plus fort devint bientôt le plus riche & le plus puiſſant. Il exigea des reſpects, & fit maſſacrer inhumainement ceux qui eurent aſſez de courage pour lui réſiſter ; & ſes égaux devinrent ſes inférieurs. L'ambition augmentant avec les hommes, couvrit la terre de ſes fureurs.

L'Hiſtoire d'Aléxandre, d'Attila, de Mahomet, de Cromwel, de Richelieu, & d'autres ambitieux illuſtres, vient à l'appui de ces réflexions,

xions, & termine l'Ouvrage de Madame D'***, dans lequel il y a de la chaleur & de l'intérêt.

Mon dessein étant de renfermer dans une même lettre, tous les écrits d'un même genre, je vais vous parler des *pensées & réflexions morales* de Madame D'*** sur divers sujets. Ces sujets sont la religion, l'amour propre, l'amitié, les passions, les femmes, le mariage, les chagrins, &c. Pensées & Réflexions.

» *La religion* est la consolation des malheu-
» reux. Pour ceux qui n'en ont point, j'ignore
» quelle peut être leur ressource.

» S'il y a un Dieu, l'immortalité de l'ame, pour
» être crue, n'a pas besoin du secours de la foi;
» l'inégalité des conditions, le malheur souvent
» attaché à persécuter la vertu, & le bonheur à
» récompenser le vice, doivent nous le prouver.
» Il faut être athée, pour ne pas croire un Paradis
» & un Enfer.

» Quel est le projet de nos prétendus esprits
» forts? Nous rendre heureux, répondent-ils;
» porter le flambeau de la vérité au milieu du
» chaos de nos erreurs; dissiper les ténebres où
» le préjugé & l'ignorance nous ont plongés de-
» puis tant de siécles, & mettre un doute éclairé
» à la place de la stupide crédulité du vulgaire:
» ce projet est beau, sans doute, & mérite de
» notre part la plus vive reconnoissance; mais,
» si pour nous faire passer ensuite de ce doute
» à la certitude, en nous prêchant le Déïsme &
» même le Matérialisme, il faut renverser les
» liens de la société; que devons-nous penser de
» ces nouveaux Apôtres, qui, en voulant nous
» délivrer de la crainte d'une autre vie, nous li-
» vrent, en attendant, à tous les dangers de celle-

» ci ? En effet, que n'avons-nous pas à redouter » des passions, dès qu'elles n'auront point de » frein ? C'est cependant en nous l'ôtant, que » nos philosophes modernes croient travailler » à notre bonheur.

L'*amour propre* offre des réflexions intéressantes. » Il n'y a que ceux qui n'ont aucune bonne qualité pour balancer leurs défauts, qui » n'ont pas la force de les avouer. Henri IV demandant un jour à l'Ambassadeur d'Espagne, » si son Maître n'avoit point de Maîtresses, l'Ambassadeur lui répondit : que Philippe étoit un » Prince Religieux, qui n'aimoit que la Reine. » Henri IV lui repartit aussitôt avec vivacité : » *est-ce que votre Roi n'a pas assez de vertus* » *pour couvrir un vice* » ?

» On divulgue plus de secrets par vanité & » par amour propre, que par indiscrétion & » même par méchanceté.

» Il est rare qu'on écrive pour instruire les autres » des connoissances qu'on a acquises, mais pour » leur apprendre qu'on est instruit.

Voici, Madame, ce que pense de votre sexe & du sien, Madame D'***. » Les femmes ne » jouent presque jamais de rôle dans le monde » par elles-mêmes, que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule. Dans un état privé, les » femmes ne jouent point un rôle impunément. » Sont-elles galantes ? on les méprise. Sont-elles » intriguantes ? on les redoute. Affichent-elles » la science ou le bel esprit ? si leurs ouvrages » sont mauvais, on les siffle ; s'ils sont bons, on » les leur ôte ; il ne leur reste que le ridicule de » s'en être dites les Auteurs.

» La plûpart des femmes n'apprennent que

» pour qu'on dise qu'elles savent, & se soucient » fort peu de savoir en effet.

» Les femmes devroient au moins cesser de » l'être à quarante ans. C'est assez, ce me sem- » ble, d'avoir joué *à la poupée* pendant vingt- » cinq. Qu'on ne s'y trompe pas ; les femmes, » & surtout les jolies, y jouent plus en effet à » dix-huit ans qu'à six.

» Les agaceries, & même les caresses que quel- » ques femmes font en public à leurs maris, » ne prouvent point qu'elles les aiment. Ce n'est » pour l'ordinaire, qu'une coquetterie rafinée ; » qu'une maniere adroite d'exciter des desirs » dans les spectateurs, & leur montrer combien » on est digne d'être aimée ».

Sur le Mariage : » je ne sais si le proverbe qui » dit que, dans les querelles des maris & des » femmes, *le chevet raccommode tout*, est » bien vrai : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il brouille » beaucoup plus de ménages, qu'il n'en raccom- » mode.

» Il est inutile d'épouser son ami ; & l'on » fait mieux de ne pas épouser son Amant.

» Il ne faut point épouser par amour, celui ou » celle à qui on ne peut pas en inspirer.

» *Des chagrins.* L'humiliation est un des » chagrins qui nous affectent le plus, & dont » nous nous consolons le moins.

» Nos chagrins sont quelquefois la source de » nos plaisirs ; mais ces derniers le leur rendent » au centuple.

» Le premier des malheurs, est de faire des » malheureux ».

Les pensées suivantes roulent sur différens sujets.

» Il y a des gens qui nous plaisent plus par
» leurs défauts, que par leurs bonnes qualités.

» Certains penchans ne sont que des foiblesses quand on les cache ; mais ils deviennent des vices quand on les affiche.

» Il vaut mieux être gouverné par un scélérat qui a de l'esprit, que par un honnête homme qui n'est qu'un sot.

» Ceux à qui tout le monde convient, conviennent rarement à personne.

» On ne sauroit trop payer les besoins, & trop peu la plupart des plaisirs.

» Il faut souvent, pour obtenir justice, paroître demander grace.

» Tout homme peut faire des fautes, & mériter par conséquent d'en être puni ; mais personne ne mérite des noirceurs & des trahisons ; & toutes les fois qu'on éprouve l'un ou l'autre, l'on est en droit de s'en plaindre, dans quelque cas que ce puisse être.

» On demande toujours quel est l'état ou la charge d'un homme, & presque jamais ce qu'il fait.

» Il faut valoir beaucoup par soi-même, pour pouvoir impunément n'être rien ».

Avis d'un pere à sa fille.

En 1756, & par conséquent plus de dix ans avant que Madame D' *** fit paroître ses *Réflexions*, elle avoit publié la traduction d'un livre anglois du Marquis d'Hallifax, sous le titre *d'Avis d'un pere à sa fille*. Ce Marquis étoit un homme de beaucoup d'esprit, vif & plein de feu, agréable dans la conversation, mais un peu porté à la satyre. Ses principes sur la morale étoient des plus épurés, & ses maximes sur l'amitié des plus séveres. Scrupuleux observateur de l'équité,

il en suivoit les loix avec l'exactitude la plus rigoureuse. Il avoit une fermeté & une éloquence victorieuse, qui étonnoit & subjuguoit les esprits & les cœurs. Il eut occasion de faire usage de l'une & de l'autre, dans les grandes places qu'il occupa sous Charles II & Jacques II. Elles ne l'empêcherent pas de veiller à l'éducation de ses enfans. L'Ouvrage, dont Madame D' *** a donné la traduction, prouve avec quel zele il s'occupoit à les former.

Je n'entrerai point dans le fond même du livre; les idées qu'il renferme, n'appartiennent point au Traducteur; mais ce que je ne dois pas omettre, c'est l'endroit de son avertissement, où Madame D' *** parle de la maniere dont on éleve le beau sexe. L'éducation, ce bien si précieux qui devroit être pour les enfans une école de vertu, l'est souvent du vice, par le mauvais exemple, ou l'incapacité de ceux qui s'en mêlent. Défectueuse en général, elle l'est infiniment plus pour les femmes. » Elles sont communément élevées par des personnes consacrées à » Dieu, ou par des femmes du peuple; (car il » est rare que les meres s'en donnent la peine.) » Les unes ne sçauroient leur donner des idées » justes des vrais dangers du monde, ni des » moyens de les éviter, parce qu'elles ignorent » également l'un & l'autre : les autres ont les » mœurs trop grossieres & l'esprit trop rampant, » pour donner des leçons utiles sur des choses » qui exigent des sentimens élevés & le tact fin ».

Madame D' *** observe fort sagement, que tous les principes de conduite qu'on donne aux filles, se réduisent à leur prescrire de n'avoir jamais d'attachement que pour leur mari : (senti-

ment qui ne dépend point d'elles ;) qu'on leur répete sans cesse, qu'elles ne sauroient faire un meilleur usage de leur esprit, que de l'employer à dissimuler leurs goûts, leurs desirs, leurs aversions, pour parvenir plus sûrement à gouverner ceux qui les environnent; que cette conduite basse & qui dégrade l'humanité, fait cependant la principale occupation des femmes, graces aux soins de celles qui les élevent; qu'il est rare qu'elles échappent à ce poison qu'on fait couler dans leurs veines, presqu'en même-tems que le lait de leurs » nourrices; qu'enfin cette habitude qu'elles contractent dès leur enfance, de cacher leurs véritables sentimens presqu'en toute occasion, fait que la plus grande partie de leur vie, n'est qu'un tissu de faussetés continuelles. » S'il est quelque remede, dit l'Auteur, à cette éducation pernicieuse, & dont les suites sont » presque toujours si funestes, c'est surtout la » lecture des bons livres, & particuliérement » de ceux qui traitent de la conduite qu'une fem- » me doit tenir dans le monde, pour se rendre » vraiment estimable aux yeux des autres, com- » me aux siens ».

Sans entrer dans aucun détail au sujet du livre anglois de M. d'Hallifax, je dirai seulement en général, qu'il est plein de raison, de sagesse, & de solidité. A l'égard de la traduction, elle est écrite de ce stile doux, aimable, facile, insinuant, si propre à porter des vérités morales dans le cœur d'une jeune personne. Tout y respire la candeur, l'onction, l'élégance, & l'aménité.

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

ANNONCER que les Mémoires de Mademoiselle de Valcourt sont de la même plume qui nous a donné le Traité de l'Amitié & celui des Passions, c'est dire qu'ils sont écrits avec pureté, avec délicatesse, & pleins de sentiment. Le sujet est une jeune personne qui, malgré elle, enleve à une sœur chérie un amant que toutes deux adorent. Elle en fait un sacrifice à sa vertu; mais ce sacrifice coûte la vie à son amant & à sa sœur. Mémoires de Mlle de Valcourt.

M. de Valcourt venoit de mourir; il laissoit quatre enfans, deux garçons & deux filles. L'aîné s'empare de l'esprit de sa mere, & l'engage à mettre ses sœurs au Couvent; il auroit bien voulu qu'elles prissent le voile; il détermine son frere à l'état Ecclésiastique. Mesdemoiselles de Valcourt ne se sentoient aucun goût pour le Cloître. L'aînée aimoit M. d'Ozincourt, dont le Château étoit voisin de celui de sa mere: Mademoiselle d'Ozincourt étoit la seule confidente de cette passion. Les deux sœurs passent quelque tems dans la retraite; l'aînée occupée du souvenir de son amant, la cadette, des soins de sa parure; elles n'en sortirent, que pour venir recevoir les derniers soupirs de leur mere. Leur frere lui avoit dicté un testament, qui le mettoit en possession des biens immenses qu'elle avoit apportés dans cette famille, & qui réduisoit ses sœurs à une légitime si modique, qu'elles ne pouvoient prendre d'autre parti que celui du Couvent. Mada-

me de Courville, voisine & amie de leur maison, leur offre un asyle, sa protection & les soins d'une mere; elle les conduit à Paris, où Mademoiselle de Valcourt retrouve son amant. L'émotion que lui inspire le plaisir de le revoir tendre & constant, cause une révolution dans sa santé, & lui donne la petite vérole. Sa maladie est dangereuse; elle défend à sa sœur d'entrer dans sa chambre. Son amant désespéré, n'a d'autre consolation que de s'entretenir de son amour avec la jeune de Valcourt; l'aînée se rétablit; la cadette est témoin des transports de M. d'Ozincourt, que l'altération qui s'étoit faite dans les traits de sa maîtresse, n'avoit point changé. Lorsque cette cadette n'avoit pas été présente à leurs entretiens, son aînée lui racontoit ce qui s'étoit passé.

» Ces discours portoient le poison dans mon » cœur, dit la jeune Mlle de Valcourt; j'évitai » bientôt ces fatales conversations qui exci» toient en moi le trouble le plus violent; je » craignois de me trouver tête-à-tête avec ma » sœur; mais je redoutois encore davantage de » la voir avec M. d'Ozincourt. Je vins même » au point, de ne pouvoir plus soutenir la vûe » de ce couple si funeste à mon repos. Dès » que M. d'Ozincourt arrivoit, je cherchois un » prétexte, & me sauvois dans ma chambre, » comme dans le seul asyle où je pusse être en » sûreté contre ma foiblesse; mais leur image » m'y suivoit; & j'y passois des heures entieres » à pleurer: je ne me connoissois plus. Enfin, » il faut l'avouer, j'étois jalouse de ma sœur. » C'est dire assez, que M. d'Ozincourt s'étoit » rendu maître de mon ame.... Quoi! disois-

» je, cette sœur qui avoit fait jusqu'à présent » mes délices, va donc être pour moi un objet » de haine : elle en est d'autant plus digne, qu'elle » m'est préférée, que je ne puis en douter, » & que j'ai même été la premiere à favoriser » sa passion. Non.... Je ne la laisserai pas jouir » en paix du bonheur de posséder le cœur de » M. d'Ozincourt. Il faut le lui ravir, ou mou- » rir de douleur.... Qui, moi, haïr ma sœur, » lui enlever son amant!.... Ah! périsse plutôt » le fatal objet de ma passion, & moi-même! » Je ne saurois soutenir ces affreuses idées.... » Mon sang se glace dans mes veines, d'avoir » seulement pû leur donner accès dans mon » cœur. Non, si j'ai formé malgré moi de cou- » pables desirs, ma mort vengera ma sœur d'un » crime involontaire : mais je mourrai au moins » sans l'avoir trahie «.

Mademoiselle de Valcourt combat ; ses efforts sont vains. Plus elle voit M. d'Ozincourt, plus elle l'aime ; elle ose quelquefois former le dessein de l'enlever à sa sœur ; elle revient ensuite à des sentimens plus raisonnables ; elle regrette sa premiere indifférence ; elle se détermine à fuir. Elle entre dans le Couvent où Mademoiselle d'Ozincourt étoit renfermée par ordre de son pere, qui venoit d'intenter un procès considérable à M. le Comte de L***, dont le fils aimoit sa fille. Ce procès avoit troublé l'intelligence des amans.

Mademoiselle de Valcourt cadette vit avec douleur, qu'elle alloit être obligée d'entendre parler d'un homme qu'elle adoroit sans espoir ; mais elle fut bientôt délivrée de cette contrainte : M. d'Ozincourt le pere gagne son procès, & tire

sa fille du Couvent; il forme des projets pour son fils; il lui obtient un Régiment, & se propose de lui faire épouser une riche héritiere. Mlle de Valcourt en est allarmée; sa cadette partage ses peines, tandis qu'elle en éprouve de plus terribles. M. d'Ozincourt va joindre son Régiment; il y doit passer six mois; il écrit une lettre à Mademoiselle de Valcourt la jeune; il se plaint de l'empressement avec lequel elle s'est dérobée à lui, parle peu de sa sœur, & s'occupe beaucoup d'elle. Cette lettre la trouble. » Je ne me lassois point de la relire; je croyois » y trouver à chaque fois, quelque chose de nou» veau, qui m'avoit échappé, & probablement » plus de sentiment que M. d'Ozincourt n'avoit » eu intention d'en exprimer. L'attachement » de ma sœur pour ce dernier, & celui qu'elle » avoit pour moi, qui méritoit de ma part le » plus tendre retour, me firent rougir de honte, » de la secrette joie que j'avois ressentie, en » me flattant un moment, que le cœur de mon » amant pouvoit balancer entre nous deux; je » désavouai aussi-tôt un plaisir aussi coupable; » & je me promis bien de ne lui plus donner » accès dans mon ame. Cependant je tenois » toujours entre mes mains cette fatale lettre, » brûlant du desir de la relire encore, quoi» que je la sçusse déja par cœur; & me refu» sant néanmoins cette satisfaction, dans la » crainte de donner trop d'aliment à un feu » que je voulois éteindre «. Elle s'applaudit de son triomphe; elle consent à retourner à la campagne avec Madame de Courville.

Son état devient assez tranquille; elle apprend que le pere de M. d'Ozincourt veut marier son

fils à Mademoiselle de Tourville, & sa fille à M. de Valcourt. Mademoiselle d'Ozincourt n'a point oublié le Comte de L***; elle se console avec Mademoiselle Valcourt l'aînée, qui est aussi à plaindre qu'elle; toutes deux envient le sort de la cadette, qui se trouve encore plus malheureuse. Sur le refus de Mademoiselle d'Ozincour, M. de Valcourt songe à l'enlever; il profite d'une visite qu'elle alloit faire à ses sœurs. M. d'Orzinville la délivre, & le blesse. Il la ramene chez elle; son pere, accablé de cette avanture, tombe malade; les deux Demoiselles de Valcourt vont consoler leur amie. La maladie du pere devient sérieuse; on écrit au fils de revenir. Mademoiselle de Valcourt en est dans le ravissement; la cadette frémit de se voir obligée d'être si près de lui. » Que vais-je devenir, me » disois-je à moi-même, exposée sans cesse à » voir l'homme que j'adore malgré moi, sans en » être aimé, sans pouvoir l'espérer, & sans » même devoir le désirer. Ce malheur seroit » grand, sans doute, quand il seroit seul: mais » il s'y joint le tourment de la jalousie, tour- » ment plus affreux à soutenir, que tous les maux » ensemble; & voilà cependant le sort qui m'est » réservé dans ce lieu. J'aurai continuellement » devant moi, le tableau cruel de celui que j'ai- » me & de ma rivale, qui ne seront occupés » qu'à se donner des témoignages mutuels de » leur amour, & dont la pureté des sentimens » ne les portera point à se cacher, ni à éviter » ma présence, pour se jurer, mille fois le jour, » une tendresse éternelle: & moi, triste victi- » me de la passion la plus malheureuse, il me » faudra être témoin d'un bonheur qui fera mon » désespoir «.

M. d'Ozincourt le pere se rétablit; la joie semble devoir régner; mais Mademoiselle de Valcourt l'aînée ne trouve plus son amant aussi tendre; elle s'en plaint à sa sœur; les éclaircissemens ramenent un peu la tranquillité. La jeune Valcourt tombe malade; d'Ozincourt lui rend les soins les plus tendres; elle en prend occasion de se flatter; quelquefois elle s'en afflige. » Que sais-je même, me dis-je à » moi-même, si ce n'est pas à la passion qu'il » a pour ma sœur, que je dois l'intérêt qu'il » m'a marqué. Cette derniere idée m'arracha » des larmes de dépit. Quoi! ce seroit à ma » rivale, que je devrois les sentimens que M. » d'Ozincourt a pour moi; & je n'aurois de » place dans son cœur, que parce qu'une autre » en est le maître! Non, sa haine seroit préférable à une amitié si humiliante; & je mourrois plutôt que d'en jouir. «

Elle ne tarde pas à être instruite des véritables sentimens de M. d'Ozincourt; il les lui déclare; & elle n'a pas la force de lui répondre d'une maniere assez ferme. Il lui offre de lui montrer la Géographie. » Cette proposition me » charma; & je l'acceptai sans faire réflexion, » que ces leçons alloient achever de me perdre. » Rien en effet n'est plus dangereux pour une » femme, que d'avoir pour maître un homme » aimable; en acquérant des connoissances pro» pres à orner son esprit, elle court risque de » perdre son cœur: car tôt ou tard le maître » fait place à l'amant; il n'est plus tems de s'en » défendre; & l'école des talens devient l'école » de l'amour. «

La jeune Valcourt combat de nouveau sa passion; elle parle de retourner dans son couvent;

d'Ozincourt la détourne de cette résolution ; on propose une partie de chasse ; d'Orzinville blesse un sanglier qui se jette sur lui & le déchire ; on le porte mourant au Château ; il fait venir des Notaires ; il appelle Mesdemoiselles de Valcourt ; il adresse de tendres plaintes à l'aînée qu'il aimoit ; il veut, en mourant, faire son bonheur ; il lui annonce qu'elle est son héritiere, & meurt après avoir obtenu la parole de M. d'Osincourt, le pere, d'unir les deux amans ; le pere y consent : Mademoiselle de Valcourt la cadette sent que sa fuite est devenue nécessaire ; elle s'apperçoit que d'Ozincourt se détache de sa sœur ; qu'elle lui inspire elle-même une passion nouvelle. Elle se détermine à faire confidence de sa situation à Madame de Courville. Elle veut profiter d'une partie qu'on doit faire le lendemain, &, au lieu de s'y rendre, monter en voiture, & courir à son couvent. Le soir, d'Ozincourt lui glissa un billet : aussi-tôt qu'elle fût libre, elle courut à la lettre, la lut ; c'étoit celle d'un amant forcé d'être inconstant, qui lui offroit un cœur que sa premiere Maîtresse ne pouvoit plus conserver. Mademoiselle Valcourt cadette essuye de rudes combats ; elle se livre à un espoir enchanteur ; mais le souvenir de sa sœur lui rend sa fermeté. Le lendemain, avant le jour, elle va dans le parc rêver à ses desseins ; elle tire le portrait d'Ozincourt, le baise ; & dans le moment elle le trouve lui-même à ses pieds. Sa confusion est au comble ; elle prend sur elle de lui reprocher son inconstance, de le renvoyer à sa sœur, & de le fuir.

Elle arrive à son couvent ; quelques jours après, elle voit d'Ozincourt au parloir ; elle

» nez de proscrire; en terminant mes jours, je » ne ferai qu'exécuter l'arrêt que vous venez de » prononcer; j'y souscris sans murmure; je vais » vous délivrer d'un objet odieux; vous l'avez » voulu...... vous serez satisfaite..... Vous don- » nerez peut-être quelques larmes au sort d'un » malheureux que vous venez de condamner; » j'emporte au moins cette triste espérance au » tombeau; & c'est la seule qui me reste. Lors- » que vous recevrez ce dernier adieu, je ne se- » rai déja plus. Puissiez-vous au moins vous » rappeller quelquefois celui qui vous a ado- » rée, & qui vous adore encore dans ce fatal » moment qui va me séparer de vous pour ja- » mais! C'est l'unique faveur que j'attends de » vous. Adieu, je vais mourir ».

Mademoiselle de Valcourt tombe malade après la lecture de cette lettre; sa sœur aînée meurt; le pere de M. d'Ozincourt ne survit pas à la mort de son fils; sa fille vient trouver sa malheureuse amie; elle n'ose l'accuser de la mort de son frere; elle l'amene avec elle à sa terre, & ne tarde pas à rappeller le Comte de L.... qu'elle épouse; Mademoiselle de Valcourt se raccommode avec son frere aîné, appelle le cadet auprès d'elle, & vit dans la retraite, toujours occupée de ses malheurs.

Il y a dans ce Roman une heureuse simplicité, des situations vraies & touchantes, & beaucoup d'intérêt.

Lettres de deux Amans.

Avant la publication des *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt*, Madame D'*** avoit déjà fait paroître un autre Ouvrage de ce genre, intitulé : *l'Amour éprouvé par la mort, ou Lettres modernes de deux amans de Vieille-Roche*, dont le

le but moral est de faire voir dans quels égaremens les passions nous entraînent, & quelles en sont les suites funestes.

Une peinture suivie de toutes les gradations, de tous les développemens de l'amour, fait la matiere des premieres Lettres. Les deux amans qui entretiennent cette correspondance, sont Monsieur de R.... qui n'a encore contracté aucun engagement, & Madame de M..... qu'un hymen contraire à son goût, tient sous la dépendance d'un mari qu'elle n'aime point. Il regnoit dans tous les discours de cette femme une naïveté, une simplicité admirables; ils étoient d'ailleurs soutenus de l'esprit le plus délicat, & de la vivacité la plus piquante. Esclave de ses devoirs, elle les remplissoit tous par inclination; & l'on pouvoit dire d'elle, ce qu'un amant Espagnol disoit de sa maîtresse : » elle plait par» tout, parce que ses traits, son esprit & son » cœur ont chacun leur Vénus «.

Je vous ferai part, Madame, de quelquesunes de ses Lettres: vous y verrez de la passion sans bel esprit, l'amour tel qu'il est & qu'il doit être, purgé de romanesque & de ce ton voluptueux, qui n'est que l'ouvrage des sens. » Je » vous écris, dit-elle à son amant, d'un lieu » où tout ce que je vois me paroît ennuyeux, si » vous ne venez l'embellir par votre présence. » J'ignore quel y pourra être mon destin : l'ab» sence, loin de diminuer ma passion, ne fait » que l'augmenter chaque jour. Le desir que j'ai » de vous revoir, me consume : je regrette à tout » instant, le tems heureux où, si je ne vous voyois » pas, du moins j'espérois de vous rencontrer quel» que part; & cette espérance faisoit mon bon-

» heur, en me faisant supporter votre éloigne-
» ment pour plusieurs jours. Mais ici je n'ai
» pour unique consolation, que le seul plaisir de
» considérer des lieux que vous avez habités,
» & sans nul espoir de vous y revoir de long-
» tems. Je leur demande en vain l'objet de ma
» tendresse ; rien ne répond à mes souhaits ; &
» je passe la plus grande partie de la journée, à
» soupirer & à me plaindre du sort barbare qui
» nous sépare. Je me trouverois encore trop heu-
» reuse, si, livrée à mes ennuis, je n'avois pour
» témoin de ma langueur, que votre image,
» qui s'offre incessamment à ma pensée, & mon
» amour. Mais, pour mettre le comble à mes
» infortunes, je suis obsédée de tyrans cruels
» & jaloux, qui ne me laissent pas seulement
» la ressource de mes larmes. Il faut dévorer
» ma douleur, & me priver même de la seule
» consolation qui me reste. Mais hélas ! tandis
» que mon affliction n'a point de bornes, vous
» êtes peut-être tranquille. Mais non ; c'est une
» injustice que je vous fais : mon cœur, dans
» ce moment, m'assure du contraire ; & j'ai
» coutume de le croire, quand il s'agit de ce
» que j'aime. Oui, vous m'aimez & m'aimerez
» toujours ; j'en suis certaine ; & je desire de
» l'être. Hélas ! que deviendrois-je, si vous ces-
» siez de m'aimer ? J'en mourrois de douleur ;
» & comment pourrois-je survivre à la perte
» d'un bien si cher à mon cœur, & dont la
» possession fait toute mon existence ? Car je
» ne crains point de vous l'avouer, ce n'est que
» pour vous aimer, que je souhaite de vivre :
» sans vous, l'Univers ne peut avoir aucun char-
» me pour moi. Je suis ici entourée de beau-

» coup de monde ; & j'y ſuis toujours ſeule, » puiſque vous n'y êtes pas. Je pourrois marquer » tous les inſtans du jour, & même de la nuit, de » quelques actes de ma tendreſſe. Je penſe con- » continuellement à vous ; & c'eſt l'unique dou- » ceur que je puiſſe reſſentir, étant éloignée de » tout ce que j'aime. Ecrivez-moi ; rendez-moi » compte des divers mouvemens qui ſe paſſent » dans votre ame : dites-moi que vous m'ai- » mez ; ce mot, mille fois répété, apportera » quelque ſoulagement à mes maux , & me » fera ſupporter votre abſence. Adieu, tout ce » que j'ai de cher dans le monde ; ſongez à » moi ſur-tout ; & ſoyez ſûr qu'aucun événe- » ment ne pourra jamais vous enlever le cœur » d'une perſonne, qui vous l'a voué pour toute » ſa vie «.

Les plus beaux jours de l'amour ſont ſouvent accompagnés d'orages qui en troublent la ſéré-nité. Madame de M.... ne tarda pas à l'éprouver. » O Ciel, que viens-je d'apprendre ! Vous vous » mariez ! Je vous perds ; & vous m'enviez en- » core la triſte conſolation d'en être inſtruite » par vous-même. Me trahiriez-vous ? Non, je » ne le ſçaurois croire. Mais ce coup eſt trop » affreux, pour que je puiſſe y ſurvivre. On ve- » noit de me ſaigner, lorſque j'ai appris cette » accablante nouvelle. J'ai penſé vingt fois ar- » racher ma bande, & laiſſer couler mon ſang ; » mais l'incertitude de mon état m'a retenue : » la crainte de faire perdre au ſeul gage qui » me reſte de votre tendreſſe, ce qu'il tient » peut-être de vous, a arrêté les effets de mon » déſeſpoir. Mais qu'ai-je beſoin de ſecours » étranger, pour terminer des jours malheureux

» que vous venez de proſcrire ? Ma ſeule dou-
» leur ſçaura bien mettre fin à une vie qui m'eſt
» odieuſe, puiſqu'elle ne peut plus vous être
» conſacrée. Vous avez ſigné l'arrêt de ma mort,
» en conſentant à des liens qui nous ſéparent
» pour jamais : je le ſubirai ſans peine.... «

On apprend à Madame de M..... que le mariage de M. de R.... doit être infiniment avantageux pour lui & pour ſa famille ; qu'il faut qu'il ſe ſacrifie, ainſi qu'elle-même. On lui repréſente la loi de la décence, de la néceſſité ; cette ame ſenſible étouffe ſa tendreſſe, s'arme d'une fermeté héroïque ; écrit la premiere à ſon amant pour l'engager à l'oublier. » Je vous dé-
» fends, lui dit-elle, de me parler davantage
» de cet amour qui va faire le malheur de ma
» vie. Je ne me ſens point encore aſſez de force,
» pour répondre d'y réſiſter. Chaque mot que
» vous prononceriez, me déchireroit le cœur.
» Je vais recourir à Dieu du fonds de mon
» ame ; lui ſeul me peut ſoutenir dans les cha-
» grins que je vais eſſuyer. Nous avons vécu
» juſqu'à préſent l'un pour l'autre ; ne vivons
» plus que pour Dieu : j'eſpere qu'il me don-
» nera un cœur nouveau, digne de le ſervir ;
» le mien eſt trop ſouillé de l'amour que j'ai
» pour vous. Plus de rendez-vous ; je ne veux
» plus vous voir ſeule ; je pourrois y ſuccom-
» ber : en un mot, je le crains ; & mon cœur
» ne me dit que trop, que ma crainte eſt bien
» fondée. Quel ſacrifice, bon Dieu ! Qu'il va
» m'en coûter ! N'importe, votre bonheur &
» votre tranquillité y ſont attachés. J'ai tout
» fait pour vous ; il ne me reſte plus qu'à vous
» ſacrifier ce plaiſir ineffable, que je trouvois à

» vous dévoiler mon ame. C'étoit un crime
» que je renouvellois chaque jour : Dieu m'en
» a punie ; mais il m'ouvre aujourd'hui les bras
» de sa miséricorde. J'y cours les yeux baignés
» de larmes. Plût au Ciel que je ne les répan-
» disse que pour toutes les fautes que j'ai com-
» mises ! Mais hélas ! j'y porterois malgré moi
» le trait fatal dont mon cœur est blessé ! Je
» n'ai plus à vous demander qu'une grace, qui
» finira cette triste lettre : ayez toujours pour
» moi l'estime que vous avez cru que je méri-
» tois, & que je tâcherai de mériter en effet,
» par la violence que je vais me faire, pour
» étouffer en moi ce malheureux penchant, qui
» m'a conduite dans le précipice d'où je veux
» sortir «.

M. de R..... ne se rend pas ; il prétend avoir été forcé de passer dans les bras d'une autre ; il est cru, parce qu'il est encore aimé. Bientôt les idées de dévotion s'évanouissent ; & les deux amans sont plus épris, que jamais, l'un de l'autre. Madame de M..... perd son mari ; c'est alors que toute sa dévotion renaît. Elle écrit à son amant, qu'elle le fuit pour la vie ; que lorsqu'il recevra cette lettre, elle sera très-loin de lui, & qu'un asyle impénétrable les séparera pour toujours. » O'amour ! ô devoir ! à qui des
» deux sacrifiai-je ! J'ai besoin, dit-elle à Mon-
» sieur de R.... pour suivre la loi que la vertu
» m'impose, de penser que je vais terminer
» vos malheurs ; que je vais vous rendre à vous-
» même, à la vertu, à une femme, à qui vous
» avez juré d'être fidele, à la face des Autels ;
» que je vais travailler à son bonheur, & ré-
» parer du moins, autant qu'il est en mon pou-

» voir, les chagrins involontaires que je lui ai » causés; & que vous m'oublierez peut-être..... » pour vous donner entierement à elle....... » Quel mot!.... Il me fait frémir.... La main » me tremble en l'écrivant..... Je me sens mou- » rir.... D'où vient que je suis effrayée de ce » qui doit faire l'objet de mes desirs? L'idée » de votre félicité m'afflige..... Non, je ne » vous ai jamais aimé..... Vous devez me haïr..... » Je suis une furie attachée à vos pas, pour trou- » bler vos jours, & vous persécuter..... Je ne » vous ai jamais aimé!.... Quel blasphême » viens-je de prononcer!.... Qui l'auroit donc » aimé, si ce n'est moi?..... Oui, c'est cet » amour dont je brûle encore, qui m'oblige à » m'arracher à tout ce que j'aime; qui va me » contraindre à m'enfermer pour toujours dans » un cloître; qui me fait tout quitter, tout sa- » crifier à ton repos dès-à-présent..... Si tu » l'oses dire, ingrat, que je ne t'aime pas!.... » Mais où m'emporte ma passion!... Les pleurs » inondent mon visage. Quel trouble horrible » s'empare de tous mes sens! Quel frémisse- » ment me saisit! Mon sang se glace dans mes » veines. Adieu, adieu pour jamais «.

Monsieur de R.... désespéré d'avoir perdu tout ce qu'il aimoit, par une retraite si cruelle, ne peut résister à sa douleur; il meurt; & peu de tems après, son amante le suit au tombeau.

Romans Anglois.

Je joins aux Ouvrages de fiction, composés par Madame D'***, les titres de trois petits *Romans Anglois*, qu'elle a traduits en notre langue, & réunis en un seul volume. Les deux premiers, tirés des Lettres Persannes, données

en Anglois par M. Littleton, ſont l'*Hiſtoire d'Abdallah* & celle de *Polydore*. Le troiſieme, qui fait partie des Œuvres de Madame Behn, connue en Angleterre par ſes talens, eſt l'*Hiſtoire d'Agnès de Caſtro*. Voilà, Madame, ce qu'il eſt néceſſaire que vous ſachiez, pour connoître tous les écrits d'une femme Auteur, qui joint la modeſtie au mérite, & les connoiſſances profondes, au goût délicat d'une Littérature agréable & légere.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXVI.

Madame de Saint-Germain.

C'EST au desir de connoître les Poëtes Anglois, & à l'envie de s'occuper, que le Public est redevable d'un petit Ouvrage, qui place Madame de Saint-Germain parmi les femmes qui ont écrit en françois. Elle-même nous l'apprend, dans la Préface qu'elle a mis à la tête des *Lettres d'Henriette & d'Emilie*. » On m'avoit souvent parlé, dit-elle, du stile » pur & élégant d'Adisson, des pensées sublimes de Milton & de Shakespear, des expressions fleuries de Thomson, de la clarté & de » la noble simplicité de Pope : je conçus le projet de lire ces Auteurs dans leur langue naturelle : je me mis donc à l'apprendre. D'abord, » les difficultés penserent me décourager ; mais » il me falloit de la dissipation ; il étoit absolument nécessaire que je m'occupasse. Je m'obstinai donc ; je persistai ; enfin je parvins à entendre passablement bien ces Auteurs. Il me » tomba alors dans les mains plusieurs Romans, » parmi lesquels se trouva celui dont je donne » ici la version. Il me plut à la lecture. Je m'amusai à le traduire. Peu contente de ma premiere copie, que j'avois faite à la hâte, je me » déterminai à en faire une seconde ; mais j'y » mis plus de tems ; j'étudiai mon original ; je » m'apperçus qu'il s'y trouvoit des passages qui » prêtoient au sentiment ; je les étendis. Je rencontrai des termes durs & hazardés, que je fis » disparoître ; je corrigeai quelques fautes de

» Géographie, & même des contradictions. Enfin je me mis à la place de l'Auteur, que je » soupçonne être une femme; je fis ce que je » m'imaginai qu'elle auroit dû faire; je changeai; je retranchai; j'ajoutai; en un mot, » quand je crus que l'Ouvrage pouvoit se lire, » je l'envoyai à l'impression ».

Les *Lettres d'Henriette & d'Emilie* ne sont donc point une simple traduction; & je puis, Madame, entrer dans un plus long détail, que si Madame de Saint-Germain n'en avoit fourni que le stile. L'Ouvrage est à elle en partie; & dans l'impossibilité de distinguer ce qui lui appartient, je vais vous faire connoître le fond même du Roman. Il s'agit de deux amies qui se confient leurs secrets. Henriette demeure à Londres; c'est une de ces femmes folâtres, étourdies, pleines d'elles-mêmes, qui mesurent leur amour propre sur le nombre de leurs adorateurs, & qui, par sympathie, préferent toujours les plus étourdis aux plus sages. Sir Georges & Sir Lorewel sont les plus assidus de ses Amans; le premier, ami des plaisirs, ne propose que des jeux, des divertissemens, des promenades, & plait par-là, plus que le second, qui, quoique très-complaisant, ne parle que le langage de la raison, de la sagesse & du sentiment.

Lettres d'Henriette & d'Emilie.

Emilie, l'amie d'Henriette, vit à la campagne, où elle s'est retirée par goût; les livres, le spectacle de la nature sont ses plus chers amusemens. Son cœur, libre de toute passion, la fait jouir d'une tranquillité parfaite. Elle répond aux folies d'Henriette avec autant d'esprit que de prudence, & lui prédit que malgré son aversion apparente pour M. Lorewel, qu'elle se plait

à maltraiter, elle sera forcée un jour, de reconnoître son mérite & de lui rendre justice. Cependant on est toujours prévenu en faveur de Sir Georges. Il est aimable, amusant; il sait toutes les modes & toutes les nouvelles. Cependant une aventure le fait connoitre d'Henriette & de sa mere. Une jeune Françoise, nommée Laurinda, que le perfide Sir Georges a séduite, attirée en Angleterre, & abandonnée lâchement, se présente pour être femme-de-chambre d'Henriette. Peu de jours après, elle voit entrer Sir Georges dans la chambre de sa nouvelle maîtresse. Sa vue la trouble & la fait évanouir. Sir Georges se retire: Laurinda fait le récit de ses perfidies. Le lendemain, la mere d'Henriette, du consentement même de sa fille, interdit à Sir Georges l'entrée de sa maison.

Vous voilà, Madame, suffisamment instruite du fond du Roman; il n'est plus question que de vous faire part de quelques détails. » J'aurois » répondu plutôt à votre agréable lettre, dit » Henriette à son amie, si je n'en avois pas été » empêchée par l'accident fâcheux, que j'ai » souffert depuis ma derniere. Vous m'aviez » recommandé de ne pas trop me lier avec Miss » Flareit. J'aurois bien fait d'écouter vos con- » seils; mais ma folie m'aveugloit; je la croyois » incapable de la bassesse dont j'ai pensé être la » victime. Que je me trompois! Vous vous rap- » pellez peut-être, que je lui avois promis de pas- » ser la journée chez elle. J'y allai en effet: » nous nous amusâmes beaucoup: je n'eus » lieu de me douter de rien, jusqu'à quatre heu- » res: la porte s'ouvrit alors; & Sir Georges » entra dans la chambre où nous étions. Je fus » saisie d'une frayeur extraordinaire. Je donnai

» à entendre par mes regards à Miss Flareit, que » je n'étois pas à mon aise ; mais elle fit semblant de ne pas s'en appercevoir. Sir Georges » s'approcha de moi. Je désirois fort, me dit-il, » Mademoiselle, de trouver l'occasion de me » justifier vis-à-vis de vous ; Miss Flareit a eu la » bonté de me la procurer. Puis-je vous prier, » continua-t'il en se tournant de son côté, de me » permettre de parler à Mademoiselle en particulier ? Ah ! pour l'amour de Dieu, m'écriai-» je en m'adressant à elle, ne me laissez pas seule » avec Monsieur ; je ne m'y crois pas en sûreté ; » je le soupçonne d'avoir des intentions déshonnêtes. Ma détestable compagne ne me regarda » seulement pas ; au contraire, elle sortit précipitamment. Représentez-vous la circonstance » critique où je me trouvois : il me tenoit pressée dans ses bras. Non, je ne puis vous rendre » mon embarras. Il me suffira de vous dire que » toutes mes larmes, que mes cris, que mes prieres même furent inutiles. Il ne me fut point » possible de me débarrasser : j'allois être la malheureuse victime de son infâme brutalité ; mais » il entendit du bruit sur l'escalier : il me laissa » aussitôt pour aller pousser les verroux de la porte. Le Ciel me fut favorable ; il n'en eut pas le » tems. Je vis entrer, malgré la forte résistance » de ce méchant homme, une personne que je » reconnus, à la voix, pour M. Lorewel. Ah ! misérable, s'écria-t'il, je viens bien à propos pour » empêcher ton crime. Ne rougis-tu pas de déshonorer le nom que tu portes ? N'en es-tu pas » honteux ? Sir Georges voulut marmoter quelque chose dans ses dents ; mais M. Lorewel » tira son épée, & le menaça de l'en percer, s'il » ouvroit la bouche, & s'il ne sortoit aussitôt.

» Cette apostrophe fut sans réplique. Il se retira
» dans le moment, tout confus ; il descendit mê-
» me l'escalier avec beaucoup de précipitation.
» Le compâtissant M. Lorewel s'approcha de
» moi, & me regardant d'un air tendre ; ô Ciel,
» s'écria-t'il ; quoi, c'est vous ! je suis assez heu-
» reux pour vous sauver l'honneur ? J'étois alors
» si foible, que je ne pus lui répondre. Voyant
» l'état où j'étois, il courut lui-même chercher
» un carrosse où il me mit. Il eut la complaisan-
» ce de me reconduire chez moi. Que d'atten-
» tions n'eut-il pas pendant tout le chemin !
» C'étoit avec une tendresse toute particuliere,
» qu'il me soutenoit, me prenoit dans ses bras,
» me rappelloit à la vie ; car je tombois à cha-
» que instant en défaillance. Ma mere fut fort
» allarmée quand elle me vit arriver toute ab-
» battue. Elle ne fut pas moins surprise de voir
» M. Lorewel avec moi : mais ce digne ami la
» tira bientôt de l'inquiétude où elle étoit, en
» lui apprenant, ainsi qu'à moi, que mes cris
» l'avoient allarmé, comme il passoit par hazard
» devant la maison de Miss Flareit ; qu'il étoit
» monté, & m'avoit arraché des bras de l'infâ-
» me Sir Georges. Il ne resta que quelques mi-
» nutes avec nous. En nous quittant, il promit
» de revenir le lendemain matin, pour savoir si,
» comme il l'espéroit & le souhaitoit, je serois
» entierement revenue de ma frayeur. . . . . .
» Quelques jours après, M. Lorewel nous apprit
» que Sir Georges avoit épousé une fille de joie.
» Cette fille avoit loué des braves pour l'intimi-
» der. Il s'agissoit de se battre, ou de donner sa
» main à cette fille ; il préféra le pis-aller. Il est
» instruit de la supercherie ; mais le mal est sans
» remede ; il ne peut plus s'en défendre ; il est

» lié pour toujours avec elle. Il a encore si grande » peur des menaces qu'on lui a faites, ajouta M. » Lorewel, qu'il se soumet, sans la moindre ré- » sistance, aux volontés de la nouvelle Lady- » Townly. Elle exerce sur lui le pouvoir le plus » tyrannique ».

Il n'est pas nécessaire, Madame, de vous dire qu'Henriette, devenue sage & raisonnable à ses dépens, épouse M. Lorewel. Quant à son amie, elle trouve à la campagne un de ces caracteres heureux, faits pour le bonheur d'une femme, & ne balance pas à le prendre pour mari.

Ces lettres, Madame, font aimer la vertu & haïr le vice, & ne peuvent par conséquent qu'être très-utiles aux personnes, dans les mains desquelles elles peuvent tomber. Il y a de l'intérêt, de la naïveté, & de ce naturel qui annonce, dans l'Auteur, un esprit sage & un cœur sensible.

Je crois, Mad. de Saint-Germain née à Paris; & sans avoir l'honneur de la connoître personnellement, je sais qu'elle vit avec des gens de mérite, & qu'elle fait l'agrément de sa société. Je rapporterai ce qu'elle dit d'elle-même, dans la Préface déjà citée.

» Ennuyée, dégoûtée de ces plaisirs plus brillans » que solides, lasse de ces tourbillons du monde, » où l'ame n'est point à elle-même, & où le cœur » n'est jamais parfaitement content, je voulus » goûter les plaisirs de la retraite. Quoique moins » brillans que ceux que je venois d'abandonner, » ils ne laisserent pas de donner à mon ame, une » satisfaction que je n'avois point encore trouvée » dans le monde. Je me livrai toute entiere à » mes réflexions; je passai en revue toutes les » scenes que j'avois vu jouer sur ce vaste Théâtre; » je tirai des conséquences. A la fin, comme la

» femme, ainsi que l'homme, est faite pour s'en» nuyer tôt ou tard, ou des mêmes amusemens, » ou des mêmes occupations, l'ennui me prit : » quelqu'effort que je fisse, je ne pus m'y sous» traire; j'allois y succomber, quand il me vint une » idée, dont je me trouvai fort bien dans la suite «.

Cette idée, Madame, fut d'apprendre l'Anglois ; & de la connoissance de cette langue, est né le desir de faire passer dans la nôtre, les lettres dont je viens de vous rendre compte.

(Anonyme.) Pensées errantes.

Une autre femme, sans se faire connoître, avoit publié quelques années auparavant, un Recueil de *Pensées errantes, avec quelques lettres d'un Indien.* Ce livre n'est autre chose, que la Préface d'un autre qui ne paroit point encore. L'Auteur compose, ou feint de composer une histoire ; & comme cette histoire doit contenir des Episodes, des dissertations, des réflexions, des raisonnemens qui couperoient & refroidiroient le récit, il a pris le parti de détacher tout cela, & de l'insérer dans cette Préface, avec des lettres alphabétiques, qui serviront de renvoi, & qui se trouveront également dans le cours de l'histoire, pour y ramener ceux qui voudront savoir l'à-propos.

Dans les lettres qui terminent cette brochure, on suppose qu'un Indien, nommé Zurac, transporté dans nos climats, à la suite d'un riche Espagnol, est censé écrire à un autre Indien de ses amis; le traitement qu'il reçoit en Espagne, & les efforts de son maître, pour lui faire embrasser la Religion chrétienne, tout lui paroit d'abord absurde & révoltant. Peu-à-peu, la lumiere de l'Evangile éclaire son esprit. Alvarès, son maître, le fait baptiser, lui donne la liberté, & le comble de richesses. Pour s'instruire des mœurs & des usages des Chrétiens, Zurac voyage avec les en-

fans de fon ancien maître. Après avoir parcouru l'Efpagne, il arrive dans la Capitale de l'Italie. Il eft frappé du Tribunal de l'Inquifition, & fait à ce fujet des réflexions qui fe trouvent partout,& qu'on ne fe foucie plus de trouver nulle part. J'en dis autant de toutes les penfées qui font la principale partie du Recueil ; & ce livre, tout petit qu'il eft, me paroit encore trop grand, pour l'utilité dont il peut être.

Anonime.

Voici Madame, encore des réflexions par une autre femme qui ne fe nomme point. A l'en croire, elle a peu d'agrémens dans l'efprit & dans la figure; & fe fentant étrangere dans la fociété, elle a cru devoir renoncer à tous les plaifirs qui font le partage de fon fexe. Libre, maîtreffe d'elle-même, elle s'eft occupée à réfléchir; elle a commencé par s'étudier. Elle convient qu'elle s'eft trouvé un nombre infini de défauts, & que c'eft en conféquence, qu'elle a fait une partie des réflexions qu'elle donne au jour. » Mon ignorance, dit-elle, peut, fans doute, m'avoir fait » prendre pour des découvertes, les idées que » tout le monde a eues comme moi. Peut-être » auffi ai-je mal vu les hommes, en les analyfant » d'après ma façon de voir, d'après mes fenfations, mes paffions, mes imperfections; c'eft » ce que j'ignore; & c'eft cette incertitude, qui » m'a déterminée à prendre le Public pour juge, » avec la précaution néceffaire de lui cacher mon » nom, pour lui éviter les préventions, & pour » me fouftraire perfonnellement à la critique; » c'eft un des meilleurs confeils que m'ait jamais » donnés mon amour propre ».

Réflexions hazardées.

Ces réflexions embraffent une infinité de fujets. Ce font des morceaux détachés qui n'ont pas de liaifon entr'eux. Le premier objet

eſt le monde. On examine d'abord le cœur ; on répéte ce qu'on en a dit ſouvent; on nous ramene à la ville ; on entre dans les cercles; ici l'Auteur varie un peu plus ſes tableaux; & voici ce qu'on en peut conclure. » Lorſqu'on rappro-
» che tous les agrémens du monde , qu'on ſup-
» prime tous ſes dangers , tous ſes dégoûts , tou-
» tes ſes mortifications, & qu'on n'envifage que
» ſes plaiſirs réunis, cela fait un tableau charmant;
» c'eſt comme un Peintre qui fait le portrait
» d'une femme laide, & qui tâche d'en faire un
» joli tableau ; il fait en ſorte de conſerver l'ex-
» preſſion de chacun de ſes traits en les rectifiant ;
» il leur prête des graces , ſupprime ce qu'ils
» ont de déſagréable & de difforme ; enfin, il
» embellit avec tant d'art cette laide femme ,
» qu'on la reconnoit , quoiqu'effectivement ſes
» traits ſoient tout différens ».

Qu'entend-on par le mot de probité, demande l'Auteur? Parcourez le monde & les différens états, vous n'entendrez parler que de cette vertu; chacun s'en pique; mais eſt-on honnête homme en trompant ſon ami dans un marché de bijoux , en ſéduiſant ſa femme & ſa fille , en vendant les emplois & les graces, en donnant quelquefois avec profuſion, mais en ne payant pas ſes dettes? Toutes ces choſes ſe pardonnent dans le monde; on n'accuſe pas ceux qui agiſſent ainſi , de manquer de probité.

Ce peu de traits ſuffit pour donner une légere idée de ces *réflexions hazardées d'une femme ignorante , qui ne connoit les défauts des autres que par les ſiens , & le monde que par les relations & par oui dire ,* en deux parties *in-12*.

Je ſuis, &c.

Fin du Tome quatrieme.

